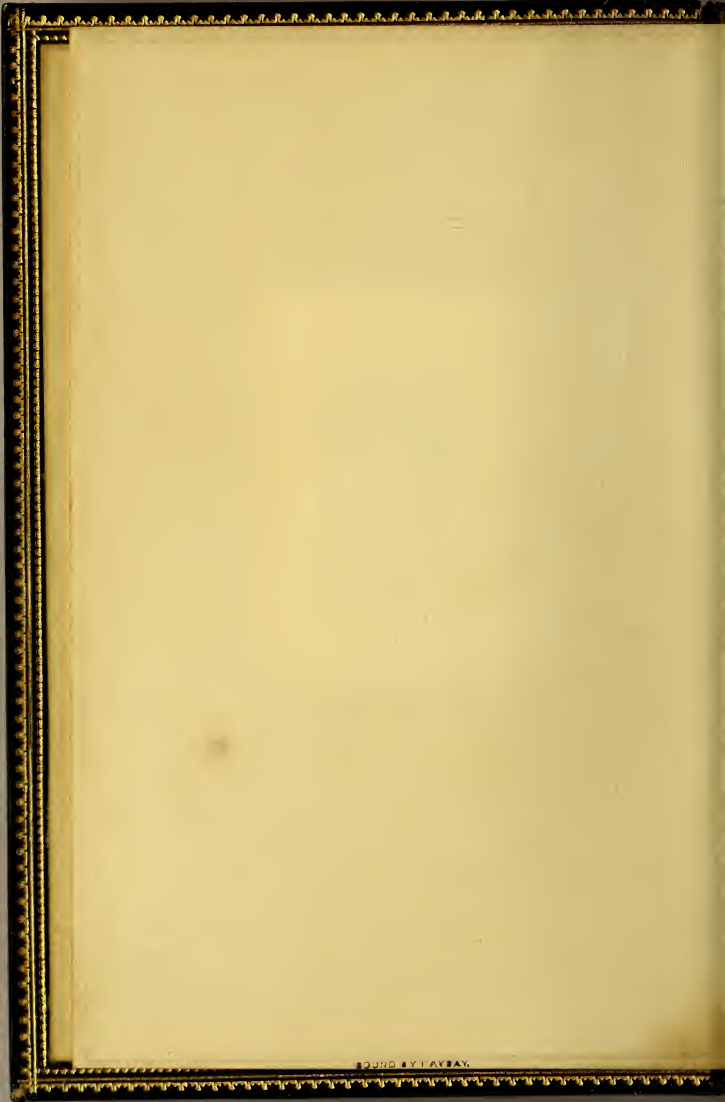
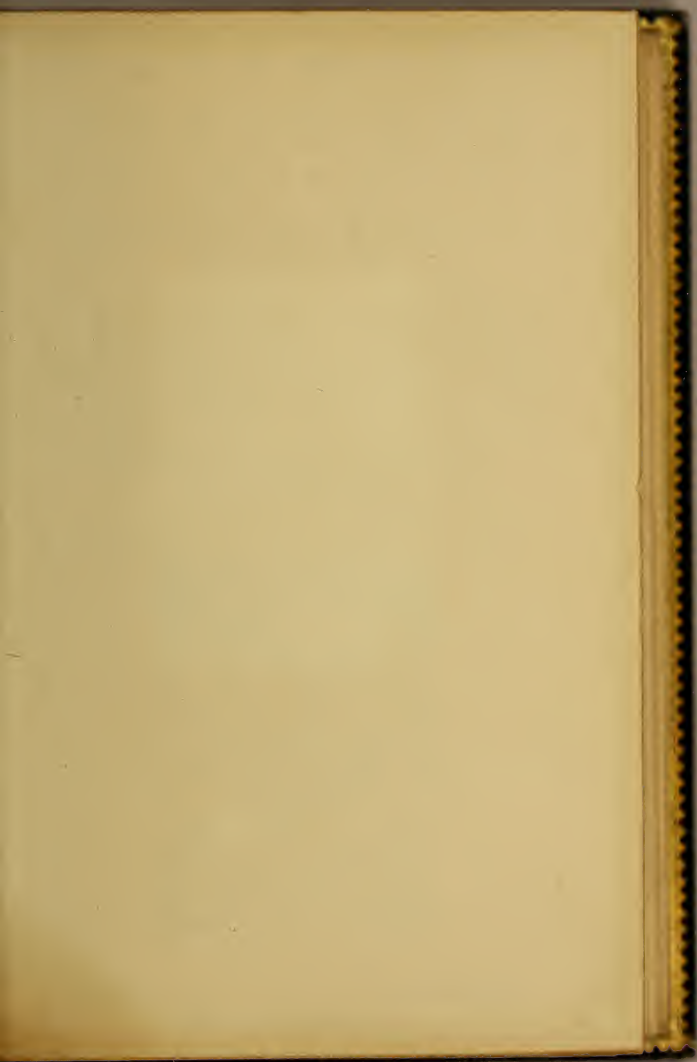


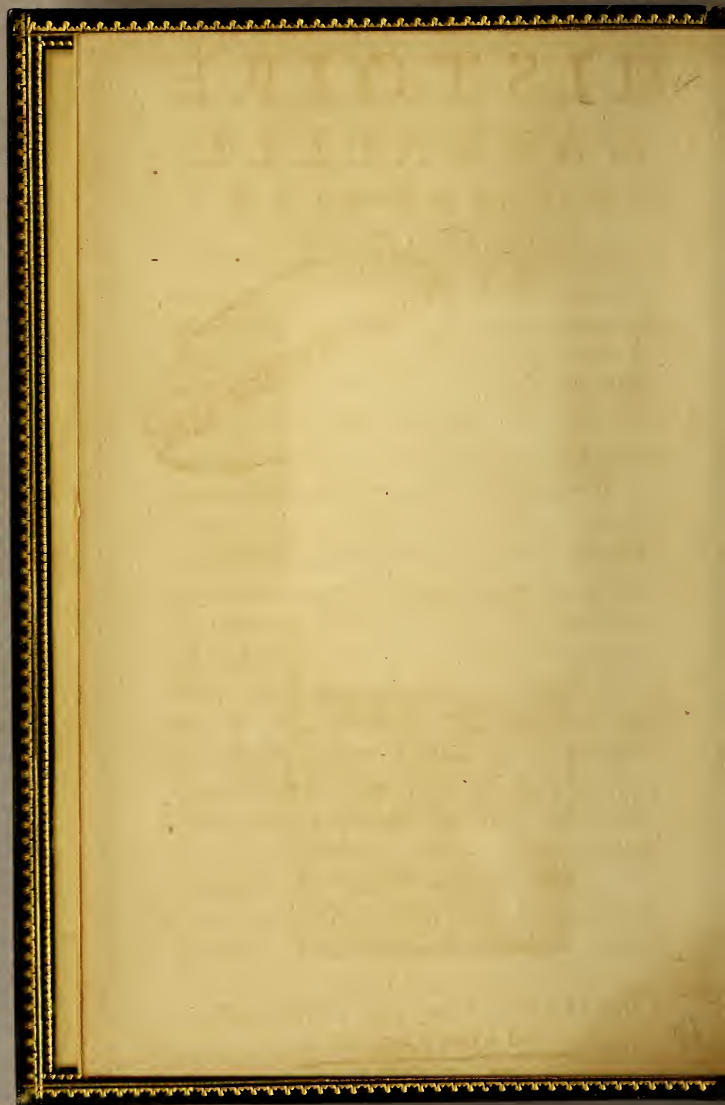


John Carter Brown
Library
Brown University









HISTOIRE NATURELLE ET MORALE des Indes, tant Orientales qu'Occidentales.

*Où il est traité des choses remarquables du Ciel, des
Elemens, Metaux, Plantes & Animaux qui sont
propres de ce país. Ensemble des mœurs, ceremonies,
loix, gouvernemens, & guerres des mesmes Indiens.*

Composée en Castillan par IOSEPH ACOSTA,
& traduite en François par Robert
Regnault Cauxois.

Derniere édition, reueüe & corrigée de nouveau.



A PARIS,
Chez MARC ORRY, rue saint Iaqués,
au Lyon Rampant.

M. D. C. V. I.

THE GREAT BRITAIN



AV ROY TRES-
CHRÉSTIEN DE FRANCE

ET DE NAVARRE, HENRY

IIII. de ce nom



SIRE,

Cet admirable & invincible guerrier
Alexandre, iadis Roy des Macedo-
niens, qui par sa valeur & heureuse
fortune rangea sous son pouvoir toutes les prouin-
ces de Grece, auparauant des-vnies en plusieurs
Cantons & Republicques, puis passant la mer de
l'autre costé, subingua le tres-grand & tres-opu-
lent Royaume des Perses, & de là continuant plus
oultre, fit retentir ses armes iusques bien auant de-
dans l'Inde Orientalle, borne de ses desseins, &
pour lors la plus renommée & plus heureuse re-
gion de la terre. Entre mille grandes & belles
affections qui logeoient en son ame genereuse &
guerriere, auoit ceste-cy, qu'il desiroit & de vain-
cre & surmonter tous les autres, non point seu-
lement en valeur & reputation d'armes, mais
aussi en sçauoir & cognoissance des choses: &

EPISTRE

sur tout , des terres & regions estranges. De
 telle façon , qu'il faisoit curieusement rechercher,
 (& à quelque prix que ce fust) tous les li-
 ures rares & exquis qu'on pouuoit recouurer de
 son temps. Et luy encor fort ieune , comme les
 Ambassadeurs de Perse fussent venus vn iour
 deuers son pere , il les enquit si particulièrement
 de la nature , grandeur & situation du Royau-
 me de Perse , des villes , fleuues , & montagnes
 d'iceluy ; mesme des mœurs du peuple , & de la
 gendarmerie , qu'il apprit par leur bouche tout ce
 qu'ils auoient en leur Royaume de plus grand &
 de plus signalé. Dont il sceut bien faire son profit
 par apres ; & ne cessa iamais depuis , iusques à ce
 qu'il eut conquis ce grand & florissant Empire : de
 sorte qu'on pourroit dire avec raison , que les propos
 & aduertissemens de ces Ambassadeurs furent
 comme la premiere estincelle , ou cause des grandes
 victoires & heureux succez qui luy arrinerent de-
 puis. Dequoy me ressouenant , SIRE , & de
 la comparaison que plusieurs font auioird huy de
 sa valeur , clemence , & bonne fortune à la vostre ,
 voire de plusieurs autres dons & vertus heroi-
 ques , dont il estoit doiué , qui vous sont pareille-
 ment communes : Outre ce que tous deux puissans
 & redoutez Princes , estes yssus (quoy qu'en di-
 uers siecles) d'vn mesme estoc de noblesse , & race

de Hercules, luy par Caranus, & vous, SIRE, par Charlemagne, qui suiuant les anciens tesmoignages, en estoit aussi descenda, & de la race duquel vous estes extraiçt par le Roy saint Loys, & les autres Rois de France vos predecesseurs, issus de la race du mesme Charlemagne par sexe feminin: Ie me suis enhardy de traduire en langue Françoisse l'Histoire Naturelle & Moralle des Indes Orientales, nouvellement composee en Castillan par Ioseph Acosta, homme certainement docte & fort curieux, pour la presenter aux pieds de vostre Majesté, sous espoir que ce luy seroit chose agreable pour la delectable varieté & nouveauté des choses qui y sont contenuës: Comme ie croy qu' Alexandre mesmel' orroit fort volontiers s'il viuoit en ce present siecle; luy qui tant de fois de son temps desira qu'il fust encor' vn autre monde, afin d'auoir vn plus large champ d'exercer ses proüesses. Et ce qui plus m'a incité de l'entreprendre, a esté que les Espagnols, jaloux & enuieux de ce bien, ayans fait brusler par Edict public (comme on m'a aduertiy puis quelque temps) tous les exemplaires de ceste Histoire, afin d'en priner les autres nations, & leur celer la cognoissance des Indes; i'ay pensé que ie ferois faute si ie laissois perdre à la France (si curieuse des choses rares & belles) vn si riche ioyau, & vne si gentille Hi-

EPISTRE

stoire, que l' *Authheur* a composée, la plus grand
 part à veüe d'œil, & sur les mesmes lieux, d'vn
 tel ordre & briefuété, qu'avec bonne raison il peut
 estre appellé l'*Herodote* & le *Pline* de ce monde
 nouvellement descouvert. Bref ie peux dire de ce
Castillan, SIRE, que c'est vn prisonnier d'entre
 vos ennemis, lequel i'ay surpris en sa terre, luy
 ayant appris tellement quellement nostre langue
 Françoise pour vous le presenter, afin qu'il vous
 conduise & face voir toutes les singularitez plus
 exquisés de ce nouveau monde, sans crainte &
 danger de naufrage. Que si, comme *Alexandre*
 souverain d'vne grande region de l'Europe en la
 partie d'Orient, a voulu tourner ses desseins sur
 l'*Inde Orientale*: Ainsi vous, SIRE, issu de sa
 mesme race, & comme luy Prince & possesseur
 triomphant d'vn grand & florissant Royaume de
 l'Europe en la partie d'Occident, veuillez aussi voir
 & regarder de plus pres ces *Indes Occidentales*,
 encor plus riches & renommées à present que ne
 furent onc les *Orientales*: cestuy-cy mesme vous y
 seruira de guide & de tres-fidele espion, pour vous
 aduertir des ports, villes & montagnes d'iceluy,
 & de l'ordre & nature du peuple; dont il vous
 dira d'auantage que ne firent onc les *Ambassa-*
deurs de Perse au Roy Alexandre. Il plaira donc
 à vostre Majesté, SIRE, recevoir de bonne part

AV ROY.

*ce thresor estrangeur, que vous offre l'un de vos
humbles & fideles subiects, pour tesmoignage du
service qu'il vous doit, & vous a vouëe pour toute
sa vie.*

Du Haure de Grace, le premier
Decembre, 1597.

Vostre tres-humble & tres-
obeissant subiect & seruiteur,

ROBERT REGNAULD.



A D V E R T I S S E M E N T
D E L' A U T H E U R

aux Lecteurs.



PLVSIEURS auteurs ont escrit des liures, & des narrations, du nouveau monde & des Indes Occidentales, esquels ils descriuent les choses nouvelles, & estranges, que l'on a descouuertes en ces parties là, les actes, & les aduentures des Espagnols qui les ont conquestees & peuplees. Mais iusques à present ie n'ay veu aucun auteur, qui traicte, & declare les causes, & raisons, de telles nouveautés, & merueilles de nature, ny mesmes qui en face aucun discours & recherche. Je n'ay point veu aussi liure qui face mention des bestes, & histoires des mesmes Indiens anciens, & naturels habitans du nouveau monde. A la verité ces deux choses sont assez difficiles, la premiere d'autant que sont œures de nature, qui sortent, & sont contraires à la philosophie ancienne receuë & practiquee, comme de monstrier que la region qu'ils appellent Torride, est fort humide, & en plusieurs endroits fort temperee, & qu'il pleut en icelle quand le Soleil en est plus proche, & autres semblables choses. Car ceux qui ont escrit des Indes Occidentales, n'ont pas fait profession de tant

de philosophie, voire la plus part d'iceux escriuains ne se sont pas apperceus de telle chose. La seconde est, qu'elle traicte des bestes, & histoire propre des Indiës, laquelle chose requeroit beaucoup de communication & de progrès dans le pays avec les mesmes Indiens: ce que la plus part de ceux qui ont traicté des Indes, n'ont peu faire, ou pour n'entendre leur langue, ou pour ne vouloir rechercher leurs antiquitez, tellement qu'ils se sont contentez de racôter quelque chose d'eux qui estoit le plus commun & superficiel. Desirant donc auoir quelque plus particuliere cognoissance de leurs choses, i'ay fait diligence de m'informer des hommes les plus experimentés, & versez en ces matieres, pour tirer, & recueillir de leurs discours & relations, ce qui m'a semblé suffire pour donner cognoissance des faiçts & coustumes de ces peuples. Et en ce qui est du naturel du pays, & de leurs proprietéz, ie l'ay apprins par l'experience de plusieurs anis, & par la diligence que i'ay faite de chercher, discourir, & conferer avec personnes sages & experimentez. Il me semble mesme qu'en ce faisant, il se presente quelques aduertissemens, qui pourront seruir & profiter à d'autres esprits meilleurs, afin de chercher la verité, ou de passer plus outre, en trouuant agreable ce qu'ils trouueront cy dedans. Ainsi combien que le nouveau monde, n'est plus nouveau, mais vieil, veu le beaucoup que l'on a escrit d'iceluy, ce neantmoins ceste histoire pourra estre tenue en quelque façõ pour nouvelle, d'autãt qu'elle est en partie histoire, & en partie philosophie, & non seulement, d'autant que ce sont œures de

nature, mais aussi celles du liberal arbitre, qui sont les faits, & coutumes des hommes, ce qui m'a donné occasion de luy donner nom d'Histoire Naturelle & Moralle des Indes, comprenant ces deux choses. Il est fait mention ez deux premiers liures, de ce qui touche le ciel, temperature, & habitation de ce monde, lesquels liures j'auois premierement escrits en Latin, & maintenant les ay traduits vsant plus de la licence d'auteur, que de l'obligation d'interprete, pour m'accommoder mieux à ceux pour qui elle est escrite en vulgaire. Es deux liures suiuañs est traicté ce qui touche ces Elements & mixtes naturels, qui sont metaux, plâtes & animaux, & ce qui semble remarquable aux Indes, le reste des liures discourant ce que j'ay peu discourir au certain, & ce qui m'a semblé digne de memoire des hommes de leurs bestes, (ie veux dire des mesmes Indiens) de leurs ceremonies, coutumes, gouuernement, guerres & aduentures. Il sera dit en la mesme histoire, comme j'ay peu apprédre, & cognoistre, les bestes des anciens Indiens, veu qu'ils n'auoient aucune escriture, ny caractere, comme nous auõs, ce qui n'est pas peu d'industrie d'auoir peu conseruer leurs antiquitez sans l'vsage des lettres. En fin l'intention de ce travail est afin qu'ayant la cognoissance des œuvres naturelles, que le sage auteur de toute la nature a faites, l'on loüe & glorifie le haut Dieu, qui est merueilleux en tout. Et qu'ayant cognoissance des coutumes & choses des Indiens, l'on leur aide plus facilement à suiure, & perseuerer en la haute vocation du S. Euangile, à la cognoissance de laquelle le seigneur a voulu amener ceste natiõ

si aueuglee en ces derniers siecles. Outre toutes ces choses, vn chacun pourra mesme tirer pour soy quelque frui&t, attendu que le sage tire tousiours quelque chose de bon de quelque petit sujet que ce puisse estre, comme l'on peut tirer des plus vils & petits animaux vne grande philosophie. Il reste seulement d'aduertir le lecteur, que les deux premiers liures de ceste Histoire, ou discours, ont esté escrits estant au Peru, & les autres cinq depuis en Europe, l'obediencce m'ayant commandé de retourner par deçà: ainsi les vns parlent des choses des Indes comme de choses presentes, & les autres comme de choses absentes. C'est pourquoy il m'a semblé bon d'aduertir le Lecteur de cecy, afin que ceste diuersité de parler ne luy soit ennuyeuse.

IN HISTORIAM INDIA-
RVM NATVRALEM A IOSEPHO
Acoſta Hispanico ſermone compila-
tam, nuper à Roberto Reginaldo Gal-
licè redditam.

Ad Lectorem.

Illustrare nouos retinere cupidine mundos,
Lataque ſi Pelagi littora noſſe cupis:
Huc curſus diſpone tuos, non nauſea lædet,
Nec ſtomachus ciuem te vetet eſſe maris.
Nil opus eſt velo, rimas ſarcire carinis,
Aut Magnetiaca pixide, nil opus eſt.
Alter Tiphys adeſt, extremas ire per oras
Edocet, & populos, iam breuiore via:
Sidera ſub terris veteri non cognita ſeclo,
Ortaque in occiduo limine ſigna, refert.
Temperiem Zonæ, que non habitabilis antè
Iudicio veterum, tunc habitata tamen:
Noueris in curſu quo ſigno vtatur, & aura,
Vendicet atque ſibi quidquid vterque polus.
Noueris & montes. Germanique ora Typhœi
Igniuoma, & piſces, flumina magna, lacus,
Templa ſacerdotes, verique imitamina cultus,
Chriſticolùm ritus vt coluiſſe putes.
Annales, factòſque libros, elementaque, regna,
Imperium, reges, prælia, magna, duces.
Terra ferax gemmis, fuluòque referta metallo,
Se peregrina tibi conſpicienda dabit.
Deniq; quod luſtris, & ſumptibus hauſit Iberus,
Bis quarto poteris parcus adire die.

ANTONIUS BONDOR.

AD ROBERTVM REGINAL-
DVM TRADVCTOREM,

Epigramma.

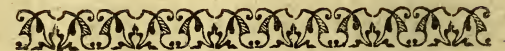
TE Franciscis alit, quem nobis edidit vrbs, quæ
Vellerij montis nomine, nomen habet.
Betica (demirans genium) mutare loquelam
Institit, vt potius diceret esse suum.
Ipse tamen patriæ reducem te reddis, & illa
Quæ secreta cupit, cognitiora facis.
Non te pœniteat tanti, Reginalde, laboris,
Hoc tibi nam patriæ pignus amoris erit:
Parua videre putas victorem præmia regem
Henricum, & sacras conteruisse manus?
Qui gratus patriæ, tum regi, deserit auras,
Rectius ille suo munere functus abit.

ANTONIUS BONDOR.

Ad eundem de inscriptione libri.

ECquid id? in prima promittit fronte libellus
Indos eos occiduôsque simul.
Attamen hesperias, tantummodo detegit oras,
Nulla ferè eoi est mentio facta soli
Hoc, Reginalde, typis debetur, non tuus error.
(Error si fuerit conspiciendus ibi.)
Occiduus nobis, aliis oriturus habetur
Phæbus: nil prius est, posteriûsve globo.

ANT. BONDOR.



M. CHARLES REGNAULD,
A ROBERT REGNAULD SON
Frere, sur la traduction de l'Histoire Na-
turelle des Indes Occidentales.

S O N N E T.

ON dit qu'Éta iadis Roy des Scythes-Colchoys,
A qui la toison d'or avoit esté donnee,
Pour vn gage fatal de sa vie honoree,
La faisoit d'vn grand soing, garder dedans vn bois.
Vn dragon & deux bœufs, de qui l'horrible vois
Remplloit tout l'air de flamme, en defendoient l'entree:
Mais Iason neantmoins, assisté de Medec,
La prit, & la fit voir à son Prince Gregeois.
Ainsi fais tu, Regnauld; car malgré les excés
Des soldats Espagnols, qui en gardent accès,
Malgré tous leurs canons, & leur naualle armee,
Tu fais voir aux François ces tresors retenu,
Et du riche Peru les secrets incognus
Bref, d'vn autre Colchos la toison desirée.



A M. REGNAULD SVR LA
 VERSION DE L'HISTOIRE
 des Indes de l'Espagnol de Ioseph
 Acofta.

S O N N E T.

Polyclete imager burinoit vn visage
 Si bien apres le vis, que nature auoit peur
 Qu'elle semblast auoir sur l'image trompeur
 Elle mesme imité les traicts de son ouurage.
 Mais le seul Hyponic entre ceux de son age
 Mesprisa cest ouurier, desireux que l'honneur
 D'vn tableau qu'il offroit retournaft au donneur,
 Non à l'art que l'on eust admiré d'auantage.
 Ainsi tout Espagnol qui verra que tes doigts
 Ont d'vn traict si diuin fait Acofta François,
 Qui denancé par toy ne fait plus que te suivre:
 Craindra que ton labeur soit du sien le tombeau,
 Ton renom son oubly, sa cendre ton flambeau,
 Prira que ton pinceau ne nous change son liure.

F. L'EPARMENTIER.

EXTRAICT DV PRIVI-
LEGE DV ROY.

PAR grace & priuilege du Roy, il est permis à Robert Regnauld de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur que bon luy semblera, son Histoire Naturelle & Moralle des Indes, traduite de Castillan en François, & ce pour l'espace & terme de dix années : & defentes sont faites à tous Libraires & Imprimeurs de n'imprimer ou faire imprimer ledit Liure sans le consentement de ORRY, sur peine de cinquante escus d'amende, & de confiscation des exemplaires qui s'en trouueront imprimez. Et ledit Robert Regnauld a choisi & transporté son priuilege à MARC ORRY, marchand Libraire à Paris, pour le temps de dix ans. Donné le premier Decembre, mil cinq cens quatre vingts dix-sept. Et de nostre regne le huietiésme. Signé, HENRY. Et plus bas, POTIER. Et scellé en cire jaune sur simple queue.



LIVRE PREMIER

DE L'HISTOIRE NATU-

RELLE ET MORALE DES

Indes , tant Orientales

qu'Occidentales.

*De l'opinion que quelques Auteurs ont eue pensans
que le Ciel ne s'estendoit iusques au
nouveau Monde.*

CHAPITRE PREMIER.



ES ANCIENS ont esté si eslon-
gnez de penser qu'il y eut peuple
ou nation habitante en cestuy
nouveau monde , que plusieurs
mesme d'entr'eux n'ont peu s'ima-
giner que de ce costé-cy y eut seu-

lement terre : & qui plus est digne de merueille.
s'en sont trouué aucuns qui ont nié tout ouuerte-
ment que le ciel que nous y voyons à present , y
peust estre. Car iacoit que la plus grand part, voire
les plus renommez entre les Philosophes, ayent
bien recogneu que le ciel estoit tout rond (com-
me en effect il l'est) & que par ce moyen il entou-
roit & ceignoit toute la terre, l'enserrant & com-
prenant dedans soy : Neantmoins plusieurs du
nombre mesme des Docteurs sacrez, de plus gran-

HISTOIRE NATURELLE

de autorité, ont eu sur ce point différentes opinions: s'imaginans la fabricque de cet Vniuers, à la façon d'une maison en laquelle le toit qui la couvre, circuit & s'estend tant seulement en la partie d'enhaut, & non pas par toutes les autres parties: alleguans pour leur raison que la terre autrement demeureroit suspendue au milieu de l'air. Ce qui leur sembloit chose du tout hors d'apparence: & tout ainsi que l'on void en tout bastiment le fondement & l'assiete situez d'une part, & le toit & couverture d'une autre opposite & contraire, ainsi qu'en ce grand edifice de l'Vniuers, tout le Ciel demeurast en la partie d'enhaut, & la terre en la partie d'embas. Le glorieux

Chrysof.
hom. 14.
& 17. in
epist. ad
Hebr.

Chrysofome, comme homme qui s'est plus occupé en l'estude des lettres sacrees, que non pas aux sciences d'humanité, semble estre de ceste opinion, quand il se rid en ses Commentaires sur l'Epistre aux Hebreux, de ceux-là qui afferment la rotondité du ciel. Et semble que la sainte Escriture ne vueille signifier autre chose, appellant le ciel, tabernacle, ou taudis, fait de la main de

Heb. 8.
Idē Chryf.
hom. 6. 13.
In Gen. &
hom. 12.
ad pop.
Antioch.

Dieu. Et sur ce subiect il passe plus outre, disant, que ce qui se meut & chemine n'est pas le Ciel, mais que c'est le Soleil, la Lune, & les estoilles qui se meuuent au Ciel. En la façon que les passereaux & autres oiseaux se meuuent parmy l'air, tout au contraire de ce que les Philosophes pensent, qu'ils se tournent avec le mesme Ciel, comme les bras d'une rouë, avec la mesme rouë. Theodoret

Theodoret.
Theop. in
c. 8. ad
Hebr.

doret autheur fort graue suit en ceste opinion, Chrysofome, & Theophile aussi, selon qu'il a de coustume, presque en toutes choses. Mais Lactan-

ce Firmian, deuant tous les dessusdits, ayant la mesme opinion, se moque des Peripateticien & Academiques, qui donnent vne figure ronde au Ciel: constituans la terre au milieu du monde: pour-autant que ce luy semble chose ridicule, que la terre demeure suspenduë en l'air, comme il est deuant dit. Par laquelle sienne opinion, il se conforme à celle d'Epicure, qui tient, que de l'autre part de la terre il n'y a autre chose qu'un Chaos ou abysme infini. Et semble mesme que saint Hierosme s'approche aucunement de ceste opinion, escriuant sur l'epistre aux Ephesiens en ces termes: *Le Philosophe naturel par sa contemplation penetre iusques au haut du Ciel, & de l'autre part il trouue vn grand vuide, aux profonds & abysmes de la terre.* L'on dit aussi que Procope afferme (ce que ie n'ay veu toutesfois) sur le liure du Genese, que l'opinion d'Aristote touchant la figure, & mouuement circulaire du Ciel est contraire & repugnant à la sainte Escriture. Mais quoy que disent & tiennent là dessus tous les anciens, il ne s'en faut esmouuoir. Pource qu'il est tout cogneu & approuuë qu'ils ne se sont pas tant souciez des sciences & demonstrations de philosophie: pourautant qu'ils se sont occupez à d'autres de bien plus grande importance. Mais ce qui plus est à esmerueiller, est que saint Augustin mesme, tant versé en toutes les sciences naturelles, voire fort docte en l'Astrologie, & Physique, neantmoins demeure tousiours en doute, sans se pouuoir resoudre, si le Ciel circuit la terre de toutes parts, ou non. *Que me soucie-ie (disoit-il) que nous pensons que le Ciel, comme vne boule enferme en soy la terre de toutes parts, est à icelle*

*Lact. lib. 3.
diuin. inst.
cap. 24.*

*Hier. in ep.
ad Ephes.
l. 2. inc. 4.*

*Sixtus Senen-
sis l. 5.
bibliot.
annot. 3.*

*Aug. l. 2.
de Gen. ad
lit. 6. 9.*

*August.
Psal. 35.*


HISTOIRE NATURELLE

au milieu du monde, comme au peloton de fil le foudre au:
ou que nous disions qu'il n'est pas ainsi, mais que le ciel cou-
ure la terre par vne part seulement, tout ainsi qu'un grand
plat qui est par le dessus. Au mesmelieu que dessus, il
 semble demonstrier, voire dit clairement, qu'il n'y
 a demonstration certaine, pour affermer la figure
 ronde du ciel, mais seulement de simples coniec-
 tures. Esquels lieux alleguez, & en d'autres en-
 droicts mesmes ils tiennent pour chose douteuse
 le mouuement circulaire du ciel. Neantmoins
 on ne se doit offenser, ny auoir en moindre estime
 les Docteurs de la sainte Eglise, si en quelques
 points de la Philosophie & sciences naturelles
 ils ont eu differente opinion à ce qui est tenu &
 receu pour bonne philosophie: veu que toute
 leur estude a esté de cognoistre, prescher & seruir
 le Createur de toutes choses, en quoy ils ont esté
 excellens, & comme ayãs bien employé leur estu-
 de en chose plus importante, c'est peu de chose en
 eux de n'auoir cogneu toutes les particularitez
 concernantes les creatures. Mais bien d'auantage
 font à reprendre les Philosophes vains de ce sie-
 cle, qui artaignans iusques à la cognoissance de
 l'estre, & ordre des creatures du cours & mouue-
 ment des cieux, ne sont pas paruenus (mal-heu-
 reux qu'ils sont) à cognoistre le Createur de tou-
 tes les choses. Et s'empeschans du tout en ses œu-
 res, n'ont point monté par leurs imaginations
 iusques à cognoistre l'autheur souuerain d'icelles,
 ainsi que nous enseigne la sainte Escriture: ou
 bien s'ils l'ont cogneu, ne l'ont point serui & glo-
 rifié comme ils deuoient; auenglez de leurs inuen-
 tions, de quoy les accuse & reprend l'Apostre.

Sap. 13.
 Rom. 1.

*Que le Ciel est rond de toutes parts, & se mouvant
en son tour de soy-mesme.*

CHAP. II.

 R venans à nostre subiect, il n'y a point de Platarch.
de placit.
phil.lib.2
cap.2. doute que l'opinion qu'ont eu Aristote & les autres Peripateticiens avec les Stoiques (que la figure du Ciel estoit ronde, & se mouuoit circulairement en son tour) est si parfaitement veritable que nous, qui sommes & viuons à present au Peru, le voyons de nos propres yeux. En quoy l'experience doit valoir d'auantage que toute autre demonstration philosophique, d'autant que pour faire cognoistre que le ciel est tout rond, & qu'il comprend & circuit en soy la terre de tous costez, & pour en esclaircir tout le doute que l'on en pourroit auoir, il suffit que i'aye veu & cõtémplé en cestui nostre hemisphere la partie & region du ciel, qui tourne autour de ceste terre, laquelle n'a esté cogneuë des anciens, ou bien d'auoir veu & remarqué (comme i'ay fait) les deux poles, lesquels le ciel se tourne, comme dans ses fiches. Je dy le pole Arctique ou Septentrional que voyent ceux de l'Europe, & l'autre Antarticque ou Meridional (duquel saint Augustin est en doute) & lequel nous changeons & prenons pour le Nort icy au Peru, ayans passé la ligne equinoctiale. Il suffit finalement que i'aye couru par navigation plus de septante degrez du Nort au Sud, sçauoir quarante d'vn costé de la ligne, & vingt-trois de l'autre. Laisant quant à present le tesmoignage des autres qui ont beaucoup plus nauigé que

*Aug. lib.
2 de Gen.
ad lit. ca.
10.*

HISTOIRE NATURELLE

moy, & en plus grande hauteur, estans paruenus presque iusques à septante degrez au Sud. Qui dira que la nauire appelée Victoire, digne certainement de perpetuelle memoire, n'aye gagné le prix & le triomphe d'auoir le mieux descouuert & circuy la rondeur de la terre, mesme le Chaos vain & le vuide infiny, que les anciens Philosophes disoient estre au dessous de la terre, ayant fait tout le tour du monde, & circuy l'immensité du grand Ocean? Qui est donc celuy qui ne reconnoitra par ceste nauigation que toute la grandeur de la terre, quoy qu'elle puisse estre plus grande qu'on ne la depeint pas, ne soit subiecte aux pieds d'un homme, puis qu'il la peut mesurer? Ainsi, sans aucun doute le Ciel est de figure ronde & parfaite. Et la terre aussi s'embranchant & ioignant avec l'eauë fait vn globe, ou boule ronde composee de ces deux elemens, ayans leurs bornes & limites dans leur propre rondeur & grandeur. Ce qui se peut suffisamment prouuer, & demonstrer par raisons de Philosophie & Astrologie, laissant arriere les subtiles definitions qu'on peut alleguer communément, Que au corps le plus parfait (qui est le ciel) se doit attribuer la plus parfaite figure, qui est sans doute la figure ronde. Duquel encore, le mouuement circulaire ne pourroit estre ferme & esgal en soy, sil auoit quelque coing, ou destour en quelque part, ou sil estoit tortu (comme il le faudroit dire par nécessité) si le Soleil, la Lune, & les estoilles ne faisoient le tour, & circuissoient tout le monde. Mais sans considerer toutes ces raisons, il me semble que la Lune seule est suffisante, en ce cas, comme vn

fidele tesmoing du Ciel mesme : veu que son eclipe aduient seulement, lors que la rondeur de la terre s'oppose diametralement entre elle & le Soleil, & par ce moyen empesche que les rayons du Soleil ne donnent sur icelle. Ce qui ne pourroit certainement aduenir, si la terre n'estoit au milieu du monde, circuite & entouree de tout le Ciel. Il y en a eu aucuns qui ont douté iusques là, si la resplendeur qui est en la Lune, luy estoit communiquee de la lumiere du Soleil. Mais c'est par trop douter, puis qu'il ne se peut trouuer autre cause raisonnable des Eclipses, du plain, & quartiers de la Lune, que la communication de la resplendeur & lumiere qui procede du Soleil. Aussi si nous voulons diligemment rechercher ceste matiere, nous trouuerons que l'obscurité de la nuit n'est causee d'autre chose que de l'ombre que fait la terre, empeschant la clarté du Soleil de passer de l'autre costé du Ciel, où il ne jette ses rais. Si donc il est ainsi que le Soleil n'outrepasse point, & ne ierte ses rais sur l'autre partie de la terre, ains seulement se destourne à son coucher, faisant eschine à la terre, par vn tournoyement (ce que par force sera contraint d'accorder celuy, qui voudra nier la rotondité du Ciel, puis qu'à leur dire le Ciel comme vn plat seulement couure la face de la terre.) Il sensuit clairement que l'on ne pourra remarquer la difference que nous voyons estre entre les iours & les nuits, lesquels en quelques regions sont courts & longs selon les saisons, & en d'autres perpetuellement esgaux. Ce que saint Augustin escriit aux liures *de Genes. ad literam*. Que l'on

*August.
ep. 109. ad
Iannarium
c. 4.*

*Aug. lib.
de Gen. ad
lit. c. 10.*

HISTOIRE NATURELLE

pourra bien comprendre les oppositions, conuer-
 sions, esleuations, descentes, & tous autres aspects
 & dispositions des planettes & estoilles, quand
 nous cognoistrons qu'elles se meuuent, & que
 neantmoins le Ciel demeure stable & immobile.
 Chose qui me semble bien aisee à entendre, & le
 sera à tout autre, m'estant permis de feindre ce
 qui me vient en la phantasie. Car si nous posons
 le cas que chaque estoille & planette soit vn corps
 en soy, & qu'elle soit demenee & conduite par vn
 Ange, en la façon que fut porté Habacuc en Ba-
 bylone: Qui sera ie vous prie celuy tant aueuglé,
 qui ne voye bien que tous les aspects diuers qu'on
 void apparoir aux planettes & estoilles, peuuent
 proceder de la diuersité du mouuement que ce-
 luy qui les mene & conduit, leur donne volonta-
 irement? Cependant l'on ne peut dire avec raison,
 que ceste espace & region par où l'on feint que
 marchent & roulent continuellement les estoil-
 les, ne soit elementaire & corruptible, puis qu'il
 se diuise & separe quand elles passent, lesquelles
 certainement ne passent pas par vn lieu vuide.
 Que si la region en laquelle les estoilles & planet-
 tes se meuuent, est corruptible, par raison donc
 les estoilles & planettes le doiuent estre elles mes-
 mes de leur propre nature, & par conséquent se
 doiuent changer, alterer, & finablement pren-
 dre fin. Pource que naturellemēt le contenu n'est
 pas plus durable que le contenant. Or dire que
 les corps celestes soient corruptibles, cela ne s'ac-
 corde point avec ce que l'Escripture dit au Psalme,
Que Dieu les fit pour tousiours. Et encore moins se
 rapporte à l'ordre & conseruation de cet vniuers.

Dan. 14.

Psal. 148.

Je dy d'avantage pour confermer ceste verité, que ce qui se meut, sont les mesmes cieux, & en iceux les estoilles cheminent en tournoyant. Chose que nous pouons cognoistre avec les yeux, puis que nous voyons que non seulement les estoilles se meuvent, mais aussi les regions & parties entieres du Ciel. Je ne parle point seulement des parties luyfantes & resplendissantes, cōme celle que l'on appelle la voye lactee, que le commun appelle le chemin S. Jacques; mais ie dy cela d'avantage, pour les autres parties noires & obscures qui sont au Ciel. Pource que nous y voyons realement comme des taches & obscuritez qui sont fort manifestes, lesquelles ie n'ay point souvenance auoir iamais veu en Europe, mais au Peru, en cet autre hemisphere ie les ay veuës plusieurs fois fort apparentes. Ces taches sont de la couleur & forme de la portion de la Lune eclipsee, & luy ressemblent en noirceur & obscurité. Elles marchent attachees aux mesmes estoilles, & tousiours d'une mesmeteneur & figure, comme nous l'auons cogneu & remarqué par experience tres-claire. Parauēture cela semblera à quelques-vns chose nouvelle, & pourroient demander d'où procede tel genre de taches au ciel; ie ne puis certes respondre autre chose pour l'heure, sinon que, comme disent les Philosophes, que la voye lactee est cōposee des parties du ciel les plus denses & espesses, & qui pour ceste cause reçoient plus grande lumiere: ainsi par contraire raison il y a d'autres parties fort rares, deliees, & transparentes, lesquelles pour receuoir moindre lumiere, semblēt plus noires & obscures. Que cecy en soit la vraye rai-

HISTOIRE NATURELLE

son ou non, (ie n'en peux rien affermer de certain) si est-il pourtant veritable, que selon la figure que ces taches ont au Ciel, elles se meuuent avec vne mesme proportion quant & leurs estoilles, sans aucunement se separer d'elles. Qui est vne experience certaine & remarquee par plusieurs fois tout exprés. Il l'ensuit de tout ce que nous auons dit, que sans doute le Ciel contient en soy de toutes parts la terre, tournoyant continuellement à l'entour d'icelle, sans que l'on puisse plus proposer question là dessus.

Que la sainte Escriture nous enseigne que la terre est au milieu du monde.

CHAP. III.

COMBIEN qu'il semble à Procope, à Gaze, & à aucuns autres de son opinion, que ce soit contreuenir à la sainte Escriture, de figurer la terre au milieu du monde, & de dire que le ciel est tout rond: si est-ce qu'à la verité ceste doctrine non seulement ne luy est point contraire, mais aussi se trouue du tout conforme à ce qu'elle nous en enseigne. Car laissant à part les termes dont vse la mesme Escriture en plusieurs endroits: *La rondeur de la terre*, (& ce qu'en autre endroit elle dit, que tout ce qui est corporel, est circuit & entouré du ciel, & comme embrassé de sa rondeur) à tout le moins ne peut-on nier que le passage de l'Ecclesiaste ne soit fort clair, où il est dit: *Le Soleil naist, se couche, & retourne en son mesme lieu: & va recommençant à naistre, il prend son chemin par le midy se tournant iusques au Septentrion, cet esprit chemi-*

Hester 13.

Sap. 1. 2.

7. 11. 18.

Psal 91. 7.

23. 39. 97.

Iob 37.

Eccles. 1.

ne circuiſſant à l'entour toutes choſes, & ſ'en retourne à ſon meſme endroit. En celieu la paraphraſe & expoſition de Gregoire Neocelarien ou Nazianzene dit: Le Soleil ayant couru toute la terre, s'en reuient comme en tournoyant iuſques à ſon meſme point & terme. Ce que dit Salomon interpreté par Gregoire, ne pourroit certainement eſtre vray, ſi quelque partie de la terre delaiſſoit d'eſtre circuite du Ciel. Et ainſi l'entend ſainct Hieroſme eſcriuant ſur l'epiſtre aux Ephéſiens, de ceſte maniere: *La plus commune opinion afferme (ſe conformant avec l'Eccleſiaſte) que le ciel eſt rond ſe mouuant en circuit à la maniere d'une boule.* Et eſt choſe certaine que aucune figure ronde ne tient ny latitude ny longitude, ny hauteur ny profondeur, pource qu'en toutes ces parties elle eſt eſgale & pareille. Par cela il appert ſelon ſainct Hieroſme, que ceux qui tiennent que le Ciel eſt rond, non ſeulement ne ſont pas contraires à la ſaincte Eſcriture, ains au contraire ſe conforment à icelle, attendu principalement que ſainct Baſile & ſainct Ambroïſe qui l'imite ordinairement aux liures appellez Hexameron, ſe trouuent vn peu douteux en ce point. En ſin toutesſois ils reuiennent à concéder la rondeur de ce monde. Il eſt vray que ſainct Ambroïſe ne demeure point d'accord de ceſte quinteſſence, qu'Ariſtote attribué au ciel. Et certainement c'eſt choſe belle de voir avec quelle grace & quel ſtyle accompli la ſaincte Eſcriture traite de la ſituation de la terre & de ſa fermeté, pour cauſer en nous vne grande admiration, & non moindre contentement ſur l'ineffable puiffance & ſageſſe du Createur. D'autant que en vn endroit

*Hier. in c.
3. ad Eph.*

*Baſ. hom.
l. 1. he-
xam. pro-
pe finem.*

*Ambr. l.
10. he-
xam. c. 6.*

HISTOIRE NATURELLE

Psal. 74. Dieu nous refere que ç'a esté luy qui a estably les colonnes qui soustiennent la terre, nous donnât à entendre, comme bien l'explique S. Ambroise, que le poids immense de toute la terre est soutenu par les mains du diuin pouuoir. La sainte Escriture a de coustume de les appeller ainsi, & vsfer de ceste phrase, les nommant colonnes du ciel & de la terre, nō point celles de l'autre Atlas, qu'ont feint les Poëtes, mais celles propres de la parole eternelle de Dieu, qui par sa vertu soustient les cieux & la terre. D'avantage la sainte Escriture en autre lieu nous demontre comme la terre, ou grande partie d'icelle, est ioincte & enuironnee de l'element de l'eau, disant generalement que Dieu mit la terre sur les eaux. Et en autre endroit, qu'il fonda la rondeur de la terre sur la mer. Et encore que saint Augustin n'accorde pas que de ce passage (comme de sentence de foy) l'on puisse inferer que la terre & l'eau face vn globe au milieu du monde, pretendant par ce moyen donner autre exposition à ces paroles du Psalme. Ce neantmoins il est tout certain, que ce qui est porté en ces paroles du Psalme, nous veut donner à entendre qu'il n'y a d'occasion d'imaginer autre ciment ou liaison à la terre, que l'element de l'eau, lequel, quoy qu'il soit facile & muable, neantmoins soustient & enceint ceste grande machine de la terre. Ce qui a esté fait par la sagesse du tres-grand Architecte. L'on dit que la terre est fondée & bastie sur les eaux, & sur la mer. Mais au contraire la terre est plustost au dessous de l'eau, que non pas dessus, pource que selon l'imagination & iugement commun; ce qui est de l'autre costé de la terre que

*Ambroise. I.
Hexam. c.
6.*

Job. 9. 26.

Hebr. I.

*Aug. in
Psal. 135.*

nous habitons, semble estre au dessous de la terre, & par mesme moyen les eaux & la mer qui ceignent la terre de l'autre part, sont au dessous, & la terre au dessus. Neantmoins la verité est seulement, que ce qui proprement est en bas, est ce qui est tousiours plus au milieu de l'Vniuers: mais la sainte Escriture l'accommode à nostre façon d'imaginer & parler. Quelqu'un pourra demander, puis que la terre est establie sur les eaux (comme dit la sainte Escriture) sur quoy sont establies les mesmes eaux, ou quel appuy les soustient? Et si tant est que la terre & l'eauë font vne boule ronde, où se peut soustenir toute ceste horrible machine? A cela respond en autie endroit la sainte Escriture, nous donnant bien plus grande admiration de la puissance du Createur: Et dit ces propos: *La terre s'estend vers Aquilon sur vn vuide, & demeure pendue sur rien.* Ce que certes est tres-bien dit, pource que realement il semble que ceste machine de la terre & de la mer est assise sur rien, quand on la depeint droit au milieu de l'air, comme en verité elle y est. Mais ceste merueille que les hommes admirent tant, Dieu ne l'a-il pas luy-mesme esclarcie, demandant au mesme Iob en ces termes: *Dymoy, si tu sçais qui a ietté le plomb ou la ligne pour la fabrique du monde, & avec quel ciment ont esté assis & ioinctz ses fondemens?* Finalement, afin de nous faire entendre la trace & modèle de ce merueilleux edifice du monde, le Prophete Dauid accoustumé de chanter & louer les œuvres diuines, dit fort bien en vn Psaume composé sur ceste matiere en ces propos, *Toy qui as fondé la terre sur la mesme stabilitè & fermetè sans qu'elle chancelle, ny tour-*

Iob. 26.

Psal. 38.

Psal. 103.

HISTOIRE NATURELLE

ne d'un costé ny d'autre, pour tousiours & à iamais. Voulant dire la cause pourquoy la terre estant assise au milieu de l'air ne tombe, ni ne chancelle d'un costé ny d'autre, est, pource que de sa nature elle a des fondemens assurez, qui luy ont esté donnez par son tres-sage Createur: afin que de soy-mesme elle se soustienne, sans auoir besoin d'autres appuis, ou soustienement. Donc en cet endroit se trompe l'imagination humaine, cherchât d'autres fondemens à la terre, que les susdits: & vient leur faute de mesurer les choses diuines, à la façon des humaines. Ainsi ne doit on craindre, que quelque grande & pesante que semble ceste machine de la terre suspèduë en l'air, qu'elle puisse tomber, ou contourner s'en dessus deslous: nous estans assurez sur ce point, parce que le mesme Psalme dit, que pour iamais elle ne se renuclera. Certes avec raison David apres auoir contemplé & chanté l'estat de si merueilleuses œures du Seigneur, ne cesse de se resiouy avec luy en icelles, disant: *O combien les œures du Seigneur sont aggrandies & accreuës, il appert bien que toutes sont sorties de son sçauoir.* Et en verité si ie dois raconter ce qui se passe sur ce propos: ie dy que souuentefois que i'ay voyagé, passant les grands golphes de l'ocean, & cheminant par les autres regions de terres si estranges, m'arrestant à contempler & considerer la grandeur de ces œures du Seigneur, ie sentoie vn admirable contentement de celle souueraine sagesse & grandeur du Createur, qui reluit en ces mesmes œures, en comparaiion desquelles, tous les palais, chasteaux, & bastimens des Roys, ensem-

Psal. 103.

ble toutes les inuentions humaines semblent bien peu, voire choses basses & viles, au respect d'icelles. O combien de fois me venoit en la pensee, & en la bouche ce passage du Pseaume, qui dit ainsi: *Grande recreation m'avez donné Seigneur, par vos œures, & ne cesseray de me resjouyr en la contemplation des œures de vos mains.* Realement & de faict, les œures diuines ont ne sçay quelle grace & vertu cachee & secrette, qui combien qu'elles soient cõtemples plusieurs & diuerses fois, neantmoins causent tousiours vn nouueau goust & contentement: au contraire les œures humaines, encor qu'elles soyent construictes avec vn exquis artifice, toutesfois estans veuës souuent, ne sont plus estimees, au contraire deuiennent ennuyeuses, soit que ce soyent iardinis tres plaisans, ou palais, ou temples magnifiquement bastis, soit Pyramides de superbe edifice, soit peintures, sculptures, ou pierres d'exquise inuention & labeur, quoy qu'elles soyent douïees de toutes les beautez qu'il est possible: tousiours c'est chose certaine, qu'en les contemplant deux ou trois fois avec attẽtion, les yeux se diuertissent tost de ceste veuë à vne autre, estans incontinent soulez d'icelles. Mais si avec attention vous cõsiderez la mer, ou quelque haute montagne, yssante hors la plaine d'une estrange hauteur, ou les champs reuestus de leur naturelle verdure, & de belles fleurs, ou bien le cours furieux de quelque fleuue, qui sans cesser bat continuellement les rochers en bruyant; finalement, quelques œures de nature que ce soyent, quoy qu'elles soyent contempees plusieurs fois, tousiours causent nouvelle recreation,

HISTOIRE NATURELLE

& iamais ne s'ennuye la veüe. Ce qui ressemble vn banquet magnifique & abondant de la diuine sagesse, qui sans iamais ennuyer, cause tousiours nouvelle consideration.

*Contenant la response à ce qui est allegué de la sainte
Escriture contre la rondeur de la terre.*

CHAP. IIII.

REVENANT donc à la figure du Ciel, ie ne sçay de quelle autorité de la sainte Escriture on ait peu tirer qu'elle ne soit pas ronde, ny son mouuement circulaire, pource que ie ne voy point que ce que S. Paul appelle le Ciel tabernacle, ou taudis, que Dieu a estably & non point l'homme, puisse estre appliqué à ce propos. Car quoy qu'il nous dise qu'il est fait par Dieu, l'on ne doit pour cela entēdre que le Ciel tout ainsi comme vn toict, couure la terre, d'une part seulement, ny mesme que le Ciel soit basty sans se mouuoir, comme il semble que quelques-vns l'ont voulu donner à entendre. L'Apostre en ce lieu traictoit de la conformité du tabernacle ancien de la loy, disant là dessus que le tabernacle de la loy nouvelle de grace est le Ciel, auquel est entré le grand Prestre Iesus Christ vne fois, par son sang, & de là sentēd qu'il y a autant de preeminence du nouveau tabernacle au vieil, comme il y a difference d'entre l'auteur du nouveau, qui est Dieu, & çil du vieil qui a esté l'homme, encor qu'il soit vray que le vieil tabernacle fut aussi bien basti par la sagesse de Dieu qui l'enseigna à son ouurier Be-seleel: & ne doit-on penser que ces comparaisons, paraboles

Hebr. 8.

Exod. 36.

paraboles & allegories se puissent rapporter en tout & par tout à ce à quoy elles sont accommo-
dees, comme le bien-heureux Chrysofome a
bien sceu dire à ce propos. L'autre autorité que
rapporte S. Augustin alleguee d'aucuns, pour
monstrer que le Ciel n'est pas rond, est telle en di-
sant, *Le Ciel s'estend comme vne peau.* Dont ils con-
cluent qu'il n'est pas rond, mais plat en la partie
d'enhaut. A quoy respond fort bien & fort fami-
lièrement le mesme S. Docteur, mais donnant
à entendre que ce passage du Psalmiste, ne parle
ny s'entend propremēt de la figure du Ciel, mais
dit cela seulement, afin de nous demonstrier avec
quelle facilité Dieu bastit vn Ciel si grand, ne luy
ayant esté non plus difficile de bastir vne si im-
mense couverture, comme est le Ciel, qu'il seroit
à nous de desployer vne peau double, ou bien
pretendant le Psalmiste nous donner à entendre
la grande majesté de Dieu, auquel le Ciel sert, qui
est si beau & si grand, de mesme façon que nous
seruent les tentes ou couvertures aux champs.
Ce qui a esté fort bien declaré par vn Poëte, di-
sant: *Le taudis du clair Ciel.* Melme le passage d'I-
saye qui dit, *Le Ciel me sert de chaire, & la terre d'es-*
cabeau pour mes pieds. Que si nous ensuiuons l'er-
reur des Anthropomorphites, qui attribuoient
des membres corporels à Dieu selon sa diuinité,
nous aurions occasion sur le dernier passage de
rechercher comment il seroit possible que la
terre fust l'escabeau des pieds de Dieu, & comme
le mesme Dieu pourroit tenir ses pieds d'vne
partie & d'autre, & plusieurs testes tout à l'en-
tour, puis qu'il est en tout & par tout le monde,

Chrysof.
in 10. cap.

Psal. 103.

August. 2.
de Gen. ad
litter. c. 9.

Isaia. 66.

qui seroit chose vaine & totalement ridicule. Il faut donc conclure qu'aux saintes Escritures nous ne denons pas suiure la lettre qui tuë, mais
 3. *Corin. 2.* l'esprit qui viuifie, comme dit saint Paul.

De la façon & figure du Ciel du nouveau monde.

CHAP. V.

DLSIEURS en Europe demandent quelle est la façon & figure de ce Ciel qui est en la partie du Sud, pource qu'il ne s'en peut trouuer chose certaine aux liures des anciens, lesquels encor qu'ils accordent y auoir vn Ciel en ceste autre part du monde, ce neantmoins n'ont peu atteindre iusques à la cognoissance de la façon & figure, quoy qu'à la verité ils font mention
Plin. lib. 6. cap. 22. d'vne belle & grande estoille qui se void en ces parties cy, laquelle ils appellent Canopus. Ceux qui de nouveau ont nauigé en ces parties, ont accoustumé d'escrire & raconter choses grandes de ce Ciel, à sçauoir qu'il est fort resplendissant, y ayant grand nombre de belles estoilles. Et en effect les choses qui viennent de loing, se descriuent ordinairement avec augmentation. Mais il me semble tout au contraire, tenant pour certain qu'en nostre costé du Nort il y a plus grand nombre d'estoilles, & de plus illustre grandeur, ne se voyant point par deçà estoilles qui excèdent la Poussiniere, ny le Chariot. Il est bien vray que la Croisee de deçà est fort belle & agreable à voir. Nous appellons Croisee, quatre estoilles notables & apparentes, qui font en-

tre elles vne forme de croix, assises esgalemēt & avec proportion. Les ignorans croyent que ceste croisee est le Pole du Sud; d'autant qu'ils voyent les mariniers prendre leur hauteur par icelle, comme nous auons icy accoustumé de la prendre par le Nort. Mais ils se trompent. Et la raison pourquoy les mariniers le font de ceste façon, est, pource que de ce costé du Sud il n'y a aucune estoille fixe qui marque le Pole, comme à nostre Pole le fait l'estoille du Nort. Et ainsi ils prennent leur hauteur par l'estoille du pied de la Croisee, distante du vray & fixe Pole Antarctique, de trente degrez, comme de là l'estoille du Nort est distante du pole Arctique de trois degrez, ou peu d'auantage. Et ainsi il est plus difficile de prendre la hauteur en ces parties, pource que ladite estoille du pied de la Croisee doit estre droite, ce qui aduient seulement en vne heure de la nuit. qui est en diuerses parties de l'an, en differentes heures, & bien souuent en toute la nuit ne se monstre, qui est chose fort mal commode pour prendre la hauteur. Par ainsi les plus experts pilotes ne se soucient de la Croisee, prenans la hauteur du Soleil par l'Astrolabe, par lequel ils cognoissent la hauteur où ils se trouuent. En quoy communément les Portugais sont plus experts, comme nation qui a grand discours en l'art de nauiger sur toutes les autres nations. Il ya aussi de ceste partie du Sud d'autres estoilles, qui en quelque façon ressemblent à celles du Nort. Ce qu'ils appellent la voye lactee, s'estend beaucoup, & est fort resplendissant en ce costé du Sud, se voyant en

HISTOIRE NATURELLE

icelle, ces taches noires tant admirables, desquelles cy-deuant nous auons fait mentiõ. Pour les autres particularitez, d'autres les diront avec plus grande curiosité, & nous suffit pour l'heure de ce qu'auons dit.

Qu'il y a terre & mer sous les deux poles.

CHAP. VI.

Ene nous est point peu de chose faite d'estre sortis de ceste matiere, avec ceste cognoissance & resolution qu'il y a vn Ciel en ces parties des Indes, qui les couure, comme à ceux d'Europe, d'Asie, & Afrique. Et no^s sert ce point & quelquesfois contre beaucoup d'Espagnols, qui par deçà souspirent pour leur Espagne, ne sçachans dequoy parler que de leur pays, lesquels fesmervillent, voire se faschent contre nous autres, estimans que nous auons oublié, & faisons peu de cas de nostre patrie. Ausquels nous respondons, que pour cela le desir de retourner en Espagne ne nous trauaille point. Pource que nous trouuons que nous sommes aussi proches du ciel estans au Peru, comme nous en sommes estans en Espagne: comme dit fort bien sainct Hierosme escriuant à Pauline, sçauoir, que la porte du Ciel est aussi proche de Bretagne comme de Hierusalem. Mais encor que le Ciel circuisse le monde de tous costez, il ne faut pas pour cela penser, que necessairement il y ait terre de tous costez du monde. Car estant ainsi que les deux Elemens de la terre & l'eauë composent vn globe ou boule ronde, selon que la plus-part, & les plus re-

nommez auteurs des anciens l'ont tenu (à ce que rapporte Plutarque) & comme on le prouue par demonstrations tres-certaines l'on pourroit coniecturer, que la mer occupast toute ceste partie qui est soubs le Pole Antartique ou Sud, de telle façon qu'il ne restast aucune place en ces parties pour la terre; selon que S. Augustin reprend fort doctement contre ceux qui tiennent les Antipodes; disant, que encor que l'on face preuve, & que l'on croye que le monde soit de figure ronde, comme vne boule, il ne faut inferer de cela, que en ceste autre partie du monde, la terre soit descouuerte & sãs eauë. Et sans doubte S. Augustin dit fort bien en ce point, ce neantmoins le contraire de ce ne se prouue, & ne s'ensuit non plus sçauoir qu'il y aye terre descouuerte au Pole Antartique. Ce que l'experience nous a ja monstré à veuë d'œil estre ainsi comme en effect il l'est. Car iacoit que la plus grande partie du monde, qui est soubs le Pole Antartique, soit occupée de la mer; ce neantmoins elle ne l'est pas entierement: Mais y a terre, de sorte qu'en toutes les parties du monde, la terre & l'eauë se vont embrassans l'un l'autre, qui est veritablement vne chose pour nous faire admirer & glorifier l'art du souuerain createur. Nous sçauons donc par la saincte Escriture, que au commencement du monde les eaux furent assemblees, & se joignirent en vn endroit, tellement que la terre demeura descouuerte. D'auantage la mesme Escriture saincte nous enseigne, que ces assemblemens d'eaux s'appellerent mer, & comme elles sont plusieurs, il est de necessité qu'il y ait plu-

*Plutarc. l.
de placitis
phil. c. 9.
c. 11.*

*August. l.
16. de Ciui.
c. 9.*

Gene. 1.

siens mers. Et non seulement est ceste diuersité des mers en la mer Mediterranee, les vnes s'appellans Euxine, les autres Caspie, autre Erythree, ou rouge, autre Persique, autre d'Italie, & ainsi plusieurs autres. Mais aussi bien au grand Ocean que l'Escriture sainte a accoustumé d'appeller abyssme, encore que realement & en verité ce ne soit qu'une mer, mais en plusieurs & differentes manieres: comme au respect de tout le Peru & de toute l'Amerique, ils appellent l'une la mer du Nort, & l'autre la mer du Sud. En l'Inde Orientale l'une s'appelle la mer d'Inde, & l'autre de la Chine. Et ay remarqué tant en ce que j'ay nauigé moy-mesme que par la relation des autres, que iamais la mer ne se separe de la terre de plus de mil lieuës. Et quoy que se puisse estendre la grandeur de l'Ocean, si est-ce qu'il n'oultre-passe iamais ceste mesure. Je ne veux pas pour cela dire que l'on ne nauige plus de mil lieuës de la mer Oceane: qui seroit contre la verité, puis que nous scauons que les nauires de Portugal ont nauigé quatre fois autant, voire d'auantage, que tout le monde en rond se peut nauiger par mer, comme en ce temps nous l'auons desia veu, sans que plus on en puisse douter. Mais ce que ie dy & afferme, est que en ce qui est aujourd'huy descouuert, aucune terre n'est distante & eslongnee par ligne directe de l'autre terre ferme, ou Isles, qui luy soient plus proches, au plus que de mil lieuës, & que par ainsi entre deux terres, il n'y a point plus grande espace de mer: le prenãt par les parties des terres plus proches les vnes des autres. Pource que de la fin de l'Europe ou de l'Afrique & de leur

costé, les Canaries, les Açores, les Isles du Cap de vert, & les autres qui sont en ce pareilles, ne sont distantes de plus de trois cens lieuës, ou cinq cës de la terre ferme. Desdites Isles prenant son cours vers les Indes Occidëtales, à peine y a-il neuf cës lieuës, iusques aux Isles S. Dominique, les Vierges, la bien-heureuse & les autres, & les mesmes Isles vont courât par leur ordre, iusques aux Isles de Barlouëte, qui sont, Cubà, Espaignolla, & Boriquen; D'icelles iusqu'à la terre ferme à peine y a-il deux cens ou trois cens lieuës, & en l'endroit le plus proche beaucoup moins. La terre ferme court vn espace infiny, depuis la terre de la Floride, iusqu'à la terre des Patagôs, & de l'autre costé du Sud, depuis le destroit de Magellan iusqu'au Cap de Mëdoce, court vne terre tres-lôgue, mais nō beaucoup large: car le plus large gist le traüers du Peru, qui est distante du Bresil d'environ mil lieuës. En ceste mesme mer du Sud, encor qu'õ ne sçache récôtrer la fin, en tirât vers le Ponât, neâtmoins il y a peu de temps que l'on descouurit les Isles, qu'ils ont appellees de Salomon, qui sont plusieurs & grâdes, distantes du Peru cōme huiët cës lieuës. Et pour ce que l'on obserue, & se trouue ainsi, que là, où il y a plusieurs & grandes Isles, la terre ferme en est peu eslongnee: de là viët que plusieurs, & moy-mesme avec eux, ayons opinion, qu'il y a quelque grande terre ferme proche desdites Isles de Salomon, laquelle respond à nostre Amerique, du costé du Ponant; & seroit possible qu'elle courust par la hauteur du Sud, iusques au destroit de Magellan. On tient que la neuue Guinee est vne terre ferme, & quelques

HISTOIRE NATURELLE

doctes la peignent fort pres des Isles de Salomon: De sorte, que c'est chose vray-semblable de dire qu'il y a encore vne bonne partie du monde à descouvrir, puis qu'auiourd'huy les nostres nauigent en ceste mer du Sud, iusques à la Chine & Philippines, & disons que pour aller du Peru en ces parties là, qu'ils passent vne plus longue mer que non pas allant d'Espagne au mesme Peru. D'auantage l'on cognoist que c'est par le tant signalé destroit de Magellan, que ces deux mers se joignent, & continuent l'une avec l'autre, (ie dy la mer du Sud avec la mer du Nort) par la partie du Pole Antarctique qui est en hauteur de cinquante & vn degré. Mais c'est vne belle & grande question, où plusieurs se sont employez, sçauoir si ces deux mers se joignent, & continuent aussi bien du costé du Nort. Mais ie n'ay point cognoissance, que iusques auiourd'huy aucun aye peu attaindre à ce poinct, si ce n'est seulement, par ne sçay quels indices, & coniectures. Quelques-vns afferment qu'il y a vn autre destroit, sous le Nort à l'opposite de celuy de Magellan: Toutesfois pour nostre suiect, il suffit de sçauoir maintenant au vray qu'il y ait terre de ce costé du Sud, & que c'est vne terre aussi grande comme toute l'Europe, l'Asie, & l'Asiique mesme, que à tous les deux Poles du monde, l'on trouue & rencontre terre, & mer, embrassees l'une avec l'autre. Enquoy les anciens ont peu entrer en doubte & le contre-dire par faute d'experience.

Pour reprouver l'opinion de Lactance qui tient
qu'il n'y a point d'Antipodes.

CHAP. VII.

Vis donc que c'est chose cogneuë, qu'il y a terre au costé du Sud, ou Pole Antartique: reste maintenant de voir s'il y a des hommes habitans en icelle, qui a esté au temps passé, vne question fort debatüë. Lactance Firmian & S. Augustin se mocquent de ceux qui afferment les Antipodes (qui vaut autant à dire comme, hommes qui ont leurs pieds au contraire des nostres) Mais encor que ces deux auteurs s'accordet en ceste moquerie, ce neantmoins aux raisons, & motifs de leur opinion, sont fort differents l'un de l'autre, comme ils estoient fort diuers d'esprit, & d'entendement. Lactance suit le vulgaire, estimant chose ridicule de dire, que le ciel est formé en rond & circuit: & que la terre soit au milieu enuironnée & enclose d'iceluy comme vne pelotte. Et pour ce il escrit en ces termes. *Quelle raison y a il à ce quelques vns veulent dire, qu'il y a des Antipodes, qui ont leurs pas contraires aux nostres? Est-il possible, qu'il y ait hommes si lourds, & si grossiers, qui croyent, qu'il y ait vn peuple, ou nation cheminant les pieds en haut, & la teste en bas, & que les choses, qui sont icy assises, & arrestees d'une façon soient de ceste autre part pendantes, & renuersees au contraire: que les arbres, & les grains croissent là contre bas, & que la pluye, la neige, & la gresse tombent, & s'escoulent de terre contremont?* Puis apres quelques autres propos le mesme Lactance tient ces propos: *L'opinion &*

Lact. l. 7.
Instr. di-
uin. c. 23.
Aug. l. 16.
de Ciuita-
te c. 9.

HISTOIRE NATURELLE

imagination, que quelques-uns ont eue estimans le Ciel rond, a esté la cause & le motif d'inuenter ces Antipodes suspendus en l'air, par ainsi ie ne puis que dire de tels Philosophes, sinon que ayans vne fois erré, ils poursuivent, & s'obstinent tousiours en leur opinion, se deffendant les vns les autres. Iusques icy sont les propos de Lactance. Mais quoy qu'il die, nous autres, qui pour le present estans au Peru, habitons la partie du monde contraire à l'Asie, & sommes leurs Antipodes (ainsi que les Cosmographes l'enseignent) ne nous voyons pas cheminans suspendus en l'air, la teste en bas, ny les pieds en haut. Certainement c'est chote merueilleuse de considerer que l'esprit & entendement humain ne peut atteindre & paruenir à la verité, sans user d'imagination: & d'autre part, qu'il luy est impossible, qu'il n'erre, & ne faille, s'il s'en veut totalement abstenir. Nous ne pouuons comprendre que le Ciel soit rond, comme il l'est, & que la terre soit au milieu, sans l'imagination. Mais si ceste mesme imagination n'estoit corrigee, & reformee par la raison, & que nous l'ensuiuissions du tout, en fin nous nous trouuerions trompez. D'où nous pouuons conclure vne experience assuree, que en nos ames, il y a vne certaine lumiere du ciel, par laquelle nous voyons & iugeons, voire les mesmes images, & formes interieures, qui se presentent à nous, pour les cognoistre, & par ceste mesme lumiere, nous approuuons, & reiettons ce, que l'imagination nous represente. Et de là voit-on clairement comme l'ame rationnelle est par dessus toute la nature corporelle, & comme la force, & vgueur eternelle de la verité

preside au plus eminent lieu de l'homme: mesme l'on recognoit facilement, cōme ceste lumiere si pure, est participante, & procede de celle premiere & grande lumiere: que qui ne sçait cela, ou qui en est en doubte, nous pouuons dire de luy qu'il ignore, ou doubte s'il est homme, ou non. Ainsi si nous demãdons à nostre imagination, ce qui luy semble de la rondeur du Ciel, à la verité elle ne nous respondra autre chose, sinon que ce que dit le mesme Lactance, sçauoir que, si le Ciel est rōd, le Soleil, & les estoilles deuroiēt tōber lors qu'ils se mouuent, & qu'ils changent de place, & s'esleuent en tirant au midy. Tout de mesme que si la terre estoit penduë en l'air, les hōmes qui habitēt en l'autre partie d'icelle, doiuent cheminer les pieds en haut, & la teste en bas, & que les pluyes ne tōbent point d'enhaut, mais coulēt de bas en amont: & plusieurs autres monstruositez ridicules. Mais si l'on consulte la force de la raison, elle fera peu de cas de toutes ces peintures vaines, & fera qu'on n'escouterà non plus l'imagination, qu'une vieille folle. Mais avec ceste sienne gravité, & integrité respōdra la raison, que c'est vne erreur fort grande de fabriquer en nostre imagination, tout le mōde en la façon d'une maison, en luy dōnāt pour sōdemēt la terre, & le Ciel pour toiēt & couuerture. Et dira d'auantage que cōme aux animaux, la teste est la partie la plus haute, & la plus esleuee (biē que tous les animaux n'ayēt pas la teste posee en mesme situatiō, les vns l'ayans au plus haut, cōme l'hōme; les autres trauerfātes, cōme les brebis; les autres au milieu comme les feschés & araignees) ainsi le ciel, en quelque endroit

HISTOIRE NATURELLE

qu'il soit, est tousiours en haut, & la terre ne plus ne moins, en quelqne endroit qu'elle soit, demeure tousiours en bas. Parquoy estant ainsi que nostre imagination, est fondee sur le temps, & le lieu, lesquels elle ne peut pas mesme comprendre & conceuoir vniuersellement, mais seulement en particulier: Il s'ensuit que quand on la veut esleuer, à la consideration des choses, qui excedent & surpassent le temps & lieu, qui luy sont cogneus, aussi tost elle deschet & ne peut bonnement subsister, si la raison ne la soustient & soustieue, & elle ne peut bonnement se tenir en pied. De mesme nous voyons, que sur le discours de la creation du monde, nostre imagination extrauague pour chercher vn temps, auant la creation d'iceluy, & pour se bastir le monde, elle remarque vn lieu. Mais elle ne passe pas outre à considerer, que le monde pouuoit estre fait d'une autre façon. Comme ainsi soit neantmoins que la raison nous apprend qu'il n'y a point eu temps, auant qu'il y ait eu mouuement, duquel le temps est la mesure, & qu'il n'y a eu aucun lieu, auparauant l'vniuers, qui comprend & contient en soy tout lieu. Enquoy l'excellent Philosophe

Arist 1. de Cal. c. 3. Aristotele satisfait clairement, & en peu de paroles à l'argument que l'on fait contre le lieu de la terre, s'aydant de nostre mesme vsage d'imaginer, quand il dit (& avec verité) *Que au monde, ce mesme lieu de la terre, est au milieu, & en bas, & que tât plus vne chose est au milieu, tant plus est elle en bas.* Laquelle responce ayant esté alleguee & mise en auant par Lactance Firmian, luy-mesme neantmoins passe sans la debatre & confuter d'aucune

raison, se passant de dire qu'il ne se peut arrester, pour traicter, & auancer d'autres choses.

*De la cause, pourquoy saint Augustin
a nié les Antipodes.*

CHAP. VIII.

SA raison, qui a meu S. Augustin de nier les Antipodes, a esté bien autre, que celle prealleguee, comme estant d'un entendement plus sublime. Pource que la raison, qu'auons deduite cy deuant, (qui est que les Antipodes chemineroiét au reuers,) est destruiète par le mesme S. Docteur en son liure des predications, par ces paroles.

Les anciens tiennét, que la terre de tous costez, est en bas & le Ciel par dessus, pour raison dequoy les Antipodes qu'ils disent, cheminer au cõtraire de nous, ont de mesme nous, le Ciel au dessus de leurs testes. Puis donc que S. Augustin a recogneu cela ainssi, si vray-semblable & conforme à bonne Philosophie, quelle sera la raison dirons nous, pour laquelle vn personnage si docte & si suffisant que luy, ait esté poulsé d'ensuiure l'opinion contraire? Pour certain, qu'il en a tiré le motif & la cause, des entrailles de la sacree Theologie, selon laquelle, les lettres diuines nous enseignent, que tous les hommes du monde descendent d'un premier homme, qui fut Adam. Et de dire que les hommes eussent peu passer au nouveau monde, trauerfants le grand Ocean, cela sembleroit incroyable, & vn pur mensonge. Et à la verité si le succez, & experiance de ce, que nous auons veu en nos siecles, ne nous eust esclarcis sur ce poinct, l'on eust tenu

*Aug. lib.
Categoriarum c. 10.
in 1. tomo.*

iufques à maintenāt ceste raifon pour bōne. Mais encore que nous ſçachions que ceste raifon n'eſt pertinēte, ny veritable, ce neātmoins voulōs nous bien y dōner reſpoſe, en declarāt de quelle façon & par quel chemin le premier lignage des hōmes peut paſſer icy: cōmēt, & par quel endroit ils vindrent pour peupler & habiter ces Indes. Or pour ce que par cy-apres nous traicterōs ce ſuject fort ſuccinētemēt, il ſera bō d'entēdre pour le preſent ce que le ſainct docteur Auguſtin diſpute ſur ceste matiere, aux liures de la citē de Dieu, diſant ainſi:

lib. 16. c.
9.

Ce n'eſt point choſe que l'on doine croire ce que quelques-uns afferment qu'il y a des Antipodes, c'eſt à dire des hommes qui habitent de l'autre partie de la terre, en la region deſquels le Soleil ſe leue lors & au temps qu'il ſe couche en la noſtre, & que leurs pas ſont au rebours, & au contraire des noſtres, puis qu'ils ne l'afferment point par reuelation certaine qu'ils en ayent, mais ſeulement par vn diſcours de Philoſophie qu'ils font, par lesquels ils concluent que la terre eſtant au milieu du monde de toutes parts environnee, & couuerte eſgalement du ciel, neceſſairement doit eſtre le plus bas lieu ce luy, qui le plus eſt au milieu du monde. Puis apres il continue en ces termes, la ſaincte Eſcriture n'erre, ni ſe trōpe en aucune maniere, la veritē de laquelle eſt ſi bien approuuee en ce qu'elle propoſe, des choſes qui ſont paſſees: pour-autant que ce qu'elle a prophetiſē deuoir aduenir, eſt de point en point arriué: Cōme nous le voyōs. Et eſt choſe hors de toute apparence de dire, que les hōmes ayent peu paſſer de ce cōtinent icy en l'autre nouueau mōde, & traucrſer ceste immenſitē de la mer Oceane, puis que d'ailleurs il ſe trouue impoſſible que les hōmes ayēt paſſē en ces parties là, eſtāt choſe certaine, que tous hōmes deſcendēt de ce premier hōme. Enquoy

l'on recognoit que toute la difficulté que S. Augustin y trouue n'a point esté autre, que l'incōparable grādeur de ce large Ocean. S. Gregoire Nazianzene, a eu la mesme opinion, assurant (cōme chose sans doute,) que passé le destroit de Gibaltar, il est impossible de nauiger plus outre : & sur ce sujet e scrit en vne sienne epistre. *Je m'accorde bien avec le dire de Pindare qui dit que passé Cadix, la mer est innauigable aux hommes.* Et luy mesme en l'oraison funebre, qu'il fait pour S. Basile dit. *Qu'il n'a esté permis à aucun nauigāt la mer, de passer le destroit de Gibaltar.* Et est veritable que ce passage de Pindare, où il dit, *Qu'il est defendu aux sages & aux fols de scauoir ce qui est plus outre, que le destroit de Gibaltar,* a esté prins & receu pour prouerbe. Aussi voyons nous par l'origine de ce prouerbe cōbien les anciens se sont fichez & arrettez obstinémēt sur ceste opinion, cōme aussi par les liures des Poētes, des historiographes & Cosmographes anciens, que la fin & borne de la terre a esté mise en Cadiz d'Espagne, où ils fabriquēt les colōnes d'Hercules, là ils bornēt les fins & limites de l'Empire Romain, là ils depeignēt les limites du monde. Et non seulement les lettres prophanes en parlēt de ceste façon, mais aussi les sainctes Escritures pour s'accōmoder à nostre lāgage, disans que, *L'edict d'Auguste Cesar fut publié, afin que tout le monde fut enregistré: & d'Alexādre le Grād, qu'il estēdit son Empire iusques aux fins & limites de la terre.* Et en autre endroit ils disent que l'Euangile a fructifié & cru en tout le monde vniuersel. Car la saincte Escriture par vn style qui luy est cōmun, appelle tout le monde ce, qui est la plus grande partie d'iceluy, & qui iusques


Naxian.
epi. 27. ad
postumianum.

aujourd'huy a esté descouuert & cogueu. Et ont ignoré les anciens, que la mer de l'Inde Orientale, ny ceste autre l'Occidentale, peust estre nauigee, en quoy ils se sont generallyment accordez. Pour raison de quoy, Pline escript comme chose certaine, que les mers qui sont entre deux terres, nous ostent l'entiere moytié de la terre habitable: pource (dit-il) que d'icy nous ne pouuons aller là, ny de là non plus venir icy. Et finalement, Tulle, Macrobe, Pomponie Mele, & les anciens escriuains ont ceste mesme opinion.

Plin. l. 2.
cap. 67.

De l'opinion d'Aristote touchant le nouveau monde, & ce qui la deceu pour le luy faire nicy.

C H A P. I X.

 Vtre toutes les raisons susdites, il y en a eue vne autre, pour laquelle mesme les anciens furent esmeuz à croire qu'il estoit impossible aux hommes de passer en ce nouveau monde. C'est qu'ils tenoyent, que outre l'immensité & grandeur de l'Ocean, la chaleur de la region, que l'on appelle Torride ou bruslee, estoit tant excessiue, qu'elle ne pouuoit permettre aux hommes, quelques hazardeux & laborieux qu'ils fussent, de la passer, ny par mer, ny par terre, pour trauerser d'un Pole à l'autre. Car iaçoit que ces Philosophes ayét eux mesmes affirmé, que la terre estoit ronde (comme en effect elle l'est) & que sous les deux Poles y a terre habitable: ce neantmoins ont ils mescogueu, que la region comprenante tout ce qui est entre les deux Tropiques (qui est la plus grande des cinq Zones ou regions, par lesquelles les

les Cosmographes , & Astrologues diuisent le monde) peut estre habitee de l'humain lignage. La raison qu'ils donnoient pour soustenir que ceste Zone torride estoit inhabitable, estoit à cause de l'ardeur du Soleil, lequel fait son cours droitement par dessus celle region , & s'en approche de si pres qu'elle en est totalement embrasée , & par consequent luy cause vn defect d'eauës & de pasturages. De ceste opinion a esté Aristote, lequel encore qu'il fut grand Philosophe, neantmoins s'est trompé en cet endroit, pour l'esclaircissement dequoy il sera bon de dire & remarquer les poincts où il a bien discouru , & les autres où il a failly. Ce Philosophe donc met en auant vne dispute sur le vent Meridional, ou du Sud, à sçauoir si nous deuous croire, qu'il prenne sa naissance du midy, ou bien de l'autre Pole contraire au Nort, & escrit en ces termes. *La raison nous enseigne, que la latitude & largeur de la terre habitable, est bornée & déterminée, & neantmoins toute ceste terre habitable ne peut estre conjointe & continuée l'une à l'autre. Pour-autant que la region du milieu est trop intemperee : car il est certain qu'en sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, il n'y a point de trop grand froid, ny d'excessive chaleur, mais il est en sa latitude & hauteur, qui est d'un pôle à la ligne Equinoctiale. Et par-ainsi pourroit-on cheminer & trauerser toute la terre en sa longitude, si la grandeur de la mer, laquelle conioint les terres ensemblement, ne donnoit empeschement.* Iusquès icy il n'y a rien à contredire en ce que dit Aristote, & a fort bonne raison de dire que la terre par sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, court plus vniement, & est tousiours

*Arist. 2.
Metaph.
cap. 5.*

plus commode à la vie & habitation humaine, que non pas par sa latitude, qui est du Nort au Midy. Ce qui est veritable non seulement pour ceste raison susdite d'Aristote, à sçauoir pour ce qu'il y a vne mesme & tousiours semblable temperance du ciel de l'Orient au Ponant: attendu qu'elle est esgalement distante, & du froid septentrional, & de la chaleur du Midy: Mais aussi pour vne autre raison, qui est qu'en allât & cheminant tousiours en longitude l'on trouue & apperçoit-on les iours & les nuicts succedans les vns aux autres alternatiuement. Ce qui ne peut estre en allant par la latitude: d'autât que par necessité il seroit besoin d'arriuer iusques à ceste region Polacque, en laquelle il y a nuict continue de six mois, chose grandement incommode pour la vie humaine. Le Philosophe passe plus outre, reprenant les Geographes, qui descriuoient la terre en son temps, & dit ainsi: *L'on peut bien cognoistre ce que i'ay dit par les chemins que l'on peut faire par terre, & par les nauigations maritimes. Car il y a grande difference entre la longitude & la latitude, d'autant que l'espace & interualle qui est depuis les colonnes d'Hercules, ou destroit de Gibraltar, iusques à l'Inde Orientale, excede de la proportion de plus de cinq à trois, celle qui est depuis l'Ethiopie iusques au lac Meotis & derniers confins de Scythie: ce qui est approuué par le compte des iournees des chemins & de la nauigation, que nous sçauons à present par la mesme experience. D'autre part nous auons aussi cognoissance de la terre habitable, iusques aux parties d'icelle qui sont inhabitables. Et certes en ce poinct l'on doit pardonner à Aristote, puis que de son temps l'on n'auoit point en-*

core descouvert plus outre que la premiere Ethiopie appellee exterieure, qui est ioignant l'Arabie, & l'Afrique; & que l'autre Ethiopie interieure a esté totalement incogneuë de son temps; mesme toute ceste grande terre que nous appellons aujourd'huy la terre de Prete-Ian. Comme aussi n'ont point eu cognoissance du reste de la terre qui gist sous l'Equinoxe, & va courant iusques à outrepasser le Tropicque de Capricorne, pour s'arrester au Cap de bonne esperance, si bien cogneu & renommé par la nauigation des Portugais, que si l'on mesure la terre depuis ce Cap iusques à la Scythie & Tartarie, il n'y a point de doute que ceste espace & latitude se trouuera aussi grande comme l'espace & la longitude, qui est depuis Gibraltar iusques à l'Inde Orientale. C'est chose certaine que les anciens n'ont point cogneu les commencemens & sources du Nil, ny la fin de l'Ethiopie, & pour cela Lucain reprend la curiosité de Iules Cesar, de vouloir rechercher & enquerir la source du Nil, disant par ces vers:

Que te sert-il Romain de prendre tant de peines

A rechercher du Nil les sources & fontaines?

Lucan. 10.
Pharsal.

Et le mesme Poëte parlant avec le Nil, dit:

Puis que ta prime source est si cachee encore,

Que qui tu sois, ô Nil, tout l'Vniuers ignore.

Mais par la saincte Escriture mesme l'on peut entendre que ceste terre est habitable. Car si elle ne l'estoit, le Prophete Sophonias ne diroit parlant de ces nations appellees à l'Euangile, *Les fils de mes dispersez* (ainsi appelle-il les Apostres) *m'apporteront des presens de plus outre que les riuages*

d'Ethiopic. Neantmoins, comme il a esté dit, il est raisonnable de pardonner au Philosophe, d'auoir creu les historiens, & Cosmographes de son temps. Pourfuiuons donc maintenant & exami-
 soph. 6. 3. c. nons ce qui s'ensuit du mesme Aristote: *Vne partie du monde* (dit-il) *qui est la septentrionale située au Nort, outre la Zone temperée, est inhabitable pour l'excez de froidure: l'autre partie, qui est au midy, de mesme ne peut estre habitée outre le Tropicque, pour l'excessive chaleur qui y est. Mais les parties du monde sont & gisent outre l'Inde, d'un costé, & les colonnes d'Hercules de l'autre, pour certain ne se peuuent joindre, & continuer l'une à l'autre: de telle façon que toute la terre habitable se tiennent en un seul continent à cause de la mer qui les separe. En ce dernier point il dit la verité, puis il poursuit touchant l'autre partie du monde, & dit: Il est nécessaire que la terre aye mesme proportion, avec son Pole Antarctique que ceste nostre partie habitable a avec le sien, qui est le Nort, & n'y a point de doute que en l'autre monde toutes choses doiuent estre disposées comme en cestuy-cy, spécialement en la naissance & ordre des vents. Et apres auoir mis en auant d'autre raisons, hors de propos, conclud le mesme Aristote disant: Nous deuons donc confesser par nécessité, que le Meridional est le mesme vent qui souffle, & procedé de ceste region embrasée de chaleur: laquelle region pour estre fort proche du Soleil, defaut & manque d'eau, & de pasturages. Cecy est l'opinion d'Aristote, & à la verité, l'humaine coniecture à grand peine a peu passer plus outre. D'où souuentefois ie vien à considerer, (par vne contemplation Chrestienne) combien debile, & petite a esté la Philosophie des sages de ce siecle, en la recherche*

des choses diuines, puisque mesme aux choses humaines, où ils semblent si bien versez, ils ont maintefois erré. Aristote est d'opinion & afferme que la terre habitable au Pole Antarctique en longitude est tres-grande, qui est d'Orient au Ponant, & qu'en latitude du Pole Antarctique à la ligne equinoctial elle est tres-petite. Ce qui est si contraire à la verité, que toute l'habitation presque, qui est en ce costé du Pole Antarctique; a sa situation en la latitude, (i'entens du Pole a la ligne,) & en la longitude d'Orient au Ponant est tant petite, que la latitude l'excede trois parts, voire d'auantage. L'autre opinion est, qu'il afferme que la region du milieu est du tout inhabitable, pour estre souz la Zone Torride embrasée de l'excessiue chaleur que luy cause la prochaineté du Soleil, & par ceste raison n'a point d'eaux, ny de pasturages. Ce qui est aussi tout au contraire, d'autant que la plus grande part de ce nouveau monde est situee entre les deux Tropiques souz la mesme Zone Torride: Et neantmoins se trouue fort peuplee, & habitee d'hommes, & d'autres fortes d'animaux, estant la region la plus abondante de tout l'vniuers en eauës & pasturages: & qui plus est fort temperee en la plus grande partie. Ce que la volonté de Dieu a disposé de telle façon, afin de monstrier comme mesme aux choses naturelles il a renuersé & confondu la sagesse de ce siecle. En resolution il faut croire que la Zone Torride est fort bien peuplee & habitee, quoy que les anciés l'ayent tenu pour chose impossible. Mais l'autre Zone ou region, qui est entre la Torride & la Zone du Pole Antarctique,

HISTOIRE NATURELLE

encore qu'en son assiete elle soit fort commode pour la vie humaine, ce neantmoins est peu peuplee & habitee, puis que l'on ne cognoist autre habitation en icelle que le royaume de Chillé, & vne petite portion joignant le Cap de bonne Esperance. Le reste est occupé de la mer Oceane, bien que plusieurs soient d'opinion (laquelle ie veux bien ensuiure de ma part) qu'il y a beaucoup dauantage de terre non encore descouuerte, laquelle doit estre terre ferme à l'opposite du royaume de Chillé, qui va courant plus outre, que le cercle ou Tropique de Capricorne. Que sil y en a, sans doute ce doit estre vne terre d'excellente temperature, pour estre au milieu des deux extremitez, & situee en mesme climat que la meilleure region de l'Europe. Et pour ceste consideration est fort bonne la coniecture d'Aristote: mais parlant de ce qui est auioird'huy descouuert, ce qui est en ceste Zone est peu de chose, en comparaison de la grande espace de terre habitee estenduë souz la Zone Torride.

*Que Pline & les anciens ont eu la mesme
opinion qu'Aristote.*

CHAP. X.

*Plin. lib. 2.
c. 68.* **L'**Opinion susdicte d'Aristote a esté suyuite & tenuë par Pline, qui dit ainsi: La temperature de la region du milieu du monde, par où & à l'endroit de laquelle continuellement chemine le Soleil, est embrazee & bruslee comme d'un feu prochain, ioignant icelle region du milieu,

Ily en a deux autres aux deux costez, qui pour estre entre l'ardeur de ceste Torride, & le froid cruel des deux autres extremes, sont fort temperées, & ne peuvent auoir communication les vnes avec les autres, à cause de l'ardeur excessive du Ciel. Qui a esté la mesme opinion des anciens generalement descrite par le Poëte, en ces vers :

*Tout le Ciel est circuit de cinq Zones, dont l'une
Que Phebus ard tousiours d'une braise importune,
Rend la terre au dessous toute rouge d'ardeur.*

Et le mesme Poëte en autre lieu:

*Oyez si quelque gent habite en celle part,
Qui sous la large Zone a son quartier à part,
Que Phebus au milieu des quatre autres allume.*

Et vn autre Poëte dit plus clairement,

*Ily a sur la terre autant de regions
Comme au ciel qu'on diuise en ces cinq portions,
Dont celle du milieu, par l'ardeur excitée,
Des chauds rais du Soleil est toute inhabitee.*

Les anciens ont fondé leur opinion commune sur vne raison, qui leur a semblé certaine, & inexpugnable. Car voyans que tant plus vne region approchoit du midy, tant plus elle estoit chaude, (laquelle preuue est si certaine en ces regions, que pour ceste mesme raison, en la Pro vince d'Italie la Pouille est plus chaude, que la Toscane, & en Espagne, l'Andalusie plus que la Biscaye: chose si apparente, que iaçoit qu'il n'y ait point de difference entre l'une & l'autre de plus de huit degrez, & encore moins, on voit que l'une est fort chaude, & l'autre au contraire, bien froide,) de là ils inferoient que la

HISTOIRE NATURELLE

region si proche du midy ayant le Soleil droit pour Zénith, nécessairement deuoit estre continuellement embrasée de chaleur. Ils voyoient d'auantage, que toutes les diuersitez des saisons de l'année, du Printemps, de l'Esté, de l'Autōne, & de l'Hyuer, estoient causées de l'aprouchement, & esloignement du Soleil. Voyans aussi que, combien qu'ils fussent fort esloignez du Tropicque, par où chemine le Soleil en Esté, ce neantmoins lors qu'il s'approchoit d'eux, en la mesme saison ils sentoient de terribles chaleurs, & de là ils iugeoient que si ils eussent eu le Soleil si proche d'eux, qu'il cheminast au dessus de leurs testes, & tout le long de la nuee, la chaleur seroit tant insupportable, que sans doute elle consumeroit & embraseroit les hommes par son excez. C'a esté la mesme raison, qui a esmeu les anciens à croire que la region du milieu n'estoit point habitable, & pour cela l'appellerent ils la Zone bruslante. Et à la verité, si l'experience oculaire, que nous en auons, ne nous eust esclarcis sur ce poinct, nous dirions auourd'huy, que ceste raison estoit fort peremptoire & Mathematicienne, d'où nous pouons voir, combien foible est nostre entendement, pour comprendre seulement ces choses naturelles; Mais orés que nous pouons dire qu'il est escheu au grand heur & felicité de nostre siecle, d'auoir la congnoissance de ces deux grandes merueilles, à sçauoir que l'on peut fort facilémēt nauiger la grande mer Oceanne, & que souz la Zone Torride les hommes iouyssent d'un Ciel fort temperé. (Chose que les anciens n'ont peu iamais croire.) De la dernière

de ces deux merueilles, touchant la qualité & habitation de la Zone Torride, nous en traiterons avec l'ayde de Dieu fort amplement au liure ensuiuant. Et par ce me semble conuenable de discourir en ce liure de l'autre, qui est de la maniere de nauiger l'Ocean, d'autant que cela nous importe beaucoup pour le subject de cest œuure. Mais auãt que de venir à ce poinct, il sera bon de dire ce que les anciens ont tenu de ces nouueaux hommes, que nous appellons Indiens.

Que l'on trouue quelque cognoissance de ce nouveau monde dedans les liures des anciens.

C H A P. X I.

Eprenant doncques ce qui a esté mis en auãt cy dessus, il faut necessairement conclure, ou que les anciens ont creu, qu'il n'y auoit hommes par delà le Tropique de Cancer (comme S. Augustin, & Lactancel'ont tenu) ou que s'il y en auoit, à tout le moins ils n'habitoient pas entre les deux Tropiques (ainsi que l'ont affirmé Aristote, & Pline, & deuant eux le Philosophe Parmenides) dont le contraire est assez prouué cydeuant, tant pour l'vn que pour l'autre. Mais cependant, plusieurs par curiosité pourroient demander, si les anciens n'ont eu aucune cognoissance de ceste verité, qui nous est à present si claire & si notoire: D'autant qu'à la verité cela semble vne chose fort estrange, que ce nouueau monde estant si grand, comme nous le voyons oculairement, ait esté neantmoins incogneu des anciens par tant de siecles passez. D'où quelques-
Plutare. 3.
de placitis
phil. c. II.

vns aujourd'huy, pretendans amoindrir en cest endroit la felicité de nostre siecle, & la gloire de nostre nation, s'efforcent de monstrier que ce nouveau monde a esté congneu des anciens. Et de faict l'on ne peut pas nier, qu'il n'y en ait quelques apparences. Sainct Hierosme escriuant sur l'Épistre aux Ephesiens dit. *Auec raison nous recherchons ce que veut dire l'Apostre, en ces paroles qu'il dit, Vous avez cheminé vn temps selon le cours de ce monde, sçauoir si d'auanture il nous veut faire entendre, qu'il y ait vn autre siecle, qui ne soit, ny despende point de ce monde, mais d'autres mondes desquels escrit Clement en son epistre, l'Ocean, & les mondes qui sont par de-là l'Ocean.* Ce sont les termes de S. Hierosme. Mais à la verité ie ne peux trouuer, quelle Epistre soit celle de S. Clemēt que cite sainct Hierosme: neantmoins sans doute ie croy, que S. Clemēt l'a escrite, puisque S. Hierosme l'a mis en auant. Et avec raison dit S. Clement, que par de là la mer Oceane, il y a vn autre monde, voire plusieurs mondes, comme c'est la verité, puisque il y a si grande distance d'vn nouveau monde à l'autre nouveau monde. (l'entēs dire du Peru & des Indes Occidētales, à la Chine & Indes Orientales.) D'auantage, Pline qui a esté si diligent chercheur des choses estrāges, & admirables, rapporte en son histoire naturelle, que Hannon capitaine Carthaginois, nauiga par l'Ocean depuis le destroit de Gibraltar, costoyant tousiours la terre iusques aux confins d'Arabie, & qu'il laissa par escrit ceste siēne nauigation. Que sil est ainsi comme Pline l'escrit, il sensuit que Hannon nauiga autant, comme nauigent aujourd'huy les

*Hier. super
c. 2. ad Eph.*

*Plin. lib. 2.
c. 67.*

Portugais , traueſans deux fois par deſſous l'e-
 quinoxe, qui eſt vne choſe eſpouuanteable. Et qui
 plus eſt le meſme Plin rapporte de Cornele Nep-
 ueu auteur fort graue, & dit que le meſme chemin
 a eſté nauigé par vn autre homme appellé Euda-
 xius, toutesfois par chemins contraires: d'autant
 que ceſt Eudaxius ſuiuant le Roy des Latyres,
 ſortit par la mer rouge dans l'Ocean , & en tour-
 noyant paruint iuſques au deſtroit de Gibraltar: ce
 que le meſme Cornele Nepueu afferme eſtre ad-
 uenu de ſon temps. Comme auſſi d'autres au-
 teurs graues eſcriuent , qu'une nauire de Cartha-
 ginois pouſſee par la force des vens dans la mer
 Oceane, arriua en vne terre, qui iuſques à ce tēps
 n'auoit eſté cogneuë, & qu'eſtant de retour à Car-
 thage, donna vn grand deſir & enuie aux Cartha-
 ginois de deſcouvrir & peupler ceſte terre. Ce
 que voyant le Senat, par vn rigoureux decret de-
 fendit telle nauigation , craignant qu'avec le de-
 ſir de nouvelles terres , l'on delaiſſaſt à aimer ſon
 pays. De tout cecy l'on peut tirer que les anciens
 ont eu quelque cognoiſſance du nouveau mon-
 de, encore que parlant de noſtre Amerique &
 de toute ceſte Inde Occidentale , à peine en
 trouue-l'on choſe certaine és liures des Eſcri-
 uains anciens. Mais de l'Inde Orientale, ie dis
 qu'il y en a aſſez ample mention , non ſeule-
 ment de celle de par-delà , mais auſſi de celle de
 par-deçà, qui anciennement eſtoit la plus eſloi-
 gnee, pource que l'on y alloit par contraire che-
 min , que celuy qu'on fait auiourd'uy. Pour-
 quoy n'eſt-il pas aiſé de trouuer aux liures an-
 ciens Malacà qu'ils appelloient le doré Cher-

HISTOIRE NATURELLE

fonese, le Cap de Comorni, qui s'appelloit le Promontoire de Cori, & la grande & renommee Isle de Sumatre, tant celebree par l'ancien nom de Taprobane? Que dirons nous des deux Ethiopiens, des Brachmanes, & de la grande terre des Chinois? qui doute que aux liures des anciens, il n'en soit fait mention plusieurs fois? Mais des Indes Occidentales, nous ne trouuons point dans Pline, que en ceste navigation l'on passast les Isles Canaries, qu'il appelle Fortunees, la principale desquelles il dit auoir esté nommee Canarie, pour la multitude des chiens qui estoient en icelle. Mais à peine il y a aucune apparence aux liures anciens de la navigation, que l'on fait auourd'huy plus outre que les Canaries, par le Golphe qu'avec fort bõne raison ils appelloient grand. Ce neantmoins beaucoup ont opinion que Senecque le Tragique a prophetisé de ces Indes Occidentales, parce que nous lisons en sa tragedie de Medee en vers Anapeltiques, qui reduits en vers François, disent ainsi:

Plin. lib. 6.
cap. 21.

Senec. in
Med. act.
2. in fin.

Il viendra sur le dernier aage
Vn siecle nouueau, bien-heureux,
Où nostre Ocean spacieux
Estendra plus loing son riuage.
Vne grand terre se verra
Nauigeant ceste mer profonde,
Et lors vn autre nouueau monde
Aux humains se descouurira.

La Tullé par tout renommee
Pour vn bout du monde eslongné
Tantost apres ce point gaigné
Sera pour voisine contrec.

Cecy raconte Seneque en ces vers, & ne pouuons bonnement nier que la prenant à la lettre, sa prediction ne soit veritable. Car si l'on compte les longues annees qu'il dit, à commencer dès le temps du Tragique, l'on trouuera plus de mil & quatre cens ans passez, & si c'est dès le temps de Medee, il y en aura plus de deux mil: ce que nous voyons auiourd'huy à veuë d'œil tellement accompli, veu qu'il n'y a point de doute que l'on n'aye trouuë le passage de l'Ocean si long temps caché, & que l'on a descouuert vne grande terre & nouveau monde habitee, plus grande que tout ce continent de l'Europe & de l'Asie. Mais ce que l'on peut en cela raisonnablement disputer est, à sçauoir si Seneque a dict cela par diuination, ou si ç'a esté poëtiquement, & à la volée. Et pour en dire mon opinion, ie croy qu'il l'a pronostiqué avec la façon de deuiner qu'ont les hommes sages & aduisez: attendu qu'en son temps l'on entreprenoit desia de nouvelles nauigations, & voyages par mer. Il cognoissoit bien aussi comme Philosophe, qu'il y auoit vne autre terre contraire & opposite à nous, qui estoit celle qu'ils appellent Antichthon. Et par ce fondement il a peu considerer que la hardiessë & industrie des hommes en fin pourroit atteindre iusques là que de trauerfer la mer Oceane, & l'ayant trauersee pourroient descouuir de nouvelles terres, & vn autre monde: attendu que du temps de Seneque l'on auoit cognoissance du succez de ce naufrage que Pline raconte, par lequel on passa le grand Ocean. Ce qui appert auoir esté le motif de la Prophetie de Seneque, comme il le donne à en-

HISTOIRE NATURELLE

tendre par les vers cy deuant recitez : apres lesquels ayant acheuè d'escrire le soucy & la vie peu malicieuse des anciens , il suit ainsi :

*Auiourd'huy c'est vn autre temps,
Car la mer contente ou forcee,
Se void del'hardy trauessee,
Qui n'y prend que du passe-temps.*

Et plus bas il dit ainsi :

*Tout batteau sans craindre naufrage
Se icte or sur la haute mer,
Et ja le bouillant passager
Tient pour bref vn si long voyage.*

*Il n'est plus rien à descouuoir,
Ny lieux qui soyent encor à prendre :
Celuy là qui se veut deffendre,
D'vn nouueau mur se doit couurir.*


*Tout est renuersé par le monde,
Rien n'est en son lieu demcuré,
Rien secret ny rien d'assuré
N'y a parmy la terre ronde.*

*On void que le chaud Indien
Boit l'Araxe en froideur extrefme,
Et l'Elbe & le Rhin tout de mesme,
Lauent le peuple Persien.*

Et de ceste tant grande hardiessè des hommes Seneque a coniecturé ce qu'il a escrit, comme le dernier poinct qui doit arriuer disant : *Il viendra sur le dernier âge, &c. ainsi qu'il a esté mis cy dessus.*

*De l'opinion que Platon a eüe des Indes
Occidentales.*

CHAP. XII.

 R si quelqu'un a traité plus particulièrement de ceste Inde Occidentale, que l'honneur en doit estre donné à Platon, qui en son Timée dit ainsi : *En ce temps l'on ne pouvoit naviger ce Golphe (il entend de la mer Atlantique, qui est l'Océan, qui se rencontre au sortir du destroit de Gibraltar) pour ce que le passage estoit clos à la bouche des colonnes d'Hercules, (qui est le mesme destroit de Gibraltar). Et ceste Isle estoit jointe en ce tēps à la bouche susdicte, & estoit de telle grandeur, qu'elle excendoit toute l'Asie & l'Afrique ensemblément: & alors il y avoit un passage pour aller de ces Isles à d'autres, & de ces autres Isles l'on alloit à la terre ferme, qui estoit proche, environnée de la vraye mer.* Cela est raconté par Critias en Platon. Et ceux qui se persuadēt que ceste narration de Platon est vne vraye histoire deduite & cōtenuë souz ces termes, disent que ceste grande Isle appelée Atlantique, laquelle excendoit en grandeur l'Afrique & l'Asie tout ensemble, occupoit alors la plus grande part de la mer Océane appelée Atlantique, que les Espagnols navigent aujourdhuy, & que les autres Isles, qu'il disoit estre proches de ceste grande, sont celles que maintenant nous appellons Isles de Barlouante, à sçavoir Cube Espagnolle, saint Jean du Portriche, Jamaïque & autres Isles de ceste contrée: mesme que la terre ferme dont il fait mention, est celle qu'aujourdhuy nous appellons

HISTOIRE NATURELLE

terre ferme, à sçauoir le Peru, & l'Amerique, & que ceste vraye mer, qu'il dit, est joignant icelle terre ferme, sçauoir la mer du Sud, qu'il appelle vraye mer, pource qu'en comparaisou de sa grandeur, les autres mers Mediteranees, voire la mesme Atlantique, sont comme petites mers. Par cela à la verité ils donnēt vne interpretation fort ingenieuse & artificieuse à ces propos de Platon. Mais si ceste interpretation doit estre tenuë pour veritable, ou non, i'ay delibéré l'esclaircir en autre lieu.

Que quelques-vns ont eu opinion qu'aux lieux de l'Escriture sainte, où il est fait mention d'Ophir, on le doit entendre de nostre Peru.

CHAP. XIII.

Quelques-vns ont ceste opinion qu'il est fait mention en la sainte Escritue de ceste Inde Occidentale, prenans la region du Peru pour cest Ophir tant celebré en icelle. Robert Estienne, ou pour mieux dire François Vatable, homme fort versé en la langue Hebraïque (comme i'ay ony raconter à nostre Precepteur qui fut son disciple) dit aux annotations sur le neufiesme chapitre du troisieme liure des Roys, que l'Isle Espagnolle, que trouua Christofle Colób, estoit celle d'Ophir, dont Salomon faisoit apporter quatre cens vingt, ou quatre cens cinquante talents d'or tres-fin & pur. Pour ce que l'or de Cibao que les nostres apportent del'Espagnolle, est de telle façon & qualité. Et s'en trouuent encore plusieurs

*In 3. l. Reg.
c. 9.*

*In appa-
tu Biblia
regia im-
phaleg. c.
9.*

plusieurs autres qui afferment que cestuy nostre Peru est Ophir, deduisans & tirans vn nom de l'autre, lesquels croyent que dès lors que le liure de Paralipomenon fut escrit, l'on appelloit Peru ^{2. Paral. 9.} comme aujourd'huy ils se fondent en ce que la ^{3. Regum. 10.} sainte Escriture rapporte que l'on apportoit d'Ophir de l'or tres-pur, & des pierres fort precieuses avec du bois qui estoit fort beau & fort rare: lesquelles choses sont abondantes au Peru, comme ils disent. Mais (à mon opinion) c'est chose fort esloignee de verité, que le Peru soit Ophir tant célébré par les lettres sacrees. Car iacq̃oit qu'en ce Peru il y ait assez grande abondance d'or, ce n'est pas toutesfois de telle façon que l'on le doive esgaler à la renommee des richesses qu'a eüe anciennement l'Inde Orientale. Ie ne trouue point qu'en ce Peru il y ait des pierres si ^{2. Par. 8.} precieuses, ny de bois si exquis, qu'on n'en ait ja ^{4. Reg. 22.} mais veu de semblables en Hierusalem. Car en ^{3. Reg. 9.} core qu'il y ait des esmeraudes exquises, & quelques arbres d'un bois dur & aromatique: ce neantmoins ie n'y trouue point chose digne de telle louange, que la sainte Escriture donne à Ophir. Mesme il me semble qu'il n'est pas vray-semblable que Salomon eust laissé l'Inde Orientale tres-riche & opulente, pour enuoier ses flottes de nauires à ceste derniere terre: que si elles y estoient venuës tant de fois, (comme il est escrit) certainement nous trouuerions plus de reste & de tesmoignage d'icelles que nous n'auons pas. Dauantage, l'etymologie du nom d'Ophir, & le changement ou reduction d'iceluy au nom du Peru, me semble chose peu considerable, estant

certain que le nom du Peru n'est pas fort ancien, ny commun à toute ceste contree. L'on a eu de coustume ordinairement en ces descouuertes du nouveau monde, de donner nom aux terres & ports de mer, selon l'occasion qui se presentoit alors de l'arriuee, & croy que le nom du Peru a esté ainsi trouué, & mis en vsage. Car nous tenons icy, que le nom a esté donné à toute ceste terre du Peru, à cause d'un fleuue ainsi appellé par les naturels du pays, auquel les Espagnols arriuerent quand ils firent la premiere descouuerte. Et de là nous disons que les mesmes Indiens naturels du Peru ignorent, & ne se seruent aucunement de ce nom & appellation pour signifier leur terre. Il semble d'auantage que les mesmes auteurs veulent dire que Sepher, denommee en la sainte Escriture, est ce qu'aujourd'huy l'on appelle les Andes, qui sont des montagnes tres-hautes du Peru. Et ceste ressemblance des mots & appellations n'est pas chose suffisante. Car si cela auoit lieu, nous pourrions aussi bien dire que Iectan est Iecsan, mentionné en la sainte Escriture. Aussi nous ne pouuons dire que les noms de Tite & Paul, desquels ont vsé les Rois Inquas de ce Peru, soient prouenus des Romains, ou Chrestiens; d'autant que c'est vn argument trop foible & trop leger, pour tirer conclusion de choses si grandes. L'on voit clairement que c'est chose contraire à l'intention de l'Escriture sainte, ce que quelques-vns ont escrit que Tharsis & Ophir n'estoient en vne mesme route & prouince, en conferant le chapitre vingt-deuxiesme du quatriesme liure des Rois,

Iectan filius Heber.

Gen. 10.

Iecsan filius Abrahæ ex Cetura Gen.

25.

avec le chapitre vingtiesme du secōd liure du Paralipomenon. D'autant que ce qui est dit au liure des Roys, que Iosaphat dressa vne flotte de nauires en Asiongaber pour aller querir de l'or à Ophir, est aussi referé au Paralipomenon, que ceste mesme flotte fut dressée pour aller à Tharsis. D'où l'on peut facilement iuger qu'en ces liures susdits, quand l'Ecriture parle de Tharsis & Ophir, elle entend vne mesme chose. Quelqu'un me pourroit demander sur cecy, quelle region ou prouince estoit cest Ophir, où alloit la flotte de Salomon, avec les mariniers de Hyram Roy de Tyr & de Sidon, pour rapporter de l'or, & où pretendant aller la flotte du Roy Iosaphat, perit, & fit naufrage en Asiongaber, comme rapporte l'Ecriture. En cecy ie dis, que iem'accorde fort volontairement à l'opinion de Iosephe, en ses liures des Antiquitez, où il dit que c'est vne prouince de l'Inde Orientale, laquelle fut fondee par cest Ophir, fils de Iectan, duquel il est fait mention au Genesē dixiesme, & estoit celle prouince abondante d'or très-fin. De là est venu que l'on celebre tant l'or d'Ophir, ou d'Ophas, ou selon qu'aucuns veulent dire que ce mot d'Obrise, vaut autant comme qui diroit l'Ophirize. Pource que y voyant sept sortes & especes d'or, (comme refere saint Hierosme) celuy d'Ophir estoit tenu pour le plus fin, comme icy nous loions & estimons l'or de Valdiuia ou de Caranaya. La principale raison qui me fait croire qu'Ophir est en l'Inde Orientale, & non en ceste Occidentale, est pource que la flotte de Salomon ne pouuoit venir icy sans passer toute

3. Reg. 9.

4. Reg.

22.

Genes. 10.

HISTOIRE NATURELLE

l'Inde Orientale, toute la Chine, & autre grande espace de mer; n'estant pas vray-semblable qu'ils eussent trauersé tout le monde pour venir icy chercher de l'or, principalement estant ceste terre de telle façon, que l'on n'en peut auoir eu cognoissance par aucun voyage de terre, & monstrerons apres que les anciens n'auoient cognoissance de l'art de nauiger, d'ot nous vsons auourd'huy, sans lequel ils n'eussent peu s'engouffrer & auancer si auant dans la mer. Finalement en ces choses quand il n'apparoist indices certains, mais seulement coniectures legeres, l'on n'est obligé d'en croire dauantage que ce qu'il en semble à vn chacun.

*Que signifie en la sainte Escriture Tharsis
& Ophir.*

CHAP. XIII.

SI les opinions & coniectures d'un chacun doiuent estre receues, ie tiens quant à moy qu'en la sainte Escriture ces mots de Tharsis & Ophir, le plus souuent ne signifient aucun lieu determiné, mais que c'est vn mot & signification generale aux Hebreux, comme en nostre vulgaire ce mot des Indes nous est general en nostre vsage & façon de parler: car nous entendons par les Indes, des terres fort riches, esloignees & estranges des nostres. Ainsi nous autres Espagnols indifferemment appellons Indes le Peru, le Mexique, la Chine, Malaque, & le Bresil, & de quelconques parties de celles-cy. que viennent lettres, nous disons que ce sont lettres des Indes,

estans neantmoins lescdites terres & Royaumes de grande distance & diuersité entre elles ; iaçoit aussi qu'on ne puisse nier, que le nom des Indes s'entend proprement de l'Inde Orientale. Et pour ce que anciennement on parloit de ces Indes comme d'une terre fort eslongnee, de là est venu, que à la descouuerture de ces autres terres, aussi bien esloignees, a l'on donné le nom des Indes : pour estre distantes des autres, & tenuës comme le bout du monde. Et de mesme façon il me semble, que Tharsis en la saincte Escriture le plus souuent ne signifie ny lieu, ny partie déterminée, mais seulement des regions fort eslongnees, & selon l'opinion du peuple, fort riches, & fort estranges. Car ce que Iosephe & quelques-uns veulent dire, que Tharsis est Tarso selon l'intention de l'Escriture, il me semble avec bonne raison auoir esté reprouué par saint Hierosme: non seulement d'autant que ces deux vocables s'escruiuent par diuerses lettres, l'un avec vne aspiration, & l'autre sans aspiration; mais aussi, pour ce que l'on escrit beaucoup de choses de Tharsis, qui ne peuuent pas bien conuenir ny se rapporter à Tarso cité de Cilicie. Il est bien vray, que en quelques endroits de l'Escriture, il est dit que Tharsis est en Cilicie. Ce qui se trouue au liure de Iudith, quand il est parlé d'Holofernes, duquel il est dit qu'ayant passé les limites d'Assyrie, il paruint iusques aux grands monts d'Ange, (qui par aduventure est Taurus) lesquels monts sont à la fenestre de Cilicie, & qu'il entra en tous les chasteaux, où il assembla toutes ses forces, ayant destruit celle tant renommee cité de Melothi,

*Hieron. ad
Marcell. in
3. tomo.*

Iudith. 2.

*Lege Plin.
l. 5. c. 27.*

HISTOIRE NATURELLE

despouilla, & ruina tous les fils de Tharsis & d'Israël, qui estoient joignant le desert, & ceux qui estoient au midy, vers la terre de Cellon, & de là passa l'Euphrates: mais (comme j'ay dit) ce qui est ainsi escrit de Tharsis ne se peut accommoder à la cité de Tarso. Theodoret & autres suiuis l'interpretation des septante, en quelques endroits mettent Tharsis en Afrique, voulans dire que c'estoit la ville mesme, qui anciennement s'appelloit Carthage, & aujourdhuy Royaume de Thunes, & disent que c'estoit là où Ionas vouloit aller, quand l'Escriture rapporte qu'il s'enfuyoit du Seigneur en Tharsis. Autres veulent dire, que Tharsis est vne certaine region des Indes, comme il semble que saint Hierosme s'y vueille incliner. Je ne veux pas à present debatre ces opinions, mais ie veux bien dire, que l'Escriture sur ceste matiere ne signifie pas tousiours vne region ou partie du monde certaine & determinee. Il est certain que les Mages ou Roys qui vindrent adorer Iesus Christ, estoient d'Orient, & aussi dit l'Escriture, qu'ils estoient de Saba, Epha, & Madiem. Et quelques hommes doctes sont d'opinion, qu'ils estoient d'Ethiopie, d'Arabie, & de Perse. Et neantmoins le Psalmiste & l'Eglise chante d'eux; *Les Roys de Tharsis apporteront des presents.* Nous nous accordons donc avec saint Hierosme, que Tharsis est vn mot, qui a plusieurs & diuerfes significations en l'Escriture, & que quelquefois il signifie la pierre Chrysolithe, ou Iacinte, tãtost quelque certaine regiõ des Indes, tantost la mer mesme, qui est de couleur de Iacinte à la reuerberation du Soleil. Mais avec raison le

Theod. in
I. Ioan.
Artasmõt.
ibid. & in
alphabeto
apparatus.

Hieron. ad
Marcell.

Psal. 44.
Isaya 60.

mesme saint Docteur nie que Tharsis soit régiõ des Indes, où vouloit fuir Ionas, puis que partant de Ioppé, il luy estoit impossible de nauiger iusques es Indes par icelle mer. Pource que Ioppé (qu'aujourd'huy nous appellons Iasse, n'est pas vn port de la mer rouge, laquelle est jointe avec la mer Indique Orientale, mais de la mer Mediterranee, qui n'a point d'issuë par la mer Indique. D'où il appert clairement, que la nauigation que faisoit la flote de Salomon partant de Asiongaber (où se perdirent les nauires du Roy Iosaphat) alloit par la mer rouge à Tharsis & Ophir, ce qui est expressement attesté en l'Escriture. Et a esté ceste nauigation fort differente de celle que pretendoit faire Ionas à Tharsis, puisque Asiongaber est le port d'une cité d'Idumee, assise sur le destroit, où la mer rouge se joint avec le grãd Ocea. De cest Ophir l'on apportoit à Salomon de l'or, de l'argẽt, du morphie, des monnes, & coqs d'Inde, & estoit leur voyage de trois ans, toutes lesquelles choses sans doute doiuent estre entèduës de l'Inde Orientale, qui est seconde & abondãte en tout ce que dessus, ainsi que Pline l'enseigne, & que nous en auons à present certaine cognoissance. De nostre Peru certainement ils n'eussent peu apporter du morphie, d'autant que les Elephans y sont du tout incogneus. Mais ils eussent bien peu apporter de l'or, de l'argent, & de fort plaisantes & gentilles monines. Finablement il me semble que l'Escriture sainte entend communement par ce mot de Tharsis, ou la grande mer, ou des regions fort eslongnees & estranges. Par ainsi il suppose que les Propheties qui

HISTOIRE NATURELLE
parlent de Tharfis (puisque l'esprit de prophetie
peut tout sçauoir) se peuuent bien souuent ac-
cōmoder aux choses de nostre nouveau monde.

De la Prophetie d'Abdias, que quelques-vns interpre-
tent estre des Indes.

CHAP. XV.

Guido Bo-
derian. in
epi. ad Phi-
lippum Ca-
thol. regem
in 5. Com.
fac. Bibl. in
Marrag. in
Hispa. hist.

Eudouicus
Leo Augu-
stinian. in
comment.
super Ab-
dia.

Plusieurs disent & afferment, qu'en la sain-
cte Escriture il a esté predict bien long temps
deuant, que ce nouveau monde deuoit estre con-
uertie à Iesus Christ par la nation Espaignolle, &
à ce propos mettēt en auant & expliquent le tex-
te de la Prophetie d'Abdias, qui dit ainsi: *A la
transmigration de cest exercite des enfans d'Israël posse-
dera toutes les choses des Chananeës iusques en Sarepte,
& la transmigration de Hierusalem, qui est au Bosphore,
possederas citez du midy, & monteront les sauueurs
au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau, & sera le
Royaume pour le Seigneur.* Cecy a esté mis ainsi en
vulgaire suyuant la lettre. Mais les authents que
i'entens, en l'Hebrieu lisent ainsi: *Et la transmi-
gratio de cest exercite des enfans d'Israël (qui sont les)
Cananeans iusques à Zarphat (qui est France) & la
transmigration de Ierusalem, qui est en Sapharad (en-
tendez pour Espagne) possederas pour heritage les
citez du midy, & monteront ceux qui procurent la sal-
uation au mont de Sion, pour iuger le mont d'Esau, &
sera le Royaume pour le Seigneur.* Toutefois aucuns
d'eux n'alleguent suffisant tesmoignage des an-
ciens, ny raison pertinente, pour monstrier que
Sapharad, que saint Hierosme interprete le Bos-
phore ou destroit, & les septante Interpretes

l'Euphrate, doive signifier l'Espagne, que leur seule opinion. Les autres alleguent la Paraphrase Chaldaïque, qui est de ceste opinion, & mesme les anciens Rabis qui l'expliquent de ceste façon, comme aussi ils expliquent Zarphat estre France (que nostre vulgaire & les septante disent estre Sarepte). Et laissant ceste dispute, qui appartient aux gens plus de loisir, quelle necessité y a-il de croire, que les citez de l'Austre, ou de Mageb (ainsi qu'escruiuent les septante) soient les gens de ce nouveau monde? D'auantage, quel besoin est-il de croire, & de prendre la nation Espagnolle pour la transmigracion de Hierusalem en Sapharad? si ce n'est que nous vueillions prendre Hierusalem spirituellement, & que pour icelle nous entendions l'Eglise. De sorte que par la transmigracion de Hierusalem en Sapharad, le saint Esprit nous demostre les enfans de la sainte Eglise, qui habitent aux fins de la terre, & aux riuages, pource cela en langue Syriaque est dict Sapharad, & se rapporte bien à nostre Espagne, qui selon les anciens est la fin & le bout de la terre, estant presque toute enuironnee de la mer. Or par les citez d'Austre, ou de Sud, l'on peut entendre ces Indes: attendu que la plus grande part de ce nouveau monde est assise au midy: & la meilleure partie duquel regarde le Pole Antarctique. Ce qui s'ensuit est facile à interpreter, sçauoir *ceux qui procurent la saluation, monteront au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau*: parce qu'on peut dire que ceux là se retirent à la doctrine, & au fort de la sainte Eglise, qui pretendent rompre & dissiper les erreurs profanes des gentils, car cela

peut estre interpreté iuger le mont d'Esau. D'où il s'en suit bié, qu'alors le Royaume ne sera pour les Espagnols, ny pour ceux d'Europe, mais pour Iesus Christ nostre Sauueur. Quiconque voudra expliquer de ceste façon la Prophetie d'Abdias, ne doit estre repris puis qu'il est certain que le saint Esprit a sceu & cogneu tous les secrets lóg temps au parauant. Et semble qu'il y a grande apparence de croire, qu'il est fait mention en la sainte Escriture d'une affaire de telle importance, comme est la descouuerture des Indes & nouveau monde, & conuersion d'iceluy en la foy.

Isai. 18. *Isaie mesme dit ces termes. Ab les ailles des nauires*
in xia 70. *qui vont de l'autre part d'Ethiopie. Plusieurs auteurs*
Inter. *tres doctes declarent que tout ce chapitre est en-*

Isaie 66. *tre endroit dit, Que ceux qui eschaperont d'Israël*
iront fort loing à Tharsis & en des Isles fort eslongnees,
où ils conuertiront au Seigneur plusieurs & diuerses na-
tions. Entre lesquelles il nomme la Grece, l'Ita-
lie, & l'Afrique, & beaucoup d'autres. Ce qui
sans doute se peut bien rapporter à la conuersion
de ces nations des Indes. Car estant chose asseu-

Matth. 24. *ree que l'Euangile doit estre preschee par tout*
l'vniuers, ainsi que le Sauueur nous l'a promis,
& qu'alors viendra la fin du monde, il s'en suit, &
ainsi le doit-on entendre, qu'en toute l'estenduë
du monde il y a beaucoup de nations à qui Iesus
Christ n'a esté annoncé. Partant nous deuons de
là recueillir, qu'il est demeuré grande partie du
mōde incogneuë aux anciens, & qu'auioird' huy
il y en a encore vne bonne partie à descourir.

Par quel moyen ont peu arriuer aux Indes les premiers hommes, & qu'ils n'y sont arriuez de gré, & selon leur intention.

CHAP. XVI

Maintenant il est temps de respondre à ceux qui disent qu'il n'y a point d'Antipodes, & que ceste region où nous viuons, ne peut estre habitee. L'immense grandeur de l'Ocean, espouuenta tellemēt saint Augustin, qu'il ne pouuoit penser comment le lignage humain eust peu passer à cestuy nostre nouveau monde. Mais puis que d'une part nous scauons de certain que passez sont plusieurs ans, qu'il y a des hommes habitans en ces parties cy, & d'autre part ne pouuons nier ce que la sainte Escriture nous enseigne clairement, que tous les humains sont procedez d'un premier homme, que sans doute serons contraincts de croire & confesser que les hommes seront passez icy de l'Europe, de l'Asie, ou de l'Afrique: toutesfois ce pendant il nous faut rechercher & discourir par quel chemin ils y ont peu venir. Il n'est pas vray-semblable qu'il y ait eu une autre arche de Noé, en laquelle les hommes puissent estre arriuez aux Indes, & moins encore que l'Ange ait transporté les premiers hommes de ce nouveau monde, attachez & suspendus par les cheueux, comme il feit le Prophete Habacuc, car nous ne traitons pas de la toute puissance de Dieu, mais seulement de ce qui est conforme à la raison & à l'ordre & disposition des choses humaines. C'est pourquoy ces

HISTOIRE NATURELLE

deux choses doiuent estre tenuës pour admirables & dignes de merueille, voire d'estre cōptees entre les secrets de Dieu. L'vne que le genre humain ait peu passer vne si grande trauesse de mer, & de terre. L'autre que y ayant icy si grand nombre de peuple, ils ayēt esté neātmoins incogneus par tant de siecles. Pour ceste cause ie demande par quelle deliberation, force & industrie, le lignage des Indiens a peu passer vne si large mer, & & qui pouuoit estre l'inuenteur d'vn passage si estrange. Veritablement ie l'ay plusieurs fois recherché & ruminé à moy-mesme, (comme plusieurs autres ont fait,) & iamais n'ay peu trouuer chose qui me peust satisfaire. Toutes-fois i'en veux bien dire ce que i'en ay conceu & qui me vient à present en la fantasie, puis que les temoins me manquent, lesquels ie peusse suiure & me laisser aller par le fil de la raison (quoy qu'il soit fort delié) iusques à ce qu'il se disparoisse du tout de deuant mes yeux. C'est vne chose certaine que les premiers hōmes sont venus en la terre du Peru par l'vne de ces deux manieres, scauoir ou par terre, ou par mer. Que s'ils sont venus par la mer, ç'a esté ou fortuitement & par hazard, ou de gré & propos deliberé. I'entens par hazard estans iettez par quelque orage & force de tourmente, comme il aduient en temps rude, & tempestueux. I'entens aussi de propos deliberé qu'ils eussent dresé leur nauigatiō, pour chercher & descouvrir de nouuelles terres. Outre ces deux manieres, ie trouue qu'il n'est point possible d'en trouuer d'autres, si nous voulons suiure le cours des choses humaines, & ne nous arrester

à fabriquer des fictions Poëtiques & fabuleuses. Car il ne faut pas que quelqu'un se persuade de trouver un autre Aigle, comme celle de Ganimede, ou quelque cheval volant, comme celui de Perseus, qu'il maintienne avoir apporté les premiers Indiens par l'air, ne que par aventure ces premiers hommes se soient seruis de poissons, comme Serenes, ou Nicolas, pour les avoir passez là. Mais delaisant arriere ces propos de mensonge, & dignes de risée, examinons un peu chacune de ces deux manieres mises en auant: attendu que ceste dispute sera plaisante & utile. Premièrement il me semble que ce ne seroit pas chose trop eslongnee de raison de dire, que les premiers & anciens peuples de ces Indes sont venus, ont descouuert, & peuplé par la mesme façon, que nous autres à present y venons iournellement, à sçauoir par l'art de nauiger, & l'ayde des pilotes, lesquels se conduisent par la hauteur & cognoissance du Ciel, & avec l'industrie qu'ils ont de chager & manier les voiles selon le temps qui se presente. Pourquoy cela ne pourroit-il pas bien estre? faut-il croire que nous seuls hommes, & en cestuy nostre siecle, tant seulement, ayons comprins & cogneu l'art de nauiger l'Ocean? Nous voyons que de ce temps mesme, l'on nauige & trauese encore l'Ocean pour descouurer nouvelles terres, comme peu de temps y a qu'Aluaro Mendana & ses compagnons ont nauigé, estans partis du port Lima, & suiuy la route du Ponant pour descouurer la terre qui gist à l'Est, où est le Peru, & au bout de trois mois, descouurent les Isles, qu'ils appellerent Isles de

Salomon, qui sont plusieurs & fort grandes. Et y a grande apparence qu'elles gisent joignant la nouvelle Guynée: ou pour le moins qu'elles sont fort proches d'une autre terre ferme. Et encore aujourdhuy par le commandement du Roy, & de son conseil l'on delibere d'apprester vne nouvelle armee pour aller à ces Isles. Puis donc qu'il est ainsi, pourquoy ne dirons nous pas, que les anciens aussi bien n'ayent peu auoir le courage, & resolution de voyager par mer à mesme deliberation de descouurer la terre, qu'ils appellent Antiction, opposite à la leur, & que selon le discours de leur philosophie, deuoit estre avec dessein de ne s'arrester iusques à la veüe des terres qu'ils cherchoient? Certainement il n'y a aucune repugnance ou contrarieté que ce que nous voyons aujourdhuy arriuer, soit ainsi anciennement arriué: attendu mesme que la sainte Escriture tesmoigne que Salomon print des maistres pilotes de Tyr & de Sidon, fort adroits & experimentez à la mer, & que par leur industrie, l'on fit ceste navigation de trois ans. A quel propos pensez vous quelle remarque l'art des mariniers, & leur science, ensemble leur navigation si longue de trois ans, sinon pour nous donner à entendre que la flotte de Salomon, nauigeoit le grand Ocean? Il y en a beaucoup qui sont de ceste opinion, ausquels il semble que saint Augustin auoit peu de raison de s'espouuenter, & esmeruiller de la grandeur de l'Ocean puisqu'il pouuoit coniecturer qu'il n'estoit si difficile à nauiger, veu ce qui est rapporté par la nauigatiõ de Salomon. Mais pour dire la verité mon opinion est bien

2. Para. 9.
3. Reg. 10.

autre, & ne me puis persuader que les premiers Indiens soient arriuez en ce nouveau monde, par vne navigation ordonnee, & faite à propos. Mesme ie ne veux pas accorder que les anciens ayent cogneu l'art & industrie de nauiger par le moyen duquel les hômes aujourd'huy trauerfent la mer Oceane de quelque partie que ce soit à quelconque autre, qu'il leur prêne fantasia. Ce qu'ils font avec vne incroyable vifteffè & resolution, attendu que ie ne trouue en toute l'antiquité aucun reste, ou tesmoignage d'vne chose si notable, & de si grande importance. Et ne trouue qu'aux liures des anciens soit faite aucune mention de l'vsage de la pierre d'Aymant, ne de l'Esquille à nauiger, voire, ne croy-ie point qu'ils en ayent eu aucune cognoissance. Que si l'on oste la cognoissance de l'Esquille à nauiger, l'on cognoistra facilement qu'il est impossible qu'ils ayent trauerfé l'estenduë du grand Ocean. Ceux qui ont quelque cognoissance de la mer, entendent bien ce que dis. Pource qu'il est aussi facile de croire, que les mariniers estans en pleine mer puissent dresser la prouë de la nauire, où ils voudront, si l'Esquille ne nauiger leur deffaut, comme de penser que l'aveugle puisse monstrer avec le doigt ce qui est proche ou ce qui est esloigné en quelque endroit. Et est vne chose esmerueillable que les anciens ayent ignoré par tant de temps vne si excellente propriété de la pierre d'aymant, & qu'elle ait esté descouuerte & cogneuë par les modernes. Il appert bien que les anciens ont ignoré ceste propriété, en ce que Pline, qui est si curieux historien des choses naturelles, neantmoins parlant

Plin. lib. 3.

c. 6. & lib.

34. c. 1.

14. & lib.

7. c. 4.

de ceste pierre d'Aymant, ne dit aucune chose de ceste vertu & propriété, qu'elle a de faire tousiours tourner deuers le Nort le fer qu'elle aura touché, qui est la vertu la plus admirable qu'elle ait. Aristote, Theophraste, Dioscoride, Lucrece ny aucuns historiens ny philosophes naturels, que i'ay veu, n'en font aucune mention, encore qu'ils traictent de la pierre d'Aymant. Sainct Augustin escriuant d'autre part plusieurs & diuerses proprietéz, & merueilleuses excellences de la pierre d'Aymant aux liures de la cité de Dieu, n'en parle nullement. Et est certain, que toutes les merueilles que l'on conte de ceste pierre, ne sont rien au respect de ceste propriété si estrange, qu'elle a de regarder tousiours au Nort, qui est vn grand miracle de nature. Il y a encore vn autre argument, qui est que Pline traictant des premiers inuenteurs de la nauigation, & racontant tous les instrumens & appareils, ne parle aucunement de l'Esquille à nauiger, ny de la pierre d'Aymant: mais ie dy seulement que l'art de recognoistre les estoilles, a esté inuenté des Pheniciens. Et n'y a point de doute, que ce que les anciens ont sceu & cogneu de l'art de nauiger, n'estoit qu'au regard des estoilles, & remarquas les riuages, Caps, & differences des terres. Que s'ils se trouuoient si auant en haute mer, que du tout ils perdissent la veüe de la terre, ils ne scauoient en quelle part dresser la prouë par autre discours, sinon par les estoilles, Soleil & la Lune, & cela leur defaillant (comme il adient en temps nebuleux, & couuert,) ils se gouernoient par la qualité du vent, & par coniectures du chemin qu'ils pouuoient auoir

*Diosco. l. 5.
c. 10.*

Lucret. l. 6.

*Aug. de
Ciuit. Dei.
c. 4. vbi
multa de
magnete.*

*Plin. l. 7. c.
56.*

auoir fait, finalement alloient conduits de leur instinct. Comme en ces Indes les Indiens nauigent vn long chemin de mer, conduits seulement par leur industrie & instinct naturel. Et sert beaucoup à ce sujet ce qu'escrit Pline des insulaires de la Taprobane (qu'aujourd'huy nous appellons Sumatra) disant en ceste façon, lors qu'il traicte de l'art & industrie dont ils vsoient à nauiger. *Ceux de la Taprobane ne voyent point le Nort, & pour nauiger, suppleent à ce defaut, portans avec eux certains petits oiseaux, lesquels ils laissent aller souuent, & comme ces petits oiseaux par naturel instinct volent tousiours vers la terre, les mariniers dressent leur prouë à leur suite.* Qui doute donc que s'ils eussent eu cognoissance de l'Esquille, ils ne se fussent aidez pour guide de ces petits oiseaux pour descourir la terre? Bref, il suffit pour monstrier que les anciens n'ont cogneu ce secret de la pierre d'Aymant, de veoir qu'à chose si remarquable, il n'y a aucun mot ny vocable Latin, ny Grec, ny Hebreu qui luy soit propre. Car vne chose de telle importance, n'eust point manqué de nom en ces langues, s'ils l'eussent cogneu. De là vient qu'aujourd'huy les Pilotes, pour faire dresser la route, à celuy qui tient le gouvernail, se seent au haut de la poupe, qui est afin qu'il puisse de cest endroit regarder l'Eguille, là où anciennement, ils seoiët en la prouë, pour regarder les differēces des terres & des mers, & duquel lieu ils cōmandoient au gouvernail. Cōme aujourd'huy l'on vse encore à l'entrer ou sortir de quelque port & haure, & pour ceste occasion les Grecs appelloiët les Pilotes *Proritas*, pource qu'ils se tenoient en la prouë.

De la propriété & vertu admirable de la pierre d'Aymant, pour le faict de la navigation, & que les anciens n'en ont eu cognoissance.

C H A P. XVII.

D Ar ce qui est dit cy dessus, il appert que l'on doit tenir la navigation des Indes si briefue & si certaine que nous l'auons de la pierre d'Aymant. Comme auiourd'huy nous voyons plusieurs hommes qui ont voyagé de Lisbonne à Goa, de Seuille à Mexicque, à Panama, & en toute ceste autre mer du Sud, iusques à la Chine & au destroit de Magellan, & ce aussi facilement & certainement, comme le laboureur peut aller de la metairie en la ville. Nous auons veu aussi des hommes qui ont faict quinze voyages aux Indes, voire dix-huict, & auons entendu parler d'aucuns anciens lesquels ont fait plus de vingt voyages, passans & repassans la largeur de ce grand Ocean, ausquels ils n'ont apperceu aucuns restes ny apparences de ceux qui auoient passé ny rencontré voyageurs à qui demander le chemin. Car (comme dit le Sage) la nauire coupe l'eau & ses ondes, sans laisser vestiges par où elle passe, ny faire chemin dans les ondes. Mais par la vertu & propriété de la pierre d'Aymant, il se faict en cest Ocean comme vn chemin tracé & descouuert, le tres-haut Createur de toutes choses luy ayant communiqué telle vertu, que par son attouchement au fer, il luy communique ceste propriété, d'auoir son mouuement & regard vers le Nort,

sans y faillir en quelque partie du monde que ce
 puisse estre. Quelques-vns recherchent quelle est
 la cause de ceste propriété merueilleuse, & veu-
 lent dire, & s'imaginer ie ne sçay quelle sympa-
 thie : mais quant à moy, ie prends plus de plaisir
 & de contentement considerant ses merueilles, à
 louer la grandeur & pouuoir du Tout-puissant, &
 me resiouyr en la contemplation de ses œuures
 admirables, & à dire avec Salomon, parlant sur *sap. 14.*
ce propos : O Pere, duquel la Prouidence gouuerne &
maintient vn bois, luy donnant vn chemin asscuré sur la
mer, & au milieu des bondissantes ondes, pour monstrier
que de mesme façon tu pourrois sauuer & deliurer l'hom-
me de tout peril & naufrage, encor qu'il fut sans nauire
au milieu de la mer. Mais d'autant que tes œuures sont
pleines de sagesse, les hommes mettēt & hazardent leurs
vies sur vn peu de bois, & pour trauerser la mer, s'escha-
pent & se laissent aller en vn bateau. Et sur ce mesme
propos le Psalmiste dit : Ceux qui montent sur mer. Psal. 106.
en des nauires, & qui font leurs affaires en trauersant
les eaux, sont ceux qui au profond de la mer ont veules
œuures du Seigneur, & ses merueilles. Et à la verité ce
 n'est pas vne des moindres merueilles de Dieu,
 que la force d'une pierre si petite commande à
 la mer, & cōtraigne l'abysme infiny de luy obeyr
 & suiure son commandement. Mais pour-autant
 que c'est chose qui se void tous les iours, &
 semble si facile, les hommes ne s'en esmerueil-
 lent point, & ne se souuiennent pas d'y pren-
 dre garde : & d'autant que ceste liberalité est tel-
 le, les ignorans pour cela en font moins d'estat.
 Neantmoins ceux qui le veulent considerer de
 près, sont conduits par la raison à benir la sa-

HISTOIRE NATURELLE

gesse de Dieu, & luy rendre graces d'un si grand benefice. Estant donc ordonné du Ciel, que ces nations des Indes qui tant de temps ont esté cachees fussent cogneuës & descouuertes, & que ceste route fut hantee & frequentee, afin que tant d'ames vinsent à la cognoissance de Iesus Christ, & gagnassent le salut eternel, il a esté pourueu de guide assuree pour ceux qui font ce chemin, sçauoir l'Esquille de nauiger, & la vertu de la pierre d'Aymant. On ne peut sçauoir au certain, depuis quel temps cest vsage & art de nauiger a esté pourueu de guide assuree pour ceux qui font ce chemin, sçauoir l'Esquille de nauiger, & la vertu de la pierre d'Aymant. On ne peut sçauoir au certain, depuis quel temps cest vsage & art de nauiger a esté mis en lumiere: mais quant à moy, ie tiens pour certain, qu'il n'est pas fort ancien, d'autant que outre les raisons desdites au chapitre precedët, ie n'ay leu en aucun autheur ancien, traittant des horloges, qu'il soit fait aucune mention de la pierre d'Aymant. Et neantmoins il est certain que le principal & plus necessaire instrument des cadrans au Soleil, dont nous vsons auiourd'huy, est l'esquille de fer touchee de la pierre d'Aymant. Quelques autheurs approuuez escriuent en l'histoire des Indes Orientales, que le premier qui commença à descouurir ce secret sur mer, fut Vasco de Gama, lequel à la hauteur de Mozambique rencontra certains mariniers Mores, qui vsoient de l'Esquille de nauiger, & que par le moyen d'icelle Esquille il nauigea ces mers: toutesfois ils n'escriuent point de qui ils auoient apprins cest artifice: & quelques-vns

*Li. 1. de
Ital. illustr.
regni 13.
Plin. l. 2. c.
71. & lib.
7. cap. vlt.
Oxorius de
rebus gestis
Emmian.
lib. 1.*

d'entre'eux mesmes sont de nostre opinion, qui est que les anciens ont ignoré ce secret. D'avantage ie diray vne autre & plus grande merueille de l'Esquille de nauire, que l'on pourroit tenir pour incroyable, si l'on ne l'auoit veu & cogneu par experience si asseuree & manifeste. Le fer touché & frotté de la pierre d'Aymant par la partie d'icelle pierre, qui en sa naissance regarde le Sud ou Midy, a ceste vertu de se tourner & incliner tousiours & en tous lieux vers le contraire, qui est le Nort : toutesfois en tous lieux il ne le regarde pas directement, mais y a certains poincts & climats, où il regarde droitement le Nort & s'y arreste : mais passant ou changeant de ce climat, il costoye vn peu, ou à l'Orient ou Ponant, tant plus qu'il se va esloignant de ce climat, c'est ce que les mariniers appellent nordest, ou nortouest. Nordest, vaut autant à dire comme costoyer, s'inclinant au Leuant, & nortouest s'inclinant au Ponant. Et est chose de telle consequence, & qui importe tant de sçauoir ceste declinaison, & costoyement de l'Esquille, que si l'on n'y pensoit & regardoit de pres, (quoy qu'elle soit petite) l'on s'esgareroit merueilleusement en la nauigation, & arriueroit l'on en autre lieu que celuy où l'on pretendoit aller. Vn iour vn pilote Portugais fort experimenté me disoit qu'il y auoit quatre poincts en tout le monde, où l'Esquille se dressoit au Nort, & me le contoit par leurs noms, que ie n'ay retenus, vn d'iceux est la hauteur de l'Isle de la corne en la Tiercyere, ou Alçores, qui est chose fort cogneuë à tous; mais tirant outre de là, à plus de hauteur, il nortouest,

qui'est à dire decliner au couchant. Mais tirant au contraire à moins de hauteur, vers l'Equinoctial, il nordeste, qui est incliner à l'Orient. Les maistres en cest art pourront enseigner de combien, & iusques où: de ma part ie demanderois volontiers aux bacheliers qui presument scauoir tout ce qui est, qu'ils me disent la cause de cest effect, & pour quelle raison vn peu de fer frotté à la pierre d'Aymant reçoit tant de vertu que de regarder tousiours au Nort: mais encor avec telle dexterité, qu'il cognoit les climats & diuerses situations du monde, & où il se doit ficher & dresser, où fincliner en vn costé ou en l'autre, aussi bien qu'aucun Philosophe & Cosmographe qui soit. Que si ne pouuons bonnement descouurer la cause & la raison de ces choses que nous voyons iournellement à l'œil, qui sans doute seroiet fort difficiles à croire, si nous ne les voyons ainsi ouuertement: Certes l'on cognoit bien par là nostre folie & vanité, de nous vouloir faire iuges, & asubiectir à nostre raison & discours les choses diuines & souueraines. C'est pourquoy il vaut mieux, comme dit Gregoire Theologien, que la raison s'asuiettisse à la foy, puisque en sa maison mesme elle ne se peut pas bié gouverner. Mais cecy nous doit suffire, retournons à nostre propos, & concluons que l'vsage de l'Esquille à nauiger n'a point esté cogneuë des anciens, d'où l'on peut resoudre qu'il leur a esté impossible de faire voyage de propos deliberé, partans de l'autre monde pour venir en cestuy-cy par l'Océan.

*Auquel est respondu à ceux qui disent qu'au temps
passé comme aujour'd'huy l'on a nauigé
sur l'Océan.*

CHAP. XVIII.

E que l'on allegue au contraire de ce qui a esté dict, que la flotte de Salomon nauigeoit en trois ans, n'est pas preuue suffisante, puis que les sainctes Escritures n'afferment pas expressément que ce voyage durast trois ans, mais bien qu'il se faisoit vne fois en trois ans. Et encore que nous accordions que la nauigation durast trois ans, il pouuoit estre, comme il est plus vray-semblable, que ceste flotte nauigeant vers l'Inde Orientale, fut retardee de sa route pour la diuersité des ports & regions qu'elle alloit recognoissant: comme aujour'd'huy en toute la mer du Sud, l'on nauige depuis Chile iusques à la neuue Espagne, laquelle nauigation encor qu'elle soit plus certaine, neantmoins elle est bien plus longue à cause de ce tournoyement qu'elle est contrainte de faire par les costes, & le retardement qu'elle peut auoir en diuers ports. Et à la verité ie ne trouue point és liures des anciens qu'ils se soient beaucoup aduancez & engolphez en l'Océan, & ne peux croire, que ce qu'ils en ont nauigé ait esté autrement que de la façon qu'on nauige encor aujour'd'huy en la mer Mediterranee. Qui donne occasion aux hommes doctes de croire, qu'anciennement l'on ne nauigeoit point sans rames, d'autant que l'on alloit tousiours costoyant la terre, & semble que l'Escriture *Ion. 10.*

saincte le vueille ainsi donner à entendre, quand elle parle de ceste fameuse nauigation du Prophete Ionas, où il est dict que les mariniers estans forcez du temps, ramerent à terre.

Que l'on peut coniecturer que les premiers peupleurs des Indes y sont arrivez par tourmente & contre leur volonté.

CHAP. XIX.

Ayant montré qu'il n'y a point d'apparence de croire que les premiers habitans des Indes y soient venus de propos deliberé, il pensoit donc que s'ils y sont venus par mer, ç'a esté par cas fortuit & par force de tourmente, ce qui n'est pas incroyable, quelque grande que soit la mer Oceane, puis qu'il en est autant aduenü de nostre temps : lors que ce marinier (duquel nous ignorös encore le nom, afin qu'un œuure si grand & si important ne s'attribuë point à d'autre auteur qu'à Dieu) ayät par vn terrible & mauuais temps recogneu ce nouueau monde, laissa pour payé de son logis, où il l'auoit receu, à Christophe Colon, la cognoissance d'une si grande chose. Ainsi a-il peu arriuer, que quelques hommes de l'Europe ou Afrique, au temps passé ayent esté esté pouffez par la force du vent, & iettez à des terres incogneuës par de-là la mer Oceane. Qui est-ce qui ne sçait point que plusieurs, ou la plus grande part des regions que l'on a descouuertes en ce nouueau monde, a esté par ce moyen, desquelles l'on doit plustost attribuer la descouuerture à la violence des temps & orages, que non

pas à l'esprit & industrie de ceux qui les ont descouuertes? Et afin que l'on recognoisse que ce n'a pas esté de nostre temps seulemēt que l'on a fait & entrepris de tels voyages, pour la grandeur de nos nauires, valeur & hardiessē de nos hommes, on peut voir dedans Pline, que plusieurs des anciens ont fait de semblables voyages. Il dit donc de ceste façon : *L'on raconte que Caius Cesar fils d'Auguste, estant en charge sur la mer d'Arabie, l'on veid & recogneut des pieces & restes de nauires Espagnols, qui y auoient pery. Et dit apres: Nepos raconte du circuit Septentrional, que l'on apporta à Quintus Metellus Celer compagnon au consulat de Caius Affranius (estant alors iceluy Metellus Proconsul en Gaule, certains Indiens qui auoient esté presentez par le Roy de Suede, lesquels Indiens nauigeans de l'Inde pour leur commerce, furent iettez en Germanie par la force des tempestes. Pour certain si Pline dit verité, les Portugais ne nauigent point aujourd'huy d'auantage que firent ceux là en ces deux naufrages, l'vn depuis l'Espagne iusques en la mer Rouge, & l'autre depuis l'Inde Orientale iusques en Allemagne. Le mesme auther escrit en vn autre liure, qu'vn seruiteur d'Annius Plocanius, qui tenoit la ferme des droits de la mer Rouge, nauigeant la route d'Arabie, suruint des vêts du Nort furieux, tellement qu'en quinze iours il passa la Carmanie, iusques à recognoistre Hippures, port de la Taprobane, qu'aujourd'huy nous appellons Samatre. Mesme l'on raconte d'vn nauire de Carthaginois, qui de la mer de Mauritanie, fut poussé d'vn vent de bize, iusques à la veüe du nouveau monde. Ce qui n'est pas chose nouvelle à ceux*

Plin. lib. 2.

cap. 69.

Plin. lib. 6.

cap. 22.

HISTOIRE NATURELLE

qui ont quelque experience de la mer, d'entendre que quelquefois vne tempeste dure si long temps & obstinément, sans appaiser sa fureur. Il m'est aduenu allant aux Indes, que partant des Canaries, i'ay descouuert & apperceu en quinze iours la premiere terre peulee des Espagnols. Et sans doute, ce voyage eust esté plus bref, si les mariniers eussent appareillez toutes leurs voiles, à la bize qui couroit. Ainsi me semble-il chose vray-semblable, qu'au temps passé les hommes soient arriuez aux Indes, contre leur intention, poussez & vaincus de la fureur des vents. Ils font au Peru grande mention de quelques Geans qui ont esté en ces quartiers, les os desquels se voyét encor auiourd'huy en Manta & port vieil, d'une grandeur enorme, & à leur proportion, ces hommes deuoient estre trois fois plus grands que les Indiens d'auiourd'huy. Ils racontent que ces Geans vindrent par mer, & faisoient la guerre à ceux du pays, qu'ils bastirent de somptueux edifices, dont-ils monstrent encor auiourd'huy vn puits fait de pierres de grand valeur. Ils disent d'auantage, que ces hommes commettans pechez enormes, & specialement cil contre nature, furent embrasez & consumez du feu qui vint du ciel. Mesme raconte que les Indiens d'Yca, & d'Arica, qu'ils souloient anciennement nauiger fort loin à des Isles du Couchant, & faisoient leur navigation en des cuirs de loup marin enfléz. De façon qu'il n'y a point faute de tesmoignages pour monstrier que l'on ait nauigé la mer du Sud deuant que les Espagnols y vinssent. Ainsi pouuons-nous penser, que le nouveau monde a

commencé d'estre habité par des hommes qui y ont esté iettez par la tempeste des vents, & la force du Nort, comme finalement on l'a veü descouuerte en nostre temps. Il est ainsi (chose bien considerable) que les œuures de nature de grande importance, pour la plus grand part, ont esté trouuees fortuitement, sans y penser, & non pas par l'industrie & diligence humaine. La plus-part des herbes medecinales, des pierres, des plantes, des metaux, des perles, de l'or, ayant, ambre, diamant, & la plus-part de choses semblables, & leurs proprietéz & vertus sont plustost venuës en la cognoissance des hommes par accident que par art, & par leur industrie. Afin que l'on voye que la gloire & louïange de telles merueilles, se doit plustost attribuer à la prouidence du Createur, que non pas à l'entendement humain : pour-autant que ce qui nous semble arriuer fortuitement, procede tousiours de l'ordonnance & disposition de Dieu, qui fait toutes choses avec raison.

Que neantmoins tout ce qui a esté dit cy dessus est plus vray-semblable de penser, que les premiers peuples des Indes y sont venus par terre.

CHAP. XX.

IL est conclud donc qu'il est bien vray-semblable de penser que les premiers, qui arriuerent aux Indes, fust par naufrage & tempeste de mer : mais il se presente sur ce poinct vne difficulté, qui me tranaille beaucoup, qui est qu'encor que nous accordions, que les pre-

miers hommes soient venus à des terres si esloignées, que celles-cy, & que les nations que nous voyons icy soient sorties d'eux, & se soient tellement multipliez qu'ils sont à present. Neantmoins ie ne me puis imaginer par quel moyen, ny de quelle façon les bestes & animaux, dont il se trouue grande abondance aux Indes, y ayent peu arriuer, n'estant pas croyable que l'on les ait embarquez & portez par mer. La raison pour laquelle nous sommes contrains de dire, que les premiers hommes des Indes sont venus de l'Europe ou del'Asie, est pour ne contredire à la sainte Escriture, qui nous enseigne clairement que tous les hommes sont sortis d'Adam: Par ainsi nous ne pouuons donner autre origine aux hommes qui sont és Indes; veu que la mesme Escriture nous dit, que toutes les bestes & animaux de la terre peirent, sinon celles qui furent reseruees en l'Arche de Noé pour la multiplication & entretien de leur espee. De façon que nous deuous necessairement referer la multiplication de tous les animaux susdits à ceux qui sortirent de l'Arche de Noé aux monts d'Araraat où elle s'arresta, & par ce moyen nous deuous rechercher, tant pour les hommes que pour les bestes, le chemin par lequel ils sont passez du vieil monde au nouveau. Saint Augustin traictant ceste question, pour quelle raison l'on trouue en certaines Isles des loups, des tygres, & autres bestes rauissantes qui n'apportent aucun profit aux hommes, veu qu'il n'y a point de doute que les elephans, cheuaux, bœufs, chiens & autres animaux dont se seruent les hommes, y ont esté portez tout expres

Genes. 7.

*Aug. l.
16. de ci-
uit. c. 7.*

en des nauires, comme nous voyons auiourd'huy que l'on les porte depuis l'Oriēt iusques en l'Europe, & de l'Europe au Peru, encor que les voyages en soient si longs. Et par quel moyen ces animaux qui sont de nul profit, au contraire sont dommageables, comme les loups, & autres de telle nature farouche, ayent peu passer aux Indes, supposé (cōme il est certain) que le Deluge noya toute la terre. Sur lequel traicté, ce docte & saint homme essaye à se demessler de ces difficultez, disant, qu'ils peurent passer à nage en ces Isles; ou que quelqu'un les y a portez expres pour le deuid de la chasse. Ou bien que par la volonté de Dieu, ils eussent esté creez tout de nouueau de la terre, en la mesme sorte & maniere de la premiere creation, quand Dieu dist: *Que la terre produise* Genes. 1.
tout animal viuant en son genre, animaux, reptiles & bestes sauvages des champs selon leur espece. Mais si nous voulons appliquer ceste solution à nostre propos, la chose en demeurera plus ambarassee; car commençant au dernier point, il n'est pas vray-semblable, selon l'ordre de nature, ny n'est pas chose conforme à l'ordre du gouvernement que Dieu a estably, que les animaux parfaits, comme les lions, les tygres & les loups, s'engendrent de la terre, sans leur generation, comme l'on voit que les rats, les grenouilles, les abeilles & tous autres animaux imparfaicts s'engendrent communément. D'auantage, à quel propos est-ce que l'Escriture dit, & repete tant de fois; *Tu prendras de tous les animaux & oiseaux du Ciel sept & sept,* Genes. 7.
masses & femelles, à fin que leur generation s'entretienne sur la terre, si tels animaux apres le Deluge de-

uoient estre creez derechef par vne nouvelle maniere de creation, sans la conjunction du malle & femelle ? Et sur ce pourroit encor se faire vne autre question : Pourquoi tels animaux naissans de la terre (selon ceste opinion) il n'y en a pas aussi bien en toutes les autres parties de la terre ferme, & es autres Isles : puisque nous ne deuons pas considerer l'ordre naturel de la generation, mais seulement la liberalité du Createur. D'autre-part que l'on ait passé quelques-vns de ces animaux, pour le desduit de la chasse (qui est son autre resolution) ie ne le veux pas tenir du tout pour chose incroyable: d'autât que nous voyons souuentefois que les Princes & grâds Seigneurs tiennent & nourrissent en leurs cages, pour leur plaisir & grandeur tant seulement, des lyons, des ours & autres bestes sauuages, principalement quand elles sont amenees de terres lointaines: mais de dire cela des loups, renards & autres animaux qui n'apportent aucun profit, & qui n'ont rien de rare ny de bon que de faire dommage au bestial; & de dire aussi qu'ils ont prins la peine de les apporter par mer pour la chasse: certainement c'est chose qui n'a point de raison. Qui est-ce qui pourra penser qu'en vne navigation si longue & infinie il y ait eu des hommes qui ayent prins la peine de porter au Peru des renards, principalement de ceux qu'ils appellent Anas, qui est vne espece des plus ords & infects que i'aye iamais veu? Qui voudra dire aussi qu'ils y ayent apporté des tygres & des lyons? certainement c'est chose digne de rísee & moquerie, de le vouloir penser. Car c'estoit assez

voire beaucoup aux hommes, poussez malgré eux par l'orage & la tempeste en vn si lointain & incogneu voyage, de pouuoir eschapper du danger de la mer leurs propos vies, sans s'amuser à porter des renards & des loups, & les nourrir par la mer. Si donc ces animaux sont venus par mer, il faut croire que ç'a esté à nage: ce qui se peut faire en quelques Isles, peu distantes & esloignées des autres, ou de la terre ferme: comme on ne le peut nier, veu l'expérience certaine que nous en auons, & que nous voyons que ces animaux estans pressez nagent iour & nuict sans se lasser, & en fin ils s'eschappent de la façon. Mais cela s'entend en de petits golphes & traueses, pource qu'en nostre Ocean l'on se moqueroit de tels nageurs: veu que les aisles faillent aux oiseaux, mesmes de grand vol, sur le passage d'un si grand abyssme. Et combien qu'il se trouue bien des petits oiseaux qui volent plus de cent lieuës, comme nous l'auons veu plusieurs fois en voyageant, toutesfois c'est chose impossible aux oiseaux, à tout le moins fort difficile, de pouuoir passer toute la mer Oceane. Or tout ce que nous auons dit cy dessus estant veritable, par quelle part ferons-nous le chemin à ces bestes sauuages & aux oyssillons pour les passer aux Indes, & comment dirons-nous qu'ils sont passez d'un monde à l'autre? Je coniecture donc par le discours que i'ay fait, que le nouveau monde, que nous appellons Indes, n'est point du tout diuisé ny separé de l'autre monde; & pour en dire mon opinion, il y a ja fort long temps que i'ay pensé que l'une & l'autre terre se joignent &

continuent en quelque part, ou à tout le moins fauoifinent & approchent de bien pres. Et toutesfois encor iufques à present n'y a aucune certitude du contraire: pour autant que vers le Pole Arctique, que nous appellons le Nort; toute la longitude de la terre n'est pas decouuerte & cogneuë, & y en a plusieurs qui afferment qu'au dessus de la Floride, s'estend au Septentrion vne terre fort large, qu'ils disent se venir rendre iufques à la mer Scytique ou Germanique. D'autres adiouftent qu'il y a eu vn nauire qui nauigeant en ces parties, raconte auoir veu la coste de Bacaleos, qui s'estend quasi iufques aux fins de l'Europe. D'auantage l'on ne ſçait non plus iufques où s'estend la terre qui court au dessus du Cap de Mendoce en la mer du Sud, ſinon que l'on dit que c'est vne terre fort grande & qui court vne longueur infinie; & retournât à l'autre Pole du Sud, il n'y a pas homme qui ſçache où ſ'arrete la terre qui est de l'autre costé du deſtroit de Magellan. Vn nauire de l'Eueſque de Plaiſance qui passa le deſtroit, raconte n'auoir perdu la veuë de la terre; le meſme dit, Hernande Lamer pilote, qui par tourmente passa deux ou trois degrez au dessus dudit deſtroit. Ainſi n'y a-il raiſon ny experience qui contredife mon imagination ou opinion. Sçauoir est que toute la terre se joint & continuë en quelque endroit, ou à tout le moins qu'elle ſ'approche fort l'une de l'autre. Si cela est vray, comme en effect il y a de l'apparence, la reſponſe est aiſee au doute ſi difficile que nous auions propoſe, comment peurent paſſer aux Indes les premiers peupleurs d'icelles: pour ce que l'on doit croire

croire qu'ils ne peuvent pas tant y estre venus nauigeans par la mer, comme cheminans par terre, & auroient peu faire ce chemin sans y penser, en changeans peu à peu leurs terres & habitations. Les vns desquels peuplans les terres qu'ils rencontroient, les autres en cherchant d'autres nouvelles, vindrent en fin par la longueur du temps à remplir & peupler les terres des Indes de tant de nations, gens & langues que nous y voyons.

De quelle façon & maniere les animaux & bestiaux domestiques passerent aux Indes.

CHAP. XXI.

Les signes & arguments qui se presentent à ceux qui sont curieux d'examiner la façon & maniere des Indiens aident beaucoup à soutenir l'opinion susdite: pour-autant que l'on ne trouue point d'hommes habitans és isles, qui sont beaucoup esloignées de la terre ferme, ou des autres isles, comme la Bermude, dont la raison est, pource que les anciens ne nauigeoient qu'aux costes prochaines, & tousiours à veuë de terre. Surquoy l'on rapporte qu'il ne s'est trouué en aucune partie des Indes de grands nauires qui fussent capables de passer tels golphes, mais seulement y a-l'on passé des Balsas, Barquettes, ou Canoes, qui toutes sont moindres que Chaloppes, desquelles sortes de vaisseaux seulement vsent les Indiens, avec lesquels ils ne pourroient s'engolpher en vne si grande trauerse, sans vn manifeste danger de naufrage, & ores qu'ils eussent eu

HISTOIRE NATURELLE

des nauires suffisans, ils ne sçauoient l'art de l'es-
guille, Astrolabe, ou cadran. Que s'ils eussent esté
huiët ou dix iours sans voir la terre, il estoit im-
possible qu'ils ne se perdissent, sans pouuoir re-
cognoistre où ils eussent esté. Nous recognoi-
sons plusieurs Isles fort peuplées d'Indiens, &
leur nauigation fort vfitée, mais c'estoit celle
qu'ils pouuoient faire en Canoes & Barquettes
sans l'Esguille de nauiger. Quand les Indiens du
Peru qui demeuroient en Tombes, veirent la pre-
miere fois nos nauires Espagnols qui nauigeoient
au Peru, & recogneurent la grandeur des voiles
tendus, & du corps des nauires, demurerent fort
estonnez, & ne pouuans se persuader que ce fus-
sent nauires, pour n'en auoir iamais veu de telle
forme & grandeur, s'imaginoient que ce fussent
des rochers. Mais voyans qu'ils aduançoient sans
s'enfoncer, demeuroient tous ravis & transpor-
tez d'espouuement; iusques à ce que regardés
de plus pres, ils recogneurent des hommes bar-
bus qui cheminoient en iceux, qu'ils estimerent
alors deuoir estre quelques Dieux, ou gés du ciel.
D'où il appert combien c'estoit chose incogneuë
aux Indiens d'auoir de grands nauires. Il y a en-
cor vne autre raison qui nous fait croire, & te-
nir plustost l'opinion susdite, sçauoir que ces ani-
maux desquels nous disons qu'il n'est pas croya-
ble qu'ils ayent esté embarquez par aucuns hom-
mes, pour porter és Indes, ne se tiennent qu'en la
terre ferme, & non point aux Isles qui sont à qua-
tre iournées de terre ferme. J'ay fait ceste récer-
che pour faire preuue de cecy, d'autant qu'il m'a
semblé que c'estoit vn point de grande impor-

rance, pour me refoudre en l'opinion que j'ay dite, que la terre des Indes, d'Europe, d'Asie & d'Afrique ont quelque communication ensemble, ou à tout le moins qu'elles s'approchent fort par quelque partie. Il y a en l'Amerique & Peru beaucoup de bestes sauvages, comme des Lyons (encor qu'ils ne soient semblables en grandeur, nierté, ny en la mesme couleur de roux, aux renommez Lyons de l'Afrique.) Il y a aussi grand nombre de Tygres qui sont fort cruels, & plus communément aux Indiens, que non pas aux Espagnols. Il y a aussi des Ours, non pas toutes-fois en fort grande abondance. Des Sangliers & des Renards vn nombre infiny. Neantmoins si nous voulons chercher de toutes ces especes d'animaux en l'isle de Cuba, Espagnolle, Jamaïque, la Marguerite, ou la Dominicque, il ne s'en trouvera aucuns. Tellement que esdites Isles, quoy qu'elles fussent fertiles & de grande estendue, il n'y auoit aucune sorte d'animaux de seruice, quand les Espagnols y arriuerent: mais à present y a si grand nombre ce troupeaux de Cheuaux, Boeufs, Vaches, Chiens & Pourceaux, qui ont multiplié de telle façon, que ja les troupeaux de Vaches n'ont plus de maistre assure, mais appartiennent au premier qui les tuë, & iartiere, soit en la montagne ou aux champs: ce que les Insulaires font seulement pour auoir le cuir, dont ils font grand trafic, laissant perdre la chair, sans la manger. Les chiens y ont tellement multiplié, qu'ils marchent en troupes, & endommagent fort le bestail, & font autant de dégast que des Loups, qui est vne grande incom-

HISTOIRE NATURELLE

modité en ces Isles là. Il n'y a pas seulement faute de bestes sauvages en ces Isles, mais en la plus grand part, d'oiseaux & oisillons. Pour les perroquets, il y en a beaucoup qui ont vn grand vol, & vont par bandes, mais il y en a peu, comme i'ay dit, & d'autres sortes d'oiseaux. De perdrix il ne me souvient point d'y en auoir veu, ny entendu qu'il y en aye comme au Peru. Aussi peu y a-il de ces bestes qu'ils appellent au Peru Guancos & Vicunas, qui sont comme Chieures sauvages, fort vistes, en l'estomac desquelles se trouue la pierre Bezaar, que plusieurs estiment de grand prix, & s'en trouue quelquesfois d'aussi grosses qu'un œuf de poule, voire la moitié d'auantage. Ils n'ont non plus d'autre sorte de bestial, que de ceux-là que nous appellons moutons d'Inde, lesquels outre la laine & la chair, de laquelle ils se nourrissent & se vestent, leur seruent d'asnes, & de voitures à porter charge. Ils portent la moitié de la charge d'une mule, & sont de peu de frais à leurs maistres, pource qu'ils n'ont besoin ny de ferrures, ny de bas, ny d'auoine pour leur viure ny en fin d'autre harnois; d'autant que de tout cela ils en sont pourueus de nature, qui a voulu en ce fauoriser ces pauures Indiens. De tous ces animaux, & de plusieurs autres sortes dont ie ferois mention en son lieu, la terre ferme des Indes est fort abondante & remplie. Mais il ne se trouue aux Isles que ceux que les Espagnols ont apportez. Il est bien vray qu'un de nos freres a raconté sur le propos d'une sienne peregrination & naufrage. Mais interrogé combien cest

Isle estoit esloignée de terre ferme, respondit comme de six à huit lieuës pour le plus: laquelle traaverse de mer les Tygres peuuent aisément passer à nage. L'on peut inferer par ces argumens & autres semblables, que les premiers Indiens ont passé pour peupler ces Indes plus par le chemin de terre, que de la mer; ou s'il y a eu navigation, qu'elle n'a esté ny grande ny difficile: pource que c'est chose indubitable qu'un monde doit estre ioint & continué avec l'autre, ou à tout le moins estre en quelque endroit fort proche l'un de l'autre.

Que le lignage des Indiens n'est point passé par l'isle Atlantique, comme quelques-vns s'imaginent.

CHAP. XXII.

EL y en a quelques-vns qui suiuanz l'opinion sap.c.12. de Platon, mentionnee cy-dessus, disent que ces gens là partirent de l'Europe, ou d'Afrique, pour aller en ceste tant fameuse & renommee Isle Atlantique, & de là passerent d'Isle en autre, iusques à paruenir à la terre ferme des Indes: pour ce que le Crisias de Platon en son Timee, en discours de ceste façon. Car si l'isle Atlantique estoit aussi grande comme toute l'Asie & l'Afrique ensemble, ou bien encor plus grande, comme veut dire Platon, elle deuroit par necessité comprendre tout l'Ocean Atlantique, & paruenir presque iusques aux Isles du nouveau monde. Et dit dauantage Platon, que par vn grand & estrange deluge son isle Atlantique se noya, & par ce

HISTOIRE NATURELLE

moyen rendit ceste mer innaigable, pour la grande abondance des bancs, rochers, & impetuofité des vagues qui y estoient encore de son temps. Mais qu'en fin les ruines de ceste isle noyee, se rassirent & rendirent ceste mer nauigable. Cecy a esté fort curieusement traité & discouru par aucuns hommes doctes & de bon entendement, & neantmoins estant de près considéré, à vray dire se trouuent choses ridicules, qui ressemblent plus les fables ou contes d'Ouide, qu'une histoire ou philosophie digne d'estre mise en auant. La plus-part des interpretes & exposeurs de Platon afferment que c'est vne vraye histoire tout ce que Crisias raconte de l'estrange origine de l'isle Atlantique, de sa grandeur & prosperité, des guerres qu'ils ont eues contre ceux del'Europe, & plusieurs autres choses. Ce qui fait croire davantage que c'est histoire vraye, sont les paroles de Crisias, que Platon introduit en son Timee, disant que le sujet qu'il veut traiter est de choses estranges, mais qui sont neantmoins veritables. Les autres disciples de Platon considerans que ce discours a plus d'apparence de fable, que non pas d'histoire, disent, que l'on doit entendre cela par allegorie, & que ç'a esté l'intention de leur diuin Philosophe. De ceste opinion est Procle, & Porphyre, voire Origene, lesquels estiment tant les escrits de Platon, que quand ils en parlent, il semble que ce soient les liures de Moysé, ou d'Esdras, & là où il leur semble que les escrits de Platon ne sont pas vrais semblables, disent qu'on les doit entendre en sens allegorie & mystic. Mais pour dire la verité, ie ne porte

point tant de respect à l'autorité de Platon, quoy qu'ils l'appellent diuin, qu'il me semble trop difficile de croire qu'il ait peu escrire ces choses de l'isle Atlantique pour vne vraye histoire, lesquelles pour cela ne laissent point d'estre de pures fables: veu qu'il confesse ne l'auoir appris que de Critias qui estoit petit enfant, & entre autres chansons chantoit celle de l'isle Atlantique.

Quoy que c'en soit, que Platon l'ait escrit pour hittoire ou pour fable, quant à moy ie croy que tout ce qu'il a escrit de ceste isle, commençant au Dialogue du Timee, & poursuiuant à celuy de Critias, ne peut estre tenu pour chose vraye, sinon entre les enfans & les vieilles. Qui ne tiendra pour fable, de dire que Neptune s'enamoura de Clyté, & eut d'elle cinq fois des gemeaux d'une ventrée, & que d'une montagne il tira trois pelletes rondes de mer, & deux de terre, qui se ressembloient si bien, que l'on eust dit qu'elles eussent esté faites toutes en vn tour? Que dirons-nous dauantage de ce Temple de mil pas de lōg, & de cinq cents de large, duquel les parois par dehors estoient toutes couuertes d'argent, tout le lambris d'or, & le dedans d'ynoire ciselé & entrelassé d'or, d'argent, & de perles? En fin parlant de sa ruine finale, il conclud ainsi au Timee: *En vn iour & vne nuict suruint vn grand deluge, par lequel tous nos soldats furent engloutis à monceaux dans la terre, & de cestefacon l'isle Atlantique estant submergée disparut en la mer.* Pour certain ce fut bien à propos que ceste isle disparut si subitement, veu qu'elle estoit plus grande que l'Asie & l'Afrique ensemble, & qu'elle estoit faicte par

enchâtement. C'est chose aussi de mesme fort à propos, de dire que les ruines de ceste Isle si grande se voyent au fonds de la mer, & que ceux qui les voyent, qui sont les mariniers, ne peuuent nauiger par là. Puis il adiouste: *Pour ceste cause iusques auourd'huy ceste mer ne se nauige point, ny ne peut estre nauigee pour raison du banc qui peu à peu s'est formé en ceste isle submergee.* Je demanderois volontiers quelle mer a peu engloutir vne telle infinité de terre, qui estoit plus grande que toute l'Asie & l'Afrique ensemble, & qui se confinoit iusques aux Indes, & encore l'engloutir de telle façon, qu'il n'en soit demeuré à present aucuns restes ny apparences quelconque: veu qu'il est tout cogné & esprouvé que les mariniers ne trouuent aucun fond (quoy que longue soit leur sonde) en la mer où ils disent auoir esté ceste isle. Toutesfois ce pourra sembler chose indiscrete & esloignée de raison, de vouloir disputer serieusement les choses qui ont esté racontées par passe-temps seulement, ou bien si l'on doit auoir tant de respect à l'autorité de Platon (comme il est bien raisonnable) on les doit plustost entendre pour signifier simplement comme en peinture la prospérité d'une ville, & quant & quant sa perdicion. Car l'argument qu'ils font pour prouuer que reellement & de faict ceste Isle Atlantique ait esté, disans que la mer en ces parties là retient encor auourd'huy ce nom d'Atlantique, est de peu d'importance, veu que nous sçauons que le mont Atlas, duquel Pline dit ceste mer auoir prins son nom, est aux confins de la mer de Mauritanie. Et si le mesme Pline raconte que joignant le mont

Plin. l. 5.

c. 1. & l.

6. c. 31.

fuldit il y a vne Isle nommee Atlantique, qu'il dit estre fort petite & de fort peu de valeur.

Que l'opinion de plusieurs qui afferment que la premiere race des Indiens vint des Iuifs, n'est point veritable.

C H A P. XXIII.

MAINTENANT que nous auons montré qu'il n'est point vray-semblable que les premiers Indiens ayent passé aux Indes par l'Isle Atlantique, il y en a d'autres qui disent & ont opinion que ce fut par ce chemin dont parle Esdras au liure quatriesme, disant ainsi : *Et pource que tu veids qu'il assembloit vne autre troupe & multitude d'hommes paisibles, tu scauras que ceux-là sont les dix tributs qui furent menez en captiuité au temps du Roy Ozce que Salmanazar Roy des Assyriens mena prisonniers, & les passa de l'autre part du fleuue, & furent transportez en vne autre terre. Ils arresterent & resoluurent entr'eux de laisser la multitude des Gentils, & de passer en autre region plus estoignce, où iamais les humains n'habiterent, afin de garder leur loy qu'ils n'auoient peu conseruer en leur terre; ils passerent donc par les chemins estroits du fleuue Euphrate: car alors Dieu monstra ses merucilles en leur endroit, arrestant le cours du fleuue iusques à ce qu'ils eussent passé, d'autant que le chemin pour aller en ceste region estoit tres-long, & d'un an & demy, & s'appelle ceste region Arsareth. Alors ils y demourerent iusques aux derniers temps. Maintenant quand ils commencerent à reuenir, le Tout-puissant retiendra derechef vne autre fois le cours du fleuue, afin qu'ils puissent passer, & pour ceste cause tu as veu ceste*

4. Esdr. 13

HISTOIRE NATURELLE

multitude avec paix. Quelques-vns veulent accommoder ceste escriture d'Esdras aux Indiens, disans qu'ils furent conduits de Dieu où iamais n'habita genre humain, & que la terre où ils demeurèrent est si esloignée, qu'il y a vn an & demy de chemin pour y aller, estant ceste nation naturellement paisible, & qu'il y a de grands indices & argumens entre le vulgaire de ces Indiens, pour faire croire qu'ils descendent de la race des Iuifs, d'autant que l'on les voit communément eschars, rabaissez, ceremonieux, & subtils en mensonge. Et disent dauantage que leurs habits ressemblent fort à ceux dont vsoient les Iuifs, pource qu'ils portent vne tunique ou chemisolle, & vn manteau brodé tout autour, vont les pieds nuds, ou seulement avec des semelles attachées de courroyes sur le pied, qu'ils appellent Ojotas. Et disent qu'il appert par leurs histoires, comme aussi par les anciennes peintures qui les representent en ceste façon, que cet habit estoit l'ancien vestement des Hebreux, & que ces deux sortes d'habits dont les Indiens vsent tant seulement, estoient ceux dont vsoit Samson, que l'Ecriture appelle *Tunicam*, & *Sindonem*, qui est le mesme que les Indiens appellent chemisolle & manteau. Mais toutes ces coniectures sont legeres, & plustost contr'eux, que pour eux: car nous scauons bien que les Hebreux vsoient de lettres, & il n'y en a aucune apparence entre les Indiens. Les autres estoient fort amis del'argent, & ceux-cy n'en ont point de cure. Les Iuifs fils n'estoient circoncis ne festimoient pas Iuifs, & les Indiens au contraire ne le

font ny peu ny point, & iamais n'ont vſé de ceremonie qui en approche, comme pluſieurs des Orientaux. Mais quelle apparence y a-il de coniecturer cecy, veu que les Iuifs ſont tant diligens à conſeruer leur langue & leurs antiquitez, de ſorte qu'en toutes les parties du monde où ils ſont, ils different & les cognoiſt-on touſiours d'auec les autres, & neantmoins qu'aux Indes ſeulement ils ayent oublié leur lignage, leur loy, leurs ceremonies, leur Meſſe, & finalement tout leur Iudaïſme ? En ce qu'ils diſent que les Indiens ſont eſchars, rabaiſſez, ſuperſtitieux & ſubtils en menſonge: pour le premier c'eſt choſe qui n'eſt point commune à tous: car il y a des nations entre ces Barbares exemptes de ces vices. Il y en a d'autres genereux & hardis, il y en a auſſi de groſſiers & fort lourds d'entendement. Quant aux ceremonies & ſuperſtitions, les Gentils en ont touſiours fort vſé. De leur façon d'habits, comme il a eſté deſcrit cy-deuant, ils en vſent ainſi, pource que c'eſt le plus ſimple & naturel du monde, ſans artifice, & qui preſque a eſté commun non ſeulement aux Hebreux, mais à toutes les autres nations. Veu meſme que l'hiſtoire d'Eſdras (ſi nous deuons adiouſter foy aux Eſcritures apocryphes) eſt plus contraire, qu'elle ne ſe rapporte à leur intention. Car il dit en ce paſſage, que les dix tributs ſ'eſloignerent de la multitude des Gentils, pour garder leur foy & ceremonies, & l'on voit que les Indiens ſont addonnez à toutes les idolatries du monde. Et ceux qui ont ceſte opinion meſme voyent bien ſi les entrées du fleuue Euphrate vont iuſques aux Indes,

HISTOIRE NATURELLE

& sil est necessaire aux Indiens de repasser par là, comme il est dit au lieu preallegué. Outre ce ie ne voy point comme ils se puissent nommer pacifiques, veu qu'ils se sont continuellement guerroyez les vns les autres. En conclusion ie ne voy point que l'Euphrate de l'apocryphe Esdras soit vn passage plus propre pour aller au nouveau monde, que l'enchantée & fabuleuse Isle Atlantique de Platon.

*Pour quelle raison l'on ne peut bien trouver
l'origine des Indiens.*

CHAP. XXIIII.

IL est plus aisé de refuter & contredire les faulses opinions mises en auant sur l'origine des Indiens, que non pas d'en dire & arrester vne resolution certaine & veritable: pour-aút qu'il n'y a aucune escriture entre les Indiens, ny memoires certaines de leurs fondateurs; & que mesme il n'est fait aucune mention de ce nouveau monde és liures de ceux qui ont eu cognoissance des lettres: nos anciens ont tenu qu'en ces parties là n'y auoit ny hommes, ny terre, ny ciel. A raison dequoy celuy-là sembleroit fort temeraire & presomptueux qui penseroit descouuir & monstrier la premiere origine des Indiens, & des premiers hommes qui ont peuplé les Indes. Mais nous pouuons de loing donner iugement, par le discours que nous auons mis en auant cy-dessus, que ce peuple des Indes est venu, s'aduançant peu à peu iusques à ce qu'il soit arriué au nouveau monde, & ce par l'aide & le moyen de la conti-

nuité ou voisinage des terres, ou bien par quelque navigation. Ce qui me semble auoir esté le moyen par lequel ils y sont venus, & non pas qu'ils ayent fait armée pour y aller de propos délibéré, ny qu'il leur soit arriué aucun naufrage, ou tempeste qui les y ait portez: combien qu'en quelque partie des Indes aucunes de ces choses puissent estre arriuees, d'autant que ces regions estans si grandes qu'elles comprennent en elles des nations sans nombre, nous pouuons croire que les vns y sont venus pour peupler d'une forte, & les autres d'une autre façon. Mais en fin ie me resous à ce poinct, que la vraye & principale cause & moyen de peupler les Indes, a esté pour ce que les terres & limites d'icelles se ioignoient & continuoient en quelques extremitez du monde, ou qu'à tout le moins elles estoient fort proches. Et croy qu'il n'y a pas plusieurs milliers d'années que les hommes habitent ce nouveau monde, & Indes Occidentales, mesme que les premiers hommes qui y entrèrent, & estoient plustost hommes sauuages, & chasseurs, que non pas esleuez & nourris en Republique ciuile & policée, & qu'ils arriuerent au nouveau monde plustost s'estans perdus de leur terre, ou sy estans trouuez en trop grand nombre, & en necessité d'en chercher vne autre, laquelle ayant trouuée, ils commencerent peu à peu à la peupler, n'ayans point d'autre loy, qu'un peu d'instinct naturel, & encor fort obscur, & pour le plus quelques coutumes qui leur sont demeurées de leur premiere patrie. Et bien qu'ils fussent sortis de terres policées & bien gouuernées, si est-ce qu'il n'est pas

HISTOIRE NATURELLE

incroyable de penser qu'ils eussent oublié le tout pour la loügueur du tēps, & le peu d'usage; veu que l'on sçait qu'en Espagne & en Italie mesme, l'on trouue des cōpagnies d'hōmes qui n'en ont rien que la figure & geste seulemēt, d'où l'on peut cōiecturer que de la façon, les mœurs barbaresques & inciuils sont venus en ce nouueau monde.

De ce que les Indiens racontent de leur origine.

CHAP. XXV.

CE n'est pas chose de grāde importāce de sçauoir ce que les mesmes Indiens ont accoustumé de raconter de leur commencement & origine, veu qu'ils ressemblēt plus leurs songes que vrayes histoires. Ils font entr'eux grāde mentiō d'un deluge adueu en leurs pays, mais l'on ne peut pas biē iuger si ce deluge est l'vniuersel, dōt parle l'Escriture, ou si ç'a esté quelque autre deluge, ou inondatiō particuliere des regions où ils sont. Aucuns hommes experts disent que l'on voit en ces pays là plusieurs notablēs apparēces de quelque grande inondatiō, & suis de l'opinion de ceux qui pensent que les vestiges & marques qu'il y a de ce deluge, ne sont de celuy de Noé, mais de quelque autre particulier, comme de celuy que raconte Platō, ou celuy que les Poètes chantent de Deucaliō. Quoy qu'il en soit, les Indiens disent que tous les hommes furent noyez en ce deluge, & racontent que du grand lac Titicaca sortit vn Vira-cocha qui s'arresta en Tiaguanaco, où l'on voit aujourd huy des ruines & vestiges d'anciens edifices fort estranges, & de là vint à Cusco: ainsi recommença le genre humain à se multiplier. Ils

monstrent en ce mesme lac vn petit islet, où ils seignent que le Soleil se cacha & s'y conserua : & pour ceste raison ils luy faisoient de grands sacrifices en celieu, non seulement de brebis, mais d'hommes mesmes. D'autres racontent que six ou ne sçay quel nombre d'hommes sortirent d'une certaine cauerne par vne fenestre, qui donnerent commencement à la multiplication des hommes, & à ceste occasion les appellent Pacaritamoo. C'est pourquoy ils sont d'opinion que les Tambos est la race la plus anciene des hommes. Ils disent que Mango Capa, lequel ils recognoissent pour fondateur & chef des Ingas, estoit issu de ceste race là, & que de luy sortirent deux familles & lignages, l'vn de Hauan Cusco, & l'autre de Vrni Cusco. Ils disent dauantage que quand les trois Ingas entreprenoient guerre & conqueroient diuerses prouinces, ils donnoient couleur & prenoient pretexte de leur entreprise, disans que tout le monde les deuoit recognoistre, pour-autant que tout le monde s'estoit renouellé de leur race & de leur patrie; & mesme que la vraye Religion leur auoit esté reuelée du ciel. Mais que sert d'en dire dauantage, veu que tout y est plein de mensonge & de vanité, & du tout esloigné de raison? Quelques hommes doctes escriuent, que tout ce dont les Indiës font mention, & n'est plus ancien que de quatre cens ans, & tout ce qu'ils disent du parauant n'est qu'une confusion embrouillée de si obscures tenebres, qu'on n'y peut trouuer aucune verité. Ce qui ne doit sembler estrange, d'autant que les liures & escritures leur defaillent, au lieu desquelles ils se seruent de leur

HISTOIRE NATURELLE

conte de leurs Quipocamayos, qui leur est particulier. Par lequel conte tout ce qu'ils peuuent rapporter ne peut estre plus long que de quatre cens ans. M'informant diligemment d'eux, pour scauoir de quelle terre, & de quelle nation ils passerēt autresfois, là où ils sont & viuent à present, ie les ay trouués si esloignez de pouuoir donner raison de cela, qu'ils tiennēt pour certain qu'ils sont creés de leur premiere origine en ce nouveau mode où ils habitent. Mais nous leur auons osté cet erreur par nostre foy, qui nous enseigne que tous les hommes procedent d'un premier homme. Il y a grande coniecture & fort apparente, que ces hommes par longue espace de temps, n'ont point eu de rois ny de républiques, mais qu'ils viuoient par troupes, comme font auiourd'huy ceux de la Floride, de Chiriquanas, du Bresil, & plusieurs autres nations qui n'ont aucuns rois asseurez, sinon selō l'occasion qui s'offre ou en paix ou en guerre qu'ils eslisent leurs capitaines comme il leur plaist. Mais quelques hommes surpassans les autres en force & industrie, avec le temps commencerēt à seigneurier & commander, cōme fit anciennemēt Nembrot: puis croissant peu à peu sont venus à fonder les royaumes du Peru & de Mexique, que nos Espagnols trouuerent, & combiē qu'ils fussent barbares, surpassoient neantmoins de beaucoup les autres Indiens. Voila comment la raison susdite nous demonstre, que la race des Indiens a commēcé à multiplier pour la plus grād part d'hommes sauuages & fugitifs. Ce qui doit suffire touchant l'origine des gens dōt nous parlōs, laissant le surplus quād l'on traitera leur histoire plus à loisir

Act. 17.

Gen. 10.



LIVRE SECOND

DE L'HISTOIRE NATV-

RELLE ET MORALE

des Indes.

*Que ce n'est pas hors de propos, mais necessaire, de
traitter de la nature de l'Equinoxe.*

CHAPITRE PREMIER.



POUR bien comprendre les choses des Indes, il est necessaire de cognoistre la nature & disposition de ceste region, que les anciens appelloient Zone Torride, & la tenoient pour inhabitable, veu que la plus grand' part de ce nouveau monde que l'on a dernièrement descouvert, gist & est situé souz ceste region du milieu du ciel. Et me semble chose fort à propos, ce que quelques-vns disent que la cognoissance des choses des Indes depend de bien entendre la nature de l'Equinoxe: d'autant que la difference qu'il y a presque entre l'un & l'autre monde, procede des proprietes de cet equinoxe. Et faut noter que tout cet espace qui est entre les deux tropiques, se doit tenir & entendre proprement pour ceste ligne du milieu, qui est l'Equinoxe, ainsi appellée, pource que le Soleil faisant son cours en icelle, rend par

G

HISTOIRE NATURELLE

tout le monde les iours & les nuits esgaux; mesmes que ceux qui habitent au dessouz d'icelle, iouissent tout le long de l'année de ceste mesme esgalité des iours & des nuits. Or en ceste ligne equinoxiale, nous trouuons tant d'admirable proprieté, que c'est avec bonne raison que l'entendement humain se resueille & traueille pour en rechercher les causes, n'estant point tant esmeu à ce par la doctrine des anciens Philosophes, que par la mesme raison & certaine expérience.

Pour quelle raison les anciens ont tenu que la Zone Torride pour certain estoit inhabitable.

CHAP II.

RECHERCHANT à presēt ce sujet dès son commencement, aucun ne pourra nier ce que nous voyons clairement, que le Soleil en s'approchant eschauffe, & refroidit en s'esloignant. Tesmoins en sont les iours & les nuits, tesmoins l'Hyuer & l'Esté, la variété desquels & le froid & le chaud est causé par l'approchement & esloignement du Soleil. D'autre-part il est aussi certain que plus le Soleil s'approche & iette ses rayons directement, plus la terre est arse & embrasée: ce qu'on void clairement en la chaleur du Midy, & en la force de l'Esté. D'où l'on peut iuger (à ce qu'il me semble) que tant plus vne terre est esloignée du cours du Soleil, tant plus est-elle froide. Ainsi nous experimentons que les terres & régions qui s'approchent d'auantage du Septentrion ou Nort, sont les plus froides, & au contraire celles qui s'approchent du Zodiaque, où chemine le Soleil, se trouuent les plus chaudes. Pour ceste cause l'Ethiophe surpasse l'Afrique & Barba-

rie en chaleur, la Barbarie surpasse l'Andalouzie, l'Andalouzie, Castille & Arragon; & Castille & Arragon surpassent aussi la Biscaye & la France. Et d'autant plus qu'elles sont Septentrionales, d'autant moins sont-elles chaudes: par conséquent celles qui s'approchent le plus du Soleil, & sont plus à plomb frappées de ses rayons, se ressentent davantage de la chaleur du Soleil. Quelques vns mettent en avant vne autre raison à ceste fin, qui est que le mouvement du ciel est fort soudain & léger deuers les Tropiques; mais qu'à l'endroit des Poles au contraire il est fort lent & pesant: d'où ils concluent que la region que le Zodiaque circuit & contient est embrazée de chaleur pour trois causes & raisons, l'une pour le voisinage du Soleil, l'autre pour receuoir directement ses rayons, la troisieme, pource qu'elle participe & se ressent aucunement de ce plus viste & soudain mouvement du ciel. Voila ce que la raison & le discours nous enseignēt, touchant la cause du froid & chaleur des regiōs de la terre. Mais que dirons nous des deux autres qualitez, qui sont l'humidité & la secheresse: tout le mesme. Car la secheresse semble estre causée par l'approchement du Soleil, & l'humidité de son esloignement, d'autant que la nuit estant plus froide que le iour, est aussi plus humide, & le iour est plus sec, comme estant le plus chaud. L'Hyuer pendant que le Soleil est plus esloigné, se void plus froid & plus pluuieux, & l'Esté au cōtraire, auquel le Soleil est plus proche, certainemēt est plus chaud & plus sec. Pource que tout ainsi que le feu a la propriété de cuire & de brusler, aussi l'a-il pareillement de desscher

HISTOIRE NATURELLE

l'humidité. Considerans donc ce que dessus, Aristote & les autres Philosophes attribuent à la region du Midy, qu'ils appellent Torride, vne excessive chaleur, & vne secheresse tout ensemble. C'est pourquoy ils disent que ceste region estoit merueilleusement embrasée & desechée: & que par consequēt elle n'auoit point d'eaux ny de pasturages, cause pour laquelle elle deuoit estre par necessité fort contraire & fort incommode à la vie humaine.

Que la Zone Torride est fort humide, contre l'opinion des anciens.

CHAP. III.

IOUT ce que nous auons proposé cy-dessus, semble certainement estre vray & bien à propos, & neantmoins la conclusion qu'ils en veulent tirer se trouue apertement faulse, d'autant que la region du Midy, qu'ils appellent Torride, est peuplée & habitée d'hommes realement, & de fait; & nous mesmes y auons demeuré long temps: aussi est-elle fort commode, plaisante & agreable. Si donc il est ainsi, comme on ne le peut nier, que d'une proposition veritable, l'on ne peut tirer vne conclusion faulse, & que neantmoins ceste conclusion soit faulse, comme elle l'est, il nous est besoin de retourner arriere par le mesmes pas, pour considerer & regarder vn peu de plus près ceste proposition, & d'où proced l'erreur & la faute. Nous dirons donc premierement quelle est la verité, selon que l'experience certaine nous le mōstre, puis apres nous le prou

uerons (combien que soit chose fort difficile) & mettrons peine d'en donner la raison, suiuant les termes de Philosophie. Le dernier poinct que nous auons proposé cy-dessus, que la secheresse est plus grãde lors que le Soleil est plus prochain de la terre, semble chose certaine & veritable, & ne l'est pas toutesfois, au contraire est totalement faulse. Car il n'y a iamais plus grande abondance de pluyes en la Zone Torride, que lors que le Soleil passe par dessus, & en est fort proche. C'est certainement chose admirable, & digne d'estre remarquëe, que l'air est plus serain, & sans pluyes, souz ceste Zone Torride, lors que le Soleil en est plus esloigné, & au contraire, qu'il y a plus de pluyes, de neiges, & de broüillas au temps que le Soleil en est plus proche. Ceux qui n'ont point esté en ce nouueau monde, parauanture tiendrôt cecy pour chose incroyable, & semblera estrange mesme à ceux qui y ont esté, s'ils n'y ont prins garde: mais les vns & les autres s'y accorderont volontiers, en remarquant l'experience certaine de ce qui a esté dit en ce costé du Peru, qui regarde le Pole du Sud ou Antarctique, le Soleil en est plus esloigné, lors & au mesme temps qu'il est plus prochain de l'Europe, à sçauoir en May, Iuin, Iuillet, & Aoust, qu'il fait son cours au Tropicque de Cancer, durant lesquels mois, au Peru y a vne grande serénité & tranquillité de l'air, & n'y tombent alors aucunes neiges, ny pluyes. Tous les fleues & riuieres y diminuent fort, & quelques-vns y tarissent du tout: Mais comme l'année s'aduance, & que le Soleil s'approche du Tropicque de Capricorne, alors commencent les

HISTOIRE NATURELLE

eaux, pluyes, neiges, & se font les grandes creuës des riuieres, qui est depuis Octobre, iusques en Decembre, puis apres le Soleil se retirant du Capricorne, lors que ses rais donnent droitemēt sur les testes de ceux du Peru, c'est alors que la force & fureur des eauës est grande, c'est le temps des pluyes, neiges, & grands desbordemens des riuieres, qui est en la mesme saison de l'année, qu'il y a plus grande chaleur, sçauoir depuis Ianuier iusques à la my-Mars. Et est chose si vraye & si certaine, que personne ne le peut contredire. Et tout le contraire alors se rencontre és regions du Pole Arctique, outre l'Equinoxe, ce qui procede d'une mesme raison. Mais voyons maintenant de la temperature de Panama, & de toute ceste coste, tant de la neufue Espagne, des Isles de Barlouent, de Cuba, Espagnolle & Iamaïque, de Saint Iean de Port-riche, nous trouuerons sans faute que depuis le commencement de Nouembre iusques en Aupil, ils y ont l'air & le ciel fort clair & fort ferein, dont la raison est, pour-autant que le Soleil passant par l'Equinoxe, pour aller au Tropique de Capricorne, il se va esloignant de ces regions, plus qu'en autre saison de l'année: Et au contraire ils y ont de grosses pluyes, & de fort grands rauages d'eaux, quand le Soleil retourne vers elles, & qu'il en est plus proche, qui est depuis Iuin iusques en Septembre, pource qu'alors ses rayons donnent plus fort sur eux. On void aduenir le semblable en l'Inde Orientale, comme nous l'apprenons iournellement par les lettres qui en viennent. Par ainsi c'est vne regle generale (bien qu'en aucuns lieux il y ait exception)

qu'en la region du Midy, ou de la Zone Torride, qui est vne mesme chose, l'air y est plus serain, & y a plus de secheresse alors que le Soleil en est plus esloigné: & au contraire, que quand il s'en approche, il y a plus de pluyes & de l'humidité, & tout ainsi comme le Soleil s'advance ou se retire peu ou plus, ainsi la terre abonde ou manque d'eaux ou d'humidité.

Qu'aux regions qui sont hors des Tropiques, il y a plus d'eaux, lors que le Soleil en est plus esloigné, tout au contraire de ce qui est souz la Zone Torride.

CHAP. IIII.

DS regions qui sont hors les Tropiques, l'on void tout le contraire de ce qui est dit cy-dessus; pource que la pluye se mesle avec le froid, & la secheresse avec la chaleur, ce qui est fort bié cogneu en tout l'Europe & en tout le vieil monde, comme on le void de mesme façon en tout ce nouveau. Dont est tesmoin tout le royaume de Chillé, qui pour estre dehors le Tropique de Capricorne, & en mesme hauteur que l'Espagne, est subiect aux mesmes loix de l'Hyuer & de l'Esté, excepté que l'Hyuer est là quand l'Esté est en Espagne, d'autant qu'ils sont en diuers Poles. Par ainsi quand le froid est en ces prouinces, les eaux y sont en fort grande abondance, qui est quand le Soleil s'en esloigne le plus, depuis le commencement d'Auril, iusques à la fin de Septembre. Finalement la disposition des saisons y est telle qu'en Europe, sçavoir que la chaleur & secheresse y viennent quand le Soleil

HISTOIRE NATURELLE

y retourne. De là vient que ce royaume de Chillé approche plus de la temperature de l'Europe, qu'aucun autre des Indes, tant aux fruiçts de la terre, qu'en la disposition du corps & de l'esprit des hommes. Ce qu'ils disent estre de la mesme façon en ceste partie de terre, qui est deuant l'Ethiopie interieure, laquelle se va essargissant en façon de pointe, iusques au Cap de bonne Esperance. Ce qu'ils tiennent pour vraye cause des inondations du Nil, qui sont en Esté, desquelles les anciens ont tant disputé: d'autant qu'en ceste region là l'Hyuer & les pluyes y commencent au mois d'Auril, quand le Soleil passe desia le signe d'Aries. Et ces eaux qui en partie procedent des neiges, & en partie des pluyes, s'assemblét & font de grands lacs & estangs, desquels procede par bonne & vraye Geographie le fleuve du Nil. Et par ce moyen va peu à peu essargissant son cours, iusques à ce qu'apres auoir couru vn long chemin, il vient finalement au temps de l'Esté inonder l'Egypte, qui semble chose contre nature, & neantmoins est chose qui sy rapporte. Car au mesme temps qu'il est Esté en Egypte, située au tropique de Cancer, l'Hyuer est aux sources du Nil, qui est en l'autre tropique de Capricorne. Il y a en l'Amerique vne autre & semblable inondation que celle du Nil, au Paraguey, ou autrement riuiere de la Platte (qui vaut autant à dire comme riuiere d'argent) lequel tous les ans receuant vne infinité d'eaux qui tombent des montagnes du Peru, vient à se desborder si terriblement de son cours, & va gaignant tellement ceste region, que les habitans sont contraints du-

rant ces mois là de se retirer & se tenir en des Barques & Canoes, & de quitter l'habitation de la terre.

Qu'entre les deux Tropiques en Esté, ou temps de chaleur, est la saison où il y a plus grande abondance de pluyes, avec vn discours de l'Hyuer & de l'Esté.

CHAP. V.

POVR resolution, l'Esté est tousiours suiuy & accompagné de chaleur & de secheresse es deux regions ou zones temperees, & l'Hyuer aussi de froidure & d'humidité: Mais en la Zone Torride les susdites qualitez ne se trouuēt point ensemble de la mesme façõ, d'autāt que les pluyes y suiuent la chaleur, & le froid y est accompagné de secheresse & d'vn air serain. I'entends par le froid le defaut de chaleur excessiue, d'où vient que l'Hyuer se prend en nostre Europe pour le froid, & le temps pluuieux & Esté pour le temps de chaleur & serenité de l'air. Nos Espagnols qui sont au Peru & en la neufue Espagne, voyans que ces deux qualitez ne se trouuoient point ensemble comme elles font en Espagnè, appellēt l'Hyuer la saison en laquelle il y a beaucoup d'eaux & de pluyes, & l'Esté, celle où il y en a peu, ou point. En quoy ils se trompent euidentmēt, quoy qu'ils vueillent dire par vne reigle commune que l'Esté est aux montaignes du Peru, depuis le mois d'Auril, iusques en Septembre, pour-autant que les pluyes cessent en ce temps là, & que l'Hyuer est depuis le mois de Septembre iusques au mois

HISTOIRE NATURELLE

d'Auril, pource qu'alors elles y reuiennent, & par ainsi il est Hyuer & l'Esté au Peru, lors & au mesme temps qu'il l'est en Espagne. De sorte que quand le Soleil chemine au dessus de leur teste, alors ils croyent que c'est le fond de l'Hyuer, pource qu'il y a plus grande abondance de pluyes. Mais c'est chose digne de rísee, comme venant de gens ignorans & sans lettres : car tout ainsi comme la diuersité qui est entre le iour & la nuict, procede de la presence ou absence du soleil, en nostre hemisphere, selon le mouuement du premier mobile, qui est la cause du iour & de la nuict, ainsi la difference que nous voyons entre l'Hyuer & l'Esté, procede del'approchement ou eslongnement du Soleil, selon le mouuement du mesme Soleil, qui en est la propre cause. Doncques à vray dire, il est l'Esté lors que le Soleil est plus proche, & Hyuer quand il est le plus eslongné. La chaleur, le froid, & toute autre temperature sont causées par necessité de l'approchement ou esloignement du Soleil : mais le pleuuoir & non pleuuoir, qui est l'humidité & la secheresse, ne s'en ensuiuent pas necessairement. C'est pourquoy il est aisé de iuger (oultre ceste opinion vulgaire) qu'au Peru l'Hyuer est serain, & sãs pluyes, & que l'Esté y est pluuieux, & non pas au contraire, comme plusieurs pensent que l'Hyuer soit chaud, & l'Esté soit froid. Ils tombent en la mesme erreur sur la differēce qu'ils font entre la plaine & les montagnes du Peru, disans que quand il est Esté en la montagne, l'Hyuer est en la plaine, qui est en Auril, May, Iuin, Iuillet, & Aoust: pource qu'alors l'air est fort clair & serain en la mon-

tagne, sans aucunes pluyes ny bruines, & en ce temps là neantmoins on void ordinairement en la plaine des brouillars qu'ils appellent guarüa, qui est comme vne rosee fort douce, de laquelle est couuert le Soleil. Mais l'Hyuer & l'Esté, comme il est dit, sont causez de l'approchement & esloignement du Soleil. Puis donc qu'il est ainsi qu'en tout le Peru, tant en la montagne comme en la plaine, le Soleil s'en approche & esloigne en vn mesme temps: il n'y a donc point de raison de dire, que quand il est Esté en vne partie, l'Hyuer soit en vne autre. Toutesfois c'est chose de peu d'importance de debatre sur la signification des mots, qu'ils l'appellent comme ils voudront, & disent qu'il soit Esté quand il ne pleut point, encore qu'il face dauantage de chaleur. Mais ce où l'on doit auoir plus d'esgard, est à la verité du subiect qui est déclaré, à sçauoir que la secheresse ou defaut de pluyes ne sont pas tousiours en plus grande abondance quand le Soleil s'approche le plus, ainsi que l'on void en la Zone Torride.

*Que la Zone Torride abonde en eauë & pasturages,
contre l'opinion d'Aristote, qui a mis en
auant le contraire.*

CHAP. VI.

PAR le discours precedent l'on peut facilement entendre que la Zone Torride n'est seche, mais abondante en grande quantité d'eaux, ce qui est tellement vray, qu'elle surpasse les autres regions du monde en abondance d'eaux,

HISTOIRE NATURELLE

d'eaux, si ce n'est en quelques endroits où il y a des
 sablons ou terres desertes, cômme l'on trouue mes-
 me es autres parties du monde. Quant est pour
 les eaux du Ciel, l'on a desia môstré qu'il y a gran-
 de abondance de pluyes, neiges & gresles, qui spe-
 cialement abondent en la prouince du Peru: mais
 pour les eaux de la terre, comme sont riuieres, fô-
 taines, ruisseaux, puits, torrens & lacs, ie n'en ay
 rien dit iusques icy, toutesfois estant chose ordi-
 naire que les eaux d'embas se rapportent à celles
 d'enhaut, l'on doit entendre qu'il ne peut y en
 auoir faute. Et de vray il y a vne telle & si grande
 abondance de sources & de fontaines, qu'il ne se
 peut trouuer lieu, regiõ ou cõtree dans tout le re-
 ste du môde, où il y ait tât de lacs, marefcages, & si
 grandes riuieres. Car la plus grande partie de l'A-
 merique est presque inhabitable pour ceste trop
 grande abondance d'eaux, d'autant que les riuie-
 res enflées de grandes pluyes de l'Esté, tortent à
 tous coups de leur liët; avec telle furie qu'elles rô-
 pent tout ce qu'elles rencontrent; & ne peut on
 cheminer en plusieurs endroits, à cause de la boüie
 & fange des marefcages & vallons. A ceste occasiõ
 ceux qui demeurent ioignant le Paraguey, duquel
 nous auons cy dessus fait mention, preuoyans la
 cruë du fleuee auant qu'elle aduienne, se mettent
 en leurs Canoës avec leurs meubles & hardes, &
 presque par l'espace de trois mois, ils garantissent
 leurs vies & moyens en nageât. Puis apres le fleu-
 ue retournant en son liët, ils reuiennent en leurs
 maisons comme deuant, encor toutes moittes &
 degoutantes de l'inondation. Et est ce fleuee de
 telle grandeur, que le Nil, le Gange, & l'Euphrate

fils estoient amassez ensemble, ne le pourroient pas esgaller à beaucoup pres. Mais que dirōs nous de la grande riuere de la Magdalaine, qui s'engolphe en la mer entre sainte Marthe & Carthagine, & est appellée avec bonne raison, grande riuere? Nauigeāt en ces parties là, i'estois esmerueillé, comme son eue, qui est tres-claire, demeueroit & s'escouloit dans la mer plus de dix lieues auant, ayant en sa largeur deux lieues & d'auantage, sans qu'elle se messast, ny peüst estre vaincuë des vagues impetueuses de la mer Oceane. Que s'il faut parler d'auantage des fleuves, ce grand fleuve appellé par les vns la riuere des Amazones, par les autres, Maranou, & par les autres, riuere d'Orellana, laquelle nos Espagnols nauigerent lors de leurs descouertes, doit esteindre la renommée de tous les autres. Et à la verité ie suis en doute si ie le dois appeller ou riuere, ou mer. Il fluë depuis les montaignes du Peru, desquelles il reçoit vne abondāce infinie d'eaux, de pluyes, & de riuieres, qu'il va recueillant & attirant à soy, puis passant les grandes campagnes & plaines de Pautiti, du Dorado, & des Amazones, vient en fin s'emboucher dans l'Ocean, presque à trauers des Isles de la Marguerite, & de la Trinité. Il a sa couche si large & si spacieuse, principalement au dernier tiers de la longueur, qu'il contiēt au milieu de soy plusieurs & grandes Isles: Et ce qui semble incroyable, quand on le nauige par le milieu, l'on ne voit que du Ciel & de l'eauë. On dit bien d'auantage, que de ce milieu l'on ne peut pas voir, ny descouurer à l'œil plusieurs grandes & hautes mōtagnes qui sont à son riuage, à cause de sa grande largeur.

HISTOIRE NATURELLE

Nous auons appris de bonne part la grandeur & largeur esmerueillable de ce fleue (qui doit bien ce me semble meriter le nom d'Empereur & Monarque des fleues) qui fut par le rapport d'un frere de nostre compagnie, lequel estant ieune pour lors, le nauigea en la compagnie de Pierre d'Orsua, avec lequel il se trouua à toutes les auantures de ceste estrange entrée & descouuerte, & aux seditions & pernicieux actes de ce meschant Diego d'Aquirre, d'où Dieu luy fit la grace de sortir & en estre deliuré, pour le mettre de nostre compagnie. Telles donc sont les riuieres qui sont en la region qu'ils appellent Zone Torride, & la région seche & bruslée, en laquelle Aristote & les anciens disent qu'il n'y a point d'eaux ny de pasturages. Mais d'autant que j'ay fait mention du fleue Maronnon, afin de monstrer l'abondance des eaux qui sont en la Torride, il ne sera mal à propos de toucher quelque chose de ce grand lac, qu'ils appellent Titicaca, qui est au milieu de la prouince de Collao. Il y a plus de dix fleues, fort grands, qui se perdent en entrant dans ce lac, & neātmoins n'a pour sa vuide qu'un seul courant d'eauë qui est petit, bien qu'on dise qu'il est tres-profond, & de telle façon, qu'il est impossible d'y bastir ou faire pont, pour la profondeur de son eauë, & qu'on ne le peut non plus passer par bateaux, pour la grande roideur & rapidité du courant. L'on le passe par un gentil & remarquable artifice, propre & particulier aux Indiens, qui est avec un pont de paille, posé sur la mesme eauë, lequel d'autant qu'il est fait d'une matiere si legere ne s'enfonce point, & neātmoins

est ce passage fort seur & fort aisé. Celac contient presque quatre vingts lieuës, trente-cinq en sa longueur, & quinze lieuës au plus large. Il y a plusieurs Isles qui anciennement estoient habitées & cultiüées, mais aujourd'huy elles sont desertes. Il produit vne grande abondance de ioncs, que les Indiens appellent Totora, duquel ils se seruent en mille vsages. Car il sert de mangeaille aux pourceaux, aux cheuaux, & aux hommes mesmes. Ils en font des maisons, du feu, & des barques. Bref les Vros trouuent en cestuy leur Totora, tout ce dont ils ont de besoing; & sont ces Vros vn peuple si brutal & si lourd, qu'eux mesmes ne s'estiment pas hommes. On raconte d'eux qu'estans interrogez de quelle nation ils estoient, ils respondirent qu'ils n'estoient pas hommes, mais Vros, comme si c'estoit quelque genre d'animaux. Il fest trouué des villages entiers des Vros, habituez en ce lac seulement dans leurs barreaux de Totora, lesquels sont liez ensemble, & arrestez à quelque roche, & bien souuent changent ainsi de lieu à autre, tout le village ensemble. Par ainsi qui voudroit aujourd'huy les chercher où ils estoient hier, on n'y trouueroit aucun reste ny apparéce d'eux ny de leur village. Le cours & vuide de ce grand lac ayant couru environ cinquante lieuës, fait encor vn autre lac, moindre toutesfois que le premier, qu'ils appellent de Paya, & contient aussi en soy quelques Islettes, mais l'on n'y voit aucune issuë. Quelques-vns pensent qu'il court deffouz terre, & qu'il va donner en la mer du Sud, mettant en auant à ceste fin qu'il y a vn bras de fleuue que l'on void naistre

HISTOIRE NATURELLE

& entrer en la mer fort proche du riuage, sans en cognoistre l'origine. Au contraire je croy que les eaux de ce lac se resoluēt & dissipent dans le mesme lac, par l'ardeur & chaleur du Soleil. Ce discours me semble suffisant, pour monstrier qu'à tort les anciens ont tenu la region du milieu inhabitable par faulté d'eaux, d'autant qu'il y en a grande abondance & du ciel & de la terre.

Traictant la raison pourquoy le Soleil hors des Tropiques engendre plus grande quantité d'eaux quand il est plus esloigné, & pourquoy au contraire au dedans d'iceux il engendre moins quand il en est plus proche.

CHAP. VII.

ENSANT plusieurs fois à part moy d'où pouuoit proceder que l'Equinoxe est si humide, comme j'ay dit, pour refuter l'opinion des anciens, ie n'en trouue point d'autre cause, que la grande force du Soleil en ces parties là, par laquelle il esleue & attire à soy vne grande abondance de vapeur de tout l'Ocean, qui en cet endroit est fort grand & fort estendu, & ayant tiré à soy ceste grande abondance de vapeurs, aussi tost les resoult & conuertit en pluyes, & est approuué par plusieurs experiēces certaines que ces pluyes & torrents celestes prouiennent des plus grandes chaleurs du Soleil. Premièrement, comme nous ja dit cy-deuant, il pleut en ces pays là au temps que le Soleil iette ses rayons directement sur la terre, & qu'en ce faisant il a plus de force mais quand le Soleil s'en esloigne, la chaleur s'empere, & alors il n'y tombe point de pluyes

D'o

D'où l'on peut bien inferer que la force & ardeur du Soleil est ce qui cause les pluyes en telles regions. Aussi l'on observe, tant au Peru, neufue Espagne, qu'en toute la Torride, que les pluyes y viennent ordinairement apres Midy, lors que les rayons du Soleil sont au poinct de leur plus grãd' force, & que c'est chose rare de voir pleuuoir au matin. C'est pourquoy les voyageurs y preuoyēt, & commencent leur iournée de grand matin, afin de l'acheuer, & se reposer à Midy, pource qu'ils tiennent qu'ordinairement il y pleut apres Midy. Ceux qui ont hanté & cheminé par ce pays là, en peuuent parler suffisamment: car mesmes il y en a aucuns qui y ayans fait quelque residence, disent que la plus grande abondance des pluyes est quand la Lune est en son plein: encor que pour dire la verité, ie n'en ay peu faire preuue suffisante, bien que i'y aye prins garde quelquesfois. D'auantage les iours, l'an & les mois donnent à entendre la verité de ce que dessus, sçauoir qu'en la Torride l'excessiue chaleur du Soleil cause les pluyes. L'experience nous enseigne le mesme aux choses artificielles, comme aux alambics, auxquels on distille les eauës des herbes ou des fleurs: car la vehemence du feu enferme & contraint, pousse & esleue en haut vne abondance de vapeurs, lesquelles estans pressées, & ne trouuans issuë, sont conuerties en liqueur & en eaux. L'on void tout le mesme en l'or & en l'argent que l'on tire & affine par le vif argent, d'autant que si le feu est lent & petit, l'on ne tire quasi rien du vif argent, mais sil est aspre & violent, il euapore beaucoup le vif argent, lequel se rencontrant en

haut contre le chapiteau (qu'ils appellēt) le tournent incontinent en liqueur, & commencē à degouter en bas. Ainsi la grand' ardeur du Soleil produit ces deux effects, quand elle trouue matiere disposēe, qui est de leuer les vapeurs en haut, & l'autre de les resoudre incontinent, & les tourner en liqueur, lors qu'il y a quelque obstacle, pour les consumer & resoudre. Et bien qu'il semble que ce soient choses contraires qu'un mesme Soleil dans la Zone Torride estant proche cause les pluyes, & que hors la Torride estant esloignē, il cause vn mesme effect: si est-ce que tout bien considerē, il nel'est pas reellement & de fait. Mil effects ēs choses naturelles procedent de choses contraires par vn moyen diuers. Nous mettons secher le linge au feu & à l'air, desquels neantmoins l'un eschauffe, & l'autre refroidit. Les pastes sont sechees & endurcies par le Soleil & par la gelēe. L'exercice moderē prouoque le dormir, si il est trop violent, il l'empesche: si l'on met du bois au feu, finalement il s'esteint, si l'on y en met beaucoup, & trop, il s'esteint aussi: car la seule proportion l'entretient & le fait durer. Pour bien voir vne chose, elle ne doit estre ny trop proche des yeux, ny trop loin, mais en distance raisonnable & proportionnēe: estant trop esloignē d'une chose l'on en perd la veuē, & trop proche aussi, ne la peut voir. Si les rayons du Soleil sont foibles, ils n'attirent pas les bruines des riuieres; si ils sont violents, aussi tost qu'ils attirē les vapeurs, il les resout & consume, mais la chaleur moderēe les attire & conserue. Pour ceste raison les vapeurs ne s'esleuent point communē-

ment de nuict, ny à midy, mais au matin, quand le Soleil commence à entrer en sa force. Sur ce subiect il y a mil exemples de choses naturelles, que l'on void proceder souvent de choses contraires, qui doit faire que nous ne nous devons pas esmerveiller si le Soleil pour estre fort proche engendre les pluyes; & qu'il en fait tout autant estant fort esloigné, mais qu'estant son approchement moderé & proportionné, il n'en produit ny cause aucunement. Cependant il reste encor vn poinct que l'on peut demãder, pour quelle raison en la Zone Torride l'approchement du soleil cause les pluyes, & hors d'icelle sont causées par son esloignement. A ce que ie puis iuger, la raison est, que hors des Tropiques en Hyuer, le soleil n'a point tant de force, qu'il soit suffisant pour consumer les vapeurs qui s'esleuent de la terre & de la mer. Car ces vapeurs s'amassent en grande abondance en la region froide de l'air, où elles sont congelées & espaißies par la grande froideur, puis apres estans pressées, se resoluent & conuertissent en eau. C'est pourquoy en ce temps d'Hyuer, que le Soleil est plus esloigné, que les iours sont courts, & les nuicts plus longues, la chaleur du Soleil a peu de force, mais quand le Soleil s'approche de ceux qui sont hors des Tropiques, qui est au temps d'Esté, la force du Soleil est desia telle, qu'elle esleue les vapeurs, & tout ensemble les consume, les dissipe & resolt: car la chaleur & la longueur des iours sont causées par l'approchement du Soleil. Mais au dedans des Tropiques, en la region Torride, l'esloignement du Soleil a tout autant

HISTOIRE NATURELLE

d'effect que le plus grand approchement qui soit aux regions desdits Tropiques. Au moyen de quoy il ne pleut pas en la Torride alors que le Soleil est esloigné, non plus que hors les Tropiques quand le Soleil est plus proche, d'autant qu'en cet approchement & esloignement, le Soleil demeure tousiours en vne mesme distance, d'où procede vn mesme effect de serenité. Mais quand le soleil est au periode de sa force en la Zone Torride, & qu'il jette ses rayons directement sur la teste des habitans, il n'y a ny serenité ny secheresse, comme il semble qu'il deuroit y auoir. Mais plustost de grandes & estranges pluyes, dautant que par la force excessiue de sa chaleur, il attire & esleue presque en vn instant vne grande abondance de vapeurs de la terre, & mer Oceane, lesquelles sont si espaisées & en si grande abondance, que le vent ne les pouuant dissiper ny resoudre facilement, elles viennent à se fondre en eau, qui cause les pluyes si froides & en si grande abondance, car la grande vehemence de la chaleur peut attirer en peu de temps beaucoup de vapeurs, lesquelles elle ne peut si tost consumer & resoudre, & estans attirées & assemblées, par leur grande abondance se fondent & tournent en eau. Ce que l'on cognoistra fort bien par cet exemple domestique & familier. Quand l'on met rostir vn morceau de porc, de mouton, ou de veau, si le feu est violent, & la viande en soit fort proche, nous voyons que la graisse se fond tost & degoute en bas, qui vient de ce que la grande chaleur attire & esleue cet humeur & graisse de la chair, & pour estre en grande abondance ne la peu

refoudre, & ainsi distille & tombe d'avantage. Mais quand le feu est moderé, & ce que l'on rostit est en distance proportionnée, nous voyons que la chair se rostit propremēt, sans que la graisse distille trop à coup, pource que la chaleur moderée attire l'humidité, qu'elle consomme & resout en vn instant. C'est pourquoy les cuisiniers font le feu moderé, & n'en approchent la viande ny trop près ny trop loing, de peur qu'elle ne se fonde. On le peut voir par vne autre experience aux chandelles de suif & de cire, car si la mesche en est grosse, elle fait fondre & decouler le suif & la cire: pource que la chaleur ne peut consommer ce qui s'esleue d'humeur: mais si la flame est proportionnée, la cire ne se fond ny decoule, pource que la flame va consommāt peu à peu ce qui s'esleue. Ce qui me semble la vraye raison pourquoy en l'Equinoxe, & en la Torride la grand' force de la chaleur cause les pluyes, lesquelles en d'autres regions sont causées par la foiblesse & peu de chaleur.

*Comment l'on doit entendre ce qui a esté dit
cy-dessus de la Zone Torride.*

CHAP. VIII.

IL est ainsi qu'ès choses naturelles & physiques l'on ne doit rechercher de regle infailible & mathématique, mais ce qui est ordinaire, & ce qu'on void par experience, qui est la plus parfaite regle, il faut croire que ce que nous auons dit, qu'il y a plus d'humidité en la Torride qu'aux autres regions, & qu'en icelle il ne pleut

point lors que le Soleil en est plus proche, se doit prendre & entendre de mesme: & de vray c'est bien ce qui est le plus commun & le plus ordinaire. Mais ce n'est pas pour empescher les exceptions que nature a voulu mettre à ceste regle, rendant quelques regions de la Torride extrêmement seches. Ce qu'on raconte de l'Ethiopie, & nous l'auons veu en vne grande partie du Peru, où toute la terre ou coste, qu'ils appellent Plaines, manquent de pluyes, voire d'eaux de la terre, excepté quelques vallées où il y a des eaux de riuieres qui descendent des montagnes, le surplus sont sablons & terres steriles, où à grand peine l'on trouue des fontaines, mais bien quelques puits tres-profonds. Mais nous dirons (Dieu aidant) en son lieu, quelle est la cause pourquoy il ne pleut point en ces plaines (chose que plusieurs demandent) car à present ie pretends de monstrier seulement qu'il y a plusieurs exceptions aux regles naturelles, d'où vient qu'il peut aduenir en quelque partie de la Torride, qu'il ne pleut pas lors que le Soleil est plus proche, mais quand il est plus esloigné. Bien que iusques auourd'huy ie ne l'aye veu ny entendu, toutesfois sil y en a, on le doit attribuer à la qualité particuliere de la terre: mais aussi quelquesfois sil aduient le contraire, l'on doit auoir esgard qu'en ces choses naturelles il aduient plusieurs contrarietez & empeschemens, par lesquels elles se changent & defont les vnes les autres. Pour exemple, il peut estre que le Soleil causera les pluyes, & que le vent les empeschera; ou bien les rendra plus abondantes qu'elles n'ont accoustumé d'estre. Le

vents ont leurs proprietéz & diuers commence-
mens, par lesquels ils operent de differents ef-
fects, qui sont le plus souuent contraires à ce que
l'ordre & la saison requierent. Puis donc qu'en
chacun endroit l'on void arriuer de grandes va-
rietez en l'année, qui prouiennent de la diuersité
des mouuemens & aspects des planettes, ce n'est
point chose mal à propos de dire qu'en la Zone
Torride l'on peut voir & remarquer quelques
choses contraires à ce que nous auons experi-
menté. Mais pour resolution, ce que nous auons
conclu est vne verité bien certaine & experimen-
tée, à sçauoir la grande secheresse que les anciens
ont pensé estre en la region du milieu, que nous
appellōs Torride, n'y estre point du tout, & qu'au
contraire il y a beaucoup d'humidité, & que les
pluyes y sont alors que le soleil en est plus proche

*Que la Torride n'est point excessiue-
ment chaude,
mais plustost moderée.*

CHAP. IX.

USQVES icy nous auons traité de l'hu-
midité de la Zone Torride, maintenant il
sera bõ de parler de deux autres qualitez, qui sont
le chaud & le froid. Nous auons demonstré sur le
cõmencement de ce discours, comme les anciens
ont tenu que la Zone Torride estoit chaude & se-
che excessiue-ment, ce qui n'est pas ainsi toutesfois;
car elle est chaude & humide, & en la plus grand'
partie sa chaleur n'est pas excessiue, mais plustost
téperée. Ce que l'on tiendroit pour incroyable, si

nous ne l'auions assez experimenté. Quand ie passay aux Indes (ie diray ce qui m'arriua) ayant leu ce que les Poëtes & Philosophes disent de la Zone Torride, ie me persuadois. qu'arriuant à l'Equinoxe, ie ne pourrois y supporter ceste excessive chaleur. Mais il m'aduint tout au contraire, car au temps que i'y passay, qui fut alors que le Soleil y estoit pour Zenith, estant entré au signe d'Aries, à sçauoir au mois de Mars, i'y senty si grand froid, que i'estois contraint me mettre au Soleil pour m'eschauffer: que pouuois. ie moins faire alors, que de me rire & me moquer des meteoires d'Aristote, & de sa Philosophie, voyant qu'au lieu, & en la saison que tout y deuoit estre embrazé de chaleur suiuant ses regles, moy & tous mes compagnons auions froid? il n'y a à la verité region au monde plus douce ny temperée que sous l'Equinoxe, combien qu'elle ne soit pas en tous endroits d'esgale ou semblable temperature, & qu'il y ait beaucoup de diuersitez. La Zone Torride en quelques endroits est fort temperée, cōme en Quitto, & aux plaines du Peru, en quelques endroits fort froide, comme en Potozi, & aux autres fort chaude, comme en l'Ethiopie, Bresil, & aux Mollucques. Ceste diuersité donc nous estant certaine, & toute cogneuë, nous deuous par force rechercher vne autre cause du froid & du chaud, que les rayons du Soleil y font naistre, veu qu'en vne mesme saison de l'année, & en lieux qui sont d'vne mesme hauteur & distance du Pole & de l'Equinoxe, on y retrouue vne si grande diuersité, que les vns sont embrarez de chaleur, les autres de froidure, & les autres se

trouvent temperéz d'une chaleur moderée. Platon met sa tant renommée Isle Atlantique souz la Zone Torride, puis dit qu'en certain temps de l'année elle auoit le Soleil pour Zenith, & neantmoins qu'elle estoit fort temperée, fort abondante, & fort riche. Pline dit que Taprobane, (qu'ils appellent auioird'huy Samatre) est souz l'Equinoxe, comme en effect elle y est, escriuant qu'elle n'est pas seulement riche & heureuse, mais aussi peuplée d'hommes & d'animaux. D'où l'on peut facilement cognoistre, qu'encor que les anciens ayent tenu la chaleur de la Torride insupportable, neantmoins ils pouuoient bien entendre qu'elle ne l'estoit pas tant comme ils disoient. Le tres-excellent Astrologue & Cosmographe Ptolomée, & l'inigne Philosophe & medecin Auicenne en eurent meilleure resolution, estans-tous deux d'opinion que sous l'Equinoxe y auoit de fort commodés habitations.

Plat. in
Tim. &
in Critia.

plin. lib. 6.
cap. 22.

*Que la chaleur de la Torride est temperée, pour
l'abondance des pluyes, & pour la
brièfueté des iours.*

C H A P. X.

DE PUIS que le nouueau monde a esté decouvert, l'on a cogneu & sans doute, ce que les derniers auteurs ont tenu veritable. Mais c'est chose naturelle, que qaand quelque chose qui est hors de nostre opinion nous vient à estre cogneuë par l'experience, nous voulons incontinent en rechercher la cause. C'est pourquoy nous desirons scauoir pour quelle cause la region de

laquelle le Soleil est plus proche, n'est pas seulement temperée, mais est froide en plusieurs endroits. Considerant ceste matiere generalement; ie trouue deux causes generales, pour rendre ceste region temperée, l'une est celle-cy deuant declarée, d'autant que ceste region est fort humide, & subiecte aux pluyes, & n'y a point de doute que la pluye ne rafraischisse, pource que l'esleuement de l'eauë est de son naturel froid: & encor que l'eauë par la force du feu s'eschauffe, ce neantmoins ne laisse pas de temperer l'ardeur, causée des rayons du Soleil purement. Ce qu'on void par experience en l'Arabie interieure, laquelle est embrazée du Soleil, pour n'y auoir aucunes pluyes qui temperent sa furie. Les nuages & bruyes empeschent que les rayons du Soleil n'offensent tant, & les pluyes qui procedēt d'icelles mesmes, rafraischissent l'air & la terre, & l'humectent aussi, quelque chaude qu'elle puisse estre. L'on boit l'eauë de la pluye, & elle estanche la soif, comme les nostres l'ont bien esprouuë, ayans faute d'eauë pour boire. De sorte que la raison & l'experience nous enseigne que la pluye de soy appaise la chaleur, & par ce moyen ayant ja monstré comme la Zone Torride est fort pluueuse, il appert aussi qu'il y a en icelle chose qui peut rendre sa chaleur temperée. A cecy i'en diray encor vne autre raison qui merite bien qu'on entende, non seulement pour ceste matiere, mais aussi pour plusieurs autres. Car pour le dire en peu de paroles, le Soleil quoy qu'il soit fort chaud & bruslant en l'Equinoxe, ce neantmoins c'est pour peu de temps, de sorte que la chaleur du iour y estant

plus briefue & de moindre durée, ne fait pas tant d'embracement. Ce qu'il conuient declarer & entendre plus particulièrement. Ceux qui sont versez à la cognoissance de la Sphere, enseignent fort bien, que d'autant plus que le Zodiaque est oblique & trauesant sur nostre hemisphere, d'autant plus les iours & les nuitcs sont inegaux; & au contraire où la Sphere est droite, & les signes montent droictement, les iours & les nuitcs y sont esgaux. C'est pourquoy en toute la region qui est entre les deux Tropiques, il y a moins d'inegalité aux iours & aux nuitcs, que hors d'iceux, & plus l'on approche de la ligne, moins y trouue-on d'inegalité; ce que nous auons experimenté en ces parties. Ceux de Quitto, pource qu'ils sont au dessous de la ligne, n'ont point en toute l'année les iours ny les nuitcs plus courts en vne saison qu'en l'autre, mais y sont continuellement esgaux. Ceux de Lyma, pource qu'ils sont distans de la ligne presque de douze degrez, apperçoiuent quelque difference entre les iours & les nuitcs, mais c'est fort peu, d'autant qu'en Decembre & en Ianuier les iours y croissent d'une heure, ou peu moins. Ceux de Potozi y recognoissent beaucoup plus de difference, tant l'Hyuer que l'Esté, pource qu'ils sont presque souz le Tropicque. Mais ceux qui sont du tout hors des tropiques, remarquent d'autant plus la briefueté des iours de l'Hyuer, & la longueur de ceux de l'Esté, qu'ils sont esloignez de la ligne, & sont proches du Pole; comme l'on void qu'en Allemagne & en Angleterre les iours sont plus longs en Esté qu'en Italie & Espagne. C'est chose qui

se void, que la Sphere enseigne, & l'experience le monstre clairement. Il faut adiouster vne autre proposition, qui est aussi vraye, & bien considerable, pour tous les effects de la nature, sçauoir la perseuerance & continuation de sa cause efficiente à operer & agir. Cela supposé, si l'on me demande, pourquoy en l'Equinoxe il n'y a point de si violentes chaleurs en Esté, qu'il y a en quelques autres regions, (comme en Andeluzie és mois de Iuillet & Aoust) ie respōdray pource que les iours d'Esté sont plus longs en Andeluzie, & les nuitcs y sont plus courtes, & le iour comme chaud qu'il est en flame & cause la chaleur, la nuitc aussi comme froide & humide donne du rafraichissement. Suyuant quoy au Peru il n'y a point tant de chaleur, pource que les iours d'Esté n'y sont pas si longs, ny les nuitcs si courtes, qui cause que la chaleur du iour est beaucoup temperée par la fraischeur de la nuitc. Mais là où les iours sont de quinze ou seize heures, par raison il doit y auoir plus de chaleur, que là où ils ne sont que de douze ou de treize, & où il en demeure autant de la nuitc pour rafraichissement. Et bien que la Zone Torride soit plus proche du Soleil, que toutes les autres regions, si est-ce toutesfois que la chaleur du Soleil n'y demeure pas si lōg temps: car c'est chose naturelle qu'un feu encor qu'il soit petit, s'il perseuere, eschauffe d'auantage qu'un plus grand qui durera peu, principalement s'il y suruiuent du rafraichissement. Qui voudra mettre donc ces deux proprietéz de la Torride en vne balâce, sçauoir quelle est plus pluuiieuse au temps de sa plus grande chaleur, & que les iours y sont plus courts,

on pourra bien parauanture trouuer qu'elles seront esgales à ces deux autres contraires: qui sont que le Soleil y est plus proche & plus droit qu'ès autres regions, à tout le moins que l'on n'y reconnoistra pas beaucoup d'auantage.

Qu'il y a d'autres raisons outre les desdittes cy dessus, qui monstrent que la Torride est temperée, principalement en la coste de la mer Oceane.

CHAP. XI.

ESTANT chose resoluë que les deux proprietés susdictes sont communes & vniuerselles à toute la region Torride, & qu'en icelle neantmoins il se trouue aucuns lieux fort chauds, & les autres où il y a fort grand froid: Bref la temperature n'y est esgale en tous lieux, mais en vn mesme climat, vne partie est chaude, l'autre froide, & l'autre temperée tout en vn mesme temps: nous sommes cōtraints de rechercher d'autres raisons, d'où procede ceste grande, diuersité qui se trouue ainsi en la Torride. Discourrant doncques sur ceste question, i'en trouue trois causes apparentes & certaines, & vne quatriesme plus obscure & cachée. Les causes apparentes & certaines sont, la premiere l'Ocean, la seconde l'assiere & situation de la terre, & la troisieme le naturel & propriété de plusieurs & diuers vents. Outre ces trois que ie tiens pour manifestes, ie croy qu'il y en a vne autre quatriesme, cachée & moins apparente, qui est la propriété de la mesme terre habitée, & la particuliere influence de son Ciel. Qui voudra considerer de pres les causes & raisons generales cy

dessus desdites, on trouuera qu'elles ne sont suffisantes pour la resolution totale de ceste matiere, veu ce qui arriue iournallemēt en diuers lieux de l'Equinoxe. Manomotapa, & grande partie du royaume de Prete Jan, sont situez dessus la ligne, ou fort proches, esquelles regions ils endurent de terribles chaleurs, & y naissent les hommes tous noirs. Ce qui n'est pas seulement en ces parties de terre ferme, esloignées de la mer, mais aussi en est-il de mesme es isles enuironnees de la mer. L'isle de saint Thomas est souz la ligne, les isles de Cap de vert en sont prochaines, & en l'une & en l'autre y regnent de furieuses chaleurs, & y sont mesmes tous les hommes noirs. Sous la mesme ligne, ou bien proche d'icelle, gist vne partie du Peru, & du nouueau royaume de Grenade, qui neantmoins sont terres fort temperées, declinantes plustost à froidure, que nō pas à chaleur, & les hommes qui habitent en icelle sont blancs. La terre du Bresil est en la mesme distance de la ligne que le Peru, & neantmoins le Bresil & toute ceste coste est extremement chaude, encore qu'elle soit en la mer du Nort, & l'autre coste du Peru qui est en la mer du Sud, est fort temperée. Je dis donc que qui voudra considerer ces differences, & donner la raison d'icelles, ne se pourra contenter des generales cy-dessus traitees, pour declarer comme la torride peut estre vne terre temperée. Entre les causes & raisons speciales, i'ay mis pour la premiere la mer, pource que sans doute son voisinage aide à temperer, & refroidir la chaleur. Car combien que son eau soit

allée, elle est toujours eau toutesfois, & l'eau de sa nature est froide, & si encore est remarquable que pour la profondeur de l'Océan, l'eau n'en peut estre eschauffée par la chaleur du Soleil, comme les eaux des riuieres. Finablement tout ainsi comme le sel nitre (quoy qu'il soit du naturel du sel) a la propriété de refroidir l'eau: ainsi voyons nous par expérience en quelques ports & haures que l'eau de la mer y rafraischit, ce que nous auôs veu en celuy de Callao, où l'on mettoit rafraischir l'eau ou vin pour boire dedans des cruches ou bassins misés en la mer. D'où l'on peut sans doute recognoistre que l'Océan a ceste propriété de temperer & rafraischir l'excessive chaleur. Pour ceste occasion l'on ressent d'auantage la chaleur en la terre, qu'en la mer, *ceteris paribus*, & communément les terres situées sur la marine, sont plus fraisches que celles qui en sont esloignées *ceteris paribus*, comme j'ay dict. Ainsi la plus grande partie du nouveau monde estant fort proche de la mer Oceane, nous pouons dire avec raison, encor qu'il soit sous la Torride, qu'il reçoit de la mer vn grand benefice, pour temperer sa chaleur.

*Que les plus hautes terres sont les plus froides,
& quelle en est la raison.*

CHAP. XII.

MAIS si nous voulôs encor rechercher particulièrement, nous trouuerôs qu'en toute ceste terre il n'y a pas vne chaleur totalemēt égale, quoy

qu'elle soit en pareille distance de la mer , & en mesme degré , veu qu'en quelques parties d'icelle il y a beaucoup de chaleur , & en d'autres y en a fort peu. Il n'y a point de doute que la cause de cecy ne soit , pour autant que l'une est plus basse , & que l'autre est plus haute & plus esleuée , d'où vient que l'une est chaude , & l'autre froide. C'est chose certaine que le sommet des montagnes est plus froid que le profond des vallées , ce qui ne procede point seulement de ce que les rayons du Soleil ont plus de repercussion aux lieux bas & profonds , encor qu'il en soit vne grande raison , mais il y en a vne autre , qui est que la region de l'air est plus froide , d'autant plus qu'elle est haute & esloignée de la terre. Les plaines de Collao au Peru , & de Popajan en la neufue Espagne , sont preuue suffisante de cecy. Car sans doute , toutes ces parties sont terres hautes , & pour ceste raison aussi sont elles froides , combien qu'elles soient toutes environnées de hauts pics de montagnes fort exposées aux rayons du Soleil. Mais si nous demandons pourquoy au Peru & en la neufue Espagne , les plaines de la coste sont terres chaudes & les plaines de la mesme terre du Peru & de la neufue Espagne sont au contraire terres froides. A la vérité ie ne voy point qu'il s'en puisse donner autre raison , sinon que les vnes sont en terre basse , & les autres en terre haute. L'expérience nous enseigne que la moyenne region de l'air est plus froide que l'inférieure : & pource tant plus les montagnes s'approchent d'icelle region moyenne , tant plus elles sont froides , couuertes de neiges & de gelées. La raison mesme sy accorde
pour

pource que sil y a vne sphere ou region du feu, comme Aristote & les autres Philosophes disent, la region moyenne de l'air doit estre plus froide par antiperistase, la froidure estant repoussée, & se resserrant en icelle, comme en temps d'Esté nous voyons aux puits qui ont de la profondeur. Pour ceste occasion, les Philosophes afferment que les deux extremes regions de l'air, celle d'enhaut, & celle d'embas sont les plus chaudes, & la moyenne plus froide. Que sil est ainsi, comme de fait l'experience le monstre, nous en tirerons encor vn argument & raison remarquable, pour monstrier que la Torride est temperee. Sçauoir que la plus grande partie des Indes est vne terre haute, remplie de beaucoup de montagnes, qui par leur voisinage rafraischissent les terres prochaines. L'on void continuellement és sommets des montagnes dont ie parle, de la neige, de la gresse, & des eäuës toutes glacees, & le froid qu'il y fait est si aspre, que l'herbe en est toute gresillonée, tellement que les hommes & cheuaux cheminans par là, y sont tous engourdis de froid. Cecy, comme i'ay desia dit, est en la Zone Torride, & aduiēt le plus souuent quand ils ont le Soleil pour Zenith. Ainsi est-ce chose notoire & conforme à la raison, que les montagnes sont plus froides que ne sont les valles & les plaines, d'autant qu'elles participent de la region moyenne de l'air, qui est tres-froide. Or la cause pourquoy la regiō moyenne de l'air est plus froide, a esté mesme dire cydeuant, qui est que la region de l'air prochaine de l'exhalation ignee, laquelle (selon Aristote) est sur la sphere de l'air, repoussée & reiette arriere

HISTOIRE NATURELLE

toute la froidure, laquelle se retire & referre en la moyenne region de l'air par antiperistase, comme parlét les Philosophes. En apres si quelqu'un me demande & veut interroger de ceste façon, s'il est ainsi que l'air soit chaud & humide, comme

Arist. Ma. tient Aristote, & comme l'on dit communémēt, d'où procede ce froid qui se retire en la moyenne region de l'air, puis qu'il ne peut venir de la sphere du feu? Car s'il procede de l'eau ou de la terre, par ceste raison la basse regiō de l'air deuroit estre plus froide que celle du milieu. Certes à respondre au vray ce que i'en pense, ie confesseray que cet argument & obiection m'est tant difficile, que ie suis presque disposé de suivre l'opinion de ceux qui reprouvent les qualitez, symboles & dissymboles que met Aristote aux elements, disant que ce sont imaginations, lesquels pour ceste occasion tiennent que l'air de son naturel est froid, & à ceste fin ils se seruent de plusieurs arguments & raisons, du nombre desquels nous en proposerons vn assez vulgaire & cogneu, laissant les autres à part, sçauoir qués iours caniculaires nous auons accoustumé nous donner de l'air avec vn esuentail, & trouuons qu'il nous rafraischit: de sorte que ces Autheurs afferment que la chaleur n'est vne proprieté particuliere d'aucun autre element que du seul feu, qui est espars & meslé parmy toutes les choses (selon que le grand Denys nous enseigne) mais qu'il soit ainsi, ou qu'il en soit autrement (car ie ne veux pas contredire à Aristote, si ce n'est en chose fort certaine) en fin ils s'accordēt tous que la moyenne region de l'air est plus froide que la plus basse prochaine à la ter

Diony. cap.
15. de cœl.
hierar.

re, comme mesme l'experience le monstre, puis qu'en ceste region du milieu les neiges, les gresles, frimats & autres indices d'extreme froid s'engendrent. Or donc la region du milieu qu'ils appellent Torride, ayant d'un costé la mer, & de l'autre les hautes môtagnes, l'on doit tenir cela pour causes suffisantes pour tēperer & rafraischir sa chaleur.

Que les vents froids sont la principale cause de rendre la Torride temperée.

CHAP. XIII.

SA temperature de ceste region se doit principalement attribuer à la propriété du vent qui court en ceste terre là, lequel est fort frais & gracieux. La prouidence du grand Dieu, createur de toutes choses, a esté telle, qu'il a ordonné qu'il y eust des vents merueilleusement frais en la region où le soleil fait son cours (qui semble deuoir estre du tout embrazée) afin que par leur fraischeur l'excessiue chaleur du Soleil fust temperée. Et ne sont pas ceux-là trop esloignez d'apparence de raison, qui ont eu opinion que le Paradis terrestre estoit souz l'Equinoxe, s'ils ne se fussent trompez eux-mesmes sur la cause de leur opiniō, en ce qu'ils disoient que l'égalité des iours & des nuicts estoit seule suffisante cause de rendre ceste Zone temperée, à laquelle opiniō toutesfois plusieurs autres ont esté contraires, du nombre desquels a esté le Poëte renommé, disant:

— *Et celle region*

*S'embraxe incessamment aux chaleureux rayons
Du Soleil qui d'illec iamais ne se retire.*

Doncques la fraischeur de la nuict n'est pas telle, qu'elle soit seule suffisante pour moderer & corriger de si aspres & furieuses ardeurs du Soleil, mais plustost ceste Torride reçoit vne si douce temperature par le benefice de l'air frais & gracieux, de telle sorte que combien qu'elle ait esté tenuë des anciens, plus embrazée qu'une fournaise ardente, & ceux qui l'habitent à present, la tiennent pour vn Printemps delicieux: il appert par argument & raisons fort euidentes, que la cause de cecy gist principalement en la qualité du vent. Nous voyons en vn mesme climat quelques regions & villes mesmes plus chaudes les vnes que les autres, pource seulemēt qu'ils se ressentent moins des vents qui rafraischissent. De mesme en est-il en d'autres terres, où le vent ne court point, lesquelles sont toutes embrazees comme vn fourneau, & y est-on si fatigué de la chaleur, que d'y estre, c'est autant que de se voir dans vne fournaise. Il y a beaucoup de ces bourgades, & de ces terres au Bresil, en Ethiopie, & au Paraguay, comme chacun sçait: & ce qui est plus considerable, c'est que l'on void ces differences non seulement parmy les terres, mais aussi en la mer; il y a des mers où l'on sent beaucoup de chaleur, comme ils racontent de celle de Mozambique, & Ormus, & en l'Orient, & de la mer de Panama, en Occident (laquelle pour ceste occasion engendre & produit en soy des Cayamans) comme aussi en la mer du Bresil. Il y a d'autres mers, voire en mesme degré de hauteur, fort froides, comme en celle du Peru, en laquelle nous eumes froid, comme j'ay raconté cy-dessus, quand

nous la nauigeasmes la premiere fois, qui estoit en Mars, & au temps que le Soleil cheminoit par dessus. A la verité en ce continent, où la terre & l'eau sont de mesme sorte, l'on ne peut imaginer autre occasion de si grande difference, sinon la propriété du vent qui les rafraischit. Que si l'on veut de près aduiser à ceste consideratiõ du vent, dont nous auons parlé, l'on pourra resoudre plusieurs doutes qu'aucuns mettent en auant, & qui semblent choses estranges & merueilleuses, scauoir pourquoy le soleil donnant de ses rais sur la region Torride, & particulierement au Peru, voire beaucoup plus violemment qu'il ne fait pas en Espagne és iours caniculaires, neantmoins l'on resiste à sa chaleur avec vne fort legere couuerture, si bien qu'au couuert d'vne natte ou d'vn simple toict de paille, l'on est mieux contregardé de la chaleur, que l'on n'est pas en Espagne dessouz vn toict de bois, & mesme d'vne voute de pierre. Daüantage pourquoy les nüiçts d'Esté ne sont chaudes ny ennuieuses au Peru, comme en Espagne? Pourquoy aux plus hauts sommets des montagnes, & mesme entre les monceaux de neige, il y fait quelquesfois de grandes & insupportables chaleurs. Pourquoy en toute la prouince de Colao, quand l'on se trouue à l'ombrage quelque petit qu'il puisse estre, l'on y sent du froid, mais quãd l'on vient à en sortir aux rayons du soleil, incontinent l'on vient à y sentir vne excessiue chaleur. Pourquoy toute la coëte du Peru estant pleine de sablons, neantmoins se trouue fort temperee, & pourquoy Potozi distant de la cité d'Argent tant seulement de dix-huiçt lieuës, & en vn mesme de-

HISTOIRE NATURELLE

gré, est toutesfois de si differente temperature, que le pays estant tres-froid, il est sterile & sec à merueilles: au contraire la ville d'Argent est temperée, declinant à la chaleur, & a vn terroir fort gracieux & fertile. C'est donc pour certain le vent qui principalement cause toutes ces estranges diuersitez: car sans le benefice du vent frais, l'ardeur du Soleil est telle, qu'encor que ce soit au milieu des neiges, elle brusle & embraze, mais aussi quand la fraischeur de l'air reuiët, aussi tost toute la chaleur s'appaise, quelque grande qu'elle soit: & où ce vent frais est ordinaire, & regne souuent, il empesche que les vapeurs terrestres & grossieres que exhale la terre, ne se ioignent, & causent vne pesante & ennuyeuse chaleur, dont le contraire aduient en Europe, dautant que par l'exhalation de ces vapeurs, la terre demeure comme bruslee du Soleil du iour, qui est cause que les nuicts y sont si chaudes & ennuyeuses, tellement qu'il semble plusieurs fois que l'air sorte comme d'vne fournaise. Pour ceste mesme raison, au Peru ceste fraischeur du vent cause que par le moyen de quelque petit ombrage au coucher & declin du Soleil, l'on y est assez fraichement: au contraire en Europe le temps le plus doux & plus agreable en Esté est le matin, & le soir est le plus froid, & le plus ennuyeux. Mais au Peru, en tout l'Equinoxe il n'en est pas de mesme, d'autât que tous les matins que le vent de la mer y cesse, & que le Soleil y commence à jeter ses rayons, pour ceste raison l'on y sent la plus grande chaleur aux matins, iusques au retour dudit vent, qu'ils appellent autrement, Marée, ou vent de la mer, qui fait qu'on commence

à sentir le froid. Nous auons experimenté tout cecy du temps que nous estions aux Isles qu'ils appellent de Barlouâte, où au matin nous suyons de chaud, & à midy nous sentions vn bon frais, pource que la bize ordinaire, qui est vn vent frais & gracieux y souffle alors.

*Que ceux qui habitent souz l'Equinoxe viuent
d'une vie fort douce & delicieuse.*

CHAP. XIII.

¶ I ceux qui ont eu opinion que le Paradis terrestre estoit en l'Equinoxe, se fussent conduits par ce discours, encor ne sembleroient-ils point estre du tout hors du chemin. Non que ie vueille resoudre que le Paradis delicieux dont parle l'Escripture, soit en ce lieu là, d'autant que ce seroit temerité de l'affirmer pour chose certaine; mais ie dis que si l'on peut dire qu'il y ait quelque Paradis en la terre, ce doit estre en lieu où l'on iouist d'une temperature fort tranquille & fort douce. Car il n'y a chose si fascheuse & repugnante à la vie humaine, que de viure sous vn ciel ou vn air contraire, ennuyeux & maladis, comme il n'est chose plus agreable que de iouir d'un ciel & d'un air qui soit sain, doux, subtil & gracieux. Il est certain que nous ne participos point d'aucun des elemens, ny n'en auons l'usage si souuent en l'interieur du corps, que nous auons de l'air. C'est celuy qui enuironne nos corps de toutes parts, qui nous entre iusques dans les

entrailles, & à chaque moment nous va visitant le cœur, auquel il imprime ses propriétés. Si l'air est tant soit peu corrompu, il cause la mort: si il est pur & salubre, il augmente les forces. Finalement nous pouuons dire que l'air seul est toute la vie des hommes, de sorte que combien que l'on aye des biens & des richesses, si est-ce que si le Ciel est fâcheux & mal sain, l'on ne peut viure à l'aise, ny avec du contentement. Mais si l'air & le Ciel est salubre, gracieux & plaisant, encor que l'on n'ait d'autres richesses, ne laisse de donner du contentement & du plaisir. Considerant à part moy l'aggreable temperature de plusieurs terres des Indes, où l'on ne sçait que c'est de l'Hyuer, qui par son froid gele & estraint, ny de l'Esté, qui ennuye par ses chaleurs, mais avec vne natte, l'on se guarantit de quelque iniure du temps que ce soit, & où il est à peine besoin de changer d'habit en toute l'année: le dis certes que considerant cela plusieurs fois, ie trouue & me semble encor auourd'huy que si les hommes se vouloient vaincre eux-mesmes, & se deslier des lacs que la cupidité leur dresse, se desistans de plusieurs inutiles & pernicieux desseins, sans doute qu'ils pourroient viure aux Indes fort doucement & heureusement: car ce que les autres Poètes chantent des champs Elisées, & de la fameuse Tempé, ou ce que Platon raconte, ou feint de son Isle Atlantique, certes les hommes les trouueroient en ces terres, si d'un cœur genereux ils aimoient mieux estre seigneurs de leur argent, & de leur couuoitise, que d'en demeurer esclaves comme ils sont. Ce que nous auons traicté iusques icy suffira touchât les qualitez de

l'Equinoxe, du froid, chaud, sechereffe, pluyes,
& des causes de sa temperature. Le discours en
particulier des diuersitez des vents, eaux, des ter-
res, des metaux, plantés & animaux qui y sont,
& dont y a aux Indes grande abondance, restera
pour d'autres liures, car la difficulté de ce qui est
traitté en cestuy-cy, quoy qu'au bref, le fera para-
uanture trouuer plus long qu'il n'est.

ADVERTISSEMENT
AV LECTEUR.

L E lecteur doit estre aduertty que i'escry-
uy les deux liures precedens en Latin,
lors que i'estois au Peru, & pource parlent-
ils des choses des Indes, comme de choses
presentes. Depuis estant venu en Espagne,
me sembla bon de les traduire en langue
vulgaire, & ne voulus changer la façon de
parler qui y estoit couchée: mais aux cinq
liures suiuan, parce que ie les ay faits en
Europe, i'ay esté contraint de changer la
façon de parler, & de traiter en iceux les
choses des Indes, comme terres & choses
absentes: & parce que ceste diuersité de
parler pourroit avec raison offenser le le-
cteur, il m'a semblé bon l'aduertir de ceci.



LIVRE TROISIEME

DE L'HISTOIRE NATU-
RELLE ET MORALE
des Indes.

*Que l'histoire naturelle des Indes est
plaisante & agreable.*

CHAPITRE PREMIER.

DOVTE histoire naturelle de soy est agreable, & mesme est vtile, & de grand profit à ceux qui veulent eslever leur discours, & contemplation en haut, en ce qu'elle les excite à glorifier l'Autheur de toute la nature, comme nous voyons que font les sages & saincts personnages, principalement David en plusieurs & diuers Pseaumes, où il celebre l'excellence des œuvres de Dieu. Et Iob aussi traittât des secrets du Createur, où le mesme Seigneur respond à Iob si simplement: Celuy qui se plaira d'entendre les vrayes œuvres de ceste nature si diuerse & si abondante, aura vrayemēt le plaisir & contentement de l'histoire, & plus encor quand il cognoistra que ce ne sont point simples œuvres des hommes, mais

Psal. 103.

135. 91.

92. 18. 8.

Iob. 28. 38

39. 40. 41.

du Createur mesme, & qu'il passera plus outre, & paruiédra à cōprendre les causes naturelles des œures, il sera occupé en vn vray exercice de Philosophie. Mais qui esleuera plus haut sa consideration, regardant au grand & premier Architecte de toutes ces merueilles, cognoistra la sagesse & grandeur infinie d'iceluy, pourrons dire qu'il traictera vne excellente Theologie, & par ainsi la narratiō des choses naturelles peut beaucoup seruir pour plusieurs bonnes consideratiōs, combien que la foiblesse & debilité de plusieurs appetits ait accoustumé ordinairement de s'arrester au moins profitable, qui est le desir de scauoir choses nouuelles, appellé curiosité. Le discours & histoire des choses naturelles des Indes; outre le commun contentement qu'il donne, il en a encore vne autre, qui est de traiter de choses esloignées, la plus-part desquelles ont esté incogneues aux plus excellens autheurs de telle professiō qu'ayent esté entre les anciens. Que sil falloit escrire ces choses naturelles des Indes aussi amplemen comme elles le requierent bien, estans choses si remarquables, ie ne doute pas qu'on n'en peüst faire des œures qui ne seroiēt pas moindres que celles de Pline, Theophraste & Aristote. Mais ie ne me repute point assez suffisant, & (encor que ie le fusse) ce ne seroit mon intention, ne tendant à autre fin que de remarquer quelques choses naturelles que i'ay veues & cogneues estant aux Indes, ou bien que i'ay entendues de personnes dignes de foy; lesquelles me semblent estre rares, & peu cogneues en l'Europe. A raison dequoy i' passeray succinctement sur beaucoup d'icelles

ant pource qu'elles sont ja escrites par d'autres, ou bien qu'elles requierent dauantage d'esclaircissement & de discours, que ce que ie leur pourrois donner.

*Des vents, de leurs differences, proprietéz
& causes en general.*

CHAP. II.

YANT traité aux deux liures precedens ce qui concerne le Ciel, & l'habitation des Indes en general, il nous conuient parler des trois elements, l'air, l'eau & la terre, & de leurs proprietéz, qui sont les metaux, plantes & animaux: car pour le regard du feu, ie ne voy chose speciale aux Indes qui ne soit és autres regions, si quelqu'vn ne vouloit dire que la façõ de tirer du feu en frottant deux bastons l'vn contre l'autre, comme en font quelques Indiens, de cuire quelque chose en des courges, y jettant vne pierre ardente, & d'autres choses semblables fussent à remarquer, aussi en ay-ie escrit ce que l'on en pouuoit dire. Mais de ceux qui sont aux Vulcans ou bouches de feu des Indes, dignes certainement de remarque, j'en diray à leur ordre en traittât de la diuersité des terres, esquelles l'on trouue ces feux ou Vulcans. Parquoy pour commencer par les vêts, ie diray premieremēt que c'est à bonne cause que Salomon, entre les grandes sciences que Dieu luy auoit donnees, estime beaucoup la cognoissance de la force des vents, & de leurs proprietéz certainement admirables: pource que les vns sont pluuieux, & les autres secs, les vns maladifs, & les

HISTOIRE NATURELLE

autres sains, les vns chauds, & les autres froids, les vns doux & gracieux, & les autres rudes & tempestueux, les vns steriles, & les autres fertiles, avec vne infinité d'autres differences. Il y a des vents qui courent en certaines regions, & sont comme seigneurs d'icelles, sans souffrir l'entree ou communication de leurs contraires. En d'autres parties ils soufflent de telle façon, que tantost ils sont vainqueurs, & tantost sont vaincus, & bien souvent il y a des vents diuers & contraires, lesquels courent ensemble tout en vn mesme temps, diuisans le chemin entr'eux, & quelquesfois les vns soufflent en haut d'une façon, & les autres par le bas d'une autre; quelquesfois se rencontrent violemment les vns les autres, qui fait courir de grandes fortunes à ceux qui sont lors sur mer. Il y a des vents qui aident à la generation des animaux, & d'autres qui l'empeschent, & y sont contraires. Il y a vn certain vent de telle propriété, que quand il souffle en quelque contree, il y fait pleuvoir des pulces, non point par maniere de dire, mais en si grande abondance, qu'ils en troublent & obscurcissent l'air, & en courent tout le riuage de la mer, & en d'autres endroits il fait pleuoir des petits crapaux.

Ces diuersitez & d'autres qui sont assez cogneuës, s'attribuent communément au lieu par où passent ces vents, pource qu'ils disent que de ces lieux ils prennent leurs qualitez d'estre froids chauds, secs, ou humides, maladifs ou sains, & ainsi de tout le reste, ce qui est en partie veritable & ne le peut-on nier, d'autant qu'en peu de distance l'on void en vn mesme vent beaucoup d

diuersitez. Pour exemple, en Espagne le Solanus
 ou vent de Leuant est communément chaud &
 ennuyeux; en Murcia c'est le plus frais & plus sain
 qui y soit, pource qu'il passe par ces vergers, & ce-
 le si large campagne qu'on void assez fraische. En
 Carthagene, qui n'est guere esloignée delà, le
 mesme vent est ennuyeux & mal sain. Le Meri-
 tional, que ceux de la mer Oceane appellent Sud,
 & ceux de la mer Mediterranee Meziozorne,
 communément est pluuieux & moleste, & en la
 mesme ville que ie dis, est sain & gracieux. Pline
 raconte qu'en Afrique il pleut du vent de Nort,
 & que le vent de Midy est serain. Qui voudra
 donc considerer de pres ce que j'ay dit de ces vêts,
 pourra bien comprendre qu'en peu de distance
 & espace de terre ou de mer, vn mesme vent a
 plusieurs & diuerses proprietéz, voire quelques-
 fois toutes contraires. D'où l'on peut inferer
 qu'il tire & acquiert sa proprieté & qualité du
 lieu par où il passe. Ce qui est vray de telle façon,
 que l'on ne peut pas toutesfois dire infaillible-
 ment que ce soit la seule & principale cause des di-
 uersitez & proprietéz des vents. Car c'est chose
 que l'on apperçoit & recognoist fort bien, qu'en
 une region qui contienne cinquante lieux de cir-
 cuit, ie le mets ainsi pour exemple, le vent qui
 souffle d'vn costé est chaud & humide, & celuy
 qui souffle d'vn autre, est froid & sec. Toutesfois
 ceste diuersité ne se trouue point es lieux par où
 il passe, qui me fait dire plustost que les vêts d'eux
 mesmes apportent quant & eux ces qualitez,
 où vient que l'on leur approprie les noms de
 ces qualitez. Pour exemple, l'on attribue au vent

de Septentrion, autrement appellé Cierço, ou Nort, la propriété d'estre froid & sec, & de consumer les bruines. A son contraire, qui est le vent de Midy, Leueche ou Sud, est aussi attribué tout le contraire, qui est d'estre humide & chaud, & d'engendrer des brouillats. Cecy donc estant general & commun, l'on doit rechercher vne autre cause vniuerselle, pour donner raison de ces effects, & ne suffit pas de dire que les lieux par où ils passent leur donnēt ces proprietēz qu'ils ont, puis que passans par de mesmes lieux, on void qu'ils ont apertemēt effects tous contraires. Tellement que nous deuons confesser par force, que la region du Ciel où ils soufflent, leur donne ces proprietēz & qualitez. Comme le Septentrional de soy est froid, pource qu'il procede du Nort, qui est la region plus esloignee du Soleil. Le Sud qui souffle du Midy est chaud, & pource que la chaleur de soy attire les vapeurs, il est aussi humide, & pluuieux: au cōtraire le Nort est sec & subtil, d'autant qu'il ne laisse espaisir les vapeurs, & de ceste façon l'on peut discourir des autres vēts, leur attribuans les proprietēz des regions de l'air d'où ils soufflent. Mais considerant cela de plus pres, ceste raison encor ne me peut satisfaire. Parquoy ie veux demander, que fait la region de l'air par où passent ces vents, si elle ne leur attribue point sa qualité. Ie le dy, pour autant qu'en Allemagne le Meridional est chaud & pluuieux, & en Afrique le Nort est froid & sec. Neantmoins il est tres-certain que de quelconque region d'Allemagne où s'engendre le Sud, doit estre plus froid que qu'aucune d'Afrique où s'engendre le Nort

Que sil est ainsi doncques, pour quelle raison est-ce que le Nort est plus froid en Afrique, que n'est le Sud en Allemagne, veu qu'il procede d'une region plus chaude? L'on me pourra respondre que c'est à cause qu'il souffle du Nort qui est froid, mais cela n'est pas chose suffisante ny veritable: car sil estoit ainsi, lors que le Septentrional souffle en Afrique, il deuroit aussi courir & continuer son mouvement en toute la region iusques au Nort: ce qui n'est pas toutesfois, car en vn mesme tēps il court des vents de Nort fort froids és terres qui sont en moins de degrez, & des vents d'embas, qui sont fort chauds és terres situees en plus de degrez, ce qui est tout certain, coustumier & notoire. D'où l'on peut, à mon iugement, inferer que ce n'est pas raison pertinente de dire, que les lieux par où passent les vents leur donnent ces qualitez, ny mesme qu'ils sont diuersifiez, pource qu'ils soufflent de diuerses regions de l'air, encor que l'un & l'autre en soit quelque raison, comme i'ay dit. Mais il est besoin de s'enquerir plus auant pour sçauoir quelle est la vraye & originelle cause de ces differences si estranges qu'on void entre les vents. Je n'en peux imaginer d'autre, sinon que la mesme cause efficiente qui produit & fait naistre les vents, leur donne & imprime quant & quant ceste premiere & originelle propriété. Car à la verité, la matiere de laquelle les vents sont formez (qui n'est autre chose selon Aristote, que l'exhalation des elements interieurs) peut bien causer en effect vne grande partie de ceste diuersité, pour estre plus grosse, plus subtile, plus seche ou plus humide. Mais ce n'est pas pourtant vne

HISTOIRE NATURELLE

raison pertinente, veu que nous voyons en vne
 mesme region où les vapeurs & exhalations sont
 d'une mesme sorte & qualité qu'il sy esleue des
 vents & effects tous contraires. Parquoy l'on
 doit referer la cause à l'efficient superieur & cele-
 ste, qui doit estre le Soleil, & au mouuement &
 influence des cieux, lesquels par leurs mouue-
 ments contraires donnent & causent de diuerfes
 influences. Mais les principes de ces mouuemens
 & influences sont si obscurs & cachez aux hom-
 mes, & d'ailleurs si puissans & de si grande effica-
 ce, que le saint Prophete Dauid en esprit pro-
 phetique, & le Prophete Hieremie celebrans les
 grandeurs du Seigneur, en parlent ainsi, *Qui pro-*
fert ventos de thesauris suis, qui tire les vents de ses
 thresors. A la verité ces principes & commence-
 mens sont des thresors bien riches & bien ca-
 chez: car l'Auther de toutes choses les tient en
 sa main & en sa puissance, quand il luy plaist les
 tire & les met dehors pour le bien ou pour le cha-
 stiement des hommes, & enuoye tel vent qu'il
 veut, non pas en la façon de cet Eolus, lequel les
 Poëtes ont follement feint auoir la charge de te-
 nir les vents arrestez & enfermez dans vn antre,
 tout ainsi que des bestes sauuages. Nous ne voyons
 point le commencement de ces vents, & ne sca-
 uons non plus combien ils doiuent durer, d'où
 ils procedent, ny iusques où ils doiuent aller. Mais
 nous voyons & cognoissons fort bien les diuers
 effects & operations qu'ils font, ainsi que la su-
 preme verité, auther de toutes choses nous l'a
 apprins, disant: *Spiritus ubi vult spirat: & vocem eius*
audis, & nescis vnde venit aut quò vadit. L'esprit ou

Psal. 134. 6.
Hier. 10.

vent souffle où bon luy semble, & bié que tu sente son soufflement, tu ne sçais pas toutesfois d'où il procede, ny iusques où il doit arriuer: afin de nous enseigner, que comprenans si peu és choses qui nous sont presentes & communes, nous ne deuons pas presumer d'entendre ce qui est si haut & si caché, que les causes & motifs du S. Esprit. C'est pourquoy il suffit que nous cognoissions les operations & effects, lesquels nous sont suffisamment descouuerts en sa grandeur & perfection, & d'auoir en general philosophé ce peu des vents & des causes de leurs differences, proprieté & operations que nous auons reduites en trois, qui sont le lieu par où ils passent, les regiõs où ils soufflét, & la vertu celeste, principe & motif des vents.

*D'aucunes proprieté de vents qui courent
au nouueau monde.*

C H A P. III.

ES T vne question fort disputee par Aristote, sçauoir si le vent Auster, que nous appelons Abreguo ou Sud, souffle depuis le Pole Antarctique, ou bien tant seulement depuis l'Equinoxe & Midy, qui est proprement demander si par delà l'Equinoxe il a & retient aussi la mesme qualité de chaud & pluuieux que nous voyons icy. C'est vn poinct sur lequel on peut, non sans raison, entrer en doute. Car bien qu'il passe l'Equinoxe, il ne laisse pas toutesfois d'estre vent d'Auster ou Sud, puis qu'il vient du mesme costé du monde, comme le vent de Nort qui court du costé contraire, ne laisse pas aussi d'estre Nort,

Arist. 2.

Met. c. 5.

HISTOIRE NATURELLE

encor qu'il passe outre la Torride & ligne Equinoxiale. Et semble bien par cela que ces deux vents doiuent retenir leurs premieres proprietes: l'un d'estre chaud & humide, & l'autre froid & sec, l'Auster de causer les bruines & des pluyes & le Boree ou Nort de les consommer, & de rendre le Ciel serain & tranquille. Toutesfois Aristote s'encline à la contraire opinion, pour au tant qu'en Europe le Nort est froid, pource qu'il vient du Pole, region extremement froide, & le Sud au contraire est chaud, pource qu'il vient du Midi, qui est aussi la region que le soleil eschauffe dauantage. Par ceste raison donc il faudroit croire que l'Auster seroit froid à ceux qui habitent l'autre partie de la ligne, & que le Nort leur seroit chaud: car en ces parties l'Auster vient du Pole, & le Nort vient du Midy. Et combien qu'il semble par ceste raison que l'Auster ou Sud doieue estre plus froid par delà que n'est pas le Nort par deçà, attendu que l'on tient la region du pole du Sud plus froide que celle du pole du Nort, à cause que le soleil demeure sept iours dauantage par an au Tropicque de Cancer, qu'il ne fait pas au Tropicque de Capricorne, comme il appert par les Equinoxes & solstices qu'il fait es deux cercles. En quoy il semble que la nature ait voulu monstrer la preeminence & excellence que ceste moictié du monde qui est au Nort a sur l'autre moictié qui est au Sud; d'où il semble qu'il y ait raison de croire que ces qualitez des vents se changent en passant la ligne: mais à la verité il n'en est pas ainsi, à ce que j'ay peu comprendre par l'experience de quelques annees que j'ay esté en ces par

ties des Indes, qui gisent au Sud del'autre costé de la ligne. Il est bien vray que le vent du Nort n'est pas si communément froid & ferein par delà, comme il est icy. En quelques endroits du Peru, comme en Lyma, & aux plaines, ils experimētent que le Nort leur est maladif & ennuyeux, & par toute ceste coste, qui dure plus de cinq cents lieuës, ils tiennent le Sud pour vn vent sain & frais, & qui plus est tres-serain & gracieux; mesmes que iamais il n'en pleut, tout au contraire de ce que nous voyons en Europe, & en ceste partie de la ligne, Toutesfois ce qui est en la coste du Peru, n'est pas vne regle generale; mais plustost vne exception, & vne merueille de nature, de ne pleuvoir iamais en ceste coste-là, & qu'il y regne tousiours vn mesme vent, sans donner lieu à son contraire, dequoy nous dirons apres ce qu'il nous en semblera. Maintenant demeurons à ce point, que le Nort n'a point de l'autre costé de la ligne les proprietéz que l'Auster a par deçà, encor que tous deux soufflent du Midy à des regions & parties du monde opposites & contraires. Car ce n'est pas reigle generale par delà, que le Nort soit chaud ny pluuieux, comme l'Auster l'est par deçà: au contraire il pleut là aussi bien lors que nostre Auster y regne, commel'on void en toute la Sierre ou montagne du Peru, en Chillé, & en la terre de Gongo, qui est de l'autre costé de la ligne, & bien aduancée en la mer. Et en Potozi mesme, le vent qu'ils appellent Tomahani, (qui est nostre Nort, si i'ay bonne memoire) est extremement froid, sec, & mal plaisant, comme il nous est pardeçà. Il est vray que ce n'est pas chose coustumie-

re par delà, que ce Nort dissipe les nuages comme icy: au contraire (si ie ne me trompe) il cause souuentefois de la pluye. Et n'y a point de doute que les vents ne tirent & n'empruntent ceste grande diuersité d'effects contraires des lieux par où ils passent, & des prochaines régions d'où ils naissent, comme chaque iour l'on experiente en mil endroits. Mais parlant en general de la qualité des vents, l'on doit plustost regarder aux costes & parties du monde, d'où ils naissent & procedent, que non point pour estre du costé de deçà la ligne, ou autrement, comme il me semble que le Philosophe en a eu opinion. Ces vents capitaux, qui sont le Leuant & le Ponant, n'ont point de qualitez si vniuerselles, ne si communes en ce continent, ny en l'autre comme les deux susdits. Le Solanus ou Leuant est icy ordinairement ennuyeux & mal sain, & le Ponant ou Zephyre est plus doux & plus sain. Aux Indes & en toute la Torride, le vent d'Orient qu'ils appellent brise, est au contraire d'icy fort sain & delicieux. Du Ponant ie n'en pourray dire chose certaine ny generale, d'autant qu'il ne souffle point du tout, ou bien fort rarement en la Torride, car en tout ce que l'on nauige entre ces deux Tropiques, le vent de la brise y est ordinaire, mais pour ce que c'est vne des merueilleuses œuures de nature, il sera bon d'en entendre la cause & l'origine.

*Que les brises courent tousiours en la Torride, & hors
d'icelle les vents d'abas & les brises y
sont tousiours ordinaires.*

CHAP. IIII.

Le chemin de la mer n'est pas comme celuy de la terre, pour retourner par où l'on a passé, il y a vn mesme chemin, dit le Philosophe, d'Athenes à Thebes, que de Thebes à Athenes, mais il n'est pas ainsi en la mer, pource que l'on va par vn chemin, & retourne-on par vn autre. Les premiers qui descouurent les Indes Occidentales, voire Orientales, trauaillerent beaucoup, & eurent de grandes difficultez à trouuer la route, iusques à ce que l'experience maistresse de ces secrets, leur eust enseigné, que de nauiger par l'Ocean, n'est pas chose semblable, que de passer en Italie par la mer Mediterranee, où l'on va reconnoissant au retour les mesmes ports & caps qu'on a veus à l'aller, & ne fait on tousiours qu'attendre la faueur du vent, qui sy change en vn instant, & encor quand il leur defaut, ils ont recours & se seruent fort bien de la rame, & ainsi vont & viennent les galeres tousiours en costoyant la terre. En certains endroits de la mer Oceane l'on ne doit esperer autre vent, que celuy qui court, parce que ordinairement il y dure long temps: en fin celuy qui est bon pour aller, ne l'est pas pour retourner: car en la mer outre le Tropicque, & dedãs la Torride, les vents de Leuant y regnent tousiours, soufflant continuellement, sans permettre leurs contraires, en laquelle region

*Iuan de
Gacos in
decada. I.
l. 4. c. 6.*

y a deux choses merueilleuses, l'une qu'en icelle, (qui est la plus grande des cinq, en quoy ils diuisent le monde) regnent les vents d'Orient qu'ils appellent Brises, sans que ceux du Ponant & Midy, qu'ils appellent vents d'abas, ayent lieu de courir en aucune saison de l'annee. L'autre merueille est que ces brises ne cessent iamais de souffler, & le plus communément es lieux qui sont plus proches de la ligne, esquels il semble que les calmes deussent estre plus ordinaires, d'autant que c'est la partie du monde plus subiette à l'ardeur du Soleil. Mais c'est au contraire, car à peine l'on y voit des calmes, & si la brise y est beaucoup plus froide, & y dure plus long temps: ce qui a esté recogneu en toutes les nauigations des Indes. C'est donc là l'occasion pourquoy la nauigation que l'on fait allant d'Espagne aux Indes Occidentales, est plus briefue & plus facile, voire plus assurée que celle que l'on fait au retour d'icelles en Espagne. Les flottes sortans de Seuille ont le plus de peine & de difficulté à passer & arriuer iusques aux Canaries, d'autant que ce Golphe des Yegues, ou des iuments, est variable, estât batu de plusieurs & diuers vents, mais ayant passé les Canaries, elles vont baissans iusques à entrer en la Torride, où ils trouuent incontinent la brise, & y nauigent vent en poupe, de telle sorte, qu'à peine est besoin en tout le voyage de toucher aux voiles. Pour ceste raison ils appellerent ce grand Golphe, le Golphe des Dames, pour sa douceur & serenité. En apres suiuant leur route elles arriuent iusques aux Isles de la Dominique, Guadelupe, Desiree, Marigualante, & les autres, qui

Font en cet endroit comme les faux-bourgs des Indes. Là les flottes se separent, & se diuisent, d'ôt les vns (qui vont en la neufue Espagne) tirent à main droite pour recognoistre l'Espagnolle, & ayans recogneu le Cap saint Antoine, donnent iusques à saint Jean Delua, leur seruant tousiours la mesme brize. Celles de terre ferme prennent la main gauche, & vont recognoistre la haute montagne de Tayrone, puis ayant couché en Carthagene, passent outre à Nôbre de dyos, d'où par terre l'on va à Panama, & de là par la mer du Sud au Peru. Mais lors que les flottes retournent en Espagne, elles font leur voyage en ceste façon. La flotte du Peru va recognoistre le Cap saint Antoine, puis entre en la Hauane, qui est vn fort beau port, de l'isle de Cube, & celle de la neufue Espagne vient mesme toucher en la Hauane, estât sortie de la vraye Croix, ou de l'Isle de saint Jean Delua: toutesfoiste n'est sans trauail, pour ce que là ordinairement ventent les brises, qui est vn vent contraire pour aller à ce port de la Hauane. Ces flottes estans iointes pour retourner en Espagne, vont chercher leur hauteur hors des Tropiques, où incontinent ils trouuent des véts d'abas, qui leur seruent iusques à la veuë des Isles des Açores ou Tyerceres, & de là à Seuille. De sorte qu'ils font le voyage de l'aller en peu de hauteur, ne s'esloignans point de la ligne de plus de vingt degrez, qui est ja dans les Tropiques. Mais le retour se fait par le dehors d'iceux Tropiques en vingt-huict ou trente degrez de hauteur pour le moins, ce qu'ils font pour la raison susdite, d'autant que dans les deux Tropiques conti-

HISTOIRE NATURELLE

nuellement regnent des vents d'Orient, lesquels
 sont propres pour aller d'Espagne aux Indes Oc-
 cidentales, pource que la route est d'Orient au
 Ponant, & hors les Tropiques, qui est en vingt
 trois degrez de hauteur, l'on trouue des vents d'a-
 bas, lesquels sont plus certains & ordinaires plus
 l'on s'eslongne de la ligne, qui sont propres pour
 retourner des Indes, d'autant que ce sont vents
 de Midy & de Ponant, qui seruent pour courir à
 l'Orient & au Nort. Le mesme discours est aux
 navigations que l'on fait en la mer du Sud allant
 de la neufue Espagne & du Peru, aux Philippines,
 ou à la Chine, & retournant des Philippines ou
 Chine, à la neufue Espagne, car cela leur est facile,
 pource qu'ils nauigent tousiours d'Orient au Po-
 nant, proche de la ligne, où ils trouuent conti-
 nuellement le vent de brisé qui leur donne en pou-
 pe. En l'an quatre vingts quatre, sortit de Callao
 en Lyma, vn nauire pour aller aux Philippines,
 lequel courut & nauigea deux mil sept cets lieuës
 sans voir terre, & la premiere qu'il descouurit fut
 l'isle de Luffon, où il alloit & y print port, ayant
 fait son voyage en deux mois, sans auoir eu aucu-
 ne faute de vent, ny souffert aucune tourmente
 & fut sa route presque tousiours sous la ligne
 pource que de Lyma qui est à douze degrez au
 Sud il vint arriuer à Menilla, qui est quasi autret-
 tant au Nort. Le mesme heur accompagna Alua-
 ro de Mandana, quand il fut à la descouuerte de
 Isles appellées de Salomon, pource qu'il eut touf-
 iours le vent en poupe, iusques à la veuë de ces
 Isles, lesquelles doiuent estre distantes du lieu du
 Peru d'où ils sortirent comme mil lieuës, ayan

ait sa route tousiours en vne mesme hauteur au Sud. Le retour est comme le voyage des Indes en Espagne, car ceux qui retournent des Philippines ou Chine à Mexique, afin de trouuer les vêts d'abas, montent à beaucoup de hauteur, iusques à se mettre au droit des isles de Iappon, & venant à recognoistre les Calliphornes, retournent par la cote de la neufue Espagne, au port d'Acapulco, d'où ils estoient partis. De sorte qu'il est mesme prouué par ceste nauigation, que d'Orient au Ponant l'on nauige fort bien dans les Tropiques, d'autant qu'il y regnent des vents Orientaux: mais retournans du Ponant en Orient, l'on doit chercher les vents d'abas ou du Ponant hors des Tropiques en hauteur, de vingt-sept degrez. Les Portugais experimentent le mesme en la nauigation qu'ils font à l'Inde d'Orient, bien qu'au rebours, pource qu'allât de Portugal, le voyage est ennuyeux & de travail, mais le retour est plus aisé, d'autant qu'à l'aller leur route est du Ponant à l'Orient, tellement qu'il leur conuiét monter iusques à ce qu'ils ayent trouué les vents generaux, qu'ils disent, qui sont au dessus de vingt-sept degrez. Et au retour ils recognoissent les Tyercieres, mais c'est plus aisément, pource qu'ils viennent d'Oriët, en quoi les brises, ou Norts, leur seruent. Finalement les mariniers tiennent ja pour regle & obseruation certaine, que dás les Tropiques regnēt continuellement les vents de Leuant, parquoy il y est tres-facile de nauiger au Ponât. Mais hors iceux Tropiques, il y a en quelques saisons des brises, en d'autres & plus ordinairement des vêts d'abas: à raison dequoy ceux qui nauigent du Ponant en Orient

HISTOIRE NATURELLE
procurét tousiours sortir de la Torride, & se met-
tre en hauteur de vingt-sept degrez, & pour ceste
raison les hommes se sont ja hazardez d'entre-
prendre des nauigations estranges, & à des parties
esloignees & incogneuës.

*De la difference des brises & vent d'abas,
ensemble des autres vents.*

CHAP. V.

RIEN que ce qui a esté dit cy-dessus soit vne
chose si approuuee, & si vniuerselle, neant-
moins il me reste tousiours vn desir d'enquerir la
cause de ce secret, pourquoy en la Torride l'on
nauige tousiours d'Orient en Occident avec tel-
le facilité, & non pas au contraire d'Occident en
Orient. Qui est le mesme, que si l'on demandoit
pourquoy les brises regnent là, & non les vents
d'abas, puis que selon bonne Philosophie, ce qui
est perpetuel, vniuersel & de par soy (comme di-
sent les Philosophes) doit auoir vne cause propre
& de par soy. Or auant que de m'arrester à ceste
question qui me semble remarquable, il sera be-
soin de declarer ce que nous entendons par les
brises & vents d'abas, à cause que cela seruira beau-
coup pour ce subiect, & pour plusieurs autres
choses & matieres des vents & nauigations. Les
pilotes mettent trente deux differences de vents,
pource que pour conduire leur proué au port de-
siré, ils ont de besoin faire leur conte fort pun-
ctuellement & le plus distinctement & au menu
qu'ils peuuent, veu que pour peu qu'ils tirassent
en vn costé ou à l'autre, en fin de leur chemin, se

rouueroient beaucoup esloignez d'où ils pensoient aller : & ne content plus de trente-deux vents, d'autant que ces diuisions suffissent, & ne pourroit-on auoir la memoire pour en retenir l'auantage. Mais à la rigueur comme ils mettent trente-deux vents, l'on en pourroit conter 64. 28. & 256. finalement aller multipliant ces parties iusques à l'infiny. Car le lieu où se trouue le nauire estant comme le centre, & tout hemisphere en circonference, qui est ce qui empesche que l'on ne puisse conter des lignes sans nombre, lesquelles sortans de ce trente, tirent droit à ce cercle lineal en tout autant de parties, qui feront autant de vents diuers, puis qu'ainsi est que le vent qui vient de toutes les parties de l'hémisphere, & qu'on le peut diuiser en autât de parties que nous voudrons imaginer. Toutesfois la sagesse des hommes se conformant à la sainte Escriture, remarque quatre vents, qui sont les principaux de tous, & comme quatre coings de l'Vniuers, que l'on ferme, en faisant vne croix avec deux lignes, dont l'vne va d'un Pole à l'autre, & l'autre d'un equinoxe à l'autre, & sont d'un costé le Nort, ou Aquilō, & l'Auster ou vent de Midy, son contraire : & de l'autre costé l'Orient, qui procede d'où sort le Soleil, & le Ponant d'où il se couche. Et combien que l'Escriture sainte parle en quelques endroits d'autres diuersitez de vents, comme de l'Eurus, & Aquilon, que ceux de la mer Oceane appellent Nort-d'est, & ceux de la mer Mediterranee Gregual, duquel il est fait mention en la nauigation de saint Paul ; si est-ce que la mesme Escriture sainte rapporte ces quatre differences remarqua-

HISTOIRE NATURELLE

bles, que tout le monde cognoist, qui sont, comme il est dit, Septentrion, Midy, Orient & Ponant. Mais d'autant que l'on trouue trois differences au leuer, & naissance du Soleil (d'où vient le nom d'Orient) à sçauoir les deux plus grandes déclinaisons qu'il a accoustumé de faire, & le milieu d'icelles, selon qu'il naist en diuers lieux en Hyuer, l'Esté & en celle qui tiét le milieu de ces deux saisons. Pour ceste raison l'on conte deux autres vents qui sont l'Orient d'Esté, & l'Oriét de l'Hyuer, & par consequent deux autres Ponants d'Hyuer & d'Esté, contraires aux dessusdits. De sorte qu'il y a huiët vents, en huiët poinëts notables du ciel, qui sont les deux poles, les deux equinoxes, les deux solstices, & leurs opposites au mesme cercle, lesquels sont appellez de diuers noms & appellations en chacun lieu de la mer & de la terre. Ceux qui nauigent l'Ocean ont accoustumé les appeller ainsi. Ils donnent le nom de Nort aux vents soufflans de nostre pole, qui retient le mesme nom de Nort, & de Nortdest: celuy qui luy est prochain, & qui vient de l'Oriët estiuial, il l'appellent Est: celuy qui sort du vray Oriët equinoccial, & Suest celuy qui vient de l'Oriët d'Hyuer. Au midy ou pole Antarctique, ils donnent le nom de Sud, & à celuy du couchant d'Hyuer, le nom de Suroest, au vray couchant equinoccial, le nom de oest, & au couchant d'Esté, celuy de nord oest. Ils diuisent entr'eux le reste des vents, & leur donnent les noms, selon qu'ils participēt & s'approchent des autres, comme nord nord oest, nord noitdest, est norddest, est suest, sur soroest, susuest oest suroest, oest nord oest, de sorte que par leur

denominations l'on cognoist d'où ils procedent. En la mer Mediterranee encor qu'ils suiuent la mesme diuision, & façon de conter, neantmoins ils leur donnent d'autres noms differents, ils appellent le Nort, Tramontane, & son contraire qui est le Sud, Mezoiorne, ou Midy, l'Est ils l'appellent Leuant, & l'Oest Ponant, & ceux qui trauersent ces quatre, ils les nomment ainsi: le Suest est par eux dit Xirocque, ou Xaloque, & son opposite qui est le Nortouest, Mestral. Ils appellent grec, ou gregual, le norddest, & le suroest son contraire leuesche, lybique, ou affriquain. En Latin les quatre cogneus sont, Septentrio, Auster, Subsolanus, Fauonius, & les entre-lassez sont Aquilo, Vulturinus, Affricus & Corus. Selon Pline Vulturinus & Eurus sont vn mesme vêt, qui est le suest, ou xaloque, fauonius est le mesme que l'oest ou Ponant, Aquilo & Boreas le mesme que norddest, ou gregual, & Tramontane, l'Africus & lybique, est ce suroest ou leuesche, l'auster & notus, est le sud ou midy, corus & zephyrus, n'est autre que le norddest, ou mestral, & à son prochain qui est norddest ou gregual, on ne luy dōne autre nom que Pheniciē. Quelques autres les diuisent d'une autre maniere, mais parce que ce n'est pas à present nostre intentiō de raconter les noms Latins & Grecs de tous les vêts, disōs seulement qui sont ceux d'entre ces vêts que nos mariniers de l'Océā d'Inde appellēt Brises, & vents d'abas. I'ay esté fort long temps en difficulté sur ces noms, voyāt qu'ils en vsoient fort differemment, iusques à ce que i'aye recogneu que ces noms sont plus generaux, que propres & particuliers. Ils appellent brises ceux qui ser-

HISTOIRE NATURELLE

uent pour aller aux Indes, & qui donnent quasi en poupe, lesquels par ce moyen comprennent tous les vents Orientaux & ceux qui en dependent, & appellent vents d'àbas ceux qui sont pres pour retourner des Indes, & qui soufflent depuis le Sud iusques au Ponant estiuai, de manière qu'ils sont comme deux escouades des vents de chacun costé, les Caporaux desquelles sont d'une part le nord'est ou gregual, & de l'autre le Suroest ou leuesche. Mais l'on doit entendre que du nombre des huit vents & differences que nous auons cottez, il y en a cinq qui sont propres pour nauiger, & non point les trois autres. Je veux dire que quand vn nauire nauige en la mer, il peut aller & faire long voyage avec l'un de ces cinq vents, encor qu'ils ne luy seruent pas esgallement, mais il ne se peut pas seruir d'aucuns des trois, comme si le nauire va au Sud, il nauigera avec le Nort, le Nord'est, le Nortouest, & avec l'Est, & l'Oest: Car ceux des costez seruent également pour l'aller & pour le venir. Mais du Sud, il ne s'en pourra seruir, pource qu'il luy est directement contraire, ny de ses deux collateraux, qui sont Suest & Suroest qui est vne chose fort triuiale & commune à ceux qui nauigent. C'est pourquoy il n'estoit besoin de le deduire icy, sinon pour signifier que les vents lateraux du vray Oriēt sont ceux qui communément soufflēt en la Torride, qu'ils appellēt Brises, & les vents de Midy declinās au Ponāt, qui seruēt pour nauiger d'Occident à l'Orient, ne sont point ordinaires en la Torride, parquoy l'on les va chercher hors des Tropiques, & les appellent les marinières des Indes communément vents d'àbas.

*Quelle est la cause pourquoy nauigeant en la Torride,
l'on y trouue tousiours des vents d'Orient.*

CHAP. VI.

ISONS maintenant ce qui touche la question proposée, sçavoir, quelle est la cause pourquoy l'on nauige bien en la Torride d'Orient au Ponât, & non pas au contraire. Surquoy nous deuons presupposer deux fondemens certains. L'vn est que le mouuement du premier mobile, qu'ils appellent rauissant, ou diurnel, non seulement tire & esmeut quant & luy les Spheres celestes, qui luy sont inferieures; comme nous le voyons chacun iour au Soleil, en la Lune, & aux Estoilles, mais aussi les elemens participent de ce mouuement, entant qu'ils n'en sont point empeschez. La terre ne se meut point à cause de sa grande pesanteur, qui la rend mobile, & qu'elle est aussi beaucoup esloignee de ce premier mobile. L'element de l'eauë ne se meut non plus de ce mouuement diurnel, d'autant qu'il est point & assemblé avec la terre, & font ensemble vne Sphere, de façon que la terre l'empesche de se mououir circulairement, mais les deux autres elemens, le feu & l'air sont plus subtils & plus proches des regions celestes, d'où vient qu'ils participent de leur mouuement, & sont meus & agitez circulairement, comme les mesmes corps celestes. Pour le regard du feu, il n'y a point de doute qu'il n'ait sa Sphere, ainsi qu'Aristote & les autres Philosophes l'ont tenu: mais pour l'air (qui est le poinct de nostre subiect) il est tres-certain

qu'il se meut du mouuement diurnel, qui est d'Orient à l'Occident, ce que nous voyons clairement és Cometes qui se meuuent d'Orient à l'Occident, montans, descendans, & finalement tournoyans en nostre hemisphere, de la mesme façon que les estoilles se meuuent au firmament. Car autrement, ces cometes estans en la regiõ & Sphere de l'air où elles s'engendrent, apparoissent & se consomment, il leur seroit impossible de se mouuoir circulairement comme ils se meuuent, si l'element de l'air où ils sont, ne se mouuoit du mesme mouuement du premier mobile. Car estãs ces cometes d'une matiere enflamée, par raison deuroient demeurer arrestees sans se mouuoir circulairement, si la Sphere où elles sont demeureroit sans se mouuoir, si ce n'est que nous feigniõs que quelque Ange ou intelligence chemine avec la Comete, la menant circulairement. En l'année 1577. apparut ceste merueilleuse Comete (de figure ressemblant un plumage (depuis l'horison presque iusques à la moitié du ciel, & dura depuis le premier Nouembre iusques au huitiesme de Decembre. ie dis depuis le premier de Nouembre, car iacoit qu'en Espagne on la veid & remarqua premierement au 9. de Nouembre (suiuant le recit des Historiens de ce temps) neantmoins au Peru, où i'estois pour lors, il me souuient bien que nous la veismes & remarquasmes huit iours deuant, & tous les iours ensuiuans. Pour la cause de ceste diuersité, quelques-uns la pourront dire particulierement, mais ie veux dire qu'en ce quarante iours qu'elle dura, nous remarquasmes tous, tant ceux qui estoient en Europe, que nous

titres aussi qui estions alors aux Indes, qu'elle se
 mouuoit chaque iour du mouuement vniuersel,
 d'Occident en Orient, comme la Lune & les autres
 estoilles. D'où il appert que la Sphere de l'air,
 estant sa region, il faut que le mesme element se
 meut de ceste façon. Nous recogneusmes aussi,
 que outre ce mouuement vniuersel elle en auoit
 encore vn autre particulier, par lequel elle se mou-
 uoit avec les planettes d'Occident en Orient, car
 chaque nuit elle deuenoit plus Orientale, ainsi
 que font la Lune, le Soleil, & l'Estoille de Venus.
 Nous remarquasmes dauantage vn troisieme
 mouuement particulier, dont elle se mouuoit au
 zodiaque vers le Nort, d'autant que passées quel-
 ques nuits, elle se trouuoit plus coniointe aux si-
 gnes Septentrionaux. Et parauanture cela fut cau-
 sée pourquoy ceste grãde comete fut plustost veüe
 par ceux qui estoient plus Meridionaux, comme le
 furent ceux du Peru. Et d'autre-part ceux de l'Eu-
 rope cõmencerent à la voir plus tard, à cause que
 par ce troisieme mouuement que i'ay dit, elle
 s'approchoit plus des Septentrionaux. Toutes-
 fois vn chacun a peu remarquer les differences
 de ce mouuement, de façon que l'on peut bien
 voir, que plusieurs & diuers corps celestes don-
 nent leur impression à la Sphere de l'air, ainsi est-
 il certain que l'air se meut du mouuement circu-
 laire du ciel, d'Occident en Orient, qui est le pre-
 mier fondement mis en auant cy-dessus. Le se-
 cond n'est pas moins certain ny notoire, qui est
 de le mouuement de l'air aux parties qui sont
 au delà de la ligne, ou proches d'icelle, est tres-vi-
 uant, & leger, & d'autant plus qu'il s'approche

HISTOIRE NATURELLE

del'Equinoxe, par consequent ce mouuement est d'autant plus lent & pesant, qu'il s'esloigne de la ligne en s'approchant des poles. La raison de ce-cy est manifeste, parce que le mouuement du corps celeste estant la cause efficiente de ce mouuement de l'air, il doit par necessite estre plus prompt & plus leger à l'endroit où le corps celeste a son mouuement plus viste. Or de vouloir enseigner la raison pourquoy le ciel a vn plus viste mouuement en la Torride, qui est la ligne plus qu'en autre partie du ciel, ce seroit peu estimer les hommes: puis qu'il est aisé de voir en vne rouë qu'on mouue, son mouuement est plus tardif & pesant à l'endroit de sa plus grande circonference, qu'à l'endroit de sa plus petite, & qu'elle acheue son grand tour au mesme espace de temps, que la moindre acheue son petit. De ces deux fondemens procedant de la raison pour laquelle ceux qui nauigēt grāc Golphes d'Orient au Ponant, trouuent tousiours vent en poupe, allans en peu de hauteur, & tant plus ils sont proches de l'Equinoxe, tāt plus le vent est certain & durable le vent. Et au contraire nauigeans du Ponant à l'Orient, ils trouuent tousiours vent en prouë & contraire. Pour ce que le mouuement tres-viste de l'Equinoxe tire apres soy l'element de l'air, comme il fait le surplus des Spheres superieures. Par ainsi l'air suit tousiours le mouuement du iour allant d'Orient au Ponant sans iamais varier, & le mouuement de l'air vis amene mesme apres soy les vapeurs & exhalations qui s'esleuent de la mer, ce qui cause en ces parties & regions vn continuel vent de brise, court de Leuant. Le Pere Alonso Sanchez, qui

vn religieux de nostre compagnie, qui a voyagé en l'Inde Orientale & Occidentale, comme homme ingenieux & experimenté, disoit qu'en nauigeant dessous la ligne, ou proche d'icelle, avec vn temps continu & durable, il luy sembloit que c'estoit le mesme air, meu du ciel, qui conduisoit les nauires, & n'estoit pas proprement vn vent ni exhalation, mais cet air esmeu du cours iournalier du Soleil. Pour preuue dequoy il mettoit en auant, que le temps est tousiours égal & semblable au Golphe des Dames, & es autres grands Golphes que l'on nauige en la Torride. Pour raison dequoy les voiles des nauires y sont tousiours de mesme façon sans aucune impetuosité, & sans qu'il soit besoin les changer presque en tout le chemin. Que si l'air n'estoit émeu du ciel, il pourroit quelquesfois defaillir, quelquesfois se changer au cōtraire, & quelquesfois y auroit des tourmentes. Toutesfois combien que cecy soit dit doctement, l'on ne peut pas nier que ce ne soit vent, & qu'il n'y en aye, attendu qu'il y a des vapeurs & exhalations de la mer, & que nous voyõs quelquesfois que tantost la brise est plus forte, & tantost plus froide, & remise de telle façon, qu'il aduiët quelquesfois que l'on ne peut porter toutes les voiles. L'on doit donc entendre, & est la verité que l'air esmeu attire quant & soy les vapeurs qu'il trouue, d'autant que la force est grande, & qu'il ne trouue point de resistance, pour raison dequoy le vent d'Orient & Ponant est aussi continuel & presque tousiours semblable es parties qui sont proches de la ligne, & presque en toute la Torride, qui est le chemin qui suit le

HISTOIRE NATURELLE
Soleil entre les deux cercles du Cancer & du Capricorne.

*Pourquoy sortans de la Torride en plus de hauteur,
l'on trouue plus souuent des vents d'abas.*

CHAP. VII.

QVI vouldra bien regarder de près ce qui a esté dit, pourra aussi bien entendre qu'en allant du Ponant à l'Orient, en hauteur plus outre que les Tropiques, l'on trouue des vents d'abas, d'autant que le mouuement de l'Equinoxe estant si viste, il est cause que l'air se meut deslous luy suiuant son mouuement, qui est d'Orient au Ponant, attirant quant & soy les vapeurs qui s'esleuent de la mer, de sorte que les vapeurs & exhalations qui s'esleuent des costes de l'Equinoxe, ou Torride, venans à rencontrer le cours & mouuement de la Zone, sont contraintes par la repercussion de retourner quasi au contraire, d'où viennent les vents d'abas, & Suroest, communs & ordinaires en ces parties là. Tout ainsi que nous voyons au cours des eauës, lesquelles si elles sont rencontrées d'autres qui soient plus fortes, retournent quasi au contraire. Et semble qu'il en soit ainsi des vapeurs & exhalations, d'où vient que les vents se tournent & se separent d'une part à l'autre. Ces vents d'abas regnent le plus communement en la moyëne hauteur, qui est de 27. à 37. degrez, combien qu'ils ne soient pas si certains & si reguliers que les brises le sont en peu de hauteur. La raison est pource que les vents d'abas ne sont pas causes de ce mouuement propre & ég-

du ciel, comme les brises le font, estans proches de la ligne. Mais, comme i'ay dit, ils y sont plus ordinaires, & bien souuent plus furieux & plus tempestueux. Mais en allant en plus grande hauteur, comme de quarante degrez, il y a aussi peu d'assurance és vents en la mer, comme en la terre, car tantost les Brises ou Norts y soufflent, & tantost les vents d'abas, ou Ponans, d'où viēt que les nauigations y sont plus incertaines & plus dangereuses.

Des exceptions qu'il y a en la regle susdite, & des vents & calmes qu'il y a en la mer & en la terre.

CHAP. VIII.

¶ E que nous auons dit des vents qui courent ordinairement dedans & dehors la Torride, se doit entendre en la haute mer, & aux grands Golphes; car en la terre c'est tout autrement, en laquelle l'on trouue de toutes sortes de vents, à cause de l'inegalité qu'il y a entre les montagnes & les vallees, le grand nombre des riuieres & des racs, & les diuerses situations des pays, d'où s'eschappent les vapeurs grosses & espaisles, lesquelles sont emuees de l'une ou de l'autre part, selon la diuersité de leur origine, & commencement, qui fait des vents diuers, sans que le mouuement de l'air, causé du ciel, ait tant de puissance que de les attirer, & mouuoir quant & soy. Et ceste diuersité de vents ne se trouue point seulement en la terre, mais aussi és costes de la mer, qui sont en la

HISTOIRE NATURELLE

Torride, pource qu'il y a des vents forains qui viennent de la terre, & marins, qui soufflent de la mer, lesquels vents de la mer sont ordinairement plus sains, & plus gracieux que non pas ceux de la terre, lesquels sont au contraire ennuyeux & mal sains, bien que ce soit la difference des costes qui cause ceste diuersité. Communément les forains ou terriens soufflent depuis la minuiet, iusques au Soleil leuant, & ceux de la mer, depuis que le Soleil commēce à se chauffer, iusques apres qu'il est couché. Dequoy la cause est parauanture, que la terre comme matiere plus grosse, fume dauantage alors que la flame du Soleil ne donne plus dessus, tout ainsi que le bois verd, ou mal sec fume dauantage en esteignant la flame. Mais la mer comme elle est composee de parties plus subtiles, n'engendre point de fumees, sinō quand l'on l'eschauffe: de mesme que la paille, ou le foing, estant humide & en petite quantité, engendre de la fumee quand on les brusle, & lors que la flame cesse, la fumée defaut tout aussi tost. Quoy qu'il en soit, il est certain que le vent de la terre souffle plustost la nuit, & celuy de la mer au contraire durant le iour. Tellement que tout ainsi qu'il y a souuentefois des vents contraires, violents & tempestueux es costes de la mer, ainsi y voit-on de tres-grands calmes. Quelques hommes qui ont experimentez racontent qu'ayans nauigé plusieurs grandes trauerfes de mer sous la ligne, il n'y ont neantmoins iamais veu de calmes, mais que tousiours peu ou beaucoup l'on y fait chemin à cause de l'air esmeu du mouuement celeste qui suffit à conduire la nauire donnant en poupe

comme il fait. J'ay desia dit comme vn nauire de Lyma allant à Manilla, nauigea & courut deux mil sept cèts lieuës, tousiours souz la ligne, à tout le moins n'en estant esloigné que de douze degrez, & ce au mois de Feurier & de Mars, qui est lors que le Soleil y est pour Zenith, & en tout cet espace ne trouuerent aucuns calmes, mais tousiours vn vent frais, tellement qu'en deux mois ils firèt ce grand voyage. Mais en la Torride, & hors d'icelle l'on a accoustumé de voir de grands calmes és costes où arriuent les vapeurs des Isles, ou de la terre ferme. C'est pourquoy les tourbillons & tempestes, & les inesperees esmotions de l'air sont plus certaines & ordinaires aux costes où arriuent les vapeurs de la terre, que non pas en la pleine mer. L'entens en la Torride, car hors d'icelle & en la haute mer l'on y trouue des calmes, & des tourbillons de vents. Toutesfois il ne laisse pas d'y auoir quelquesfois entre les deux Tropiques, voire en la mesme ligne, des grands vents & des pluyes subites, encor que ce soit bien auant dans la mer, car pour ce faire les vapeurs & exhalations de la mer sont assez suffisantes, lesquelles s'esmouuans aucunesfois hastiuement en l'air, causent des tonnerres & tourbillons, mais cela est plus ordinaire près de la terre, & dessus la terre. Quand ie nauigeay du Peru en la neufue Espagne, ie remarquay qu'en tout le temps que nous fusmes en la coste du Peru, nostre voyage fut (cōme tousiours a accoustumé) fort doux & facile, à cause du vent de Sud qui y court, & avec lequel l'on va vent en poupe, retournant d'Espagne & de la neufue Espagne. Comme nous trauerions

le Golphe, & allions tousiours auant dans la mer, presque tousiours souz la ligne, nous trouuafmes vn temps frais, paisible & gracieux, vent en poupe: mais arriuant comme proche de Nicaragua & de toute ceste coste, nous eufmes des vents contraires avec grande quantité de pluyes & broüillats, qui quelquesfois bruyent horriblement. Toute ceste nauigation fut dans la Zone Torride, car de douze degrez au Sud qu'est Lyma, nous nauigeafmes à dix-sept, où gist Guatulco, port de la neufue Espagne, & croy que ceux qui auront prins garde aux nauigations qu'ils ont faites dans la Torride, trouueront à peu près ce que i'en ay dit, qui suffira pour la raison des vents qui regnēt par la mer en la Zone torride.

D'aucuns effects merueilleux des vents qui sont en quelques endroits des Indes.

CHAP. IX.

QE seroit chose fort difficile de raconter par le menu les effects admirables que causent aucuns vents en diuerses regions du monde, & d'en donner la raison. Il y a des vents qui naturellement troublent l'eau de la mer, & la rendēt verte noire, & d'autres qui la rendent claire comme vn miroir, les vns esgayent & resiouyffent de soy, & les autres apportent de l'ennuy & de la tristesse. Ceux qui nourriſsent des vers à soye, ont grād soin de fermer les fenestres, lors que les vêts d'abas soufflent, & de les ouuir quand leurs contraires courent, ayans trouué par certaine experience que leurs vers se meurent & diminuent

par les vns, s'engraissent & deuiennent meilleurs par le moyen des autres : & qui y voudra prendre garde de près, il pourra remarquer en soy-mesme, que les diuersitez des vents causent de notables impressions & changemens en la disposition des corps, principalement aux parties dolentes & indisposées, & lors qu'elles sont plus tendres & debiles. L'Escriture appelle l'vn vent bruslant, & l'autre vent de rosee & plein de douceur. Et n'est pas chose esmerueillable que l'on apperçoie de si notables effectés des vents és herbes, animaux, & és hômes, puis que l'on en cognoist visiblement au fer mesme, qui est le plus dur de tous les metaux. I'ay veu des grilles de fer en quelques endroits des Indes, de telle façon mouluës & consommées, qu'en les pressant entre les doigts, elles se resoluoient en pouldre, comme si c'eust esté du foin ou de la paille seiche. Ce qui procede tant seulement du vent qui le corrompt du tout, & sans qu'on le puisse empescher. Mais laissant à part plusieurs autres grands & merueilleux effectés, i'en veux seulement raconter deux. L'vn desquels, encor qu'il cause des douleurs plus grandes que la mesme mort, n'apporte point de mal ni d'incommodité dauantage, l'autre destruit & oste la vie sans le sentir. Le mal de la mer dont ceux-là sont travailliez, qui commencent à nauiger, est vne chose fort ordinaire, & neantmoins si l'on ignoroit son naturel, qui est tant cogneu à tous les hômes, l'on penseroit que ce fust le mal de la mort de la façon qu'il afflige & tourmête pendât le réps qu'il dure par le vomissement d'estomach, douleurs de teste & autres mil accidés fascheux. Mais à la verité ce

Exod. c. 10

& 14.

Iob 17.

Ioan. 4.

Osee 13.

Dan. 3.

mal si commun & si ordinaire vient aux hommes pour la nouveauté de l'air de la mer. Car combien qu'il soit vray que le mouuement du nauire y aide beaucoup, en ce qu'il fessent plus ou moins, & mesme l'infection & mauuaise odeur des choses des nauires. Neantmoins la propre & naturelle cause est l'air & les vapeurs de la mer, lequel debilite & travaille tellement le corps & l'estomach qui n'y sont point accoustumez, qu'ils en sont merueilleusement esmeuz & changez. Car l'air est l'element par lequel nous viuons & respirons, l'attirant dedans nos mesmes entrailles, lesquelles nous baignons & arrousons d'iceluy: c'est pourquoy il n'y a chose qui altere si tost & avec tant de force, que le changement de l'air que nous respirons, comme l'on void en ceux qui meurent de peste. C'est chose approuuee par plusieurs expériences, que l'air de la mer est principal moteur de ceste estrange indisposition, l'vne est que quand il court de la mer vn air fort, nous voyons que ceux qui sont en terre se sentent du mal de la mer, comme il m'est aduenu plusieurs fois. Vne autre que tant plus auant l'on entre dans la mer, & que l'on s'esloigne de terre, plus on est atteint & estourdy de ce mal: vne autre qu'allans le long de quelque isle, & venans par apres à embouscher en la pleine mer, l'on y trouue en cet endroit l'air plus fort. Encor que ie ne vueille pas nier que le mouuement & agitation ne puisse causer ce mal, puis que nous voyons des hommes qui en sont épris, passans des riuieres en des barques, & d'autres qui en sont de mesme en allant dans des chariots ou carosses, selon les diuerses

complexions d'estomacs : comme au contraire y en a d'autres, qui pour grosse & esmeuë que puisse estre la mer, ne s'en sentent iamais. Parquoy c'est chose certaine & experimentee, que l'air de la mer cause ordinairement cet effect en ceux qui de nouveau entrent sur icelle. I'ay voulu dire tout cecy, pour declarer vn effect estrange qui aduient en certains endroits des Indes, où l'air & le vent qui y court estourdit les hommes, non pas moins, mais dauantage qu'en la mer. Quelques-vns le tiennent pour fable, d'autres disent que c'est addition; de ma part ie diray ce qui m'est adueni. Il y a au Peru vne montagne haute, qu'ils appellent Pariacaca, & ayant ouy dire & parler du changemēt qu'elle causoit, i'allois preparé le mieux que ie pouuois, selon l'enseignement que donnent par delà ceux qu'ils appellent Vaquianos ou experts: mais neantmoins toute ma preparation quand ie vins à monter les escalliers qu'ils appellent, qui est le plus haut de ceste montagne, ie fus subitement atteint & surprins d'un mal si mortel & estrange, que ie fus presque sur le poinct de me laisser choir de la monture en terre: & encor que nous fussions plusieurs de compagnie, chacun hastoit le pas sans attendre son compagnon, pour sortir vistement de ce mauuais passage. Me trouuant donc seul avec vn Indien, lequel ie priay de m'aider à me tenir sur la monture, ie fus épris de telle douleur de sanglots & de vomissemens, que ie pensay jeter & rendre l'ame. D'autant qu'apres vomy la viande, les phlegmes & la colere, l'une jaulne & l'autre verde, ie vins iusques à jeter le sang de la violence que ie sentoie en l'esto-

HISTOIRE NATURELLE

mach, ie dis en fin, que si cela eut duré, i'eusse pensé certainement estre arriué à la mort. Mais cela ne dura que comme trois ou quatre heures, iusques à ce que nous fussions descendus bien bas, & que nous fussions arriuez en vne temperature plus conuenable au naturel, où tous nos compagnons, qui estoient quatorze ou quinze, estoient fort fatiguez, quelques vns cheminans demandoient confession, pensans reallement mourir, les autres mettoient pied à terre, & estoient perdus de vomissement, & de force d'aller à la selle, & me fut dict qu'autresfois quelques vns y auoiēt perdu la vie de cest accident. Je veis vn homme qui se despittoit contre terre, s'escriant de rage & douleur que luy auoit causé le passage de Pariacaca. Mais ordinairement il ne fait point aucun dommage qui importe, autre que cest ennuy & fascheux degoust qu'il donne pendant qu'il dure, & n'est pas seulement le pas de la montagne Pariacaca, qui a ceste proprieté, mais aussi toute ceste chaîne de montagnes qui court plus de cinq cens lieues de long, & en quelque endroit que l'on la passe, l'on sent ceste estrange intemperature, combien que ce soit en quelques endroits plus qu'és autres, & plus à ceux qui montent du costé de la mer, qu'à ceux qui viennent du costé des plaines. Je l'ay passée mesme outre de Pariacaca par Lucanas & Soras, & en autre endroit par Colleguas, & en autre par Cauanas, finalement par quatre lieux differens en diuerses allees & venues, & tousiours en cet endroit ay senty l'alteration & estourdissement que i'ay dict, encor qu'en nul endroit ce n'a esté tellement que la premiere

fois en Pariacaca, ce qui a esté experimenté par tous ceux qui y ont passé. Et n'y a point de doute que la cause de ceste intemperature & si estrange alteration est le vent, ou l'air qui y regne, pource que tout le remede (& le meilleur qu'ils y trouvent) est de se bouscher tant que l'on peut le nez, les oreilles, & la bouche, & de se couvrir d'habits, spécialement l'estomac, d'autant que l'air est si subtil & penetrant, qu'il va donner iusques aux entrailles : & non seulement les hommes sentent ceste alteration, mais aussi les bestes, qui quelquefois s'arrestent, de sorte qu'il n'y a esperon qui les puisse faire aduancer. De ma part ie tiens que ce lieu est vn des plus hauts endroits de la terre qui soit au monde : car l'on y monte vne espace desmesuree, & me semble que la montagne Neuade d'Espagne, les Pyrenees & les Alpes d'Italie sont comme maisons communes à l'endroit des hautes tours. Parquoy ie me persuade, que l'element de l'air est en ce lieu là si subtil & si delicat, qu'il ne se proportionne point à la respiration humaine, laquelle le requiert plus gros & plus temperé, & croy que c'est la cause d'alterer si fort l'estomach, & troubler toute la disposition. Les passages des montagnes Neuades & autres de l'Europe que j'ay veüs, combien que l'air y soit froid, & qu'il traueille & contraigne ceux qui y passent de se vestir, neantmoins ce froid n'oste pas l'appetit de manger, au contraire il le prouoque, ny ne cause point de vomissement en l'estomach : mais seulement quelque douleur aux pieds, & aux mains. Finalement leur operation est exterieure, mais cil des Indes que ie dy, sans traouiller

ny les pieds, ny les mains, ny aucune partie extérieure, broüille toutes les entrailles au dedans, & ce qui est plus admirable, il aduient au mesme endroit que le Soleil y est chaud, qui me fait croire que le mal que l'on en reçoit vient de la qualité de l'air que l'on y respire, d'autant qu'il est tres-subtil & tres-delicat, & que son froid n'est pas tant sensible comme il est penetrant. Toute ceste chaisne de montagnes est communément deserte, sans aucuns villages ny habitations des hommes, de sorte qu'à peine l'on y trouue des petites maisons ou retraites pour y loger les passans de nuit. Il n'y a non plus d'animaux, ou bons ou mauuais, si ce n'est quelques Vicunos, qui sont des moutons du pays, lesquels ont vne propriété estrange & merueilleuse, comme ie diray en son lieu. L'herbe y est souuentefois bruslee & toute noire de l'air que ie dis, & ce desert dure comme vingt-cinq à trente lieuës de trauerse, & contient de longueur, comme i'ay dit, plus de cinq cents lieuës. Il y a d'autres deserts ou lieux inhabitez, qu'ils appellent au Peru Punas (pour parler du second poinct que nous auons promis) où la qualité de l'air trenche les corps & la vie des hōmes, sans le sentir. Au temps passé les Espagnols chemoioient du Peru au royaume de Chillé, par la montagne: auioird'huy l'on va ordinairement par mer, & quelquesfois le long de la coste: & combien que le chemin y soit ennuyeux & fascheux, il n'y a pas toutesfois tant de danger qu'en l'autre chemin de la montagne, où il y a des plaines, au passage desquelles plusieurs hommes sont morts & peris, & d'autres en sont eschapez par grand

grande aduantage, dont les vns sont demeurez estropiez. Il court en cet endroit vn petit air, qui n'est pas trop fort ny violent, mais il penetre de telle façon, que les hommes y tombent morts quasi sans se sentir, ou bien les doigts des pieds & des mains y demeurent: ce qui pourra sembler chose fabuleuse, & toutesfois c'est chose veritable. I'ay cogneu & long temps frequenté le general Hierosme Costilla, ancien peupleur de Cusco, qui auoit perdu trois ou quatre doigts des pieds, qui luy tomberent en passant les deserts de Chilé, parce qu'ils auoient esté atteints & penetrez de ce petit air, & quand il les vint à regarder, ils estoient desia tous morts, & tomberent d'eux-mesmes sans luy faire aucune douleur, tout ainsi que tombe de l'arbre vne pomme gastee. Ce capitaine racontoit que d'vne bõne armee qu'il auoit conduite & passée par ce lieu les annees precedentes, depuis la descouuerte de ce royaume faite par Almagro, vne grande partie des hommes y demeurerent morts, & qu'il y vid les corps estendus parmy le desert, sans aucune mauuaise odeur ny corruption. Adioustant dauantage vne chose fort estrange, qu'ils y trouuerent vn ieune garçon viuant, lequel estant enquis comme il auoit vescu en ce lieu, dit qu'il l'estoit caché en vne petite caverne, d'où il sortoit, pour couper avec vn petit couteau de la chair d'vn cheual mort, & qu'il estoit ainsi substanté long temps avec ne sçay combien de compagnons, qui se maintenoient de cette façon, mais que desia ils y estoient tous demeurez, l'vn mourant aujourd'huy, & demain l'autre; disant qu'il ne desiroit autre chose que de mourir

là avec les autres, veu qu'il ne sentoit desia plus en luy aucune disposition pour aller en vn autre endroit, ny pour prendre goust en aucune chose. L'ay entendu le mesme d'autres, & particulièrement d'un qui estoit de nostre compagnie, lequel pour lors estant seculier auoit paisé par ces deserts, & est vne chose merueilleuse que la qualité de cest air froid, qui tuë & conserue aussi tout ensemble les corps morts sans corruption. Je l'ay aussi entendu d'un venerable Religieux de l'ordre de Sainct Dominicque & Prelat d'icelle, qui l'auoit veu passant par ces deserts, & qui plus est, me conta, qu'estant contrainct d'y passer la nuict, pour se deffendre & remparer contre ce vent si mortel que ie dy qui court en ce lieu, ne trouuant autre chose à propos assembla grande quantité de ces corps morts qui estoient là, & fit d'iceux comme vne muraille & cheuet de lict, de ceste façon il dormit, les morts luy donnans la vie. Sans doute c'est vn genre de froid que cestuy-là si penetrante qu'il esteint la chaleur vitale en coupant son influence: & d'autant qu'il est aussi tres-froid il ne corrompt ny dōne putrefaction aux corps morts parce que la putrefaction procede de chaleur & d'humidité. Quant à l'autre sorte d'air que l'on oit resonner souz la terre, & qui cause des tremblemens, plus aux Indes qu'és autres regions, ie parleray en traictant des qualitez de la terre de l'Indes. Maintenant nous nous contenterons de ce qui est dit des vents & de l'air & passerons à ce qui se presente du subiect de l'eauë.

*De l'Ocean qui circuit les Indes de la mer
du Nord & celle du Sud.*

CHAP. X.

NTRE les eauës, la mer Oceane a la principale, par laquelle les Indes ont esté descouvertes, qui toutes sont environnées d'elle mesme, car ou ce sont isles de la mer Oceane, ou bien terre ferme, laquelle mesme en quelque part qu'elle finisse & s'acheue, est tousiours bornee de cet Ocean. Iusques au iourd'huy l'on n'a point descouvert au nouveau monde aucune mer Mediterrannée comme il y en a en Europe, Asie, & Afrique, lesquelles il entre quelque bras de ceste grande mer, & font des mers distinctes prenant les noms des prouinces & terres qu'elles vont baignant, & presque toutes les mers Mediterranees se continuent & ioignent entre eux & avec le mesme Ocean, par le destroit de Gibraltar, que les anciens nommerent Colomnes d'Hercules. Combien que la mer Rouge estant separée de ces autres Mediterranees, entre toute seule en l'Ocean Indique, & la mer Caspie ne se ioint avec aucune autre. Doncques aux Indes, comme i'ay dit, l'on ne trouue point d'autre mer que cet Ocean, lequel se diuisent en deux, l'un qu'il appellent mer du Nord, & l'autre mer du Sud, pource que la terre des Indes Occidentales, qui fut premieremēt descouverte par l'Ocean, qui arriue iusques à l'Espagne, est toute située au Nord : & par icelle terre l'on a descouvert depuis vne mer de l'autre costé,

HISTOIRE NATURELLE

laquelle ils ont appellée mer du Sud, d'autant qu'ils descendirent, iusques à passer la ligne, & ayans perdu le Nort ou pole Arctique, qu'ils appellerent Sud: pour ceste cause l'on a appellé la mer du Sud tout cet Ocean, qui est de l'autre costé des Indes Occidentales, encor qu'une grand' partie d'icelle soit située au Nort, comme l'est toute la coste de la neufue Espagne Nuaragna, Guatimala & Panama. L'on dit que le premier descoureur de ceste mer fut vn Blasconnes de Balboa, & qu'il la descouurit par l'endroit que nous appellons aujour d'huuy terre ferme, où la terre se streffit, & les deux mers s'approchent de si près l'une de l'autre qu'il n'y a que sept lieuës de distance. Car combien que l'on en chemine dix-huict, de Nombre de Dios à Panama, neantmoins c'est en tournoyant, pour chercher la commodité du chemin, mais tirant par la droite ligne, l'une mer ne se trouuera distante de l'autre de plus que l'ay dit. Quelques vns ont discouru & mis en auant de rompre le chemin de sept lieuës, afin de ioindre vne mer avec l'autre, pour rendre le passage du Peru plus commode & plus aisé, parce que ces dix-huict lieuës de terre qu'il y a entre Nombre de Dios & Panama, emportent plus de despense & de trauail que deux mil trois cens qu'il y a de mer. Surquoy toutesfois quelques-vns ont voulu dire que ce seroit pour noyer la terre, disant qu'une mer est plus basse que l'autre. Comme au temps passé l'on trouue par les histoires, que pour la mesme consideration l'on delaisa l'entrepris de vouloir ioindre & continuer la mer Rouge avec le Nil, du temps du Roy Sesostris, & depuis

de l'Empire d'Othoman. Mais de ma part ie tiens tel discours & proposition pour chose vaine, encor que cet inconuenient allegué n'y deust point eschoir, lequel aussi ie ne veux pas tenir pour certain, & croy qu'il n'y a puissance humaine qui fust suffisante pour rompre & abbatre ces tres-fortes & impenetrables montagnes, que Dieu a mises entre les deux mers, & les a faites de roches tres-dures, afin de soustenir la furie des deux mers. Et quand bien ce seroit chose possible aux hommes, il me semble que l'on deuroit craindre le chastiment du ciel, en voulant corriger les œuures que le Createur par sa grande prouidence a ordonnées & disposées en la fabrique de cet Vniuers. Laisant donc ce discours d'ouuir la terre, & vnir les deux mers ensemble, il y en a vn autre moins temeraire, mais bien difficile & dangereux de rechercher, si ces deux grands abysses se ioignent en quelque partie du monde, qui fut l'entreprise de Fernande Magellan, gentil-homme Portugais, duquel la grande hardiesse & constance, en la recherche de ce subiect, & heureux succès qu'il eut en le trouuant, donna le nom d'eternelle memoire, à ce destroit que iustemēt l'on appelle du nom de son descouureur, Magellan. Duquel destroit nous traiterons quelque peu, comme d'vne des grandes merueilles du monde. Quelques-vns ont creu que ce destroit que Magellan trouua en la mer du Sud, n'estoit point, ou bien qu'il festoit referre, comme Dom Alonse d'Arilla escrit en son Auracane, & auiourd'huy y en a qui disent qu'il n'y a point de tel destroit, mais que ce sont des Isles entre la mer & la terre, pource que la ter-

HISTOIRE NATURELLE

re ferme prèd fin en cet endroit, & au bout d'icelle sont toutes isles, outre lesquelles, l'une mer se ioinct plainement avec l'autre, ou pour mieux dire est toute vne mesme mer. Mais à la verité c'est chose certaine qu'il y a vn destroit, & de la terre fort longue, & fort estenduë d'un costé & d'autre, bien que l'on n'ait encore peu cognoistre iusques où se peut estendre cela qui est de l'autre costé du destroit au Sud. Apres Magellan passa le destroit, vne nauire del'Euesque de Plaisance, Dom Guities, Caruaial, de laquelle ils disent que le mast est encor à Lyma à l'entree du Palais, l'on alla depuis par le costé du Sud, pour descouuir ce destroit, par le commandement de Dom Guarcia de Mendoce, qui pour lors auoit le gouuernement de Chillé. Suiuuant quoy, le Capitaine Ladrillero le trouua & le passa. J'ay leu le discours & la narration qu'il en a faite, où il dit qu'il ne se hazarda de desembarquer le destroit, mais qu'ayant desia recogneu la mer du Nort, il retourna arriere pour l'aspreté du temps, & que l'Hyuer estoit ja entré qui cauoit que les vagues venans du Nort estoient grosses & bondissantes, & les mers toutes escumantes de furie. De nostre temps François Drach Anglois, a passé ce mesme destroit. Depuis luy le capitaine Sarmiento le passa par le costé du Sud & tout dernièrement, en l'an mil cinq cens quatre vingts & sept, d'autres Anglois l'ont passé, par l'instruction qu'en donna Drach, lesquels de present raudent la coste du Peru: & pource que l'on rapport qu'en a fait le maistre pilote, qui le passa me semble notable, ie l'infereray icy.

*Du destroit de Magellan, & comme l'on le
passa du costé du Sud.*

CHAP. XI.

N l'an de nostre salut mil cinq cents soixante & dix-neuf, ayant François Drach passé le destroit de Magellan, & couru la coste de Chil-
lé, & de tout le Peru, & prins le nauire de saint
Iean d'Anthona, où il y auoit grande quantité de
barres d'argent, le Viceroy Dom François de Tol-
lede, arma & enuoya deux bonnes nauires, pour
recognoistre le destroit, allant pour capitaine d'i-
celles, Pierre Sarmiento, homme docte en Astro-
logie. Ils sortirent de Callao de Lyma, au com-
mencement d'Octobre, & pource qu'en ceste co-
ste il court vn vent contraire qui souffle tousiours
du Sud, ils s'aduancerent beaucoup en la mer, &
ayans nauigé peu plus de trente iours avec vn
temps fauorable, se trouuerent en la hauteur du
destroit. Mais d'autant qu'il est fort difficile de le
recognoistre, ils s'approcherent de terre, où ils
entrèrent en vne grande Anse, en laquelle il y a
vn Archipelague d'Isles. Sarmiento s'obstinoit,
que là estoit le destroit, & tarda plus d'vn mois à
le chercher par diuers endroits, montant sur de
tres-hautes montagnes en terre. Mais voyât qu'il
ne le trouuoit point, à la requeste que ceux de l'ar-
meeluy firent; retournerent en fin à sortir en la
mer, où il fit largue. Le mesme iour suruint vn
temps assez rude, avec lequel ils coururent, & au
commencement de la nuit veirent ne feu de la
Capitaine, qui aussi tost disparut, tellement que

HISTOIRE NATURELLE

l'autre nauire ne la veid iamais depuis. Le iour ensuiuant durant tousiours la force du vent, qui estoit trauerfain, ceux de la capitaine recogneurent vne ouuerture que faisoit la terre, & trouuerent bon de sy retirer à l'abry, iusques à ce que la tempeste fust appaisée. Ce qu'il leur succeda de telle façon, qu'ayans recogneu l'ouuerture ils virent qu'elle alloit de plus en plus entrant dedans la mer, & soupçonnās que ce fust le destroit qu'ils cherchoient, prindrent hauteur au Soleil, où ils se trouuerent en cinquante & vn degré & demy, qui est la propre hauteur du destroit: & pour l'asseurer dauantage, mirent le brigantin hors, lequel ayant couru plusieurs lieues dans ce bras de mer sans en voir la fin, recogneut que c'estoit là le destroit. Et pource qu'ils auoient ordre de le passer, ils laisserent vne haute croix plantee là, & des lettres au bas, afin que si l'autre nauire arriuoit là, elle eust nouvelles de la capitaine, & la suiuit. Ils passerent donc le destroit en temps favorable, & sans difficulté, & sortis en la mer du Nort, arriuerent en ie ne sçay quelles isles, où ils recueillirent de l'eauë, & se rafraischirent. De là prindrent leur route au cap de vert. D'où le pilote maieur retourna au Peru, par la voye de Carthagene, & de Panama, & apporta au Viceroy le discours du destroit, & de tout le succez, dont il fut recompensé selon le bon seruice qu'il auoit fait. Mais le capitaine Pierre Sarmiento, du Cap de vert passa en Seulle, en la mesme nauigation qu'il auoit passé le destroit, & fut à la cour, où sa majesté le recompensa, & à son instance fit commandemēt de dresser vne grosse armee, qu'il enuoya sous la condui-

te de Diego Florez de Valdez, pour peupler & fortifier ce destroit. Toutesfois ceste armée apres diuers succez, fit beaucoup de despenſe & assez peu d'effect. Reuenant donc à l'autre nauire Vice-Admirale, qui alloit en la compagnie de la capitaine, l'ayant perduë, avec le Temporal que i'ay dit, elle se mit à prédre la mer le plus qu'elle peut, mais comme le vent estoit trauerſain, & tempeſtueux, ils cuiderent certainement perir, de forte qu'ils se confesserent tous, se preparans à la mort. La tempeſte leur continua trois iours sans s'appaifer, & à chaque heure ils pensoient deuoir donner en terre, mais il leur aduint bien au contraire, car ils ſalloient plus esloignans de la terre, iusques à la fin du troisieme iour, que la tempeſte s'appaifa, & lors prenans hauteur, ils se trouuerēt en cinquante six degrez, toutesfois voyant qu'ils n'auoient donné au trauers, & au contraire ils estoient esloignez de la terre, se trouuerent tous esmerueillez. D'où ils iugerent (comme Hernande Lamero, pilote de ladite nauire me le conta) que la terre qui est de l'autre costé du destroit, comme nous allōs par la mer du Sud, ne couroit pas mesme rumb que iusques au destroit, mais qu'elle se tournoit vers le Leuant: car autrement c'eust esté chose impossible, qu'ils n'eussent abordé la terre, ayans couru tant de temps poussez de ce trauerſain, mais ils ne passerent point plus outre, & ne veirent non plus si la terre s'acheuoit là (ainſi que quelques-vns veulent dire) que c'est vne isle que la terre de l'autre costé du destroit, & que là les deux mers de Nort & Sud se ioignent ensemble, ou si elle alloit courāt vers l'Est, iusques à se ioin-

HISTOIRE NATURELLE

dre avec la terre de Vista, qu'ils appellent, qui respond au Cap de bonne esperance, comme c'est l'opinion d'autres. La verité de cecy n'est encor aujourdhuy bien cogneuë, & ne se trouue aucun qui aye couru ceste terre. Le Viceroy Dom Martin Henricque, me dit, qu'il tenoit pour inuention de l'Anglois le bruit qui auoit couru, de ce que ce destroit faisoit incontinent vne isle, & se ioignoient les deux mers: pource qu'estant Viceroy de la neufue Espagne, il auoit diligemment examiné le pilote Portugais que François Drachy laissa, & neantmoins n'auoit aucunement entendu telle chose de luy. Mais c'estoit vn vray destroit, & terre ferme des deux costez. Retournant donc ladite Vice-admirale, ils recogneurent le destroit, comme ledit Hernande Lamero me raconta, mais par vne autre bouche ou entree, qui est en plus de hauteur, à cause de' certaine grande isle qui est à l'emboucheure du destroit qu'ils appellēt la Cloche, pour la forme qu'elle a. Et comme il disoit, il le voulut passer, mais le capitaine & les soldats ne le voulurent point cōsentir, leur sembloit que le temps estoit ja bien aduancé, & qu'ils couroiēt grand danger: par ainsi ils retournerent à Chillé & au Perù, sans l'auoir passé.

*Du destroit que quelques-vns afferment
estre en la Floride.*

CHAP. XII.

NOVT ainsi comme Magellan trouua ce destroit qui est au Sud, il y en a eu d'autres qui ont pretendu descouuir vn autre destroit, qu'ils

difent estre au Nort, & l'imaginent en la Floride, dont la coste court de telle façon, que l'on ne sçait la fin. L'Adelantade Pierre Melendez, homme sçauant & experimēté en la mer, afferme que c'est chose certaine qu'il ya là vn destroit, & que le Roy luy auoit cōmandé de le descourir: en quoy faire il monstroit vn tres-grand desir, il mettoit en auant ces raisons, pour prouuer son opinion, & disoit que l'on auoit veu en la mer du Nort, des restes de nauires semblables à ceux dont vsoient les Chinois, ce qui eust esté impossible, si l'n'y eust eu passage d'une mer à l'autre. Et racontoit mesme, qu'en certaine grande baye, qui est en la Floride, laquelle entre trois cens lieuës dans la terre, l'on y void des balaines en certain temps de l'annee, qui viennent de l'autre mer. Apportant outre ce quelques autres indices, concludoit finalement que c'estoit chose cōuenable à la sagesse du Createur, & au bel ordre de la nature, que comme il y auoit communication & passage entre les deux mers au Pole Antarctique, il y en eust aussi tout de mesme au Pole Arctique, qui est le principal Pole. Quelques-vns veulent dire que Drach a eu cognoissance de ce destroit, & qu'il a donné occasion de le iuger ainsi, quand il passa le long de la coste de la neufue Espagne, par la mer du Sud. Mesme l'on a opiniō que d'autres Anglois qui ceste annee 1587. prindrent vne nauire venant des Philippines, avec grande quantité d'or, & autres richesses, ayēt aussi passé ce destroit. Laquelle prise ils firent ioignāt les Calliphornes, que les nauires retourna des Philippines & de la Chine en la neufue Espagne, ont accoustumé de reconnoistre.

HISTOIRE NATURELLE

L'on assure que comme auourd'huy est grande la hardiesse des hommes , & le desir de trouuer nouveaux moyens de s'agrandir tel, qu'auant peu d'années l'on aura descouuert ce secret. Et est certes vne chose digne d'admiration, que comme les fourmis vont tousiours suiuant le chemin & la trace des autres , aussi les hōmes en la cognoissance & recherche des choses nouvelles , ne s'arrestent iamais iusques à ce qu'ils ayent atteint le but desiré pour le contentement & gloire des hōmes. Et la haute & eternelle sagesse du Createur se sert de ceste naturelle curiosité des hommes, pour communiquer la lumiere de son saint Euangile aux peuples qui tousiours viuent és tenebres obscures de leurs erreurs. Mais en fin le destroit du Pole Arctique, s'il y en a, n'a point encor esté descouuert iusques auourd'huy. C'est pourquoy ce ne sera point chose hors de propos de dire ce que nous cognoissons des particularitez du destroit Antarctique , ja descouuert & reconnu par le rapport de ceux qui l'ont veu & remarqué oculairement.

Des proprietéz du destroit de Magellan.

CHAP. XIII.

LE destroit , comme i'ay dit , est à cinquante degrez iustes au Sud, & y a d'vne mer en l'autre l'espace de quatre vingts dix ou cent lieuës. Au plus estroit il est d'vne lieuë , ou quelque peu moins , auquel lieu ainsi estroit ils pretendoient que le Roy fist bastir vne forteresse pour defendre le passage. Le fond en quelques endroits est si pro-

fond, qu'on ne le peut fonder, & en d'autres l'on trouve fonds à dix-huict, voire à quinze brassées. De cent lieuës qu'il contient de longueur de l'une mer à l'autre, l'on recognoist clairement que les vagues de la mer du Sud courent iusques à trente lieuës, & les autres soixante & dix lieuës sont occupees des ondes & des flots de la mer du Nort. Mais il y a ceste difference que les trente lieuës du costé du Sud courent entre des rochers & montagnes tres-hautes, les sommets desquelles sont continuellement couuerts des neiges, tellement qu'il semble (à cause de leur grãde hauteur) qu'elles se ioignent les vnes avec les autres, ce qui red l'entree du destroit du costé du Sud si difficile à recognoistre. En ces trente lieuës la mer y est tres-profonde, si bien qu'on n'y peut trouver fonds, toutesfois l'on y peut amarer les nauires en terre, d'autant que le riuage y est droit & coupé. Mais aux autres soixante & dix lieuës qui viennent de la mer du Nort, l'on y trouue fonds, & y a d'un costé & d'autre de grandes campagnes qu'ils appellent *Canana's*. Plusieurs grandes riuieres d'une eauë belle & claire entrent dans ce destroit, & y a es enuiron d'iceluy de grandes & merueilleuses forests, où l'on trouue quelques arbres d'un bois exquis & de bõne odeur, lesquels sont incogneus par deça, dont apportèrent pour monstre ceux qui passerent du Peru. Il y a de grandes prairies auant dedans la terre, & y a plusieurs isles qui se font au milieu du destroit. Les Indiens qui habitent au costé du Sud sont petits & meschans: ceux qui habitent du costé du Nort, sont grands & vaillans, ils en apportèrent en Espagne quelques

vns, qu'ils prindrent. Ils y trouuerent des morceaux de drap bleu, & autres enseignes & apparences que quelques hommes de l'Europe auoient passé par là. Les Indiens saluerent les nostres, avec le nom de Iesus. Ils sont bons archers, & vont vestus de peaux de bestes de chasse, dont il y en a là grande abondance. Les eauës du destroit croissent & décroissent comme les marées, & void-on à l'œil que les marées d'un costé viennent de la mer du Nort, & les autres de la mer du Sud. Au lieu où elles se rencontrent, lequel comme j'ay dit, est à trente lieuës du Sud, & à soixante & dix du Nort, combien qu'il semble qu'il deust y auoir plus de danger qu'en tout le reste, neantmoins quand la nauire du capitaine Sarmiento, dont j'ay parlé ci-dessus, la passa, ils n'eurent point de grand tourmente, au contraire ils y trouuerent beaucoup moins de difficulté qu'ils ne pensoient, parce que alors le temps estoit fort doux & gracieux, & d'auantage les vagues de la mer du Nort, y venoient desia fort rompuës, à cause du grand espace de soixante & dix lieuës qu'ils cheminent, & les flots de la mer du Sud n'y sont non plus furieux à cause de la profondeur qui est en cet endroit, dedans laquelle profondeur ces mesmes flots se rompent & se noyent. Il est bien vray qu'en temps d'Hyuer le destroit est innaigeable pour les tempestes & furies des mers qui y sont alors. C'est pourquoy quelques nauires qui se sont ingerez de passer ce destroit au temps d'Hyuer se sont perdus. Vn seul nauire l'a passé du costé du Sud, qui est la capitaine que j'ay dite, & ay esté bien amplement informé de tout ce que j'ay dit par le pilote d'iceluy

appelé Hernande Alonse, & ay veu la vraye description & coste du destroit qu'ils firent & tracerent en le passant, de laquelle ils apporterent la copie au Roy d'Espagne, & l'original à leur Vice-roy au Peru.

Du flux & reflux de la mer Oceane és Indes.

CHAP. XIII.

UN des admirables secrets de nature est le flux & reflux de la mer, non seulement pour ceste estrange propriété, de croistre & descroistre, mais aussi beaucoup dauantage pour la difference qu'il y a en cela en diuerses mers, voire en diuerses costes d'une mesme mer. Il y a des mers qui n'ont ne flux ny reflux iournal, comme l'on void en la Mediterranee interieure qui est en la mer Thyrene, & toutesfois il y a flux & reflux par chaque iour en la mer Mediterranee superieure, qui est celle de Venise, qui donne occasion à bon droit de s'en esmerueiller, en ce que toutes ces deux mers estans Mediterranees, & celle de Venise non plus grande que l'autre, si est-ce qu'elle a du flux & reflux comme l'Ocean, & ceste autre mer d'Italie n'en a point. Il se trouue quelques mers Mediterranees, qui manifestement croissent & diminuent chaque mois, & d'autres qui ne croissent ny au iour, ny au mois. Il y a d'autres mers comme l'Ocean d'Espagne, qui ont le flux & reflux de chaque iour, & outre cestuy-là ils ont aussi celuy de chascue mois qui vient deux fois, à scauoir à l'entree & au plein de la Lune, & l'appellent grande mer. Or de dire qu'il y ait quelque

HISTOIRE NATURELLE

mer, qui aye le flux & reflux de chascque iour, & n'aye celuy du mois, ien'en sçache point. C'est chose esuerueillable, que la diuerfité que l'on void és Indes sur ce subiect: car il y a des endroits où la mer chascque iour monte & diminuë deux lieuës, comme l'on void en Panama, & au haut de l'eau elle monte beaucoup d'auantage, il y en a d'autres où elle monte & s'abaisse si peu, qu'à peine en cognoist on la difference. C'est l'ordinaire de la mer Oceane d'auoir son flux & reflux iournal, & ce reflux iournal est deux fois au iour naturel, & s'aduance tousiours de trois quarts d'heure en vn iour plustost qu'en l'autre, suiuant le mouuement de la Lune. Par ainsi la marée n'est iamais en vne mesme heure d'vn iour, qu'elle est en celle de l'autre. Quelques-vns ont voulu dire que ce flux & reflux procedoit du mouuement local de l'eauë de la mer, de sorte que l'eauë qui vient croissant en vn costé, va décroissant en l'autre qui luy est contraire, tellement qu'il est pleine mer en vn endroit lors que la mer est basse en la partie opposite, tout ainsi que l'on void en vne chaudiere pleine d'eauë que l'on remuë, quand elle panche d'vn costé l'eauë augmente, & à l'autre costé elle diminuë. Il y en a d'autres qui afferment que la mer en vn mesme temps croist en tous endroits, & en vn mesme temps elle y diminuë tout ainsi que le boüillon d'vn pot, portant du centre s'estéd à tous endroits, & quand il cesse il diminuë aussi de toutes parts. Ceste seconde opinion est vraye, & la peut-on tenir, selon mojugement, certaine & experimentée, non passant pour les raisons que les Philosophes en don-

nent en leurs Meteores, que pour l'experience
 certaine que l'on en a peu faire. Car pour me sa-
 tisfaire de ce point & question, ie demanday fort
 particulieremēt au susdit pilote, comment estoiet
 les marées qu'il trouua au destroit, & sil estoit
 ainsi que les marées de la mer du Sud décroissoiet
 au temps que celles de la mer du Nort montoiet.
 Et au contraire, pourquoy ceste demandē estant
 veritable, il aduenoit que le croistre de la mer en
 vn endroit, estoit descroistre en l'autre, qui est-ce
 que la premiere opinion afferme. Il me respon-
 dit qu'il n'en estoit pas ainsi, mais que l'on voyoit
 & recognoissoit apertement que les marées de la
 mer du Nort, & celles de la mer du Sud croissoiet
 en mesme temps, tant que les vagues d'une mer
 se rencontroient avec celles de l'autre, & qu'en
 vn mesme temps aussi elles commençoient à des-
 croistre chacune en sa mer, disant que le monter
 & descendre estoit chose qu'ils voyoient chaque
 iour, & que le coup & le rencontre d'un flux à
 l'autre se faisoit (comme i'ay dit) aux soixante &
 dix lieuës de la mer du Nort, & aux trente de la
 mer du Sud. D'où l'on peut recueillir manifeste-
 ment que le flux & reflux de l'Ocean n'est pur
 mouuement local, mais plustost vne alteration &
 ferueur, par laquelle realement toutes les eauës
 montent & croissent tout en vn mesme temps, &
 en autre elles s'abbaisent & diminuent ainsi que
 le bouillon du pot, dont i'ay parlé cy-dessus. Il se-
 roit impossible de comprendre ce point par ex-
 perience, si ce n'estoit en ce destroit où se ioint
 tout l'Ocean d'une part & d'autre, car il n'y a que
 les Anges qui le peussent voir & recognoistre par

HISTOIRE NATURELLE

les costes opposites, d'autant que les hōmes n'ont point la veüe assez lointaine, ny le pied assez viste & leger qu'il seroit de besoin pour porter les yeux d'un costé à l'autre en si peu de temps qu'une marée donne le loisir, qui sont seulement six heures.

De diuers poissons, & de la maniere de pescher des Indiens.

CHAP. XV.

IL y a en l'Ocean des Indes vne innombrable multitude de poissons, les especes & proprieté desquels, le seul Createur peut declarer. Il y en a plusieurs qui sont de mesme genre que ceux que voyons en la mer de l'Europe, comme sont saintes & alloses, qui montent de la mer aux riuieres, dorades, sardines & plusieurs autres. Il y en a d'autres, dont ie ne pense point en auoir veu par deçà de semblables, comme ceux qu'ils appellent Cabrillas, qui ressemblent de quelque chose les truites, & les appellent en la neufue Espagne, bobos, & montent de la mer aux riuieres. Je n'ay point veu par delà de besugues, ny de truites, encor qu'ils disent qu'on en trouue en Chillé. De Tonine il y en a en quelques endroits de la coste du Peru, mais c'est fort raremēt, & sont d'opinion qu'à certain temps ils vont frayer au destroit de Magellā, comme ils font en Espagne au destroit de Gibraltar. Et pour ceste occasion l'on en trouue dauantage en la coste de Chillé, combien que celle que i'ay veüe par delà n'est telle que celles d'Espagne. Aux isles qu'ils appellēt de Bar

louente, qui sont Cube, saint Dominique, Port-riche & Iamaïque, l'on trouue vn poisson qu'ils appellent Manati, estrange espece de poisson, si poisson l'on doit appeller, vn animal qui engendre ses petits viuans, & a des māmelles & du lait dont il les nourrit, paissant l'herbe aux champs, mais en effect il habite ordinairement en l'eau, & pour ceste occasion ils le mangent cōme poisson, toutesfois lors que i'en mangeay, qui fut à S. Dominique vn iour de Vendredy, i'auois quelque scrupule, non point tant pour ce qui est dit, comme parce qu'en couleur & saueur il estoit semblable à des morceaux de Veau, & aussi est-il grand & de la façon d'une vache par la partie de derriere. Des Tiburons, & de leur incroyable voracité, ie m'en esmerueillay avec raison, lors que ie veids que d'un qu'ils auoient prins, (au port que i'ay dit) luy tirerent du petit ventre vn grand couteau de boucher, vn grand haim de fer, & vn morceau de la teste d'une vache, avec sa corne entiere, encor ne sçay si toutes deux y estoient point. Ie veids en vne anse que fait la mer où l'on auoit pendu en vn pieu, pour passe-temps vn quartier de cheual, qu'en vn moment vne compagnie de Tiburons vindrent à l'odeur, où afin d'auoir plus de plaisir, la chair du cheual ne touchoit pas en l'eau, mais estoit esleuee en l'air ie ne sçay combien de palmes, & ceste bande de poissons estoient à l'entour, qui sautoient, & d'une atteinte en l'air coupoient chair & os, & d'une estrange viffesse, tellement qu'ils decoupoient le mesme iaret du rouffin comme si c'eust esté vn tronc de laitue, d'autant qu'ils ont les dents trenchantes comme rasoirs.

Il y a des petits poissons qu'ils appellent rambos, qui s'attachent à ces Tiburons, & lesquels ils ne peuuent chasser, & se nourrissent de ce qui eschape par les costez à ces Tiburons. Il y a d'autres petits poissons qu'ils appellent poissons vollans, lesquels l'on trouue dans les Tropiques, & ne pense point qu'il y en ait ailleurs: ils sont pouruiuis par les Dorades, & pour s'eschaper d'icelles sautent de la mer, & vont assez loing en l'air, & pour ceste cause les appellent poissons vollans. Ils ont des aisles comme de toille, ou parchemin, qui les soustiennent quelque temps en l'air. Au nauire où j'allois en volla ou sauta vn, que ie veids, & remarquay la façon que ie dy des aisles. Il est souuent fait mention és histoires des Indes, des lezards, ou caymans, qu'ils appellent, & sont de vray ceux que Pline, & les anciens appellent crocodiles: on les trouue és costes & riuieres chaudes; car aux costes & riuieres froides il ne s'en trouue point. Cest pourquoy il n'y en a point en toute la coste du Peru, iusques à Payra, mais de là en auant l'on en trouue ordinairement és riuieres. C'est vn animal tres-fier & cruel, combien qu'il soit fort lent & pesant. Il fait sa chasse, & va chercher sa proye hors de l'eauë, & ce qu'il y prend vif, le va noyer en l'eauë, toutesfois il ne le mange point que hors de l'eauë, d'autant qu'il a le gosier de telle façon, que sil y entroit de l'eauë, il se noyeroit facilement. C'est vne chose esmerueillable, que le combat d'vn caymant avec le tygre, dont il y en a de tres-cruels aux Indes. Vn religieux des nostres me racōta qu'il auoit veu ces bestes combattre cruellement l'vne contre l'autre au riuage

de la mer. Le caymant avec sa queue donnoit de fort grands coups au tygre, & taschoit par sa grande force de l'emporter en l'eau: & le tygre avec ses griffes resistoit au caymant, l'attirant à terre. En fin le tygre vainquit & ouurit le lezard, ce deut estre par le ventre, qu'il a fort tendre & fort delicat, car en autre partie il est si dur, qu'il n'y a lance, voire à peine arcbuse qui le puisse percer. La victoire qu'eut vn Indien d'un autre caymant, fut encor plus excellente: le caymant luy auoit emporté vn sien petit fils, & quant & quant estoit plongé en la mer, dont l'Indien esmeu & courroucé, se jetta incontinent apres, avec vn couteau en la main, & comme ils sont excellens nageurs & plongeurs, & que le caymant nage tousiours à fleur d'eau, il le blessa au ventre de telle façon, que le caymant se sentant blessé, sortit hors au riuage, & lascha le petit enfant ja mort. Encor plus esmerueillable est le combat que les Indiens ont avec les balaines, en quoy paroist la grandeur & magnificence du Createur, de donner à vne nation si basse, comme sont les Indiens, l'industrie & la hardiesse d'attaquer la plus fiere & plus difforme beste qui soit en l'Vniuers, & non seulement de la combatre, mais aussi de la vaincre & d'en triompher si gaillardement. Considerant cela, ie me suis souuenu plusieurs fois du passage du Psalmiste, qui dit de la balaine: *Draco iste, quem formasti ad illudendum ei.* Quelle plus grande moquerie peut-il estre, que ce qu'un Indien meine vne balaine aussi grande qu'une montagne, vaincue & attachee avec vne corde? La façon & maniere d'ont vsent les Indiens de la Floride (selon que m'ont

HISTOIRE NATURELLE

raconté par des personnes expertes) pour prendre ces balaines, desquelles y a grande quantité, est qu'ils se mettent en vne canoe, ou barque, qui est comme vne escorce, & en nageant s'approchent du costé de la balaine, puis d'une grande dexterité ils luy sautent & montent sur le col, & là se tient comme à cheual, en attendant son point, puis à sa commodité met vn baston aigu & fort qu'il porte avec soy, dans la fenestre de la narine de la balaine, l'appelle narine, le conduit où pertuis par où respirent les balaines. Incontinent le pouffe auant avec vn autre baston bien fort, & le fait entrer le plus profondement qu'il peut. Cependant la balaine bat furieusement la mer, & esleue des montagnes d'eau, s'enfonçant dedans d'une grande violence, puis ressort incontinent, ne sçachant que faire de rage, l'Indien neantmoins demeure tousiours ferme & assis, & pour luy payer l'amende de ce mal, luy fiche encor vn autre pieu semblable en l'autre narine, le faisant entrer de telle façon qu'il l'estoupe du tout, & luy oste la respiratiõ, & alors il se remet en sa canoe, qu'il tient attachee au costé de la balaine avec vne corde, puis se retire vers terre ayant premierement attaché sa corde à la balaine, laquelle il va filant & laschant sur la balaine, qui cependant qu'elle trouue beaucoup d'eau, faulte d'un costé & d'autre, comme troublée de douleur, & en fin s'approche de terre, où elle demeure incontinent à sec, pour la grande enormité de son corps, sans qu'elle puisse plus se mouuoir, ny se manier, & lors grand nombre d'Indiens viennent trouuer le vainqueur, pour cueillir ses despouilles. Ils acheuent de la tuer, la de-

coupant, & faisant des morceaux de sa chair, qui est assez mauuaise, lesquels ils sechent & pillent pour en faire de la poudre, dont ils vsent pour viande, qui leur dure long temps. En quoy est accompli ce qui est dit en vn autre Psalmes de la mesme balaine: *Dedisti eum escam populis Æthiopum*. L'adellantade Pierre Mendès racontoit plusieurs fois ceste pescherie, de laquelle mesme fait mention Modardes en son liure. Il y a vne autre pescherie, dont vsent ordinairement les Indiens en la mer, laquelle, quoy qu'elle soit moindre, ne laisse d'estre digne de raconter. Ils font comme des fagots de iong, ou varig sec, bien liez, qu'ils appellēt balsas, & les ayans portez sur leurs espauls iusques à la mer, les y jettent, & incontinent ils se mettent dessus, & ainsi assis entrent bien auant en la mer, voguans avec de petites cannes d'vn costé & d'autre, ils vont vne & deux lieuës en haute mer pour pescher, portās sur ces fagots leurs cordes & leurs rets, & se soustenans sur iceux, ils iettēt leurs rets, & sont là peschans la plus grāde partie de la nuit, ou du iour, iusques à ce qu'ils ayent emply leur mesure, avec lesquels ils retournent fort contens. Certes ce m'estoit vne grande recreation de les voir aller pescher au Callao de Lyma, pource qu'ils estoient grand nombre, & ainsi chacun cheualier, ou assis, coupant les ondes de la mer à qui mieux mieux, lesquelles à l'endroit où ils peschēt sont grandes & furieuses, ressembloient les Tritons, ou Neptunes qu'on peint dessus l'eau, & estans arriuez en terre, tirent leur barque de l'eau sur le dos, laquelle aussi tost ils defont & estendent sur le riuage, afin que les herbes se sechent

& esgoutent. Il y auoit d'autres Indiens des val-
lées de Yca, qui auoient de coustume d'aller pes-
cher sur des cuirs ou peaux de loups marins, en-
fléz & pleins de vent, & de fois à autre les souf-
floient comme pelotes de vent, de peur qu'elles
ne s'enfonçassent. Au val de Canete, qu'ancien-
nement ils appelloient le Guarco, il y auoit grand
nombre de pescheurs Indiens, mais pource qu'ils
resisterent à l'Ingua, quand il fut conquester ceste
terre, il feignit faire paix avec eux: c'est pour quoy
afin de luy faire feste, ils ordonnerent vne pesche
solemnelle de plusieurs milliers d'Indiens, qui en
leurs vaisseaux de ionc entrerent en la mer, & au
retour de l'Ingua, qui auoit appareillé quelques
soldats couuerts, fit d'eux vn cruel carnage, & de
là demeura ceste terre tant despeulée, combien
qu'elle soit si abondante & fertile. Je vis vne au-
tre façõ de pescher, où me mena le Viceroy Dom
François de Tolledo, toutesfois ce n'estoit point
en la mer, mais en vne riuere qu'ils appellent
Grande, en la prouince des Charcas, où des In-
diens Chiraquanas se plongeioient en l'eauë, &
nageans avec vne admirable viffesse suiuoient les
poissons, & avec des darts ou harpons qu'ils por-
toient en la main droite, nageans seulement avec
la gauche, blessoient le poisson, & ainsi nauré le
tiroient en haut, ressemblans en cela estre plus
poissons qu'hõmes de terre. Mais ores que nous
sommes sortis de la mer, venons à ces autres for-
tes d'eauës qui restent à dire.

Des lacs & des estangs que l'on trouue és Indes.

CHAP. XVI.

AV lieu de ce que la mer Mediterranee est au
 vieil monde, le Createur a pourueu ce nou-
 veau de plusieurs lacs, dont y en a quelques-vns
 grands, que l'on peut propremēt appeller mers:
 eu que l'Écriture appelle ainsi celui de Palesti-
 e, qui n'est pas si grād que quelques-vns de ceux-
 y. Le plus renommé est celui de Titicaca, qui est
 au Peru en la prouince de Collao, lequel, comme
 j'ay dit au liure precedent, contient presque qua-
 tre vingts lieuës de tour, & y entrent dix ou dou-
 e grands fleuues. Il y a quelque temps que l'on
 commença à le nauiger avec des barques & des
 auires, & y procederent si mal, que le premier
 auiere qui y entra s'ouurit d'vne tempeste qui
 esleua en ce lac. L'eauë n'est pas totalemēt ame-
 ny salée comme celle de la mer, mais elle est si
 spaisse qu'on ne la peut boire. Deux especes de
 poissons s'engendrent en ce lac en fort grande
 abondance, l'vn desquels ils appellent Suches, qui
 est grand & sauoureux, mais flegmatique & mal-
 sain; & l'autre Bogas, qui est plus sain, combien
 qu'il soit petit & fort espineux. Il y a tres-grand
 nombre de canars sauvages & de cercereulles.
 Quand les Indiens veulent faire feste, ou donner
 un passe-temps à quelque personnage qui passe le
 long des deux riuages, qu'ils appellent Chucuyto
 & Omasuyo, ils assemblent vne grande quantité
 de Canoës, & vont faisant vn rond poursuiuans
 & enserrant les canards iusques à en prendre avec

HISTOIRE NATURELLE

les mains tant qu'ils veulent, & appellent ceste façon de pescher Chaco. En l'un & en l'autre riuage de ce lac sont les meilleures habitations du Perù. De son issue il naist & procede vn autre lac plus petit, encor qu'il soit bien grand, qu'ils appellent Paria, au riuage duquel y a grand nombre de bestial, spécialement de porcs, qui s'engraissent extremement des herbiers qui croissent en ces riuages. Il y a beaucoup d'autres lacs aux lieux hauts de la montagne, d'où naissent des riuieres & des ruisseaux, qui viennent de là en auant à estre fort grands fleues. Au chemin d'Arequipa Collao, il y a au haut deux beaux lacs d'un costé & d'autre du chemin: de l'un sort vn ruisseau, qui de puis deuiet fleue, & se perd à la mer du Sud. De l'autre, ils disent que la fameuse riuiere d'Aporima prend son origine, de laquelle l'on dit que l'on nomme riuiere des Amazones, autrement dite de Maragnon, procede avec sa grande quantité & assemblée d'eues qui se ioignent en ces montagnes. C'est vne chose que l'on peut souuentefois demander, d'où vient qu'il y a tant de lacs au haut de ces montagnes, esquels il n'entre aucune riuiere, mais au contraire plusieurs grands ruisseaux en sortent, & si n'apperçoit on point que ces lacs diminuent presque en aucune saison de l'année. De penser que ces lacs s'engendrent de neiges fondues ou des pluyes du ciel, cela ne satisfait point du tout, car il y en a plusieurs de ces lacs là qui n'ont ceste abondance de neiges ny tant de pluyes, & si l'on ne s'apperçoit point qu'ils diminuent. Ce qui fait croire que ce sont sources qui y naissent & sourdent naturellement, bien qu'il

ne soit pas mal à propos de croire que les neiges & les pluyes y peuuent aider en quelques saisons. Ces lacs sont si communs aux plus hauts sommets des montagnes, qu'à peine y a-il riuierẽ fameuse qui ne tire son origine dequelqu'vn d'iceux. Leur eaue est fort nette & claire, & s'y engendre peu de poissons, encor si peu qu'il y en a, est fort menu à cause du froid qui y est continuellement: combien qu'il y ait toutesfois quelques-uns de ces lacs qui sont veritablement chauds, qui est vne autre merueille. Au bout de la vallee de Tarapaya, proche de Potozi, y a vn lac de forme rond, tel qu'il semble auoir esté fait par compas, l'eaue duquel est tres-chaude, combien que la terre en soit extremement froide. Ils ont accoustumé de s'y baigner près du riuage, d'autant qu'vn peu auant l'on ne pourroit souffrir la chaleur. Au milieu de ce lac y a vn bouillon de plus de vingt pieds en quarré, qui est sa vraye source: & neantmoins quoy que ceste source en soit ainsi grande, iamais on ne le void croistre en aucune façon, & semble qu'il s'exhale de soy-mesme, ou qu'il ait quelque issue cachee & incogñue. On ne le void non plus diminuer, qui est vne autre merueille, iacoit que l'on en ait tiré vn gros ruisseau courant pour faire moudre certains engins pour le metal, veu que pour la grande quantité de l'eaue qui en sort, par raison il deuroit diminuer. Or laissant le Peru, & passant à la neufue Espagne, les lacs qui s'y trouuent ne s'ont pas moins remarquables, specialemẽt ce tant fameux de Mexique, auquel l'on trouue de deux sortes d'eaues, l'vne salée & semblable à celle de la mer, & l'autre claire & douce à cause des riuieres qui y entrẽt.

Au milieu de ce lac y a vn rocher fort plaisant & delicieux, où il a des baings d'eauë chaude qui y fourdent, lesquels ils estiment beaucoup pour la fanté. Il y a des iardins au milieu de ce lac, fondez & portez sur l'eauë mesme, où l'on void des parterres pleins de mille sortes d'herbes & de fleurs, & sont de telle façon qu'on ne les peut bien comprendre sinon en les voyant. La cité de Mexique est fondée sur ce lac, encor que les Espagnols ayent remply de terre tout le lieu & assiete d'icelle, laifsans seulement quelques courans d'eauë grands & petits qui entrent & tournoyent dans la ville pour voicturer ce qu'ils ont de besoin, comme bois, herbes, pierres, fruiçts du pays, & toutes autres choses. Quand Cortes conquesta Mexique, il fit faire des brigantins, & depuis luy sembla qu'il estoit plus seur de ne s'en seruir point. C'est pourquoy ils vsent des Canoës, dont y a grande abondance. Il y a en ce lac beaucoup de poisson & de viuier, combien que ie n'y ay pas veu de poisson de prix, toutesfois ils disent que le reuenu de ce lac vaut trois cens mille ducats. Il y a plusieurs autres lacs non loin delà, d'où l'on porte beaucoup de poisson à Mexique. La prouince de Mechouacan est ainsi appellée, pource que c'est vne prouince abondante en poisson. Il y a de tres-beaux & grands lacs, esquels il y a beaucoup de poisson, & est ceste terre saine & fraische. Il y a plusieurs autres lacs, desquels il n'est pas possible faire mention, ny les sçauoir en particulier: seulement l'on peut remarquer par ce qui en a esté discouru au liure precedent, que souz la Torride il y a plus grande abondance de lacs qu'en autre par-

ie du monde: & ainsi par ce que nous auons dit
 cy-dessus, & le peu que nous dirons des riuieres
 & fontaines, nous mettons fin à ceste matiere
 l'eauës.

De plusieurs & diuerses sources & fontaines.

CHAP. XVII.

Ly aës Indes comme és autres parties du
 monde grande diuersité de sources, fontai-
 nes & riuieres, & quelques-vnes de proprietéz
 estranges. En Guancauelica du Peru où sont les
 mines du vis argent, il y a vne fontaine qui jette
 l'eauë chaude, & en coulant son eauë se conuertit
 en roche, de laquelle roche ou pierre, l'on edifie
 quasi toutes les maisons du bourg. Ceste pierre
 est molle & aisée à couper, car avec vñ fer l'on la
 coupe & taille aussi facilement comme si c'estoit
 du bois, & est legere & de durée. Si quelques hõ-
 mes ou animaux boient de ceste eauë, ils meu-
 rent, d'autant qu'elle se congele dedans leur ven-
 tre, & sy conuertit en pierre, pour ceste cause en
 sont morts quelques cheuaux. Comme ceste eauë
 se va cõuertissant en pierre, celle qui decoule bou-
 che le chemin au reste, tellement qu'elle est con-
 trainte de changer son cours, & pour ceste raison
 elle court en diuers endroits, au pris que va croif-
 sant la roche. En la pointe ou Cap de sainte He-
 lene, y a vne source ou fontaine de betum, qu'au
 Peru ils appellent Copey. Cedoit estre vne cho-
 se semblable à ce que dit l'Escriture, de ce val sau-
 uage où se trouuoient des puits de betum. Les
 mariniers se seruent de ceste fontaine, ou puits

HISTOIRE NATURELLE

de Coppey, pour oindre & poisser leurs cordages & appareils, pource qu'elle leur sert comme la poix & le bray en Espagne. Lors que ie nauigeois en la neufue Espagne, par la coste du Peru, le pilote me môstra l'isle qu'ils appellét l'isle des Loups, où il y a vne autre fontaine & puits de Coppey, ou betum, avec lequel mesmemét ils breent les cordages. Il y a d'autres fontaines & sources de goultran, que le susdit pilote, homme excellent en sa vacation, me dir auoir veues, & qu'il luy estoit aduenue que nauigeant quelquesfois par ceste coste là, il festoit trouué si auant en la mer, qu'il auoit perdu la veue de terre, & neâtmoins il auoit recogneu par l'odeur du Coppey où il estoit, aussi certainement, comme s'il eust recogneu la terre, telle est l'odeur qui sort continuellement de ceste source. Aux baings, qu'ils appellent les baings de l'Ingua, y a vn canal d'eaue qui fort toute chaude & bouillante, & ioignant icelle y en a vne autre dont l'eaue est aussi froide que neige. L'Ingua auoit accoustumé de les moderer l'vne avec l'autre, & est vne chose remarquable qu'il y ait des sources de qualitez si contraires, qui sont & viennent si pres l'vne de l'autre. Il y a vn nombre infini d'autres sources chaudes, specialement en la prouince des Charcás, en l'eau desquelles l'on ne peut endurer & tenir la main l'espace d'vn *An Maria*, comme ie l'ay veu par gageure. En vne metairie proche de Cusco sourd vne fontaine de sel qui ainsi comme elle va courant, se va conuertissant en sel, qui est blanc, & bon à merueilles: qu'il si elle estoit en autre contree, ce ne seroit petite richesse, toutesfois ils en font peu d'estat, pour l'a

abondance du sel qu'il y a là. Les eaues qui courent en Guayaquil qui est au Peru, presque sous la ligne equinoxiale, sont tenues pour salutaires pour le mal Neapolitain, & autres semblables. A raison dequoy l'on y vient de plusieurs lieux fort éloignez pour y receuoir guarison. Et disent que la cause de cela est, pource qu'il y a en ceste cõtrée grande abondance de racines, qu'on appelle salpareille, la vertu & operation de laquelle est si cogneuë, & qu'elle communique sa propriété aux lieux où elle est mise, de guarir ceste maladie. Bilcanota est vne montagne, qui selon l'opinion du commun, est au plus haut lieu du Peru, le sommet de laquelle est tout couuert de neige, & en quelques endroits, est noir comme charbon. Il sort d'icelui deux sources en lieux tout contraires, qui deuiennent incontinent fort grands ruisseaux, & peu à peu grãds fleuues, l'un desquels va à Collao dans ce grand lac Titicaca, & l'autre va aux Landes, & est celuy qu'ils appellent Yucay, qui se ioignant avec vn autre, sort à la mer du Nort, ayant vn cours furieux & impetueux. Ceste source quand elle sort de la roche Bilcanota que i'ay dit, est de la mesme sorte & couleur que l'eau de lexieue, ayãt la couleur cendrée, & iettant vne fumée, comme de chose bruslee, laquelle court ainsi vn long tẽps iusques à ce que la multitude des eaux qui y entrent, luy esteignent ce feu & fumee qu'elle tire de son commencement. En la neufue Espagne i'ay veu vne source cõme d'encre quelque peu bleuë, vne autre au Peru de couleur rouge comme sang, d'où ils l'appellent la riuere rouge.

Des Riuieres.

CHAP. XVIII.

QUANT toutes les riuieres non seulement des Indes, mais aussi de tout le monde vniuersel, le fleuue Maragnon, ou des Amazones, tient la principauté, duquel nous auõs parlé au liure precedent. Les Espagnols l'ont plusieurs fois nauigé, pretendans decouuoir des terres, qui selõ le bruit commun, sont fort riches, specialement celles qu'ils appellent de Dorado, & Paytiti. L'Adelentade Iean de Sallines, fit vne entrée memorable encor qu'elle fut de peu d'effect. Il y a vn passage qu'ils appellent le Pongo, qui doit estre vn de plus dangereux pas de tout le monde: car la riuie re estant reserrée en cet endroit, & contrainte entre deux roches tres-hautes en precipice, vient tomber droitement du haut en bas, avec vne grande roideur, où l'eauë par la cheute qu'elle fait de si haut, fait vn boiillon, qu'il semble impossible de le passer sans se noyer. Neantmoins la hardiesse des hommes a bien osé entreprendre de passer ce passage, pour le desir de ce Dorado tant renommé. Ils se laisserent couler du haut en bas: poussés de la roideur & du courant du fleuue, se tenant bien aux Canoës ou barques où ils estoient: & encor qu'elles fussent renuersées sens-dessus-dessous en tombant, & eux & leurs Canoës s'enfonçassent en l'eauë, neantmoins par leur force & par leur industrie ils se remettoiēt & retournoiēt tousiours en haut, & de ceste façon eschapa toute l'armée, excepté quelque peu qui se noyerent.

Et c

Et ce qui est plus admirable, ils s'y comporterent si dextrement, qu'ils ne perdirent pas mesme la munition & la poudre qu'ils portoient. Auroeur (pource qu'apres auoir endure beaucoup de rauaux, & de dangers, ils furent contrains en fin de retourner par ce mesme lieu) ils monterent par vne de ces roches tres-hautes avec leurs poignards qu'ils fichoient en la roche. Le capitaine Pierre d'Orsua fit vne autre entree par le mesme fleuve, lequel estant mort sur ce voyage, & les soldats s'estans mutinez, d'autres capitaines poursuivirent l'entreprinse, par le bras qui vient iusques en la mer du Nort. Un religieux de nostre cōpagnie nous disoit, qu'estant seculier il se trouua quasi en toute ceste entreprinse, & que les marées montoient bien pres de cent lieuës à mont de fleuve, & qu'à l'endroit où il va se jeter dans la mer, qui est quasi sous la ligne, ou fort proche d'icelle, il a soixante & dix lieuës d'emboucheure, chose incroyable, & qui excede la largeur de la mer Mediterranee, encor qu'il y ait quelques autres qui en leurs descriptions ne luy donnent que vingt-cinq ou trente lieuës d'embouchure. Apres ceste riuere, tient le second lieu en l'Vniuers la riuere de Plata, ou d'argent, qui s'appelle autrement le Paraguey, laquelle court des montagnes du Peru, & se va perdre en la mer, en la hauteur de trente-cinq degrez au Sud. Elle croist, comme ils disent, en la mesme façon du Nil, mais beaucoup d'auantage sans comparaison, & rend les champs qu'elle baigne comme vne mer par l'espace de trois mois, apres retourne à son cours, où les nauires montent beaucoup de lieuës à mont. Il y a

HISTOIRE NATURELLE

plusieurs autres fleuves qui ne sont pas toutesfois de telle grandeur, & neantmoins esgalent, voire surpassent les plus grands de l'Europe, comme celui de la Magdelaine, proche de sainte Marthe la riviere Grande, & celui d'Alvarado en la neufue Espagne, & vn nombre infiny d'autres. Du costé du Sud aux montagnes du Peru, les fleuves communément ne sont pas si grands, pource qu'ils ont peu d'espace de courir, & ne peuvent assembler tant d'eaux, mais ils sont fort roides, à cause qu'ils tombent de la montagne, & ont des auallages & des creuës subites: à raison dequoy ils sont fort dangereux, & ont esté cause que plusieurs hommes y sont morts. En temps de chaleur ils croissent & se desbordent le plus. J'ay trauersé vingt-sept riuieres en ceste coste, dont ie n'en ay pas passé vne seule à gué. Les Indiens vsent de mille artifices pour passer les riuieres. En quelques endroits ils ont vne longue corde qui trauersé d'vn costé à l'autre, & en icelle pend vn panier ou corbeille, dans laquelle se met celui qui veut passer, & alors ils le tirent du riuage avec vne autre corde, tellement qu'il passe dedans ceste corbeille. En d'autres endroits l'Indien passe comme à cheual sur vn boteau de paille, & derriere luy celui qui veut passer, & vogant avec vn bout d'aix, passe de ceste façon. En d'autres endroits ils ont vn radeau de courges ou citrouilles, sur lesquelles ils mettent les hommes ou hardes qu'ils doiuent passer, & les Indiens liez avec des cordes vont nageans, & tirans apres eux ce radeau de citrouilles, comme des cheuaux tirent vn coche, ou carosse; d'autres vont derriere pouffans les citrouilles pour

Pour aider. Passez qu'ils font, ils prennent sur leurs
 pannes leur barque de citrouilles, & retournent
 nage, ce qu'ils font en la riuere de la Sainte au
 Peru. Nous passâmes celuy d'Aluarado en la
 riuere Espagne, sur vne table, que les Indiens
 portoient sur leurs espaulles, & quand ils perdoiēt
 terre, ils nageoient. Ces artifices & mil autres,
 dont ils se seruent pour passer ainsi les riuieres,
 certainement font auoir crainte en les regardant
 & contemplant, en ce qu'ils s'aident de moyens si
 debiles & fragiles: mais neantmoins ils sont fort
 habiles. Ils n'vsent point d'autres ponts que de
 paille ou de paille. Il y a desia en quelques riuieres
 des ponts de pierre, bastis par la diligēce de quel-
 ques gouuerneurs, mais beaucoup moins qu'il ne
 seroit de besoin en vne terre, où tant d'hommes
 meurent par faute d'iceux, & laquelle donne tant
 de deniers, desquels non seulement l'Espagne,
 mais aussi d'autres royaumes estrangers bastissent
 de superbes edifices. Les Indiens tirent & deri-
 vent des fleues qui courent des montagnes aux
 vallées & es plaines, plusieurs & grands ruisseaux
 pour arrouser la terre, ce qu'ils ont accoustumé
 de faire d'vne telle industrie, qu'il n'y en a pas
 de meilleurs en Murcia, ny à Milan mesme: ce
 qui est aussi la plus grande & totale richesse des
 plaines du Peru, & de plusieurs autres parties
 des Indes.

De la qualité de la terre des Indes en general.

CHAP. XIX.

Q'ON peut cognoistre la qualité de la terre des Indes en la plus grand' part, (puis que c'est le dernier des trois elemens desquels nous auons proposé de traiter en ce liure) par le discours que nous auons fait au liure precedent de la Zone Torride, veu que la plus grande partie des Indes se trouue située en icelle. Mais pour ce faire entendre plus particulièrement, i'ay remarqué trois sortes de terre en ce que i'ay cheminé par ces regions, dont il y en a vne qui est basse, vne autre tres-haute, & l'autre qui tient le milieu de ces deux extremitez. La terre basse est celle qui est en la coste de la mer, dont il s'en trouue par toutes les Indes, & est ordinairement fort chaude & humide, qui cause qu'elle n'est pas si saine, & qu'à present on la voit moins peuplée, combien qu'au temps passé elle ait esté bien peuplée d'Indiens, comme il appert par les histoires de la neufue Espagne & du Peru, & s'y conseruoient & viuoient, entant que la region leur estoit naturelle, comme ceux qui y auoient esté engendrez. Ils y viuoient de la pesche de la mer & des semences qu'ils faisoient, tirans des ruisseaux des riuieres desquels ils se seruoient faute de pluye, d'autant qu'il y pleut fort peu, & en quelques endroits n'y pleut point du tout. Ceste terre basse a beaucoup de lieux inhabitables, tant à cause des sablons qui y sont dangereux, car il s'y trouue des montagnes entieres de ces sablons, qu'à cause des marescages qu

y font des eauës descendans des montagnes, les-
 uelles ne trouuans point d'issüë en ces terres
 basses & basses les noyent du tout, & les rendent
 inutiles. Et à la verité la plus grande partie de
 toute ceste coste de la mer est de ceste sorte és In-
 des, principalement du costé de la mer du Sud.
 L'habitation desquelles costes est à present si di-
 minuee & mesprisee, que des trente parts du peu-
 ple qui y habitoit, les vingt-neuf y defaillent, &
 selon son opinion, que le reste des Indiens finira auât
 peu de temps. Plusieurs selon leurs diuerses opi-
 nions attribuent cela à diuerses causes, les vns au
 trop grand travail que l'on a donné à ces Indiës,
 les autres au changement & diuersité des vian-
 des, & boire dont ils vsent, depuis qu'ils commu-
 niquent avec les Espagnols; les autres au trop
 grand excés de boire, & autres vices qu'ils ont.
 Quant à moy ie croy que ce desordre est la plus
 grande cause de leur diminution, & n'est pas tēps
 maintenant d'en discourir dauantage. En ceste
 terre basse, (que ie dy generalement estre mal fai-
 te & peu conuenable à l'habitatiō des hommes)
 il y a exception en quelques endroits qui sont tē-
 dres & fertiles, comme la plus grand^e partie des
 plaines du Peru, où il y a des vallons frais, & qui
 sont fort fertiles. La plus grande partie de l'habi-
 tation de la coste entretient tout le commerce
 d'Espagne par mer, duquel despend tout l'estat
 des Indes. En ceste coste il y a quelques villes as-
 sez bien peuplees, comme Lyma & Truxillo au
 Peru, Panama & Carthagene en la terre ferme, &
 les isles sainct Dominique, Port-riche, & la Haua-
 ne, & plusieurs autres villes qui sont moindres

HISTOIRE NATURELLE

que celle-cy, comme est la vraye Croix en la neufue Espagne, Yça, Aricgua, & autres au Peru; & mesmes les ports sont communement habitez, combien que ce soit assez petitement. La seconde sorte de terre est au contraire fort haute, & par consequent froide & seche, cōme toutes les montagnes le sont ordinairement. Ceste terre n'est point fertile ny plaisante, mais elle est fort saine, qui la rend peulee & habitee. Il y a des pasturages, & en iceux beaucoup de bestial, ce qui sustente en la plus grand part la vie humaine, & avec le bestial ils suppleent le defaut qu'ils ont de bleds & semences par leurs trocs & eschanges. Mais ce qui rend encor dauantage ces terres habitees, & quelques-vnes fort peulees, est la richesse des mines, qui se treuuent en icelles, pource que tout obeit à l'argent & à l'or. A cause des mines il y a quelques habitations d'Espagnols & d'Indiens, qui se sont accruës & augmentees, comme est Potozi, & Guancauelicqua au Peru, & Caçatecas en la neufue Espagne. Il y a aussi par toutes ces montagnes de grandes habitations d'Indiens qui auourd'huy se maintiennent, voire veut-on dire qu'ils vont en augmentant, sinon que le traual des mines en consume beaucoup, & quelques maladies generales en ont mesme destruit vne grande partie, comme le Cocolitè, en la neufue Espagne. Toutesfois l'on ne sapperçoit point qu'ils diminuent beaucoup. En ceste extremité de terre haute, froide & seche, il y a deux cōmoditez qui i'ay dites des pasturages, & des mines, qui recompēsent bien les autres deux qui sont es terres basses de la coste, à sçauoir le commerce de la mer, &

la fertilité du vin, qui ne croist qu'en ces terres
 port chaudes. Entre ces deux extremes y a la terre
 de moyenne hauteur, laquelle combié qu'elle soit
 en quelques endroits plus basse ou plus haute l'v-
 e que l'autre, ce neantmoins elle n'approche ny
 de la chaleur de la coste, ny de l'intemperature des
 montagnes. En ceste sorte de terre il croist beau-
 coup de semences, de froment, d'orge, & de may, &
 lesquelles ne se trouuēt aucunemēt es terres hau-
 es, mais bien aux basses: il y a mesme abondance
 de pasturages, de bestial, de fruiçts, & de forests as-
 sez verdoyantes. Ceste partie est la meilleure ha-
 bitation des trois pour la santé, & pour la recrea-
 tion. C'est pourquoy aussi ce qui est le plus peuplé
 des Indes, est de ceste qualité, ce que j'ay remarqué
 par curiosité en plusieurs chemins & voya-
 ges que j'ay faits, & ay trouué pour vray, ce que les
 provinces & parties mieux peuplées d'Indiës sont
 en ceste situation. Que l'on regarde de prés en la
 neuve Espagne (qui est sans doute la meilleure
 province que le Soleil enuironne) par quelque en-
 droit de la coste que l'õ y entre, l'on y va tousiours
 montât, & encor qu'après auoir monté beaucoup
 l'on commence à descendre, toutesfois c'est fort
 peu, & tousiours la terre y demeure beaucoup
 plus haute que celle de la coste. Tout le terroir de
 Mexique est de ceste nature & situation, & ce qui
 est es enuiron du Vulcan, qui est la meilleure ter-
 re des Indes, comme aussi le sont au Peru; Are-
 quipa, Guamangua, & Cusco, combié que ce soit
 vn plus que l'autre. Mais en fin tout y est ter-
 re haute, encor quel'on y descende à des valles
 profondes, & que l'on monte de hautes monta-

gnes, ils en disent autant de Quito, Sainte Foy, & du meilleur du nouveau royaume. Pour resolution, ie croy que la sagesse & prouidence du Createur a pourueu en cecy, & voulu pour le mieux, & que la plus grande part de ceste terre des Indes fust haute & esleuee, afin qu'elle fust d'vne meilleure temperature. Car estant basse, elle eust esté fore chaude souz la Zone Torride, principalement estant distante & esloignee de la mer. Aussi toute la terre que i'ay veüe es Indes, est auoisinee de montagnes d'vn costé, ou de l'autre, & quelquefois de toutes parts. Tellement que i'ay plusieurs fois dit par delà que ie desirois me voir en vn endroit d'où l'horison se formaît & finist par le ciel, & vne terre estenduë & vnice, comme l'on void en Espagne en mille campagnes: toutesfois ie n'ay point de souuenance d'auoir iamais veu telles veuës aux Indes, fust aux isles, ou en la terre ferme, encor que i'y aye cheminé plus de sept cens lieues en longueur. Mais comme i'ay dit, le voisinage des montagnes est fort à propos en ceste region, pour temperer la chaleur du Soleil. Par ainsi tout le plus habitè des Indes est de la façon que i'ay dit, & generally toute ceste terre est abondante en herbages, pasturages & forests, au contraire de ce qu'Aristote & les anciens ont pensé. De sorte que quand l'on va de l'Europe aux Indes, l'on s'esmerueille de voir la terre belle, si verdoyante & pleine de friscades. Neantmoins ceste regle a quelques exceptions, & principalement en la terre du Peru, qui est d'vn naturel estrange entre toutes les autres, de laquelle nous dirons maintenant.

Des proprietéz de la terre du Peru.

CHAP. XX.

NOUS entendons par le Peru non point toute ceste grande partie du monde, qu'ils appellent l'Amerique, puis qu'en icelle est compris le Bresil, le royaume de Chillé, & celuy de Grenade, & toutesfois aucun d'iceux royaumes n'est le Peru, mais tant seulement ceste partie qui gist au costé du Sud, commençant au royaume de Quitto, qui est souz la ligne, & qui va courant en longueur iusques au royaume de Chillé; lequel est hors les Tropiques, qui seroient six cents lieuës en longueur, & en largeur ne contient point davantage que ce que comprennent les Indes, ou montagnes, qui sont comme cinquante lieuës communes, encor qu'en quelques endroits, comme à Chachapoyas, il y ait davantage. Ceste partie du monde que l'on appelle Peru, est fort remarquable, & contient en soy des proprietéz fort estranges, qui font qu'elle sert d'exception à la regle generale des Indes. La premiere est qu'en toute la coste il ne souffle continuellement qu'un seul vent, qui est le Sud ou Suroest, contraire à celui qui a accoustumé de courir sous la Torride. La seconde est, qu'estant ce vent de sa nature le plus violent, tempestueux & maladif de tous, neantmoins il est en ceste region merueilleusement gracieux, sain, & agreable, de telle façon que l'on luy doit attribuer l'habitation de ceste coste, laquelle sans doute seroit inhabitable & ennuyeuse, à cause de sa chaleur, si par son soufflement elle n'estoit

addoucie. La troisieme est que iamais il ne pleut, tonne, neige, ny gresle en toute ceste coste, qui est vne chose digne d'admiration. Quartement à peu de distance de la coste il pleut & neige terriblement. Quintement il y a deux chaines de montagnes, qui courent l'vne commel'autre, & en vne mesme hauteur du Pole, neantmoins en l'vne y a de tres-grandes forests, & y pleut la plus-part de l'année, estant fort chaude. L'autre tout au contraire est toute nuë & descouuerte, & fort froide, de sorte que l'Hyuer & l'Esté sont departis en ces deux montagnes, & les pluyes & la serenité mesme. Or afin d'entendre mieux cecy, l'on doit considerer que le Peru est diuisé comme en trois parties, longues & estroites, qu'ils appellent Lanos, Sierras, & Andes. Les Lanos sont la coste de la mer, la Sierra, sont toutes montagnes, & quelques vallees, & les Andes sont montagnes aspres & rudes. Les Lanos, ou costes de la mer, ont quelque dix lieuës de large, en quelques endroits moins, & en autres quelque peu dauantage. La Sierra contient comme vingts lieuës en large, & les Andes autant, tantost plus, tantost moins. Ils courent en leur longueur Nort & Sud, & en leur largeur, d'Orient au Ponant. C'est donc chose merueilleuse, qu'en si peu de distance, comme sont cinquante lieuës, esgalement esloignes de la ligne, & Pole, y ait vne si grande diuersité, que en vn lieu il y pleuue presque tousiours, & en l'autre il n'y pleuue quasi iamais. Il ne pleut iamais en ceste coste ou Lanos, encor qu'il y tōbe quelquesfois vne eauë menuë, qu'ils appellent Guaruá, & en Castille Mollina, laquelle quelquesfois

s'espaisfit en certaines petites gouttes d'eauë qui
 tombe, toutesfois ce n'est point chose ennuyeuse,
 ny telle, qu'il soit besoin de se couvrir pour ce-
 la. Les couuertes y sont de nattes avec vn peu
 de terre par dessus, & leur est chose suffisante. Aux
 Andes presque durant toute l'annee il y pleut,
 combien qu'il y ait en vn temps plus de serenité
 qu'en l'autre. En la Sierra, qui gist au milieu des
 deux extremes, il pleut au meisme temps qu'en
 Espagne, qui est depuis Septembre iusques en
 Avril, mais en l'autre saison, le temps y est plus
 serain, qui est quand le Soleil en est plus esloigné,
 & le contraire quand il en est le plus proche, de-
 quoy nous auons assez amplement traité au li-
 ure precedent. Ce qu'ils appellent Andes, & ce
 qu'ils appellent Sierra, sont deux chaines de mō-
 tagnes tres-hautes, qui doiuent courir plus de mil
 lieues à veuë l'vne del'autre, & presque esgale-
 ment. Il ya vn nombre infini de vicignes, qui
 naissent & s'engendrent aux Sierres, qui sont
 proprement comme cheures sauuages, fort vistes
 & fort agiles. Il y a mesmes de ces animaux qu'ils
 appellent Guanacos & Pacos, qui sont des mou-
 tons, qu'on peut aussi bien dire les Asnes de ce
 pays, dequoy il sera traité en son lieu: & aux An-
 des se trouuent des singes fort gentils & plaisans,
 & des perroquets en grande quantité. L'on y trou-
 ue aussi l'herbe, ou arbre qu'ils appellent Coca,
 qui est tant estimé des Indiens, & la traite qu'on
 en fait y vaut beaucoup d'argent. Ce qu'ils appel-
 lent Sierre, fait des valles es endroits où elle s'ou-
 ure, qui sont les meilleures habitations du Peru,
 comme est la vallee de Xauxa, & d'Andaguaylas,

HISTOIRE NATURELLE

& de Yucay. En ces vallées il croist du froment du may, & d'autres sortes de fruiçts, toutesfois és vnes moins qu'aux autres. Plus outre que la cité de Cusco (qui estoit anciennement la cour de Seigneurs de ces royaumes) les deux chaines de montagnes que j'ay dites se retirent & s'esloignent dauantage les vnes des autres, & laissent au milieu vne plaine & large campagne, qu'ils appellent la prouince de Collao, où il y a grand nombre de riuieres, & beaucoup d'herbages & pasturages fertiles, & là est aussi le grand lac de Titicaca: mais encor que ce soit terre pleine, & à la mesme hauteur & intemperature que la Sierre, & qu'il n'y ait non plus d'arbres ny de forests, toutesfois le defaut qu'ils ont du pain y est recompensé par les racines qu'ils sement, lesquelles ils appellent Pappas, & croissent dedans la terre. Ceste racine est le manger des Indiens. Car les sechans & nettoians ils en font ce qu'ils appellent Chugno, qui est le pain & nourriture de ces prouinces. Il y a mesme d'autres racines & petites herbes qu'ils mangent. C'est vne terre saine, & la plus peuplee des Indes, & la plus riche, pour l'abondance des bestiaux qui s'y nourrissent, tât de l'espece mesme de ceux qui sont en Europe, cōme brebis, vaches, & cheures, que de celles du pays qu'ils appellent Guanacos, & Pacos, & y a des perdrix assez abondamment. Apres la prouince de Collao vient celle de Charcas, où il y a des vallets chaudes de grande fertilité, & des roches tres-aspres, lesquelles sont fort riches de mines, tellement qu'en nul endroit du monde il n'y en a point de meilleures ny de plus belles.

*Des causes qu'ils donnent pourquoy il ne pleut
aux lanos ou costes de la mer.*

CHAP. XXI.

D'AVTANT que c'est chose rare & extraordinaire qu'il y ait quelque terre où il ne pleuve iamais, ny tonne, les hommes desirerent naturellement sçavoir la cause de telle nouveauté. La raison que donnent quelques vns qui ont recherché & considéré cecy de pres, est qu'il ne s'esleue en ceste coste des vapeurs assez grosses & suffisantes pour engédrer la pluye faute de matiere: mais qu'il y a seulement des vapeurs petites & legeres qui ne peuvent engendrer autre chose que les broüillats & roses: comme nous voyons en Europe qu'il y'a bien souuent au matin des vapeurs qui s'esleuent, lesquelles ne se conuertissent pas en pluyes, mais seulement en broüillats. Ce qui prouient de la matiere qui n'est point assez grosse & suffisante pour se tourner en pluye. Et disent que la cause pourquoy cela, qui n'aduiet qu'aucunesfois en Europe, arriue continuellement en la coste du Peru, est pource que ceste region est tres-seche & ne rend point de grosses vapeurs. On recognoist sa secheresse par le grand nombre de sablons qui y sont, & parce que l'on n'y trouue ny puits ny fontaines, sinon en vne tres-grande profodité de quinze stades (qui est la hauteur d'un homme, ou plus) & encor est-ce pres des riuieres, l'eau desquelles penetrant la terre, est cause que l'on y peut faire des puits. Tellement que l'on a veu par experience que le cours des riuieres estât

destourné, les puits se sont taris iusques à ce qu'elles fussent retournées en leurs cours ordinaires, & donnent ceste raison pour cause materielle de cet effect : mais pour la cause efficiente ils en ont vne autre qui n'est pas moins considerable, qui est que la hauteur excessiue de la Sierre, qui court par toute la coste, porte abry à ces lanos, de sorte qu'elle empesche qu'aucun vent n'y souffle du costé de la terre, si ce n'est si haut qu'il soit par dessus les croupes de ces montagnes, au moyen dequoy il n'y court qu'un seul vent, qui est celuy de la mer, lequel ne trouuant point de contraire, ne presse ny exprime point les vapeurs qui s'esleuent pour en engendrer la pluye, de maniere que l'abry de la Sierre empesche que les vapeurs ne s'espaississent, & fait qu'elles se conuertissent toutes en bruines. Il y a quelques experiences qui se rapportent à ce discours, d'autant qu'il pleut en quelques collines de la coste qui ont le moins d'abry, comme sont les roches d'Arico, & d'Arequipa: mesmes qu'il y a pleu en quelques années que les Norts ou Brises y souffloient, voire pendant tout le temps qu'ils durerent, comme il arriua en soixante & dix-huict aux lanos de Trugillo, où il pleut abondamment; ce qu'ils n'auoient point veu plusieurs siècles auparauant. Dauantage, il pleut en la mesme coste és lieux où les Brises, ou Norts sont ordinaires, comme en Guayaquil, & és lieux où la terre se hausse beaucoup & se destourne de l'ombrage & abry des montagnes, comme en ceux qui sont plus outre que Arica. Quelques-vns en discourent de ceste façon, mais que chacun en pense ce qu'il voudra: c'est vn

chose certaine que descendant de la Sierre en ces
lanos l'on a accoustumé de voir comme deux
ciels, l'un clair & serain par le haut, & l'autre ob-
scur, & comme vn voile gris tendu au deffous, qui
couure toute la coste: mais encor qu'il n'y pleue
pas, ceste bruine y est merueilleusement profita-
ble pour produire de l'herbe, & pour esleuer, &
nourrir les semences: car encor qu'ils ayent l'eauë
au pied tant qu'ils veulent qu'ils tirent des estâgs
ou lacs, toutesfois ceste humidité du ciela vne
telle vertu, que cessant de tomber sur la terre, elle
cause vne grande incommodité & diminution
aux grains & semences. Et ce qui est plus digne
d'admiration, les sablons secs & steriles par ceste
rosée ou bruine se reueient d'herbes & de fleurs,
qui est vne chose plaisante & agreable à voir, &
de grande vtilité pour les pasturages du bestial,
comme l'on void en la montagne, qu'ils appel-
lent de sablon, proche de la cité des Rois.

*De la propriété de la neufue Espagne, des
isles & des autres terres.*

CHAP. XXII.

La neufue Espagne surpasse les autres pro-
uinces en pasturages, qui cause qu'il y a vn
nombre infini de troupes de cheuaux, vaches,
brebis & autres bestiaux. Elle est fort abondante
en fruits, & en toute sorte de grain; en somme
c'est la terre la mieux pourueüe, & la plus accom-
plie qui soit és Indes. Toutesfois le Peru la sur-
passe en vne chose, qui est au vin, pource qu'il y en

HISTOIRE NATURELLE

croist abondamment, & de bon, & de iour en iour les vignes y vont multipliant & augmentant, lesquelles croissent aux vallées fort chaudes où il y a arrousement d'eauës. Et combien qu'il y ait des vignes en la neufue Espagne, toutesfois le raisin n'y vient point en sa maturité propre & conuenable pour en faire du vin. La cause est pource qu'il pleut par delà en Iuillet & Aoust, qui est quand le raisin meurit: c'est pourquoy il ne paruiuent à sa maturité. Que si par curiosité l'on vouloit prendre la peine d'en faire du vin, il seroit comme celuy du Geneuois & de Lombardie, qui est fort petit & fort aspre, ayant vn goust comme de verdjus. Les isles qu'ils appellent de Barlouente, qui sont l'Espagnole, Cube, Port-riche & autres en ces enuiron, sont ornees de beaucoup de verdure, & pasturages, & sont abondantes en bestial, sçauoir est de vaches, & de porcs, qui y sont deuenus sauuages. La richesse de ces isles sont, les engins de sucre, & les cuirs. Il y a beaucoup de casse, fistulle, & de gingembre. Et est chose incroyable de voir le grand nombre de ces marchandises que l'on enleue en vne flotte, n'estant quasi pas vraysemblable, qu'en tout l'Europe on en peust tangaster. Ils en enleuent mesme du bois de qualité & de couleur excellente, comme l'ebenè, & autre qui seruent aux edifices & menuiserie. Il en y a beaucoup qu'ils appellent, *lignum sanctum*, ou guayac propre pour guarir la verolle. Toutes ces isles & celles qui sont en ces enuiron, qui sont en tres-grand nombre, ont vn tres-beau & tres-plaisant regard, pource que durant toute l'année elle sont reuestuës d'herbes & d'arbres, tellemēt qu'il ne peu

ne peuvent discerner quand il est Automne, ou
 esté, pour la continuelle humidité qui y est ioin-
 eauec la chaleur de la Torride, & combien que
 ceste terre soit de tres-grande estenduë, il y a neât-
 moins peu d'habitations, n'autant que d'elle-mes-
 me elle engendre de grands Arcabutos, qu'ils ap-
 pellent, qui sont des bois, ou taillis fort espais, &
 où il y a beaucoup de marefcages & bourbiers és
 plaines. Ils donnent vne autre raison notable, de
 ce qu'elles sont peu habitees, qui est d'autât qu'il
 est resté fort peu d'Indiens naturels, par l'incon-
 sideration & desordre des premiers conquesseurs
 & peupleurs; parquoy ils se seruent la plus grand
 part de Negres, mais ils coustent cher, à cause
 qu'ils sont propres à cultiuier la terre. Il ne
 croist ny pain, ny vin en ces isles, pource que la
 trop grande fertilité & vice de la terre ne les lais-
 grener, mais elle jette le tout en herbe fort in-
 également. Il n'y a non plus d'oliuiers, au moins
 ils ne portent point d'olives, mais beaucoup de
 feuilles vertes, & plaisantes à la veüe, qui toutes-
 fois n'apportent aucun fruct. Le pain dont ils
 se sent est de la Cacaue, de laquelle nous dirons en
 son lieu. Il y a de l'or és riuieres de ces isles, que
 quelques-vns tirent, mais c'est en petite quantité,
 par faute de naturels qui l'approfitent. I'ay esté
 au moins d'un an en ces isles, & à ce qui m'a esté
 côté de la terre ferme des Indes, où ie n'ay point
 esté, comme la Floride, Nicaragua, Guatimalla, &
 autres, i'ay entendu & appris qu'elle est presque
 de ceste qualité que i'ay dite. Toutesfois ie ne
 mets les choses plus particulieres de nature, qui
 sont en ces prouinces de terre ferme, pour n'en

auoir parfaite cognoissance. La terre qui plus ressemble à l'Espagne, & aux regions de l'Europe, en toutes les Indes Occidentales, est le royaume de Chillé, qui est hors de la regle generale de ces autres regions, d'autant qu'il est situé hors la Torride & le Tropique de Capricorne. Ceste terre de soy est fraische & fertile, & produit de toutes les especes de fruiçts qui sont en Espagne, & rapporte aussi grande abondance de pain & de vin, comme mesme elle abonde en pasturages & bestial. Le ciel y est sain & serain, entre le chaud & le froid. L'Hyuer & l'Esté y est parfaitement, & sy trouue grâde quantité d'or qui est tresfin. Neantmoins ceste terre est pauure & peu peuplee, pour la guerre continuelle que les Auracanes & leurs alliez y font, d'autant que ce sont des Indiens robustes, & amis de leur liberté.

De la terre incogneüe, & de la diuersité d'un iour entier qui est entre les Orientaux & Occidentaux.

CHAP. XXIII.

IL y a de grandes coniectures qu'en la Zone temperée, qui est au Pole Antarctique, il y ait des terres grandes & fertiles, mais iusques au iourd'huy elles ne sont descouuertes, & ne cognoist-on d'autres terres en ceste Zone, que celle de Chillé, & quelque partie de la terre qui court d'Ethiopie au Cap de bonne Esperance, comme il a esté dit au premier liure. On sçait aussi peu de la habitation aux deux autres Zones ou Poles, & si la terre continuë & paruiet iusques à celle du costé del'Antarctique ou Sud. L'on ne cognoi

pas mesme la terre qui gist passé le destroit de Magellan, d'autant que la plus grande hauteur que l'on a cogneuë d'icelle est de cinquãte six degrez, ainsi qu'il est dit cy-deuant, & du costé du pole Arctique ou Nort, n'en sçait-on non plus iusques où va la terre, qui court passé le Cap de Mendocin & les Calliphornes, ny les bornes & fin de la Floride, & iusques où elle peut s'estendre vers l'Occident. Il y a peu de temps que l'on a descouvert vne nouvelle terre, qu'ils appellent le nouveau Mexique, où ils disent qu'il y a beaucoup de peuples qui parlent la langue des Mexiquains. Les Philippines & les isles suiuanes, comme racontent aucuns qui le sçauent par experience, courent plus de neuf cents lieuës : mais de traiter de la Chine, Cochinchine, & Syam, & autres regions qui sont de l'Inde Orientale, ce seroit cõtre mon intention, qui est seulement de traiter des Occidentales. L'on ne cognoist pas mesme la plus grand part de l'Amerique qui gist entre le Peru & le Bresil, combien que de toutes parts l'on en cognoisse les bornes. Surquoy il y a diuerses opinions des vns & des autres, qui disent que tout est vne terre noyee, pleine de lacs & de lieux aquatiques. D'autres afferment qu'il y a de grands & fleurissans royaumes, s'imaginans que là sont le Paytiti, le Dorado, & les Cefars, où ils disent qu'il y a des choses merueilleuses. J'ay ouy dire à vn de nostre compagnie, homme digne de foy, qu'il y auoit veu de grandes habitations, & des chemins autant rompus & battus comme sont ceux de Salamanque à Vailladolid, ce qu'il veid alors que Pierre d'Orsua, & depuis luy ceux

qui luy succederent firent l'entree & descouuer-
te, par la grande ruiere des Amazones, lesquels
croyans que le Dorado qu'ils cherchoient estoit
plus auant, ne se soucierent de peupler là, & apre-
demeurerent sans le Dorado qu'ils ne trouuerent
point, & sans ceste grande prouince qu'ils laissè-
rent. De vray c'est chose iusques aujourd'huy ca-
chee, que l'habitation del' Amerique, excepté le
extremitez, qui sont le Peru, le Bresil, & l'endroi
où la terre commence à s'estressir, qui est en la ri-
uiere d'argent, puis Tucuman, qui fait le tour
Chillé, & aux Charcas. Il y a fort peu de temp
que nous auons entendu par lettres des nostre
qui cheminent en sainte Croix de la Sierre, qu
l'on va descourant de grandes prouinces & ha-
bitations qui tombent en ceste partie, qui est en-
tre le Bresil & le Peru. Le temps les descouurira
car comme la diligence & hardiesse des hommes
est auourd'huy grande à vouloir circuir le mon-
de d'vne part & d'autre, nous pouuons croire qu
tout ainsi que l'on a descouuert tout ce qui e-
cogneu iusques à present, l'on pourra de mesme
descourir ce qui reste, afin que le saint Euangi-
loit annoncé à l'vniuersel monde, puis que des
les deux couronnes de Portugal, & de Castille
sont rencontrees par l'Orient & par le Ponan
iusques à ioindre leurs descouuertes ensembl
qui est à la verité vne chose remarquable, que l
vns soient paruenus iusques en la Chine, & l'au-
pon par l'Orient, & les autres aux Philippines
qui sont voisines & presque contigues à la Ch
ne, par l'Occident. Car de l'isle de Luffon, qui e-
la principale des Philippines, où est la cité

Mammille, iusques à Macan, qui est l'isle de Caution, il n'y a que quatre vingts ou cent lieuës de mer entre deux, & trouue chose merueilleuse, & encore qu'il y ait si peu de distance de l'vn à l'autre, il y a neãtmoins, selon leur conte, vn iour d'interuallier de difference entr'eux, de sorte qu'il est Diuaneche à Macan, lors qu'à Mammille il est Samedi, & ainsi du reste. Ceux de Macan & la Chine ont vn iour aduancé, & ceux des Philippines ont vn retardé. Il aduint au Pere Allonse Sanches, duquel il est fait mention cy-deuant, que partant des Philippines il arriua à Macan le deuiesme iour de May selon son conte, & voulant dire l'office de sainct Athanase, trouua qu'ils celebrent la feste de l'Inuention sainte Croix, par ce qu'ils contoient là le troisieme de May. Il luy aduint tout autant en vn autre voyage qu'il fit au delà. Quelques-vns ont trouué ceste variation & diuersité estrange, & leur semble que cela procede de la faute des vns, ou des autres, ce qui n'est pas toutesfois, mais est vn conte vray & bien obserué: car suiuant la difference des chemins par lesquels on va, & ont esté les vns & les autres, il faut necessairement dire, que quand l'on se rencontre on doit auoir vn iour de difference. La raison est pource que ceux qui nauigeãt d'Occident à l'Orient, l'on va tousiours gagnant le iour, & trouue l'on plustost le lever du Soleil, & au contraire ceux qui nauigent d'Orient au Ponant, vont tousiours perdant le iour, & s'en retirent arriere, pource que le Soleil se lève plus en plus leur va leuant plus tard, & comme ils vont approchant du Levant ou Ponant, plus ils ont le iour tost ou tard. Au Peru, qui est

Occidental, au respect de l'Espagne, l'on y demeure de plus de six heures arriere: de façon que quand il est midy en Espagne, il est aube ou poinct du iour au Peru; & quand l'aube du iour est pardeça, la my-nuict se trouue estre par delà. I'ay fait prouue certaine de cela, par la computation des eclipses du Soleil & de la Lune. Maintenant dōc que les Portugais ont fait leur nauigation d'Occident à l'Orient, & les Castillans d'Orient en Occident, quand ils se sont venus à ioinde & rencontrer, qui a esté aux Philippines, & Macan, les vns ont gagné douze heures d'aduance, & les autres en ont perdu tout autant. Par ainsi en vn mesme poinct & en vn mesme temps ils trouuent la difference de vingt heures, qui est vn iour entier. Au moyen dequoy necessairement les vns sont au troisieme de May, quand les autres content le deuxiesme, & quand les vns ieusent le Samedi Saint, les autres mangent de la chair pour le iour de la Resurrection. Que si nous voulons feindre qu'ils passassent plus outre, tournoyãs encor vn autre fois le monde, & qu'ils vlassent du mesme conte, quand ils retourneroient à se ioinde ils se trouueroient aussi bien par leur mesme conte en deux iours de differēce. Car, comme i'ay dit, ceux qui vont au leuer du Soleil vont contant le iour plustost, comme le Soleil leur va leuant plustost & ceux qui vont au couchant au contraire vont contant le iour plus tard, d'autant qu'il leur vortant plus tard. Finalement la diuersité des midis fait le diuers conte des iours. Et d'autant que ceux qui vont nauigeans du Leuant au Ponant vont changeans leurs midis sans le sentir, & tou

ours neantmoins pourſuiuent le meſme conte
 à ils ſe trouuent quand ils partent, il eſt neceſſai-
 e qu'acheuant le circuit du monde ils trouuent
 ute à leur conte d'vn iour entier.

Des Volcans ou bouches de feu.

CHAP. XXIIII.

OMBIEN que l'on trouue en d'autres en-
 droits des bouches de feu, comme le mont
 Etna & Vveſuuiio, qu'aujourd'huy ils appellent
 le mont de Soma, neantmoins c'eſt choſe remar-
 quable que ce qui ſe trouue és Indes. Ordinaire-
 ment ces Volcans ſont rochers ou pics de mon-
 tagnes tres-hautes qui ſ'eſleuēt par deſſus les ſom-
 mets de toutes les autres montagnes. Ils ont en
 leurs ſommitez vne planure, & au milieu vne foſ-
 ſe ou grande bouche qui deſcend iuſques au pro-
 fond ou pied d'icelle, qui eſt choſe eſpouuentable
 à voir. De ces bouches il ſort de la fumee, & quel-
 quesfois du feu. Il y en a quelques-vns qui jettent
 un peu de fumee, & preſque n'ont aucune for-
 me de Volcans, comme eſt celuy d'Arequipa, qui
 eſt d'vne hauteur deſmeſuree, & preſque du tout
 de ſable qui ne ſe peut monter en moins de deux
 iours, neantmoins on n'y a trouué aucuns appa-
 reils de feu, mais ſeulement les veſtiges de quelques
 ſacrifices que faiſoient là les Indiens lors qu'ils
 ſtoient Gētils, & quelque peu de fumee qu'il iette
 quelquesfois. Le Volcan de Mexique, qui eſt pro-
 che du bourg des Anges, eſt auſſi d'vne hauteur ad-
 mirable où l'on mōte trente lieuës en tournoyāt.

De ce Volcan sort, non pas continuellement, mais de fois à autre, & presque chaque iour, vne grosse exhalation & tourbillon de fumee qui sort droit en haut comme vn trait d'arbaleste, qui par après se fait semblable à vn tres-grand plumage iusques à ce qu'il cesse du tout, & aussi tost se refoult en vne nuee noire & obscure. Plus communément elle sort au matin apres le leuer du Soleil, & au soir quand il se couche, encor que i'en ay veu sortir en autres heures. Il sort aussi quelques fois apres ceste fumee beaucoup de cendres. De feu l'on n'en a encor veu sortir iusques à present toutesfois l'on a crainte qu'il ne sorte & brusle la terre qui est à l'entour, laquelle est la meilleure de tout le royaume. Et tient-on pour certain qu'il y a quelque correspondance entre ce Volcan & la Sierre de Tlaxcala, qui en est assez proche, qui cause les tonnerres & esclairs si grands que l'on void & oit ordinairement en ces parties. Quelques Espagnols ont monté en ce Volcan, lesquels ont rapporté de la mine ou terre du soulfre pour faire de la poudre. Cortez raconte la diligence qu'il a faite pour descouvir ce qu'il y auoit en ce Volcan. Les Volcans de Guatimalla sont plus renommés, tant pour leur grandeur & hauteur, que les nauigeans en la mer du Sud descouurent de fort loin, que pour l'espouuement & violence des feux qu'ils jettent de soy. Il arriua au 23. de Decembre de l'an passé 1586. que toute la cité de Guatimalla presque tomba d'vn tremblement de terre, où demeurèrent mesmes quelques personnes. Il y auoit desia six mois que de iour & de nuit le Volcan ne cessoit de jeter par le haut, & com

ne vomir vn fleuve de feu, la matiere duquel tombante aux costez du Volcan, se conuertissoit en cendre comme terre bruslee (chose qui surpasse le jugement humain d'entendre comme il peut tirer de son centre tant de matieres qu'il jettoit hors de soy durant ces six mois: pource qu'il n'auoit accoustumé de jetter que de la fumee, & non pas tousiours, mais quelquesfois de petites flammesches. Cela me fut escrit estant en Mexique, par vn Secretaire de l'Audience de Guatimalla, homme digne de foy, voire n'auoit pas encor alors cessé ce Volcan de jetter ces feux que ie dy. Ces ans passez me trouuant en Quitto en la Cité des Rois, le Volcan qu'ils ont proche jettoit tant de cendre, qu'en beaucoup de lieux en circuit il pleuroit de cendre, qu'elle obscurcissoit la lueur du jour, & en tomba telle abondance en Quitto, qu'il n'estoit possible de cheminer par les ruës. L'on a veu d'autres Volcans qui ne jettent ny flamme ny fumee, ny cendre mesme, mais l'on les void brusler au fonds d'une viue flamme, sans s'amortir: de telle façon estoit celuy qu'en nostre temps vn Prestre cupide & auaricieux se persuada que ce qu'il voyoit bruslant estoient masses d'or, iugeant en soy-mesme que ce ne pouuoit estre autre metal, ny matiere, chose qui depuis tant d'annees ardoit sans se consumer, & estant en ceste persuasion, il fit de certaines chaudières & chaines, avec ne sçay quel instrument pour cueillir & retirer l'or de ce puits ou Volcan: mais le feu se moqua de luy, pource que la chaine de fer, & la chaudiere n'approchoient pas plustost du feu, qu'aussi tost elles ne se deslisent & fussent coupees comme si

HISTOIRE NATURELLE
c'eust esté des estoupes. Ce neantmoins on me dit
que ce personnage s'obstinoit tousiours, & alloit
recherchant d'autres inuentiōs pour tirer & puis-
ser cet or qu'il imaginoit.

*Quelle est la cause pourquoy le feu & la fumee durent
si long temps en ces Volcans.*

CHAP. XXV.

IL n'est ja besoin de faire mention des au-
tres Volcans, puis que par les dessusdits
l'on peut entendre ce qui en est, toutesfois c'est
chose digne de rechercher quelle est la cause qui
fait durer le feu & la fumee en ces Volcans: pour-
ce qu'il semble que ce soit chose prodigieuse, voi-
re qui excède le cours naturel de ietter de leur
estomach tant de flammes comme ils en vomis-
sent. D'où procede ceste matiere, qui la leur don-
ne, ou comme est-elle engendree là dedans? Quel-
ques vns ont eu opinion que ces Volcans von-
t consommant la matiere interieure qu'ils ont de
leur nature, & croyent pour ceste cause que natu-
rellement ils prendront fin, quand ils aurōt con-
sommé le bois, par maniere de dire, qu'ils ont eu
eux. Suiuant ceste opinion, l'on void aujourd'hu
quelques montagnes ou rochers, d'où l'on tire
la pierre bruslee, qui est fort legere, mais fort du-
re, & est excellente à faire edifices & bastimen-
t comme celle que l'on apporte en Mexique pour
bastir. Et en effect il y a des apparences à ce qu'o-
dit, que ces montagnes ou rochers ont eu autre-
fois vn feu naturel, qui s'est esteint apres la matiere
cōsommee. Et par ainsi ces pierres sont deme-

ces bruslees & penetrees du feu, comme on les
void. Quant est de moy, ie ne veux pas contredire
qu'il n'y ait eu autresfois du feu, ou qu'è ces lieux
au temps passé il n'y ait eu des Volcans. Mais ce
n'est chose difficile à croire qu'il en soit ainsi de
tous les Volcans, veu que la matiere qu'ils met-
tent hors, est quasi infinie, & qu'elle ne pourroit
plus estant amassée ensemble, estre comprise dans
cette concavité mesme dont elle sort. Outre cela
il y a des Volcans, qui en centaines, voire milliers
d'annees, sont tousiours d'une mesme façon, jet-
tant continuellement de la fumee, du feu, & de la
cendre. Pline historiographe naturel (selon que
se referel'autre Pline son nepueu) recherchant ce
secret pour voir comme se passoit ceste affaire, &
s'approchant de trop pres de l'exhalation du feu
de l'un de ces Volcans, mourut, & pensant en ven-
ir à bout par sa diligence, vint à bout de sa vie.
Pour moy sur ceste consideration ie pense, & est
de mon opinion, que comme il y a des lieux en la
terre qui ont la vertu d'attirer à soy la matiere va-
poreuse, & de la conuertir en eauë, qui sont les
fontaines lesquelles tousiours decoulent, & tous-
iours ont dequoy decouler, entant qu'elles atti-
rent à soy la matiere de l'eauë: aussi de mesme il y
a des lieux qui ont la propriété d'attirer à eux les
exhalations chaudes, & de les conuertir en feu
& en fumee, & par leur force & violence iet-
tent mesme d'autres matieres espaisles qui se re-
soluent en cendre, en pierre de ponce, ou autre
matiere semblable, & qui est un argument suffi-
sant, qu'ès Volcans cela soit ainsi, c'est qu'ils iettēt
en certain temps de la fumee, non pas tousiours,

& en certain temps du feu, & non tousiours, qui est selon qu'ils ont peu attirer à soy & digerer, comme les fontaines en temps d'Hyuer abondēt, & en Esté diminuēt, voire quelques-vnes sechent du tout. selon la force & vigueur qu'elles ont, & selon la matiere qui se presente: ainsi est-il de ce que ces Volcans en diuers temps jettent du feu, plus ou moins: Les autres disent que c'est le feu d'enfer, & qu'il sort par là, pour seruir d'aduertissement, afin de çonsiderer par là ce qui est en l'autre vie: mais si l'enfer, comme tiennent les Theologiens, est au centre de la terre, laquelle tient de diametre plus de deux mille lieuës, l'on ne peut pas iuger que ce feu soit du centre, dautant plus que le feu d'enfer, selon que saint Basile & autres enseignent, est fort different de cestui que nous voyons, pource qu'il est sans lumiere, & ard & brusle sans comparaisson plus que le nostre. Ainsi ie conclus que ce que i'ay dit me semble plus raisonnable.

Des tremblemens de terre.

CHAP. XXVI.

Quelques-vns ont pensé que de ces Volcans qui sont és Indes procedent les tremblemens de terre, assez frequens par delà: mais parce qu'ils viennent ordinairement és lieux qui sont esloignez de ces Volcans, ce n'en peut pas estre la cause totale. Il est bien vray qu'ils ont certaine forme & sympathie les vns avec les autres: pource que les exhalations chaudes qui s'engendrent és intimes concauitez de la terre, semblent estre la

principale matiere du feu de ces Volcans, par lesquels mesmes s'allume vne autre matiere plus grosse, & rend ces apparences de flamme & fumee qui sortent. Et ces mesmes exhalations ne trouuans au dedãs de la terre aucune sortie aisée, meuuent la terre pour sortir avec vne grande violence, d'où vient le bruit horrible qu'on entend au dessous de la terre, & mesme le mouuement de la terre, estant agitée de ceste bruslante exhalation. Tout ainsi comme la poudre à canon és mines & artifices, estant touchée du feu rompt les roches & les murailles: & comme la chasteigne mise au feu saute & se rompt en faisant bruit, lors qu'elle iette dehors l'air qui est enfermé dedãs son escorce, par la vigueur du feu. Aussi le plus ordinairement ces tremblemens de terre ont accoustumé d'aduener aux endroits maritimes, qui sont voisins de l'eauë. Comme l'on void en l'Europe, & aux Indes, que les bourgs & villes plus esloignées de la mer & des eaux sentent moins ce traual, & au contraire ceux qui sont és ports de mer, és riuieres, és costes, & és lieux qui en sont voisins, endurent plus ceste calamité. Il est aduenu au Peru vne chose merueilleuse, & digne de noter, sçauoir qu'il y a eu des tremblemens de terre qui ont couru depuis Chillé, iusques à Quitto, qui sont plus de cinq cents lieuës, ie dy des plus grandes dont on ait ouy parler, car les autres moindres y sont assez ordinaires. En la coste de Chillé (il ne me souuiet quelle annee) fut vn tremblemēt de terre si terrible, qu'il renuersa les montagnes entieres, & par ce moyen empescha le courant des fleues, qu'il conuertit en lacs, il abbatit des villes, &

HISTOIRE NATVRELLE

tua grãd nombre d'hommes, faisant sortir la mer de son lieu quelques lieues bien auant, de façon qu'elle laissa les nauires à sec, bien loing de la rade ordinaire, & plusieurs autres choses tristes, & espouuantables. Et si bien m'en souuient, ils disent que le trouble & esmotion que fit ce tremblemẽt, courut trois cens lieues, le long de la cõste. A peu de temps de là, qui fut l'an de quatre vingts deux, vint le tremblement d'Arequipa, qui abbatit & ruina presque toute ceste ville là. Du depuis en l'ã quatre vints six, le neufiesme de Iuillet, aduint vn autre tremblement en la cité des Roys, lequel selon qu'escruiuit le Viceroy, auoit couru le long de la coste cent soixante & dix lieües, & de trauers dedans la Sierre cinquante lieües. La misericorde du Seigneur fut grande en ce tremblement, de preuenir le peuple par vn grand bruit, qu'ils ouyrent quelque peu deuant le tremblement, & comme aduertis par les experiences passees, incontinent se mirent en sauueté, sortant es rues, places & iardins, finalement es lieux descouuerts, par ainsi encor qu'elle ruina beaucoup la dite ville, & que les principaux edifices d'icelle tomberent, ou furent à demy ruinez, neantmoins on dit qu'il n'y demeura que quinze ou vingr personnes seulement de tout le peuple. Il fit en la mer le mesme trouble & mouuement qu'auoit fait celuy de Chillé, qui fut incontinent apre le tremblement de terre, si que l'on veid la mer sortir furieuse & bondissante de ses riuages, & entrer au dedans de la terre presque deux lieues auant: car elle monta plus de quatorze brasses, & couurit toute ceste plage, tant que les digues &

pieces de bois qui estoient là, nageoient en l'eauë.
 En apres l'an ensuiuant, il y eut encor vn autre
 tremblemēt de terre au royaume & cité de Quit-
 o, & semble que tous ces notables tremblemens
 de terre en ceste coste, ayent succedé les vns aux
 autres par ordre, & de faict elle est subiette à ces
 inconueniens. C'est pourquoy encor qu'en la co-
 ste du Peru ils ne soient tourmentez du Ciel, des
 tonnerres & foudres, ils ne laissent pas toutesfois
 l'auoir de la crainte du costé de la terre, & ainsi
 chacun a deuant soy à veü d'œil les herauts de la
 diuine iustice, afin de craindre Dieu. Car, comme
 dit l'Escriture, *Fecit hæc vt timeatur.* Retournant *Eccles. 3.*
 donc à nostre propos, ie dy que les lieux mariti-
 mes sont plus subiects à ces tremblemens, dont
 la cause est, comme il me semble, que l'eauë bou-
 che & estoupe les conduits & ouuertes de la
 terre, par où se deuroient exhiler & sortir les ex-
 halations chaudes qui s'engendrent en icelle. Et
 mesme que l'humidité espaisissāt la superficie de
 la terre, fait que les fumees & exhalations chaudes
 se resserrent & se rencontrent plus violemment
 à dedans, qui par apres viennent à rompre en s'en-
 flammant. Quelques vns ont obserué que tels
 tremblemēs de terre ont accoustumé de l'esmoi-
 uoir, lors qu'il vient vn temps pluuieux, apres
 quelques seches années. D'où vient que l'on dit
 que les trēblemēs de terre sont plus rares es lieux
 où il y a grād nombre & quantité de puits, ce qui
 est approuué par l'experience. Ceux de la cité de
 Mexique ont opinion que le lac sur lequel elle
 est située, cause les tremblemens de terre qui y
 arriuent, encor qu'ils n'y soient pas beaucoup

violens, & c'est chose certaine que les villes & provinces situees auant dedans les terres, & qui sont plus esloignees de la mer, reçoient quelquefois de grands dommages de ces tremblemens, comme la cité de Chachapoyas aux Indes, & en Italie celle de Ferrare, encor que sur ce subiect il semble que celle cy pour estre voisine d'une riuere, & n'estre pas aussi fort esloignee de la mer Adriatique, doieue plustost estre mise au nombre des villes maritimes. En l'an mil cinq cens quatre vingts & vn, en Chuguiano, cité du Peru, autrement appellée la Paix, arriva vn cas fort estrange sur ce propos, c'est qu'un bourg, appellé Angoango, auquel habitoient plusieurs Indiens, enchanteurs & Idolatres, tomba inopinément en ruine, de sorte que vne grande partie de ce bourg fut enleuée & emportée, dont plusieurs de ces Indiens furent estouffez, & ce qui semble incroyable (neantmoins attesté par personages dignes de foy) la terre qui se ruina & qui s'abbatit ainsi, courut & coula sur le pays l'espace d'une lieue & demie, comme si c'eust esté de l'eau ou de la cite fondue de façon qu'elle boucha & remplit vn lac & demeura ainsi estenduë parmy toute ceste contrée.

Comme la terre & la mer s'embrassent l'un l'autre.

CHAP. XXVII.

Acheueray par cest element de la terre, l'ordie joignant avec le precedent de l'eau, l'ordre & embrassement desquels est de foy certainement admirable. Ces deux elements ont vne mesme Spher

Sphere departie entr'eux, & se vont embrassans & accollans en mille façõs & manieres. Par quelques endroits l'eau combat furieusement la terre, comme son ennemie, & en autres, elle la vient enceindre d'une façon fort douce & amiable. Il y a des lieux où la mer vient entrer dedans la terre bien auant, comme venant la visiter, & d'autres desquels la terre se recompense, jettant en la mer ses caps, pointes, & langues auancees, qui vont penetrant iusques aux entrailles. En quelques endroits l'un elemēt s'acheue, & l'autre se commence, se donnant place peu à peu l'un à l'autre. Aux autres chascuns d'eux (lors qu'ils se ioignent) ont une tres-grande profondeur, & eslevation, comme il se trouue des isles en la mer du Sud, & mesme en la mer du Nort, desquelles les nauires s'approchent tout contre. Et quoy qu'ils y jettent la sonde en soixante & dix & quatre vingts brasses, c'est ce qu'ils n'y trouuent point de fonds. Qui fait iuger que ce sont comme des pics ou pointes de terre, qui montent du profond, & s'esleuent en haut, chose digne de grande admiration. A ce propos me dit vn pilote fort experimenté, que les isles qu'ils appellent des loups, & d'autres, qui sont sur le commencement de la coste de la neuue Espagne, qu'ils appellent des Cocos, estoient de ceste mesme façon. Dauantage, il se trouue vn endroit au milieu du grand Océan, hors de la veüe de terre, & esloigné d'icelle de plusieurs lieues, auquel l'on void comme deux tours, ou pics, d'une roche fort haut esleuez, qui sortent du milieu de la mer, & neantmoins ioignant icelle l'on ne peut trouuer ny fonds ny terre. L'on ne peut

encor certainement comprendre, ny recognoistre quelle est la forme entiere & parfaite de la terre des Indes, pour n'auoir esté les extremitez d'icelles du tout descouuertes iusqu'à present. Neantmoins nous pouuons dire comme à trauers, qu'elle peut estre comme vn cœur avec les poulmons. Le plus large de ce cœur est du Bresil au Peru, la pointe au destroit de Magellan, & le haut où il s'acheue est la terre ferme, & de là commence le continent à se largir peu à peu, iusques à arriuer à la hauteur de la Floride & terres superieures, qui ne sont encor bien cogneuës. L'on pourra entendre d'autres particularitez de ceste terre des Indes, par les commentaires que les Espagnols ont escrit de leur succez & descouuertes, & entre autre de la peregrination que j'ay escrite, qui à la verité est estrange, & en peut donner beaucoup de cognoissance, & est ce qui m'a semblé suffire à present pour donner quelque intelligence des choses des Indes, quant aux communs elements, desquels toutes les parties du monde sont formees & composees.



LIVRE QUATRIÈME
DE L'HISTOIRE NATURELLE ET MORALE
des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

*De trois genres de mixtes, ou composez, dont ie
dois traiter en ceste histoire.*



YANT traité au liure precedent de ce qui touche les elemens, & les simples des Indes, nous parlerons en ce present liure des mixtes & des composez, entant qu'il nous semblera conuenable au sujet dont nous voulons traiter. Et combien qu'il y ait beaucoup d'autres genres diuers, nous reduirons toutesfois ceste matiere en trois, qui seront les metaux, les plantes, & les animaux. Or les metaux sont comme des plantes couuertes & cachees dedans les entrailles de la terre, qui ont quelque ressemblance entr'eux, en la forme & maniere de leur production: d'autant que l'on voit & recognoist mesme entre eux des rameaux, & comme vn tronc, duquel ils naissent & procedent, qui sont les grosses veines & les moindres, tellement qu'ils ont entr'eux vne liaison telle,

HISTOIRE NATURELLE

qu'il semble proprement que ces mineraux croissent à la façon des plantes. Non pas qu'ils ayent vne vraye vie vegetatiue interieure, car c'est chose qui est seulement propre aux vrayes plantes, mais ils se produisent aux entrailles de la terre, par la vertu, & la force du Soleil, & des autres planettes, & dans vne longue espace de temps se vôt augmentant, & presque multipliant à la façon des plantes. Et tout ainsi comme les metaux sont des plantes cachees en terre, ainsi pouuons nous dire que les mesmes plantes sont des animaux fixes & arrestez en vn lieu, la vie desquelles s'entretient par l'aliment que nature leur va fournissant dès leur propre naissance. Mais les animaux surpassent les plantes, en ce qu'ils ont vn estre plus parfait, & de là aussi ont ils besoin d'vn aliment & nourriture plus parfaite. Pour lequel chercher nature leur a donné vn mouuement & vn sentiment, afin de le descouuir & cognoistre. De sorte que la terre rude & sterile est comme la matiere & aliment des metaux, & celle qui est fertile & mieux assaisonnée, la nourriture des plantes. Les mesmes plantes seruent d'aliment aux animaux, & les plantes & animaux tous ensemble sont l'aliment des hommes, seruant tousiours la nature inferieure à l'entretien & sustentation de la superieure, & la moins parfaite se submettant à la plus parfaite. D'où l'on peut voir combien il s'en faut que l'or, l'argent, & les autres choses que les hommes estiment tant par leur auarice, soient la fin & le but de l'homme auquel il doiué tendre, puis qu'ils sont tant de degrez plus bas en qualité que l'homme, lequel a esté crée & ordonné pour estre

subiect de seruir seulement au Createur vniuersel
 de toutes choses, comme à sa propre fin, & son
 parfait repos: & auquel homme, toutes les autres
 choses de ce monde n'ont esté proposees ou de-
 laissées, sinon pour s'en seruir à gagner ceste der-
 niere fin. Qui voudra considerer les choses créées
 & en discourir selon ceste Philosophie, pourra
 certes tirer quelque fruiçt de leur cognoissance
 & consideration, se seruant d'icelles, pour cognoi-
 stre & glorifier leur Autheur. Mais qui se voudra
 aduācer plus outre à la cognoissance de leurs pro-
 prietez & vtilitez, & voudra se rendre curieux de
 les rechercher, celuy-là trouuera finalement en
 ces creatures ce que le sage dit, *qu'ils sont aux pieds*
des fols & ignorans, sçauoir des lacs, & des pieges ^{Sap. 14.}
 où ils se precipitent, & se perdent iournellement.
 A ceste intentiō donc, & afin que le Createur soit
 glorifié en ses creatures, ie pretens dire en ce liure
 quelques-vnes des choses dont il y a beaucoup és
 Indes, digne d'histoire, & d'estre racontées, tou-
 chant les metaux, plantes & animaux, qui sont
 propres & particuliers en ces parties. Mais d'au-
 tant que ce seroit vne œuvre tres-grande, que de
 traiter cecy exactement, & qui requerroit plus
 grand sçauoir, & cognoissance, voire beaucoup
 plus de loisir que ie n'ay pas, ie dis que seulement
 mon intention est de traiter succinçtemēt quel-
 ques choses que i'ay comprises & remarquées
 tant par experience, que par le rapport de gens di-
 gnes de foy, touchāt ces trois choses que i'ay pro-
 posees, laissant aux autres plus curieux & diligens
 de pouuoir traicter plus amplement de ces matie-
 res.

*De l'abondance & grande quantité des metaux
qui sont és Indes Occidentales.*

CHAP. II.

LA sagesse de Dieu a créé les metaux pour medecine & pour defense, pour ornement & pour instrument des operations de l'homme. Desquelles quatre choses, l'on peut facilement donner exemple, mais la principale fin des metaux, & la derniere d'icelles, est pource que la vie humaine n'a pas besoin seulement de se sustanter, comme celle des animaux, mais aussi de travailler & ouurer selon la raison & capacité que luy a donné le Createur: & ainsi comme l'entendement humain s'applique à diuers arts & facultez, ainsi le mesme aüthêur a donné ordre qu'il y eust matiere & subiect à diuers artifices pour la conseruation, reparation, seureté, ornement & exaltation de ses œuures. Doncques la diuersité des metaux que le Createur a enfermez és armoires & cõcauitez de la terre, est telle & si grande, que la vie humaine tire profit & commodité de chacun d'iceux. Des vns elle se fert en la guarison des maladies, des autres pour les armeures, & pour defenses contre les ennemis; les vns sont pour l'ornement & pareure de nos personnes, & de nos maisons, & les autres sont propres à faire des vaisseaux & ferremens, avec les diuerses façons d'instrumens que l'industrie humaine a inuenté & mis en vsage. Mais sur tous les vsages des metaux, qui sont simples & naturels, la communication des hommes en a trouué vn, qui est l'vsage de la mon-

monnoye, laquelle, comme dit le Philosophe, est la mesure de toutes choses. Et combien que de soy & naturellement elle ne soit qu'une seule chose, neantmoins en valeur & estimation l'on peut dire qu'elle est toutes choses. La monnoye nous est comme viande, vestement, maison, cheuauchure, & generalement tout ce que les hommes ont de besoin. Par ce moyen tout obeit à la monnoye, & comme dit le Sage, pour faire vne inuention, que vne chose fust toutes, les hōmes guidez ou pouffez d'un instinct naturel, esleurent la chose plus durable & plus maniable, qui est le metal, & entre ces metaux voulurent que ceux-là eussent la preeminence en ceste inuention de monnoye, qui de leur naturel estoient plus durables & incorruptibles, à sçauoir l'argent & l'or. Lesquels non seulement ont esté en estime entre les Hebrieux, Assyriens, Grecs, Romains, & autres nations de l'Europe & d'Asie, mais aussi entre les plus esloignees & barbares nations de l'Vniuers, comme sont les Indiens, tant Orientaux comme Occidentaux, où l'or & l'argent est tenu en aussi grand prix & estime, l'employans en l'ouillage de leurs temples & palais, & aux vestemens & accoustremens des rois, & des grands seigneurs. Mais encor que l'on ait trouué quelques barbares qui ne cognoissoient ny l'or, ny l'argent, comme l'on raconte de ceux de Floride, qui prenoient les poches & les sacs où estoit l'argent, lequel ils iettoient & delaissoient espars parmy la terre, comme chose inutile. Et Pline mesme recite des Babitacques qui abhorroient l'or, & pour cela l'enseuelissoient, afin que persōne ne s'en peust seruir. Toutesfois il se trou-

*Arist. 5.
Ethic. C. 5.*

Eccles. 10.

HISTOIRE NATURELLE

ue auiourd'huy fort peu de ces Floridiens & Habitagues, & grand nombre au contraire de ceux qui estiment, recherchent, & font estat de l'or & de l'argent, sans qu'ils ayent besoing de l'apprendre de ceux qui y vont del'Europe. Il est vray que leur auarice n'est point paruenüe au but de celles des nostres, & n'ont pas tant idolatré l'or & l'argent, quoy qu'ils fussent idolatres, comme quelques mauuais Chrestiens, qui ont commis plusieurs grands excez pour l'or & l'argent. Neantmoins c'est vne chose fort digne de consideration que la sagesse du Seigneur eternal ait ainsi voulu enrichir les terres du monde plus esloignées, & qui sont peuplées d'hommes moins ciuils & politiques, qu'en ces lieux là il ait mis le plus grand nombre de mines, & en plus grande abondance que iamais ait esté, afin d'inuiter les hommes par tel moyen à rechercher ces terres, & les posseder: afin aussi sur ceste occasion, de communiquer la religion, & culture du vray Dieu à ceux qui ne le cognoissoient point, s'accomplissant en cela la prophetie d'Isaye, disant que l'Eglise deuoit estendre ses bornes non seulement à la dextre, mais aussi à la fenestre, qui s'entend, comme dit saint Augustin, que l'Euangile se doit eslargir & estêdre non seulement par ceux qui sincerement & avec vne vraye & parfaite charité le preschent & annoncent, mais aussi par ceux qui l'annoncent, tendans à fins & intentions temporelles. D'où nous voyõs les terres des Indes, pour estre plus abondantes de mines & de richesses estre de nostre temps les mieux cultiuees en la Religion Chrestienne, s'aidant le Seigneur pour ses fins & intentions sou-

Esaya 54.

Aug. l. i. de concord. Euang. c. 31.

meraines de nos desirs & inclinations. Là dessus
 li soit vn homme sage, que ce que fait vn pere à sa
 fille pour la bien marier, est de luy donner beau-
 coup de dot & de moyés en mariage: ce que Dieu
 fait à ceste terre, tant aspre & laborieuse, luy
 donnant de grandes richesses en ses mines, afin
 que par ce moyen elle trouuast mieux qui la vint
 rechercher. Il y a donc aux Indes Occidentales
 grand nombre & abondance de mines de toutes
 sortes de metaux, comme de cuiure, de fer, de
 plomb, d'estain, de vis-argent, d'argent, & d'or: &
 entre toutes les regions & parties des Indes, les
 royaumes du Peru sont ceux qui abondēt le plus
 en ces metaux, specialment en argent, or, & vis-
 argent, ou mercure, & sy en trouue grand nom-
 bre, pource que tous les iours l'on descouure de
 nouvelles mines. Et est chose sans doute, que se-
 lon la qualité de la terre, celles qui sont à descou-
 uir, sont en plus grand nombre, sans comparai-
 son, que celles que l'on void à present descouuer-
 es: voire semble que toute la terre est semee de
 ces metaux plus qu'aucune autre terre qui nous
 soit à present cogneuë au monde, ou de laquelle
 les autheurs anciens ayent fait mention par le
 passé.

*De la qualité & nature de la terre où se trouuent les
 metaux, & que tous ces metaux ne se mettent en
 œuvre és Indes, & comme les Indiens
 se seruoient d'iceux.*

CHAP. III.

A raison pourquoy il y a tant de richesses
 de metaux és Indes, specialment aux Oc-

*Philol. lib. 5.
de Genes.
mund.*

*Euseb. lib.
8. de pra.
par. Fuag.
c. 5.*

cidentales du Peru, est comme j'ay dit, la volonté du Createur, qui a departy ses dons comme il luy a pleu. Mais venant à la raison naturelle & Philosophique, c'est chose bien vraye ce qu'en a escrit Philon, homme sage, disant que l'or, l'argent & metaux naissent naturellement aux terres plus steriles & infructueuses. De vray nous voyons qu'aux terres de bonne temperature, & qui sont fertiles d'herbes & de fructs, rarement ou iamais on n'y trouue des mines, pource que la nature se contente de leur donner vigueur, pour produire les fructs les plus necessaires à la conseruation & entretien de la vie des animaux & des hommes. Au contraire aux terres qui sont fort aspres, seches, & steriles, comme en des montagnes tres-hautes, & en des roches qui sont aspres, & d'une temperature fort rude, l'on y trouue les mines d'argent, de vis-argent, & de l'or, & toutes ces richesses (qui sont venues en Espagne, depuis que les Indes Occidentales ont esté descouuertes) ont esté tirees de lieux comme cela, qui sont aspres, penibles, descouuerts & steriles. Toutesfois le goust de cest monnoye rend ces lieux doux & agreables, voire habitez de grand nombre de peuple. Or combien qu'il y ait aux Indes (comme j'ay dit) plusieurs veines & mines de toutes sortes de metaux, toutesfois ils n'en tirent ny se seruent point d'autres, que des mines d'or & d'argent, & mesme de vis-argent, d'autant qu'il est necessaire pour tirer & affiner l'or & l'argent. Ils y portent le fer d'Espagne, & de la Chine. Quant au cuiure les Indiens en ont tiré & mis en œuvre quelques fois, pource que leurs ferremens & armes n'estoient

point ordinairement de fer, mais de cuiure. Depuis que les Espagnols tiennent les Indes, l'on en tire fort peu, & ne prennent point la peine d'en chercher les mines, encor qu'il y en ait plusieurs, pour ce que qu'ils s'arrestent à la recherche des metaux plus riches & precieux, & y employēt leur temps & leur trauail. Ils se seruent des metaux de cuiure & de fer, tant seulement de ce qu'on leur en enuoye de l'Espagne, ou bien de ce qui reste de l'affinement de l'or & l'argent. L'on ne trouue point que les Indiens vsassent cy-deuant d'or, ny d'argent, ny d'autre metal pour monnoye, & pour prix des choses, mais seulement s'en seruoient pour ornement, comme il a esté dit, & ainsi il y en auoit grande somme & quantité aux temples, palais, & sculptures, avec mil genres de vases d'or & d'argent qu'ils auoient. Ils ne se seruoient point d'or ny d'argent pour trafiquer & acheter, mais échangeoient & troquoïēt des choses aux autres, comme Homere & Pline racontent des anciens. Ils auoient quelques autres choses de plus grande estimation, qui couroit entre eux pour prix, au lieu de monnoye, & iusques au iourd'hui court ceste coutume entre les Indiens, comme aux prouinces de Mexique, ils vsent au lieu de monnoye du Cacao, qui est vn petit fruit) & avec iceluy achètent ce qu'ils veulent. Au Peru ils se seruent du Coca, pour ceste mesme fin, qui est vne fueille que les Indiens estiment beaucoup, comme au Paraguay ils ont des coings de fer pour monnoye, & du coton tissū en saincte Croix de la Sierre. Finalement la maniere de trafiquer des Indiens, & leur acheter & vendre, estoit d'eschanger & bailler choses

*Plin. lib. 33.
chap. 3.*

HISTOIRE NATURELLE

pour choses: & bien qu'il y eut de grands marchez, & des foires fort celebres, si est-ce qu'il n'ont eu besoin ny necessité de monnoye, ny mesme de courratiers, pource que tous estoient fort bien appris, à sçauoir combien il estoit besoin de donner d'une sorte de marchandise pour vne, tant d'une autre. Depuis que les Espagnols y sont entrez, les Indiens se sont mesme seruis de l'or & de l'argent pour acheter, & au commencement n'auoit aucune monnoye; mais l'argent au poids estoit leur prix & leur monnoye, comme l'on raconte des anciens Romains. Du depuis pour plus grande commodité, l'on forgea de la monnoye en Mexique, & au Peru: toutesfois iusques à present en ces Indes Occidentales l'on n'a battu aucune monnoye de cuiure ou autre metal, mais seulement d'argent, & d'or: pource que la richesse de celle terre n'a admis ny receu la monnoye qu'ils appellent de billon, ny autres genres d'alloy, dont ils vsent en Italie, & aux autres prouinces de l'Europe; bien qu'il soit vray qu'en quelques isles des Indes, comme saint Dominique & Port-riche ils vsent de monnoye de cuiure, qui sont de quartz, lesquels ont cours seulement en ces isles pource qu'il y a peu d'argent & d'or. Je dis peu encor qu'il y en ait beaucoup, toutesfois il n'y a personne qui le tire ou affine. Mais pource que la richesse des Indes, & l'usage de trauailler aux mines consiste en or, argent, vif-argent, ie diray quelque chose de ces trois metaux, laisât pour l'heure le reste.

Plin. lib.

13. cap. 4.

De l'or que l'on tire & affine és Indes.

CHAP. IIII.

L'OR entre tous les metaux a esté tousiours
 estimé pour le plus excellent, & avec bonne
 raison, d'autant qu'il est le plus durable & incor-
 ruptible de tous : car le feu qui consume & dimi-
 nue tous les autres, l'amende; & le rend en sa per-
 fection. L'or qui a passé plusieurs fois par le feu
 demeure en sa couleur, tres-fin & tres-pur, lequel
 proprement s'appelle, (selon que Plinè dit) Obrio-
 nis, dequoy fait tant de mention l'Escriture, &
 l'usage qui consomme tous les autres metaux
 comme dit le mesme Plinè) n'amoindrit aucu-
 nement l'or, & n'y fait aucun dommage, mesme
 ne se mange, ny ne s'enuieillit. Et bien que sa
 matiere & son corps soit si ferme & si solide qu'il
 est, il se laisse neantmoins tellement doubler &
 briser, que c'est chose merueilleuse. Les batteurs
 d'or & tireurs sçauent bien la force qu'ila de se
 laisser si fort amenuiser sans se rompre iamais.
 Toutes lesquelles choses bien considerées, avec
 autres excellentes proprietéz qu'il a, donneront
 à entendre aux hommes d'entendement, pour-
 quoy en l'Escriture sainte la Charité s'accom-
 pare à l'or. Au reste, il est peu de besoing de
 raconter ses excellences, pour le faire estimer
 & rechercher. Car la plus grande excellence
 qu'il ait, est d'estre ja cogneu, comme il l'est en-
 tre les hommes, pour la supresme puissance &
 grandeur du monde. Venant donc à nostre sujet,
 il y a aux Indes grande abondance de ce metal,

*Plin. lib.
 33. cap. 3.*

Apoc. 3.

21.

Can. 3.

Psal. 67.

Thren. 4.

3. Reg. 6.

& ſçait-on par les hiftoires certaines que les Indus du Peru ne ſe contentoient pas d'auoir de grands & petits vaſes d'or, des cruches, des coupes, des taſſes, & des flacons, voire des tinnes ou grands vaiſſeaux: mais auſſi en auoient-ils des chaires, des brancars ou liètieres tout d'or maſſif: & en leurs temples auoient mis pluſieurs ſtatuës & images d'or maſſif, deſquelles l'on en trouue encor en Mexique quelques-vnes, mais non pas en telle quantité que quand les premiers conquiſteurs arriuerent en l'vn & en l'autre royaume; qui y trouuerent de grandes richelſſes, & en fut encor ſans comparaifon caché dans terre beaucoup dauantage par les Indiens. Ce ſeroit choſe qui ſembleroit fabuleuſe de raconter qu'ils ayent fait des fers à cheuaux d'argent à faute de fer, & qu'ils ayent payé trois cents eſcus d'une bouteille de vin, & autres choſes eſtranges: & toutesfois en verité, elles ſont aduenües, voire & des choſes encor plus grandes. L'on tire l'or de ces parties en trois façons & manieres, ou à tout le moins i'ay veu vſer de ces trois. Car il ſe trouue de l'or en paille, ou pepin, de l'or en poudre, & de l'or en pierre. Ils appellent l'or en pepin, de petits morceaux d'or qui ſe trouuent ainſi entiers, & ſans meſlange d'autre metal, lequel n'a beſoin d'eſtre fondu ny affiné par le feu, & les appellent pepins, pource qu'ordinairement ce ſont petits morceaux comme pepins ou ſemence de melons & citrouilles, & celuy dont parle Iob, quand il dit, *leue illum. annuum.* Combien qu'il arriue quelquesfois qu'il y en a de plus grands, & de tels, que i'en ay veu qui peſoient pluſieurs liures. C'eſt l'excellence & la

andeur de ce metal seul (selon que Pline affer-^{plin.lib.3.}
 e) de se trouuer ainsi pur & parfait, chose qui^{chap.5.}
 aduient point à tous autres metaux, lesquels ont
 usiours de l'escume & du terrestre, & ont de be-
 in qu'on les affine avec le feu: J'ay veu mesme
 l'argent naturel, en façon
 mesme il y en a d'autre que les Indiens appellent
 apas, & quelquefois il s'en trouue des morceaux
 tout pur & fin, en façon de petites racines ron-
 des, ce qui est rare toutesfois en ce metal, mais as-
 z ordinaire en l'or. Il se trouue peu de cet or en
 spin, au respect des autres especes. Cet or en
 terre est vne veine d'or qui naist & s'engendre
 dans la mesme pierre ou caillou, comme i'ay veu
 aux mines de Caruma au gouvernement de Sallie-
 es, des pierres fort grandes toutes penetrees &
 auersées d'or. D'autres qui estoient la moitié
 or, & l'autre moitié de pierre. L'or qui est de ce-
 te façon se trouue en des puits ou des mines qui
 ont leurs veines comme d'argent; mais ils sont
 es-difficiles à tirer. Agatarchides escrit au liure
 cinquiesme de la mer Erythree ou Rouge (ainsi
 conte Phocion en sa Bibliotheque) la façon &
 maniere d'affiner l'or tiré des pierres, de laquelle
 on vsé anciennement les Rois d'Egypte, & est
 une chose admirable, de voir comme ce qu'il en
 escrit ressemble & se rapporte proprement à la
 façon dont l'on vsé encor maintenant à raffiner
 les metaux d'or & d'argent. La plus grande quan-
 tité d'or que l'on tire & recueille és Indes est de
 celui qui est en poudre, qui se trouue és riuieres
 & és lieux & torrens où beaucoup d'eauës ont
 passé, d'autant que les fleues des Indes sont abon-

dans en ceste espece d'or. Comme les anciens ont
 celebré pour ceste occasion le Tage en Espagne,
 le Pactole en Asie, & le Gange en l'Inde Orienta-
 le, & appelloient *ramenta auri*, ce que nous autres
 appellons l'or en poudre, & estoit la plus grande
 quantité de l'or qui se faisoit à present que ces ra-
 cleures & poudres qui se trouuoient és riuieres.
 A present aux isles de Barlouente, Espagnolle,
 Cube, & Port-richey en a eu, & y en a encor en
 grand abondance és riuieres, mais on en rappor-
 te fort peu en Espagne, par faute de naturels du
 pays, & pour la difficulté qu'il y a de le tirer. Il y
 en a grande quantité au Royaume de Chillé, de
 Quitto, & au nouveau royaume de Grenade. L'or
 le plus celebré est celuy de Caranaua au Peru, &
 celuy de Valdinia en Chillé, d'autant qu'il vient
 avec l'alloy & perfection, qui sont vingt-troi-
 quillats & demy, voire quelquesfois plus. L'or
 fait estat aussi de l'or de Veragua pour estre tres
 fin. Ils apportent mesme beaucoup d'or à Mexi-
 que des Philippines & de la Chine, mais com-
 munémēt il est foible & de bas alloy. L'or se trou-
 ue meslé ordinairement ou avec l'argent ou avec
 le cuiure. Pline dit qu'il n'y a aucun or où il n'y
 ait quelque peu d'argent ou de cuiure. Mais ce-
 luy qui est meslé d'argent est communément de
 moins de quillats que celuy qui est meslé de cui-
 ure. S'il y a la cinquiesme partie d'argent, Plin
 dit qu'il l'appelle proprement *electrum*, qui a la
 propriété de reluire plus à la lumiere du feu, que
 l'argent fin, ny l'or fin. Celuy qui est avec le cui-
 ure est ordinairement du plus haut alloy. On r'af-
 fine l'or en poudre en des lauoirs en le lauant e-
 beaucoup

Plin. lib. 3.
 cap. 4.

beaucoup d'eauë, iufques à ce que le fable tombe
 des plateaux, & l'or comme le plus pefant de-
 meure au fonds. L'on l'affine mefme avec du vi-
 rgent, & avec del'eauë forte, pource que l'allun
 on fait cefte eauë, a la vertu de feparer l'or
 avec l'ordure où des autres metaux. Apres qu'il
 eft purifié & fondu ils en font des briques ou pe-
 tes barres pour l'apporter en Espagne, pource
 qu'estant en poudre on ne le pourroit tirer des
 mines, car on ne le peut quinter, marquer ny ef-
 uyer qu'apres qu'il eft fondu. Le fufdit hiftorio- *Plin. lib.*
 graphe raconte que l'Espagne fur toutes autres *33. cap. 4.*
 provinces du monde eftoit abondante en des me-
 ux d'or & d'argent, fpecialement Gallice &
 Portugall, & fur tout les Aftures, d'où il raconte
 qu'on apportoit par chacun an à Rome vingt
 mil liures d'or, & qu'il ne s'en trouue en aucun
 autre lieu vne telle abondance. Ce qui femble
 estre tefmoigné au liure des Machabées, où il eft
 dit entre les grâdes richesses des Romains, qu'ils *1. Mat. 8.*
 ont eue en leur puiffance les metaux d'or & d'ar-
 gent qui font en Espagne. Auiourd'huy ce grand
 tresor d'Espagne luy vient des Indes, en quoy la
 divine prouidence a voulu qu'aucuns Royau-
 mes feruent aux autres, & leur communiquent
 leurs richesses afin de participer de leur gouver-
 nement pour le bien des vns & des autres, en fe
 communiquant reciproquemēt les biens & gra-
 ces dont ils iouiffent. On ne peut bien aprecier
 & eftimer le nombre & quantité d'or que l'on
 porte des Indes, mais l'on peut bien affermer
 que c'est beaucoup dauantage que ce que Plin.
 raconte qu'on apportoit chaque an d'Espagne à

Rome. En la flote où ie vins, qui fut l'an 1587. la declaration de la terre ferme fut de douze cassons d'or, desquels chaque casson pour le moins pesoit quatre arobes, qui sont cent liures pesant: & mil cinquante six marcs de la neufue Espagne qui estoit tant seulement pour le Roy, sans ce qui vint pour les marchands & particuliers, estant enregistré, & ce qui vint non enregistré, comme l'on en apporte beaucoup. Cela suffit en ce qui touche l'or des Indes: de l'argent nous en diron maintenant.

De l'argent des Indes.

CHAP. V.

Nous lisons au liure de Iob ces paroles: *L'argent a certains commencemens & racines en ses veines, & l'or a son lieu arresté où il s'engendre & s'espaissit, le fer en fouissant se tire de la terre, & la pierre fondue par la chaleur se tourne en cuiure.* Par cela il declare en peu de paroles fort sagement les proprietés de ces metaux, l'argent, l'or, le fer, & la cuiure. Nous auons dit quelque chose des lieux où l'or s'engendre & se congele, qui sont des dites pierres au profond des montagnes & és entrailles de la terre ou de l'arene des riuieres, & de lieux par où les torrens ont passé, ou bié aux tres hautes montagnes: lesquelles poudres d'or descendent & s'escoulent avec l'eauë qui est la plus commune opinion que l'on tient és Indes. D'où vient que plusieurs du vulgaire croient que de deluge ayant noyé toute la terre iusques aux plus hautes montagnes, a esté cause qu'à present l'or

trouue cet or és riuieres, & en des lieux si esloignez. Nous dirons maintenant comme l'on decouure les mines d'argent, de leurs veines, racines & commencemens, dont parle Iob. Et diray en premier lieu que la cause pour laquelle l'on donne le second lieu à l'argent entre les metaux, est pource qu'il approche de l'or plus que nul autre d'iceux, en ce qu'il est plus durable, & se sent moins endomagé du feu, se laissant aussi manier & mettre en œuvre plus facilement que les autres, voire il surpasse l'or en sa clarté & splendeur, & au son qu'il a plus clair & plus agreable. Car sa couleur est plus conforme & ressemblante la lumiere, & son son est plus penetrant, plus vif, & plus delicar. Aussi y a-il certains lieux esquels ils estiment l'argent d'auantage que non pas l'or. Toutesfois c'est vn argument & signe pour iuger que l'or est plus precieux de tous les metaux, en ce qu'il se trouue plus rarement, & que la nature ne mostre plus escharse à le produire que non pas les autres: encor qu'il y ait des terres (comme l'on dit de la Chine) esquelles l'on trouue plus facilement de l'or, que de l'argent mesme. Toutesfois c'est chose plus commune & ordinaire, que l'on trouue plus facilement & en plus grande abondance de l'argent que de l'or. Le Createur a pourueu les Indes Occidentales d'une si grande richesse d'argent, que tout ce que l'on void és histoires anciennes, & tout ce que l'on dit des argenteries & minieres d'Espagne & des autres prouinces, est beaucoup moins que ce que l'on void en ces parties là. Les mines d'argent se trouuent cōmuniement és montagnes & roches tres-hautes,

& du tout desertes; encores qu'autresfois l'on en ait trouués plaines & campagnes. Il y en a de deux sortes différentes, les vnes qu'ils appellent esgarees, & les autres fixes & arrestees. Les esgarees sont des morceaux de metal qui se trouuent amassez en quelques endroits, lesquels estans tirez & leuez, l'on n'en trouue point apres dauantage. Mais les veines fixes sont celles qui en profondeur & longueur ont vne suite continuë en façon de grandes branches & rameaux d'un arbre, & quand l'on en a trouuë vne d'icelles, l'on en trouue ordinairement plusieurs autres au mesme lieu. La façon de purger & d'affiner l'argent de laquelle ont vsé les Indiens estoit par fondure, en fondant & faisant resoudre ceste masse de metal par le feu qui iette le terrestre d'un costé, & par sa force separe l'argent d'avec le plomb, l'estain d'avec le cuiure & les autres metaux qui se trouuent meslez. A ceste fin ils faisoient & bastifesoient des petits fourneaux en lieux où le vent souffloit le plus communément, & avec du bois & du charbon qu'ils y mettoient, faisoient leur artifice & leur affinement, & appellent au Peruc ces fourneaux Guayras. Depuis que les Espagnols y sont entrez, outre ceste façon de fondre & d'affiner, dont ils vsent encor à present, ils affinent aussi l'argent avec du vis-argent, & en tirent d'auantage par ce moyen, que non pas en le faisant fondre & l'affinant par le feu. Car il se trouue du metal d'argent que l'on ne peut affiner ny purger aucunement avec le feu, mais seulement avec le vis-argent. Mais ceste sorte de metal est communément metal pauvre & foible, qui est celuy tou-

resfois qui se trouue en plus grande abondance.
 Ils appellent pature celuy qui rend & donne peu
 d'argent, & grande quantité de metal, & celuy-là
 riche au contraire, qui donne & rend plus grande
 quantité d'argent. C'est vne chose merueilleuse
 non seulement de ceste difference & diuersité
 qui se trouue à affiner vn metal par le feu, & l'au-
 tre sans feu, avec du vis-argent, mais aussi de ce
 qu'aucuns de ces metaux qui s'affinent au feu ne
 peuvent pas bien estre fondus quand le feu en est
 allumé avec du vêt artificiel, comme de soufflets,
 mais seulement quand il est soufflé & allumé avec
 l'air naturel & le vent qui court. Et d'autres au
 contraire, qui sont plus facilement fondus avec
 l'air artificiel des soufflets, que non pas avec l'air
 & le vent naturel. Le metal des mines de Porco
 s'affine facilement avec des soufflets, & celuy des
 mines de Potozi ne peut estre fôdu avec les souf-
 flets, mais seulement par le moyen de l'air des
 Guayras, qui sont de petits fourneaux aux costez
 des montagnes, bastis exprés du costé du vent, au
 dedans desquels ils fondent ce metal: & combien
 que ce soit chose difficile de donner raison à ce-
 te diuersité, toutesfois elle est toute certaine &
 approuuee par la longue experience. Tellement
 que l'auaricieux desir de ce metal tant estimé des
 hommes, leur a fait rechercher mille inuentions
 & gentils artifices, d'aucuns desquels nous ferôs
 mention cy-apres. Les principaux lieux des In-
 des où l'on tire l'argent sont la neufue Espagne &
 le Peru, mais les mines du Peru surpassent de
 beaucoup les autres, & entre toutes les autres du
 monde celles de Potozi, desquelles nous traite-

HISTOIRE NATURELLE
rons vn peu à loisir, pource que ce sont des choses plus celebres & plus remarquables qui soient és Indes.

*De la montagne ou colline de Potozi,
& de sa descouuerture.*

CHAP. VI.

LA montagne ou colline de Potozi tant renommee est situee en la prouince de Charcas au Royaume du Peru, distant de l'Equinoxe vers le costé du Sud ou Pole Antarctique de 21. degré deux tiers: de sorte qu'elle tombe sous le Tropicque aux confins de la Zone Torride, & toutesfois ceste region est extremement froide, voire plus que n'est pas Castille la Vieille au Royaume d'Espagne, & plus encor que la Flandre mesme, combien que par raison elle deust estre chaude ou temperee, eu esgard à la hauteur & esleuation du pole où elle est situee. La raison de ceste si froide temperature est que ceste montagne est fort esleuee, & qu'elle est agitee & hantee de vents qui sont fort froids & intemperez, specialement de celuy qu'ils appellent Thomahau, qui est impetueux & tres-froid. Il regne ordinairement es mois de Iuin, Iuillet, & Aoust. Le fonds & terre de ceste montagne est sec, froid & fort mal agreable, voire du tout sterile, qui n'engendre ny produit aucun fruit, ny herbe, ny grain, aussi est-il naturellement inhabitable pour l'intemperature du ciel, & la sterilité de la terre. Mais la force de l'argent qui attire à soy l'auarice & le desir des autres choses, a peuplé ceste montagne plus que

aucun autre lieu qui soit en tous ces Royaumes,
 a rendant si abondante de toutes sortes de vian-
 des, qu'on ne peut desirer chose qui ne s'y trouue,
 voir en grande abondance: & combien qu'il n'y
 ait rien que ce que l'on y apporte par voiture,
 neantmoins les places y sont si pleines de fruiçts,
 conserues, vins exquis, soyes, & toutes autres de-
 licices, qu'il ne s'en trouue en autre endroit dauan-
 tage. Ceste montagne est de couleur tirant sur le
 roux & obscur, & est sa façon d'une assez agreable
 en contre à la veüe, ressemblant parfaitement la
 forme d'un pauillon rond, ou bien d'un pain de
 sucre. Elle se seue & surpasse toutes les autres
 montagnes & collines qui sont à l'entour. Le
 chemin par lequel on y môte est fort aspre & fort
 froide, encor qu'on y aille tout à cheual. Elle finit
 par le haut en pointe de forme ronde, & a en son
 pied vne lieüe de circuit. Elle contient depuis le
 sommet iusques au pied mil six cents vingt-quatre
 verges communes, lesquelles reduites à la
 mesure des lieües d'Espagne, font vn quart de
 lieüe. Au pied de ceste montagne l'on void vne
 autre petite colline qui naist d'icelle, en laquelle
 anciennement il y a eu quelques mines de ces
 metaux espartis & sans suite, qui se trouuoient
 là comme en des bourses, & non pas en des ve-
 nes fixes & continuës, & neantmoins elles estoient
 fort riches, encor qu'elles fussent en petit nom-
 bre. Ce petit roc estoit appellé des Indiens,
 Guayna Potozi, qui veut dire le ieune Potozi,
 au pied duquel commence l'habitation des Es-
 pagnols & Indiens, qui sont venus à la riches-
 se & à l'œuvre de Potozi: laquelle habitation

peut contenir quelque deux lieues de circuit, & toute la plus grande traicte & commerce qu'il y ait en aucun lieu du Peru, se fait en ceste habitation. Les mines de ceste montagne n'ont point esté foüyes ny descouuertes du temps des Inguas, qui estoient les seigneurs du Peru, au parauant que les Espagnols y entrassent, combien qu'ils ayent fouy & ouuert les mines de Porco, assez proches de Potozi, n'en estant distantes que de six lieues seulement. La cause en pouuoit estre, faute d'en auoir eu la cognoissance, combien qu'aucuns racontent ie ne sçay quelle fable, que comme on voulut quelquesfois ouuir ces mines, vne voix fut entenduë, qui disoit aux Indiens qu'ils n'y touchassent pas, & que ceste montagne estoit reseruee pour d'autres. De vray l'on n'eust aucune cognoissance de Potozi, ny de sa richesse, que iusques à douze ans apres l'entree des Espagnols au Peru, duquel la descouuerture s'en fit en ceste façon. Vn Indien appellé Gualpa, de la nation de Chumbibilca, qui est vne prouince de Cusco, allant vn iour à la chasse & poursuite de quelque venaison, & cheminant vers la part du Ponant, où la beste se retiroit, commença de courir à môt le roc, qui pour lors estoit couuert, & planté pour la plus-part de certains arbres qu'ils appellent Quinua, & de buissons fort espais, & comme il s'esleuoit pour môtter en vn passage, quelque peu aspre & difficile, fut contraint mettre la main en vne branche, qui sortoit de ceste veine d'vne mine d'argent (à laquelle depuis ils ont donné le nom de riche) qu'il arracha, & apperceut en la fosse & racine d'icelle le metal, qu'il recogneut

est fort bon, par l'expérience qu'il auoit de ceux de Porco : puis ayant trouué en terre, joignant ceste veine quelques morceaux de metal, qui s'estoient rompus & departis d'icelle, sans toutesfois qu'on les peust bien cognoistre, à cause que leur couleur estoit changee & gastee du Soleil & de l'eauë. Il les porta à Porco essayer par Guayras (qui est esprouuer le metal par le feu) & ayant reconnu par là la grande richesse, & heureuse fortune, souyssoit & tiroit secretement ceste veine sans le communiquer, ou en parler à personne, jusques à ce qu'un Indien, nommé Guanca, natif de la vallee de Xaura, qui est aux limites de la cité des Rois, lequel demeurât au lieu de Porco, proche voisin de ce Gualpa, Chumbibilqua s'apperçut un iour qu'il faisoit quelque affinement, & qu'il faisoit de plus grands somons & briques, que celles qu'on faisoit ordinairement en ces lieux, pource mesme qu'il augmentoit en despense d'habits, ayant iusques alors vescu assez paurement. Pour ceste occasion, & que ce metal de son voisin affinoit & mettoit en œuvre, estoit différent de celui de Porco, il pensa de descouvrir ce secret, & fit tant que combien que l'autre n'eust son affaire secretaute autant qu'il luy estoit possible, neantmoins par importunité fut contraint de le mener au roc de Potozi, ayant desia passé deux mois en la iouissance de ce riche thresor. Et lors l'Indië Gualpa dit à Guanca qu'il print pour part vne veine qu'il auoit descouverte, laquelle estoit proche de la veine riche, & est celle que l'on appelle aujourd'huy la veine de Diego Centeno, qui n'estoit pas moins riche, mais seulement

plus dure à fouir, & plus difficile à tirer. Par ainfi tout d'un accord partirent entr'eux le roc le plus riche du monde. Il aduint du depuis que l'Indien Guanca trouuant quelque difficulté à fouir & cauer sa mine, qui estoit tres dure, & l'autre Gualpa, ne luy voulant faire part de la sienne, eurent debat ensemble, & pour ceste cause le Guanca de Xaura irrité de cela, & de quelque autre chose, alla descouuir ceste affaire à son maistre, qui s'appelloit Vuillaroel, Espagnol, qui lors residoit en Porco. Ce Vuillaroel en voulant cognoistre la verité, alla en Potozi, & trouuant la richesse que son Yanacona, ou seruiteur luy auoit dit, fit enregistrer l'Indien Guanca, s'estaquant avec luy à la susdite veine, qui fut dite Centeno, ils appellent cela estacquer, qui vaut autant que signaler & remarquer pour soy la mine, & autant d'espace que la loy contede & permet à ceux là qui trouuent vne mine, ou bien à ceux qui la fouyissent: au moyen dequoy apres l'auoir monstree & descouuerte à la iustice, ils demeurèrent seigneurs de la mine, pour la fouyr & en tirer l'argent, comme de leur propre, en payant seulement au Roy son droit de cinquiésme. De sorte que le premier enregistremēt & declaration que l'on fit des mines de Potozi, fut le vingt & vniesme iour du mois d'Auril, de l'an mil cinq cens quarante cinq au territoire de Porco, par lesdits Villaroel Espagnol, & Guanca Indien. Incontinent apres l'on descouurit vne autre veine qu'ils appellent veine d'estain, qui a esté tres-riche, quoy que rude & laborieuse à y traouiller, pour estre son metal au dur que le caillou. Du depuis le trentiesme iou

l'Aoult, au mesme an de quarante-cinq, la veine
 appelée Mendieta, fut enregistree, qui sont les
 quatre principales veines de Potozi. Ils disent de
 la veine riche, la premiere qui fut descouuerte,
 que son metal estoit hors terre la hauteur d'une
 lance en façon de rochers, sousleuant la superfi-
 cie de la terre, comme vne creste de trois cents
 pieds de longueur, & de treze de large, & que cela
 demeura descouvert & descharné par le delu-
 ye, ayant ceste veine comme la partie la plus du-
 re, résisté à la force & impetuosité des eaux. Son
 metal estoit si riche, qu'il y auoit la moitié d'ar-
 gent, & continua ceste veine en sa richesse iusques
 cinquante & soixante stades, à la hauteur d'un
 homme de profondeur, où elle vint à defaillir. De
 ceste façon furent descouvertes les mines de Po-
 tozi par la prouidence diuine, laquelle a voulu
 pour la felicité d'Espagne, que la plus grande ri-
 chesse qu'on sçache, & qui iamais ait esté au mô-
 de, fust cachée pour vn temps, pour la descourir
 au temps que l'Empereur Charles le Quint, de
 glorieuse memoire, tenoit l'Empire, les royaumes
 d'Espagne, & la seigneurie des Indes. Incon-
 uent apres que la descouuerture de Potozi fut
 cogneuë aux royaumes du Peru, plusieurs Espa-
 gnols, & presque la plus-part des bourgeois de la
 cité d'Argent, qui est à dix-huict lieuës de Poto-
 zi, vindrent pour y prendre des mines, mesmes y
 vindrent plusieurs Indiës de diuerses prouinces,
 & specialement les Guayzadores de Porco, si
 qu'en bref temps ce fut la meilleure & plus gran-
 de habitation de tout le royaume.

De la richesse que l'on a tirée & tire chacun iour du
roc ou montagne de Potozi.

CHAP. VII.

IL'A y esté plusieurs fois en doute si l'on trou-
uoit aux histoires des anciens vne si grand
richesse de mines, comme celles que nous auon
ueuës de nostre temps au Peru. S'il y a eu iamai
au monde des mines riches & renommées pou
cet effect, ce ont esté celles d'Espagne, dont le
Carthaginois ont iouï, & du depuis les Romains
lesquelles, comme i'ay dit, ne sont pas seulement
estimees & renommées par les liures profanes
mais aussi par les Escritures saintes. Celuy qui
plus particulièrement fait mention de ces mines
au moins que i'aye veu, est Pline, qui escrit ainsi
en son histoire Naturelle: *Il se trouue de l'argent
presque en toutes prouinces, mais celuy d'Espagne est le
meilleur de tous, lequel croist & s'engendre en vne terre
sterile, aux montagnes & rochers, & est chose certaine
& infaillible qu'ès lieux où l'on a vne fois descouuert au-
cunes de ces veines, il y en a d'autres qui n'en sont que
res esloignées: ce qui se trouue aussi presque en tous au-
tres metaux, & pour cela les Grecs (à mon aduis) les ap-
pellèrent metaux. C'est vne chose estrange, que les puits
ou trous de ces mines d'Espagne, lesquels on commença
fouir du temps de Hannibal, se voyent encor à present
& retiennent encor les mesmes noms de ceux qui les des-
couuèrent. Entre ces mines, celle que descouurit Bebel-
lo, qui en retient le nom encor auourd'buy, fut fort re-
nommée, & dit-on qu'elle donnoit & rapportoit si gran-
de richesse à son maistre Hannibal, que chaque iour l'o-*

Plin. lib.
33. cap. 6.

recueillit trois cens liures d'argent, & iusques à main-
 tenant on à tousiours continué de traualler à ceste mi-
 ne, de telle sorte, qu'elle est à present de mil cinq cents pas
 de profondeur, cauee en la montagne. Desquels puits
 neantmoins ceste grande profondeur, les Gascons qui y
 traualloient tirent l'eauë qu'ils y trouuent pour les asse-
 cher, & y cauer mieux à leur aise, tout durant le temps
 que les chandelles & la lumiere leur durent, en telle abo-
 lance qu'il semble que ce qu'ils en iettent soit vne riuie-
 re. Iusques icy sont les paroles, de Pline, que i'ay
 voulu icy reciter de mot à mot, pour contenter
 auantage ceux qui entendēt que c'est de mines,
 voyant que la mesme chose qu'ils experimentent
 auourd'huy, a esté exercee par les anciens. Et
 certainement la richesse de ceste mine d'Hanni-
 al aux monts Pyrenees, estoit grande & bien re-
 marquable, laquelle les Romains possederent, y
 yās cōtinué son ouurage, iusques au tēps de Pli-
 ne, qui fut comme trois cens ans. La profundité
 de ceste mine estoit de mil cinq cents pas, qui est
 de mil & demy, & fut si riche au commencement,
 qu'elle valloit à son maistre par chacun iour trois
 cens liures, de douze onces la liure. Mais combiē
 que ceste richesse ait esté grande, elle n'approche
 neantmoins à celle qui de nostre temps s'est re-
 trouuee en Potozi. Car comme il appert par les
 registres de la maison de la contractation de ceste
 prouince, & comme plusieurs hommes anciens
 dignes de foy l'attestent, au temps que le Licen-
 te Pollo gouernoit ceste prouince, qui fut plu-
 sieurs années apres la descouuerte de ceste mon-
 tagne, l'on enregistroit & tiroit pour la cinquies-
 me chacun Samedy cent cinquante & deux cens

Genebrar-
 dus in Chro-
 nographia.

mil pezes, dont le cinquiesme reuenoit à trente & quarante mil pezes, & pour chacun an vn million & demy ou peu moins. Tellement que suivant ce conte, l'on tiroit chaque iour de ceste mine comme trente mil pezes, dont il reuenoit au Roy pour la cinquiesme, six mil pezes par iour. Il y a encor vne chose à mettre en auant, pour montrer la richesse de Potozi, que le conte qui a esté fait n'est seulement que de l'argent qui se marquoit & quitoit, & est chose cogneuë au Peru que l'on a vſé long temps en ces royaumes d'argent qu'ils appelloient courant, lequel n'estoit marqué ny quinté. Et tiennent pour certain ceus qui cognoissent ces mines, qu'en ce temps la plus grande partie de l'argent que l'on tiroit de Potozi ne se quitoit point, & estoit celuy qui auoit cours entre les Indiens, & beaucoup entre les Espagnols, comme ie l'ay veu continuer iusques à mon temps. Par cela l'on peut bien croire, que le tiers de la richesse de Potozi, voire la moitié ne se manifestoit, ny ne se quitoit point. Il y a encor vne autre consideration plus remarquable, en ce que Pline met, que l'on auoit fouy cinquante pas en ceste mine de Babello, & qu'il y a toujours l'on trouuoit de l'eauë, qui est ce qui donne le plus grand empeschement qui soit à tirer le metal des mines. Mais en celle de Potozi encor que l'on y ait fouy & caué plus de deux cens stades ou hauteurs d'un homme en profondeur, iamais on n'y a trouué d'eauë, qui est le plus grand heur de ceste montagne. Mais quoy les mines de Porco, dont le metal est tres-bon & tres-riche, sont aujourd'huy delaisſees pour l'in

commodité de l'eau qu'ils y ont rencontrée en y
 fouissant: pource que ce sont deux trauaux in-
 supportables en recherchant le metal, de cauer &
 rompre les roches, & d'en tirer l'eauë tout ensem-
 ble. Le premier desquels, à sçauoir de cauer la ro-
 che, donne assez de peine, voire est trop dur &
 trop excessif. Finalement auourd'huy sa Majesté
 reçoit pour son quint par chacun an l'vn portant
 l'autre, vn million de l'argent des mines de Poto-
 zi, sans l'autre richesse qui luy vient de vis-argēt,
 & autres droicts royaux qui est vn grand thresor.
 Quelques hommes experts ayans supputé les
 contes, disent que ce que l'on a apporté à quinter
 en la casse, ou douane de Potozi, iusques en l'an
 mil cinq cens quatre vingts cinq, se mōte à cent
 millions de pezes d'essay, dont chaque peze vaut
treze reaux & vn quart, sans conter l'argent que
 l'on a peu tirer sans quinter, & qui a esté quinté
 es autres casses Royales, & sans l'argent courant
 que l'on a mis en œuvre au pays, qui n'est point
 quinté, qui est vne chose innombrable, combien
 que les premiers registres des quints ne soient
 pas si clairement, ou intelligiblement escrits, que
 sont ceux d'auourd'huy: pource qu'aux com-
 mencemens, & premieres descouertes, l'on fai-
 soit la recepte par Romaines, tant estoit grande
 l'abondance qu'il y en auoit. Mais par les memo-
 res & recherches que fit le Viceroy Dom Fran-
 cisque de Tollede, en l'année mil cinq cens soi-
 xante & quatorze se trouua qu'il y auoit soixante
 & seize millions, iusques en ladite année, & de-
 puis ledit an iusques à celui de quatrevingts cinq
 conclusiuelement, il appert par les registres royaux

qu'il est quinté iusques à trente-cinq millions. L'on enuoya au Viceroy ce conte de Potozi, en l'an que i'ay dit, lors que i'estois au Peru, & du depuis la richesse qui est venuë aux flotes du Peru, est montee à beaucoup dauantage. En la flote où ie vins, de l'an mil cinq cens quatre vingts sept, il y auoit onze millions qui vindrent aux deux flotes du Peru & Mexique, dõt les deux tiers estoient en celle du Peru, & y en auoit presque la moitié pour le Roy. I'ay voulu deduire cecy particulièrement, afin de faire entendre la puissance que la diuine Majesté a voulu donner au Roy d'Espagne, sur les chefs desquels tant de couronnes & de royaumes ont esté amassez, & lesquels par speciale faueur du ciel, ont ioint les Indes Orientales avec les Occidentales, enuironnans tout le monde par leur puissance. Ce que l'on doit croire estre ainsi arriué par la prouidence de nostre Dieu, pour le bien de ces peuples qui vivent si esloignez de leur chef, qui est le Pontife Romain, Vicaire de Christ nostre Seigneur, en la foy & obeissance duquel, tant seulement l'on peut estre sauué, & mesme pour la defense de la foy Catholique & de l'Eglise Romaine, en ces parties, où la verité est tant oppugnee, & poursuiuie des heretiques. Et puis que le Seigneur des cieus, qui donne & oste les royaumes à qui il veut, & comme il luy plaist l'a ainsi ordonné, nous le deuons supplier qu'il luy plaise fauoriser le zele pieux du Roy Catholique, luy donnant heureux succez, & prospere victoire cõtre les ennemis de la sainte foy, veu qu'en ceste cause il gaste le thresor de Indes, qu'il luy a dõné, voire en a besoin de beau

coup dauantage. Cependant il suffit d'auoir fait ceste digression pour monstrier les richesses de Potozi. C'est pourquoy nous reuiendrons à dire comme l'on traueille és mines, & comme l'on affine les metaux que l'on en tire.

Comme l'on traueille és mines de Potozi.

CHAP. VIII.

OECE se plaignant du premier inuenteur des mines, dit fort bien :

Boetius de consolat.

*Heus primus, quis fuit ille,
Auri qui pondera testi.
Gemmasque, latere volentes,
Preciosa pericula fodit?*

Auec raison il les appelle precieux danger, pour le grand trauail & peril auec lequel l'on tire les metaux, que les hommes estiment tant. Pline dit qu'en Italie il y a plusieurs metaux, mais que les anciens ne voulurent pas permettre d'y traouiller, afin de conseruer le peuple. Ils apportoient ces metaux d'Espagne, & faisoient traouiller les Espagnols aux mines, comme tributaires. L'Espagne en fait aujourd'huy tout de mesme aux Indes, en ce que y ayant & restant sans doute en Espagne plusieurs mines de metaux, neantmoins ils ne les veulent pas chercher, ny permettre qu'on y traouille, à cause des inconueniens que l'on y void chacun iour : mais ils les font apporter des Indes, où on les tire auec beaucoup de trauail, & de risque. Ce roc de Potozi contient en soy, comme j'ay dit, quatre veines principales, qui sont la veine Riche, celle de Centeno, celle d'Estain, & celle

*Plin. lib.
33. cap. 4.*

HISTOIRE NATURELLE

de Mendieta. Toutes ces veines sont en la partie Orientale de la montagne, comme regardans le leuer du Soleil: car en l'Occidentale il ne s'en trouue aucune: lesdites veines courent Nort & Sud, qui est de Pole en Pole. Elles ont à l'endroit le plus large six pieds, & au plus estroit vne paulme. Il y en a d'autres de diuerse façon qui sortent d'icelles veines, comme les grands rameaux des arbres ont de coustume d'en produire de petits. Chaque veine a diuerses mines, qui sont parties ou portions d'elle-mesme, distinctes & separees entre diuers maistres, des noms desquels elles sont ordinairement appellees. La grande mine contient quatre vingts verges, & ne peut contenir dauantage par l'ordonnance, & la moindre en contient quatre. Toutes ces mines sont auourd'huy fort profondes. L'on conte en la veine Riche soixante & dix-huict mines, qui sont profondes de quatre vingts & cent stades, ou hauteurs d'hommes, voire en quelques endroits iusques à deux cents. L'on conte en la veine de Centeno vingt-quatre mines, dont quelques-vnes s'aduancent iusques à septante ou quatre vingts stades de profond, & ainsi des autres veines de ceste montagne. L'on inuenta pour remede à ceste grande profondeur, des mines qu'ils appellent soccabones, qui sont caues ou mines faites au pied de la montagne, lesquelles vont trauersant iusques à rencontrer les veines: car l'on doit entendre que combien que les veines courêt Nort & Sud, comme il a esté dit, neantmoins c'est en rabaisant depuis le sommet iusques au pied & bas de la montagne, qui sera selon qu'on croi

par coniecture plus de douze cens stades. Et à ce conte encor que les mines s'estendēt en telle profondeur, il reste neantmoins encor plus de six fois autant d'espace, iusques à leur fonds & racine, laquelle selon qu'ils disent doit estre tres-riche & abondante, comme le tronc & la source de toutes les veines : combien que iusqu'aujourdhuy nous ayons veu le contraire par experience, car tant plus haute & esleuee est la veine à la superficie de la terre, tant plus se trouue riche, plus aussi qu'elle va en profondeur, l'on trouue son metal plus pauvre, & moindre d'alloy. Cependant ils inuenterent les Soccabons, par lesquels on entre & sort aisément, pour trauailler aux mines, avec moins de coust, de peine & de danger. Ils ont huit pieds de largeur, & vne stade de hauteur, & les ferment avec des portes. L'on tire par iceux les metaux fort facilement, en payant au propriétaire du Soccabon, le cinquiesme de tout le metal que l'on tire par iceluy. Il y en a desia neuf faits, & autres que l'on a commencé à faire. L'on fut vingt-neuf ans à faire vn Socabon, qu'ils appellent du veinin, qui va se rendre & donner à la veine riche, ayāt esté commencé en l'an mil cinq cents cinquante, l'vnziesme annee de la decouverte, & acheué en l'an mil cinq cēs quatre vingts cinq, l'vnziesme d'Auril. Ce Socabon rencontra la veine Riche, à trēte-cinq stades pres de sa source ou racine, & y auoit de là où il rencontra la veine iusques au fault & emboucheure de la mine, autres cent & trente-cinq stades. De façō qu'il alloit descendre toute ceste profundité pour trauailler à la mine. Tout ce Socabon contient

depuis son ouuerture, iusques à la veine de Crufero, qu'ils appellent, deux cents cinquante verges, à laquelle œuure furent employez les vingt-neuf ans de temps, qui ont esté dits, afin que l'on voye le grand traual que prennent les hommes pour rechercher l'argent aux entrailles de la terre. Cependant ils traueillent en ces mines en continuelles tenebres, & obscurité, sans sçauoir aucunement quand il est iour ou nuict. Or d'autant que ce sont lieux que le Soleil ne visite aucunement, il n'y a pas seulement de perpetuelles tenebres, mais aussi y fait vn extreme froid, & y court vn air si grossier, & contraire à la nature & disposition humaine, que les hommes qui y entrent de nouveau sy estourdissent comme du mal de la mer. Ce qui m'aduint à moy-mesme en vne de ces mines, où ie senti douleur de cœur, & sanglots d'estomach. Ceux qui y traueillent se seruent de flambeaux & chandelles pour leur esclairer, en departant le labeur, & l'ouirage de telle sorte que ceux qui traueillent le iour, y reposent la nuict, & les autres au contraire les viennent eschâger, pour traouiller la nuict & reposer le iour. Le metal y est communément dur, & à ceste cause ils le tirent à coups de marteaux, le rompant & esclatant par force, comme si c'estoit vn caillou. Par apres ils montent ce metal sur leurs espaules, par des eschelles à trois branches, faites de cuir de vache retors, comme pieces de bois qui sont trauersées d'eschellons de bois: de sorte qu'en chacune de ces eschelles l'on y peut monter & descendre tout ensemble. Ces eschelles sont longues de dix stades, & à la fin d'icelles en recom-

mence vne autre de la mesme longueur, commē-
cant & finissant chaque eschelle à des establiēs
& plates-formes de bois, où il y a des sieges, &
lieux pour se reposer, comme galleries, d'autant
qu'il y a plusieurs de ces eschelles à monter bout
à bout. Vn hommey porte ordinairement sur ses
espaules le poids de deux arrobes de metal, avec
vne toille attachee en façon d'vne hotte, & y mō-
tent trois à trois. Celuy qui va deuant porte vne
chandelle attachee à son poulce: car comme il est
dit, il n'y a nulle lumiere du ciel, & vont se tenās
à l'eschelle des deux mains pour monter si gran-
de espace de hauteur, qui surpasse communēmēt
cent cinquante stades de hauteur, chose effroya-
ble, & qui donne l'espouente seulement à y pen-
ser, tant est grand le desir d'argent, pour la recher-
che duquel les hommes endurent tant de tra-
uail. Et certes ce n'est point sans raison que Pline
traittant de ceste matiere s'exclame, & dit ainsi:

Nous entrons insques aux entrailles de la terre, & al- plin. in
ons poursuiuant les richesses insques aux lieux des con- præm. lib.
damnez. Et par apres au mesme liure, il dit ainsi: 33. c. 6.

*Ceux qui recherchent les metaux font les œuures plus
que de geans, faisans des trous & ruetes au profond de
la terre, percans les montagnes si auant, & si profonde-
ment, à la lueur des chandelles, où le iour & la nuit sont
semblables, & en plusieurs mois ne voyent aucun iour,
d'où bien souuent il aduient que les parois des mines fon-
dent & tombent, accablans dessouz plusieurs des mi-
niers qui y trauaillent. Et en apres il adiouste: Ils en-
trament la roche dure avec des marteaux de fer pesans
cent cinquante liures, & tirent les metaux sur leurs es-
paules, trauaillans de iour & de nuit, les vns desquels*

baillent leur charge aux autres, & tout cela est en obscurité, puis que les derniers seulement voyent la lumiere. Avec des coings de fer & des marteaux ils rompent les caillous, tant durs & forts qu'ils soient, pource que la fain de l'argent est encor plus aspre & plus forte. Cela est de Pline, qui encor qu'il parle comme historiographe d'alors, neantmoins semble prophete d'aujourd'huy. Et n'est moindre ce que Phocion d'Agatharchides raconte du grād trauail qu'enduroient ceux qu'ils appelloient Chryfios, à tirer l'or, pource que comme le susdit autheur dit, l'or & l'argent donnent autant de trauail à le tirer & rechercher, comme il apporte de contentement estant possédé.

Comme l'on affine le metal d'argent.

CHAP. IX.

DES veines que j'ay dit où l'on trouue l'argent, courent ordinairement entre deux rochers qu'ils appellent la chassé, dont l'un d'eux a accoustumé d'estre tres-dur comme caillou, & l'autre mol & plus facile à rompre. Tout ce metal ne se trouue pas tousiours esgal & d'une mesme valeur. Car il y en a une mesme veine d'une sorte fort riche, qu'ils appellent Cacilla, ou Tacana, d'où l'on tire beaucoup d'argent, & l'autre est pauvre, duquel l'on tire peu d'argent. Le metal le plus riche de ceste montagne est de couleur d'ambre, & apres celuy qui tire le plus sur le noir. Il y en a d'autre qui est comme roux, d'autre semblable à la couleur de cendre: en somme de plusieurs & diuers couleurs, & semble à ceux qu

ne les cognoissent point, que ce soient des pierres de nulle valeur. Mais les miniers cognoissent incontinent sa qualité & sa perfection, par certains signes & petites veines qu'ils y voyent. On porte tout le metal que l'on tire des mines sur des moutons du Peru, qui seruent d'afnes à porter aux moulins. Le metal le plus riche s'affine en le fondant dedans ces petits fourneaux que j'ay dit, qu'ils appellent Guayras. car cestuy est le plus plombeux, pour raison dequoy il en est plus facile à fondre, aussi pour le mieux fondre, les Indiens y jettent ce qu'ils appellent Soroche, qui est vn metal fort plombeux, & le metal estant en ces fourneaux, l'ordure & le terrestre par la force du feu demeure en bas, & le plomb & l'argent se fondent, de telle façon que l'argent est porté nageant sur le plomb, iusques à ce qu'il soit purifié, puis apres ils r'affinent encor plusieurs fois cet argent par ceste maniere de fondure. L'on a accoustumé de tirer d'un quintal de metal, trente, quarante, voire cinquante pezes d'argent, & toutesfois i'en ay veu d'une sorte que l'on me monstra par excellence, duquel l'on tiroit en le faisant fondre de ceste façon, deux cents, voire deux cents cinquante pezes d'argent du quintal, richesse vrayement rare, & presque incroyable, si par le feu nous n'en auions veu l'experience, mais tels metaux sont fort rares. Le pauvre metal est celuy qui d'un quintal rend deux ou trois, cinq ou six pezes, ou peu d'auantage. Ce metal ordinairement n'est point plombeux, mais est sec: c'est pourquoy l'on ne le peut affiner par le feu. Et pour ceste raison il y auoit en Potozi

vne grande quantité de ces pauvres metaux, desquels l'on ne faisoit pas grand estat, & estoient deiettez comme la paille & comme l'escume des bons metaux, iusques à ce que l'on mit en auant le moyen d'affiner avec le vis-argent, par le moyē duquel ceste escume qu'ils appelloient Oquiache fut de grand profit. Car le vis-argent par vne estrange & merueilleuse propriété purifie l'argēt, & est propre pour ces metaux qui sont secs & pauvres, esquels toutesfois il se consume moins de vis-argent que non pas és riches: car rant plus ils sont riches, plus ont-ils besoin de vis-argent. Auiourd'huy la façon d'affiner, qui est la plus cōmune & plus exercée en Potozi, est celle qui se fait par le vis-argēt, comme aussi és mines de Cataecas & autres de la neufue Espagne. Il y auoit anciennement aux flancs & aux sommets de Potozi plus de six mil Guayras, qui sont ces petits fourneaux où l'on fond le metal, lesquels estoient posez en façon de luminaires, tellement que c'estoit vn plaisant spectacle de les voir de nuict, & jetter la lumiere si loin, qu'ils sembloient n'estre qu'un brasier ou flāme de feu. Mais auiourd'huy pour le plus qu'on y en trouue, c'est deux mil, d'autant que, comme i'ay dit, ils vsent peu de la fonte, mais affinent avec le vis-argent, qui est de plus grand profit. Et pource que les proprietēz du vis-argent sont admirables, & que ceste maniere d'affiner l'argent est fort remarquable, ie traiteray du vis-argent, de ses mines & ouurage, & ce qui semblera conuenable à ce sujet.

Des proprietéz merueilleuses du vis-argent.

CHAP. X.

Le vis-argēt ainsi appellé par les Latins, pour ce qu'il coule & se glisse vistement d'un lieu en autre, entre tous les metaux a de grandes & merueilleuses proprietéz. La premiere, que combien que ce soit vn vray metal, si est-ce toutesfois qu'il n'est pas dur, & si n'a point de forme arrestee ny de consistance comme les autres metaux, mais il est liquide & coulant, non pas comme l'or & l'argent fondu, ains de sa propre nature, combien qu'il soit vne liqueur, il est neantmoins plus pesant qu'aucun autre metal: c'est pourquoy tous les autres nagēt dessus, & ne vont point au fond, l'autant qu'ils sont plus legers. J'ay veu mettre en vn baril de vis-argent deux liures de fer, lesquelles nageoient dessus comme fait du bois ou du liege sur l'eauë. Pline met vne exception à cela, disant que l'or tant seulement sy enfonce & ne nage pas dessus: ie n'en ay pas veu l'experience, mais parauanture cela procede de ce que le vis-argent naturellement circuit l'or & le cache dedans soy, qui est vne des plus importantes proprietéz qu'il ait. Car il s'attache à l'or d'une façon merueilleuse, le cherche & le va trouuer là où il se sent, & ce non seulement, mais aussi il l'environne & le ioint de telle façon, qu'il le despouille & separe de quelconque metal & autre corps où il soit meslé. Pour ceste raison ceux-là prennent de l'or qui se veulent preseruer du dommage & des incommoditez du vis-argent. L'on s'est

*Plin. lib. 33
c. 6.*

HISTOIRE NATURELLE

seruy pour donner remede à ceux, és oreilles desquels on auroit mis du vis-argent pour les faire mourir secretement, de certaines petites platines d'or qu'on leur mettoit és oreilles, à cause de la vertu qu'a l'or d'attirer le mercure. Et par apres ils tiroient les platines toutes blâches du vis-argent qui sy estoit attaché. Estant vn iour à Madrid allé voir les ourages exquis que Iacomo de Trêço, excellent ouurier Milannois faisoit pour saint Laurés le Royal, il aduint que ie m'y trouuay le iour qu'ils doroient quelques pieces d'un contre-table qui estoient de bronze, ce qui se fait avec vis-argent. Et d'autant que là fumee du vis-argent est mortelle, il me dit que les ouuriers se preseruoient de ce venin en prenant vn doublon d'or roulé qu'ils aualoient, lequel estant en l'estomach attiroit à soy tout le vis-argent qui leur entroit en fumee par les yeux, par les oreilles, par les narines, & par la bouche, & par ce moyen se garantissoient du dommage du vis-argent, que l'or attiroit ainsi en l'estomach, & iettoient en apres le tout avec les excréments, chose certes digne d'admiration. Apres que le vis-argent a purifié l'or, & qu'il l'a nettoyé & purgé des autres metaux, & de tout meslange, il est separé luy-mesme d'avec l'or son amy par la chaleur du feu, lequel le laisse du tout purifié & sans vis-argent. Plin dit que par certain art & inuention l'on separoit l'or d'avec le vis-arget, toutesfois ie ne voy point qu'auourd'huy l'on vse de tel art, & me semble que les anciens n'ont point sceu & entendu que l'argent se peut affiner avec du vis-argent, qui est auourd'huy le plus grand vsage & principal pro-

it du vif-argent, pource qu'il dit expreffément
 que le vif-argent ne fe joint à aucun autre metal
 qu'à l'or, & lors qu'il fait mention d'affiner l'ar-
 gent, il ne parle feulement que de la maniere de
 fondre, d'où l'on peut inferer que les anciens
 n'ont point cogneu ce fecret. A la verité iacoit
 qu'entre l'or & le vif-argent il y ait vne amitié &
 vne sympathie, neantmoins là où le vif-argent ne
 trouue point d'or, il fe va rendre à l'argent, & fe
 joint avec luy, bien que ce ne foit pas de telle fa-
 çon qu'il fait avec l'or. Mais en fin il le nettoye, il
 le fepare d'avec la terre, le cuiure & le plomb,
 parmy lesquels s'engendre l'argent, fans qu'il foit
 befoin de feu pour le raffiner par fondure, en-
 fin l'or qu'il fe faille feruir du feu pour le feparer d'a-
 vec l'argent, comme ie diray cy-apres. Le vif-ar-
 gent ne tient conte des autres metaux, hors-mis
 l'or & l'argent: au contraire il les corrompt, les
 r'arforce & les confomme, & les va fuyant tant
 qu'il peut. Ce qui eft auffi vne chofe admirable,
 & pour cefte caufe l'on le met en des vafes de ter-
 re, ou dans des peaux d'animaux, d'autant que fi
 on le met dans des vaiſſeaux de cuiure, de fer, ou
 d'autre metal, auffi toſt il les perce & corrompt,
 & penetre auffi toute autre matiere. C'eſt pour-
 quoy Pline l'appelle le venin de toutes chofes,
 & dit qu'il confomme & gaste tout. L'on trou-
 ue du vif-argēt és ſepultures des hommes morts,
 qui apres auoir confommé les corps, en fort
 fort net, & fort entier. Il ſ'en eſt meſme trouué
 dans les os & mouelle des hommes & des ani-
 maux, leſquels l'ayant receu en fumees par la bou-
 che & par les narines, il ſe congele au dedans,

& leur pénétre ainsi les os. Et pour ce c'est vne chose fort dangereuse de hanter & fréquenter avec vne creature si venimeuse & si mortelle. Il a aussi vne autre propriété de courir & faire cent mil petites gouttes, desquelles pour petites & menues qu'elles puissent estre, il ne s'en perd pas vne, mais vont retournant par cy par là se joindre avec leur liqueur. Et est quasi incorruptible, n'y ayant chose presque qui le puisse gaster, d'où vient que le mesme Plin l'appelle sueur éternelle. Il a encor vne autre propriété, c'est que combien qu'il soit celuy qui separe l'or d'avec le cuiure, & de tous les autres métaux, neantmoins ceux qui veulent dorer du cuiure, du bronze ou de l'argent, se seruent du vis-argent, pour estre le moyennier de cet assemlent: car on dore les métaux par son aide. Entre toutes les merueilles de ceste estrange liqueur, celle qui m'a semblé plus digne d'estre remarquée, est que combien qu'il soit la chose la plus pesante du monde, neantmoins il se tourne totalement en la chose plus legere du monde, qui est la fumee par laquelle il monte en haut ayant esté conuertie en icelle, aussi tost la mesme fumee, qui est vne chose si legere, se retourne du tout en vne chose si pesante, comme est la propre liqueur du vis-argent: en quoy il se resout: car ceste fumee venant à rencôtrer en haut le metal qui est vn corps dur, ou bien venant à vne region froide, aussi tost il l'espaissit & se tourne en vis-argent: que si l'on luy donne vne autre fois le feu, tout de mesme il se retourne en fumee pour se resoudre encor en vis-argent. Transmutation vrayement estrange, d'vne chose si pesante

en chose si legere, & d'une si legere en vne si pesante, ce que l'on peut tenir pour chose rare en nature. Et pourcel l'auteur de la nature est digne estre glorifié en toutes ces & autres estranges proprietes de ce métal, puis que toute chose entendrée obeit promptement à ses loix cachees & incogneüs.

Du lieu où l'on trouue le vis-argent, & comme l'on descouurit ces tres-riches mines en Guancauila.

CHAP. XI.

Le vis-argent se trouue en vne maniere de pierre, laquelle donne & apporte aussi tout ensemble ce vermeillon que les anciens appelloient *Minium*, & encor aujour d'huy l'on appelle ces images de cristal miniades, lesquels s'ont peints avec du vis-argent. Les anciens ont beaucoup fait d'estat de ce *minium*, ou vermeillon, le tenant pour vne couleur sacree, comme Pline raconte, L. 33. c. 7.] disant que les Romains auoient accoustumé d'en peindre la face de Iupiter, & les corps de ceux qui triomphoient en Ethiopie, mesmes les idoles, & les gouuerneurs aussi auoient la face peinte de ce *minium*. Et que ce vermeillon estoit tellement estimé à Rome (lequel on y portoit seulement d'Espagne, où il y auoit beaucoup de puits & de mines de vis-argent, qui y sont encor aujour d'huy) que les Romains ne permettoient pas que l'on l'affinast & accommodast en Espagne, de peur qu'ils n'en desrobassent quelque chose, mais on le portoit à Rome, seellé, tout ainsi en

pierre comme ils le tiroient de la mine, puis l'affinoient. L'on y en apportoit par chacun an de l'Espagne, spécialement de l'Andaluzie, environ dix mil liures, que les Romains estimoient vne excessiue richesse. J'ay rapporté tout cecy de cet Auteur, afin que ceux qui voyent auiourd'huy ce qui se passe au Peru, ayent le contentement de sçauoir ce qui s'est passé anciennement entre les plus puiffans seigneurs de l'vniuers. Je le dy pour les Inguas, Roys du Peru, & pour les Indiens naturels d'iceluy, qui trauaillerent & fouyrent long temps és mines de vis-argent, sans sçauoir ce que c'estoit du vis-argent, & sans le cognoistre, ny sans y rechercher autre chose que le cynabre ou vermeilló, qu'ils appellent Limpí, lequel ils estiment beaucoup, pour ce mesme effect que Plinè a raconté des Romains, & des Ethiopiés, qui est pour se peindre & teindre la face & le corps d'eux & leurs idoles, ce qui a esté beaucoup practiqué par les Indiens, spécialement quand ils alloient à la guerre, & en vsent encor auiourd'huy quand ils font quelques dances & festes, & appellent cela se barbouiller, pource qu'il leur sembloit que les faces & visages ainsi barbouillez espouventoient beaucoup; & auiourd'huy le tiennent pour vn ornement, & mignardise. Pour ceste cause il y a eu d'estranges ouurages de mines, aux montagnes de Guancauilca, qui sont au Peru, proches de la cité de Guamangua, desquelles ils tiroient ce metal, & est de la façon que si auiourd'huy l'on entre par les caues & foccabons, que les Indiens firent de ce temps là, les hommes s'y perdent, & ne trouuent point

le chemin pour en sortir : mais ils ne se sou-
uoient point du vif-argent, qui naturellement
est en la mesme matiere, ou metal, de vermeil-
lon, ny ne cognoissoient point qu'il y eust au
monde de telle matiere. Les Indiens n'ont pas
esté seuls, qui ayent esté long temps sans auoir
cognoissance de ceste richesse, mais aussi les
Espagnols ont esté de mesme, iusques à ce que
l'an mil cinq cens soixante six, & soixante
sept, que le Licentié Castro gouernoit au Pe-
rou, l'on descourrit les mines de vif-argent, ce
qui aduint de ceste façon. Vn homme d'enten-
tement, appellé Henricque Guarçes, Portu-
gais de nation, ayant vn morceau de ce metal
coloré, que j'ay dit, que les Indiens appellent
tampi, avec lequel ils se peignent le visage, com-
me il le regardoit & contemploit, cogneut que
c'estoit la mesme chose qu'en Castille l'on ap-
pelloit vermeillon. Et d'autant qu'il sçauoit
bien que le vermeillon se tire du mesme metal
que le vif-argent, il coniectura que ces mines
deuoient estre de vif-argent, & se transporta au
Perou d'où l'on tiroit ce metal, pour en faire l'essay
l'experience. Ce qu'il trouua esté ainsi, & ayant
de ceste façon esté descouuertes les mines de Pal-
ca au terroir de Guamangua, il y alla grand nom-
bre d'hommes pour tirer le vif-argent, & de là le
porter à Mexicque, où l'on affine l'argent par le
moyen du vif-argent, dequoy plusieurs se sont
enrichis. Ceste contree de mines, qu'ils appellent
Tuancauilca, dès lors se peupla d'Espagnols &
d'Indiens, qui y arriuerent, & aujourd'huy y ar-
riuent encor pour trauailler à l'ouillage de ces

HISTOIRE NATURELLE

mines de vis-argent, lesquelles sont en grand nombre & fort abondantes. Mais sur toutes ces mines, celle qu'ils appellent d'Amador, de Cabrera, autrement des Saints, est belle & remarquable. C'est vn rocher de pierre tres dure, toute semee de vis-argent, & de telle grandeur qu'elle s'estend plus de quatre vingts varres en longueur, & quarante en largeur, en laquelle mine l'on a fait plusieurs puits & fossés de soixante & dix stades de profondeur, de sorte que plus de trois cens hommes y peuvent trauailler tous ensemble tant est grande sa capacité. Ceste mine fut descouuerte par vn Indien d'Amador de Cabrera, appellé Nauincopa, du bourg d'Acoria, & la fit enregistre Amador de Cabrera en son nom. Il en fut en procès contre le Procureur fiscal, mais par arrest l'usufruit luy en fut adiugé, comme ayant esté le descouureur. Du depuis il vendit son droict à vn autre, pour le prix de deux cens cinquante mil ducats, & par apres ayant opinion qu'il auoit esté trompé en ceste vente, mit en action l'acheteur pour ce qu'ils disent qu'elle vaut plus de cinq cent mil ducats, voire quelques-vns tiennent qu'elle vaut bien vn million d'or: chose rare, qu'il y a vne mine de telle valeur & richesse! Lors que Dom Francisque de Tollede gouernoit au Perou, il y eut vn homme qui auoit esté en Mexique & remarqué comme l'on affinoit l'argent avec mercure, appellé Pero Fernandes de Velasco, qui s'offrit & s'ingera d'affiner & de tirer l'argent de Potozi, avec le mercure, & en ayant fait preuve en l'an mil soixante & onze, en vint à son honneur, & lors on commença en Potozi à affiner l'arge

l'argent avec le vis-argent que l'on y portoit de Guancauelicqua, qui fut vn beau remede pour les mines : car par le moyen de ce vis-argent l'on tira vn nombre infini d'argent de ces metaux, dont ils ne faisoient point d'estat, lesquels ils appelloient racleures. Car comme il a esté dit, le vis-argent purifie l'argent, encor qu'il soit sec, pauvre, & de peu d'alloy, ce que l'on ne peut faire en le faisant fondre par le feu. Le Roy Catholique tire de l'ouillage des mines du vis-argét, sans coust ny risque aucune, presque quatre cens mil pezes de mine, qui sont de quatorze reaux chacun, ou peu moins, outre le droit qui luy reuiet en Potozi, où il est employé, qui est vne autre grande richesse. L'on tire chacun an l'vn portant autre, de ces mines de Guancauilca, huit mil quintaux de vis-argent, & voire dauantage.

De la façon de tirer le vis-argent, comme on en affine l'argent.

CHAP. XII.

D I S O N S maintenant comme l'on tire le vis-argent, & comme avec luy l'on affine l'argent. L'on prend la pierre ou métal, où se trouue le vis-argent, laquelle ils mettent au feu dedans des pots de terre, bien bouchez, apres qu'ils l'ont premierement pillée & mouluë, de sorte que ce métal ou pierre venant à se fondre par la chaleur du feu, le vis-argent s'en separe, & en sort en exhalation, & quelquesfois mesme avec la fumee du mesme feu, iusques à ce qu'il rencontre quelque corps, où il s'arreste & se congelle : que s'il passe

oultre en haut sans rencontrer aucun corps dur, il va à mont iusques à ce qu'il soit refroidy, & lors estant congelé il retombe en bas. Quand la fondure est acheuee, ils detoupent les pots & en tirent le metal, attendans toutesfois à ce faire qu'il soit bien refroidy, car s'il y restoit encor quelque fumee ou vapeur, qui rencontrast les personnes qui les destoupent, ce seroit pour les faire mourir ou demeurer perclus, ou à tout le moins pour en perdre les dents. Et d'autant que l'on vse & despend vn nombre infiny de bois pour entretenir le feu à fondre les metaux; vn meusnier nommé Rodrigo de Torres, trouua vne inuention tres-vtile, qui fut de cueillir d'vne certaine paille qui croist par toutes ces montagnes du Peru, laquelle ils appellent Ycho, & est comme vne espece de ionc dur avec quoy ils font du feu. C'est chose merueilleuse, que la force que ceste paille a pour fondre ces metaux, ce qui est, comme Pline dit, qu'il y a de l'or que l'on fond plus facilement avec la flame de la paille, que non pas avec vn gros brasier, quoy qu'il soit bien ardent & enflame. Ils mettent le vis-argent ainsi fondu dans des peaux d'autant qu'il se garde fort bien dans du cuir, & de ceste façon l'on le met aux magasins du Roy d'où l'on le tire pour le porter par mer à Arica puis à Potozi par terre, sur les moutons du pays. Il se consume ordinairement chaque an en Potozi, pour l'affinement des metaux enuiron six ou sept mil quintaux de vis-argent, sans ce que l'on tire des lames, (qui est le terrestre, & ordure des premiers lauoirs des metaux, qui se font en des chaudières.) Lesquelles lames ils bruslent &

mettent en des fourneaux pour en tirer le vis-argent qui demeure en icelles. Et y a plus de cinquante de ces fourneaux en la ville de Potozi, & en Tarpaya. La quantité des métaux que l'on affine (comme quelques hommes expérimentez en ont fait le conte) se peut monter à plus de trois cens mil quintaux par an, des lames & terrestres desquels refonduës & raffinées, l'on peut tirer plus de deux mil quintaux de vis-argent. Or l'on doit sçavoir qu'il y a diuerses sortes de métaux, pource qu'il y a quelques métaux qui rendent beaucoup d'argent & consomment peu de vis-argent, & d'autres au contraire qui consomment beaucoup de vis-argent, & rendent peu d'argent. Il y en a d'autres qui en consomment beaucoup, & rendent beaucoup d'argent, & d'autres qui consomment peu de vis-argent, & rendent peu d'argent: & selon que les hommes rencontrent en ces métaux, ainsi ils enrichissent & appauvrissent en leur traite. Combien que le plus ordinairement il arriue, que tout ainsi comme le metal riche donne plus d'argent, aussi il consume beaucoup plus de mercure, & le pauvre au contraire ainsi qu'il donne peu d'argent, il consume aussi peu de vis-argent. L'on pille & meut premierement le metal fort menu, avec des masses & instruments qui frappent & pillent ceste pierre comme des moulins à-tan, & estant le metal bien pillé, ils le fascent en des sacs de cuir, qui sont & rendent la poudre aussi desliée & menuë, comme ceux qui sont faits de soye de cheual, & fascent ces sacs, lors qu'ils sont bien accommodez & entretenus, trente quin-

taux en vn iour & vne nuit, puis l'on met la poudre de ce metal, estât fallée en des caïsons de buïtrones, où ils la mortifient & degreïssent avec de la saulmeure, mettant à chaque cinquante quintaux de poudre cinq quintaux de sel, & font cela, pource que le sel degreïsse ce metal, & le separe d'avec la terre & l'ordure qu'il a, afin que le vis-argent recueille plus facilement, & attire l'argēt. Apres ils mettent du vis-argent en vn linge de Hollande cru, & le pressent & expriment sur le metal, sortant le vis-argent comme vne rosee, en tournant & meslant tousiours cependant le metal, afin que ceste rosee de vis-argent se communique à tout. Auparauant qu'ils eussent inuenté les buïtrones de feu, l'on amassoit & païstrissoit plusieurs & diuerses fois le metal avec le vis-argent, dans de grandes auges, & le laissoient ainsi poser quelques iours, puis retournoient à le remesler & amasser vne autre fois, iusques à ce qu'ils pensoient que tout le vis-argent estoit ja incorporé avec l'argent, ce qui tarδοit vingt iours & plus, & quand il tarδοit peu, c'estoit comme neuf iours. Du depuis l'on descouurit, (comme le desir d'acquérir est diligent) que pour abbreger le temps, le feu y aidoit beaucoup pour causer que le vis-argent recueillist plustost l'argent, & ainsi ils inuenterent les buïtrones où l'on mettoit des casses pour mettre le metal, avec du sel & du vis-argent, & par dessus mettoient le feu petit à petit en des fourneaux faits expres par dessus terre, & en l'espace de cinq ou six iours le vis-argent incorpore à soy l'argent, puis quand ils cognoissent que le mercure a fait son deuoir, scauoir

qu'il a du tout assemblé l'argent, sans laisser rien arriere, & qu'il s'en est imbu, comme fait l'esponge de l'eauë, l'incorporant avec soy, & le separant de la terre, du plomb & du cuiure, avec lesquels il s'engendre, puis ils le tirent & separent du mesme vis-argent. Ce qu'ils font en ceste maniere: ils mettent le metal en des chaudieres & vaisseaux pleins d'eauë, ou avec des moulinets ou roüies, vont tournant tout à l'entour le metal, comme qui feroit de la moustarde, & lors va sortant la terre & ordure du metal, avec l'eauë qui court, & l'argent & vis-argent, comme plus pesants demeurent au fond de la chaudiere, & le metal qui demeure est comme du sable: de là ils le tirent & portent lauer vne autre fois avec de grands plats de bois en des cuues pleines d'eauë, & là ils acheuent de faire tomber la terre, laissant l'argent & vis-argët seuls. Toutesfois il ne laisse pas de couler quelquesfois vn peu d'argent & vis-argent, avec la terre & ordure, & est ce qu'ils appellent relaué, lequel ils approfissent par apres, & en tirent ce qu'il reste. Apres donc que l'argent & vis-argent sont nets, & qu'ils commencent à reluire, à cause qu'il n'y reste plus de terre, ils prennent tout ce metal, lequel estant mis dans vn linge, ils le pressent & expriment tres-fort, & par ce moyë sort tout le vis-argent, qui n'est point incorporé avec l'argent, & demeure le reste fait comme vn pain d'argent, & vis-argent, ainsi que demeure le marc des amandes, quād elles sont pressées pour faire de l'huile, & estant ainsi bien pressé, le marc qui demeure contient en soy seulement la sixiesme partie d'argent, & les cinq autres de mercure.

Tellement que sil reste vn marc de soixante liures, les dix sont d'argent, & les cinquante de vif-argent. De ces marcs ils font des pines, qu'ils appellent, ou pommes de pin, en la façon de pains de sucre, creuses par dedans, lesquelles ils font ordinairement de cent liures pesant, puis pour separer l'argent d'avec le vif-argent, les mettent au feu violent, où ils les couurent d'un vase de terre, à la façon d'un moule à faire les pains de sucre, qui sont comme capuchons, & les couurant de charbon, leur donnent le feu, par lequel le vif-argent s'exhale en fumee, & rencontrant ce capuchon de terre, là s'espaisit & distille ainsi que fait la fumee de pot au couuercle, & par vn canal en façon d'alambic, l'on reçoit tout le vif-argent qui se distille, demeurant l'argent seul, lequel ne se change en la forme & figure, mais au poids il diminuë de cinq parts moins qu'auparauant, & demeure crespu & spongieux, qui est vne chose digne de voir. De deux de ces pines l'on fait vne barre d'argent du poids de soixante-cinq ou soixante six mars, & de ceste façon ils la portent esfayer, quinter & marquer. L'argent tiré avec le mercure, est si fin, que iamais il n'abaisse de deux mil trois cens quatre vingts d'alloy, & est si excellent, que pour le mettre en œuvre les orfeuvres ont besoin de l'abbaisser d'alloy, en y mettant de la soude ou meslange, comme aussi l'on fait es maisons de la monnoye, où l'argent se met en œuvre sous le coing. L'argent endure tous ces tourments & martyrs (sil faut dire ainsi) pour estre affiné: que si l'on cōsidere bien, c'est vn amas tout formé où l'on meut, l'on sasse, l'on paistrit,

l'on fait le leuain, & l'on cuit l'argent: outre tout cela, l'on le laue, relaue, cuit, & recuit, passant par les pillons, sacs, auges, buytrons, chaudières, batoirs, pressoirs, fours, & finalement par l'eauë & par le feu. Je dis cecy, pource que voyant cet artifice en Potozi, ie considerois ce que dit l'Escriture des iustes, que *colabit eos, & purgabit quasi argentum*: Et ce qu'elle dit en autre part: *sicut argentum purgatum terra purgatum septuplum*. Tellement que pour purifier l'argent, l'affiner & le nettoyer de la terre & pierre où il s'engendre, l'on le purge & purifie sept fois: car en effect ils le tourmentēt & passent par les mains sept fois, voire dauantage, iusques à ce qu'il demeure pur & fin, ce qui est de mesme en la doctrine du Seigneur, & doiuent estre telles, & ainsi purifiees les ames qui doiuent participer & iouir de sa pureté diuine.

*Des engins à moudre les metaux, & de
l'essay de l'argent.*

CHAP. XIII.

POUR conclure ceste matiere, & sujet de l'argēt & des metaux, il nous reste deux choses à dire, l'vne desquelles est de traiter des engins & moulins, & l'autre des essais. I'ay desia dit, comme l'on meut le metal pour receuoir le vif-argent, laquelle moulure se fait avec diuers instrumēs & engins, les vns avec des cheuaux comme des moulins à bras, & les autres comme moulins à eauë, desquelles deux sortes ya vne grande quantité. Mais d'autant que l'eauë qu'ils

ont là communément n'est que de la pluye, il n'y en a pas suffisamment en Potozi, qu'en trois ou quatre mois, qui sont en Decembre, Ianuier, Feurier, pour ceste occasion ils ont fait des lacs & estangs qui contiennent de circuit comme mil & six cens verges, & de profondeur trois stades, il y en a sept avec leurs escluses, tellement que quand il est besoin d'eauë, l'on leue vne escluse d'où sort vn ruisseau d'eauë, lesquels ils reserrent aux festes. Et quand les lacs & estangs se remplissent, & que l'annee est abondanté en pluyes, le moudrey dure six ou sept mois, de façon que mesme pour l'argent les hommes desirent & demandēt vne bonne annee d'eauës en Potozi, comme l'on fait aux autres endroits pour le pain. Il y a d'autres engins en Tarapaya, qui est vne vallee distante trois ou quatre lieuës de Potozi, où il court vne riuere, comme mesme en d'autres endroits. La diuersité qui est entre ces engins, est que les vns sont de six pillons, les autres de douze, & les autres de quatorze. L'on meut & pille le metal en des mortiers où iour & nuict ils trauillent, & de là l'on porte ce qui est moulu pour faser. Il y a au riuage du ruisseau de Potozi quarante-huict instrumens & engens à eauë de huict, dix & douze pillons, & quatre autres de l'autre costé, qu'ils appellent Tanacognugno, en la vallee de Tarapaya, y en a vingt-deux tous à eauë, outre lesquels y en a trente à cheual en Potozi, & plusieurs autres en d'autres endroits, tant a esté grand & est encor le desir & industrie de tirer l'argent: lequel finalement est essayé & esprouüé par les maistres à ce deputez par le Roy. Pour donner l'alloy à chaque pie-

e l'on porte les barres d'argent à l'essayeur, qui
 met à chacune son numero, pource que l'on luy
 en porte plusieurs à la fois, il coupe de chacune
 un petit morceau, lequel il poise iustement, & le
 met en vn creuset, qui est vn petit vase fait de cê-
 res d'os bruslez & battus, puis il pose tous ces
 creusets chacun en son ordre au fourneau, leur
 donnant le feu violent, lors le metal se fond: & ce
 qui est plomb se resout en fumee, & le cuiure &
 l'aitain se dissoluent, demeurant l'argent tres-fin
 de couleur de feu: & est vne chose merueilleuse,
 que quand il est ainsi r'affiné, encor qu'il soit li-
 quide & fondu, il ne s'espand point, quoy que l'on
 renuerse le creuset la bouche en bas, mais il de-
 meure tousiours fixe, & sans en tomber vne gout-
 te. L'essayeur recognoist en la couleur & autres
 signes quand il est affiné, & lors il tire les creusets
 du feu, & re pese delicatement chaque morceau,
 & garde ce qu'il est diminué de son poids, pource
 que celuy qui est de haute loy diminuë peu, & ce-
 luy qui est de basse loy beaucoup, & ainsi selon
 qu'il est diminué il void l'alloy qu'il tient, suiuant
 le loy il marque punctuellement chaque barre. Le
 poids & ballance sont si delicats, & les grains si
 menus, que l'on ne les peut prendre avec la main,
 mais seulement avec des pincettes, & fait l'on
 cet essay à la lumiere de la chandelle, afin qu'il n'y
 ait aucun air qui face mouuoir les balances: car
 ce peu despéd le prix & valeur de toute la bar-
 re. C'est à la verité vne chose delicate, & qui re-
 quiert vne grande dexterité, de quoy mesme s'ai-
 re la sainte Escriture en diuers endroits, partie
 pour declarer de quelle façon Dieu esprouue les

psal. 65.

Prou. 17.

27.

*Hierem. 6.
Pron. I.*

fiens, & pour noter & remarquer les differences des merites & valeur des ames, où au Prophete Hieremie Dieu donne le tiltre d'essayeur, afin qu'il cognoisse & declare la valeur spirituelle des hommes & de ses œuures, qui est vn propre negoce de l'esprit de Dieu, estant celuy qui pes l'esprit des hommes. Nous nous contenteron de ce qui est dit sur le sujet de l'argent, metaux & mines, & passerons aux deux autres mixtes proposez, qui sont les plantes & animaux.

Des Esmeraudes.

CHAP. XIII.

*Plin. lib.
37. c. 5.*

NL ne sera pas hors de sujet de dire quelque chose des Esmeraudes, tant pource que c'est vne chose precieuse comme l'or & l'argent, dont nous auons traitté, que pource qu'ils viennent & prennent leur origine mesme des mines & de metaux, ainsi que raconte Pline. L'esmeraude esté anciennement en grande estime, comme mesme autheur escrit, & luy donnoit-on le troisieme lieu entre les ioyaux & pierres precieuses, scauoir apres le diamant & la perle. Au iour d'huy l'on n'estime plus tant l'esmeraude, ny la perle, pour la grande abondance que l'on a au portee des Indes de ces deux sortes de pierres, n'y a que le diamant seul qui retienne & demeure en sa principauté, laquelle on ne luy peut oster. Apres viennent en estime les rubis fins & les autres pierres, que l'on tient plus precieuses que les esmeraudes. Les hommes sont tant amis d

ingularitez & des choses rares, que ce qu'ils voyent estre commun ils ne l'estiment plus. L'on raconte d'un Espagnol qui au commencement de la descouverte des Indes fut en Italie, & montra à un lapidaire vne esmeraude, auquel demandoit le prix d'icelle, apres que le lapidaire l'eut regardée de pres & bien considerée comme elle estoit d'une excellente qualité & figure, respondoit qu'elle valloit cent ducats. Il luy en monstra une autre plus grande que le lapidaire estima trois cents ducats. L'Espagnol estant enyuré de ces propos, le mena en son logis, & luy en montra un cassoñ tout plein: lors l'Italien voyant un grand nombre de ces esmeraudes, dit; Monsieur, celles-là vaudront bien un escu la piece. Il en est venu autant es Indes & en Espagne, que ces pierres ont perdu leur valeur, pour la grande rareté & abondance d'icelles qui s'y en est trouvée. Plin raconte plusieurs excellences des esmeraudes, entre lesquelles il dit, qu'il n'y a chose si agreable ny plus salubre à la veüe, en quoy il n'a raison. Mais son autorité importe peu, pensant qu'il y en aura telle abondance. Lælia Romaine, de laquelle il raconte qu'en un scoffion & estement brodé de perles & esmeraudes, elle employa la valeur de quatre cens mil ducats, pourroit aujourdhuy avec moins de quarante mil en acheter deux paires tels que celui-là. Il s'en est trouvé en diuerses parties des Indes, & les Roys de Mexique les estimoient beaucoup, voire auoient coutumé quelques-uns de se percer les narines d'y mettre vne excellēte esmeraude. Ils les mettoient aux visages de leurs idoles, mais le lieu où

*Plin. lib.
37. c. 5.*

*Plin. lib. 9.
cap. 35.*

l'on en a trouué & s'en trouue encor auiourd'huy plus grande abondance est au nouveau royaume de Grenade, & au Peru, proche de Manta, & par le vieil. Il y a vers ce lieu vn terrouer qu'ils appellent terre des esmeraudes, pour la cognoissance que l'on a qu'il y en a beaucoup, encor que iusques auiourd'huy l'on n'a point conquesté cette terre. Les esmeraudes naissent en des pierres de forme de crystaux, & les ay veues en la mesme pierre, qu'ils vont comme y formant vne veine & comme il semble se vōt peu à peu espaisissant & affinant. Pource que i'en veids quelques-vns qui estoient moitié blanches, & d'autres ja toutes vertes & parfaites du tout. I'en ay veu quelques vnes de la grandeur d'vne noix, & s'en trouue de plus grandes: mais ie n'ay point sceu qu'en nostre temps l'on en ait trouué de la grandeur & figure du plat ou ioyau qu'ils ont à Gennes, qu'ils estiment avec raison pour ioyau de grand prix, & ne pas pour relique, puis qu'il n'apparoist point que ce soit vne relique, mais est le contraire. Neanmoins, sans comparaison, ce que Theophraste conte de l'esmeraude, que le Roy de Babylo presenta au Roy d'Egypte, surpasse celle de Gennes. Or elle auoit quatre coudees de long, & trois de large, & dit qu'au temple de Iupiter il y auoit vne estiguille, ou pyramide, faite de quatre pierres d'esmeraudes, de quarante coudees de long, & de quelques endroits de quatre coudees de large, & de deux en d'autres endroits, & que de son temps il y auoit à Tyr, au temple d'Hercules, vn pillier d'esmeraude. Il estoit parauanture, comme Pline, de pierre verte, qui tiroit sur l'esmerau

Plin. lib.
37. cap. 1.

l'appelloient esmeraude faulſe: comme quelques-vns veulent dire que certains pilliers qui ſont en l'Egliſe cathedrale de Cordouë, ſont de terre d'esmeraude, & y ſont depuis le temps que le fut meſquitte des roys Miramamolins Moſs, qui regnerent en icelle. En la flotte de mille cinq cents quatre vingts ſept, en laquelle ie vins aux Indes, ils apporterent deux caſſons d'esmeraudes, dont chacun peſoit pour le moins quatre robes, d'où l'on peut voir l'abondance qu'il y en a. L'Eſcriture ſaincte celebre les esmeraudes, comme ioyaux fort precieux, on la met entre les pierres precieufes, que le grand Pontife portoit ſon ephod, ou pectoral, comme celles qui ornent les murs de la celeſte Hieruſalem.

Exod. 29.

39.

Apoç. 11.

Des Perles.

CHAP. XV.

Aintenat que nous traittons de la principale ri cheſſe que l'on apporte des Indes, il eſt pas raiſonnable d'oublier les perles, que les anciens appelloient marguarites, & eſtoient aux premiers temps en ſi grande eſtime, qu'il n'appar- noit qu'aux perſonnes royales à en porter, mais iourd'huy il y en a telle abondance, que les Ne- velles meſmes en portent des chaines. Elles ſen- drent és conches ou huiſtres de la mer, avec leur chair, & m'eſt arriué mangeant des huiſtres, & y trouuer des perles au milieu. Ces huiſtres ſont dedans d'une couleur, comme de ciel, fort vive: & en quelques endroits l'on en fait des cuilleres, qu'ils appellent de nacre. Les perles ſont

HISTOIRE NATURELLE

de tres differentes formes, en la grandeur, figure
 couleur & polisseure, comme aussi en leur pri
 elles different beaucoup. Ils appellent les vne
 Aue-marias, pour estre comme les petits grain
 du chapelet, les autres patenostres, parce qu'el
 les sont grosses. Peu souuent l'on en trouue deu
 qui soient tout d'vne grâdeur, forme & couleur
 Pour ceste occasion les Romains (selon qu'escri
 Pline) les appelloient Vnions. Quand il aduier
 que l'on en trouue deux, qui se ressemblent d
 tout, ils haussent beaucoup de prix, specialem
 pour des pendants d'oreille. l'en ay veu quelque
 paires qu'ils estimoient à milliers de ducats, en
 cor qu'elles ne fussent pas de la valeur des deu
 perles de Cleopatra, desquelles Pline raconte qu
 chacune valloit cent mil ducats, avec lesquelles
 ceste folle Roine gaigna la gageure qu'elle auo
 faite contre Marc Antoine de gaster & desper
 fer en vn souper plus de cent mil ducats, d'autan
 que sur le dessert elle mit vne de ces perles en c
 fort vinaigre, puis apres la perle estant dissou
 avec le vin-aigre, elle la beut ainsi. Ils disent qu
 l'autre perle fut coupee en deux, & mise au Pa
 theon de Rome, aux pendants d'oreille de la st
 tuë de Venus. Esope raconte de Clouis, fils du b
 steleur ou comedien, qu'en vn banquet il fit p
 senter aux conniez entre les autres mets, à ch
 cun vne perle riche, dissoulte en vinaigre, afin
 rendre la feste plus magnifique. Ce sont esté d
 folies de ce temps là, mais celles d'aujourd'h
 ne sont pas moindres, attendu que nous voyo
 non seulement les chapeaux & les cordons, ma
 aussi les botines, & les patins des femmes de ba

e condition, estre tous femez & brodez de per-
 es. L'on pesche des perles en diuers endroits
 es Indes, mais la plus grande abondance est en
 la mer du Sud, proche du Panama, où sont les
 isles qu'ils appellent pour ceste occasion les isles
 des perles. Mais l'on en tire aujourd'huy en la
 mer du Nort en plus grande quantité & de meil-
 leurs, qui est proche de la riuere, qu'ils appel-
 lent de la Hache. Le veids là commel'on en fai-
 soit la pesche, qui se fait avec assez de coust, & de
 trauail des pauures esclaves, lesquels se plongent
 six, neuf, voire douze brasses en la mer, à cher-
 cher les huistres, lesquelles ordinairement sont
 attachees aux rochers, & grauiers de la mer. Ils les
 detrachent de là, & s'en chargent pour reuenir sur
 l'eauë, & les mettre en leurs canoes, où ils les ou-
 urent apres pour en tirer le thresor qu'ils ont
 dedans. L'eauë de la mer est en cet endroit tres-
 froide, mais encor ce leur est beaucoup plus grãd
 trauail de retenir leur haleine quelquesfois vn
 grand quart d'heure, voire demie heure, en fai-
 sant leur pesche. Et afin que ces pauures esclaves
 pussent mieus retenir leur haleine, ils leur font
 manger des viandes seches, & encor en petite
 quantité, tellement que l'auarice leur fait faire
 des abstinences & continences contre leur vo-
 lonté. L'on met des perles en œuure en diuerses
 façons, & les perce-on pour faire des chaines, &
 en a ja grand abondãce en quelque lieu que ce
 soit. En l'an mil cinq cens quatre vingts sept ie
 veids au memoire de ce qui venoit es Indes pour
 le Roy, qu'il y auoit 18. mars de perles, & encore
 trois castons dauantage. Et pour les particuliers,

ily en auoit mil deux cens soixante, & quatre
marcs, & outre tout cela sept sachets, qui n'e-
stoient point pezez, ce que l'on eust tenu en autre
temps pour fable.

Du Pain des Indes, & du Mays.

CHAP. XVI.

MAintenant pour traiter des plantes, nous
commencerons à celles qui sont propres &
particulieres és Indes, & puis apres de celles qui
sont communes aux Indes, & à l'Europe. Et pour
ce que les plantes ont esté creées principalement
pour l'entretien de l'homme, & que la principale
dont il prend nourriture est le pain, il sera bon de
dire quel pain il y a aux Indes, & de quoy ils vsent
à faute d'iceluy. Ils ont comme nous auons icy
vn nom propre, par lequel ils designent & signi-
fient le pain, qu'ils disent au Peru, Tanta, & en
d'autres lieux d'vne autre façon. Mais la qualité
& substance du pain dont ils vsent aux Indes
est chose fort differente du nostre, pource que
ne se trouue qu'il y eust aucun genre de froment,
ny orge, ny mil, ny de ces autres grains dont l'on
se sert en Europe à faire du pain: au lieu de cela il
vsent d'autres sortes de grains & racines, en
lesquels le mays tient le premier lieu, & avec
son grain qu'ils appellent mays, que l'on ap-
pelle en Castille bled d'Inde, & en Italie grain de
Turquie. Et ainsi comme le froment est le plus
commun grain pour l'usage des hommes, és re-
gions de l'ancien monde, qui sont Europe, Asie
& Afrique, Ainsi aux endroits du nouveau mo-
de,

de, le grain de mays est le plus commun, & qui presque s'est trouué en tous les royaumes des Indes Occidentales, comme au Peru, en la neufue Espagne, au nouveau royaume, en Guatimalla, en Chillé, en toute la terre ferme. Ie ne trouue point qu'anciennement és isles de Barloente, qui sont Cuba, saint Dominique, Iamayque, & saint Iean, ils vlassent du mays; auioürhuy ils vsent beaucoup de Yuca, & Caçau, dequoy nous traitterons incontinent. Ie ne pense point que le grain de mays soit inferieur au froment en force ny en substance, mais il est plus chaud & plus grossier, & engendre beaucoup de sang, d'où vient que ceux qui n'y sont point accoustumez, s'ils en mangent trop, ils deuiennent enfléz & rongneux. Il croist en des cannes, ou roseaux, chacun desquels porte vne ou deux grappes, ausquelles le grain est attaché: & combien que le grain en soit assez gros, si est-ce qu'il sy en trouue en grande quantité, tellemét qu'en quelques grappes i'ay conté sept cents grains. Il se sème à la main vn à vn, & non pas espars. Il croist en la terre chaude & humide, & en croist en plusieurs lieux des Indes en fort grande abondance. Et n'est point chose rare en ces pays de recueillir trois cents fanegues ou mesures d'vne mesure de semence. Ily a de la difference entre les mays, comme il y en a entre le froment: l'vn est gros & fort nourrissant, & l'autre petit & sec, qu'ils appellent Moroche. Les feuilles & la canne verte du mays est vn manger fort propre pour les mulles & pour les cheuaux, & leur sert aussi de paille quand elle est seche: le grain en est de

plus de substance & nourriture pour les cheuaux que n'est pas l'orge. C'est pourquoy ils ont accoustumé en ces pays de faire boire les bestes auant que leur donner à manger. Car si elles beuoient apres, ce seroit pour les faire enfler, comme elles feroient ayant mangé du froment. Le mays est le pain des Indes, & le mangent communément bouilly ainsi en grain tout chaud, & l'appellent Mote, comme les Chinois & Japonois mesme mangent le ris cuit avec son eauë chaude. quelquesfois le mangent rosty. Il y a du mays róc & gros comme celuy de Lucanas, que les Espagnols mangent rosty comme viande delicieuse & a meilleure faueur que les buarbensés ou poi rostis. Il y a vne autre façon de le manger plus delicieuse, qui est de moudre le mays, & en ayant amassé la fleur, en faire de petits tourteaux qu'ils mettent au feu, qu'on a accoustumé de presenter tous chauds à la table. En quelques endroits ils les appellent Arepas. Ils font mesme de ceste paste des boules rondes, & les accoustrent d'une façon, qu'ils durent & se conseruent long temps les mangeans comme vn mets delicieux. Ils ont inuenté aux Indes (pour friandise & delices) vne certaine façon de pastez qu'ils font de ceste paste & fleur avec du sucre, lesquels ils appellent biscuits, & mellindres. Le mays ne sert pas seulement aux Indiens de pain, mais aussi il sert de vin car ils en font leur boisson, de laquelle ils s'en yurent plustost que de vin de raisins. Ils font ce vin de mays en diuerses façons, l'appellans au Perou Acua, & pour le nom le plus commun és Indes, Chicha. Le plus fort se fait en façon de cer

boise, mettant tremper premierement le grain de
 mays iusques à ce qu'il se creue, par apres ils le
 uisent d'une telle façon, & deuient si fort qu'il
 n faut peu pour abbatre son homme. Ils appel-
 ent cestuy-là au Peru Sora, & est vn breuuage
 defendu par la Loy, à cause des grands inconue-
 niens qui en prouiennent enyurant les hommes.
 Mais ceste loy y est mal obseruee, d'autant qu'ils
 ne laissent point d'en vser, ains passent les nuicts
 & les iours entiers à en boire en dançans & bal-
 lans. Pline raconte que ceste façon de breuuage,
 qui estoit de grain trempé & cuit par apres, avec
 lequel on s'enyuroit, estoit anciennement en v'sa-
 ge en Espagne, en France & en d'autres prouin-
 ces, comme auourd'huy en Flandres ils v'sent de
 ceruoise faite de grain d'orge. Il y a vne autre
 façon de faire l'Acua ou Chicha, qui est de mascher
 le mays, & faire du leuain de ce qui a esté ainsi
 masché, apres le faire bouillir, voire est l'opinion
 des Indiens, que pour faire de bon leuain il doit
 estre masché par des vieilles pourries, ce qui fait
 mal au cœur à l'ouïr seulement, toutesfois ils ne
 cessent pas de le boire. La façon la plus nette, la
 plus saine, & qui fait moins de dommage est de
 distiller ce mays, qui est celle dont v'sent les Indiens
 plus ciuilez, & quelques Espagnols mesme
 pour medecine: car en effect ils trouuent que c'est
 une fort salubre boisson pour les reins, d'où vient
 ce mal des Indes à peine se trouue-il aucun qui se plai-
 ne de ce mal de reins, à cause de ce qu'ils boiuent
 de ce chicha. Les Espagnols & Indiens m'agēt pour
 remedier ce mal de reins, quand il est ten-
 u en sa grappe cōme lait, ils le mettent au pot,

Plin. lib.
 14.6.12.

& en font des saulſes, qui eſt vn bon manger. Les rejets du mays ſont fort gras, & ſeruent au lieu de beurre & d'huile, tellement que le mays eſt Indes ſert aux hommes & aux beſtes de pain, de vin & d'huile. Pour ceſte raiſon le Viceroy Don Francisque de Tolledo diſoit que le Peru auoit deux choſes riches, & de grande nourriture, qui eſtoient le mays & le beſtial du pays. A la verité il auoit raiſon, d'autant que ces deux choſes y ſeruent de mil. Je demanderay pluſtoſt que ie ne reſpondray, d'où a eſté porté le premier mays aux Indes, & pourquoy ils appellēt en Italie ce grain tant profitable, grain de Turquie? Car à la verité ie ne trouue point que les anciens facent mention de ce grain, combien que le mil (que Plin eſcrit eſtre venu de l'Inde en Italie, y auoit dix ans lors qu'il eſcriuoit) ait quelque reſſemblance avec le mays, en ce qu'il dit que c'eſt vn grain qui naiſt en roſeau, & ſe couure de ſa fueille, ayant le coupeau comme des cheveux, & en ce qu'il eſt fertile. Toutes leſquelles choſes ne ſe rapportent pas au mil. En fin le Createur a de party & donné à chaque region ce qui luy eſtoit neceſſaire. A ce continent il a donné le froment qui eſt le principal entretenement des hommes & au continent des Indes il a donné le mays, qui tient le ſecond lieu apres le froment, pour l'entretienement des hommes & des animaux.

Des Yucas, Caçau, Papas, Chunes, & du Ris.

CHAP. XVII.

EN quelques endroits des Indes l'on vse d'un genre de pain qu'ils appellent Caçau, lequel se fait d'une certaine racine qu'ils appellent Yuca. L'yuca est vne grãde & grosse racine qu'ils coupent en petits morceaux, la rapent, puis la nettans cõme en vne presse ils l'espreignēt pour en faire vne tourte desliée & grande, de la forme presque d'une targue ou bouclier de More, puis apres ils la font secher, & est le pain qu'ils mangent. C'est vne chose sans goust, mais qui est saine, & de bõne nourriture. Pour ceste raison nous estimons (estans à saint Dominique) que c'estoit le propre manger des gourmãds, car l'on en peut manger beaucoup, sans craindre quel'excez en face mal. Il est besoin d'humecter la Caçau pour la manger, d'autant qu'elle est aspre, & s'humecte facilement; avec de l'eauë ou du potage, où elle est fort bonne, pource qu'elle s'enfle beaucoup, & ainsi ils en font des capirotes. Mais elle se rempe mal-aisément en du lait ny en du miel ny en du Canes, ny en du vin, parce que les liqueurs ne peuuent penetrer, comme ils font le pain de moment. Il y a de ceste Caçau l'une plus delicate que l'autre, qui est celle que l'on fait de la fleur, qu'ils appellēt xauxau, laquelle ils estiment beaucoup en ces parties là. Quant à moy i'estimerois auantage vn morceau de pain, quelque dur & noir qu'il peust estre. C'est chose merueilleuse que le suc ou eauë qui sort de ceste racine, lors

HISTOIRE NATURELLE

qu'ils l'espreignent ainsi, & qu'ils font la cacaué, est vn venin mortel, & si l'on en boit il occit, mais le marc qui en reste est vn pain & nourriture fort saine, comme nous auons dit. Il y a vn autre genre d'yuca qu'ils appellent doux, qui n'a pas ce venin en son suc, cestuy-là se mäge en racine, bouilly ou rosty, & est vn bon manger. La Caçaué se conserue long temps, aussi la porte-on sur mer en lieu de biscuit. Le lieu là où l'on vse dauantage de ce pain est aux isles qu'ils appellent de Barlovente, lesquelles sont (comme nous auons dit) saint Dominique, Cuba, Port-riche, Iamayque & quelques autres de ces enuirons: à cause que la terre de ces Isles ne rapporte point de froment ny de mays. Car lors que l'on y seme du froment il y vient bien, & naist quant & quant en fort belle verdure, mais c'est si inegalement que l'on ne peut le recueillir, pource que d'vne mesme semence & en vn mesme temps l'vn est en tuyau, & l'autre en espy, & l'autre qui ne fait que germer l'vn est grand, & l'autre petit: l'vn n'est que de l'herbe, & l'autre est desia en grain: & combien que l'on y ait mené des laboureurs pour voir s'ils y pourroient vser de l'agriculture du bled, si est ce qu'ils n'y ont trouué aucun moyen de ce faire pour la qualité de la terre. L'on y apporte de la farine de la neufue Espagne ou des Canaries, laquelle est si humide qu'à peine en peut-on faire du pain qui soit profitable, & de bon goust. Les hosties quand nous disons la Messe se plioient comme si c'eust esté du papier mouillé, ce qui est causé par l'extreme humidité & chaleur qu'il y a tout ensemble en ceste terre. Il y a vn autre extre-

ne & contraire à cestuy-cy, qui est qu'en quelques endroits des Indes il n'y croist de mays, ny de froment, comme est le haut de la Sierre du Peru, & les prouinces qu'ils appellent de Colao, qui est la plus grande partie de ce royaume, où la température est si froide & si seche qu'elle ne peut durer qu'il y croisse du froment ny du mays, au lieu dequoy les Indiens vsent d'un autre genre de racines qu'ils appellent Papas, lesquelles sont de la façon de turmes de terres qui sont petites racines, & jettent bien peu de feuilles. Ils cueillent ces Papas, & les laissent bien secher au Soleil, puis les pillans, en font ce qu'ils appellent Chuno, qui se conserue ainsi plusieurs iours, & leur sert de pain. Il y a en ce royaume fort grande quantité de ce Chuno, pour porter aux mines de Potosi: l'on mange mesme ces Papas ainsi fraisches bouillies ou rosties, & des especes d'icelles y en a de plus douce & qui croist es lieux chauds, dont ils font certaines saulses & hachis qu'ils appellent Locro. En fin ces racines sont tout le pain de ceste terre, tellement que quand l'annee en est bonne, ils s'en resiouissent fort, pource que assez souuent elles se gelent dedans la terre, tant est grand le froid & intemperature de ceste region. Ils apportent les mais des valles, & de la coste, ou riue de la mer, & les Espagnols qui sont friads sont apporter des mesmes lieux de la farine de bled, laquelle se conserue bien & s'en fait de bon pain, à cause que la terre est seche. En d'autres endroits des Indes, comme es isles Philippines, ils se seruēt de ris au lieu de pain, dōt il y en croist de fort exquis, & en grande abondance en toute ceste

terre, & en la Chine, où il est de bonne nourriture, ils le cuisent en des pourcellaines, & apres le meslent tout chaud avec son eauë parmy les autres viandes: ils font mesme de ce ris en beaucoup d'endroits leur vin, & breuuage, le faisant tremper, & puis bouïllir, comme l'on fait la biere en Flandres, ou l'Acua au Peru. Le ris est vne viande qui n'est gueres moins commune, & vniuerselle en tout le monde que le froment, & le mays, & parauanture encor l'est-il dauantage: car outre ce qu'ils en vsent en la Chine, au Iappon, és Philippines, & en la plus grande partie de l'Inde Orientale, c'est le grain qui est le plus commun en Afrique, & en Ethiopie. Le ris demâde beaucoup d'humidité, & presque vne terre toute remplie d'eauë, comme vne prairie. En Europe, au Peru, & en Mexique, où ils ont l'vsage du bled, l'on mange le ris, pour vn mets & viande, & non pas pour pain, & le cuisent avec du lait, ou du bouïllon du pot, ou d'vne autre maniere. Le ris le plus exquis est celuy qui vient des Philippines & de la Chine, comme il a esté ja dit, & cecy suffit pour entendre generalement ce que l'on mange és Indes au lieu du pain.

De diuerses racines qui croissent és Indes.

CHAP. XVIII.

QOMBIEN que la terre de deça soit plus abondante & plus fertile en fruiçts qui croissent sur la terre, à cause de la grande diuersité des arbres fruiçtiers, & des iardinages que nous auons: neantmoins quant aux racines & autres

oses croissans deffouz la terre, dont l'on vse
 ur viande, me semble qu'il y en a plus grande
 ondance par delà. Car de ces especes de plan-
 , nous auons bien icy veritablement des raues,
 s naueaux, des pastenades, des chicorees, des ci-
 ules, des aux, & quelques autres racines pro-
 bles : mais en ce pays là il y en a de tant diuer-
 sortes, que ie ne les pourray conter. Celles
 quelles maintenant il me souuient, outre le
 pas, qui est le principal, il y a les ocas, yanoco-
 camotes, varas, xiquimas, yuca, cochucho, ca-
 cotorra, mani, & vne infinité d'autres especes,
 nme de patattres, lesquelles on mange com-
 vne viande delicate & sauoureuse. L'on a de
 sme apporté aux Indes des racines de pardeçà,
 quelles ont cela de plus, qu'elles y profitent &
 tiffient dauantage que ne font pas les plantes
 Indes quand elles sont apportees en Europe,
 use en est, comme ie croy, d'autant que par
 il y a plus de diuersitez de temperature que
 pas par deçà, pour raison de quoy il est aisé
 ueur & nourrir les plantes en ces regions, &
 es accommoder à la temperature qu'elles re-
 erent. Et mesme les racines & les plantes qui
 oissent, sans y auoir esté portees, y sont meil-
 es que par deçà; car les oignons, les aulx, & les
 enades ne sont pas telles en Espagne qu'elles
 au Peru : pour les naueaux, ils y sont en si
 de abondance, qu'ils ont augmenté en quel-
 endroits de telle façon, que l'on m'a affer-
 qu'ils n'y pouuoient espuiser l'abondance, &
 e des naueaux qui y pulluloient ainsi, pour y
 er du bled. Nous auons veu assez de fois des

HISTOIRE NATURELLE

raues plus grosses que le bras d'un homme, fort tendres & de bon goust; & de ces racines que i'a dites, quelques-vnes seruent pour viande & manger ordinaire, cōme les camotes, lesquelles estant rosties, seruent de fruit, ou de legumes. Il y en d'autres qui leur seruent de delices, comme le cochucho, qui est vne petite racine douce, que quelques-vns consissent pour plus grande delicateff. Il y a d'autres racines qui sont propres pour rafraischir, comme la xiquima, qui est d'une qualite fort froide & humide, & en temps d'Esté rafraischit, & estanche la soif: mais les papas & les oças sont les principales pour la nourriture & substance. Les Indiens estiment l'ail sur toutes les racines de l'Europe, & le tiennent pour vne fruit de grande efficace. En quoy ils n'ont point de faute de raison, pource qu'il leur conforte & chauffe l'estomach, à cause qu'ils le mangent d'un appetit, & ainsi crud, comme il sort de la terre.

De plusieurs sortes de verdures, & legumes, & de ce qu'ils appellent concombres, pines, ou pommes de petits fruits de Chillé, & des prunes.

CHAP. XIX.

DVIS que nous auons commencé par les moindres plantes, ie pourray toucher un peu de paroles ce qui concerne les verdures sans pores, & ce que les Latins appellent Arbut sans toucher encor riē des arbres. Il y a quelques genres de ces arbrisseaux, ou verdures aux Indes qui sont de fort bon goust. Les premiers Espagnols nommerent beaucoup de choses des Inc

es noms d'Espagne, prins des choses à quoy ils
 ressembloient le plus, comme les pines, concombres,
 & les prunes, combien que ce fussent à la ve-
 rité des fruicts diuers & fort differents, sans com-
 paraison, de ceux d'Espagne, qui s'appellent ainsi.
 Les pines ou pommes de pin sont de la mesme
 con & figure exterieure que celle de Castille:
 mais au dedans elles different du tout, pource
 qu'elles n'ont point de pignons, ny d'escailles,
 mais le tout y est vne chair, que l'on peut man-
 ger, quand l'escorce en est dehors, & est vn fruict
 qui a l'odeur fort excellente, & est fort sauoureux
 & delicieux au goust. Il est plein de suc, & a la sa-
 veur d'aigre-doux, ils le mangent l'ayant coupé
 en morceaux, & laissé tremper quelque temps
 de l'eau & du sel. Quelques-vns disent qu'il
 engendre la cholere, & que l'usage n'en est pas
 sain. Mais ie n'en ay point veu aucune ex-
 perience qui le puisse faire croire. Elles naissent
 sur vne canne comme vne canne ou tige qui sort
 entre plusieurs fueilles, comme le lys, combien
 que celle soit vn peu plus grande, & plus grosse.
 Le haut & coupeau de chaque canne est la pom-
 me, elle croist en terres chaudes & humides, &
 les meilleures sont celles des isles de Barlouente.
 On n'en croist point au Peru, mais l'on y en ap-
 porte des Andes, lesquelles toutesfois ne sont ny
 bonnes, ny bien meures. L'on presenta vne de
 ces pines à l'Empereur Charles, qui deuoit auoir
 gagné beaucoup de peine & de soucy à l'appor-
 ter des Indes ainsi avec sa plante: car on ne l'eust
 pu autrement apporter: toutesfois il n'en vou-
 lut pas esprouer le goust. J'ay veu en la neufue

HISTOIRE NATURELLE

Espagne de la conserue de ces pines, qui esto
 fort bonne. Ceux qu'ils appellent concombre
 ne sont point arbres non plus, mais seulement
 des arbrisseaux, parce qu'ils n'ont qu'un an
 duree. Ils luy donnerent ce nom, pource qu'
 quelques-uns de ces fruiçts, & la plus part, sont
 en longueur & en rondeur semblables aux con
 combre d'Espagne, mais au reste ils sont beau
 coup differens, parce qu'ils n'ont pas la couleur
 verte, mais violette, ou jaulne, ou blanche, & n'
 sont point espineux, ny scabreux, mais fort vni
 & polis, ayans le goust tres-differēt & trop mei
 leur que le concombre d'Espagne: car ils ont v
 aigre-doux fort sauoureux quand ils sont meur
 combien que ce fruiçt n'ait pas le goust si aig
 comme la pine. Ils sont fort frais, pleins de suc,
 de facile digestion, & en temps de chaleur sont
 propres pour rafraischir. L'on en oste l'escor
 qui est blanche, & tout ce qui reste est chair. Ils
 croissent en vne terre temperée, & veulent estre
 arrousez: & encor que pour la ressemblance il
 les appellent concombres, il y en a beaucoup
 neantmoins qui sont ronds du tout, & d'autre
 de differente façon, tellement qu'ils n'ont pas
 mesme la figure des concombres. Il ne me sou
 uient point auoir veu de ceste sorte de plante en
 la neufue Espagne, ny aux isles, mais bien aux Lan
 nos du Peru. Ce qu'ils appellent petit fruiçt de
 Chillé est de mesme fort plaisant à manger, & t
 re presque au goust de cerises, mais en tout le res
 te il est fort different, d'autant que ce n'est pas v
 arbre, mais vne herbe, qui croist peu, & s'espan
 sur la terre, jettant ce petit fruiçt, qui en coule

grains ressemble quasi & approche des meures
 quand elles sont blanches, encore à meurir, bien
 que ce fruit soit plus rude & plus grand que les
 meures. Ils disent que ce petit fruit se trouue
 naturellement aux champs de Chillé, ou i'y en ay
 eu. L'on la sème de plantes & de branches, &
 croist comme vn autre arbrisseau. Ce qu'ils ap-
 pellent prunes, sont veritablement fruits d'ar-
 bres, & ont plus de ressemblance que les autres
 aux vrais prunes. Il y en a de diuerses sortes, dont
 ils appellent les vnes prunes de nicaragua, qui
 sont fort rouges & petites, & ont fort peu de
 chair au dessus du noyau, mais le peu qu'ils tien-
 nent est d'vn goult exquis, & d'vn aigret aussi bon
 que le meilleur que celuy des cerises. L'on estime ce
 fruit estre fort sain, qui cause que l'on le donne
 aux malades, specialement pour prouoquer l'ap-
 petit. Il y en a d'autres grandes & de couleur ob-
 scure, qui ont beaucoup de chair, mais c'est vn
 manger grossier, & de peu de goult, qui sont com-
 me les Chauacanas, lesquels ont chacun deux ou
 trois petits noyaux. Or pour reuenir aux ver-
 gures & pores, ie ne trouue point que les Indies
 ayent des iardins de diuerses plantes & pores,
 mais qu'ils cultivoient la terre en quelques en-
 droits seulement pour les legumes, dont ils vsent,
 comme ceux qu'ils appellent Frisolles & Palla-
 ses, qui leur sert comme icy de guarbences, feb-
 ves, ou lentilles, & n'ay point recogneu que ceux
 ny autres genres de legumes d'Europe sy soient
 venus auant que les Espagnols y entrassent,
 lesquels y ont porté des plantes & legumes d'Es-
 pagne, qui y croissent & multiplient fort bien.

voire en quelques endroits ils excèdent beaucoup la fertilité de par deçà. Comme si nous parlions des melons qui croissent en la vallee de Yuca au Peru, desquels la racine se fait tige, qui dure plusieurs années, portant chacune des melons, & l'accommodent comme si c'estoit vn arbre, chose que ie ne sçache point qui soit en nulle partie d'Espagne. Mais c'est vne autre monstruosité que les callabassés ou citrouilles des Indes, en la grandeur qu'elles ont, comme elles croissent, spécialement celles qui sont propres & particulieres du pays, qu'ils appellent Capallos. Lesquelles ils mangent le plus souuent en Carefme, bouillies ou accommodees en vne autre saulce. Il y a plusieurs differences de genres de callabasses: car quelquesunes sont tant difformes pour leur grandeur, qu'ils font de leur escorce, estant coupee par le milieu & nettoyée, comme des paniers où ils mettent toute la viande pour vn dîner. Des autres petites ils en font des vases pour manger, ou boire dedans, & les accommodent fort proprement pour plusieurs & diuers vsages. J'ay dit cecy des petites plantes, nous dirons maintenant des grandes, où nous parlerons de l'Axi, qui neantmoins est encor des petites.

De l'Axi ou poiure d'Inde.

CHAP. XX.

On n'a point trouués en Indes Occidentales aucune espicerie qui leur fust propre & particuliere, comme poiure, clou, canelle, muscade ou gingembre: iacoit qu'un frere de nostre com

agnie, qui a voyagé en beaucoup & diuers en-
 droits, nous ait recité qu'en des deserts de l'isle
 amaycque, il auoit trouué des arbres où croi-
 soit du poiure. Mais l'on n'est point encor cer-
 tain que c'en soit, & n'y a point mesme de traite
 de ces espiceries aux Indes. Le gingembre fut
 porté de l'Inde à l'Espagnole, & y a multiplié de
 telle façon, que l'on ne sçauroit auiourd'huy que
 l'on en tire du grand nombre qu'il y en a. En la flotte de
 l'année mil cinq cens quatre vingts sept, l'on ap-
 porta vingt-deux mil cinquante trois quintaux
 de gingembre à Seuille: mais l'espicerie naturel-
 le que Dieu a donné aux Indes Occidentales, est
 celle que nous appellons en Castille, poiure des In-
 des, & aux Indes Axi, par vn mot general, prins
 de la premiere terre des isles qu'ils conqueste-
 rent. Il est dit en langue de Cusco Vcha, & en
 celle de Mexique, Chili. Ceste plante est desia
 bien cogneuë, parquoy i'en diray peu de chose,
 seulement l'on doit entendre qu'anciennement
 entre les Indiens elle estoit fort estimee, & en-
 portoit aux endroits où elle ne croissoit point,
 comme vne marchandise de consequence. Elle
 ne croist pas es terres froides, comme en la Sier-
 re du Peru: mais aux valles chaudes, où elle est
 auent arrousee. Il ya de cet Axi de diuerses
 couleurs, l'vn est vert, l'vn rouge, & l'autre de
 couleur jaulne, & y en a d'vne sorte de fort cau-
 que, qu'ils appellent Caribe, qui est extreme-
 ment aspre & poignant, & d'autre qui n'a point
 de telle aspreté, mais au cōtraire est si doux que l'on
 peut manger seul, comme vn autre fruiçt. Il y
 en a qui est fort menu & odoriferāt en la bouche,

quasi comme d'odeur de musc, & est tres-bon
 Ce qui est aspre & poignant en cet Axi, sont le
 veines & la graine seulement : car le reste ne l'est
 point, attendu qu'on le mange vert & sec, enti-
 & broyé au pot, & en des saulces, car c'est la prin-
 cipale saulce, & toute l'espicerie des Indes. Quā
 cet axi est prins moderément, il aide & confort
 l'estomach pour la digestiō : mais si l'on en pren
 trop, il a de mauuais effects, pource que de soy
 est fort chaud, fort-fumeux, & fort penetrati
 d'où vient que l'vsage en est preiudiciable à l
 santé des ieunes gens, principalement de l'ame
 d'autant qu'il prouoque à la sensualité, & est vn
 chose estrange, que combien que le feu & la cha-
 leur qui est en luy soit assez cogneuë, par l'exe-
 rience que tous en font, veu que chacun dit qu'il
 brusle en la bouche, & en l'estomach, neātmoins
 quelques-vns, voire plusieurs veulent maintenant
 que le poiure d'Inde n'est pas chaud, mais qu'il
 est froid & bien temperé. Mais ie leur pourrois
 dire qu'il en seroit tout autant du poiure, enco-
 qu'ils m'amenaissent toutes les experiences qu'il
 voudroient de l'vn & de l'autre. Toutesfois c'est
 vne moquerie de dire qu'il n'est point chaud, ve-
 qu'il l'est extremement. L'on vse du sel pour tem-
 perer l'axi, d'autant qu'il a grande force de le cor-
 riger, & se moderent ainsi l'vn l'autre, par la con-
 trariété qui est entr'eux. Ils vsent aussi de Toma-
 tes, qui sont froids & bien sains. C'est vn genre
 de grain qui est gros, & plein de suc, lequel don-
 ne bon goust à la saulce, & sont bons aussi à man-
 ger. Il se trouue de ce poiure d'Inde vniuerselle-
 mēt en toutes les Indes, & Isles, neufue Espagne
 Peru

eru, & en tout le reste, qui est descouvert, tellement que comme le mays est le grain le plus general pour le pain, ainsi l'axi est l'espicerie la plus commune pour les saulces.

Du Plane,

CHAP. XXI.

ENANT aux grandes plantes, ou aux arbres, le premier des Indes duquel il est convenable parler est le Plane ou Platano, comme le vulgaire l'appelle. J'ay esté quelque temps en doute si le plane, que les anciens ont célébré, & luy des Indes estoit vne mesme espece: cestuy-bien considéré, & ce qu'ils escriuent de l'autre, il n'y a point de doute qu'ils ne soient de diverses especes. La cause pourquoy les Espagnols ont appellé plane (car les naturels n'avoient point de tel nom) a esté comme és autres arbres, pour-autant qu'ils ont trouué quelque ressemblance de l'un à l'autre, en la mesme façon qu'ils ont appellé prunes, pines, amandes, & concombres, des choses si differentes à celles qui en Catalogne sont appellees de ces noms. La chose en moy il me semble qu'ils trouuerent plus de ressemblance entre ces planes des Indes, & les planes qu'ont célébré les anciens, a esté en la grandeur des feuilles: pource que ces planes les ont si grandes & tres-fraîches, & les anciens les ont tant estimez aussi pour ceste grandeur, & ceste fraîcheur de leurs feuilles. C'est aussi vne plante qui a besoing de beaucoup d'eauë, & presque continuellement: ce qui s'accorde avec l'Escritu-

Ecl. 24.

re, qui dit: *Comme le Plane auprès des eaux.* Mais à la vérité il n'y a non plus de comparaison ny de ressemblance de l'une à l'autre, non plus qu'il y a comme dit le proverbe, de l'œuf à la chastaigne. Car premierement le plane ancien ne porte point de fruit, au moins ils n'en faisoient point d'estat, mais la principale occasion pourquoy ils l'estimoient, estoit à cause de son ombrage, parce qu'il n'y auoit non plus de soleil dessous vn plane, qu'il y a dessous vne couuerture. Au contraire, la raison pourquoy l'on le doit estimer en quelque chose es Indes, voire en faire beaucoup d'estat, est à cause de son fruit, qui est tres-bon, car d'ordinaire ils n'en ont aucunement. D'auantage, le plane ancien auoit le tronc si grand, & les rameaux si espars, que Pline raconte d'un Licinius Capitaine Romain, lequel accompagné de dix-huit de ses compagnons, print sa refection fort à l'aise dans le creux d'un de ces planes. Et l'Empereur Caius Caligula, qui fassit luy & vn autre se conuiez sur le haut des rameaux d'une autre plane, & là leur fit vn superbe banquet. Les planes des Indes n'ont point de tels creux, troncs, ny de tels rameaux. Il dit dauantage que les anciens planes croissoient en Italie & en Espagne, combien qu'il y eussent esté apportez premierement de Grece & auparauant de l'Asie: mais les planes des Indes ne croissent point ny en Italie, ny en Espagne. Je dy qu'il n'y croissent point, car encor que l'on en ait veu quelques vns à Seuille au iardin du Roy, ils n'y croissent, & n'y vallent rien. Finalement la chose en quoy ils trouuent de la ressemblance entre l'un & l'autre est fort differente.

Plin. lib. 2.
cap. 1.

Car iacoit que la fueille de ces planes anciens fut grande, toutesfois elle n'estoit pas telle, ny semblable à ceux qui sont es Indes, veu que Pline l'ac-
plin. lib. II. c. 16.
 compare à la fueille d'une vigne, ou de figuier. Les fueilles du plane des Indes sont d'une merueilleuse grandeur, & sont presque suffisantes pour couvrir un homme des pieds iusques à la teste, tellement qu'aucun ne peut mettre en doute qu'il n'y ait grande difference entre l'un & l'autre. Mais c'est le cas que ce plane des Indes soit differend de l'ancien, pour cela il n'en merite pas moindre louange, mais peut estre encor d'auantage, à cause des proprietes tant vtiles & profitables qu'il a en luy. C'est une plante qui fait un cep dedans la terre, duquel sortent plusieurs rejettons diuers & separez, sans estre ioints ensemble. Ces rejettons croissent & grossissent, faisant presque chacun un arbrisseau à part, & en croissant ils jettent ces fueilles qui sont d'un verd fin, & lisse, & de la grandeur que j'ay dite. Quand il est creu, comme de la hauteur d'une stade & demie, ou de deux, il jette un seul rameau ou grappe de fruit, auquel il y a quelquesfois grand nombre de ce fruit, & quelquesfois moins. J'en ay conté en quelques-uns de ces rameaux trois cens, dont chacun auoit une paulme de long, plus ou moins, & estoit gros comme deux ou trois doigts, bien qu'il y ait beaucoup de difference en cela, entre les uns & les autres. On en oste la coque, ou escorce, tout le reste est une chair, ou noyau ferme, & tendre, qui est bon à manger, sain & de bonne nourriture. Ce fruit incline un peu plus à froideur qu'à chaleur. On l'ont accoustumé de cueillir les rameaux, ou

grappes que j'ay dit, estans verds, & les mettre en des vaisseaux où elles se meurissent, estans bien couuertes, specialement quand il y a d'une certaine herbe qui sert à cet effect: si l'on les laisse meurir en l'arbre, ils en ont meilleur goust, & vne odeur tres-bonne, comme de camoisses, ou pommes douces. Ils durent presque tout le long de l'annee, à cause qu'il y a tousiours des rejettons qui naissent de ce cep, tellement que quand l'un acheue, l'autre, commence à donner fruit, l'un est à demy parceu, & l'autre commence à jettonner de nouveau, de façon que les vns succedent aux autres, & ainsi y a tousiours du fruit toute l'annee durant. En cueillant la grappe ils coupent le rejetton, d'autant qu'il n'en jette point plus d'une, ny plus d'une fois, mais comme j'ay dit, le cep demeure & rejette continuellement de nouveaux rejettons, iusques à ce qu'il se lasse, & vieillisse du tout. Ce plane dure quelques annees, & demande beaucoup d'humidité, & vne terre fort chaude. Ils luy mettent de la cendre au pied, pour le mieux entretenir, & en font des bocqueteaux fort espaix, qui leur sont de grand profit & reuenu, pour ce que c'est le fruit dont l'on vse le plus és Indes, & y est presque vniuersellement commun en tous endroits, iacoit qu'ils disent que son origine soit venuë de l'Ethiopie. Et à la verité les Negres en vsent beaucoup, & en quelques endroits s'en seruët au lieu de pain, voire en font du vin. L'on mange ce fruit de plane tout cru comme vn autre fruit, l'on le rostit mesme, & en fait-on plusieurs sortes de potages, voire des cōserues, & en toutes ces choses il s'accommode

fort bien. Il y a d'une espece de petits planes blancs & fort delicats, lesquels ils appellent en l'Espagnolle Dominiques. Il y en a d'autres qui sont plus forts & plus gros, & d'une couleur rouge. Il n'en croist point en la terre du Peru, mais l'on les y apporte des Indes, comme à Mexique, de Cuenauaca, & des autres vallees. En la terre ferme & en quelques isles y a de grands planares, qui sont comme boquets aux fort espais. Si la plâte estoit propre pour brusler, c'eust esté la plus vtile de toutes, mais elle n'y est aucunement propre: car la focille ny ses rameaux ne peuuent brusler, & encor moins seruir de mesfrain, à cause que c'est vn bois moüelleux, & qui n'a point de force. Neantmoins Dom Allonse Darzilla (comme il dit) se seruit des fueilles seches de cet arbre pour escrire vne partie de l'Auracane, & à la verité à haute de papier on s'en pourroit seruir, veu que sa fueille est de la largeur d'une fueille de papier, ou peu moins, & longue de quatre fois autant.

Du Cacao & de la Coca.

CHAP. XXII.

AÇOIT que le plane soit le plus profitable, neantmoins le Cacao est plus estimé en Mexique, & la Coca au Peru, esquels deux arbres ils ont beaucoup de superstition. Le cacao est vn fruit vn peu moindre qu'amandes, & toutesfois plus gras, lequel estant rosty, n'a pas mauuaise saveur. Il est tant estimé entre les Indiens, voire entre les Espagnols, que c'est vn des plus riches, voire des plus grands commerces de la neufue Espagne.

HISTOIRE NATURELLE

Car comme c'est vn fruit sec & qui se garde long temps sans se corrompre, ils en amènent des nauires chargez de la prouince de Guatimalla. En l'an passé vn corsaire Anglois brusla au port de Guatulco en la neufue Espagne plus de cent mil charges de cacao. L'on s'en sert mesme comme de monnoye, d'autant qu'avec cinq cacaos ils achètent vne chose, avec trente vne autre, & avec cent vne autre, sans qu'il y aye contradiction, & ont accoustumé de les donner pour aumosne aux pauvres qui leur demandent. Le principal usage de ce cacao est en vn breuuage qu'ils appellent chocholaté, dont ils font grand cas en ce pays, follement & sans raison, & fait mal au cœur à ceux qui n'y sont point accoustumez, d'autant qu'il y a vne escume & vn boiillon au haut qui est fort mal agreable pour en vser, si l'on n'y a beaucoup d'opinion. Toutesfois c'est vne boisson fort estimée entre les Indiens, de laquelle ils traittent & festoyent les Seigneurs qui viennent ou passent par leur terre. Les Espagnols & les Espagnolles qui sont ja accoustumez au pays, sont extrêmement friands de ce chocholaté. Ils disent qu'ils font ce chocholaté en diuerses façons & qualitez sçauoir l'vn chaud, l'autre froid, & l'autre temperé, & y mettent des espics beaucoup de ce chili. Mesmes ils en font des pastes, qu'ils disent estre propres pour l'estomach, & contre le catharre. Quoy qu'il en soit, ceux qui n'y ont point esté nourris n'en sont pas beaucoup curieux. L'arbre où croist ce fruit est d'une moyenne grandeur & d'une belle façon: il est si delicat que pour garder que le Soleil ne le brusle ils plantent aupre-

e luy vn autre grand arbre qui luy sert seulement d'ombrage, & l'appellent la mere du cacao. Il y a des lieux où ils sont ainsi que les vignes & les oliuiers sont en Espagne. La prouince qui en plus grande abondance pour le commerce & la marchandise, est celle de Guatimalla. Il n'en croist point au Peru, mais il y croist de la coca, qui est une autre chose où ils ont encor vne autre plus grande superstition, qui semble estre chose fabuleuse. A la verité la traite de la coca en Potozi se monte à plus de demy million de pezes par chacun an, d'autant qu'on y en vse quelques quatre vingts dix ou quatre vingts quinze mille corbeilles par an. En l'an mil cinq cens quatre vingts & trois on y en consumma cent mil. Vne corbeille de coca en Cusco vaut deux pezes & demy, & trois, & en Potozi elle vaut tout courant quatre pezes & cinq tomines, & cinq pezes essayez. C'est une espece de marchandise à l'occasion de laquelle presque se font tous les marchez & foires, parce que c'est vne marchandise dont il y a grande expedition. La coca donc qu'ils estiment tant, est vne petite fucille verde qui naist en des arbrisseaux qui sont comme d'une brasse de haut: elle croist en des terres fort chaudes & humides, & jette cet arbre de quatre mois en quatre mois ceste fucille qu'ils appellent la tresmitas ou tremoy: elle requiert beaucoup de soin à la cultiuer, pour ce qu'elle est fort delicate, & beaucoup d'auantage à la conseruer, apres qu'elle est cueillie. Ils les mettent par ordre en des corbeillons longs & estroits, & en chargent les moutos du pays, qui vont avec ceste marchandise en troupes chargez de

mil & deux mil, voire trois mil de ces corbeil-
lons. On l'apporte le plus communément des
Andes & vallées, esquelles il y a vne chaleur in-
supportable, & où il pleut tousiours la plus-part
de l'année. En quoy les Indiens endurent beau-
coup de travail & de peine pour l'entretenir, &
bien souuēt plusieurs y perdēt la vie, parce qu'ils
partent de la Sierre & de lieux tres-froids pour
l'aller cultiuer & recueillir en ces Andes. C'est
pourquoy il y a eu de grandes disputes & diuersi-
té d'opinions entre quelques hommes doctes &
sages, à sçauoir sil estoit plus expedient d'arra-
cher tous ces arbres de coca, ou de les laisser, mais
en fin ils y sont demeurez. Les Indiens l'estiment
beaucoup, & au temps des Rois Inguas il n'es-
toit pas licite ny permis au commun peuple d'v-
ser de la coca sans la licence du gouuerneur. L'v-
sage en est tel qu'ils le portent en la bouche, & le
maschent, succant sans toutesfois l'aualler. Ils
disent qu'elle leur donne vn grand courage, &
leur est vne singuliere friandise. Plusieurs hom-
mes graues tiennent cela pour superstitiō & cho-
se de pure imagination. De ma part, pour dire la
verité, ie me persuade que ce n'est point vne pure
imagination, mais au contraire i'entens qu'elle
opere & donne force & courage aux Indiens: car
l'on en void des effects, qui ne peuuent estre at-
tribuez à imaginatiō, comme de cheminer quel-
ques iournees sans manger avec vne poignée de
coca, & autres effects semblables. La faulx avec
laquelle ils mangent ce coca luy est assez conue-
nable, pource que i'en ay gousté, & a comme le
goust de Sumacq. Les Indiens la broyent avec

de la cendre d'os bruslez & mis en poudre, ou bien avec de la chaux, comme d'autres disent: ce qui leur semble fort appetissant & de bon gooust, & disent qu'il leur fait vn grand profit. Ils y employent librement leur argent, & s'en seruent en mesme vsage que de la monnoye. Encor toutes ces choses ne seroient point mal à propos, n'estoient le hazard & risque qu'il y a en son commerce, & à l'aprofiter, en quoy tant ces gens sont occupez. Les Seigneurs Inguas vsoient du coca comme de chose royale & friande, & estoit la chose qu'ils offroient le plus souuent en leurs sacrifices, le bruslans en l'honneur de leurs idoles.

*Du Magney, du Tunal, de la Cochenille,
del Anir, & du Cotton.*

CHAP. XXIII.

Le magney est l'arbre des merueilles, duquel les Nouveaux ou Chapetones (comme ils appellent és Indes) ont accoustumé d'escrire des miracles, en ce qu'il donne de l'eauë, du vin, de l'huile, du vin-aigre, du miel, du sirop, du fil, des esguilles, & mil autres choses. C'est vn arbre que les Indiens estiment beaucoup en la neufuë d'Espagne, & en ont ordinairement en leurs habitations quelqu'vn pour entretenir leur vie. Il croist & le cultiuent aux champs, & a les fucilles dures & grossieres, au bout desquelles il y a vne pointe forte & aiguë qui sert pour attacher comme des espingles, ou pour coudre comme vne esguille, & tirent aussi de ceste fucille comme vn certain fil, dont ils se seruent. Ils coupent le tronc

qui est gros quand il est encore tendre, & demeure vne grande concavité, par laquelle monte la substance de la racine, & est vne liqueur que l'on boit comme de l'eauë qui est fraische & douce. Ceste mesme liqueur estant cuite se tourne comme vin, lequel deuient vin-aigre le laissant aigrir & en le faisant bouillir dauantage il deuïet comme du miel, & le cuisant à demy, il leur sert de sirop, qui est assez sain & de bonne saueur, voir me semble meilleur que le sirop de raisins. Voila comme ils font cuire & se seruēt de ceste liqueur en diuerses façons, de laquelle ils tirent bonne quantité, d'autant qu'en certaine saison ils tirent par chaque iour quelques pots de ceste liqueur. Il y a mesme de ces arbres au Peru, mais ils ne leur rendent point si profitables comme en la neufue Espagne. Le bois de cet arbre est creux & mol, & sert pour conseruer le feu, pource qu'il le retient comme vne mesche d'arcbuze, & s'y garde long temps, dont i'ay veu que les Indiens s'en seruoient à cet effect. Le tunal est vn autre arbre fameux en la neufue Espagne, si arbre nous deuons appeller vn monteau de fueillés amassees les vnes sur les autres, lequel est de la plus estrange facon d'arbre qui soit. Pource qu'il sort de terre premierement vne fueille, & d'icelle vne autre, & de ceste cy vne autre, & ainsi va croissant iusques à sa perfection, sinon que comme ses fueilles vont s'augmentant en haut & aux costez, celles d'embas se grossissent, & viennent presque à perdre la figure de fueilles, en faisant vn tronc & des rameaux qui sont aspres, espineux & difformes, d'où viennent qu'en quelques endroits ils l'appellent charde

Il y a des chardons ou tunaux sauvages qui ne portent point de fruit, ou bien il est fort espineux & sans aucun profit. Il y a mesme des tunaux domestiques, qui donnent du fruit fort estimé entre les Indiens, qu'ils appellent Tunas, & sont de beaucoup plus grandes que les prunes de frere, & ainsi longues. Ils en ouvrent la cocque, qui est crasse, & au dedans y a de la chair & des petits grains semblables à ceux des figues, qui sont fort doux, & ont vn bon goust, spécialement les blanches, lesquels ont vne certaine odeur fort agreable, mais les rouges ne sont pas ordinairement si bons. Il y a vne autre sorte de Tunaux, lesquels se selliment beaucoup dauantage, encor qu'ils ne donnent point de fruit, & les cultiuent avec vn grand soin & diligence: & iacoit qu'ils n'en recueillent point de ce fruit, neantmoins ils rapportent vne autre commodité & profit qui est de la graine, d'autant que certains petits vers naissent sur les feuilles de cet arbre, quand il est bien mûr, & y sont attachez, couuerts d'vne certaine petite toile deliée, lesquels on circuit delicatement, & est la cochenille des Indes tant renommée, de laquelle l'on teint en graine. Ils les laissent secher, & ainsi secs ils les apportent en Espagne, qui est vne grosse & riche marchandise. L'arbre de ceste cochenille, ou graine, vaut plusieurs deniers. On en apporta en la flotte de l'an mil six cents quatre vingts sept, cinq mil six cents dixante dix-sept arrobes, qui montoient à deux cent quatre vingts trois mil, sept cents & cinquante pezes, & ordinairement il en viēt tous les ans vne semblable richesse. Ces Tunaux croissent

és terres temperées qui declinent à froideur. Au
 Peru il n'y en croist point encor iusques à pre-
 sent. l'en ay veu quelques plantes en Espagne, qui
 ne meritent pas toutesfois d'en faire aucun es-
 timement. Je diray aussi quelque chose de l'Anir, combien
 qu'il ne vient pas d'un arbre, mais d'une herbe
 parce qu'il sert à la teinture des draps, & que c'est
 une marchandise qui s'accommode avec la grande
 chaleur, & mesme qu'il croist en grande quantité en
 la neuve Espagne, d'où il en vint en la flotte que
 j'ay dit, cinq mil deux cents soixante & trois ar-
 robes, ou environ, qui montent autant de pezes.
 Le cotton mesme croist en des petits arbrisseaux,
 en des grands arbres qui portent comme des
 palmiers, lesquels s'ouurent & donnent ceste fil-
 le, & apres l'auoir cueillie la filent, & la tirent
 pour en faire des estoifes. C'est une des choses
 qui soit és Indes de plus grand profit, & de plus
 d'usage, car il leur sert de lin, & de laine pour faire
 des habits. Il croist en terre chaude, & y en a une
 grande quantité és vallées & coste du Peru, en la
 neuve Espagne, és Philippines, & en la Chine.
 Toutesfois il y en a beaucoup dauantage qu'en
 aucun lieu que ie sçache, en la prouince de Tu-
 man, en celle de sainte Croix de la Sierre, & de
 Paraguey, & leur est le cotton le principal re-
 venu. L'on apporte en Espagne du cotton des Indes
 de saint Dominique, & en vint l'année que
 j'ay dit soixante & quatre arrobes. Aux endroits
 des Indes où croist le cotton ils en font de la toile
 dont les hommes & les femmes vsent le plus com-
 munément, mesmes en font leurs seruiettes de
 table, voire des voiles de nauire. Il y en a de grande

& d'autre qui est fin & delicat. Ils le teignent en diuerses couleurs, comme nous faisons les draps de laine en Europe.

Des Mameyes, Guayaos & Paltos.

CHAP. XXIIII.

Les plantes dont nous auons parlé sont les plantes les plus profitables des Indes, & celles qui sont les plus necessaires pour le viure: tousiours il y en a beaucoup d'autres qui sont bonnes à manger, entre lesquelles les mameyes sont estimées, estans de la façon des grosses pesches, voire plus grosses. Ils ont vn ou deux noyaux dedans, & la chair quelque peu dure. Il y en a qui sont doux, & d'autres qui sont aucunemēt aigres, & ont l'escorce forte & dure. On fait de la conserve de la chair de ce fruit, qui ressemble au cognac. L'usage de ce fruit est assez bon, & encore meilleure la conserve que l'on en fait. Ils croissent és isles & n'en ay point veu au Peru. C'est vn arbre qui est grand, & bien fait, d'un assez beau feuillage. Les Guayaos sont d'autres arbres qui portent communément vn mauuais fruit, plein de pepins aspres, & sont de la façon de petites pommes. C'est vn arbre mal estimé en la terre ferme, & aux isles, car ils disent qu'il a l'odeur comme de punaises. Le goust & saueur de ce fruit est fort offensif, & sa substance mal saine. Il y a en sainte dominique, & és autres isles des montagnes toutes pleines de ces guayaos, & disent qu'il n'y a point de telle sorte d'arbres auant que les Espagnols y arriuaissent, mais que l'on les y a ap-

portez de ie ne sçay où. Cet arbre a multiplié infiniment, parce qu'il n'y a aucun animal qui mange les pepins, ou la graine, d'où vient qu'est ainsi semé parmi la terre, comme elle est chaude & humide, il y a ainsi multiplié. Au Peru cet arbre differe des autres guayauos, pource que le fruit n'en est point rouge, mais est blanc, & n'a aucune mauuaise odeur; mais est d'un fort bon goust: & de quelconque sorte de guayauos que ce soit, le fruit en est aussi bon comme le meilleur d'Espagne, spécialement de ceux qu'ils appellent guayauos de matos, & d'autres petites guayauilles blanches. C'est un fruit assez sain, & conuenable pour l'estomac, pource qu'il est de forte digestion & assez froid: les Paltas au contraire sont chaudes & delicates. Le Palto est un arbre grand & beau feuillage, qui a le fruit comme des grosses poires: il a dedans un gros noyau, & tout le reste est une chair molle, tellement que quand ils sont bien meurs, ils sont comme du beurre, & ont un goust delicat. Les paltas sont grands au Peru, ont une escaille fort dure, que l'on peut oster toute entiere. Ce fruit est en Mexique, pour la plus part fort, ayant l'escorce deliée, qui se pelle comme des pommes. Ils les tiennent pour une viande saine, & comme j'ay dit, qui decline quelque peu à chaleur. Ces mamayas, guayauos, & paltos sont les pesches, les pommes & les poires des Indes: encor que ie desirois plustost celles de l'Europe. Mais quelques autres par l'usage, ou peut estre par affection, pourront estimer d'auantage ceux cy des Indes. Je ne doute point que ceux qui n'ont point veu ny goûté de ces fruits, pré-

dront peu de plaisir à lire cecy, voire se laisseront de l'ouyr, & moy-mesme ie m'en lasse, qui cause que i'abbregeray en racontant quelques autres sortes de fruiçts. Car ce seroit chose impossible de pouuoir traiter de tous.

Du Chicoçapote, des Annonas & des Capollyes.

CHAP. XXV.

¶ Quelques-vns qui ont voulu augmenter les choses des Indes, ont mis en auant qu'il y auoit vn fruiçt qui estoit semblable au cotignac, & l'autre qui estoit comme du blanc manger: pour ce que la saueur leur sembla digne de ces noms. Le cotignac ou mermelade (si ie ne me trompe) estoit ce qu'ils appelloient çapotes, ou chicoçapotes, qui sont d'un goust fort doux, & approchant à la couleur de cotignac. Quelques rollos, (qui est le nom dont ils appellent les Espagnols nais aux Indes) disent que ce fruiçt surpasse en excellence tous les fruiçts d'Espagne. Toutesfois ce n'est mon opinion, mais ils disent qu'au goust principalement il surpasse tous les autres fruiçts, où ie ne me veux pas arrester neantmoins, parce que cela ne le merite pas. Ces chicoçapotes, ou çapotes, entre lesquels il y a peu de difference, croissent és lieux chauds de la neuue Espagne, & n'ay point cognoissance qu'il y ait de tel fruiçt en la terre ferme du Peru. Pour le blanc manger c'est l'Annone, ou guanauana, qui croist en terre ferme. L'Annona est de la façon d'une poire, & ainsi quelque peu aiguë & ouverte: tout le dedans est tendre & mol comme

beurre, & est blanc, doux & d'un goust fort fauou
 reux. Ce n'est pas manger blanc encor qu'il soi
 blanc mâger, mais à la verité c'est beaucoup aug
 menté de luy donner tel nom, bien qu'il soit d
 licat, & d'un goust fauoureux, & quoy que selo
 le iugement d'aucuns il soit tenu pour le meilleu
 fruiët des Indes, il a en soy vne quantité de pe
 pins noirs, & les meilleurs que i'aye veu a esté e
 la neuvié Espagne, où les capolies croissent auss
 qui sont comm e des cerises, & vn noyau, bié qu
 quelque peu plus gros. Mais la forme & figure e
 comme de cerises, de bonne saueur, ayât vn doux
 aigret: mais ie n'ay point veu de capollies en at
 tre contree.

*De plusieurs sortes de fruiëtiers, des Cocos, des
 amendes, des andes, & des amendes
 de Chachapoyas.*

CHAP. XXVI.

L ne seroit pas possible de raconter tous le
 fruiët & arbres des Indes, attendu que ie r
 m'en ressouuiens pas de plusieurs, & qu'il y en
 encor beaucoup d'auantage desquels ie n'ay p
 cognoissance, & me semble chose ennuyeuse c
 parler de toutes, dont il me souuient. Il se trou
 donc d'autres genres de fruiëtiers & de fruiët
 plus grossiers, comme ceux qu'ils appellent lu
 cumes, du fruiët desquels ils disent par prouerb
 que c'est vn prix dissimulé, comme les guaua
 pacayes, les hobos, & les noix qu'ils appellét en
 prisonnees: lesquels fruiët semblent à plusieurs
 estre des noix de la mesme espece que sont cell
 d'Espagn

d'Espagne. Voire ils disent que si l'on les trans-
 plantoit souuent d'un lieu en autre, qu'ils rap-
 porteroient des noix toutes semblables à celles
 d'Espagne, & ce qu'ils donnent ainsi un fruit
 sauvage & si mal plaisant, est à cause qu'ils sont
 sauvages. En fin l'on doit bien considerer la pro-
 vidence & sagesse du Createur, lequel a departy
 tant de diuerses parties du monde telle varieté
 d'arbres fructiers, le tout pour le service des hom-
 mes qui habitent la terre, & est vne chose admi-
 rable de voir tant de differentes formes, gousts,
 & effects du tout incogneus, & dont on n'auoit
 jamais ouy parler au monde auparauant la des-
 couuerte des Indes, & desquelles mesme Pline,
 Dioscoride & Theophraste, voire les plus cu-
 rieux n'ont eu aucune cognoissance, neantmoins
 toute leur recherche & diligence. Il s'est trouué
 des hommes curieux de nostre temps qui ont es-
 crit quelques traittez de ces plantes des Indes,
 des herbes, & riuieres, & des operations qu'ils
 ont en l'usage de medecine, auxquels l'on pourra
 recourir, qui en voudra auoir plus ample co-
 gnoissance, parce que ie pretends traiter seule-
 ment en peu de mots & superficiellement ce qui
 se viendra en la memoire, touchant ce sujet.
 Neantmoins il ne me semble pas bon passer souz
 silence les cocos, ou palmes des Indes, à cause
 d'une proprieté qu'ils ont, qui est fort notable, &
 remarquable. Je les appelle palmes, non pas pro-
 prement, ny qu'il y ait des dattes, mais d'autant
 qu'ils sont arbres semblables aux autres palmes.
 Ils sont hauts & forts, & plus ils montent en
 haut, plus vont-ils jettans des rameaux grands &

fort estendus. Ces palmes ou cocos donnent vn
fruiet qu'ils appellent aussi cocos, dequoy ils ont
accoustumé faire des vases pour boire, & disent
qu'il y en a quelques-vns qui ont vne vertu &
propriété contre le poison, & pour guerir le ma
de' costé. Le noyau & la chair d'iceux (quand il est
espoissi & sec) est bon à mâger, & approche quel
que peu du goust de chastaignes verdes. Quand le
coco est en l'arbre encor tendre, tout ce qui est
dedans est comme vn lait qu'ils boient par de
lices, & pour rafraischir en temps de chaleur. J'ay
veu de ces arbres en saint Iean de Port-riche, &
autres endroits des Indes, & m'en dirent vne cho
se remarquable, que chaque mois ou Lune cet ar
bre jette vn nouveau rameau de ces cocos, telle
ment qu'il donne du fruiet douze fois par an
comme ce qui est escrit en l'Apocalypse, & à la
verité il me semble que ce fust de mesme, pour
que tous les rameaux sont d'aages fort differents
les vns commencent, les autres sont desia meurs
& les autres le sont à demy. Ces cocos que ied
font ordinairement de la figure & grosseur d'un
petit melon: Il y en a d'une autre sorte qu'ils ap
pellét coquillos, qui est vn fruiet meilleur, d'ot il
en a en Chillé. Ils sont quelque peu plus petit
que noix, mais vn peu plus ronds. Il y a vne autre
espece de cocos qui ne donnent point ce noyau
ainsi espoissi, mais ils ont dedans vne quantité de
petits fruiets comme amendes, à la façon de
grains de grenade. Ces amendes sont trois fois
aussi grandes que celles de Castille, & leur ressen
tent au goust, encor qu'elles soient vn peu plu
s pres, & sont aussi humides & huilleuses. C'e

n assez bon manger, aussi ils s'en seruent en deli-
 es, faite d'amendes, pour faire des masse-pains,
 & autres telles choses. Ils les appellent amendes
 les Andes, pource que ces cocos croissent abon-
 ammēt és Andes du Peru, & sont si forts & durs,
 que pour les ouvrir il est besoin de les frapper ru-
 ement avec vne grosse pierre. Quand ils tom-
 ent de l'arbre, s'ils rencontroiet la teste de quel-
 qu'un, il n'auroit ja besoin d'aller plus loing. Et
 semble vne chose incroyable que dedans le creux
 de ces cocos qui ne sont pas plus grands que les
 autres, ou gueres dauantage, il y a neantmoins
 vne telle multitude & quantité de ces amandes.
 Mais en ce qui concerne les amendes, & tous les
 autres fruiçts semblables, tous les arbres doivent
 ceder aux amendes de Chachapoyas, lesquelles
 ne se peuvent autrement appeller. C'est le fruiçt le
 plus delicat, friand, & plus sain de tout tant que
 j'aye veu és Indes. Voire vn docte medecin affer-
 moit qu'entre tous les fruiçts qui sont és Indes,
 ou en Espagne, nul n'approchoit de l'excellence
 de ces amendes. Il y en a de plus grâdes & de plus
 petites que celles que j'ay dit des andes, mais tou-
 tes sont plus grasses que celles de Castille. Elles
 sont fort tédres à mager, ont beaucoup de suc, &
 de substance, & comme onctueuses & fort agrea-
 bles, elles croissent en des arbres tres-hauts, & de
 grand feuillage. Et cōme c'est vne chose precieuse,
 nature aussi leur a donné vne bōne couuerture &
 defense, veu qu'elles sont en vne escorce quelque
 peu plus grādē & plus poignāte que celle des cha-
 taignes, toutefois quād ceste escorce est seche, l'ō
 n tire facilement le grain. Ils racōtēt que les singes

qui sont fort friands de ce fruit, & desquels y a vn grand nombre en Chachapoyas du Peru, (qui est la contree de toutes où ie sçache qu'il y ait de ces arbres) pour ne se piquer en l'escorce, & en tirer l'amande, & les jettent rudement du haut de l'arbre sur les pierres, & les ayans ainsi rompues les acheuēt d'ouuir pour les manger à leur plaisir.

De plusieurs & diuerses fleurs, & de quelques arbres qui donnent seulement de la fleur, & comme les Indiens en vsent.

CHAP. XXVII.

Les Indiens sont fort amis des fleurs, & en la neuue Espagne plus qu'en autre partie du monde, parquoy ils ont accoustumé de faire plusieurs sortes de bouquets, qu'ils appellent là suchilles, avec vne telle varieté & gentil artifice, quel'on n'y peut rien desirer dauantage: ils ont vne coustume entr'eux que les principaux offrent par honneur leurs suchilles ou bouquets aux seigneurs & à leurs hostes, & nous en donnoient en telle abondance quand nous cheminions par ceste prouince, que nous ne sçauions qu'en faire, bien qu'ils se seruent auioird'huy à cet effect des principales fleurs de Castille, pource qu'elles croissent là mieux qu'ici, comme sont les œillers, roses, iasmins, violettes, fleurs d'oranges, & les autres sortes de fleurs qu'ils y ont portées d'Espagne, y profitent merueilleusement. Les rosiers en quelques endroits y croissoient trop, tellement qu'ils ne donnoient point de roses. Il arriua vn iour qu'un rosier fut brulé, & les rejettons &

cyons qui jetterent incontinent porterent des roses en abondance, & de là ils apprirent à les semer, & en oster le bois superflu, tellement qu'aujourd'hui ils donnent des roses suffisamment. Mais outre ces sortes de fleurs que l'on y a portées d'icy, il y en a beaucoup d'autres, les noms desquelles ie ne peux pas dire, qui sont rouges, jaunes, bleuës, violettes & blanches, avec plusieurs différences, lesquelles les Indiens ont accoustumé de porter en leurs testes, comme vn plumage pour ornement. Il est vray que plusieurs de ces fleurs n'ont que la veüe, pource que l'odeur n'en est point bonne, ou elle est grossiere, ou elles n'en ont point du tout, encor qu'il y en ait quelques-unes d'excellente odeur. Comme celles qui croissent en vn arbre qu'ils appellent floripondio, ou porte-fleur, qui ne donne aucun fruit, mais porte seulement de ces fleurs, lesquelles sont plus grandes que fleurs de lys, & sont quasi en forme de clochettes, toutes blanches, & ont au dedans des petits fillets comme l'on void au lys: il ne cesse toute l'année de produire ces fleurs, l'odeur desquelles est merueilleusement douce & agreable, spécialement en la fraischeur du matin. Le Viceroy Don Francisco de Tolledo enuoya de ces arbres au Roy Don Philippe, comme vne chose digne d'estre plantee aux iardins royaux. En la neufue Espagne les Indiens estiment beaucoup la fleur qu'ils appellent yolosuchil, qui signifie fleur de cœur, pource qu'elle est de la mesme forme d'un cœur, & n'est pas gueres moindre. Il y a mesme vn autre grand arbre qui porte de cette sorte de fleurs, sans porter d'autre fruit, elle

a vne odeur qui est forte, & comme il me semble, trop violente, à d'autres elle leur pourra sembler agreable. C'est vne chose assez cogneuë que la fleur qu'ils appellent fleur du Soleil, à la figure du Soleil, & se tourne selon le mouuement d'iceluy: il y en a d'autres qu'ils appellent œillets d'Inde, lesquels ressemblent à vn fin velours orangé & violet, celles là n'ont aucune senteur qui soit d'estime, mais seulement sont belles à la veüë. Il y a d'autres fleurs, qui outre la beauté de la veüë, combien qu'elles n'ayent aucune odeur, ou vne faueur comme celles qui ressemblent à celle du cresson allenois, que si l'on les mangeoit sans le voir, l'on ne iugeroit point que ce fust autre chose. La fleur de grenadille est tenue pour chose remarquable, & disent qu'elle a en soy les marques & enseignes de la passion, & que l'on y remarque les clouds, la colomne, les foiëts, la couronne d'espine, & les playes, en quoy ils ne sont pas du tout esloignez de raison, iacoit que pour y trouuer & remarquer toutes ces choses il soit besoin de quelque pieté, qui aide à en faire croire vne partie, mais elle est fort exquisite, & tres-belle à la veüë, encor qu'elle n'aye point d'odeur. Le fruct qu'ils appellent aussi granadille, se mange, se boit, ou pour mieux dire, se succe, pour rafraischir: ce fruct est doux, & selon l'opinion de quelques-vns, il l'est par trop. Les Indiens ont accoustumé en leurs festes & dances de porter des fleurs en leurs mains, & les Rois & Seigneurs en portent pour la magnificence. Pour ceste occasion l'on void des peintures de leurs anciens ordinairement avec des fleurs en la main, comme l'on void icy

avec des gands. Il me semble en auoir assez dit sur ce qui concerne les fleurs. L'on vse aussi à cet effect du bazilic, encor que ce ne soit point vne fleur, mais seulement vne herbe, & ont accoustumé d'en auoir en leurs iardins, & de la bien cultiuer, mais maintenant ils en ont si peu de soing, qu'il n'est plus auiourd'huy bazilic, mais c'est vne herbe qui croist autour des estangs.

Du Baulme.

CHAP. XXVIII.

LE souuerain Createur n'a pas seulement formé les plantes pour seruir de viande, mais aussi pour la recreation & pour la medecine & guarison de l'homme. I'ay dit quelque peu de celles qui seruent pour la nourriture, qui est le principal: & mesme quelque peu de celles qui seruent de recreation. Il reste donc maintenant de traiter de celles qui sont propres à la medecine, dont ie diray aussi quelque peu de chose. Et encor que toutes les plantes soient medecinales quand elles sont bien cogneuës & bien appliquees, toutesfois il y a quelques choses particulièrement, que l'on void notoirement auoir esté ordonnées du Createur pour la medecine, & pour la santé des hommes: comme sont les liqueurs, huilles, gommès & rezines qui prouiennent de diuerses plantes & herbes, & qui facilement demonstrēt à l'experience à quoy elles sont propres. Sur toutes ces choses le bausme avec raison est renommé pour son excellente odeur,

& beaucoup dauantage pour l'exquis effect qu'il a de curer les playes, & autres diuers remedes que l'on experimente en luy sur la guerison des maladies. Le baufme qui vient des Indes Occidentale n'est pas de la mesme espece que le vray baufme quel'on apporte d'Alexandrie ou du Caire, & qui anciennement estoit en Iudee, laquelle Iudee (selon que Pline escrit) possedoit seule au monde ceste grandeur, iusques à ce que l'Empereur Vespasian l'apporta à Rome & en Italie. Ce qui me donne occasion de dire que l'vne liqueur & l'autre ne sont point d'vne mesme espece, c'est à cause que les arbres d'où elles sortent sont entr'eux fort differentes: car l'arbre du baufme de Palestine estoit petit, & a la façon de vigne, comme raconte Pline pour l'auoir veu, & ceux d'aujourd'huy qui l'ont veu en Orient en disent autant. Comme aussi la sainte Escriture appelle le lieu où grossit le baufme, vigne d'Enguaddi, pour la ressemblance qu'il a avec les vignes. J'ay veu l'arbre d'où se tire le baufme des Indes, qui est aussi grand comme vn grenadier, voire approchant quelque peu de sa façon, si j'ay bonne memoire, n'ayant rien de commun avec la vigne, combien que Strabon escriue quel'arbre ancien du baufme estoit de la grandeur des grenadiers. Mais aux accidens & operatiōs, ce sont liqueurs fort semblables, comme elles le sont en leur odeur admirable, & en la cure & guarison des playes, en la couleur & en la substance, veu qu'ils racontent de l'autre baufme qu'il y en a de blanc, de vermeil, de verd, & de noir: ce que l'on void aussi en ceux des Indes. Et tout ainsi qu'ils tiroient l'ancien en

Plin. lib.
12. c. 15.

Gen. 1.

Strab. lib.
6.
Geograph.

Lin. lib.
1. c. 15.

couplant & incisant l'escorce, pour en faire distiller cette liqueur, ainsi en font-ils de mesme en ceuy des Indes, encor qu'il distille en plus grande quantité. Et comme en cet ancien il y en a d'une sorte qui est tout pur, lequel ils appellent opobalsamo, qui est la propre larme qui distille, & vn autre qui n'est pas si exquis, lequel on tire du bois de l'escorce & des fueilles espraintes & cuites au feu, lequel ils appellent xylobalsami. De mesme aussi entre le baufme des Indes, il y en a vn pur qui sort ainsi de l'arbre, & d'autres que les Indiens tirent en cuisant & espreignant les fueilles & le bois, mesmes ils le sophistiquent & augmentent avec d'autres liqueurs, afin qu'il y en ait dauantage. Et n'est pas sans raison qu'ils appellent baufme, car il l'est veritablement, encor qu'il ne soit pas de la mesme espece de l'ancien, & est beaucoup estimé, & le seroit d'auantage, si ce qui est auourd'huy es esmeraudes n'y estoit, à scauoir estre à present en grande quantité. Ce qui importe dauantage, est l'usage auquel il est employé pour servir de chresme, qui est si necessaire en la sainte Eglise, & de telle veneration, ayant declaré le Siege Apostolique que l'on face le Chresme aux Indes avec le baufme, & que l'on en vse au sacrement de Confirmation, & aux autres Sacrements dont l'Eglise vse. L'on apporte le baufme de l'Espagne de la neufue Espagne de la prouince de Guatimalla, de Chiappa, & d'autres lieux où il croit dauantage, encor que le plus estimé soit celuy qui vient de l'isle de Tollu, qui est en la terre ferme, non pas loin de Carthagene. Ce baufme est blanc, & communément ils tiennent pour

*Plin. lib.
12. c. 25.*

*Strab. lib.
Geograph.*

plus parfait le blanc que le rouge, encor que P
ne donne le premier lieu au vermeil, le second
blanc, le troisieme au verd, & le dernier au no
mais il semble que Strabon estime dauantage
baufme blanc, comme les nostres l'estiment. M
nardes traite amplement du bausme des Ind
en la premiere & seconde partie, specialement
celuy de Carthagene & de Tollu, qui est tout v
Je n'ay point trouué que les Indiens ancienn
ment estimassent beaucoup le bausme, ny mesm
l'employassent en vsage d'importance, encor q
Monardes dise que les Indiens curoient avec ic
luy leurs playes, & que de là l'apprirent les E
pagnols.

*De l'ambre, & des autres huilles, gommés, &
drogues que l'on apporte des Indes.*

CHAP. XXIX.

A PRES le Bausme, l'Ambre tient le seco
lieu: c'est vne autre liqueur qui est au
odoriferante & medecinale, mais plus espai
de foy, qui se tourne & s'espaissit en vne paste
complexion chaude & de bon parfum, lequel
appliquent aux playes, bleseures & autres neco
sitez. Surquoy ie me rapporte aux Medecins, sp
cialement au docteur Monardes, qui à la prem
re partie a escrit de ceste liqueur, & de beauco
d'autres medecinalles, qui viennēt des Indes. C
Ambre vient mesme de la neufue Espagne,
quelle a cet aduantage sur les autres prouinces
ces gommés, liqueurs & sucés d'arbres. Qui ca
qui ils ont là abondance de matieres, pour le p

um, & pour la medecine, comme est l'Animé, qui y vient en grande quantité, le Copal, ou fuchicopal, qui est vn autre genre, comme de stoxax, & encens, qui a mesme d'excellentes operations, & est d'une tres-bonne odeur, propre pour les suffumigations. Mesme la Tacamahaca, & la Caranna, qui sont aussi fort medecinales. On apporte de ceste prouince de l'huile d'aspic, duquel les medecins & peintres se seruent assez, les vns pour leurs emplastres, & les autres pour vernir leurs peintures. L'on apporte mesme pour les medecins, la casse fistule, laquelle croist abōdamment en S. Dominique. C'est vn grand arbre qui porte ces cannes comme son fruit. L'on apporta en la flote où ie vins de S. Dominique quarante-cinq quintaux de casse fistule. La salcepareille n'est pas moins cogneuë pour mille remedes, à quoy on l'employe. Il en vint en ceste flotte cinquante quintaux de la mesme isle. Il y a beaucoup de ceste salcepareille au Peru, & de fort excellente en la prouince de Guayaquil, qui est sous la ligne. Plusieurs se vont faire guarir en ceste prouince, & est l'opinion de quelques-vns, que les seules eaux simples qu'ils boiuët leur donnēt santé, à cause qu'elles passent par racines, cōme nous auons dit cy dessus, d'où elle tire sa vertu, tellement que pour suer en ceste terre, il n'est point besoin de beaucoup de couerture ny d'habits. Le bois de guayac, qu'ils appellent autrement bois saint, ou bois des Indes, croist en abondance aux mesmes isles, & est aussi pesant que le fer, tellement qu'il s'enfonce incōtinēt en l'eauë. De cestuy l'on en apporta en ceste flotte trois cents cinquante

quintaux, & en eust-on peu apporter vingt, voit cent mil, sil y auoit distribution de ce bois. Il vint aussi en la mesme flotte, & de la mesme flotte cent trente quintaux de bois de Bresil, qui est rouge, enflambé, & si cogneu, & dont on vse tant pour les teintures & autres choses. Il y a es Indes vne infinité d'autres bois aromatiques, gomme huilles, & drogues, de sorte qu'il n'est pas possible de les pouuoir tous raconter, & est chose aussi de peu d'importance à présent. Je diray seulement qu'au temps des rois Inguas de Cusco, & des rois Mexiquains, il y eut beaucoup de grands personnes experts à curer & medeciner avec les simples, & faisoient de fort belles cures; d'autant qu'ils auoient cognoissance de plusieurs vertus & proprietés des herbes, racines, bois & des plantes qui croissent par delà, & dont les anciens d'Europe n'ont eu aucune cognoissance. Il y a de ces simples qui sont propres pour purger, comme les racines de Mechoacan, les pignons de la Punna, la conferue de Guanucquo, l'huile de figuier, & plusieurs autres choses, lesquelles estans bien appliquées & en temps, ne sont pas (comme ils tiennent) de moindre efficace que les drogues qui viennent d'Orient. Ce qui se peut voir, en lisant le discours qu'en fait Monardes, en la premiere & seconde partie, où il traite amplement du Tabaco ou petum, duquel l'on a fait de notables experiences contre le venin. Le Tabaco est vn arbrisseau ou plante assez commune, qui a en son neantmoins des rares vertus, comme entr'autres de seruir de contre-poison, ainsi que plusieurs & diuerses plantes, parce que l'Autheur de toute

choses a departy ses vertus comme il luy a pleu, & n'a point voulu qu'aucune chose nasquist au monde ocieuse. Mais c'est vn autre don souuerain à l'homme de les cognoistre, & en sçauoir ser comme il conuient; ce que le mesme Createur concede à qui il luy plaist. Le docteur François Hernandes a fait vn bel œuure de ceste matière des plâtes des Indes, liqueurs, & autres choses medecinales, par l'expres commandement & commissiõ de sa majesté, faisant peindre & pourtraire au naturel toutes les plantes des Indes, lesquelles, cõme ils disent, sont en nombre de plus de mil deux cents, & disent que cet œuure a coûté plus de soixante mil ducats, duquel œuure le docteur Nardus Anthonius medecin Italien a fait vn extrait curieux, & renuoye ausdits liures celui qui voudra plus exactement cognoistre les plantes des Indes, principalement pour la medecine.

*Des grandes forests des Indes, des Cedres, des Ceinas,
& autres grands arbres qui y sont.*

CHAP. XXX.

À COIT que dès le commencement du monde de la terre a produit des plantes & des arbres par le commandement du Seigneur, neantmoins, elle n'a laissé d'en produire en quelques lieux plus qu'és autres, & outre les plantes & les arbres qui par l'industrie des hommes ont esté transplantées & apportées d'vn lieu en autre, il y a encores beaucoup que nature a produits de luy-mesme. Le croy que de ceste sorte il y en a da-

uantage au nouueau monde, que nous appellons Indes, soit en nombre, ou en diuersitez, que non pas au vieil monde, & terres de l'Europe, de l'Asie & Afrique. La raison est pource que les Indes sont d'une temperature chaude & humide, comme nous auons monstré au second liure, contre l'opinion des anciens, qui cause que la terre produit en grande abondance vne infinité de plantes sauuages & naturelles, d'où vient que presque la plus grande partie des Indes est inhabitable, & qu'on n'y peut cheminer, pour les bois & espais des forests qui y sont, auxquelles l'on traueille continuellement pour les abbatre. Il a esté besoin & necessaire pour cheminer par quelques endroits des Indes, principalement aux nouuelles entrees de faire le chemin, en coupant les arbres, & effarant les buissons, de sorte que comme nous l'escruiuent quelques religieux, qui l'ont esprouué, il a esté telle fois qu'ils n'ont peu cheminer en vniour plus d'une lieuë. Vn de nos freres, homme digne de foy, nous contoit que s'estant esgaré & perdu dans les montagnes, sans sçauoir quelle part, ny par où il deuoit aller, il se trouua dedans des buissons si espais, qu'il fut contraint de cheminer sur iceux sans mettre les pieds en terre, pendant l'espace de quinze iours entiers, & que pour voir le Soleil, & pour remarquer quelque chemin en ceste forest si espaisse & pleine de bois, auoit besoing de monter au coupeau des plus grands arbres, pour de là descouuir le chemin. Qui lira le discours traittant de son voyage, & combien de fois il s'est perdu & esgaré, & les chemins qu'il a cheminez, les estranges aduantures

iluy sont aduenües, ce que i'ay escrit succinctement, pour me sembler chose digne d'estre veüe, & qui aura quelque peu cheminé par les montagnes des Indes, encor que ce ne soient que dix-huict lieuës qu'il y a de Nom-de-Dieu à Anama, pourra bien penser de quelle grandeur sont ces forests des Indes, de sorte que n'ayant au Hyuer en ces parties là qui face sentir le froid, que l'humidité du ciel & de la terre y est si grande, que les montagnes produisent vne infinité de forests, & la campagne qu'ils appellent Sauvages, vne infinité d'herbe: il n'y a point de faute d'herbe pour les pasturages, de mesrain pour les bestes, ny de bois à faire du feu. C'est vne chose impossible de pouuoir raconter les differences & les vertus de tant d'arbres sauvages, d'autant que de plus-part l'on n'en sçait pas les noms. Les cerueses si estimez anciennement sont là fort communs, pour les edifices & pour les nauires, & y en a de diuerses façons, les vns blancs, & d'autres rouges, qui sont fort odoriferans. Il y a vne grande quantité de Lauriers d'un plaisant regard aux Antilles du Peru. Aux montagnes de la terre ferme aux Antilles, en Nicaragua, & en la neufue Espagne. Il y a aussi il y a vne infinité de Palmes, & de Ceisins, de quoy les Indiens font leurs canoes, qui sont de simples bateaux faits tout d'une piece. L'on apporte en Espagne du mesrain de bois fort exquis de la Hayne, en l'isle de Cube, où il y a vne infinité de sensibles arbres, comme sont l'Ebene, le Caouana, le Grenadille, les Cedres, & autres especes, que ie ne cognois point. Il y a mesme de grands Pins en la neufue Espagne, encor qu'ils ne soient pas si

forts que sont ceux d'Espagne. Ils ne portent point de pignons, mais pommes vuides. Les chesnes qu'ils appellent de Guayaquil, est vn bois exquis & odoriferant, quand on le taille, mesme y a des cannes & roseaux tres-hauts, des rameaux & petites cannes, desquels ils font des bouteilles & cruches pour puiser de l'eauë, & s'en seruent mesme en leurs bastimens. Il y a aussi le bois de mansle, dequoy ils font des arbres & masts de navires, & les estiment aussi forts comme si c'estoit du fer. Le Molle est vn arbre de beaucoup de vertus, lequel jette des petits rameaux, dont les Indiens font du vin, ils l'appellent en Mexique, arbre du Peru, pource qu'il est venu de là, mais il croist aussi en la neufue Espagne, & de meilleure que celui du Peru. Il y a mil autres sortes d'arbres, dont ce seroit vn travail superflu d'en traiter, quelques-vns de ces arbres sont d'une enorme grandeur, & parleray seulement d'un qui est en Tlaco Chauoya, trois lieues de Guaxaca, en la neufue Espagne. Cet arbre estant mesuré, se trouua seulement en vn creux auoir par dedans neuf grâças, & par dehors joignant la racine, seize, & plus haut douze. Cet arbre fut frapé de foudre depuis le haut iusques au bas, au droit du creux qui fit ce creux qui y est. Ils disent qu'au parauant que le tonnerre fust tombé dessus, il estoit suffisant pour ombrager mil hommes. C'est pourquoy ils s'y assembloient pour faire leurs dances, ballets & superstitions; neantmoins il reste encore au present des rameaux & de la verdure, mais non pas beaucoup. Ils ne scauent quelle espece d'arbre c'est, sinon qu'ils disent que c'est vne espece de Cedre

de Cedre. Ceux qui trouueront cecy estrange, li-
 ent ce que Pline raconte duj Plane de Lydie, le *Plin. lib.*
 creux duquel contenoit quatre vingts & vn pied, *12. c. 1.*
 & ressembloit plustost vne cabane ou maison,
 que non pas creux d'arbre, son branchage vn bois
 entier, l'ombrage duquel couuroit vne grande
 partie de la campagne. Par ce qui est escrit de cet
 arbre, l'on n'aura point tant d'occasion de s'es-
 merveiller du Tisseran, qui auoit sa maison &
 mestier dans le creux d'vn chataigner. Et d'vn
 autre chataigner, si ce n'estoit cestuy-là mesme,
 dedans le creux duquel entroient huict hommes
 cheual, & en ressortoient sans s'incommoder
 les vns les autres. Les Indiens exerçoient ordi-
 nairement leurs idolatries en ces arbres ainsi
 estranges & difformes, ainsi que faisoient mesme
 les anciens Gentils, comme racontent quelques
 auteurs de ce temps.

*Des plantes & fructiers que l'on a apportez
 de l'Espagne aux Indes.*

CHAP. XXXI.

Les Indiens ont eu plus de profit, & ont esté
 mieux recompensez és plantés que l'on y a
 portés d'Espagne, qu'en autres marchandises;
 pour ce que le peu qui sont venuës des Indes en
 Espagne, y croissent peu, & y ont mal multiplié,
 au contraire le grand nombre que l'on a porté
 d'Espagne aux Indes, y vient tres-bien, & y sont
 grandement multipliees. Je ne sçay si nous de-
 uons dire que ce soit à cause de la bonté des plan-
 tes, pour donner gloire à ce qui est d'icy, ou bien

si nous dirons que c'est la terre, pour la donner à ce qui est de delà. Finalement il y a par delà de tout ce qui se produit de bon en Espagne & en quelques endroits meilleur, & en quelques endroits pire, comme le froment, l'orge, les pores ou verdure, & toutes sortes de legumes, aussi les laitues, choux, raues, oignons, ail, persil, naueaux, pastenades, berengenes, ou pommes d'Amour, scariolles, betes, espinars, garuences, ou pois, febues, lentilles, & finalement tout ce qui croist par deçà de domestique, & de profit: de sorte que ceux qui y ont fait voyage, ont esté curieux d'y porter des semences de toutes sortes, & le tout y a beaucoup fructifié encor que ç'ait esté diuersément, sçauoir aux vns mieux, aux autres moins. Quant aux arbres, ceux qui plus généralement & plus abondamment ont fructifié, ont esté les orangers, limōniers, citronniers, & autres fructs de ceste sorte. Il y a desia en quelques endroits comme des bois & des forests d'orangers. Ce que trouuant estrange, ie demanday qui auoit remply ces champs de tant d'orangers, l'on me respondit que cela estoit aduenu fortuitemēt, d'autant que les oranges estans tombees à terre, & pourries, leur semence auoit germé, & de celles que les eaux auoient emporté en diuers endroits, venoient à naistre ces bois ainsi espais. Ce qui me sembla vne bonne raison. I'ay dit que c'estoit le fruct qui généralement s'est plus augmenté en Indes, pource que ie n'ay esté en nul endroit où il n'y ait des oranges, d'autant que toutes les Indes sont vne terre chaude & humide, qui est ce que requiert cet arbre. Ils ne croissent point en la

terre, mais l'on les y apporte des vallees ou cote de la mer. La conserue d'oranges closes qu'ils ont és isles, est la meilleure que j'ay veüe par delà, ny par delà mesme. Les pesches, les presses & les pricots y ont fort multiplié, & en la neufue Espagne plus qu'en autre endroit. Il croist au Peru fort peu de ces forests de fruiçts, outre les pesches, encor moins és isles. Il y croist des pommes & des poires, mais c'est assez moyennement, il y a peu de prunes rarement, mais des figues en abondance, principalement au Peru. Il se trouue des figues en toutes les contrees des Indes, & en la neufue Espagne, en telle abondance, qu'ils nous en donnoient cinquante à choisir pour demie douzaine. Il y a assez de grenades aussi, bien que les unes soient toutes douces, car les aigres n'y sont point bien venues. Il y a de tres-bons mellons en quelques endroits du Peru. Les cerises & les cerises rouges iusques au iourd'huy n'ont point encore fructifié és Indes, & croy que ce n'est pas par faute de temperature, pource qu'il y en a de toutes sortes, mais peut estre faute de soing, ou par ce que l'on n'a pas bien rencontré la temperature.

En fin ie ne trouue point que par delà ils n'ayent faute d'aucun fruiçt delicieux. Quant aux fruiçts grossiers, ils n'ont point de beillottes, ny de chataignes, & n'ay point de cognoissance que de quelques autres au iourd'huy il y en ait creu. Les amendes y croissent, mais c'est fort peu. L'on y porte de l'Espagne pour les friands, des amendes, des noix, des auellaines, & n'ay point entendu qu'il y ait des neffles, ny des cormes, ce qui importent peu. Me semble que cecy doit suffire pour

faire entendre qu'il n'y manque aucune delice de fruiçts. Maintenant disons quelque chose de plantes de profit que l'on y a portees d'Espagne & acheuerons ce traitté des plantes, qui est desinennuyeux.

Des raisins, vignes, oliues, meures, & des cannes du sucre.

CHAP. XXXII.

E'NTENS par les plantes profitables celles qui outre ce que l'on en mange au logis apportent de l'argent à leur maistre. La principale desquelles est la vigne, de laquelle vient le vin le vin-aigre, le raisin vert & sec, le verjus & le frop. Mais le vin est celuy qui vaut le mieux. Il ne croist point de vin ny raisin es isles ny terre ferme, mais en la neufue Espagne y a quelques vignes qui portent du raisin, toutesfois l'on n'en fait point de vin. La cause en doit estre pour ce que le raisin ne se meurit pas bien à cause de pluies qui y viennent aux mois de Iuillet & d'Augst, qui les empeschent de meurir: ils s'en seruent tant seulement pour manger. L'on y porte le vin d'Espagne & des Canaries, comme en tout le reste des Indes, reserué au Peru & au royaume de Chillé, où il y a des vignes qui rapportent un tres-bon vin, lesquelles vont chaque iour croissant en quantité, à cause que c'est vne grande chaleur en ce pays, & en bonté, parce qu'avec le temps ils deuiennent plus experimentez vignes. Les vignes du Peru sont communes es vallées chaudes, où il y a des eauës, & les arrouse

avec la main, pource qu'il n'y tombe point de pluyes du ciel, & aux Lanos, & en la Sierre elle n'y vient point à temps. Il y a des endroits où les vignes ne sont point arroufées ny du ciel ny de la terre, & toutesfois elles ne laissent de fructifier en grande abondance, comme en la vallée d'Yca, & aux fosses qu'ils appellent de Villacuri, esquels lieux il se trouue des fossez ou terres enfoncées parmy les morts sablons, lesquels sont toute l'année d'une incroyable fraischeur, sans qu'il y pleue aucunement en quelque saison que ce soit, ny qu'il y ait des eauës pour les arroufer artificiellement. La cause est parce que le terrouer est spongieux, & qu'il succe l'eauë des riuieres qui viennent de la Sierre, qui humectent ces sablons, ou bien c'est l'humidité de la mer (comme d'autres pensent) laquelle passant au trauers de ce sable, cause que l'eauë n'en est pas sterile ny inutile, ainsi que le Philosophe l'enseigne. Les vignes y ont tant multiplié, qu'à ceste occasion les dismes des Eglises y sont augmētés de cinq & six fois au double depuis vingt ans. Les valles plus fertilles de vignes sont Victor, proche d'Arequipa, Yca, au terrouer de Lyra, & Caraguato, au terrouer de Chuquiauo. Ils portent ce vin à Potozi, Cusco & en diuers endroits, ce qui est vn grand reuenu: car avec toute l'abondance qu'il y en a, vne bouteille ou arrobe y vaut cinq ou six ducats, que si c'est vin d'Espagne, comme on y en porte communément aux flottes, il en vaut dix ou douze. L'on fait du vin comme celuy d'Espagne au royaume de Chillé, pource que c'est le mesme climat, mais il se gaste quand l'on l'apporte au Peru.

Ils mangent des raisins où l'on ne peut boire de vin, & est chose admirable que l'on trouue en la cité de Cusco des raisins frais tout le long de l'année, qui vient (comme ils me dirent) de ce que les vallées produisent du fruit en diuers mois de l'an, soit qu'ils entent les vignes en diuerses saisons, ou que ceste variété vienne de la qualité de la terre: quoy qu'il en soit, c'est vne chose certaine qu'il y a quelques vallées qui portent du fruit tout le long de l'année. Si quelqu'un s'esmerueille de cecy, il se pourra esmerveiller dauantage de ce que ie diray, & peut estre ne le croira pas. Il y a des arbres au Peru, desquels l'une moitié donne du fruit six mois durant, & l'autre moitié en donne les autres six mois. En Malla, qui est treze lieues distante de la cité des Rois, y a vn figuier, duquel la moitié qui est au costé du Sud, est verte, & donne du fruit vne saison de l'année, sçauoir quand il est Esté en la Sierre, & l'autre moitié qui est vers les Lanos du costé de la mer, est verte, & donne son fruit en l'autre saison contraire, quand il est Esté aux Lanos. Ce qui prouient de la variété de la température & de l'air qui vient d'une part ou d'autre. Le reuenu du vin qui y est n'est pas petit, mais il ne sort point de la prouince. Mais la soye qui se fait en la neufue Espagne se transporte és autres royaumes, comme au Peru. Il n'y en auoit point au temps des Indiens, mais l'on y a porté des meuriers d'Espagne, & y viennent bien principalement en la prouince qu'ils appellent Mistecqua, où il y a des vers à soye, & mettent en œuvre la soye qu'ils en recueillent, dont ils font de tres-bon tafetas. Toutesfois ils n'en ont poin

fait iusques à present de damas, de satins, ny de velours. Le sucre est vn autre reuenu plus grand, veu que non seulement on en consomme es Indes, mais aussi l'on en apporte beaucoup en Espagne, car les cannes croissent fort bien en diuerses parties des Indes. Ils ont basti leurs engins aux Isles, en Mexique, au Peru, & en d'autres endroits qui leur apportent vn fort grand reuenu. L'on me dit que l'engin à sucre de Nasca souloit valoir de reuenu plus de trente mil pezes par chacun an. Celuy de Chicama, ioignant Truxillo, estoit mesme d'vn grand reuenu, & ceux de la neufue Espagne aussi ne le sont pas moins: car c'est vne chose estrange que ce que l'on gaste & consomme de sucre es Indes. L'on apporta de l'isle de saint Dominique en la flotte où ie vins, huiët cens quatre vingts & dix-huiët cassons de sucre, lesquels estäs comme ie les veids charger en Port-riche, chaque casse deuoit estre à mon opinion de huiët arobes pesant, qui sont deux cens. Le sucre est le principal reuenu de ces Isles, tant se sont addonnez les hommes à l'appetit des choses douces. Il y a mesme des oliues & oliuiers aux Indes, ie dy en Mexique & au Peru: toutesfois il n'y a point enuencor iusques au iourd'huy aucun moulin à huile, & ne s'en fait point, parce qu'ils consomment toutes les oliues à manger, & les accommodent fort bien: ils trouuent que pour faire l'huile le coust y est plus grand que le profit. C'est pourquoy l'on y porte tout l'huile qu'il y a d'Espagne. En cet endroit i'acheueray la matiere des plantes, & venons aux animaux des Indes.

Du bestial portant laine, & des vaches.

CHAP. XXXIIL.

LE trouue qu'il y a trois sortes d'animaux és Indes, dont les vns y ont esté portez d'Espagne, les autres sont de la mesme espece de ceux que nous auons en Europe, & toutesfois n'y ont point esté portez par les Espagnols, & les autres sont animaux propres des Indes, & desquels l'on ne trouue point en Espagne. De la premiere sorte sont les brebis, vaches, cheures, porcs, cheuaux, asnes, chiens, chats, & autres tels animaux: car il y en a és Indes de toutes ces especes. Le menu bestial y a beaucoup multiplié, que si l'on y pouuoit profiter les laines pour les enuoyer en Europe, ce seroit vne des plus grandes richesses qu'ils eussent és Indes: pource que les troupeaux de brebis ont là vn grand nombre de pasturages, sans que l'herbe y diminuë en beaucoup d'endroits. Il y a au Peru vne telle abondance de ces pasturages & herbages, que personne n'en possède en propre, mais chacun fait paistre ses troupeaux où il veut. Pour ceste raison il y a communément grande abondance de chairs, lesquelles sont à fort bon marché: mesme les autres choses qui procedent des brebis, comme le lait & le fromage. Ils furent vn temps qu'ils laisserent perdre routes les laines, iusques à ce que quelques-vns se mirent à les mesnager & en faire des draps & couuertures, qui a esté vn grãd secours pour le commun peuple de ceste terre: d'autant que le drap de Castille y est fort cher. Il y a plusieurs drapiers drapans au

Peru, & beaucoup dauantage en la neufue Espagne, encor que les draps que l'on y porte d'Espagne soient beaucoup meilleurs, soit que la laine en soit plus fine, ou que les ouuriers soient plus experts. Autresfois se sont trouuez des hommes qui possedoient soixante & dix & cent mil testes de brebis, encor qu'à present n'y en ait gueres moins. Que si c'estoit en Europe, ce seroit vne tres-grande richesse, mais en ce pays-là ce n'est qu'une moyenne richesse. En plusieurs endroits des Indes, & croy que c'est en la plus grand' part, le menu bestial ne fructifie & n'y profite pas bien à cause que l'herbe est haute, & la terre si vicieuse, qu'il n'y peut pas bien paistre comme le grand bestial. C'est pourquoy il y a vne innumerable multitude de vaches, desquelles y a de deux sortes. Les vnes sont domestiques, & qui vont en troupeaux, comme en la terre de Charca, & en autres prouinces du Peru, comme mesme en toute la neufue Espagne. De ces vaches domestiques ils s'en seruent & en tirent de la commodité tout ainsi qu'en Espagne, sçauoir la chair, le beurre, les veaux, & les bœufs pour labourer la terre. L'autre sorte de vaches sont sauuages, qui se tiennent es montagnes & forests: c'est pourquoy on ne les compte point, & n'ont aucun maistre à qui elles soient en propre, tant pour l'aspreté & espaisseur des forests, que pour la grande multitude qu'il y en a: & celuy qui le premier les tuë, en est le maistre, comme d'une beste de chasse. Ces vaches sauuages ont tellement multiplié en saint Dominique, & en d'autres endroits des enuirons, qu'elles sont à milliers par les campagnes & bois, n'ayans

aucun maistre à qui elles appartiennent. L'on fait la chasse à ces bestes, pour leur cuir tant seulement, & sortent en la campagne des negres ou des blancs à cheual, avec leurs coupe-iaests, qui courent les taureaux & vaches, & quand ils les ont frappez & arrestez, ils leur appartiennent. Il les escorchent, & en portent la peau en leur maison, laissant la chair perdue, sans qu'il y ait personne qui la prenne ou emporte, à cause de l'abondance qu'il y en a. Tellement qu'ils m'ont attesté en ceste isle, qu'en quelques endroits l'air y estoit corrompu, pour l'abondance de ces chairs empuanties. Le cuir que l'on apporte en Espagne est vn des meilleurs reuenus des Isles, & de la neufue Espagne. En la flotte de quatre vingts & sept il vint de saint Dominique le nombre de trente cinq mil quatre cens quarante quatre cuirs de vaches, & de la neufue Espagne soixante quatre mil trois cens cinquante, qu'ils estimerent à quatre vingts seize mil cinq cens trente deux pezes. De sorte que quand l'on descharge vne de ces flottes, c'est chose admirable de voir la riuiere de Seuille, & cet arcenat où se deschargent tant de cuirs & de marchandise. Il y a aussi des cheures en grand nombre, le principal profit desquelles est le suif, outre les cabrits, le lait, & autres commoditez qu'on en tire: d'autant que les riches & les pauvres se seruent de ce suif pour leur esclairement, car comme il y en a grande quantité, aussi est-il à fort bon conte, & plus que l'huile mesme. Il est vray que tout le suif dont ils se seruent, n'est pas seulement de celuy des massles. Ils en accommodent les marroquins pour la chausseure, tou

esfois ie n'ay point opinion qu'ils soient si bons comme ceux que l'on y porte de Castille. Les cheuaux y ont multiplié, & y sont exquis en beaucoup d'endroits, voire en la plus-part sy en trouue des races d'aussi bõs comme les meilleurs d'Espagne, tant pour courir vne carriere & pour parade, que pour le trauail, & pour faire chemin. C'est pourquoy ils se seruent pour bestes de loiiage & pour voyager, le plus ordinairement des cheuaux, combien qu'il n'y ait pas faute de mulles, car il y en a beaucoup, specialement es lieux où se font les voitures par terre, comme en la terre ferme. Il n'y a pas vn si grand nombre d'asnes, aussi ils ne s'en seruent gueres à cet vsage, ny pour le trauail & seruice. Des chameaux il y en a quelque peu, & en ay veu au Peru qui y auoient esté portez des Canaries, & qui y auoient multiplié, mais assez petitement. En saint Dominique les chiens y ont multiplié en nombre, & en grandeur, d'vne telle façon, que c'est auiourd'huy la playe & l'affliction de ceste isle. Car ils mangent des brebis, & vont en troupes par les champs. Ceux qui les tuent y ont vn tel salaire, que ceux qui tuent les loups en Espagne. De vrais chiens, il n'y en auoit point premierement es Indes, mais quelques animaux semblables à des petits chiens, lesquels les Indiens appellent Alco, c'est pourquoy ils appellent du mesme nom d'Alco ces chiens quel'on y a portez d'Espagne, à cause de la ressemblance qui est entre eux, & sont es Indiens si amis de ces petits chiens, qu'ils esparagneront plustost leur manger pour leur donner. Tellement que quand ils vont par

pays, ils les portent avec eux sur leurs espaulles ou en leur sein, & quand ils sont malades ils tiennent ces petits chiës avec eux, sans se seruir d'aucun autre chose que pour l'amitié & compaignie.

De quelques animaux de l'Europe que les Espagnols trouuerent és Indes, & comment ils peuuent y auoir passé.

CHAP. XXXIIII.

EST vne chose certaine que l'on a porté d'Espagne tous ces animaux dont i'ay parlé & qu'il n'y en auoit point és Indes quand elle furent premierement descouuertes, il n'y a pas cent ans: car outre que c'est vne chose qui peut estre approuuee par des tesmoins qui viuent encores, c'en est vne preuue suffisante, de voir que les Indiens n'ont en leur langue aucun mot propre pour signifier ces animaux, mais ils se seruent des mesmes noms Espagnols, combien qu'ils soient corrompus: pour-autant que ne cognoissant point la chose, ils prindrent le mot commun aux lieux dont elle auoit esté apportee. I'ay trouuée ceste reigle bonne pour discernér quelles choses auoient les Indiens auparauant que les Espagnols y vissent, & celles qu'ils n'auoient point: car ils donnoient vn nom à celles qu'ils auoient & cognoissoient desia, & ont donné des noms nouveaux à celles qu'ils ont eu de nouueau, qui sont les mesmes noms Espagnols le plus communément, quoy qu'ils les prononcent à leur mode, comme au cheual, au vin, & au froment. L'on y trouua des animaux de la mesme espec

de ceux que nous auons en l'Europe: sans qu'ils y
 eussent esté portez par les Espagnols. Il y a des
 lions, des tygres, ours, sangliers, renards, & d'au-
 tres bestes fieres & sauuages, dequoy nous auons
 proposé vn argument au premier liure, sçauoir
 que n'estant pas vray-semblable qu'ils eussent
 passé aux Indes par mer, attédu que c'est vne cho-
 se impossible de passer l'Ocean à nage, & seroit
 vne folie de penser que les hommes les eussent
 embarquez avec eux, il s'ensuit que ce monde se
 continuë en quelque endroit avec l'autre nou-
 uveau, par où ces animaux peuent auoir passé, &
 repeuplé peu à peu ce nouueau monde: puis que
 suivant l'Escriture ces animaux se sauuerent en
 l'Arche de Noé, & de là ils ont multiplié au mô- *Gen. 6.*
 de. Les lions que i'ay veus ne sont rouges, & n'ont
 point ces crins, avec lesquels on a accoustumé de
 les peindre. Ils sont gris, & non pas si furieux
 comme on les void en peinture. Les Indiens s'a-
 massent & s'assemblent pour prendre & chasser
 les lions, & font comme vn circuit, qu'ils appel-
 lent chaco, dont ils les enuironnēt, puis les tuent
 par coups de pierres, de bastons, & d'autres instru-
 mens. Ces lions mesmes ont accoustumé de grim-
 per aux arbres, où estans montez, les Indiens les
 tuent avec des lances, ou arbalestes, & plus faci-
 lement avec des arcbutzes. Les tygresy sont plus
 furieux & plus cruels, & ont la rencontre plus
 dangereuse, à cause qu'ils s'esslancent & assailent
 en trahison. Ils sont tachetez, & de la mesme fa-
 çon que les historiographes les peignent. I'ay ouy
 quelquesfois conter que ces tygres estoient ani-
 mez contre les Indiens, & qu'ils n'assailloient

point les Espagnols, ou bien peu, & qu'ils alloient prendre & choisir vn Indien au milieu des Espagnols, & qu'ils les emportoient. Les ours qu'ils appellent en langue de Cusco, otoiencos, sont de la mesme espeece que ceux d'icy, & se terrifient. L'on y void peu de ruches, pource que les rais de miel qui sont es Indes se trouuent aux arbres, & dessous la terre, & non pas aux ruches, comme en Castille. Les rais de miel que i'ay veus en la prouince de Charcas, que là ils appellent le chiguanas, sont d'une couleur grise, ayans peu de suc, & ressemblent plus à vne paille douce, qu'à des rais de miel. Ils disent que les abeilles sont petites comme mouches, & qu'elles jettent leur esfaïn dessous la terre. Le miel en est aspre, & noir. toutesfois en quelques endroits il y en a de meilleur, & des rayons mieux formez, comme en la prouince de Tucuman en Chillé, & en Carthagene. Je n'ay point veu ny ouy parler qu'il y ait des sangliers, mais des renards & autres animaux qui mangent les bestes, & la volaille, il y en a plus que les pasteurs ne voudroient. Outre ces animaux qui sont furieux & dommageables, il y en a d'autres profitables, qui n'y ont point esté portez par les Espagnols, comme sont les cerfs, & autres dont y en a grande abondance en toutes les forests. Mais la plus grande partie est vne venaison sans cornes, à tout le moins ie n'y en ay point veu d'autres, ny ouy parler qu'on y en ait veu, & tous sont sans cornes, comme corcos. Il ne me semble pas difficile de croire: mais est presque certain que tous ces animaux par leur legereté, & pour estre naturellement sauuages, ayent passé

vn monde à l'autre par quelque endroit où ils
 iignent, puis qu'aux grandes isles & esloignees
 de la terre ferme, ie n'ay point de cognoissance
 qu'il sy en trouue, quoy que i'aye fait recherche
 de le descouuir.

*Des oiseaux de par deçà qui sont és Indes, &
 comment ils peuuent y auoir passé.*

CHAP. XXXV.

ON pourra plus facilement croire qu'il en
 soit ainsi des oiseaux, & qu'il y en a de la
 mesme espece de ceux de par deçà, comme sont
 les perdrix, les tourtes, pigeons, ramiers, cailles
 plusieurs & diuerses sortes de faucons, lesquels
 on enuoye de la neufue Espagne & du Peru, aux
 Indes d'Espagne, d'autant qu'on en fait gran-
 de estime. Il y a mesme des herons, & des Aigles
 diuerses sortes, & n'y a point de doute que ces
 especes d'oiseaux & autres semblables, n'y ayent
 passé bien plustost que les lyons, les tygres, & les
 lions. Il se trouue aussi és Indes vn grand nombre
 de perroquets, specialement aux Andes du Peru,
 & és isles de Port-riche & saint Dominique, où
 ils vont par bandes, comme font les pigeons par
 deçà. En fin les oiseaux avec leurs ailles vont où
 ils veulent, & certainement plusieurs especes d'i-
 eux pourront bien passer le Golphe, puis que
 c'est chose certaine, comme Pline l'affirme, qu'il *Plin. lib.*
 en a beaucoup qui passent la mer, & vont en des *10. c. 23.*
 regions fort estranges, combiẽ que ie n'aye point
 sçeu qu'aucuns oiseaux passent au vol vn si grand
 espace comme est celuy de la mer Oceane des
 Indes. Toutesfois ne le tiens-ie pas pour du tout

impossible, puis que l'opinion commune de
 mariniers est, qu'il s'en trouue deux cents lieues
 voire beaucoup dauantage loing de la terre,
 que mesme, cōme Aristote l'enseigne, les oiseaux
 endurent facilement estre dans l'eauë, d'autant
 qu'ils ont peu de respiration, comme nous voyons
 aux oiseaux maritimes, lesquels se plongent
 font vn long temps dedans l'eauë. Ainsi pour
 on dire que les oiseaux qui se trouuent à present
 en la terre ferme, & es isles des Indes, ont peu pa
 ser la mer, se delaisans en des isletes, & en d
 terres qu'ils recognoissent par vn instinct natu
 rel (comme Pline raconte de quelques vns) e
 parauanture se laissans tomber en l'eauë, quand
 ils sont fatiguez de voller, & apres reprenans
 vol, quand ils se sont reposez quelque peu. Quant
 aux oiseaux que l'on void es isles, esquelles il n'y
 a point d'animaux terrestres, ie tiens sans doute
 qu'ils y ont passé par vne des façons susdites. Mais
 pour les autres oiseaux qui se trouuent en la terre
 ferme, principalement ceux qui ont vn peu de
 vol, il est plus aisé de croire qu'ils y ayent esté
 comme les animaux de la terre, qui sont de la mesme
 espece de ceux d'Europe. Car il y a aux Indes
 grands oiseaux fort pesans, comme les Austroripariens
 ches, dont il y en a fort au Peru, lesquelles ont a
 coustumé d'espouuenter quelquesfois les mot
 tons du pays qui vont chargez. Mais laissant cō
 oiseaux, qui se gouuernent d'eux-mesmes, sans
 que les hommes en ayent le soing, si ce n'est pour
 la chasse, parlons des oiseaux domestiques. On
 m'esmerueille des poulles, attendu qu'il y en a eu
 aux Indes auant que les Espagnols y arrivassent.

*Arist. lib.
 3. de Part.
 animal. c. 6*

*Plin. lib.
 10. c. 25.*

qui est assez prouué, parce qu'elles ont vn nom propre du pays, & appellent la poule Gualpa, & sur ceuf Ponto, & ont en usage le mesme prouerbe que nous auons icy, d'appeller poule vn homme coüard. Ceux qui furent à la descouuerte des Isles de Salomon, racontent qu'ils y ont veu des poules semblables aux nostres. L'on peut entendre que la poule étant vn oiseau si domestique, si profitable comme elle est, les hommes les y ont peu porter avec eux, quand ils passerent d'vn lieu en autre, comme nous voyons encor aujourdhuy, & que les Indiens en voyageant portoient leur poule, ou poullet sur la charge qu'ils portoient sur leurs espaulles, & mesmes les portent facilement en leurs poulliers, & cages de jonc, ou de bois. Finalement il y a és Indes beaucoup d'especes d'animaux, & d'oiseaux de ceux de l'Europe & d'autres d'ay dites, & d'autres sortes que d'autres pourront raconter.

*Comme il est possible qu'il y ait és Indes quelques
sortes d'animaux, dont il n'y ait
point ailleurs.*

CHAP. XXXVI.

EST chose plus difficile de monstrier & prouuer quel commencement ont eu plusieurs & diuerses sortes d'animaux qui se trouvent és Indes, de l'espece desquels nous n'auons point en ce continent. Car si le Createur les a produits en ces parties, il ne faut point alleguer, auoir recours à l'Arche de Noé, & n'estoit point de besoin de sauuer alors toutes les especes

d'oiseaux & animaux, si d'autres deuoient estre créées de nouueau: d'autre-part on ne pourroit pas dire que le monde eust esté fait & acheué en six iours de la creation, si l'y eust eu encor d'autres nouuelles especes à former, & principalement de animaux parfaits, & non moins excellents que ceux qui nous sont cogneus. Si nous disons donc que toutes les especes d'animaux furent conseruees en l'Arche de Noé, il s'en suit que les animaux, de l'espece desquels il ne s'en trouue en d'autres endroits qu'és Indes, y ayent passé de ce continent, tout ainsi comme nous auons dit de autres animaux qui nous sont cogneus. Cela supposé, ie demande comme il est possible qu'il n'en soit resté par deçà aucun de leur espece, & comment il s'en trouue seulement par delà, où ils sont comme voyageurs & estrangers. C'est à la verité vne question qui m'a long temps tenu en perplexité. Ie dy pour exemple, si les moutons du Peru, & ceux qu'ils appellent Pacos, & Guanacos, ne trouuent point en d'autres regions du monde qui les a portez au Peru, ou comment y ont-ils esté, veu qu'il n'est demeuré aucune apparence ny reste d'iceux en tout ce monde? Que si ils n'ont point passé d'une autre region, comment sont-ils formez & produits par delà? Par auanture Dieu a-il fait vne autre nouvelle creation d'animaux? Ce que ie dy de ces Pacos & Guanacos ie dy de mil autres differentes especes d'oiseaux & d'animaux de forest, qui iamais n'ont esté cogneus, ny de figure, ny de nom, & desquels il n'est fait aucune mention, soit entre les Latins, soit entre les Grecs, ou quelques autres nations de

monde. Il faut donc dire que combien que tous
 animaux soient sortis de l'Arche, neantmoins
 par vn instinct naturel & prouidence du ciel, di-
 vers genres d'iceux s'espartirent en diuerses re-
 gions, en aucunes desquelles ils se trouuerent si-
 seulement, qu'ils n'en voulurent point partir: ou s'ils
 sortirent, ne se conseruerent, ou bien en fin de
 temps ils perirent totalement, comme l'on void
 au riuier en beaucoup de choses: car si l'on y veut
 regarder de pres, on trouuera que ce n'est pas tant
 seulement vne chose propre & particuliere des In-
 des, mais aussi generale en beaucoup d'autres re-
 gions & prouinces de l'Asie, d'Europe & d'Afrie-
 que, esquelles l'on dit qu'il y a certaines especes
 d'animaux qui ne se trouuent point en d'autres
 regions, au moins s'il s'en trouue ailleurs, l'on
 cognoist qu'ils y ont esté portez de là. Puis
 donc que ces animaux sont sortis de l'Arche,
 comme pour exemple, les Elephans que l'on
 trouue seulement en l'Inde Orientalle, & de là
 sont communiquez en d'autres regions, nous
 pourrions dire autant de ces animaux du Pe-
 ru, & des autres des Indes, qui ne se trouuent
 en aucune autre partie du monde. L'on peut bien aussi
 considerer sur ce sujet, si tels animaux different
 d'une espece, & essentiellement de tous les autres,
 ou si ceste leur difference est accidentelle, la-
 quelle peut y auoir esté causee par diuers acci-
 dens, comme nous voyons au lignage des hom-
 mes, que les vns sont blancs, & les autres sont
 noirs, les vns geans, les autres nains, & en l'es-
 pece des singes, les vns n'ont point de queue,
 les autres en ont: entre les moutons, les vns

sont rez, & les autres velus, les vns grâds & forts, qui ont le col fort long, comme ceux du Peru, & les autres foibles & petits, ayans le col court comme ceux de Castille. Mais pour en parler plus sagement, qui voudra par ce discours, en mettant seulement ces differences accidentales, conseruer la propagation des animaux és Indes, & les reduire à ceux d'Europe, prēdra vne charge, de laquelle il pourra mal-aisément sortir à son honneur. Car si nous deuons iuger les especes d'animaux par leurs proprietēz, ceux des Indes sont si differēds, que c'est appeller l'œuf chastaigne, de le vouloir reduire aux especes cogneuēs de l'Europe.

Des oiseaux qui sont propres ès Indes.

CHAP. XXXVII.

IL y a aux Indes de plusieurs sortes d'oiseaux remarquables, soit qu'ils soient de la mesme espece de ceux d'icy, ou autres differēts. Ils apportent de la Chine certains oiseaux qui n'ont point de pieds aucunement, & tout leur corps est quasi plume. Ils ne s'assient point en terre, mais ils se pendent aux rameaux par des fillets, ou plumes qu'ils ont, & ainsi se reposent comme des moufches, & choses aériennes. Au Peru il y a de oiseaux qu'ils appellent Tomineios, si petits, qu'ils ont beaucoup de fois i'ay douté les voyant voler, c'estoient abeilles, ou papillons : mais à la verité ce sont oiseaux. Au contraire ceux qu'ils appellent condores, y sont d'une extreme grandeur, & d'une telle force, que non seulement ils ouurent & despecent vn moutō, & le mangent, mais au

un veau tout entier. Ceux qu'ils appellent Auras,
 les autres poullazes (lesquelles ie croy quant à
 moy estre du gēre des corbeaux) sont d'une estrā-
 legereté, & ont la veuë fort aiguë, estans fort
 propres pour nettoyer les citez, d'autant qu'ils
 y laissent aucunes charongnes, ny choses mor-
 ses. Ils passent la nuit sur les arbres, ou sur les ro-
 chers, & au matin ils viennent aux citez se met-
 tre sur le sommet des plus hauts edifices, d'où
 ils espient & attendent leur prise. Leurs petits
 ont le plumage blanc, comme l'on raconte des
 corbeaux, & changent le poil en noir. Les guaca-
 ayac, sont oiseaux plus grands que perroquets,
 leur ressemblent en quelque chose, ils sont esti-
 mez pour la diuerse couleur de leur plumage, qui
 est fort beau, & fort agreable. En la neufue Espa-
 gne il y a abondance d'oiseaux, d'un excellēt plu-
 mage, de sorte qu'il ne s'en trouue point en Eu-
 rope qui en approchent, comme l'on peut voir
 par les images de plumes qu'ils apportent de là,
 lesquels avec beaucoup de raison sont prisez &
 estimez, donnans occasion de s'esmerveiller que
 l'on puisse faire avec des plumes d'oiseaux une
 peinture si delicate & si parfaitement esgale, qu'ils
 semblent proprement estre de vrayes couleurs de
 peinture, & ont vn œil & vn regard si gay, si vif, &
 agreable, que le peintre n'en peut pas faire de si
 beaux avec son pinceau & ses couleurs. Quelques
 Indiens, bons ouuriers & experts en cet art, pour-
 raient de ces plumes, & representent parfaite-
 ment ce qu'ils voyent peint avec le pinceau, de
 telle façon que les peintres d'Espagne n'ont en
 ce point aucun auantage sur eux. Le precepteur

du Prince d'Espagne Dom Philippe, luy donna trois estampes, ou pourtraits faits de plume, comme pour mettre en vn breuiare, lesquelles son Alteſſe mōſtra au roy Dom Philippe noſtre ſieur ſon pere, leſquels ſa majeſté contemplant, & regardant de pres, dit qu'il n'auoit iamais veu en œuvre ſi petite vne choſe de ſi grande perfection & excellence. Comme on eut vn iour preſenté à la Saincteté de Sixte cinquième, vn autre quarre plus grand, où eſtoit pourtrait ſainct François, & qu'on luy euſt dit que les Indiens faiſoient cela de plume, il le voulut eſprouuer, touchant des doigts le tableau, pour voir ſi c'eſtoit plume, d'autant que cela luy ſembloit choſe merueilleuſe d'eſtre ſi proprement agencé, que la veüe ne pouoit iuger & diſcerner ſi c'eſtoient couleurs naturelles de plume, ou ſi elles eſtoient artificielles de pinceau. C'eſt vne choſe fort belle que les rayz & regard que jette vn vert, vn orangé comme doré, & autres couleurs fines, & vne choſe digne de remarquer, que les regardans d'vne autre façon on les void comme couleurs mortes. Ils font les meilleures & plus belles images de plume, en la prouince de Mechouacan, & au bourg de Paſcaro. La façon eſt qu'avec de petites pincés delicates ils arrachent les plumes des meſmes oiſeaux morts, & avec vne colle deſſiée qu'ils ont, les vont attachant legerement, & poliement. Ils prennent ces plumes ſi delicates, & petites de ces oiſeaux, qu'ils appellent au Peru, Tomincios, ou d'autres ſemblables, qui ont de tres-parfaites couleurs en leurs plumes. Les Indiens outre ces images, ſe ſeruoient des plumes en beaucoup

autres ouvrages fort precieux , specialement pour l'ornement des rois & seigneurs de leurs temples & idoles. Car il y a aussi d'autres grands oiseaux qui ont des plumes excellentes , & tres-belles , dequoy ils faisoient des pannaches , & des images bigarrez , specialement quand ils alloient en guerre , les enrichissant d'or & d'argent d'une maniere artificieuse , qui estoit vne chose de grand prix. Les mesmes oiseaux y sont encore aujourd'huy , mais ils n'en sont pas tant curieux , & n'en font plus tant de pannaches, ny de gentillesses comme ils fouloient. Il y a aux Indes d'autres oiseaux du tout contraire à ceux-cy de si riche plumage , lesquels outre ce qu'ils sont laids , ne seruent d'autre chose que de faire de la fiente , & neantmoins ne sont-ils pas peut-estre de moindre profit. J'ay consideré cela m'esmerueillant de la providence du Createur , qui a ainsi ordonné que les autres creatures seruent aux hommes. En quelques Isles ou Phares qui sont joignant la coste du Peru , l'on void le long des pics & montagnes toutes blanches , & diroit-on à voir que ce seroit de la neige , ou que tout y est vne terre blanche, mais ce sont des monceaux de la fiente de ces oiseaux marins qui vont là continuellement fienter , & y en a si grande abondance , qu'elle se hausse plusieurs aulnes , voire plusieurs lances en haut : ce qui semble chose fabuleuse. Ils vont avec des basteaux à ces isles , seulement pour charger ceste fiente , pource qu'il n'y a autre fruit , grand ny petit en icelles : & est ceste fiente si commode & si profitable , que la terre qui en est fumee

rapporte du fruit en fort grand'abondance. Ils appellent ceste fiente guano, d'où a prins le nom la vallee qu'ils disent de limaguana, es vallees du Peru, où ils se seruent de ceste fiente, & est la plus fertile de ce terroir. Les coings, grenades, & autres fruits y excèdent en grandeur & bonté toutes les autres, & disent que c'est pource que l'eau avec laquelle ils les arrousent passe par de la terre fumée de ceste fiente, qui cause la beauté de ce fruit. Tellement que ces oiseaux n'ont pas seulement la chair pour seruir de viande, le chat pour la recreation, la plume pour l'ornement & gaillardise, mais aussi leur fiente sert pour engraisser la terre. Ce qui a esté ainsi ordonné par le Createur souverain pour le service de l'homme, afin qu'il se ressouviene de recognoistre & estre loy à celui duquel tout son bien procede.

Des bestes de chasse.

CHAP. XXXVIII.

QUatre les animaux de chasse dont nous auon parlé, qui sont communs es Indes & à l'Europe, il y en a d'autres qui se trouuent par delà dont ie ne sçache point qu'il y en ait par deçà, si non que parauanture ils y ayent esté apportez de ces parties là. Ils appellent Sainos, des animaux qui sont faits comme petits porcs, qui ont ceste chose estrange d'auoir le nombril sur l'eschine du dos. Ceux-là vont par les bois en troupes, ils sont cruels sans estre aucunement craintifs, au contraire ils assailēt & ont des crocs comme rasoirs avec lesquels ils font de dangereuses bleiſeures &

ncisions, si ceux qui les chassent ne se mettent en
 eu de sauue-garde. Ceux qui les chassent pour
 es tuer plus seurement montent en des arbres, où
 continet les sains ou porcs accourent & ar-
 uent en troupe à mordre l'arbre quand ils ne
 euent nuire à l'homme, & alors du haut avec
 ne lance ils blessent & tuent ceux qu'ils veulēt.
 s sont tres bons à māger, mais il est besoin aussi
 ost leur oster & couper ce rond qu'ils ont au
 ombriil de l'espine, car autrement dans vn iour
 s se corromproient. Il y a vne autre race de pe-
 ts animaux qui ressemblent à des cochons de
 ict, & les appellent Guadatinais. Je doute s'il y
 oit aux Indes auant que les Espagnols y vins-
 ent, des porcs de la mesme espece de ceux d'Eu-
 pre, d'autant qu'en la descouuerte des isles de
 alomon, il est dit qu'ils y trouuerent des poulles
 e des porcs d'Espagne. Mais quoy que ce soit,
 est vne chose certaine que ce bestial a multipliē
 resque en toutes les parties des Indes fort abō-
 amment. Ils en mangent la chair fraische, la
 ennent aussi saine & bonne comme si c'estoit du
 outon, comme en Carthagene en quelques en-
 roits ils sont deuenus sauuages & cruels, & leur
 it-on la chasse comme à des sangliers, ainsi que
 on void en sainct Dominique, & ès autres isles
 le bestial s'est habituē aux forests. En quelques
 droits ils les nourrissent avec le grain de mays,
 t ils s'engraissent merueilleusement, afin d'en
 uoir le sain, dont ils vsent à faute d'huile: en au-
 ins lieux l'on en fait des jambons, comme en
 olluca de la neufue Espagne, & en Paria du Pe-
 a. Retournant donc à ces animaux de pardelà,

tout ainsi comme les sains sont semblables aux
 porcs, quoy qu'ils soient plus petits: ainsi les dan-
 tes ressemblēt aux petites vaches, combien qu'ils
 ressemblent mieux à des mulles, pour n'auoir
 point de cornes. Le cuir de ces animaux est fer-
 estimé pour des collets & autres couuertes, &
 sont si durs qu'ils resistent à quelque coup que
 soit. Et comme les dantes sont defendus par la
 force & durescé de leur cuir, ceux qu'ils appellent
 armadillos le sont aussi par la multitude des es-
 cailles qu'ils ont, lesquels s'ouurent & se serrent
 comme ils veulent en façon de cuirasse. Ce sont
 des petits animaux qui vont par les bois, lesquels
 ils appellēt armadillos, à cause de la defense qu'ils
 ont se mettās dans leurs coquilles, & les descou-
 urant quand ils veulent. I'en ay mangé, & ne me
 semble pas chose de grand' valeur: mais la chair
 des yquanas est vn meilleur manger, combien
 qu'ils soient hideux & horribles à la veüe: car ils
 ressemblent aux vrais lezards d'Espagne, en ce
 qu'ils soient d'vn genre ambigu & douteux, dau-
 tant qu'ils vont à l'eauë, & sortans en terre mon-
 tent aux arbres du riuage, & comme ils se jettent
 des arbres en l'eauë, les bateaux se mettent de-
 souz qui les recueillent. Les chinchilles est vn au-
 tre genre de petits animaux comme escurieux. Ils
 ont vn poil merueilleusement doux & lissé, &
 porte l'on leurs peaux comme vne chose exquisi-
 & salutaire pour eschauffer l'estomach & les par-
 ties qui ont besoin de chaleur moderee. Ils font
 des couuertes & des castellongnes du poil de
 ces chinchilles, & se trouuent en la Sierre du Pe-
 ru, où il y a mesme vn petit animal fort commu-

qu'ils appellent cuyes, que les Indiens estiment pour vn tres-bon mäger, & ont accoustumé d'offrir souuent en leurs sacrifices ces cuyes. Ils sont comme petits connins, & ont leurs creux & tanières dans la terre, & en quelques lieux ont mis toute la terre: les vns sont gris, les autres blâcs & les autres meslez. Il y a d'autres petits animaux qu'ils appellent Viscachas, qui sont comme des lièvres, combien qu'ils soient plus grands, auxquels ils font la chasse, & les mangent. Des vrais lièvres il y en a assez grand nombre pour la chasse en quelques endroits. L'on trouue aussi des connins au royaume de Quitto, mais les bons y sont venus d'Espagne. C'est vn autre animal estrange, que celui lequel pour son excessiue pesanteur & difficulté à se mouuoir, ils appellent Perico-lige, ou petit Pierre le Leger. Il a trois ongles à chaque main, & meut ses pieds & ses mains comme un compas, & fort pesamment, & ressemble de pres à vne guenon. Il a vn cry hautain, il monte sur les arbres, & mange des fourmis.

Des Micos ou Guenons des Indes.

CHAP. XXXIX.

PAR toutes les montagnes de ces isles de la terre ferme, & des Andes, il y a vn nombre infiny de Micos ou guenons qui sont de la race des singes, mais differents en ce qu'ils ont vne queue, & vne oreille fort lōgue, Et y en a entr'eux quelques races qui sont trois fois plus grâds, voire quatre que les autres. Les vns sōt du tout noirs, les autres bais

les autres gris, & les autres tachetez, & meslez. Leur legereté & leur façon de faire est admirable pour ce qu'il semble qu'ils ayent de la raison & du discours à cheminer par les arbres, en ce qu'ils veulent presque imiter les oiseaux. En allant du Nom de Dieu en Panama, ie veids en Capira qu'une de ces guenons sauta d'un arbre en l'autre qui estoit de l'autre costé de la riuere, ce qui me fit beaucoup esmerueiller. Ils sautent où ils veulent s'entortillans la queue en vne branche pour se branler, & quand ils veulent sauter en vn lieu éloigné, & qu'ils ne peuuent d'un saut y atteindre ils vsent alors d'une gentille façon, qui est qu'ils s'attachent à la queue les vns des autres, & forment par ce moyen comme vne chaine de plusieurs. puis après ils s'eslancent & se jettent auant, & le premier estant aidé de la force des autres, atteint où il veut, & s'attache en vn rameau, puis il aide & soustient tout le reste iusques à ce qu'ils soient tous paruenus attachez, cōme i'ay dit, à la queue les vns des autres. Ce seroit chose longue à raconter quelles folies, embusches & trauerfes, & les jeux & gaillardises qu'ils font quand on les dresse: lesquelles ne semblent pas venir d'animaux brutaux, mais d'un entendement humain. Te veids vn en Carthagene en la maison du Gouverneur, tellement dressé, que les choses qu'il faisoit sembloient incroyables. Ils l'enuoyent à la tuerne pour auoir du vin, & luy mettoient en vne main de l'argent, & le pot en l'autre, & n'estoit pas possible de luy tirer l'argent de la main iusques à ce qu'on luy eust donné le pot plein de vin. Si les enfans le rencontroient par la rue, & qu'il

vinssent agasser ou luy jeter des pierres, il mettoit bas le pot d'un costé & sur les pierres, ruant de sa part contre les enfans, iusques à ce qu'il eust meuré le chemin, puis retournoit à porter son pot: & qui plus est, encor qu'il fust bon beuveur de vin (comme plusieurs fois ie luy en ay veu boire lors que son maistre luy en jettoit d'enhaut) neantmoins il n'y eust iamais touché qu'on ne luy en eust donné congé. Ils me dirét mesme que si il voyoit des femmes fardees, il se jettoit sur elles, & leur tiroit la coiffeure, les desaccommodant & les voulant mordre. Cecy pourra estre adition, pource que ie ne l'ay point veu: mais ie ne pense point qu'il y ait animal qui plus approche de la conuersation humaine que ceste race de venons. Ils en racontent tant de choses, que de leur que l'on ne pense que i'adiouste foy à des fables, ou que l'on ne les tiene pour telles, ie trouue meilleur de laisser ce sujet, & conclure ceste matiere, en benissant l'auheur de toutes creatures, de ce qu'il a voulu creer vne espece d'animaux seulement pour la recreation & le plaisir des hommes. Quelques-vns ont escrit que l'on apportoit ces vicicos ou guenons à Salomon de l'Inde Occidentale, mais ie croy de ma part que c'estoit de l'Orientale.

Des vicignes & tarugues du Peru.

CHAP. XL.

NTRE les choses remarquables des Indes du Peru sont les vicignes & moutons du Peru qu'ils appellent, qui sont des animaux trai-

étables, & de beaucoup de profit. Les vicugnes sont sauvages, & les moutons est vn bestial domestique. Quelques-vns ont pensé que les vicugnes sont ce qu'Aristote, Plin & autres auteurs traittent, quand ils escriuent de ce qu'ils appellent Capreas, qui sont cheures sauvages, & leur portent certainement quelque ressemblance pour la legereté qu'ils ont à aller par les bois & montagnes, & pour ressembler ainsi en quelque chose aux cheures, mais en effect elles ne sont point d'une mesme espece : car les vicugnes n'ont point de cornes, mais celles là en ont, comme Aristote raconte. Cene sont point non plus les cheures de l'Inde Orientale, de l'espece desquels ils tirent les pierres de bezaar : car s'ils sont de ce genre, ce seroit vne espece diuersé : comme en la race des chiens l'espece du mastin est autre que celle du leurier. Les vicugnes du Peru ne sont point aussi les animaux qui portent la pierre de bezaar en la prouince de la neufue Espagne, lesquels ils appellent là bezaars, d'autant que ceux là sont de l'espece des cerfs & venaison. Neantmoins ie ne sçache autre partie du monde où il y aye de ces animaux sinon au Peru & en Chille qui sont prouinces ioignantes l'une de l'autre. Les vicugnes sont plus grandes que les cheures & plus petites que les veaux. Ils ont le poil tirant à couleur de rose seche, quelque peu plus claire ils n'ont point de cornes comme les cerfs & capreas. Ils paissent & se retirēt es endroits les plus hautains des montagnes, qu'ils appellent Pugnans. La neige ny la gelee ne les offense point, au contraire il semble qu'elle les recree. Ils vôt en trou

ne, & courent tres-legerement. Quand ils rencontrent des voyageans ou quelques bestes, ils enfuyent comme bestes fort timides, & en fuyant les chassent deuant eux leurs petits. L'on ne sapperçoit point qu'ils multiplient beaucoup. C'est pourquoy les Rois Inguas auoient defendu la chasse des vicignes, si ce n'estoit pour leurs festes, & par leur commandement. Quelques-vns se plaingnent que depuis que les Espagnols y sont entrez, l'on a donné trop de licence à la chasse des vicignes, & qu'ils sont diminuez pour ceste occasion. La maniere de chasser dont les Indiens se seruent est de ce chaco, qui est qu'ils s'amassent plusieurs hommes ensemble, quelquefois iusques à cent ou trois mil, voire dauantage, & entourant un grand espace de bois, vont chassant la venaison, iusques à ce qu'ils se soient ioints de tous costez, par ce moyen ils se prennent d'ordinaire de cent à quatre cens ou enuiron, & lors ils prennent ce qu'ils veulent, laissant aller le reste, spécialement les femelles pour la multiplication. Ils sont accoustumés de tondre ces animaux, & de faire de leur laine des couuertes & castelognes de grand prix, pource que ceste laine est comme vne laine blanche qui dure long temps, & comme la couleur est naturelle & non point de teinture, elle est perpetuelle. Les estoffes faites de ceste laine sont fort fraisches & fort bonnes pour le temps de chaleurs, & tiennent qu'elles sont profitables pour l'inflammation des reins, & autres parties imperans la chaleur excessiue. La mesme vertu a ceste laine quand elle est mise en des matelas. C'est pourquoy quelques-vns en vsent à ceste fin, pour

l'experience qu'ils en ont. Ils disent dauantage que ceste laine ou couuerture faite d'icelle est me
decinale pour d'autres indispositions, comme
pour la goutte: toutesfois ie n'ay pas cognoissance
ce qu'on en ait fait aucune experience certaine.
La chair de ces vicignes n'est pas bonne, enco
que les Indiens la mangent, & qu'ils en font de l
cecine ou chair sechee, pour les effects de la me
decine. Je diray ce que i'ay veu cheminant par l
Sierre du Peru, i'arriuy en vn tambo ou hostelle
rie vn soir, estant affligé d'une terrible douleur
des yeux, tellement qu'il me sembloit qu'ils vou
loient sortir dehors (qui est vn accident leque
ordinairement aduient en ces parties là, dauant
que l'on passe des lieux couverts de neige, qu
cause cet accident en les regardant.) Estant don
couché avec telle douleur que ie perdois presqu
patience, arriua vne Indienne qui me dit: Pre
mets toy cela aux yeux, & tu seras guarý: c'esto
vn morceau de chair de vicigne tuee nouuelle
ment, & encor toute sanglante. I'vsay de cest
medecine, & incontinent ceste douleur s'appais
& peu de temps apres me quitta du tout. Outre
les chacos que i'ay dit, qui est la façon generale
plus commune de chasser és Indes, ils ont accou
stumé d'en vser d'une autre particuliere pour l
prendre, qui est, qu'en approchant assez prés i
jettent des cordeaux avec certains plombs, qu
prennent & se messent entre leurs pieds, & l
empeschét qu'ils ne peuuent courir, par ce moy
ils prennent la vicigne. La principale raison
pourquoy cet animal est estimé, est à cause d
pierres de bezaar qui se trouuēt en luy, desquell
no

ous traitterons cy-apres. Il y a vn autre genre d'animaux, qu'ils appellent tarugas, lesquels aussi sont sauuages, & sont plus legers que les vicognes. Ils sont plus grands de corps, & ont vne valeur plus seche. Ils ont les oreilles molles & pendantes, & ne marchēt point en troupes comme les vicognes, à tout le moins ie n'en ay point veu que de seules, & communément en des lieux es-hauts. L'on tire mesme des pierres de beazaar de ces tarugues, lesquelles sont plus grandes, & ont plus d'operation & de vertu.

Des Pacos, Guanacos & moutons du Peru.

CHAP. XLI.

Il n'y a chose au Peru de plus grande richesse & profit que le bestial du pays, que les nostres appellent moutons des Indes, & les Indiens en l'ange generale l'appellent Lama. Car tout bien consideré, c'est l'animal du plus grand profit, & de la moindre despense de tous ceux que l'on cognoisse. Ils tirent de ce bestial la viande & le vestement, comme ils font des brebis en Espagne. Dauantage ils en tirent la commodité de la charge & de la voiture, de tout ce qu'ils ont de besoin, attendu qu'il leur sert à porter leurs charges, & d'autre costé il n'est point de besoin de le pendre à les ferrer, ny en selles ou en bafts, & on plus en auoine: mais il sert ses maistres gratuitement, se contentant de l'herbe qu'il trouue parmy les champs: de maniere que Dieu les a pourueus de brebis & de iumens en vn mesme animal. Et comme c'est vne nation pauvre, il a

voulu aussi les exempter en ce point de coust & de despense, pource qu'il y a beaucoup de pasturages & herbages en la Sierre, & ce bestial n'a point besoin d'autre coust. Il y a deux especes de ces moutōs ou Lamas, les vns desquels ils appellent pacos ou moutons portelaine, & les autres sont rez & de peu de laine, aussi sont-ils meilleurs pour la charge: ils sont plus grands que des grāds moutōs, & moindres que des veaux, & ont le col fort long à la semblance d'un chameau, dont ils ont bien besoin: car estans hauts & esleuez de corps, ils ont besoin d'un col ainsi long, pour ne sembler point difformes. Ils sont de diuerses couleurs, les vns tout blancs, les autres noirs, les autres gris, & les autres meslez, qu'ils appellēt Moromoro. Les Indiens auoient de grandes superstitions à choisir ces animaux pour les sacrifices, de quelle couleur ils deuoient estre, selon la diuersité des saisons & des sacrifices. La chair en est bonne, encor quelle soit dure, mais celle de leurs aigneaux est la meilleure, & la plus delicate que l'on scauroit manger, toutesfois l'on n'en consume pas beaucoup à manger, pource que le principal fruit & profit qu'ils rapportent est la laine pour faire les draps, & le seruice qu'ils font à portelaine charge. Les Indiens mettent la laine en œuvre, & font des estofes, dont ils se vestent, l'une qui est grossiere & commune, qu'ils appellent hanasca, & l'autre fine & delicate, qu'ils appellent Cumbi. De ce Cumbi ils font des tapis de tables, des couuertes, & autres ourrages exquis, qui sont de longue duree, & ont vn assez beau lustre, approchant comme du misoye: & ce qu'ils ont de fin

alier, est leur façon de tistre la laine, d'autant
 qu'ils font à deux faces tous les ouurages qu'ils
 eulēt, sans que l'on voye aucun finit ny bout en
 toute vne piece. L'Ingua Roy du Peru auoit de
 grands maistres ouuriers à faire ceste matiere de
 Cumbi, & les principaux residioient au quartier
 de Capachica, ioignant le grand lac de Titicaca.
 Ils teignent ceste laine de diuerses couleurs tres-
 belles, avec plusieurs sortes d'herbes, de laquelle
 ils font beaucoup de differens ouurages, de gros-
 sers, ou communs, & de fins. Tous les Indiens &
 Indiennes y trauaillent en la Sierre, & ont leurs
 mestiers en leur maison, sans qu'ils ayent besoin
 d'acheter ny faire faire les estofes qu'ils vsent
 chez eux. Ils font de la chair de ce bestial: du Cus-
 chargui, ou chair sechée, qui leur dure long tēps,
 & en font grand estime. Ils ont accoustumé de
 conduire des bandes de ces moutons, chargez
 comme voituriers, & vont en vne bande trois
 cens ou cinq cens, voire mil moutons, lesquels
 portent du vin, du mays, du coca, du chuno,
 du visargent, & touté autre sorte de marchandie,
 & qui plus est de l'argent, la meilleure de tou-
 tes. Car l'on porte les barres d'argent depuis Po-
 tuzi iusques en Ariqua, où il y a soixante & dix
 lieues, & auoient autresfois accoustumé de les
 porter à Arequippa, qui sont cent cinquante
 lieues. Je me suis beaucoup de fois esmerueillé
 de voir ces troupes de moutons chargez de
 vin & deux mil barres d'argent, & beaucoup
 d'auantage, qui sont plus de trois cens mil du-
 ats, sans autre garde ny escorte, que quelques
 Indiens, qui seruent seulement pour guider les

moutons, & les charger & descharger, ou pour plus quelque Espagnol, & dorment ainsi toute les nuicts au milieu des champs, sans autre garde que cela: & neantmoins en vn si long chemin, & avec si peu de garde, l'on ne trouue iamais qui ait faite, ou perte d'aucune chose sur vn si grand nombre d'argent, tant est grande la seureté de sous laquelle on chemine au Peru. La charge qu'on porte ordinairement vn de ces moutons, est comme de quatre ou six arrobes, quand le voyage est long, ils ne cheminent par iour que deux ou trois lieuës, ou quatre pour le plus. Les moutonniers qu'ils appellent, qui sont ceux qui conduisent les troupes & bandes, ont leurs gistes & repaires ordinaires, qu'ils cognoissent où il y a de l'eauë, & des pasturages, & là ils deschargent & font leurs tentes, y faisans du feu & accommodés leur manger, & ne sont pas trop mal, encore que ce soit vne façon de cheminer assez flegmatique & tardive. Quand il n'y a point plus d'vne iournee de chemin à faire, vn de ces moutons porte bien huit arrobes pesant, & dauantage, & chemine avec sa charge vne iournee entiere de huit ou dix lieuës, ainsi qu'en ont vsé de pauures soldats qui cheminoient par le Peru. Tout ce bestial plait en vn air froid, & pour ceste occasion il trouue bien en la Sierre, & meurt aux Lanos, cause de la chaleur. Il arriue quelquesfois que le bestial est tout couuert de glace & de gelee, neantmoins demeure sain, & se porte fort bien. Les moutons rez sont plaisans à regarder, pour qu'ils s'arrestent au chemin, & haussent le col, regardans les personnes fort attentiuellement, & d'

neurent là ainsi vne longue espace de temps sans
 e mouuoir ny faire semblant de crainte ; ny d'es-
 ouuement: ce qui donne occasion de rire, les
 oyant ainsi arreztez ; encor que quelquesfois ils
 espouuentent subitement, & s'en courent avec
 charge, iusques aux plus hauts rochers. De fa-
 on que ne les pouuās atteindre, on est contrain-
 t de les tuer, & tirer à l'arcbuze, de peur de perdre
 les barres d'argent, qu'ils portent quelquesfois.
 Les Pacos se faschèt & s'obstinent contre la char-
 ge, se couchans avec icelle, sans qu'on les puisse
 faire releuer, mais plustost se laisserōt-ils couper
 en mil pieces que de se mouuoir, quand ce despit
 leur vient, d'où est venu le prouerbe qu'ils ont au
 seru, de dire que quelqu'un s'est empacqué, pour
 signifier qu'il s'est obstiné: d'autant que quand ces
 animaux se faschent, c'est avec excez. Le remede
 que les Indiens ont alors, est de s'arrezter, & s'as-
 seoir aupres du Paco, & luy faire beaucoup de ca-
 chettes, iusques à ce qu'il oste sa fascherie, & qu'il
 se releue, & aduient quelquesfois qu'ils sont con-
 traints d'attendre deux ou trois heures, iusques à
 ce qu'il soit desempacqué & desennuyé. Il leur
 aduient vn mal comme de la galle, qu'ils appellent
 carache, qui les fait mourir ordinairement. Les
 anciens auoient en ce vn remede, d'enterrer tou-
 te vifue celle qui auoit le carache, de peur qu'elle
 s'en infectast le reste, pource que c'est vn mal fort
 contagieux, & qui va de l'un à l'autre. Vn Indien
 qui aura vn ou deux de ces moutons n'est pas re-
 puté pauvre, car vn de ces moutons de la terre
 vaut six & sept pezes essayez, & dauantage, selon-
 le temps & les lieux.

Des pierres besaars.

CHAP. XLII.

LA pierre besaar se trouue en tous ces animaux, que nous auons dit cy dessus, est propre & particuliers du Peru, de laquelle quelques auteurs de nostre temps ont escrit des liures entiers, que pourront voir ceux qui en voudront auoir plus particuliere cognoissance. Pour le subiet present, il suffira de dire que ceste pierre qu'ils appellent bezaar, se trouue en l'estomac & ventre de ces animaux, quelquesfois vne seule, & quelquesfois deux, & trois, & quatre. Elles sont beaucoup differentes entre elles, en la forme, en la grandeur, & en la couleur: d'autant que les vnes sont petites comme auelines, & encore moindres, les autres sont comme des noix, les autres comme des œufs de pigeon, & quelques vnes aussi grandes comme vn œuf de poule, & en ay veu d'aucunes de la grandeur d'vn orange: en la forme les vnes sont de forme ronde, les autres d'oualle, les autres de façon de lertille, & de plusieurs autres formes. Pour la couleur, il y en a de noires, de blanches, de grises, de verd brunes, d'autres qui sont comme de pierres. Ce n'est pas vne regle certaine, que de regarder la couleur, ny la figure, pour iuger quelles sont les meilleures, ou les plus fines. Toutes ces pierres sont formees & composees de diuerses tunicques, ou pellicules, & les vnes sur les autres. En la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, l'on trouue de ces pierres en diue

es fortes d'animaux, fiers & domestiques ; com-
 me les Guanacos, les Pacos, les Vicunes, & les Ta-
 rugues, d'autres y adioustent vne autre espece,
 qu'ils disent estre cheures sauvages, & sont cel-
 les que les Indiens appellent Cypris. Ces autres
 fortes d'animaux sont fort cogneuës au Peru, &
 nous en auons desia traitté cy dessus. Les Guanacos
 ou moutons du pays, & les Pacos, ont commu-
 nement les pierres plus petites, & noires, &
 ne sont pas tant estimees, ny approuuees, pour
 l'usage de la medecine. On tire les plus grosses
 pierres de bezaar, des vicunes, & sont grises, ou
 blanches, ou de verd obscur, lesquelles sont te-
 nues pour les meilleures. L'on estime que celles
 des Tarugues sont les plus excellentes, dont il y
 en a quelques-vnes bien grosses, elles sont com-
 munement blanches, tirans sur le gris, & ont leurs
 pellicules & pellicules communement plus gros-
 ses & espaisces que les autres. L'on trouue la
 pierre bezaar esgallement autant aux males,
 qu'aux femelles. Tous les animaux qui l'engen-
 trent, ruminent, & ordinairement paissent par-
 my les neiges, & les roches. Les Indiens racon-
 tent de tradition & enseignement de leurs peres
 & anciens, qu'en la prouince de Xaura, & en
 les autres prouinces du Peru, il y a plusieurs her-
 bes & animaux venimeux, lesquels empoison-
 nent l'eauë, & les pasturages, où ils boient &
 mangent, & où ils fleurët. Desquelles herbes veni-
 meuses il y en a vne qui est fort cogneuë de la vicu-
 ne par vn instinct naturel, & des autres animaux
 qui engendrent la pierre bezaar, lesquels mangent
 ceste herbe, & par le moyë d'icelle ils se preseruent

du poison, des eaux & des pasturages, & ainsi disent-ils que de ceste herbe se forme en leur estomach ceste pierre, d'où elle tire toute la vertu qu'elle a contre le poison, & ses autres operations merueilleuses. C'est l'opinion & tradition de Indiens, descouuerte par des personnes fort experimentez au royaume du Peru, ce qui s'accorde avec la raison, & avec ce que Pline raconte de cheures montagneres, lesquelles se nourrissent & paissent de poison, sans qu'il leur face mal. Les Indiens interrogez pourquoy les moutons, les vaches, cheures, & veaux, de l'espece de ceux de Castille, n'ont pas la pierre de bezaar, veu qu'ils paissent és mesmes roches que font les autres, respondent qu'ils ne croient pas que ces susdits animaux de Castille mangēt ceste herbe, & qu'ils ont mesme trouué la pierre bezaar en des Cerfs & des Daims. Cela semble s'accorder avec ce que nous sçauons, qu'en la neufue Espagne il se trouue de pierres de bezaar, combiē qu'il n'y ait point de vicugnes, de Pacos, de Tarugues, ny de Guana cos, mais seulement des cerfs, en quelques-uns desquels l'on trouue ceste pierre. Le principal effect de la pierre bezaar est contre le venin & maladies venimeuses, encor qu'il y ait sur ce diuerses opinions, & quelques-uns tiennent cela pour moquerie, & les autres en font des miracles. Comment que c'en soit, c'est vne chose certaine qu'elle est de grande operation quand elle est appliquee à temps d'une façon conuenable, ainsi que les herbes, & à des personnes capables & disposées: car il n'est pas de medecine qui guarisse infailliblement tousiours. En Espagne & en Itali

Plin. lib.

10. c. 72.

on a veu d'admirables effects de ceste pierre cõ-
 tre le Tauerdette, qui est vne espece de peste, mais
 on pastant au Peru. L'on l'applique pillée &
 mise en quelque liqueur qui se puisse accommo-
 der pour la guerison de la melancholie, mal-ca-
 uc, fieures pestilentieuses, & pour plusieurs for-
 mes de maladies. Les vns la prennent avec du vin,
 les autres avec du vin-aigre, avec eauë dazahac,
 de langue de bœuf, de bourraches, & d'autres for-
 mes, que diront les medecins & apotiquaires. La
 pierre de bezaar n'a aucune saueur propre, com-
 me mesme le dit Rasis Arabe. L'on en a veu quel-
 ques experiences remarquables. & n'y a point de
 doute que l'Autheur de tout cet Vniuers n'ait
 donné de grandes vertus à ceste pierre. Les pier-
 res de bezaar qui viennent de l'Inde Orientale,
 ont le premier lieu d'estime entre ces pierres, les-
 quelles sont de couleur oliuastre, le second celles
 du Peru, & le troisieme celles de la neufue Espa-
 gne. Depuis que l'on a commencé de faire estat
 de ces pierres, ils disent que les Indiens en ont so-
 phistiqué, & fait d'artificielles, & plusieurs quand
 ils voyent de ces pierres plus grandes que les or-
 dinaires, croyent que ce sont pierres faulses, &
 vne tromperie: neantmoins il y en a de grandes
 fort fines, & de petites qui sont contrefaites. L'es-
 preuue & experience est le meilleur maistre de
 les cognoistre. Vne chose est digne d'admirer,
 qu'ils naissent & se forment sur des choses fort
 estranges, comme sur vn fer d'esguillette, sur vne
 espingle, ou sur vne buchette, que l'on trouue au
 centre de la pierre, & pour cela ne tiennent-ils
 pas qu'elle soit faulse, pource qu'il arriue que

HISTOIRE NATURELLE

l'animal peut auoir auallé cela, & que la pierre se caille, & s'epaissit là dessus, qui va croissant vne coquille l'un sur l'autre, & ainsi s'augmente. Je veids au Peru deux pierres fondees & formées sur des pignons de Castille, ce qui nous fit tout beaucoup esmerueiller, pource qu'en tout le Peru nous n'auions point veu de pignes, ny de pignons de Castille, s'ils n'estoient apportez d'Espagne, ce qui me semble chose fort extraordinaire. Ce peu suffise, touchant les pierres bezaars. On apporte des Indes d'autres pierres medecinales, comme la pierre d'Hyiada, ou de Rate, la pierre de sang, de lait, & de mer: Celles qu'ils appellent Cornerinas, pour le cœur, desquelles il n'est point de besoing de parler, pour n'auoir rien de commun à la matiere des animaux dont nous auons traitté. Ce qui est dit, soit pour faire entendre comme le grand Maistre & Auther tout-puissant de l'vniuers, a departy ses dons, & secrets merueilleux à toutes les parties du monde, pour lesquels il doit estre adoré & glorifié par tous les siecles des siecles. Amen.

PROLOGVE

DES LIVRES

S V Y V A N T S.

AYANT traité ce qui concerne l'histoire naturelle des Indes, ie traiteray cy apres de l'Histoire morale, c'est à dire des coustumes, & faits des Indiens. Car apres le Ciel, la temperature, la situation, & les qualitez du nouveau monde, apres les elements, & les mixtes, ie veux dire les metaux, plantes & animaux, dequoy nous auons parlé aux liures precedens, ce qui s'est présenté: L'ordre & raison nous inuite à pouruiure, & entreprendre le traité des hommes qui habitent au nouveau monde. C'est pourquoy ie pretens dire aux liures suiuanz, ce qui me semblera digne d'estre retenu sur ce sujet. Et pource que l'intention de ceste histoire n'est pas seulement pour donner cognoissance de ce qui se passe aux Indes, mais aussi pour acheminer ceste cognoissance au fruiçt que l'on peut tirer d'icelle, qui est d'aider à ce peuple à faire leur salut, & glorifier le Createur & Redempteur, qui les a tirez des tenebres tres-obscurés de leur infidelité, & leur a communiqué l'admirable lumiere de son Euangile. Partant premierement ie diray en ces liures suiuanz, ce qui touche leur religion, leur superstition, leurs coustumes, leurs idolatries, & leurs sacrifices, puis apres ce qui est de leur police & gouvernement, de leurs loix, coustumes & de leurs iurçts. Et pource que la memoire s'est conseruee en la nation Mexiquaine, de leurs commencements,

successions, guerres, & autres choses dignes de raconter
oultre ce qui sera traité au liure sixiesme, i'en feray
propre & particulier discours au liure septiesme, iusque
à monstrier la disposition & augures que ces nations en-
rent du nouueau Royaume de Christ, nostre Seigneur
qui se deuoit estêdre en ces terres, & les subinguer à son
comme il a fait en tout le reste du monde: qui à la verité
est vne chose digne de grande consideration de voir com-
me la diuine prouidence a ordonné que la lumiere de
parole trouuaist entrée aux dernieres fins & bornes de
terre. Ce n'est point chose qui soit de mon projet, d'escri-
maintenant ce que les Espagnols ont fait en ces parties
là, car il y a assez de liures escrits sur ceste matiere, &
non plus, ce que les seruiteurs du Seigneur y ont travaillé
& fructifié, d'autant que cela requiert vne autre nouue-
le diligence. Je me contenteray seulement de mettre ceste
histoire, ou relation, aux portes de l'Euangile, puis qu'elle
le est desia toute acheminée à faire cognoistre les choses
naturelles & morales des Indes, afin que le spirituel &
le Christianisme y soit planté & augmenté, comme il est
amplement expliqué aux liures que nous auons escrit, de
procuranda Indiorum salute. Que si quelqu'un se
merueille d'aucunes façons & costumes des Indiens
& les veut mespriser comme idiots, ou les auoir en hor-
reur, comme gens inhumains & diaboliques, qu'il pren-
ne garde & se souuienne que les mesmes choses, voire d'a-
pires, ont esté veües entre les Grecs & les Romains, qui
ont commandé à tout le monde: comme l'on pourra faci-
lement entendre, non seulement de nos autheurs, Eusebe
de Cesaree, Clement Alexandrin, Theodoret, & autres
mais aussi des leurs mesmes, comme Pline, Denys Ha-
lycarnasse, & Plutarque: car le prince des tenebres est an-

e chef de toute infidelité, ce n'est pas chose nouvelle de
rouver entre les infideles des cruantez, des immondi-
es, & des folies, propres & conuenables à vn tel mai-
tre. Et iacoit que les anciens Gentils ayent de beaucoup
surpassé ceux-cy du nouueau monde en valeur & science
naturelle, neantmoins peut-on remarquer en eux plu-
sieurs choses dignes de memoire. Mais en fin le plus qu'il
y a est comme de gens barbares, lesquels priuez de la lu-
miere supernaturelle, ont eu aussi defaut de la Philoso-
hie & doctrine naturelle.



LIVRE CINQVIE

ME DE L'HISTOIRE NA-

TIVELLE ET MORALE

des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

*Que l'orgueil & l'envie du diable a esté
la cause de l'idolatrie.*



L'ORGVEIL & la presumption du diable est si grande & si obstinee, qu'il tousiours il appetite & s'efforce de faire honorer pour Dieu, & tout ce qu'il peut desrober & s'aproprier de ce qui appartient au tres-haut Dieu, ne cesse de le faire aux nations aveugles du monde, lesquelles la lumiere, & resplendeur du saint Euangile, n'a point encor esclaircies. Nous liisons en Iob, de cet orgueilleux tyran qu'il meses yeux au plus haut, & qu'entre tous les fils de l'orgueil il est le Roy. Les diuines escritures nous enseignent fort clairement ses mauuaises intentions, & sa trahison si outreuidee, par laquelle il a pretendu esgaller son throtne à celuy de Dieu iceluy disant en Elaye : *Tu disois en toy-mesme je monteray iusques au Ciel, & mettray ma chaire sur toutes les estoilles du Ciel, & ie m'assoirray au sommet*

Iob. 41.

Esa. 14.

firmament, & au costez d'Aquilon, ie passeray la
 teur des nuës, & seray semblable au Tres-haut. Et
 Ezechiel: Ton cœur s'est esleué, & tu as dit, ie suis *Ezech. 28.*
 eu, & me suis assis en la chaire de Dieu au milieu de
 mer. Ainsi tousiours persiste Satan à ce mes-
 ant appetit de se faire Dieu. Et combien que le
 te, & seure chastiment du tres-haut l'ait des-
 uillé de toute sa pompe, & sa beauté, par la-
 elle il festoit enorgueillly, ayant esté traité
 mme meritoit sa felonnie & indiscretion, ainsi
 il est escrit aux mesmes Prophetes: neātmoins
 a pas diminué d'un point sa meschante & per-
 se intention, laquelle il demonstre par tous
 moyens qui luy sont possibles, comme vn
 ien enragé, mordant l'espee de laquelle l'on le
 ppe. Car comme il est escrit, l'orgueil de
 ux qui hayssent Dieu, continuë & va tousiours
 oissant. D'où vient le perpetuel & estrange
 cy que cet ennemy de Dieu a tousiours eu de
 faire adorer des hōmes, inuentant tant de gen-
 d'idolatries, par lesquelles il a tenu si temps
 oiette la plus grande partie du monde, de sorte
 à peine reste-il à Dieu vn coing de son peuple
 sraël. Et depuis que le fort de l'Euangile l'a *Mat. 12.*
 incu & desarmé, & que par la force de la croix,
 brisé & ruiné les plus importantes & puisan-
 places de son Royaume par sa mesme tyran-
 e, il a commencé d'assaillir les peuples & na-
 ns les plus esloignees & barbares, s'efforçant
 conseruer entr'eux la fausse & mensongere di-
 nité, laquelle le fils de Dieu luy auoit ostee en
 n Eglise, l'enchaînant & enfermant comme en
 cage, ou prison, ainsi qu'une beste furieuse

Iob. 40.

à sa grande confusion, & resjouissance des seruiteurs de Dieu, comme il le signifie en Iob. Mais en fin ores que l'idolatrie a esté extirpee de meilleure & plus notable partie du monde, il se retiré au plus esloigné, & a regné en ceste autre partie du monde, laquelle combien qu'elle soit beaucoup inferieure en noblessè, ne l'est pas toutesfois en grandeur & largeur. Il y a deux causes & motifs principaux pour lesquels le diable se tant estudié à planter l'idolatrie & toute infidelité, de telle façon qu'à peine l'on trouue aucune nation où il n'y ait quelque idolatrie. L'une, est sa grande presumption & orgueil, qui est telle que qui voudra considerer comme il a bien osé s'attaquer au mesme Fils de Dieu & vray Dieu, en luy disant effrontement qu'il se prosternast devant luy, & qu'il l'adorast, ce qu'il faisoit, combien qu'il ne sceust pas asseurement que c'estoit le mesme Dieu, mais pour le moins ayant quelque opinion qu'il fust le Fils de Dieu. Cruel & espouventable orgueil, d'oser ainsi indignement attaquer son Dieu ! certainement celuy-là ne trouuera pas beaucoup estrange qu'il se face adorer comme Dieu par des nations ignorantes, puisqu'il se est voulu faire adorer par Dieu mesme, se disant Dieu, bien qu'il soit vne si abominable & detestable creature. L'autre cause & motif de l'idolatrie, est la haine mortelle & inimitié qui a conceüe pour iamais contre les hommes. Comme dit le Sauueur, dès le commencement a esté homicide, & retient cela comme vne condition & proprieté inseparable de sa meschanceté. Et pource qu'il sçait que le plus grand mal

Mat. 4.

he

eur de l'homme, est d'adorer la creature comme Dieu, à ceste occasion il ne cesse d'inventer toutes sortes d'idolatries, pour destruire les homes, & les rendre ennemis de Dieu. Il y a deux maux que le diable fait en l'idolatrie, l'un qu'il nie son Dieu, suivant ce passage, *Tu as delaisé le Dieu qui t'as créé.* Et l'autre qu'il s'assubietist à vne chose plus basse que luy, pource que toutes les creatures sont inferieures à la raisonnable, & le diable au cor qu'il soit superieur de l'homme en nature, tantmoins en estat il est beaucoup inferieur, puis que l'homme en ceste vie est capable de la diuinité & eternité. Par ce moyen Dieu est des-honoré, l'homme perdu en tous endroits par l'idolatrie, dequoy le diable superbe & orgueilleux est fort content.

Deut. 32.

De plusieurs sortes d'idolatries desquelles les Indiens ont vsé.

CHAP. II.

L'idolatrie, dit le saint Esprit par le Sage, est la cause, le commencement, & la fin de tous maux, pour ceste occasion l'ennemy des hommes multiplié tant de sortes & diuersitez d'idolatrie que ce seroit chose infinie de les conter toutes par menu; Toutesfois on pourra reduire toute l'idolatrie en deux chefs, l'un qui est sur les choses naturelles, & l'autre sur celles qui sont imaginées, & composées par inuention humaine; La premiere d'icelles est diuisée en deux, car ou la chose que l'on adore est generale, comme le Soleil, la Lune, le feu, la terre, & les Elemens: ou

sap. 14.

elle est particuliere, comme vne certaine riuere vne fontaine, vn arbre, & vne forest, quand ces choses ne sont point adorees generalement de l'espece dont elles sont, mais qu'elles sont tant seulement adorees en leur particularité. De ce premier genre d'idolatrie, ils ont excessiuement vü au Peru, & l'appellent proprement guaca. Le second genre d'idolatrie qui despend d'une inuention ou fiction humaine, se peut mesme diuiser en deux sortes. L'une qui regarde le pur art, & inuention humaine, comme d'adorer les idoles, ou les statuës d'or, de bois, ou de pierre, de Mercure, ou de Pallas, qui ne sont ny n'ont iamais est rien autre chose que la peinture : & l'autre qui concerne ce qui reallement a esté, & est veritablement quelque chose, mais non pas telle que ce que l'idolatrie qui l'adore en feint, comme les morts, ou les choses qui leur sont propres, que les hommes adorent par vanité & flaterie. De sorte que nous les reduisons toutes en quatre sortes d'idolatrie, dont vsent les infidelles, de toutes lesquelles il nous cöuiendra dire quelque chose.

Que les Indiens ont quelque cognoissance de Dieu.

CHAP. III.

DN premier lieu, jaçoit que les tenebres de l'infidelité tiennent l'entendement de conations obscurcy ; Toutesfois en beaucoup de choses, la lumiere de la verité & de la raison ne laisse pas d'operer quelque peu en eux. C'est pourquoy communément ils tiennent & recognoissent vn supreme Seigneur & autheur de tout

nos, lequel ceux du Peru appelloient viracoma,
 & luy donnoient des noms de grande excellence,
 l'appellans Pachacamac, ou Pachayachanic,
 qui est Createur du Ciel & de la terre. Et
 Inapu, qui est admirable, & autres noms
 semblables. C'est celuy qu'ils adoroient, &
 estoit le plus grand de tous, lequel ils honno-
 roient en regardant au Ciel. On en peut
 voir autant entre ceux de Mexique, &
 aujourdhuy entre les Chinois, & en
 tous autres infidelles. Ce qui se rapporte
 fort bien à ce que raconte le liure des Actes
 des Apostres, que S. Paul se trouua en
 Athenes, *Act. 17.* où il veit vn autel
 intitulé, *Ignoto Deo*, au Dieu in-
 cogneu, d'où l'Apostre print occasion de
 les prescher leur disant, *Celuy que vous
 autres adorez sans le cognoistre, est
 celuy que ie presche.* De mesme
 ceux qui preschent aujourdhuy l'Euangile
 aux Indiens ne trouuent pas beaucoup de
 difficulté à leur persuader qu'il y a vn
 Dieu supreme & Seigneur de toutes
 choses, & que cestuy-là est le Dieu des
 Chrestiens, & le vray Dieu, combien que
 c'est une chose qui m'a beaucoup fait
 esmerveiller, de ne iaoit qu'ils eussent
 bien ceste cognoissance, & n'auoiēt
 point neantmoins de nom propre, pour
 nommer Dieu : car si nous voulons
 rechercher en la langue des Indiens vn
 mot qui respōde à ce nom de Dieu, cōme
 le latin *Deus*, le grec *Theos*, l'hebreu
Elohim, l'arabic *Alla*, l'on n'en trouuera
 aucun en la langue du Cusco, ny en
 la langue de Mexique. D'où vient que
 ceux qui preschent ou escriuent aux
 Indiens ont pris de nostre mesme nom
 Espagnol *Dios*, l'accommodans à l'accent
 & prononciation propre des langues
 Indiennes, qui sont fort differētes.

appert le peu de cognoissance qu'ils auoient de Dieu, puis qu'ils ne le peuuent pas mesmes nommer, si ce n'est par nostre mesme mot. Toutes fois à la verité, ils ne laissoient pas d'en auoir vne cognoissance telle quelle. C'est pourquoy ils lui firent au Peru vn tres-riche temple, qu'ils appelloient la Pachacamac, qui estoit le principal Sanctuaire de ce royaume. Et comme il a esté dit, ce mot de Pachacamac vaut autant que Createur, combié qu'en ce temple il exerçassent aussi leurs idolatries, adorant le diable, & les figures. Ils faisoient mesme des sacrifices & offrandes au viracocha, qui tenoit le supreme lieu, entre les adoratoires que les Rois Inguas ont eu. De là vient qu'ils appelloient les Espagnols viracochas, parce qu'ils auoient opinion qu'ils estoient fils du Ciel, & diuins, de mesme que les autres attribuerent vne deité à Paul, & à Barnabé, appelant l'vn Iupiter, & l'autre Mercure, ainsi ils vouloient leur offrir des sacrifices, comme à des Dieux: tout de mesme que les Barbares de Melite (qui est Malthe) voyans que la vipere ne faisoit point de mal à l'Apostre, l'appelloient Dieu. Donquoy comme ainsi soit que c'est vne verité conforme toute bonne raison, qu'il y ait vn souuerain Seigneur & roy du Ciel, lequel les gentils avec toutes leurs idolatries & infidelité, n'ont pas nié ainsi que l'on voit en la philosophie du Timée de Platon, en la methaphysique d'Aristote, & en l'Æsculape de Trismegiste, comme mesme en les Poësies d'Homere & Virgile. De là vient que les predicateurs euangeliques n'ont pas beaucoup de difficulté à planter & persuader ceste verité.

Act. 18.

*Plat. in
Tim. Arist.
C. vltimo. 2.
methap.
Trimeg.
Pimandro
& Aselepi.*

vn suprefme Dieu, quelques barbares & be-
 rialles que foient les nations, aufquelles ils pref-
 hent. Mais il eft tres-difficile de leur defraciner
 l'entendement qu'il n'y ait nul autre Dieu, ny
 autre deité qu'une feule, & que toutes les autres
 chofes de foy n'ont point de puiffance ny d'eftre,
 ny d'operation qui leur foit propre, finon ce que
 le tres-grand feul Dieu & feul Seigneur leur dô-
 ne, & leur communique. En fin il eft neceffaire
 de leur perfuader cela par tous moyens, en re-
 trouuant leurs erreurs: tant en ce qu'ils faillent
 vniuerfellement d'adorer plus d'un Dieu, qu'en
 particulier (qui eft beaucoup d'avantage) de re-
 courir pour dieux, & de demander ayde & faueur des
 autres chofes qui ne font point dieux, & n'ont
 aucun pouuoir, que celui que le vray Dieu leur
 Seigneur & Createur leur concede.

*Du premier genre de l'Idolatrie, fur les chofes
 naturelles, & vniuerfelles.*

CHAP. IIII.

PRES le Viracocha, ou le fupremé Dieu
 (le plus fouuent & communément, entre
 tous les infidelles) ce qu'ils ont adoré & adorent
 eft le Soleil, & apres les autres chofes qui font
 les plus remarquables en nature celefte ou ele-
 mentaire, comme la lune, les eftoilles, la mer, &
 la terre. Les guacas, ou adoratoires que les Inguas
 Seigneurs du Peru auoient en plus grande reue-
 rence, apres le viracocha & le Soleil, eftoit le tō-
 terre, qu'ils appelloient par trois diuers noms,
 Chuquilla, Catuilla, & Intiillapa. S'imaginans

que c'est vn homme qui est au ciel avec vne foudre, & vne massüe, & qu'il est en sa puissance de faire pleuuoir, gresler, tonner, & tout le reste, qui appartient à la region de l'air, où se creent les nuages. C'estoit vn guaca (ainsi appelloient-ils leurs adoratoires) generale à tous les Indiens du Peru, & luy offroient diuers sacrifices, & en Cutco, qui estoit la cour & ville Metropolitaine, il luy sacrifioient mesme des enfans comme au Soleil. Ils adoroient ces trois Viracocha, le Soleil & le tonnerre, d'une autre façon que tout le reste, ainsi que Pollo escrit l'auoir experimenté, qui estoit qu'ils mettoient comme vn gantelet, ou bien vn gand en leurs mains, quand ils les haussent pour les adorer. Ils adoroient mesme la terre, laquelle ils appelloient Pachamama, à la façon que les anciens celebroident la Deesse Tellure & la mer aussi, qu'ils appellent Mamacocha, comme les anciens adoroient Thetis, ou Neptune. D'auantage ils adoroient l'arc du Ciel, & estoient les armes blasons de l'Ingua, avec deux couleurs estenduës aux costez. Entre les Estoilles communément tous adoroient celle qu'ils appellent Colça, que nous appellons par deça les Cabrille. Ils attribuoient à diuerses estoilles diuers offices & ceux qui auoient besoing de leur faueur les adoroient comme les Pasteurs adoroient & sacrifioient à vne estoille qu'ils appelloient Vrcuhilay, qu'ils disent estre vn mouton de plusieurs couleurs, ayant le soing de la conseruation du bestial, & tient l'on que c'est celle que les Astrologues appellent Tyra. Ces Pasteurs mesmes adorent deux autres Estoilles qui vont & cheminent.

roches d'icelles, lesquelles ils nomment Catu-
 millay & Vrcuchillay, & feignent que c'est vne
 rebis & vn aigneau. D'autres adoroient vne e-
 toile qu'ils appellent Machacuay, à laquelle ils
 tribuent la charge & puissance sur les serpens
 & couleuvres, pour empêcher qu'ils ne leur fissent
 mal. Ils attribuoient la puissance d'une autre
 étoille, qu'ils appelloient Chuquinchinchay,
 qui vaut autant que tygre sur les tygres, les ours
 & les lions, & ont creu généralement que de tous
 les animaux qui sont en la terre, il y en a vn seul
 au Ciel qui leur est semblable, lequel a la charge
 & le soin de leur procreation & augmentation.
 Ils ont ainsi remarqué & adoroient plusieurs
 diuerses estoilles, comme celles qu'ils appel-
 loient Chacana, Topatarca, Mamana, Mirco,
 Miquiquiray, & plusieurs autres. Tellemēt qu'il
 semble qu'ils approchoient aucunemēt des pro-
 positions des Idees de Platon. Les Mexiquains
 ont presque de la même façon, apres le supreme dieu
 adoroient le Soleil. C'est pourquoy ils appelloiēt
 Hernando Cortez (comme il l'escrit en vne let-
 tre enuoyee à l'Empereur Charles le Quint) fils
 du Soleil, pour sa diligence & courage à circuir la
 terre. Mais ils faisoient la plus grande adoration à
 une idole appelée Virzilipuztli, lequel en toute
 ceste région ils appelloiēt le tout-puissant & Sei-
 gneur de toutes choses. Pour ceste cause les Mexi-
 quains luy bastirent vn temple le plus grand, le
 plus haut, le plus beau, & le plus magnifique &
 le plus somptueux de tous. La situation & forteresse du-
 quel se peut coniecturer par les ruines qui en
 sont demeurées au milieu de la Cité de Mexique.

Mais en cest endroit l'idolatrie des Mexiquains a esté plus pernicieuse & dommageable que celle des Inguas, comme l'on verra mieux cy apres d'autant que la plus grande partie de leur adoration & idolatrie s'occupoit aux idoles, & non pas aux mesmes choses naturelles, combien qu'il attribuoient les effectz naturels aux idoles, comme des pluyes, de la multiplication du bestial, de la guerre, de la generation, ainsi que les Grecs & les Latins se sont forgez des idoles de Phœbus, de Mercure, de Iupiter, de Minerue & de Mars. Et fin qui voudra bien considerer cecy de pres trouuera que la façon & maniere dont le diable a vscé à tromper les Indiens, est la mesme avec laquelle il a trompé & deceu les Grecs & Romains, & les autres anciens Gentils, leur faisant entendre que ces creatures remarquables, le Soleil, la Lune, les Estoilles & les Elements, auoient d'eux-mesmes le propre pouuoir & autorité de faire du bien ou du mal aux hommes: Et combien que Dieu ait créé toutes ces choses pour le seruice de l'homme, neantmoins il s'est tant oublié qu'il s'est voulu esleuer contre luy. Et d'autre-part il a recogneu & s'est affubiety aux creatures qui luy sont mesme inferieures, en adorant & inuoquant ses propres œuures, & laissant d'adorer & inuoquer le Createur, cōme le propose fort bien le Sage par ces paroles: *Tous les hōmes sont vains & abusez esquels la cognoissāce de Dieu ne se trouue point, veu qu'ils n'ont pas peu cognoistre ccluy qui est par les choses mesmes qui leur sembloient estre bonnes. Et jaçoit qu'ils contemplantent ses œuures, ils n'ont pas toutesfois atteint iusques à la cognoissance de l'auteur & ouvrier*

Sap. 13.

icelles: mais ils ont creu que le feu, le vent, l'air agité,
 le circuit des Estoilles, les grandes eauls, le Soleil & la
 lune estoient Dieux & gouverneurs du monde, & s'e-
 ans rédus amoureux de la beauté de telles choses, il leur
 sembloit qu'ils les denoient estimer comme Dieux. C'est
 raison qu'ils considerent de combien plus beau est leur
 createur, puis que c'est celuy qui donne les beaultez, &
 qui a fait ces mesmes choses. D'autre-part s'ils ont eu en
 admiration la puissance & les effects de ces choses, par
 elles mesmes ils doiuent entendre de combien doit estre
 plus puissant qu'elles toutes, celuy qui leur a donné cest
 estre qu'elles ont, pource que l'on peut coniecturer par la
 beauté & grandeur qu'ont les creatures, quel doit estre
 Createur de toutes ces choses. Iusques icy sont les
 paroles du liure de Sapience, desquelles l'on peut
 tirer vn bon & fort argument, pour conuaincre
 la grande tromperie des idolatres infidelles, qui
 valent plustost seruir & reuerer la creature que le
 createur: comme iustement l'Apostre les repréd. Rom. I.
 Mais d'autant que cecy n'est point du present
 subject, & qu'il est suffisammēt rapporté aux Ser-
 mons que l'on a escrits contre les erreurs des In-
 diens, il suffit quāt à present de dire qu'ils adoroient
 le grand Dieu, & leurs Dieux vains & mensongers
 tout d'vne mesme façon: pource que la façon de
 faire oraison au Viracocha, au Soleil, aux Estoil-
 les, & au reste des Guacas ou idoles, estoit d'ou-
 uir les mains & faire certain son avec les leures,
 comme de personnes qui baisent, & de demander
 que chacun desiroit en leur offrant sacrifice.
 Combien qu'il y eust grande difference entre les
 paroles dont ils vsoient pour parler avec le grand
 Dieu Viracocha, auquel ils attribuoient princi-

palement le pouuoir & commandement sur toutes choses, & celles dont ils vsoient à parler aux autres, lesquels ils n'adoroient seulement qu'un chacun en sa maison comme Dieux ou Seigneurs particuliers, & disoient qu'ils estoient leurs intercesseurs enuers le grand Ticciuira-cocha. C'est façon d'adorer ouurant les mains, & comme en baissant, a quelque chose de semblable à celle que Job auoit en horreur, comme chose propre de idolatres, disant. *Si j'ay baisé mes mains avec ma bouche regardant le Soleil quand il reluit, ou la Lune quand elle est claire: ce qui est vne tres-grande iniquité, & est nier le Tres-grand Dieu.*

Job. 31.

De l'idolatrie dont les Indiens vsent sur les choses particulieres.

CHAP. V.

LE diable ne s'est pas contenté de faire que les aueugles Indiens adorassent le Soleil, la Lune, les Estoilles, la terre, la mer & plusieurs autres choses generales en la nature; mais il a passé plus outre en leur donnant pour Dieu, & les assujettissant à des choses basses & petites, & la plus grand part ordres & infames. L'on ne s'espouuérera point de cest aueuglement des barbares, qui se voudra souuenir de ce que l'Apostre dit des Sages & des Philosophes, qu'ayans cogneu Dieu ils ne le glorifierent point ny ne luy rendirent grace côme à leur Dieu, mais qu'ils se perdirent en leurs opinions & pensees, & leur cœur a esté endurcy en leur folie, & ont changé la gloire & deité de l'Eternel: Dieu à des semblances & figures de cho

Rom. I.

es caduques & corruptibles comme d'hommes, d'oiseaux de bestes & de serpens. L'on sçait bien que les Egyptiens adoroient le chien d'Osiris, la vache d'Isis, & le mouton d'Ammon: les Romains adoroient la Deesse Februa, des Fieures, & l'oye Tarpeienne, & qu'Atenes la Sage adoroit le Coq & le Corbeau, & semblables autres vanitez & moqueries, dont les histoires des anciens Gentils sont toutes remplies. Et sont tombez les hommes en vn si grand malheur, pour n'auoir voulu s'absubjetir à la loy de leur vray Dieu & Createur, comme saint Athanase a traitté doctement escriuant contre les idolatres. Mais c'est vne chose merueilleusement estrange, que le desbordement & perdition, qui a esté en cela entre les Indiens, spcialement du Peru: car ils adoroient les riuieres, les fontaines, les emboucheures des riuieres, les entrees des montagnes, les roches ou grandes pierres, les collines, les sommets des montagnes qu'ils appellent Apachitas, & les tiennent pour chose de grande deuotion. En fin ils adoroient toute chose en nature, qui leur sembloit remarquable & differente du reste, commey recognoissant quelque particuliere deité. L'on me mostra en Camalca de la Nasca vne colline, ou grand tertre de sable qui fut le principal adoroire, ou Guaua des anciens. Je leur demandois quelle diuinité ils y trouuoient, & ils me respondirent qu'ils l'adoroient à cause de ceste merueille qu'il auoit d'estre vn tertre de sable trespas au milieu des montagnes de pierre qui estoient tres espais. Nous eusmes besoin en

la Cité des Rois d'un grand nombre de gros bois pour fondre vne cloche, & pour ce l'on coupa v grand arbre difforme, qui pour sa grandeur & son antiquité auoit esté long temps adoratoire, des Guaca des Indiens. Et leur sembloit qu'il y auoit quelque diuinité en tout ce qui auoit quelque chose d'extraordinaire & d'estrange en son genre iusques à en attribuer autant aux petites pierres & metaux, voire aux racines & aux fruiçts de terre, comme aux racines qu'ils appelloient *Papas*. Il y en a d'une sorte estrange qu'ils appelloient *Lallahuas*, lesquelles ils baïsoient & les adoroient. Ils adorent aussi les ours, les lions, les tygres & les couleures, afin qu'ils ne leur fassent aucun mal, & tels que sont leurs Dieux, telles & autres plaisantes sont les choses qu'ils leur offrent en les adorant. Ils ont accoustumé quand ils vont par chemin d'y ietter ou aux carrefours, aux collines & principalement aux sommets, qu'ils appellent *Apachittas*, des vieux fouliers, des plumes, du *Coca maché*, qui est vne herbe dont ils vsent beaucoup. Et quand ils n'ont rien dauantage, les jettent vne pierre, le tout en offrande, afin qu'ils les laissent passer, & qu'ils leur donnent bonne forces, lesquelles ils disent leur augmenter par ce moyen, comme il est rapporté en vn Concil provincial du Peru. C'est pourquoy l'on trouue en ces chemins de grands monceaux de ces pierres offertes, & des autres choses susdites. De semblable folie vsaient les anciens, desquels il est dit aux Prouerbes; *Comme celuy qui offre des pierres a monceau de Mercure, ainsi que celuy qui honore les folles qui est à dire, quel'on ne tire non plus de fruiçts*

Concil. Ly-
mensis. 2.
p. 2. cap.
99.

Prou. 27.

y d'utilité du second que du premier : pource
 ue le Mercure de pierre ne recognoist point
 offrande, ny le fol ne peut recognoistre l'hon-
 eur quel'on luy fait. Ils vsoient d'une autre of-
 rande, non moins plaisante & ridicule, qui est
 d'arracher le poil des sourcils, & les offrir au So-
 leil & aux collines, aux Apachitas, aux vents ou
 aux choses qu'ils craignent. Tel est le malheur
 auquel plusieurs Indiens ont vescu & vivent en-
 core aujourdhuy, auxquels le diable fait entendre
 que qu'il veut comme à des enfans, quelque gran-
 de folie que ce soit. Ainsi saint Chrysostome en
 une Homelie, accompare les Gentils, mais les
 eruiteurs de Dieu, qui traouillent en leur ensei-
 gnement & saluation, ne doiuent pas mespriser
 les folies & enfances, puis qu'elles suffisent, à
 enlancer ces pauures abusez à vne eternelle perdi-
 tion, ains les doiuent avec bonnes & claires rai-
 sons, tirer d'une si grande ignorance: Car à la
 verité c'est chose considerable, comme ils s'assub-
 tissent à ceux qui leur enseignent le vray che-
 min de raison. Il n'y a chose entre les creatures
 plus illustre que le Soleil, & est celuy lequel tous
 les Gentils communément adoroient. Vn capi-
 taine discret & bon Chrestien me contoit, qu'a-
 vec vne bõne raison il auoit persuadé aux Indiens
 que le Soleil n'estoit pas Dieu, mais seulement
 une creature de Dieu, & fut ainsi. Il demanda au
 Cacique & seigneur principal qu'il luy donnast
 un Indien leger, pour porter vne lettre, il luy en
 donna vn, & le capitaine demanda au Cacique,
 y moy qui est le Seigneur & le principal, où cest
 Indien qui porte la lettre si legerement, ou toy

qui l'enuoye porter? Le Cacique respondit, C'est moy sans doute, pource que cestuy-là ne fait autre chose que ce que ie luy commande. Ainsi, repliqua le capitaine, en est-il du Soleil que nous voyons, & du Createur de toutes choses, d'autant que le Soleil n'est point d'avantage qu'un valet de ce Tres haut Seigneur, qui par son commandement chemine avec telle legereté sans laisser, portant la lumiere à toutes les nations. Ainsi tu vois comme c'est cõtre raison de rendre au Soleil l'honneur qui est deu au Createur & seigneur de tout. La raison du Capitaine les contẽta tous & dit le Cacique & les Indiens qui estoient avec luy, que c'estoit grande verité, & qu'ils s'estoient beaucoup resioüis de l'auoir entendu. L'on raconte d'un des Roys Inguas homme de fort subtil entendement, lequel voyant comme tous ses predecesseurs adoroient le Soleil, dist qu'il ne luy sembloit point que le Soleil fust Dieu, ny ne pouuoit estre, pource que Dieu est un grand Seigneur, qui avec un grand loisir & repos fait ses œuures, & que le Soleil ne cesse iamais de cheminer, disant qu'une chose qui traualloit tãt, ne luy pouuoit sembler estre Dieu, en quoy il dit verité.

Ainsi lors que l'on vient à declarer aux Indiens leurs erreurs & auuglement par des raisons douces & aisees à comprendre, ils sont incontinent conuaincus, & se rengent admirablement à verité.

D'un autre genre d'idolatrie sur les deffuncts.

CHAP. VI.

Il y a vn autre genre d'Idolatrie fort differēt des susdits, dont les Gentils ont vſé à l'oc-
 ſion de leurs defuncts, qu'ils aimoient & eſti-
 oient: & ſemble que le Sage vucille donner à
 tendre que le commencement de l'idolatrie
 procedé de là, diſant ainſi: *Le commencement de
 l'idolatrie fut par la reputation des idoles, & ceſte in-* Sap. 4.
vention eſt vne totale corruption de la vie, car au com-
encement du monde il n'y a point eu d'idoles, ny en la
n'y en aura pour touſiours à iamais. Mais la vanité
deſuſuete des hommes a apporté ceſte inuention au mon-
de, & pour ceſte occaſion durent ſi peu leurs vies, pour-
qu'il arriva que le pere portant amerement la mort de
ſon fils miſerable, fit pour ſa conſolation vn pourtrait du
defunct, & commença à l'honorer & adorer cōme Dieu,
quel peu auparauant auoit acheué ſes iours comme hom-
me mortel, & pour ceſte fin ordonna entre ſes ſeruiteurs
en ſa memoire l'on fit des deuotions & ſacrifices. Du
temps apres pluſieurs iours paffez ceſte maudite conſtu-
tution ayant eſté authoriſee demeura ceſt erreur canonisee
par loy, & ainſi par le commandement des Rois &
Princes, les pourtraicts & les idoles eſtoient adorez.
Après la vint auſſi que l'on commença à en faire autant
en l'abſens, & ceux que l'on ne pouuoit adorer en preſen-
ce, pour eſtre eſloignez, ils les adoroient de ceſte fa-
çon, & faiſoient apporter les pourtraicts des Rois qu'ils
deſiroient honorer, ſuppleant par ceſte inuention l'abſen-
ce de ceux qu'ils vouloient adorer. La curioſité des excellēs
Princes augmenta ceſte inuention d'idolatrie, tellement

que par leur art ces statuës furent si elegantes, que ceu
 qui ne scauoient ce que c'estoit, estoient prouoquez à l'
 adorer, d'autant que par l'excellence de leur art, preten
 dans contenter celuy qui leur bailloit à faire, ils tiroient
 des portraits & peintures beaucoup plus excellentes, &
 le vulgaire conduit de l'apparence & grace de l'ouurage
 vint à tenir & estimer pour Dieu celuy qui peu aupar
 uant auoit esté honoré cōme hōme. Et cela fut l'erreur m
 serable des hommes, qui s'accomodans ores à leur aff
 ction & sentiment, ores à la flatterie de leurs Rois, vi
 drent à imposer aux pierres le nom incommunicable
 Dieu, les adorans pour Dieux. Tout cecy est au lieu
 de Sapience, qui est digne d'estre notté, & trou
 ueront au pied de la lettre ceux qui seront curieux
 chercheurs de l'antiquité, que l'origine de l'
 idolatrie ont esté ces pourtraits & statues des d
 functs, ie dy de l'idolatrie, qui est propreme
 d'adorer les idoles & images: car il n'est pas ce
 tain que cest' autre idolatrie d'adorer les idoles
 images: car il n'est pas certain que ceste autre id
 latrie d'adorer les creatures, comme le Soleil,
 la milice du Ciel, ou le nombre des planettes
 estoilles, dequoy il est fait mention aux Proph
 res, ait esté depuis l'idolatrie & les statuës: cor
 bien que sans doute l'on ait fait des statuës & id
 les en l'honneur du Soleil, de la Lune & de
 terre. Venant à nos Indiens, ils vindrent au for
 met de l'idolatrie par les mesmes voyes que d
 monstre l'Escripture. Premièrement ils auoie
 soin de conserner les corps de leurs Rois & Se
 gneurs, & demeuroident entiers sans aucune ma
 uaise odeur, & se corrompre plus de deux ce
 ans. De ceste façon estoient les Rois Inguas

Hierem. 10
 Soph. 1.

Cusco, chacun en sa chapelle & adoratoire, dont le Viceroy Marquis de Canette, pour extirper l'idolatrie, fit tirer & porter en la cité des Rois trois ou quatre Dieux, qui causa grande admiration de voir ces corps morts depuis tant d'années si beaux & si entiers qu'ils estoient. Chacun de ces Rois Inguas laissoit tous ses thresors, moyens & reuenu pour entretenir son adoratoire où l'on nettoit son corps, & y auoit beaucoup de ministres avec toute sa famille, qui estoient dediez à son seruice: car nul Roy successeur n'vsurpoit les thresors & vaisselle de son predecesseur, mais il n'assembloit tout de nouveau pour luy & pour son palais. Ils ne se contenterent point de ceste idolatrie enuers les corps des defuncts, mais aussi ils faisoient leurs statuës & representatiōs, & chaque roy durant sa vie faisoit faire vne idole où il se faisoit représenté, laquelle ils appelloient Guaoiui, qui signifie frere: pource que l'on deuoit faire à ceste statuë durāt la vie & la mort de l'Ingua, avec tant d'honneur & de veneration qu'à luy-mesme: & portoient ceste statuë en la guerre & en la procession, pour auoir de la pluye & du bon tēps, & leur faisoient diuerses festes, & sacrifices. Il y a beaucoup de ces idoles au Cusco, & en son territoire: toutesfois l'on dit à present que ceste superstition d'adorer les pierres y a cessé du tout, & en la plus grande partie. Apres qu'on les eut decouuertes, par la diligence du licencié Pollo, ce fut la premiere celle d'Ingua Rocha, chef de la tribu ou race principale de Hanam Cusco, & c'est ainsi qu'on trouue l'on de ceste façon qu'entre les autres adoratoires ils auoient en grande estime & reueroiēt

HISTOIRE NATURELLE
les corps de leurs predecesseurs, & adoroient
aussi leurs statues.

Des superstitions dont ils estoient avec les morts.

CHAP. VII.

LES Indiens du peru ont creu commune-
ment que les ames viuoient apres ceste vie
& que les bons estoient en la gloire, & les mau-
uais en la peine: tellement qu'il y a peu de diffi-
culté à leur persuader tels articles. Mais ils n'
font pas paruenus iusques au point de recognoi-
stre que les corps deuoient resusciter avec les a-
mes. C'est pourquoy ils employoient vne excel-
sive diligence, comme il a esté dit, à conseruer le
corps lesquels ils honoroient apres la mort, à ce-
ste fin leurs succeffeurs leur bailloient des robes
& leur faisoient des sacrifices: specialement le
Rois Inguas en leurs enterremens deuoient estre
accompagnez de grand nombre de seruiteurs &
femmes pour son seruice en l'autre vie. parquo-
le iour qu'il decedoit l'on mettoit à mort les fem-
mes qu'il auoit le plus aymeés, ses seruiteurs &
officiers, afin qu'ils l'allassent seruir en l'autre vie.
Quand Guanacapa mourut, qui fut pere d'Ata-
gualpa, au temps duquel entrerent les Espagnols
l'on mit à mort mil & tant de personnes, de tou-
s ages & conditions pour son seruice, & pour l'a-
compagner en l'autre vie. Ils les tuoient aprés
plusieurs chansons & yrongneries, & ces desti-
nez à la mort se tenoient bien heureux. Ils leur fa-
crifioient plusieurs autres choses, specialement
des petits enfans, & de leur sang faisoient v

raye au visage du deffunct d'une oreille en l'autre; Ceste mesme superstition, & inhumanité de tuer les hommes & des femmes pour accompagner & servir le deffunct en l'autre vie, a esté suivie d'autres, & est encor à present vstee parmy d'autres nations barbares; voire comme escrit Pollo, elle est esté presqu'e generale en toutes les Indes. Le venerable Beda mesme raconte que les Anglois auparavant que se convertir à l'Euangile, avoient este mesme coustume de tuer des hommes pour accompagner & servir les deffunts. L'on raconte vn Portugais qu'estant captif entre les barbares, avoit receu vn coup de fleche, dont il perdit vn oeil, & comme ils le voulurent sacrifier vn iour, pour accompagner vn seigneur deffunct, il respondit que ceux qui demeuroient en l'autre vie seroient peu d'estat du deffunct, si on luy donnoit pour compagnon vn homme borgne, & qu'il estoit meilleur luy en donner vn qui eust ses deux yeux, & ceste raison estant trouuee bonne par les barbares, fut cause qu'ils le laisserent. Outre ceste superstition de sacrifier les hommes aux deffuncts, dont l'on n'vse qu'à l'endroit des grands seigneurs, il y en a eu vne autre beaucoup plus commune & generale en toutes les Indes, qui est de mettre à boire & à manger sur les sepultures des deffuncts, croyans qu'ils se nourrissoient de cela, qui a mesme esté vn erreur entre les anciens, comme escrit S. Augustin. Et pour l'effect de leur donner à manger & à boire. Aujourd'huy plusieurs Indiens infidelles tirent de terre secrettement leurs deffuncts des cimetières, & les enterrent en des collines, ou en des passages

des môtagnes, ou bien en leurs propres maisons. Ils ont mesme accoustumé de leur mettre de l'argent & del'or en la bouche, aux mains & au sein, & de les reuestir de robbes neufues, & durables, doublees & pliees par dessouz le liêt mortuaire. Ils croyent que les ames des defuncts vont vagabondes, & endurent le froid, la soif, la faim, & le travail; & par cestè occasion ils font leurs annuuerfaires, en leur portant des habits, à manger & à boire. A raison dequoy les Prelats en leurs synodes aduertissent sur tout que les Prestres donnent à entendre aux Indiens que les offrande que l'on met aux Eglises sur les sepultures, ne font pas le manger ny boire des defuncts, mais pour les pauures & pour les ministres, & que Dieu est seul qui sustante les ames en l'autre vie puis qu'ils ne mangent ny ne boient aucune chose corporelle, & importe beaucoup qu'il sçachent bien cela, afin qu'ils ne conuertissent cet vsage religieux en superstition gentille, comme le font plusieurs.

De la façon d'inhumer les defuncts entre les Mexiquains & autres nations.

CHAP. VIII.

MA YANT raconté ce que plusieurs nations du Peru ont fait avec les defuncts, il ne sera maintenant à propos de faire mention particuliere des Mexiquains en cet endroit, les mortuaires desquels estoient fort solemnisez & pleins de grandes folies. C'estoit l'office des prestres & religieux du Mexique (car il y en auoit qui viuoient en vr

(strange obseruance, comme il sera dit cy-apres)
 d'enterrer les morts, & faire leurs obseques. Les
 lieux où ils les enterroient estoit en leurs iardins,
 & aux courts de leurs maisons propres, les autres
 les portoiēt es lieux des sacrifices, qui se faisoïēt
 sur des montagnes: les autres les brusloient, & apres
 enterroient les cendres en leurs temples, & les
 enterroient tous avec tout ce qu'ils auoient d'ha-
 bits, de pierres, & de ioyaux. Ils mettoïēt les cen-
 dres de ceux qu'ils brusloient en des pots, & avec
 d'autres ioyaux, pierres & affiquets des defuncts
 de quelque richesses & precieux qu'ils fussent. Ils chā-
 nent les offices funebres, comme réponses, &
 tuent les corps des defuncts beaucoup de fois,
 sans plusieurs ceremonies. En ces mortuaires
 on mangeoit & beuuoient, & si c'estoit per-
 sonnes de qualité, l'on y dōnoit des habits à tous
 ceux qui estoient venus à l'enterrement. Quand
 quelqu'un mouroit, ils le mettoient estendu en
 une chambre, iusques à ce que de tous costez les
 parents & amis fussent venus, lesquels apportoiēt
 des presens au mort, & le saluoient comme s'il
 estoit esté en vie. Et si c'estoit vn roy, ou seigneur
 de quelque ville, ils luy offroiēt des esclaves pour
 estre mis à mort avec luy, afin de l'aller seruir en
 l'autre monde. Ils faisoient mourir aussi le pre-
 tre ou chapellain qu'il auoit (car tous les sei-
 gneurs auoient vn prestre qui dans leurs maisons
 administroit les ceremonies, & le tuoient
 avec les autres, afin qu'il allast administrer son office au
 mort. Ils tuoient le cuisinier, le sommellier, les
 valets, & les bossus, desquels ils se seruoïēt beau-
 coup, & ne pardonnoient pas mesmes aux freres.

du defunct, qui l'auoient le plus seruy. Car c'estoit vne grandeur entre les seigneurs de se seruir de leurs freres & des dessusdirs. Finalement ils tuoient tous ceux de son train pour aller entretenir sa maison en l'autre monde: & de peur que la pauvreté ne les vint accueillir, ils enterroient avec eux plusieurs richesses, d'or, d'argēt, de pierreries, de courtines d'un ourage exquis, de bracelets d'or, & d'autres riches pieces. Que s'ils brusloient le defunct; ils en faisoient autant de tous ses seruiteurs, & ornemens qu'ils luy bailloient pour l'autre monde: puis ils prenoient toute ceste cendre laquelle ils enterroient avec vne grande solemnité. Les obseques duroient dix iours avec des chants de pleurs & de lamentation, & les prestres emportoient les defuncts avec tant de ceremonies, (selon qu'on les en requeroit) & en si grand nombre qu'on ne les pourroit presque couter. Ils mettoient aux Capitaines & Seigneurs leurs marques d'honneur & leurs Trophees, selon leurs entreprinſes & la valeur qu'ils auoient employee aux guerres & es gouuernemens. Car pour cest effect ils auoient des blasons & armes particulieres. Ils portoient ces marques & blasons au lieu où il desiroit estre enterré, ou bruslé, marchant deuant le corps, & l'accompagnant comme en procession, où les prestres & dignitez du Temple alloient avec diuers ornemens & appareils. Les vns encensans, les autres chantans, & les autres sonnans de flustes, de trombes & de tambours, ce qui augmentoit beaucoup les pleurs des vassaux & parens. Le prestre qui faisoit l'office estoit orné des marques de l'idole qu'il

le Seigneur auoit representé : car tous les Seigneurs representoient les idoles, & en prenoient le nom de quelqu'un, & à ceste occasion estoient craintez & honorez. L'ordre de Cheualerie portoit ordinairement ces marques dessusdites. Ceu qu'ils deuoient brusler, estant apporté au lieu qui estoit destiné, ils l'environnoient de bois de pin, & tout ce qui estoit de son bagage, puis il mettoient le feu comme i'ay dit cy dessus, l'augmentant tousiours avec du bois gommeux, iusques à ce que le tout fust conuertý en cendre. Incontinent sortoit vn prestre en habit & ornement de diable, ayant des bouches à toutes les iointures, & plusieurs yeux de miroirs, & tenoit vn grand baston, avec lequel il mesloit toutes les cendres fort audacieusement & avec vn geste & vne representation si terrible, qu'il espouuentoit tous les assistans. Quelquesfois ce ministre auoit d'autres habits differés, selon qu'estoit la qualité du mort. I'ay fait ceste digression des obseques & funeraillies sur l'idolatrie & superstition qu'ils auoient aux defuncts, maintenant il est raisonnable de retourner à l'intention principale, & d'achuer ceste matiere.

du quatriesme & dernier genre d'Idolatrie, dont les Indiens ont vsé, spécialement les Mexiquains, enuers les images & statues.

CHAP. I X.

Combien que veritablement Dieu soit grandement offensé en ces idolatries susdites, où on adoroit les creatures, si est-ce que le S. Esprit

reproue & condamne encor dauantage vn autre genre d'idolatrie, qui est de ceux qui adorent seulement les images & figures faites de la main des hommes, lesquelles n'ont autre chose en elles que d'estre vn bois, ou pierre, ou metal, & la figure que Dieu leur a voulu donner. C'est pourquoy le Sage parle ainsi de telles gens: *Mal-heureux sont & entre les morts se peut conter l'esperance de ceux qui ont appellé les œuvres des mains des hommes Dieux, l'or, l'argent, & l'inuention de la semblance d'animaux, ou vne pierre inutile, qui n'a rien dauantage que d'estre vne antiquaille.* Et poursuit diuinement ces propos à l'encôtre de cet erreur, & folie des Gentils. Comme aussi le Prophete Esaie, le prophete Hieremie, le prophete Baruc, & le saint Roy Dauid, en traittent amplement: & est necessaire & conuenable que le ministre de Christ, qui reproue les erreurs de l'idolatrie, aye bonne veüe, & qu'il considere bien ces passages, & les raisons que le saint Esprit touche si viuement en iceux, & comme toutes se reduisent en vne brefue sentence, que met en auant le prophete Osee: *Celuy qui a fait a esté vn ouvrier, parquoy il n'est point Dieu. Le veau donc de Samarie, seruira aux toilles d'araignees.* Reuenant donc à nostre propos, il y a eu aux Indes vne grãde curiosité de faire des idoles & peintures de diuerses formes, & de diuerses matieres lesquelles ils adoroient pour dieux, & les appelloient au Peru guacas, estans ordinairement des bestes laides & difformes, au moins celles que j'ay veuës estoient toutes ainsi. Je croy certainement que le diable, en l'honneur duquel l'on faisoit ces idoles, prenoit plaisir de se faire adorer

Sap. 13.

Esa. 44.

Hier. 10.

Baruc. 6.

Psal. 113.

Osee 8.

n ses difformitez. Et à la verité il se trouuoit
 uffi que le diable parloit & respondoit en beau-
 oup de cesguacas, ou idoles, & ses prestres &
 ministres venoient à ces oracles du pere de men-
 onge, & quel il est, tels estoient ses conseils, ad-
 is & propheties. C'a esté és prouinces de la neuf-
 e Espagne, en Mexique, Tescuro, Tlascalla,
 Cholula, & aux parties voisines de ce royaume,
 où ce genre d'idolatrie a esté le plus practiqué
 u'en royaume du monde. Et est vne chose pro-
 igieuse, d'ouir contér les superstitions qu'ils ont
 res en ce poinct: toutesfois il ne sera pas mal-
 laisant d'en raconter quelque chose. Le princi-
 al idole de Mexique estoit, comme i'ay dit, Vit-
 lipuztli. C'estoit vne statuë de bois taillee en
 mblance d'un homme assis en vn escabeau de
 couleur d'azur, posé sur vn branquard, de chaque
 oing duquel sortoit vn bois, ayant la forme d'v-
 e teste de serpēt. L'escabeau denotoit qu'il estoit
 is au ciel: cet idole auoit tout le front azuré, &
 toit lié par dessus le nez d'une bande de couleur
 azur, qui prenoit d'une oreille à l'autre. Il auoit
 sur la teste vn riche plumage, en façon d'un bec
 petit oiseau, qui estoit couuert par le haut d'un
 bien bruny. Il auoit en la main gauche vne
 d'elle blanche, avec cinq formes de pommes
 pin, faites de plumes blanches, qui y estoient
 scées en croix, & du haut sortoit vn guillardet
 or, ayant aux costez quatre sagettes, lesquelles
 u dire des Mexiquains) auoient esté enuoyees
 ciel, pour faire les actes & proüesses qui se di-
 ont en son lieu. Il auoit en la main dextre vn ba-
 on azuré, qui estoit taillé en façon d'une cou-

leure ondoyante. Tout cet ornement & le rest
 qu'il auoit portoit son sens, ainsi que le decla
 roient les Mexiquains. Le nom de Vitzilipuztl
 main gauche de plume reluisante. Je diray cy
 pres du Temple superbe, des sacrifices, festes, c
 ceremonies de ce grand idole, qui sont choses re
 marquables. Mais à present il sera seule ment dit
 que cet idole vestu & orné richement, estoit m
 en vn autel fort haut, en vne petite piece, ou en
 castillement, fort couuerte de linceux, de ioyau
 de plumes & d'ornemens d'or, avec beaucoup
 de rondes de plumes, les plus belles & plus ger
 tilles qu'ils pouuoient recouurer, & auoit tou
 iours deuant soy vne courtine, pour plus grande
 veneration. Ioignant la chambre ou chapelle de
 cet idole, il y auoit vne piece qui estoit de moind
 dre ouurage, & non pas si bien ornee, où il y auo
 vn autre idole qu'ils appelloient Tlaloc. Ces deux
 idoles estoient tousiours ensemble, pource qu'ils
 les reputoient compagnons, & d'vne esgale puis
 sance. Il y auoit vn autre idole en Mexique, fo
 estimé, qui estoit le Dieu de penitence & des in
 billez & pardons des pechez. Ils appelloient ce
 idole Tezcallipula, & estoit fait d'vne pierre fo
 reluisante & noire, comme Iayel, estant vestu de
 quelques gentils affiquets à leur mode. Il auoit
 des pendants d'oreilles d'or & d'argent, & en
 leur d'embas vn petit canon de crystal, de
 longueur d'vn xeme ou demy pied, dans lequel
 quel ils mettoient quelque fois vne plume verte,
 & quelques fois vne azuree, qui le faisoit res
 sembler tantost vne esmeraude, tantost vn
 turquoise, il auoit les cheveux ceints & bar
 dez avec vn lifer d'or, bruny, au bout de

Quel pendoit vne oreille d'or , avec deux bran-
 ons de fumees peintes en icelle, qui signifioient
 s prieres des affligez & pechez qu'il oyoit, quād
 se recommandoiēt à luy. Entre les deux oreil-
 s pendoient vn nombre de petits herons. Il a-
 oit vn ioyau pendu au col, si grand qu'il luy
 ouuroit l'estomach. Aux deux bras des bracelets
 or : au nombril vne riche pierre verte, & en la
 ain gauche vn esuentail de plumes precieuses
 ertes, azurees, & jaulnes, qui sortoient d'vn cha-
 on d'or reluisant, & fort bruny, tellement qu'il
 mbloit que ce fust vn miroir, qui signifioit que
 dans ce miroir il voyoit tout ce qui se faisoit
 a monde. Ils appelloient ce miroir ou chaston
 or Itlacheaya, qui veut dire son regardoir. Il
 enoit en la main dextre quatre sagettes , qui si-
 nifioient le chastiment qu'il donnoit aux mau-
 ais, pour les pechez. C'est pourquoy c'estoit l'i-
 ble qu'ils craignoient le plus , de peur qu'il ne
 escourrist leurs fautes & delicts. Il y auoit par-
 on de pechez en sa feste, qui se faisoit de quatre
 ns en quatre ans, comme il sera dit cy apres. Ils
 enoient ce mesme idole Tezcatlipuca pour le
 ieu de la sechetesse, de la famine, & sterilité, &
 e la pestilence. Parquoy ils le peignoient aussi en
 ne autre forme, à sçauoir estant assis avec beau-
 up de majesté, sur vn escabeau entouré d'vne
 ourtine rouge, peinte & elabouree de testes &
 s de morts. En la main gauche il auoit vne ron-
 elle avec cinq pines, ou formes de pommes de
 in faites de cotton, & en la droite vne dardille,
 omme d'vn geste menassant, & ayant le bras
 stendu, comme qui la voudroit jeter, & de la

rondelle sortoient quatre sagettes. Il auoit le visage & apparence de courroucé, & de coléré, corps oingt tout de noir, & la teste pleine de plumes de cailles. Ils vsoient de grandes superstitions enuers cet idole, pour la grand crainte qu'ils auoient de luy. En Cholula, qui estoit vne repute publique de Mexique, ils adoroient vn fameux idole, qui estoit le dieu des marchandises, pource qu'ils estoient grands marchands, & encor auiourd'hui font-ils fort addonnez au commerce, ils l'appelloient Quetzalcoalt. Cet idole estoit en vne grande place, en vn temple fort haut, & auoit autour de luy de l'or, de l'argent, des ioyaux, des plumes fort riches, & des habits de diuerses couleurs. Il auoit le corps en forme d'homme, mais le visage d'vn petit oiseau avec vn bec rouge, & au dessus vne creste, pleine de verrues, ayant des rangs de dents, & la langue qui luy sortoit dehors. Il portoit sur la teste vne mitre pointuë de papier peint, vne faux en la main, & beaucoup d'anneaux d'or aux iambes, & mil autres folles inventions, qui toutes auoient leur signification, & l'adoroient parce qu'il faisoit riche ceux qu'il vouloit, comme Memnon & Plutus. Et à la verité ce nom que les Choluanos donnoient à leur dieu estoit bien à propos, encor qu'ils ne l'entendissent pas. Ils l'appelloient Quetzalcoalt, qui signifie couleuvre de plume riche, car tel est le diable de l'auarice. Ces barbares ne se contentoient point d'auoir des dieux, mais aussi ils auoient des deesses, comme les fables des poëtes les introduisent, & l'auëugle Gentilité des Grecs & des Romains les ont venerées. La principale des deesses

qu'ils adoroient, estoit appellee Tozi, qui veut dire nostre ayeulle, laquelle, comme racontent les histoires de Mexique, fut fille du roy de Culguan, qui fut la premiere qu'ils escorcherent par le commandement de Vitzilipuztli, laquelle ils cōcrerent de ceste façon, pour estre sa lœur, & dès lors ils commencerent à escorcher les hommes pour leurs sacrifices, & de vestir les viuans des peaux des sacrifiez, ayans appris que leur Dieu se plait en cela, comme mesme d'arracher le cœur de ceux qu'ils sacrifioient, ce qu'ils apprirent de leur dieu, lequel tira & arracha le cœur de ceux qu'il chastia en Tulla, comme il sera dit en son lieu. L'une de ces deesses qu'ils adoroient eut vn grand chasseur, que ceux de Tlascalla depuis vindrent pour dieu, & ceux-là estoient le party contraire des Mexiquains, avec l'aide desquels les Espagnols gagnerent le Mexique. La prouince de Tlascalla est fort propre pour la chasse, & le peuple fort addonné à icelle. C'est pourquoy ils faisoient vne grand feste à cet idole, lequel ils peignoient d'une telle forme, qu'il n'est ja besoin de perdre le temps à la descrire. Mais la feste qu'ils y faisoient estoit plaisante, & en ceste façon: Ils venoient vne trompe sur l'aube du iour, au son de laquelle ils s'assembloient tous avec leurs arcs, fleches, fillets, & autres instruments de chasse, & venoient avec leur idole en procession, suivis d'un grand nombre de peuple à vne Sierre haute, au sommet de laquelle ils auoient dressé & accommodé vne fueillee, & au milieu vn autel tres-richement orné, où ils mettoient l'idole. Ils alloient cheminant avec vn grand bruit de trompettes,

HISTOIRE NATURELLE

de cornets, de fleutes, & de tambours, & paruen
 au lieu, ils circuiſſoient & enuironnoient tous l
 coſtez de ceſte Sierre ou montagne, où ils me
 toient le feu par tous les endroits, au moyen d
 quoy ſortoient pluſieurs & diuers animaux, com
 me cerfs, cōnils, lieures, renards & loups, lesque
 alloient vers le ſommet fuyans le feu. Ces cha
 ſſeurs courroiēt apres avec de gands cris & brui
 de diuers inſtrumētſ, les chaſſans iuſques au ſom
 met deuant l'idole, où arriuoit vn tel nombre
 beſtes de chaſſe, en ſi grād preſſe, qu'elles ſautoi
 les vnes ſur les autres, ſur le peuple, & ſur l'aut
 meſme, en quoy ils prenoient vn grand plaiſir,
 reſiouiffance. Alors ils prenoient vn grand non
 bre de ces beſtes, & ſacrifioient deuant l'idole l
 cerfs & gands animaux, leur arrachant le cōu
 avec la meſme ceremonie dont ils vſoient au
 crifice des hommes: ce qu'eſtant acheuē, ils pr
 noient toute ceſte chaſſe ſur leurs eſpaules, &
 retiroient avec leur idole de la meſme façō qu'
 y eſtoient venus, & entroiēt en la citē chargez
 toutes ces choſes, fort reſiouis, avec grand non
 bre de muſique, de buccines, & de tambours, iu
 ques à arriuer au temple où ils mettoiēt leur id
 le, avec grande reuerence & ſolemnite. Ils alloi
 tous accommoder les chairs de ceſte chaſſe,
 quoy ils faiſoient vn banquet à tout le peuple,
 apres diſner faiſoient leurs farces, rep reſentatiō
 & dances deuant l'idole. Ils auoient vn autre gr
 nombre d'idoles, de dieux & deeſſes, mais l
 principales eſtoient en la nation Mexiquaine,
 aux peuples voiſins, ainſi qu'il a eſtē dit.

*D'une estrange facon d'idolatrie pratiquee
entre les Mexiquains.*

CHAP. X.

OMME nous auons dit que les rois Inguas du Peru firent faire à leur semblance de certaines statuës qu'ils appelloient leurs guaoiques, ou freres, & leur faisoient porter autant d'honneur qu'à eux-mesmes: ainsi en ont fait les Mexiquains de leurs dieux, mais ils ont passé plus outre, pource que des hommes vifs ils faisoient des dieux, qui estoit en ceste maniere. Ils prenoient un captif, tel qu'ils aduisoient bon estre, & auparavant que de le sacrifier à leurs idoles, luy donnoient le mesme nom de l'idole auquel il deuoit estre sacrifié, & le vestoient & ornoient des mesmes ornemens que leur idole, disans qu'il representoit le mesme idole. Et pendant tout le temps ne duroit ceste representation (qui estoit d'un an en certaines festes, en d'autres de six mois, & en d'autres moins) ils l'adoroient & veneroient de la mesme façon que le propre idole: cependãt il mangeoit, beuvoit, & se resiouissoit. Quand il estoit par les rues, le peuple sortoit pour l'adorer, & tous luy offroient beaucoup d'aumosnes, & luy portoient les enfans & les malades, afin qu'il les guerist & benist, & luy laissoient en tout faire sa volonté, sauf qu'il estoit tousiours accompagné de dix ou douze homes, de peur qu'il ne s'enfuisst. Et luy afin que l'on luy fist reuerence par où il passoit, sonnoit de fois à d'autre d'une petite fleute,

HISTOIRE NATURELLE

afin que le peuple s'apprestast pour l'adorer. La feste estant venuë, & luy estant bien gras, ils tuoient, l'ouuroient, & le mangeoient, faisans solempnel sacrifice de luy. A la verité c'est chose pitoyable de considerer la façon de laquelle le Satan tenoit ces gens en sa puissance, & tie encor auourd'huy plusieurs qui font de semblables cruantez & abominations, aux despens de tristes ames, & des miserables corps de ceux qui luy offrent, & luy se moque & rit de la bourde moquerie qu'il fait aux pauures mal-heureux, lesquels meritent bien par leurs péchez que le trahant Dieu les delaisse en la puissance de leur ennemy, qu'ils ont choisi pour dieu & pour soustien. Mais puis que j'ay dit ce qui suffit de l'idolatrie des Indiens, il s'ensuit que nous traittions de la religion, ou pour mieux dire superstition, de laquelle ils vsent en leurs sacrifices, temples & ceremonies, & ce qui touche le reste.

*Comme le diable s'est efforcé de s'égaler à Dieu,
& de luy ressembler aux façons de sacrifices,
religion, & Sacremens.*

CHAP. XI.

AVANT que de venir à ce poinct, l'on doit considerer vne chose, qui est fort digne de regarder de près, qui est que comme le diable par son orgueil a prins party & s'est rendu contraire à Dieu, ce que nostre Dieu par sa sagesse ordonne pour son honneur & seruice, & pour le bien & salut de l'homme, le diable s'efforce de l'imiter, & le peruertir, pour estre honoré, & faire que l'homme

me

me en soit condamné. Car comme nous voyons que le grand Dieu a des sacrifices, des Prestres, des Sacremens, des Religieux, des Prophetes, & des gens dediez à son seruice diuin, & saintes ceremonies, ainsi le diable a ses sacrifices, prestres, ses façons de Sacremens, sa gent dediee, ses reclus & saintetez feintes, avec mille sortes de faux prophesies, tout ce qui sera plaisant d'entendre, estant déclaré en particulier, & non point de petit fruit pour celuy qui se souuiendra comme le diable est le pere de mensonge, ainsi que la verité le dit en l'Euangile; parquoy il procure vsurper pour soy la gloire de Dieu, & contrefaire la lumiere par ses tenebres. Les enchanteurs d'Egypte enseignez de leur maistre Satanas, s'efforçoient de faire d'autres merueilles semblables à celles de Moyses & d'Aaron, pour s'esgaler à eux. Nous lisons au liure des Iuges, de ce Micas prestre du vain idole, qui seruoit mesme des ornemens dont on vsoit au Tabernacle du vray Dieu, comme de l'ephod du Seraphin, & des autres choses. Soit que ce soit, à peine y a-il chose instituee par Iesus-Christ nostre Seigneur, en sa loy Euangelique, que le diable ne l'aye sophistiquée en quelque façon, & portée en sa gentilité, commel'on pourra voir en lisant ce que nous tenons pour certain, par le rapport de gens dignes de foy, des coustumes & ceremonies des Indies, desquelles nous traiterons en ce liure.

*Iean. 5.**Exod. 7.**Iud. 18.*

Des temples qui se sont trouuez es Indes.

CHAP. XII.

COMMENÇANT donc par les Temples, tout ainsi que le grand Dieu a voulu que

l'on luy dediast vne maison, où son saint nom fust honoré, & qu'elle fust particulieremēt voüée à son seruice; ainsi le diable par ses meschantes intentions persuada aux infideles qu'ils luy fissent de superbes temples, & des particuliers adoratoires & sanctuaires. En chaque prouince du Peru il y auoit vn principal guaca, ou maison d'adoration, & outre icelle y en auoit vne vniuerselle par tous les roiaumes des Inguas, entre lesquelles il y en a eu deux signalees, & remarquées, l'vne qu'ils appelloient de Pachacama, qui est à quatre lieuës de Lyma, où l'on void encor auioird'huy les ruines d'vn tres-ancien & grand edifice, duquel François Pizarre & les siens tirerent ceste richesse infinie des vases, & des cruches d'or & d'argent qu'ils apporterent quand ils prindrent l'Ingua Attagualpa. Il y a certains memoires & discours qui disent que le diable en ce tēple parloit visiblement, & donnoit responses par son oracle, & que quelquesfois ils voyoient vne couleur tachetee, & est vne chose fort commune & approuuee es Indes, que le diable parloit, & respondoit en ces faux sanctuaires, en trompant les miserables. Mais là où l'Euangile est entré, & là où l'on a esleué le signe de la croix, le pere de mensonge y est deuenu muet, ainsi que Plutarque escrit de son temps : *Cur cessauerit Pythias son-*
dere oracula. Et saint Iustin martyr traicte amplement de ce silence que Christ imposa aux demons, qui parloient par les idoles, comme il auoit esté beaucoup auparauant prophetisé en la diuine Escriture. La façon qu'auoient les ministres infideles & enchanteurs de consulter leur

Plut. lib. de
 Tract. re.
 Iust. in apo.
 pro Christi-
 stia.

dieux, estoit comme le diable les enseignoit. C'e-
 stoit ordinairement de nuict, & pour le faire en-
 croient les espauls tournees vers l'idole, mar-
 chans en arriere, & plians les corps en inclinans
 la teste, & se mettoiēt en vne laide posture, & ainsi
 ils les consultoient. La response qu'ils faisoient
 ordinairement estoit en maniere d'vn sifflement
 espouventable, ou comme vn grincement qui
 leur faisoit horreur, & tout ce dont il les aduertif-
 soit, & leur commandoit, estoit vn achemine-
 ment à leur deception & perdition. Maintenant
 on trouue peu de ces oracles, par la misericor-
 de de Dieu, & grande puissance de Iesus Christ. Il
 y a eu au Peru vn autre temple & oratoire plus
 estimé, qui fut en la cité de Cusco, où est aujour-
 d'huy le monastere de saint Dominique: & l'on
 peut voir que ç'a esté vne œure fort belle & ma-
 gnifique par le pavé, & pierres de l'edifice qui re-
 tent encor auourd'huy. Ce temple estoit com-
 me le Pantheon des Romains, en ce qu'il estoit
 la maison & demeure de tous les dieux: car les
 Rois Inguas mirent en iceluy les dieux de toutes
 les nations & provinces qu'ils conquestoient,
 ayant chaque idole son lieu particulier, ou ceux
 de leur prouince les venoient adorer avec vne
 despense excessiue de choses quel'on apportoit
 pour son ministere. Et par cela ils auoient opi-
 nion de retenir seurement & en deuoir les pro-
 uinces qu'ils auoient conquestees, tenans leurs
 dieux comme en ostage. En ceste mesme maison
 estoit le Pinchao, qui estoit vne idole du Soleil,
 de tres-fin or, ouuré d'vne grãde richesse de pier-

eries, lequel estoit posé vers l'Orient, avec vn tel artifice, que le Soleil à son leuer iettoit ses rayons sur luy, & comme il estoit de tresfin metal, les rayons reuerberoient, avec telle clarté, qu'il ressembloit vn autre Soleil. Les Inguas adoroient cestuy-là pour leur Dieu, & le Pachayacha, qui signifie le Createur du ciel. Ils disent qu'aux depouilles de ce temple si riche, vn soldat eut pour sa part ceste tres-belle planche d'or du Soleil. Et comme le jeu estoit lors de saison, il la perdit vne nuit en jouiant: d'où vint le proverbe qui est au Peru, pour les grands ioüeurs, disant qu'ils jouiēt le Soleil auant qu'il naisse.

Des superbes temples de Mexique.

CHAP. XIII.

LA superstition des Mexiquains a esté sans comparaison plus grande que celle de ceux: tant en leurs ceremonies, comme en la grandeur de leurs temples, lesquels anciennement les Espagnols appelloient de ce mot Cu, lequel mot peut auoir esté prins des insulaires de sainct Dominique ou de Cuba, comme beaucoup d'autres mots qui sont en vsage, lesquels ne sont ny d'Espagne, ny d'autre langue dont l'on vse auioir d'huy es Indes, comme sont Mays, Chico, Vaquiano, Chapetō, & autres semblables. Il y auoit donc en Mexique le Cu, si fameux temple de Vitzilipuztli, qui auoit vn tour & circuit fort grand & faisoit au deds de soy vne belle court. Il estoit tout basti de grandes pierres en façon de couleures attachees les vnes aux autres, & pour cela

circuit estoit appellé Coatepantli, qui veut dire circuit de couleures. Sur chacun des coupeaux des chambres & oratoires où estoient les idoles y auoit vn perron fort ioly, ouuragé de petites pierres menuës noires comme du geais arrâgées d'vn bel ordre, avec le champ tout releué de blanc & de rouge, qui rendoit à le voir d'embas vne grande clarté; & au dessus du perron il y auoit des carreaux fort mignonement faits, ouurâgés comme en limaçons, & auoit pour pied & appuy deux Indiens de pierre assis, tenans des chandeliers en leurs mains, & d'iceux sortoient comme des croisons reuestus avec les bouts enrichis de plumes jaunes & vertes, & des franges longues de mesme. Au dedans du circuit de ceste cour il y auoit plusieurs chambres de religieux, & d'autres qui estoient au dessus pour les Prestres & Papes, (car ainsi ils appelloient les souuerains Prestres qui seruoient à l'idole. Ceste cour est si grande & si spacieuse, que huit ou dix mil personnes y dansoient en rond fort à l'aise, s'entretenâs les mains sur les vns des autres, qui estoit vne coustume dont ils vsent en ce royaume, ce qui semble chose incroyable. Il y auoit quatre portes ou entrees à l'Orient, au Ponant, au Nort, & au Midy. De chacune de ces portes sortoit & commençoit vne chaussée fort belle de deux à trois lieuës de long. Parquoy il y auoit au milieu du lac où estoit fondée la cité de Mexique quatre chaussées en croix fort larges, qui l'embellissoient beaucoup. Sur chacun portail ou entree il y auoit vn dieu ou idole, ayant le visage tourné du costé des chaussées vis-à-vis de la porte de ce temple de Vitzilicoban.

HISTOIRE NATVRELLE

puztli. Il y auoit trente degrez de trente brasses de long , & estoient separez de ce circuit de la cour par vne ruë qui estoit entr'eux. Au haut de ces degrez il y auoit vn pourmenoir de trente pieds de large tout enduit de chaux, au milieu duquel pourmenoir se voyoit vne pallissade tres-bien faite d'arbres fort hauts plantez de rang à vne brasse l'vn de l'autre. Ces arbres estoient fort gros, & tous percez de petits trous, depuis le pied iusques au coupeau , & y auoit des verges traues sans d'vn arbre à l'autre, ausquelles estoient traues & enchainees plusieurs testes de morts par les temples. En chaque verge il y auoit vingt testes , & ces rangs de testes continuoient depuis le bas iusques au haut des arbres. Ceste pallissade estoit si pleine de ces testes de morts depuis v bout iusques à l'autre, que c'estoit vne chose merueilleusement triste & pleine d'horreur. Les testes estoient de ceux qu'ils auoient sacrifiez, car apres qu'ils estoient morts, & que l'on en auoit mangé la chair, la teste en estoit apportee & baillie aux ministres du temple, qui les enchainoient ainsi, iusques à ce qu'elles tombassent par morticeaux, & auoient le soin de remplacer celles qui tomboient par d'autres qu'ils mettoient en leur places. Au sommet du temple il y auoit deux pierres ou chapelles, & en icelles estoient les deux idoles que i'ay dites de Vitzilipuztli, & son compagnon Tlalor. Ces chapelles estoient taillees & ciselees fort artificieusement, & si hautes esleuees, que pour y monter il y auoit vn escallier de pierre de six vingts degrez. Au deuant de ces chambres ou chapelles il y auoit vne court

quarante pieds en quarré, au milieu de laquelle il
 auoit vne pierre haute de cinq paumes, qui e-
 toit verte & pointuë en façon de pyramide, &
 estoit là posée pour les sacrifices des hommes
 que l'on y faisoit: Car vn homme estant couché
 dessus à la réuerse, elle luy faisoit ployer le corps,
 & ainsi ils l'ouuroient & luy tiroient le cœur,
 comme ie diray cy-apres. Il y auoit en la cité de
 Mexique huit ou neuf autres temples comme
 celuy que i'ay dit, lesquels estoient attachez &
 continuez les vns aux autres dans vn grand cir-
 cuit, & auoient leurs degrez particuliers, leur
 court, leurs chambres & leurs dortoirs. Les en-
 tres des vns estoient au Ponant, des autres au
 levant, des autres au Sud, & celles des autres au
 Nort. Tous ces temples estoient ingenieusement
 labourez, & enceints de diuerses façons de cre-
 eux & peintures, avec beaucoup de figures de
 pierres, estans accompagnez & fortifiez de grands
 & larges esperons. Ils estoient dediez à diuers
 dieux, mais apres le temple de Vitzilipuztli, sui-
 uoit celuy de Tezcalipuca, qui estoit le dieu de
 penitence & des chastiemens, fort esleué haut &
 fort bien basty. Il y auoit quatre vingts degrez
 pour y mōter: au haut desquels se faisoit vne pla-
 ce ou table de six vingts pieds de large, & ioi-
 nant icelle vne salle tapissée de courtines de di-
 uerses couleurs & ourages: la porte d'icelle estât
 basse & large, tousiours couuerte d'vn voile, &
 y auoit que les prestres seulement qui y pou-
 uoient entrer. Tout ce temple estoit elaboré de
 diuerses tailles & effigies avec vne grande curio-

sité, d'autant que ces deux temples estoient comme les Eglises cathedrales, & le reste à leur respect comme parroisses & hermitages, & estoient spacieux & de tant de chambres, qu'il y auoit iceux les ministeres, les colleges, les escholes & les maisons des prestres, dōt ie parleray cy-apres. Ce qui est dit peut suffire pour entendre l'orgue du diable, & le mal heur de ceste miserable nation, qu' avec si grande despense de leurs biens, de leur travail, & de leurs vies seruoient ainsi leur propre ennemy, qui ne pretendoit d'eux autre chose que de destruire leurs ames, & consumer les corps. Neantmoins ils s'en contentoient fort ayans opinion en leur si grande erreur, que c'estoient de grands & puissans dieux que ceux auxquels ils faisoient ces seruices.

Des Prestres, & de leurs offices.

CHAP. XIII.

ON trouue entre toutes les nations du monde de des hommes particulierement dediez au seruice du vray Dieu, ou de celuy qui est faux, lesquels seruent aux sacrifices, & pour declarer au peuple ce que leurs dieux leur commandent. Il a eu au mexique sur ce point vne estrange curiosité: & le diable voulant contrefaire l'usage de l'Eglise de Dieu, a mis en l'ordre de ces prestres de plus grands ou superieurs, & de moindres, l'vns comme Acolytes, & les autres comme Levites. Et ce qui m'a plus fait esmerveiller, c'est que le diable a voulu vsurper pour soy le seruice de Christ, iusques à se seruir du meisme nom: car

Mexiquains appelloient leurs grands prestres en leur ancienne langue Papas, comme pour signifier Souuerains Pontifes, ainsi qu'il l'appert à present par leurs histoires. Les Prestres de Vitzilicuztli succedoient par lignages de certains quartiers de la ville deputez à cet effect, & ceux des autres idoles y venoient par eslectiō, ou pour auoir esté offerts au temple dès leur enfance. Le continuuel exercice des Prestres estoit d'encenser les idoles, ce qu'ils faisoient quatre fois durāt le iour naturel. La premiere à l'aube du iour, la seconde à midy, la troisieme au Soleil couchant, & la quatrieme à minuiet. A ceste heure de minuiet se leuoient toutes les dignitez du temple, & au lieu de cloches ils sonnoient des buccines, & de grāds corners, & les autres des fleutes, & sonnoiēt long temps vn son triste, & apres auoir cessé le son, sortoit le semainier, vestu d'vne robe blanche en facon de Dalmatique, avec l'encensoir en la main, plein de brasier qu'il prenoit au foyer, bruslant continuellement deuant l'autel, en l'autre main vne bourse pleine d'encens, lequel il jettoit en l'encensoir, & comme il entroit au lieu où estoit l'idole, il encensoit avec beaucoup de reuerence: apres il prenoit vn linge, duquel il nettoioit l'autel & les courtines. Cela acheué ils s'en alloiēt tous ensemble en vne chapelle, & là faisoient certain genre de penitence fort rigoureuse & austere, se frappans & tirans du sang, de la façon que ie diray cy-apres au Traitté de la penitence, que le diable a enseigne aux siens, & ne failloient iamais à ces matinees de minuiet. Aucuns autres que les Prestres ne pouuoient se mesler de leurs sacrifices, &

HISTOIRE NATURELLE

chacun d'eux s'y employoit selon leur dignité & degré. Ils preschoient mesme le peuple en certaines festes, comme nous dirons, quand ie traitteray d'icelles. Ils auoient du reuenu, & leur faisoient des offrandes abondamment. Ie diray cy-apres de l'onction dont ils vsoient à consacrer les Prestres. Au Peru les prestres estoient substantez & entretenus du reuenu & des heritages de leur dieu, qu'ils appelloient Chacaras, lesquels estoient en grand nombre, & bien riches.

*Des monasteres des vierges que le diable
inuenta pour son seruice.*

CHAP. XV.

COMME la vie religieuse (de laquelle plusieurs seruiteurs & seruantes de Dieu ont fait profession en la sainte Eglise, à l'imitation de Iesus-Christ & de ses saints Apostres) est vne chose si agreable aux yeux de la diuine Majesté par laquelle son saint nom est tant honoré, & son Eglise embellie: Ainsi le pere de mensonges sefforça de l'imiter & contrefaire en cela, voire comme debatre avec Dieu de l'obseruance & austerité de vie de ses ministres. Il y auoit au Peru plusieurs monasteres de vierges (car d'autre qualité elles n'y estoient point receuës) & pour le moins y en auoit vn en chaque prouince. Il y auoit en ces monasteres deux sortes de femmes les vnes anciennes, qu'ils appelloient Mamacomas, pour l'instruction & enseignement des ieunes: & les autres estoient de ieunes filles destinées là pour vn certain temps, puis apres l'on les

roit de là pour leurs Dieux, ou pour l'Ingua. s appelloient ceste maison ou monastere Acclanagi, qui est à dire maison de choisies. Chaque monastere auoit son vicaire ou gouuerneur nommé Appopanaca, lequel auoit la puissance & liberté de choisir toutes celles qu'il vouloit de quelque qualité qu'elles fussent, estans au dessouz de huict ans, si elles leur sembloient de bonne taille & disposition. Ces filles ainsi enserrees dans ces monasteres estoient endoctrinees par les Macomas en diuerses choses necessaires pour la vie humaine, & aux coustumes & ceremonies de leurs Dieux, & par apres ils les tiroient de là estant dessus de quatorze ans, & les enuoyoit en la cour avec bonne garde, vne partie desquelles estoient deputees pour seruir aux Guacas & sanguaires, conseruans perpetuellement leur virginité, vne partie pour les sacrifices ordinaires qu'ils faisoient de pucelles, & autres sacrifices extraordinaires qui se faisoient pour le salut, la mort, ou les guerres del'Ingua, & vne partie mesme pour seruir de femmes & de concubines à l'Ingua, & à d'autres siens parens & capitaines auxquels il les donnoit, qui leur estoit vne grande & honorable recompense: & ce departement se faisoit par chacun an. Ces monasteres auoient & possedoient en propre des heritages, rentes & reuenus pour l'entretien, nourriture & sustentation de ces vierges qui y estoient en grand nombre. Il n'estoit point licite à vn pere de faire refus de bailler ses filles lors que l'Appopanaca les demandoit pour les enserrer & mettre en ces monasteres, voire plusieurs offroient

leurs filles de leur bonne volonté, leur semblant que c'estoit vn grand merite pour elles d'estre sacrificées pour l'Ingua. Si l'on trouuoit que quelques vns de ces Mamacomas ou Aclias eust fait contre son honneur, c'estoit vn ineuitable chastiment de les enterrer toutes viues, ou de les faire mourir par vn autre genre de cruel supplice. Le diable a eu mesme en Mexique la façon & maniere de religieuses, encor que leur profession ne fut de plus d'vn an entier & estoit en ceste sorte. Au dedans de ce grand circuit que nous auons dit ci-dessus, qui estoit au temple principal, il y auoit deux maisons comme claustrales vis à vis l'vne de l'autre, l'vne d'hommes & l'autre de femmes. En celle des femmes il y auoit seulement des pucelles de douze à treize ans, lesquelles ils appelloient filles de penitence. Elles estoient autant comme les hommes, viuoient en chasteté & regle comme pucelles, dediees au seruice de leur Dieu. L'exercice qu'elles auoient estoit de nettoyer & ballier le temple, & apprester chaque matin à manger à l'idole & à ses ministres de l'aumosne que receuoient les religieux. La viande qu'ils apprestoient à l'idole estoit des petits pains en figure de main & de pieds, comme du masse-pain, & apprestoient avec ce pain de certaines saulces qu'ils mettoient chaque iour au deuant de l'idole, & ses prestres mangeoient comme ceux de Baal, que conte Daniel. Ces filles auoient les cheueux coupez, & les laissoiét croistre par apres iusqu'à quelque temps, elles se leuoient à minuiét aux matines de l'idole qu'ils celebrioyent tous les iours, faisans les memes exercices que les religieux. Ils auoient leu

Daniel, 14.

beffes qui les occupoient à faire des toiles de
 uerses façons pour l'ornement de leurs idoles
 des temples. Leur habit ordinaire estoit tout
 blanc sans aucun ouurage ny couleur. Elles fai-
 ent aussi leurs penitences à minuit, se sacri-
 fians en se blessant elles mesmes, & se perçans le
 bout des oreilles, & mettās en leurs ioüies le sang
 qu'elles en tiroient, & par apres se lauoient pour
 nettoyer ce sang en vn petit estang qui estoit dedans
 le monastere. Elles viuoient en grande honne-
 reté & discretiō: & s'il se trouuoit que quelqu'vne
 estoit failly, quoy que ce fust legerement, incont-
 inent elle estoit mise à mort sans remission, disants
 qu'elle auoit violé la maison de leur Dieu. Ils te-
 noient pour vn augure & aduertissemēt que quel-
 qu'vn de ces religieux ou religieuses auoient fait
 quelque faute quand ils voyoient passer quelque rat ou
 souris, ou chauue-souris en la chappelle de leur
 idole, ou qu'ils auoient rongé quelques voiles:
 pour ce qu'ils disoient que le rat ou chauue-souris
 ne se fust point hazardé à faire vne telle indignité,
 que quelque delict n'eust precedé, & deslors com-
 mençoient à faire inquisitiō & recherche du fait,
 jusqu'à ce qu'ils auoyent descouuert le delinquā-
 t, de quelque qualité qu'il fust, incontinent le
 faisoient mourir. En ce monastere n'estoient re-
 çues que les filles de l'vn des six quartiers qui
 estoient nommez pour cest effect, & duroit ceste
 profession, comme il a esté dit, l'espace d'vn an
 entier, pendant lequel leurs peres où elles auoient
 esté vœu de seruir l'idole en ceste façon, & de là el-
 les sortoient pour se marier. Ces pucelles de Me-
 que, & encor plus celles du Peru, auoient

quelque ressemblance avec les vierges Vestales de Rome, comme racontent les histoires, afin que l'on entende comme le diable a eu le desir d'estre seruy de gens qui gardent virginité, non pas que la netteté luy agree, car de soy il est esprit immonde, mais pour le desir qu'il a d'oster a grand Dieu selon son pouuoir ceste gloire de se seruir de netteté & integrité.

*Dès Monasteres de Religieux que le diable
a inuentez pour la superstition.*

CHAP. XVI.

ON cognoist assez par les lettres des Peres de nostre compagnie, escrites du Iappon, le nombre & la multitude des Religieux qu'il y a en ces prouinces, lesquels ils appellent Boncos, & mesme leurs coustumes, superstition & menfonges. Quelques peres qui ont esté en ces pays racontent de ces boncos, & religieux de la Chine disans qu'il y en a de plusieurs ordres, & de diuerses sortes, que les vns les vindrent voir vestus d'un habit blanc, portans des bonnets, & les autres d'un habit noir, sans cheueux & sans bonnet, que ces religieux ordinairement sont peu estimez, & les Mandarins, ou ministres de iustice se fouiettent comme ils font le reste du peuple. Ils font profession de ne point manger de chair, ny de poisson, ny de chose aucune ayant vie, mais seulement du ris, & des herbes, mais en secret mangent de tout, & sont pires que le commun peuple. Ils disent que les religieux qui sont en cour, qui est en Paquin, sont fort estimez. L

Mandarins vont ordinairement se recreer aux
 larells, ou monasteres de ces moines, & en re-
 tournent presque tousiours yures. Ces monaste-
 res sont ordinairement hors des villes, & ont de-
 vant leur enclos des temples: Toutesfois ils sont
 fort curieux en la Chine des idoles, ou des tem-
 ples, car les Mandarins font peu d'estat des ido-
 les, & les tiennent pour vne chose vaine & digne
 de derision, voire ne croyent pas qu'il y ait autre vie
 qu'autre Paradis, que d'estre en office de Manda-
 rin, ny d'autre enfer, que les prisons qu'ils don-
 nent aux delinquans. Quant au vulgaire, ils di-
 sent qu'il est necessaire de l'entretenir par l'ido-
 latrie, comme mesme le Philosophe l'enseigne à
 ses gouverneurs. Et a esté en l'Escriture vne excu-
 sation donna Aaron de l'idole du veau qu'il auoit
 fait faire. Neantmoins les Chinois ont accoustu-
 mé de porter aux poupes de leurs nauires, en de-
 vant les chappelles vne pucelle en bosse assise
 sur sa chaire avec deux Chinois au deuant d'elle
 couronnéz en façon d'Ange, & y a de la lumie-
 re ardente de iour & de nuict. Et quand ils doi-
 vent faire voile, ils luy font plusieurs sacrifices
 & ceremonies, avec vn grand bruit de tambours
 & de cloches, jettans des papiers bruslans par la
 poupe. Venans donc aux Religieux, ie ne sca-
 che point qu'au Peruil y ait eu maison propre
 aux hommes retirez outre leurs prestres, & sor-
 ciers, dont y en a vne infinité. Mais ç'a esté en
 Mexique, où il semble que le diable ait mis vne
 propre obseruance: Car il y auoit au circuit du
 grand temple deux Monasteres, comme i'ay dit
 dessus, l'vn de pucelles, dequoy i'ay traité,

*Arist 12.
 Metaph.
 Exod. 31.*

& l'autre de ieunes hommes reclus de dix-huit & vingt ans, lesquels ils appelloient Religieux. Ils portoient vne courōne en la teste comme les freres de par deçà, les cheveux vn peu plus longs qui leur tomboient, iusques à moytié de l'oreille excepté que au derriere de la teste, ils les laissoient croistre quatre doigts de large qui leur descendoient sur les espaulles, & les trouuoient & accommodoient par tresses. Ces ieunes gens qui seruoient au temple de Virzilipuztli, viuoient en pauuere & chasteté, & faisoient l'office de Levites, administrans aux prestres, & dignitez du Temple, le censoir, le luminaire, & les vestemens. Ils bannoient, & nettoyoient les lieux sacrez, apportant du bois afin qu'il bruslast tousiours, au brasier, ou foyer du Dieu, qui estoit comme vne lampe qui ardoit continuellement deuant l'autel de l'idole. Outre ces ieunes hommes, il y auoit d'autres petits garçons qui estoient comme nouices, qui seruoient aux choses manuelles, comme estoit de commander le Temple de rameaux, roses, & iondōner l'eau à lauer aux prestres, bailler les rasoirs pour sacrifier, & aller avec ceux qui demandoient l'aumosne pour la porter. Tous ceux cy auoient leurs superieurs, qui auoient la charge & le commandement sur eux; & viuoient avec vne telle honnesteté, que quand ils sortoient en public, il y auoit des femmes, ils alloient tousiours les testes fort baissées; les yeux en terre, sans les oser hauffer pour les regarder. Ils auoient pour vestement des linceux de red, & leur estoit permis de sortir par la Cité quatre à quatre, & six à six pour aller demander l'aumosne aux quartiers. Et qu

on ne leur la donnoit , ils auoient licence d'aller aux grains des champs, & cueillir les espics de pain, ou grapetes de Mays qu'ils auoient de besoin, sans que le maistre en osast parler, ny les empêcher. Ils auoient ceste licence pour ce qu'ils viuoient pauurement , & n'auoient autre reuenu que l'aumosne. Ils ne pouuoient estre plus de cinquante , & s'exerçoient en penitence, se leuant à minuit à sonner des cornets & buccines, pour éveiller le peuple. Ils faisoient chacun leur quart à veiller l'idole , de peur que le feu de devant l'autel ne s'estaignit. Ils administroient en l'entendoir , avec lequel les prestres encensoient l'idole à minuit , au matin , à midy , & au soir. Ils estoient fort subiets & obeissans à leurs superieurs, & n'outrépassoient pas d'un point ce qu'ils leur commandoient. Et apres qu'à minuit les prestres auoient acheué d'encenser, ceux cy s'en alloient en un lieu secret & escarté , & sacrifioient se tirans du sang des mollets avec des pointes dures & aigues. Et de ce sang qu'ils tiroient ainsi ils s'en frotoient les temples, iusques au dessous de l'oreille, & ayants acheué ces sacrifices ils s'en alloient incontinent se lauer en un petit estang, destiné à cet effect. Ces ieunes gens ne se oignoient point d'aucun betum, ni par la teste ny par le corps , comme faisoient les prestres , & leurs vestemens estoient d'une toile, qui leur estoit fort rude, & blanche. Cet exercice & l'oppression des penitences leur duroit un an entier, auquel ils viuoient avec beaucoup d'austerité, & de solitude. C'est à la verité vne chose estrange, que la faulxe opinion de religion, a tant de force à l'endroit de ces ieunes hommes & filles de Mexi-

que, qu'ils vont seruans le diable avec tant de rigueur & d'austerité: ce que plusieurs de nous autres ne faisons pas au seruice du tres haut Dieu, qui est vne grand' honte & confusion pour ceux d'entre les nostres qui se glorifient d'auoit fait vn bien peu de penitence, combien que l'exercice de ces Mexiquains n'est pas perpetuel, mais d'vn an seulement, ce qui leur estoit plus tolerable.

Des penitences, & de l'austerité dont les Indiens ont usé à la persuasion du diable.

CHAP. XVII.

VIS que nous sommes venus à ce point, il fera bon, tant pour descourir le maudit orgueil de Satan, comme pour confondre & reueiller quelque peu nostre lascheté & froideur au seruice du grand Dieu, que nous disions quelque chose des rigueurs & penitences estranges que ceste miserable gent faisoit par la persuasion du diable, comme les faux prophetes de Baal qui se blessioient & frapioient avec des lancettes, & se tiroient du sang, & comme ceux qui sacrifioient leurs fils & filles au sale Belphegor, & les passioient par le feu, selon que tesmoignent les diuines lettres: car Satan a tousiours desiré d'estre seruy à grand dommage & despens des hommes. Il a esté desia dit comme les prestres & religieux de Mexique se leuoient à minuit, & ayans encensé deuant l'idole, comme dignitez du temple, ils se alloient en vn lieu assez large où il y auoit beaucoup de cierges, & là l'asseoient, & prenants chacun vne pointe de manguey, qui est comme vn

3. Reg. 18.

Psal. 105.

4. Reg. 21.

lesne, ou poinçon aigu, avec lesquelles, ou avec
autres sortes de lancettes ou rasoirs ils se pei-
noient & perçoient le mollet des jambes, joi-
nant l'os, se tirans beaucoup de sang, avec lequel
s'ouignoient par les temples, & mettoiēt trem-
per ces pointes ou lancettes dedans le reste du
sang, puis apres les mettoient aux creneaux de la
court fichez en des globes, ou boules de paille,
fin que tous veissent & cogneussent la penitence
qu'ils faisoient pour le peuple. Ils se lauent &
nettoyēt ce sang en vn lac deputé pour cet effect,
qu'ils appellent Ezapangué, qui est à dire eauë de
sang : & y auoit au temple vn grand nombre de
ces pointes & lancettes, parce qu'ils ne pouuoiet
en faire seruir vne deux fois. Outre cela ces prestres
& religieux faisoient de grands ieusnes, comme
de ieusner cinq & dix iours suiuan deuant quel-
qu'vne de leurs grandes festes, & leur estoient ces
iours comme nos quatre temps : ils gardoient si
etroitement la continence, que quelques-vns
y alloient pour ne tomber en quelque sensualité, se
couuoient les membres virils par le milieu, & fai-
soient mil choses, pour se rendre impuissans, afin
de n'offenser point leurs dieux. Ils ne beuuoient
rien de vin, & dormoient fort peu, pource que
la plus-part de leurs exercices estoient de nuict,
& commettoient sur eux-mesmes de grandes
penitences, se martyrisans pour le diable, le tout
en qu'ils fussent reputez grands ieusneurs & pe-
nitens. Ils auoient accoustumé de se discipliner
avec des cordes pleines de nœuds, & non pas
avec des verges seulement, mais encore le peuple faisoit ce-
la par la maceration & fustigation en la procession &

feſte, qu'ils faiſoient à l'idole Tezcalipuca, que i'ay dit cy deſſus eſtre le Dieu de penitence. Car alors ils portoient tous à leurs mains des cordes neuues de fil de manguey, d'une braſſe de long, avec vn nœud au bout, & d'icelles ils ſe fuſtigeoyent ſ'en donnans de grands coups par les eſpaules. Les preſtres ieufnoyent cinq iours ſuiuans, auant ceſte feſte, mangeans vne ſeule fois le iour, & ſe tenoiēt ſeparez de leurs femmes, ſans ſortir du temple, pendant ces cinq iours ſe ſoiëtans rigoureuſement avec les ordres ſuſdittes. Les lettres de peres de la compagnie de Ieſus, qu'ils ont eſcrite des Indes, traittent amplement des penitences, & exceſſiues rigueurs, dont vſent les Boncos, enco que le tout y ait eſté ſophiſtiqué, & qu'il y ait plus d'apparence que de verité. Au Peru pour ſolemniſer la feſte de l'Yta, qui eſtoit grande, tout le peuple ieufnoit deux iours, durant leſquels ils ne touchoient point à leurs femmes, ny ne mangeoient aucune viande avec du ſel, & d'ail, ny ne beuuoient point de Chica. Ils vſoient beaucoup de ceſte façon de ieufner, pour certains pechez, & faiſoient penitence en ſe ſoiëtans avec des orties fort aſpres. Et tantost ſ'entrefrappans pluſieurs coups par les eſpaules d'une certaine pierre en quelques endroits. Ceſte gent auẽglée par la perſuaſion du Diable, ſe tranſportoit en des Sierres ou montagnes fort aſpres, où quelquesfois ils ſe ſacrifioient eux meſmes, ſe precipitãs du haut en bas de quelque haut rocher, qui ſont toutes embuſches & tromperies de celuy qui ne deſire rien tant, que dommage & perdition des hommes.

Des sacrifices que les Indiens faisoient au diable, & de quelles choses.

CHAP. XVIII.

A esté en l'abondance & diuersité d'offrandes & sacrifices, enseignez aux infidelles pour leur idolatrie, que l'ennemy de Dieu & des hommes a plus démonstré son astuce & sa meschanceté. Et comme c'est vne chose conuenable, & propre de la religion, de consommer la substance des creatures, au seruice & à l'honneur du Createur, qui est le sacrifice : ainsi le peré de mensonge a inuenté de se faire offrir & sacrifier, les creatures de Dieu, comme à l'auteur & seigneur d'icelles. Le premier genre de sacrifices, duquel les hommes ont vsé, a esté fort simple. Car Cain offrit des fruits de la terre, & Abel du meilleur de son bestail, ce que firent aussi depuis Noé, Abraham, & *Genes. 15.* les autres Patriarches, iusques à ce que cest ample ceremonial du Leuitique, ait esté donné par Moyses, auquel il y a tant de sortes & differences de sacrifices, pour diuers affaires, de diuerses choses, & avec diuerses ceremonies. De la mesme façon il s'est contenté entre quelques nations de leur enseigner qu'ils luy sacrifiasent de ce qu'ils auoient: mais enuers d'autres il a passé si outre, en leur donnant vne multitude de coutumes, & de ceremonies, sur les sacrifices, & tant d'observances, qu'elles sont esmerueillables. Et semble clairement, que par là il vueille debattre, & s'esgaller à la loy ancienne, & en beaucoup de choses vsurper ses propres ceremonies. Nous pouons reduire en

trois genres de sacrifices tous ceux dont vsent les infideles, les vnes des choses insensibles, les autres d'animaux, & les autres d'hommes. Ils auoient accoustumé au Peru de sacrifier du Coca, qui est vne herbe qu'ils estiment beaucoup, & du mays, qui est leur bled, des plumes de couleurs, & du Chaquira, qu'ils appellent autrement Mollo, des conches ou huïstres de mer, & quelquesfois de l'or & de l'argent, qui estoit aucunesfois en figures de petits animaux. Mesme de la fine estoffe de Cumbi, du bois taillé, & odoriferant, & le plus ordinairement du suif bruslé. Ils faisoient ces offrandes ou sacrifices pour obtenir des vents propices, & vn bon temps, ou pour la santé & deliurance de quelques dangers ou malheurs. Au second genre, leur ordinaire sacrifice estoit de cuyes, qui sont de petits animaux comme petits conills, que les Indiens mangent ordinairement. Et en choses d'importance, ou quand c'estoient quelques personnes riches, ils offroient des Pacos, ou moutons du pays, rez ou velus, & prenoient garde fort curieusement au nombre, aux couleurs & au temps. La façon de tuer quelconque victime, grande ou petite, dont vsent les Indiens selon leurs ceremonies anciennes, est la mesme de laquelle vsent au iourd'huy les Mores, qu'ils appellent Alquiblé, qui est de prendre la beste sur le bras droit, & luy tourner les yeux vers le Soleil, disant certaines paroles, selon la qualité de la victime que l'on tué: Car si elle estoit de couleur, les paroles s'adressoient au Chuquilla, & Tonnerre, afin qu'il n'y eust disette d'eau: si elle estoit blanche & rase, ils l'offroient au Soleil.

avec certaines paroles, si elle estoit veluë ils l'of-
 roient aussi avec d'autres, afin qu'il donnast sa
 lumiere, & fust propice à la generation: si c'estoit
 vn guanaco, qui est de couleur grise, ils adres-
 soient le sacrifice au Viracocha. Au Cusco l'on
 uoit & sacrifioit chacun an avec ceste ceremo-
 nie, vn mouton rez au Soleil, & le brusloient ve-
 tu d'une chemisolle rouge, & lors qu'il brusloit,
 ils jettoient au feu certains petits panniens de co-
 ca, qu'ils appelloient Vilcaronca, pour lequel sa-
 crifice ils auoient des hommes deputez & du be-
 tail, qui ne seruoit à autre chose. Ils sacrifioient
 mesme des petits oiseaux, encor que cela ne fust
 pas si frequent au Peru comme en Mexique, où
 le sacrifice des cailles estoit fort ordinaire. Ceux
 du Peru sacrifioient des oiseaux de la Puna (ainsi
 appellent-ils le desert) quand ils deuoient aller à
 la guerre pour faire diminuer les forces des Gua-
 cas de leurs contraires. Ils appelloient ces sacri-
 fices Cuzconicça, ou Conteucça, ou Huallauic-
 a, ou Sopauicça, & le faisoient en ceste forme.
 Ils prenoient plusieurs sortes de petits oiseaux
 du desert, & assembloient beaucoup d'un bois
 spineux, qu'ils appellent Yanlli, lequel estant al-
 lumé, assembloient ces petits oiseaux. Cet assem-
 blement estoit appellé Quico, puis les jettoient
 au feu, autour duquel alloient les officiers du sa-
 crifice, avec certaines pierres rondes & cottes-
 es, où estoient peintes plusieurs couleurs,
 lions, crapaux, & tygres, & proferans ce mot Vsa-
 hum, qui signifie la victoire nous soit donnée, &
 autres paroles. En quoy ils disoient que les forces
 des Guacas de leurs ennemis se perdoiēt, & tiroiēt

certains moutons noirs, qui estoient en prison quelques iours sans manger, lesquels ils appelloient Vrca, & en les tuans, disoient ces paroles, comme les cœurs de ces animaux sont affoiblis, ainsi soit affoiblis nos contraires : que s'ils voyoient en ces moutons, qu'une certaine chair qui estoit derrière le cœur, ne se fust point consommée par les ieunes & prisons passées, ils les tenoient pour un mauvais augure. Ils amenoient certains chiens noirs qu'ils appelloient Appuros, & les tuoient, les iettans en une plaine avec certaines ceremonies, sans manger ceste chair à quelques sortes d'hommes, lesquels sacrifices ils faisoient, de peur que l'Ingua ne fust offensé avec du poison, & pour cet effet ils ieusnoient depuis le matin iusques au lever des estoilles, & lors ils se saouloient & se honnoient à la façon des Mores. Ce sacrifice estoit le plus convenable, pour s'opposer aux Dieux de leurs contraires, & combien que pour le iour d'huy une grande partie de ces coutumes aye cessé, les guerres ayans prins fin, toutesfois il en est demeuré encor quelques restes, pour l'occasion des disputes particulieres ou communes des Indiens, ou des Caciques, ou d'entre les villes. Ils sacrifioient & offroient aussi des conches de la mer, qu'ils appellent Mollo, & les offroient aux fontaines & sources, disans que les conches estoient filles de la mer, mere de toutes les eaux. Ils donnent à ces conches des noms differens, selonc la couleur, & s'en servent aussi à diverses fins. Ils en usent quelque en toutes sortes de sacrifices, & encor au iour d'huy quelques uns mettent des conches pillées dedans leur Chica, par superstition. Finalement

leur sembloit conuenable d'offrir sacrifice de tout ce qu'ils semoient & esleuoient. Il y auoit des Indiens deputez pour faire ces sacrifices, aux fontaines, sources & ruisseaux, qui passoient par les villes, ou par leurs Chacras, qui sont leurs mestairies, & les faisoient, apres auoir acheué leurs semaines, afin qu'ils ne cessassent de courir, & qu'ils trouussent tousiours leurs heritages. Les forriers iettoient leur sort pour cognoistre le temps auquel les sacrifices se deuoient faire, lesquels ests acheuez, l'on assembloit de la cōtribution du peuple, ce que l'on deuoit sacrifier, & les bailloit à ceux qui auoient la charge de faire ces sacrifices. Ils les faisoient au commencement de l'Hyuer, qui est lors que les fontaines, sources, & riuieres croissent pour l'humidité du temps, & eux l'attribuoient à leurs sacrifices. Ils ne sacrifioient point aux fontaines & sources des deserts. Auioud'huy demeure encor entre eux le respect qu'ils auoient aux fontaines, sources, estangs, ruisseaux, ou riuieres, qui passent par les villes, & Chacras, mesmes aussi aux fontaines & riuieres des deserts. Ils font particuliere reuerence & veneration à la rencontre de ces riuieres, & là se lauent pour la santé, s'oignās premierement avec de la farine de mays, ou avec d'autres choses, en y adioustant diuerses ceremonies, ce qu'ils font mesme en leurs baings.

Des sacrifices d'hommes qu'ils faisoient.

CHAP. XIX.

A plus pitoyable mes-auanture de ce pauvre peuple, est le vassellage qu'ils paioient au dia-

ble, luy sacrifiant des hommes, qui sont les images de Dieu, & ont esté creéz pour iouir de Dieu. En beaucoup de nations ils auoient accoustumé de tuer pour accompagner les defuncts, comme a esté dit cy-dessus, les personnes qui leur estoient les plus agreables, & de qui ils imaginoient qu'ils se pourroient mieux seruir en l'autre monde. Outre ceste occasion, ils auoient accoustumé au Peru de sacrifier des enfans de quatre ou six ans iusques à dix, & la plus-part de ces sacrifices estoient pour les affaires qui importoit à l'Ingua, comme en ses maladies, pour luy enuoyer santé, mesme quand il alloit en guerre, pour la victoire, & quand ils donnoient au nouveau Inguale bourrelet, qui est l'enseigne du Roy, comme sont icy le sceptre & la couronne. En ceste solemnité ils sacrifioient le nombre de deux cens enfans de quatre à dix ans, qui estoit vn cruel & inhumain spectacle. La façon de les sacrifier estoit de les noyer & enterrer avec certaines representations & ceremonies, tantost ils leur coupoient la teste, & soignoient avec leur sang d'vne oreille en l'autre. Ils sacrifioient mesme des filles, & nombre de celles qu'on amenoit à l'Ingua, & dans les monasteres dont i'ay traité cy-dessus. Il y auoit en ce cas vn abus fort grand & fort general, qui estoit que si quelque Indien qualifié, ou du vulgaire, estoit malade, & le deuin luy disoit qu'il pouoit mourir, ils sacrifioient au Soleil, ou au Viracocha, son fils, le priant de se contenter d'iceluy, & qu'il ne voulust oster la vie au pere. C'est vne semblable cruauté à celle que rapporte l'Ecriture, dont vsa le Roy de Moab.

sacrifiant son fils premier né sur la muraille, à 4. Reg. 3.
 veüe de ceux d'Israël, auxquels cet acte sembla
 triste, qu'ils ne voulurent pas le presser d'avan-
 ge, & ainsi s'en retournerent en leurs maisons.
 L'écriture raconte aussi le mesme genre de sa-
 crifice auoir esté en v'sage entre les nations barba-
 res des Cananeans & Iebuseans, & les autres dont
 l'écrit le liure de Sapience. *Ils appellent paix de vi-*
ue en si grands maux, & si grieus, comme de sacrifier
leurs propres fils, ou de faire d'autres sacrifices cachez,
de veiller toute la nuit, faisans actes de fols, & ainsi
ne gardent point netteté en leur vie, ny en leurs ma-
riages, mais l'un par envie oste la vie à l'autre, l'autre luy
oste sa femme, & son contentement, & tout y est en con-
fusion, le sang, l'homicide, le larcin, la tromperie, la cor-
ruption, l'infidélité, les seditions, les parjuremens, les
inutineries, l'oubliance de Dieu, la contamination des
viues, le changement de sexe, & de naissance, l'inconstan-
ce des mariages, le desordre de l'adultere, & ordure. Car
l'idolatrie est un abyssme de tous maux. Le Sage dit ce-
 de ces peuples, desquels Dauid se plaint, que *Psal. 105.*
 les peuples d'Israel apprirent telles coustumes, ius-
 qu'à sacrifier leurs fils & filles, au diable. Ce que
 Dieu n'a voulu, & ne luy a point esté ag-
 reable. Car comme il a esté auteur de la vie, &
 qu'il a fait toutes ces autres choses pour la com-
 modité de l'homme, il ne se plaist point que les
 hommes s'ostent la vie les vns aux autres. Bien
 que le Seigneur ait approuué & accepté la vo-
 lonté du fidele Patriarche Abraham, il ne con-
 sentit pas pourtant au faict, qui estoit de couper
 la teste à son fils. En quoy l'on void la malice &
 rancie du diable, qui a voulu en cela surpasser

Dieu, prenant plaisir d'être adoré avec effusio
 sang humain, & procurant par ce moyen la per
 tion des ames & des corps ensemble, pour la ha
 ne enragée qu'il porte à l'homme, comme son
 cruel aduersaire.

*Des horribles sacrifices d'hommes, dont vsoient les
 Mexiquains.*

CHAP. XX.

IL A ÇOIT que ceux du Peru, ayēt surpassé ce
 de Mexique en l'occision & sacrifice de leur
 enfans, (car ie n'ay point leu ny entendu que les
 Mexiquains vsassent de tels sacrifices) toutesfo
 ceux de Mexique les ont surpassé, voire toutes les
 nations du monde, au grand nombre d'hommes
 qu'ils sacrifioient, & en la facon horrible qu'ils
 faisoïent. Et afin que l'on voye le grand malheur
 quoy le diable tenoit ce peuple aueuglé, ie rac
 teray par le menu l'usage & façõ inhumaine qu'
 auoient en cela, Premièrement les hommes qu'
 sacrifioient, estoient prins en guerre. Et ne faiso
 point ces solemnels sacrifices, si ce n'estoit de ca
 ptifs, de sorte qu'il semble qu'en cela ils ont suy
 le stile des anciens. Car selõ que veulent dire cer
 tains Autheurs, pour ceste occasion ils appello
 le sacrifice *victima*, d'autant que c'estoit de che
 vaincüe : comme mesme ils l'appelloient *hoste*,
quasi ab hoste, pource que c'estoit vne offrande fa
 te de leurs ennemis, combien que l'on ait acco
 modé ce mot à toutes sortes de sacrifices. A la
 rité les Mexiquains ne sacrifioient point à leurs
 idoles que leurs captifs, & n'estoient les ordin

s guerres qu'ils faisoient, que pour auoir des ca-
 rifs pour les sacrifices. C'est pourquoy quand les
 s & les autres se battoient, ils taschoient de pré-
 e vifs leurs contraires, & de ne les tuer point,
 our iouyr de leurs sacrifices. Et ceste fut la raison
 e donna Motecuma au Marquis du Val, quand
 luy demanda, pourquoy estant si puissant, & ayât
 onquesté tant de Royaumes, il n'auoit pas sub-
 gé la prouince de Tlascalla, qui estoit si proche.
 Motecuma respondit à cela, que pour deux cau-
 s il n'auoit pas conquestré ceste prouince, com-
 ien qu'il luy eust esté si facile s'il l'eust voulu en-
 eprêdre: l'une pour auoir enquoy exercer la ieu-
 esse Mexiquaine, de peur qu'elle ne se nourrist
 a oisiveté & delicateffe: & l'autre & principale,
 a'il auoit reserué ceste prouince, pour auoir d'où
 rer des captifs pour sacrifier à leurs Dieux. La fa-
 on dont ils vsoient en ces sacrifices estoit qu'ils
 sembloiēt en ceste pallissade des testes de morts,
 aia esté ditte cy dessus, ceux qui deuoient estre
 rificiez, & faisoit l'on avec eux aux pieds de ceste
 allissade vne ceremonie, qui estoit qu'ils les met-
 oient tous arrangez au pied de ceste pallissade
 avec beaucoup d'hommes de garde qui les entou-
 oient, Incontinent seroit vn prestre vestu d'une
 robe courte pleine de floquons ou houpettes
 ar le bas, & descendoit du haut du temple avec
 ne idole faicte de paste de bled & mays a massé
 avec miel, qui auoit les yeux de grains de voirre
 ert, & les dents de grains de mays, & descendoit
 avec toute la viffesse qu'il pouuoit les degrez du
 temple en bas: & montoit par dessus vne grande
 pierre qui estoit fichée en vne forte haute terrasse

au milieu de la court. Ceste pierre s'appelloit Quauxicalli, qui veut dire la pierre de l'Aigle, & y montoit le prestre par vn petit escallier qui estoit au deuant de la terrasse, & descendoit par vn autre qui estoit en l'autre costé, tousiours embrassant son idole. Puis montoit au lieu où estoient ceux que l'on deuoit sacrifier, & depuis vn bout iusques à l'autre alloit monstrant ceste idole à vn chacun d'eux en particulier, leur disant: Cestuy est vostre dieu. Et en acheuant de montrer descendoit par l'autre costé des degrez, & tous ceux qui deuoient mourir s'en alloient en procession iusques au lieu où ils deuoient estre sacrifiez, & là trouuoient apprestez les ministres qui les deuoient sacrifier. La façon ordinaire de sacrifier estoit d'ouuir l'estomach à celuy qu'ils sacrifioient, apres luy auoir tiré le cœur encor à demy-vif, ils jettoient l'homme & le faisoient rouler par les degrez du temple, lesquels estoient tous baignez & souillez de ce sang. Et afin de le faire entendre plus particulièrement, six sacrificateurs constituez en ceste dignité, sortoient au lieu du sacrifice, quatre pour tenir les mains & les pieds de celuy que l'on deuoit sacrifier: l'autre pour tenir la teste, & l'autre pour ouuir l'estomach, & tirer le cœur du sacrifié. Ils appelloient ceux-là Chachalmua, qui en nostre langage vaut autant que ministre de chose sacree. C'estoit vne dignité supresme & beaucoup estimee entr'eux, où l'on heritoit & succedoit comme en vne chose de mayoralque ou fief. Le ministre qui auoit l'office de tuer, qui estoit le sixiesme d'iceux, estoit estimé & honoré comme souuerain prestre & Pontife,

om duquel estoit differend, selon la difference
es temps & solemnitez. Tout de mesme estoient
urs habits differends quand ils sortoient à exer-
r leur office, selō la diuersité de temps. Le nom
leur dignité estoit Papa & Topilzin, leur habit
robe estoit vne courtine rouge en façō de Dal-
matique avec des houpes au bas, vne couronne
riches plumes verdes, blanches & jaulnes sur
teste, & aux oreilles comme des pendants d'or,
desquels y auoit des pierres verdes enchassees, &
dessus de la leure joignant le milieu de la bar-
auoit vne piece comme vn petit canon d'vne
ce azuree. Ces six sacrificateurs venoient les
sages & les mains ointes d'vn noir fort luisant.
es cinq autres auoient vne cheueure fort cres-
sée & entortillee avec des lisets de cuir, desquels
sont ceints par le milieu de la teste, & portans
front de petites rondelles de papier peintes
diuerses couleurs, & estoient vestus d'vne
almatique blanche ouuree de noir. Ils repre-
ntoient avec cet ornement la mesme figure du
table: de sorte que cela donnoit crainte & tre-
leur à tout le peuple de les voir sortir avec vne
horrible representation. Le souuerain prestre
portoit en la main vn grand cousteau d'vn cail-
lu fort large & aigu, vn autre prestre portoit
un collier de bois, ouuré en façō d'vne cou-
rue. Tous six se mettoient en ordre joi-
nant ceste pierre pyramidalle, de laquelle i'ay
parlé cy-deuant, estant vis-à-vis de la porte
de la chappelle de l'idole. Ceste pierre estoit si
sainte, que l'homme qui deuoit estre sacri-
fié, estant couché dessus à la renuersē, se plioit

HISTOIRE NATURELLE

de telle façon qu'en luy laissant seulément tomber le cousteau sur l'estomach, fort facilement il s'ouuroit par le milieu. Apres que ces sacrificateurs estoient mis en ordre, l'on tiroit tous ceux qui auoient esté prins és guerres, lesquels deuoient estre sacrifiez en ceste feste. Et estans fort accompagnés d'hommes pour la garde & tous nuds, l'on les faisoit monter de rang ces larges degrez au lieu où estoient appareillez les ministres: & comme chacun d'eux venoit en son ordre, les six Sacrificateurs le prenoient l'un par vn pied, l'autre par vn autre: l'un par vne main, & l'autre par l'autre, & iettoient à la renuersé sur ceste pierre pointüe, & le cinquiesme de ces ministres luy mettoit le collier de bois au col, & le grand prestre luy ouuroit l'estomach avec le cousteau d'une estrange propertitude & legereté, luy arrachant le cœur avec les mains, & le monstroit ainsi fumant au Soleil, à qui il offroit ceste chaleur & fumée de cœur, & incontinent se tournoit vers l'idole, & luy iettoit au visage, puis ils iettoient le corps du sacrifié, le roulant par les degrez du temple fort facilement, parce que la pierre estoit mise si proche des degrez qu'il n'y auoit pas deux pieds d'espace entre la pierre & le premier degre: de sorte que d'un seul coup de pied ils iettoient les corps du haut en bas. De ceste façon ils sacrifioient vn à vn tous ceux qui estoient destinez, & apres qu'ils estoient morts, que l'on auoit ietté les corps en bas, leurs maistrs ou ceux qui les auoient prins les alloient releuer & les emportoient, puis apres les ayans départez entre eux ils les mangeoient celebrans leur feste & solemnité. Il y auoit tousiours pour le mo

arante ou cinquante de ces sacrifices, pource
 qu'il y auoit des hommes fort adroits à les pren-
 re. Les nations circonuoisines en faisoient autāt,
 bitans les Mexiquains en leurs coustumes & ce-
 monies sur le seruice des Dieux.

*D'vne autre sorte de sacrifices d'hommes, dont
 vsoient les Mexiquains.*

CHAP. XXI.

IL y auoit vne autre sorte de sacrifices qu'ils
 faisoient en diuerses festes, lesquels ils appel-
 oient Racaxipe Veliztli, qui est autant qu'escor-
 nement de personnes. L'on l'appelle ainsi, pour-
 ce qu'en certaines festes ils prenoient vn ou plu-
 eurs esclaves, selon le nombre qu'ils vouloient,
 et apres l'auoir escorché en reuestoient de la peau
 d'un homme qui estoit deputé à cest effect. Cestuy-
 s'en alloit par toutes les maisons & marchez de
 la Cité, dançant & ballant, & luy deuoient tous
 offrir quelque chose, & si quelqu'un ne luy offroit
 rien, il le frappoit d'un coing de la peau au visage,
 & souillant de ce sang figé qui y estoit. Ceste in-
 tention duroit iusques à ce que le cuir se corrom-
 pest, pendant lequel temps ceux qui alloient ainsi
 sembloient beaucoup d'aumosnes qu'ilz em-
 ploient aux choses necessaires pour le seruice de
 leurs Dieux. En beaucoup de ces festes ils faisoient
 un deffy entre celuy qui sacrifioit, & celuy qui de-
 uoit estre sacrifié, en ceste forme. Ils attachoient
 l'esclave par vn pied à vne grande roüe de pierre,
 & luy bailloient vne espee & vne rondelle aux
 mains à fin qu'il se deffendist: & sortoit incōtinent

celuy qui le deuoit sacrifier armé d'une autre espee & rondelle: que si celuy qui deuoit estre sacrifié se deffendoit vaillamment contre l'autre, & l'empeschoit, il demeueroit exempt & deliuré de sacrifice, acquerant le nom de Capitaine fameux & comme tel estoit du depuis entendu: mais s'il estoit vaincu ils le sacrifioient en la mesme pierre où il estoit attaché. C'estoit vn autre genre de sacrifice quand ils dedioient quelque esclaue pour estre la representation de l'idole, & disoient que c'estoit sa ressemblance. Ils donnoient aux prestres par chacun an vn esclaue, afin qu'il n'y eust iamais faute de la semblance visue de l'idole. Et incontinent qu'il entroit en l'office apres qu'il estoit bien laué ils le vestoient de tous les habits & ornemens de l'idole, luy donnans son mesme nom. Il estoit toute l'annee reueré & honoré comme l'idole mesme, & auoit tousiours avec luy douze hommes de garde, de peur qu'il ne s'enfuiſt, avec laquelle garde l'on le laissoit aller librement, où il vouloit: & si d'auanture il s'enfuiſoit, le chef de la garde estoit mis en son lieu, pour représenter l'idole, & apres estre sacrifié. Cet Indien auoit le plus honorable logis de tout le Temple, où il mardoit & beuuoit, & où tous les principaux le venoient seruir & honorer; luy apportans à manger, avec l'ordre & appareil que l'on fait aux grands. Quand il sortoit parmy les rues de la Cité il alloit fort accompagné de seigneurs, & portoit vne petite flûte en la main, qu'il touchoit de fois à autre, pour faire entendre qu'il passoit. Et incontinent les femmes sortoient avec leurs petits enfans en leurs bras, & les luy presentoient, le saluant

me Dieu. Tout le reste du peuple en faisoit au-
 ant; Ils le mettoïent de nuit en vne forte prisõ, ou
 ge, de peur qu'il ne s'ë allast, iusques à ce que ar-
 at la feste, ils le sacrifioient, cõme i'ay dit cy des-
 . Par ces façons, & beaucoup d'autres le diable
 uoit, & entretenoit cès pauvres miserables, &
 oit telle la multitude de ceux qui estoïent sacri-
 par ceste infernalle cruauté, qu'il semble que
 soit chose incroyable: Car ils afferment qu'il y
 auoit quelques fois plus de cinq mil, & que tel
 s'est passé, qu'ils en ont sacrifié plus de vingt
 en diuers endroits. Le diable vloit, pour entre-
 ir ceste tuerie d'hõmes, d'vne plaisante & estã-
 nvention, qui estoit, que quand il plaisoit aux
 stres de Satã, ils alloïent aux Rois, & leur decla-
 ent cõme leurs dieux se mouroient de faim, &
 ls eussent memoire d'eux. Incontinēt les Rois
 pareilloïent, & aduertissoient les vns les autres,
 es dieux demandoient à mãger, partant qu'ils
 mãdassent au peuple, de se tenir prest à venir
 guerre, & ainsi le peuple assemblé, & les com-
 nies ordonnees ils sortoient aux champs, où
 sembloient leur armee, & toute leur dispute
 ombat, estoit de se prendre les vns les autres
 sacrifier, taschans de se faire paroistre tant
 costé que d'autre, en amenant le plus de ca-
 pour le sacrifice, tellement qu'en ces batail-
 s taschoient plus à s'entre-prendre, qu'à s'en-
 ner, pource que tout leur but estoit d'amener
 ommes vifs, pour donner à manger à leurs
 s, qui estoit la façon, par laquelle ils appor-
 t les viçtmes à leurs Dieux; Et doit-on sca-
 que iamais Roy n'estoit courõné, qu'au preal-

lable il n'eust subiugué quelque prouince de laquelle il amenaſt vn grand nôbre de captifs, pour les ſacrifices de leurs dieux, & ainſi par tous moÿens, c'eſtoit choſe infinie, que le ſang humain que l'on eſpandoit en l'honneur de Satan:

Comme deſia les Indiens eſtoient laſſez, & ne pouuoient plus ſouffrir la cruauté de leurs dieux.

CHAP. XXII.

DESIEURS de ces barbares eſtoient deſlaſſez & ennuyez d'vne ſi exceſſiue cruauté eſpandre tant de ſang d'hommes, & du tribut ennuyez d'eſtre touſiours en peine de gaiger des captifs, pour la nourriture de leurs Dieux, luy ſemblant vne choſe inſupportable. Et neantmoins ils ne laiſſoient de ſuyure & executer leurs rigoureuſes loix, pour la grand' crainte que les miniſtres des idoles leur donnoient de leur coſté, & par leurs ruses avec leſquelles ils tenoient ce peuple en reur; Mais en l'interieur ils deſiroient aſſez de voir libre d'vne ſi peſante charge. Et fut vne grande prouidence de Dieu, que les premiers qui leur donnerent la cognoiſſance de la loy de Chriſt trouuaſſent en ceſte diſpoſition: pource que ſans doute, ce leur ſembla vne bonne loy, & vn Dieu, qui vouloit eſtre ſeruy de ceſte façon. Sur ce propos me cotoit vn religieux graue en la neſtre d'Eſpagne, que quand il fut en ce royaume il demanda à vn ancien Indien, homme de quaſi ſixante ans, comment les Indiens auoient ſi toſt receu le ſeuil de Ieſus-Chriſt, & laiſſer la leur, ſans faire d'aucun eſſay, ny de diſpute ſur icelle.

sembloit qu'ils s'estoient changez sans y auoir
 té esmeus par raison suffisante. L'Indien respon-
 dit: Ne croy point pere, que nous prenions si in-
 considerement la loy de Christ, comme tu dis,
 source que ie t'apprés, que nous estions desia las-
 z, & mescontens des choses que les idoles nous
 commandoient, & que nous auions desia parlé de
 s laisser, & de prendre vne autre loy. Et comme
 nous trouuâmes que celle que vous nous pres-
 entez, n'auoit point de cruauté, & qu'elle nous
 estoit conuenable, iuste, & bonne, nous entendis-
 mes, & creusmes, que c'estoit la vraye loy, & ainsi
 nous la receusmes fort volontairement. La respõ-
 de cest Indien s'accorde bien avec ce que l'on
 dit aux premiers discours que Hernand Cortés
 enuoya à l'Empereur Charles le quint, où il racon-
 te, que apres auoir conuesté la Cité de Mexic-
 que, estant en Cuyoacan, luy vindrent des ambaf-
 sadeurs de la republicque & prouince de Mecho-
 chan, demandans qu'il leur enuoiait sa loy, &
 qu'il la leur apprist & fist entendre, pour autant
 qu'ils pretendoient de laisser la leur, qui ne leur
 sembloit pas bonne, ce que leur accorda Cortés,
 car auourd'huy sont les meilleurs Indiens, & plus
 ais Chrestiens qui soient en la neufue Espagne.
 Les Espagnols qui virent ces cruels sacrifices
 d'hommes, se determinerent d'employer toute
 leur puissance à destruire vn si detestable, & mau-
 uit carnage d'hommes, & d'autant plus qu'ils vei-
 rent vn soir deuant leurs yeux sacrifier, soixante,
 ou soixante & dix soldats Espagnols, qui auoient
 été prins en vne bataille, qui se donna sur la con-
 tée de Mexicque, & vne autre fois trouuerent

HISTOIRE NATURELLE

escrit de charbon, en vne chambre en Tezcusco, ces mots, *Icy fust prisonnier, vn tel malheureux, avec ses compagnons, que ceux de Texcusco sacrifierent.* Il aduint mesme à ce propos, vn cas fort estrange, & neantmoins veritable, ayant esté rapporté par personnes dignes de foy, & fut que les Espagnols regardans vn spectacle de ces sacrifices, & comme ils auoient ouuert & tiré le cœur à vn ieune homme fort dispos, l'ayant ietté, & fait rouler du haut en bas dès degrez comme estoit leur coustume quand il vint en bas dit aux Espagnols en sa langue, Cheualliers ils m'ont tué ce qui esmeut grandement les nostres d'horreur & de pitié. Et n'est point chose incroyable, que cestuy là, ayant le cœur arraché, ait peu parler attendu que Galien raconte qu'il est arriué plusieurs fois aux sacrifices des animaux, après leur auoir tiré le cœur & ietté sur l'autel, que les animaux respiroient, voire bramoient & cryoient hautement, mesme couuroient quelque temps. Laissons maintenant ceste question, comme il soit possible que cela puisse estre par nature, ie poursuiuray mon intention, qui est de faire voir, combien ces barbares abhorroient desia ceste insupportable seruitude, qu'ils auoient à l'homicide infernal, & combien grande a esté la misericorde que le Seigneur leur a faicte, en leur communiquant sa loy douce, & du tout agreable.

*Galen. lib. 2
de Hippoc.
& Platon
piacit. c. 4.*

Comme le diable s'est efforcé d'ensuyure, & de contrefaire les sacrements de la sainte Eglise.

CHAP. XXV.

CE qui est le plus esmerueillable de l'enuie & presumption de Satan, est qu'il ait contredit non seulement en l'idolatrie & sacrifices, mais aussi en certaines ceremonies, noz Sacrements, de Iesus-Christ, nostre Seigneur à instituez, desquels vse la sainte Eglise, ayant specialment pretendu imiter en quelque façon le sacrement de communion, (qui est le plus haut, & plus diuin de tous) pour le grand erreur des indiennes qui y procedoient de ceste maniere. Au premier moys qu'au Peru ils appellent Raymé, & spond à nostre Decembre, se faisoit vne tres-solemnelle feste, appelée Capacrayme, & en icelle se faisoient beaucoup de sacrifices, & ceremonies, qui duroient plusieurs iours, pendant lesquels nul forain, ou estrangier ne se pouuoit trouver en la cour, qui estoit en Cusco. Ces iours tantants passez, ils donnoient congé & licence aux estrangiers d'entrer, afin qu'ils participassent à la feste, & aux sacrifices, leur communiant en ceste forme. Les Mamacomas du Soleil, qui estoient comme religieuses du Soleil, faisoient de petits pains de farine de Mays, teinte & paistrie avec du sang des moutons blancs qu'ils sacrifioient ce jour là, incontinent ils commandoient que tous les forains des prouinces entrassent, lesquels se mettoient en ordre, & les prestres qui estoient de certain lignage, descendans de Liuquiyupan-

gui, donnoient à chacun vn morceau de ces petits pains, leur disants qu'ils leur donnoient ces morceaux, afin qu'ils fussent confederez, & vnis avec l'Ingua, & qu'ils les aduisoient, qu'ils ne dissent ny pensassent, mal contre l'Ingua, mais qu'ils luy portassent tousiours bonne affection, pource que ce morceau seroit tesmoing de leur intention, & volonté, que s'ils faisoient ce qu'ils deuoient, il les descourriroit, & seroit contre eux. L'on portoit ces petits pains en de grands plats d'or, & d'argent qui estoient destinez pour cet effect, & tous receuoient, & mangeoient ces morceaux remerciaient infiniment le Soleil d'une si grande grace qu'il leur faisoit, disans des paroles, & faisans des signes d'un grand contentement & deuotion: Protestant qu'en leur vie, ils ne feroient, ny penseroient chose contre le Soleil, ny contre l'Ingua, & qu'avec ceste condition ils receuoient ce manger du Soleil, & que ce manger demeureroit en leur corps, pour tesmoignage de la fidelité qu'ils gardoient au Soleil, & à l'Ingua leur Roy. Ceste façon de communier diaboliquement se faisoit mesmes au dixiesme mois appelé Coyarayme, qui estoit Septembre, en la feste solemnelle, qu'ils appellent Cytua, faisant la mesme ceremonie, & outre ceste communion, (s'il est permis d'vser de ce mot en chose diabolique) qu'ils faisoient à tous ceux qui venoient de dehors; ils enuoioient aussi de ces pains, en tous les guacas, sanctuaires ou idoles de tout le royaume, & tout en vn mesme temps s'trouuoient des personnes de tous costez, qui venoient expres pour les recevoir, auxquels ils disoient en leur baillant, que le Soleil leur enuoioit

cela en signe qu'il vouloit que tous le venerassent & honorassent, & en enuoyoiēt mesme par honneur aux Caciques. Quelcun parauanture tienra cecy pour fable & inuention, mais pourtant c'est vne chose tres-veritable, que depuis Ingua Yupangi (qui est celuy qui a fait plus de loix, de coutumes & ceremonies, comme Numa à Rome) dura ceste maniere de communion, iusques à ce que l'Euangile de nostre Seigneur Iesus-Christ mit hors toutes ces superstitions, leur donnant le vray manger de vie qui conferue & vnit les ames avec Dieu. Qui voudra s'en satisfaire plus amplement, lise la relation que le licentié Polo escriuit à l'Archeuesque des Rois, Dom Ieronimo de Loaysa, où il trouuera cecy, & beaucoup d'autres choses qu'il a descouuertes & approuuees par sa grande diligence.

De la façon que le diable s'est efforcé de contrefaire en Mexique la feste du saint Sacrement & communion dont vse la sainte Eglise.

CHAP. XXIIII.

CE SERA chose encor plus esmerueillable d'ouir parler de la feste & solemnité de la communion, que le mesme diable prince d'orgueil ordonna en Mexique, laquelle (bien qu'elle soit vn peu longue) il ne sera mal à propos de raconter, selon qu'elle est escrite par personnes dignes de foy. Les Mexiquains faisoient au mois de May leur principale feste de leur dieu Vitzilpouzli, & deux iours auparauant ceste feste, ces filles dont i'ay parlé cy-dessus, qui estoient reclu-

ses au mesme Temple, & estoient comme religieuses, mouloient vne quantité de semence de blettes, avec du Mays rosty, & apres qu'il estoit moulu le paistrissoient & amassoiet avec du miel, & faisoient de ceste paste vn idole, de la mesme grâdeur qu'estoit celuy de bois, luy mettâs au lieu des yeux, des grains de verre vert'azurez ou blâcs, & au lieu des dents, des grains de Mays, assis avec tout l'ornement, & appareil que i'ay dit cy dessus. Apres qu'il estoit du tout acheué, tous les Seigneurs venoient, & luy apportoient vn vestement exquis, & riche, tout semblable à celuy de l'idole, duquel ils le vestoient. Et apres l'auoir ainsi vestu & orné, ils l'asseoient en vn escabeau azuré, & sur vn branchard pour le porter sur les espaulles. Le matin de la feste venu, vne heure auant le iour sortoient toutes ces filles vestues de blanc, avec des ornements tous neufs, lesquelles estoient appellees ce iour là Sœur du Dieu Vitzilipuztli. Elles venoient couronnees de guirlandes de mays rosty & creuassé, ressemblant azahar ou fleur d'orange, & portoient en leur col de grosses chaines de mesme, qui leur passoient en escharpe, par dessous le bras gauche. Elles estoient colorees de vermeillon, par les ioües, & auoient les bras depuis les coudes iusques aux poings couuerts de plumes rouges de perroquets, & ainsi ornees elles prenoient l'idole sur leurs espaulles, le tirans, & portans en la cour où estoient desia tous les ieunes hommes, vestus d'habits faits d'vn red artificieux, estans couronnez de la mesme façon que les femmes. Lors que ces filles sortoient avec l'idole, les ieunes hommes s'approchoient avec

beaucoup de reuerence, & prenoient la litiere, ou brâcard, où estoit l'idole sur leurs espauls, la portant au pied des degrez du Temple, où tout le peuple s'humilioit, & prenant de la terre de l'aire, se la mettoit sur la teste, qui estoit vne ceremonie ordinaire, qu'ils obseruoient entre eux, aux principales festes de leurs dieux. Ceste ceremonie faite, tout le peuple sortoit en procession, avec toute diligence & legereté, qui leur estoit possible, & alloient à vne montaigne, qui estoit à vne lieüe de la Cité de Mexique, appelée Chapultepec, & là faisoient vne station & des sacrifices. Incontinent ils partoient de là avec la mesme diligence, pour aller en vn lieu proche de là, qu'ils appelloient Atlacuyauaya, où ils faisoient la seconde station, & de là alloient en vn autre bourg vne lieüe plus outre, qui se dit Cuyoaquan, d'où ils partoient, retournans en la cité de Mexique, sans faire aucune autre station. Ils faisoient ce chemin de plus de quatre lieües, en trois ou quatre heures, & appelloient ceste procession, Y payna Vitziliputzli, qui veut dire le viste, & diligent chemin de Vitziliputzli. Arriuez au pied des degrez, ils mettoient bas le brancard de l'idole, & prenoient de grosses cordes qu'ils attachoiēt aux bras du brancard, puis avec beaucoup de discretion & de reuerence, ils montoient la litiere avec l'idole, au sommet du Temple, les vns tirans d'en haut, & les autres leur aydans d'embas, cependant l'on entendoit retentir que le son des flustes, des buccines, des cornets, & des tambours qui sonnoient. Ils montoient de ceste façon, d'autant que les degrez du Temple estoient fort roides & estroits,

HISTOIRE NATURELLE

& l'escalier fort large, tellement qu'ils n'y pouuoient monter ceste lictiere sur leurs espaules. Pendant qu'ils montoient ceste idole, tout le peuple estoit en la court avec beaucoup de reuerence, & de crainte. Apres qu'il estoit monté iusques au haut, & qu'on l'auoit mis en vne petite loge de roses, qu'ils luy tenoient apprestee, incontinēt venoient les ieunes hommes, lesquels semoient & respandoient beaucoup de fleurs de diuerfes couleurs, dont ils remplissoient tout le temple dedans & dehors. Cela fait toutes les filles fortoient avec l'ornement susdit, & apportoient de leur conuent des tronçons ou morceaux de paste composee de blettes, & de mays rosty, qui estoit de la mesme paste dequoy l'idole estoit fait & composé, & estoient en forme de grands os. Ils les bailloient aux ieunes hommes, lesquels ils portoient en haut, les mettans aux pieds de l'idole, dont ils remplissoient tout le lieu, iusques à ce qu'il n'y en peust entrer dauantage. Ils appelloient les tronçons de paste, les os & chair de Vitzilipuztli. Et ayans ainsi estendu ces os, aussi tost venoient tous les anciens du temple, prestres, leuites, & tout le reste des ministres, selon leurs dignitez & antiquitez (car il y auoit entr'eux sur ce poinct vne belle regle & ordonnance, & venoient les vns apres les autres avec leurs voiles de red, de diuerfes couleurs & ourages, selon la dignité & office d'vn chacun, ayans des guirlandes en leurs testes, & des chaines de fleurs pendues au col. Apres eux venoient les dieux & deesses qu'ils adoroient en diuerfes figures, vestus de la mesme liuree, puis se mettans en ordre autour de ces tronçons &

morceaux de paste, faisoient certaine ceremonie
 en chantant & ballant sur iceux. Au moyen de-
 quoy ils demeuroient benits & consacrez pour
 la chair & os de ceste idole. La ceremonie & be-
 nediction de ces tronçons de paste, par laquelle
 ils estoient tenus & estimez pour os & chair de
 l'idole, estant acheuee, ils honoroient ces mor-
 ceaux de la mesme maniere que leur dieu. Puis
 sortoient les Sacrificateurs qui commençoient le
 sacrifice d'hommes, en la façon qu'il a esté dit cy-
 dessus, & en sacrifioit-on en ce iour là plus grand
 nombre qu'en nul autre pour-autant que c'estoit
 la feste la plus solemnelle qu'ils eussent. Les sacri-
 fices estans achez, sortoiēt tout aussi tost tous les
 ieunes hommes & filles du temple, ornez com-
 me il a esté dit: & apres feste mis en ordre & fe-
 stre rangez les vns vis-à-vis des autres, ils balloiēt
 & dançoient au son du tambour qu'on leur son-
 noit en loüange de la solemnitè & del'idole qu'ils
 celebrioyent. Auquel chant tous les seigneurs
 anciens, & les plus notables leur respondoient
 dans à l'entour d'iceux, & faisans vn grand bruit
 comme ils ont de coustume, demeurās tousiours
 les ieunes hommes & filles au milieu. A ce beau
 spectacle venoit toute la cité, & auoit vn com-
 mandement fort diligemment obserué en ceste
 terre, que le iour de l'idole *Vitzilipuztli*, l'on ne
 deuoit manger autre viande que ceste paste em-
 miellee de quoy l'idole estoit fait. Et ceste viande
 se deuoit manger incontinent au point du iour,
 & ne deuoit on boire d'eauë ny aucune autre
 chose apres iusques apres midy, & tenoient que
 c'estoit vn mauuais augure, voire sacrilege que

HISTOIRE NATURELLE

de faire le contraire : mais apres les ceremonies acheuees il leur estoit permis de manger toute autre chose. Pendant le temps de ceste ceremonie ils cachoyent l'eau aux petits enfans, aduertissans tous ceux qui auoyent l'usage de raison de ne boire point d'eau, que s'ils le faisoient, l'ire de Dieu viendroit sur eux, & mourroient, ce qu'ils obseruoient fort diligemment & rigoureusement. Les ceremonies, bal & sacrifices acheuez, ils s'en alloient tous despoüiller, & les prestres & dignitez du temple prenoient l'idole de paste, lequel ils despouilloient de ces ornemens qu'il auoit, & faisoient plusieurs morceaux, tant de cest idole mesme, que de ces tronçons qui estoient consacrez, puis apres il les departoyent au peuple en forme de Communion, commençans aux plus grands, & continuans au reste, tant hommes, femmes, que petits enfans, lesquels les receuoient avec tant de pleurs, de crainte & de reuerence, que c'estoit vne chose admirable, disans qu'ils mangeoient la chair & les os de Dieu, dequoy ils se tenoient indignes. Ceux qui auoyent des malades en demandoient pour eux, & leur portoient avec beaucoup de reuerence & veneration. Tous ceux qui communioient demouroient obligez de donner le disme de ceste semence ou grain, dequoy estoit fait l'idole. La solemnité de la Cōmunion estant acheuee, vn vieillard de beaucoup d'authorité montoit sur vn lieu eminent, & d'une voix haute preschoit leur loy & leurs ceremonies. Qui ne s'esmerueillera donc que le diable ait esté si curieux de se faire adorer & recevoir en la façon que IESVS-CHRIST nostre Dieu a ordonné &

seigné, & comme la sainte Eglise a accoustu-
 é? Par cela certes, l'on voit clairement verifié ce
 qui a esté proposé au commencement, que Satan
 s'efforce tant qu'il peut d'vsurper & de
 dérober pour soy l'honneur & seruice qui est deu
 à Dieu seul, encor qu'il y mette tousiours ses cru-
 autez & ordures, pource que c'est vn esprit d'ho-
 micide & d'immondicité, & pere de mensonge.

*Des Confesseurs & de la Confession dont
 vsoient les Indiens.*

CHAP. XXV.

LE pere de mensonge a voulu mesme contre-
 faire le sacrement de Cōfession, & en ses ido-
 tries se faire honorer avec des ceremonies fort
 semblables à l'vsage des fideles. Au Peru ils auoient
 l'opinion, que toutes les maladies & aduersitez
 venoient pour les pechez qu'ils auoient faits,
 pour remede ils vsoient de sacrifices, & outre
 cela se confessoient mesme verbalement presque
 en toutes les prouinces, & auoient des confes-
 seurs deputez pour cet effect, des superieurs,
 & d'autres qui leur estoient inferieurs: & y auoit
 des pechez reservez au superieur. Ils receuoient
 leurs penitences, voire quelques fois tres-rigou-
 reuses: & principalement quand le pecheur estoit
 quelque pauvre homme, qui n'auoit que don-
 ner au Confesseur, & estoit cet office de Confes-
 seur mesme exercé par les femmes. L'vsage de ces
 confesseurs forciers, qu'ils appellent Y churi
 ou Y churi, a esté le plus vniuersel en les prouinces
 de Collasuo. Ils ont vne opinion que c'est vn

enorme peché d'en celer en la confession quel-
qu'un qu'ils ayent commis. Et les Ychuris ou
Confesseurs descouuroient si l'on leur en celoitt
par des sorts, ou par le regard de la courroye de
quelque animal, & les chastioient en leur donnã
vn nombre de coups d'une pierre sur les espaules,
iusques à ce qu'ils eussent tout descouuert, puis
apres luy donnoient vne penitence, & faisoient le
sacrifice. Ils se seruent mesme de ceste confession
quand leurs enfans, leurs femmes, leurs maris ou
leurs Caciques sont malades, ou qu'ils sont en
quelques grands trauaux. Et quand l'Ingua estoit
malade, toutes les prouinces se confessoient, prin-
cipalemēt ceux de la prouince de Collao. Les cõ-
fesseurs estoient obligez de tenir secretes les con-
fessiõs qu'ils receuoient, sinõ en certains cas limi-
tez. Les pechez desquels principalemēt ils se cõ-
fessoient, estoit le premier de tuer l'un l'autre hors
la guerre: en apres de desrober, de prendre la fem-
me d'autruy, de donner du poison ou sorcellerie
pour faire mal, & tenoient pour vn grief peché
de s'oublier à la reuerence de leurs guacas ou cha-
pelles, de ne garder point les festes, de dire mal de
l'Ingua, de ne luy obeyr point. Ils ne s'accusoient
point d'actes & pechez interieurs, mais selon le
rapport de quelques prestres, depuis que les
Chrestiens vindrent en ce pays, ils s'accuserent
aussi à leurs Ychuris & confesseurs de leurs per-
pees. L'Ingua ne confessoit ses pechez à nul hom-
me, mais seulement au Soleil, afin qu'il les dist à
Viracocha, & qu'il les luy pardonnast. Apres que
l'Ingua festoit confessé, il faisoit vn certain ba-
pour acheuer de se nettoyer, en vne riuere con-

nte, disant ces paroles: l'ay dit mes pechez au So-
 cil, toy riuere recoy les, & les porte à la mer, où
 mais ils ne puissent paroistre. Les autres qui se
 confessoient vsoient mesmemēt de ces bains, avec
 certaines ceremonies fort semblables à celles
 dont les Mores vsent auourd'huy, qu'ils appel-
 lent Guadoy, & les Indiens les appellent Opacu-
 na. Et quand il arriuoit à quelque homme que ses
 enfans luy mouroient, il estoit tenu pour vn grād
 pecheur, & luy disoient que c'estoit pour ses pe-
 chez que le fils estoit mort premier que le pere.
 C'est pourquoy ceux à qui cela arriuoit, apres
 qu'ils s'estoient confessez, ils estoient baignez en
 ce bain appellé Opacuna, comme il a esté dit cy
 dessus: puis quelque Indien monstrueux, comme
 un bossu & contrefait de nature, les venoit souietter
 avec certaines orties. Si les Sorciers ou enchan-
 teurs par leurs sorts ou augures, affermoient que
 quelque malade deuoit mourir, le malade ne fai-
 oit point de difficulté de tuer son propre fils, en-
 core qu'il n'en eust point d'autres, esperant par ce
 moyen se sauuer de la mort, & disant qu'au lieu de
 son frere il offroit son fils en sacrifice. Et depuis qu'il y a
 des Chrestiens en ceste terre, ceste cruauté a esté
 encor exercee en quelques endroits. C'est à la ve-
 rité vne chose estrange, que ceste coustume de
 confesser les pechez secrets, soit demeuree si long
 temps, & de faire de si rigoureuses penitēces qu'ils
 faisoient, comme de ieuner, de donner des habits,
 de l'or, de l'argent, de demeurer aux montagnes, &
 de receuoir de grands coups sur les espaulles. Les
 Indiens disent qu'en la prouince de Chiquito, ils
 ont encontreé encor auourd'huy ceste peste de

confesseurs, ou Ychris, & que beaucoup de malades se retirent vers eux : mais desia par la grace de Dieu, ce peuple va du tout s'esclaircissant & recognoissant l'effect & le grand benefice de nostre confession sacramentale, à laquelle ils viennent avec vne grande deuotion. Et en partie cet vsage passé leur a esté permis par la prouidence du Seigneur, afin que la confession ne leur semblaist difficile. Par ce moyen le Seigneur est en tout glorifié, & le diable moqueur, demeuré moqué. Or d'autant que c'est vne chose qui touche à ce propos, ie raconteray icy l'vsage d'vne estrange confession que le diable auoit introduite au Iappon, comme il appert par vne lettre venuë de là, qui dit ainsi. Il y a en Ocaca des roches tres grandes, & si hautes, qu'il y a des pics en icelles, de plus de deux cens brasses de haut. Entre ces grands rochers, il y a vn de ces pics, ou pointes qui s'esleue si terriblement haut, que quand les Xamabuzis (qui sont les pelerins) le regardent seulement, les membres leur en tremblent, & les cheueux s'herissonnent, tant est ce lieu terrible & espouuanteux. Il y a au sommet de ceste pointe vne grande verge de fer de trois brasses de long, qui y est posée par vn estrange artifice. Au bout de ceste verge est attachée vne balance, dont les escailles sont si grandes, qu'en vne d'icelles se peut asseoir vn homme, & les Goquis, (qui sont des diables en figure humaine) commandent qu'vn de ces pelerins y entrent les vns apres les autres, sans qu'il en reste vn seul, puis avec vn engin & instrument qui se remeüe, moyennant vne rouë, ils font que ceste verge de fer, en laquelle la balanc

pendue, sorte dehors, & demeure toute suspendue en l'air, estant assis l'un des Xamabuxis en l'un des plateaux de ceste ballance. Et comme l'escaillon est assis l'homme, n'a point de contrepoids de l'autre costé, incontinent elle pend en bas, & l'autre se s'esleue iusques à ce qu'elle rencontre & touche à la verge. Alors les Goquis leur disent du roter, qu'ils se confessent, & dient tous les pechez qu'ils auront commis, dont ils se souuiendront, & à haute voix, afin que tous les autres qui sont là puissent ouïr: Incontinent il commence à se balancer, pendant quoy quelques vns des assistans viennent des pechez qu'ils oyent, & les autres en confessent. Et à chaque peché qu'ils disent, l'autre plateau de la ballance baisse vn peu, iusques à ce qu'elle finablement ayant dit tous ces pechez, la verge demeure esgalle à l'autre, où est le triste pecheur, puis les Goquis refont tourner la rouë, retirent vers eux la verge & ballance d'où sort le pelerin, & apres y en entre vn autre, iusques à ce que tous y ayent passé. Vn Iapponnois contoit qu'il fut apres qu'il fust Chrestien, disant qu'il auoit esté en ce pelerinage, & entré en la ballance sept fois, où publiquement il s'estoit confessé. Il dit mesme, que si d'auanture quelqu'un de ceux qui sont mis en ce lieu, ne raconte le peché, comme il est passé, ou qu'il en celle quelqu'un, l'escaillon de la ballance vuide, ne s'abbaisse point, & se s'obstine apres qu'on luy a fait instance de se confesser, & ne vueille descouurir tous ses pechez, les Goquis le iettent & font cheoir du haut en bas, & en vn moment il est rompu & brisé en mille pieces. Neantmoins ce Chrestien nommé Iean nous

disoit, qu'ordinairement la crainte & tremeur de ce lieu est grande à tous ceux qui s'y mettent, & le danger que chacun voit à l'œil, de tomber de la ballance, & estre desrompu & brisé en bas, qu'il aduient fort peu souuēt qu'il y en aye, qui ne descouurent tous leurs pechez. Ce lieu est appellé d'vn autre nō Sangenotocoro, qui veut dire lieu de confession. L'on voit bien clairement par ce discours, cōme le diable a pretēdu vsurper pour soy le seruice diuin, en faisant de la confession des pechez (laquelle le Sauueur a instituee pour le remede des hommes) vne superstition diabolique, pour leur grand dommage & perdition. Et ne l'a pas fait moins à l'endroit de la Gentilité du Japon, qu'à l'endroit de celle des prouinces de Colao au Peru.

De l'abominable onction dont vsioient les prestres Mexiquains & autres nations, & de leurs sortileges.

CHAP. XXVI.

DIEU ordonna en la loy ancienne la façon comme l'on deuoit consacrer la personne d'Aaron & les autres prestres, & en la loy Euar gelique nous auons mesme le saint Chresme, & onction, dequoy l'on vse quand l'on nous sacre prestres de Christ. Il y auoit mesme en la loy ancienne, vne certaine composition odoriferant que Dieu deffendoit d'employer en autre chose qu'au seruice diuin. Le diable a voulu contrefaire toutes ces choses à sa façon, comme il a accoustumé, ayant inuēté à ceste fin des choses si ordes, &

les, qu'elles monstrent assez quel en est l'autheur. Les prestres des idoles en Mexique s'oignoient en ceste maniere. Ils s'oignoient le corps depuis les pieds iusques à la teste, & tous les cheueux aussi, lesquels leur demeuroient en forme de tresses ressemblans à des crins de cheual, à cause qu'ils y appliquoient ceste onction humide & mouillée. Les cheueux leur croissoient tellement avec le temps, qu'ils leur tomboient iusques aux iarets, si pesants qu'ils leur donnoient beaucoup de peine à les porter, car ils ne les coupoient, ny tondoient point, iusques à ce qu'ils mourussent, ou qu'on les en disendast pour leur grande vieillesse, ou bien qu'on les employast aux gouuernemens & autres offices honorables en la republique. Ils portoiēt leurs cheueux tressés de six doigts de large, & se circoissoient & teignoient avec de la fumee de bois de pin, ou raisine, pource que de toute antiquité entr'eux ç'a esté tousiours vne offrande qu'ils faisoient à leurs idoles. Et pour ceste occasion elle estoit fort estimée & reuerée. Ils estoient tousiours noircis de ceste teinture, depuis les pieds iusques à la teste, tellement qu'ils ressembloient à des Negres fort reluisants, & celle là estoit leur ordinaire onctiō. Toutesfois quand ils alloient sacrifier & encenser dedans les montaignes, ou aux temples d'icelles, & aux cauernes obscures & ténébreuses, où estoient leurs idoles, ils vsoiēt d'une autre onction fort differente, faisans de certaines ceremonies pour leur oster la crainte, & augmenter le courage. Ceste onction se faisoit avec diuerses bestiolles venimeuses, comme d'araignees, de scorpions, de cloportes, de sallemandres & de vi-

peres , lesquelles les garçons des Colleges prenoient & amassoient, à quoy ils estoient si adroits, qu'ils en estoient tousiours garnis, quand les prestres leur en demandoient. Le principal soing & soucy de ces garçons, estoit d'aller à la chasse de ces bestiolles : que s'ils alloient autre part, & que d'auanture ils rencontraissent quelqu'vne de ces bestiolles, ils s'arrestoient à la prendre, avec autant de peine, comme si leur propre vie eust dépendu de cela. A raison dequoy les Indiens ne craignoient point ordinairement ces bestiolles venimeuses, n'en faisans non plus d'estat que si elles ne l'eussent point esté, d'autant qu'ils auoient tous esté nourris en cet exercice. Pour faire ce vnguent de ces bestiolles, ils les prenoient toutes ensemble, & les brusloient au foyer du Temple qui estoit deuant l'autel, iusques à ce qu'elles fussent reduites en cendre, puis les mettoient en des mortiers avec beaucoup de Tauaco, ou betum, (qui est vne herbe dont ceste nation vs pour endormir la chair, & pour ne sentir point le travail) avec lequel ils mesloient ces cendres, qui leur faisoit perdre la force. Ils mettoient mesme avec ceste cendre quelques scorpions, araignes & cloportes viues, meslans & amassans le tout ensemble, puis ils y mettoient d'vne semence toute moullüe, qu'ils appelloient Ololuchqui, dequoy les Indiens font vn breuuage, pour voir les visions, d'autant que l'effect de ceste herbe est d'oster & priuer l'homme du sens. Ils moullioient mesme avec ces cendres des vers noirs & velus, desquels le poil seulement est venimeux, & amassoient tout cela ensemble avec du noir, ou fume

de rezine, le mettans en des petits pots, lesquels
 s'osoient deuant leur Dieu, disans que c'estoit
 leur viande. C'est pourquoy ils appelloient cela
 manger diuin. Par le moyen de cet oignement ils
 venoient forciers, & voyoient, & parloient au
 diable. Les prestres estans barbouillez de ceste
 beste perdoient toute crainte, prenans en eux vn
 esprit de cruauté. A raison de quoy ils ruoient les
 hommes aux sacrifices fort hardimēt, & alloient de
 nuit tous seuls aux montaignes & dedans les ca-
 ernes obscures, mesprisans les bestes fieres, & te-
 nans pour certain & approuué, que les lions, ty-
 res, serpens, & autres bestes furieuses qui s'en-
 tendrent aux montaignes & forests, s'enfuy-
 oient d'eux, par la vertu de ce betum de leur
 Dieu. Et à la verité, si ce betum ne les pouuoit
 faire fuir, c'estoit chose suffisante pour ce faire,
 que le pourtrait du diable enquoy ils estoient
 transformez. Ce betum seruoit mesme pour
 guarir les malades & les enfans, parquoy tous
 appelloient la medecine diuine, & ainsi de tou-
 tes parts venoient ils par deuers les dignitez &
 prestres, comme vers leurs Sauueurs, afin qu'ils
 leur appliquassent la medecine diuine, & les oi-
 gnoient d'icelle, par les parties deullantes. Ils
 afferment qu'ils sentoient par ce moyen vn nota-
 ble allegement, ce qui deuoit estre à cause que
 Tauaco, & Ololuchqui, ont d'eux mesmes ceste
 propriété d'endormir la chair, estans appliquez
 en façon d'emplastre, ce qu'ils doiuent operer
 à plus forte raison estans meslez avec tels poi-
 sons. Et pource qu'il leur amortissoit, & appai-
 soit la douleur, il leur sembloit que ce fust vn

effect de santé, & de vertu diuine. Cest pourquoy ils accouroient à ces prestres, comme à des hommes saincts, lesquels entretenoient en cet erreur & esbloiiissement les ignorans, leur persuadant ce qu'ils vouloient, & les faisans venir à leurs médecines, & ceremonies diaboliques, parce qu'ils auoient telle autorité, qu'il suffisoit qu'ils le disent pour le faire tenir comme article de foy. Et ainsi ils faisoient parmy le vulgaire mille superstitions, en la façon d'offrir l'encens, en la façon de leur couper les cheveux, en attachant de petites buchettes au col, & des fillets auec des petis os de couleurs, leur commandant qu'ils se baignassent à certaine heure, qu'ils veillassent de nuict au foyer, de peur que le feu ne s'estaignist, qu'ils ne mangassent point d'autre pain que celuy qui auoit esté offert à leurs dieux, qu'ils se retirassent en leur besoing incontinent par deuers les forciers, lesquels auec certains grains iettoient les sorts & deuinoient, regardans en des cuues, & poelles pleines d'eauë. Les forciers & ministres du diable, auoient accoustumé mesme de embardurnoser beaucoup. Et est vne chose infinie de la grand' multitude qu'il y a eüe de ces deuins, fortilliges, enchanteurs, deuineurs & autres sortes de faux prophetes. Auiourd'huy il reste encore de ceste pestilence, quoy qu'ils se tiennent secrets & couverts, n'osans ouuertement exercer leurs sacrileges, & diaboliques ceremonies, & superstitions, mais leurs abus & malefices sont descouverts plus au long, & particulièrement aux confessionnaires faits par les Prelats du Peru. Il y a vn genre de forciers, entre les Indiens permis par

es Rois Inguas, qui sont comme deuins, lesquels prennent vne telle forme & figure qu'ils veulent, sans & faisans par l'air beaucoup de chemin en fort peu de temps, & voyoient ce qui se passoit. Ils parlent avec le diable, lequel leur respond en de certaines pierres, ou autres choses qu'ils venent beaucoup. Ils seruent de deuins, & pour dire ce qui se passe en des lieux les plus esloignez, tant que la nouvelle en vienne, ou puisse venir. Comme mesme il est encor arriué depuis que les Espagnols y sont qu'en distance de plus de deux ou trois cens lieuës, l'on a sçeu les mutineries, les batailles, les rebellions, les morts, tant des tyrans, comme de ceux qui estoient du costé du Roy, & des personnes particulieres, ce que l'on sçeu du mesme iour, que les choses arriuerent, si bien le iour ensuyuant, qui estoit chose impossible, selon le cours de nature. Pour faire ceste deuination, ils se mettent en vne maison fermee par dedans, & s'enyurent iusques à perdre iugement, puis vn iour apres ils respondent à ce que l'on leur demande. Quelques vns afferment qu'ils vsent de certaines onctions. Les Indiens disent, que les vielles exercent ordinairement cet office de sortileges, & particulièrement celles d'vne prouince, qu'ils appellent Coaillo, vne autre ville, appelée Manchey, & de la prouince de Guarochiri. Ils enseignent mesme où sont les choses perduës & desrobee. De toutes sortes de forciers, il y en a eu en tous endroits, vers lesquels viennent ordinairement les Maconas, & Cyuas, qui seruent aux Espagnols quand ils ont perdu quelque chose de leur mai-

stre, ou qu'ils desirent sçauoir quelque succez des choses passées, ou aduenir. Comme quand ils descendent & vont aux citez des Espagnols pour leurs affaires particulieres, ou pour les publiques, ils leur demandent si leur voyage se portera bien, si leurs fils seront malades, si leurs fils mourront ou retourneront sains, si ils obtiendront ce qu'ils pretendent & les forciers ou deuineurs respondent ouy, ou non, ayans premierement parlé avec le diable en vn lieu obscur, de maniere que ces Anaconoyent bien le son de la voix, mais ils ne voyent pas à qui les deuins parlent, ny n'entendent pas ce qu'ils disent. Ils font mille ceremonies & sacrifices pour cet effect, avec lesquels ils inuoquent le diable, & s'enyurent brauement. Et pour ce faire ils vsent particulièrement d'une herbe appelée Villea, le suc de laquelle ils mettent dedans le Chica, ou le prennent d'autre façon. L'on peut voir par cecy combié est grand le malheur de ceux qui ont pour maistres les ministres de ce luy-là, duquel l'office est de tromper. Et est vne chose approuuee qu'il n'y a rien qui empesche tant les Indiens de receuoir la foy du saint Euangile, & de perseuerer en icelle, que la communication de ces forciers qui ont esté, & y sont encore en tres-grand nombre, bien que par la grace du Seigneur & diligence des Prelats, & des Prestres ils vont diminuans, & ne sont plus si preiudiciables. Quelques-vns d'iceux se sont conuertis, & ont presché publiquement, descouvrans & blasmans eux-mesmes leurs erreurs & tromperies, & declarans leurs fineses & menteries, dequoy on a veu sortir de grâds fruiets, comme mesme no

cauons par les lettres du Iappon qu'il en est arri-
 ué de mesme en ces parties, le tout à la gloire &
 honneur de nostre Dieu & Seigneur.

*Des autres ceremonies & costumes des Indiens
 qui sont semblables aux nostres.*

CHAP. XXVII.

LES Indiens ont eu vn nombre infiny d'au-
 tres ceremonies & costumes, plusieurs
 desquelles ressembloient à la loy ancienne de
 Moÿse, les autres à celles dont vsent les Mores,
 & les autres approchoient de la loy Euangeli-
 que; comme les baings, ou Opacuna, qu'ils ap-
 pellent, qui estoit qu'ils se lauoient en l'eauë pour
 se nettoier de leurs pechez. Les Mexiquains a-
 uoient aussi entr'eux quelque sorte de baptesme,
 qu'ils faisoient avec ceremonie, qui estoit qu'ils
 couuoient les oreilles & le membre viril aux pe-
 tits enfans nouveaux nez, contrefaisans aucu-
 nement la circoncision des Iuifs. Ceste ceremo-
 nie se faisoit principalement à l'endroit des fils
 des Rois, & des Seigneurs. Incontinent apres
 leur naissance les Prestres les lauoient, & leur
 mettoient vne petite espee à la main droite, & à
 la gauche vne rondelle, & aux enfans du commun
 & vulgaire, ils leur mettoient les marques de
 leurs offices, & aux filles des instrumens à filler, à
 tisser, & à trauailler: & duroit ceste ceremonie
 quatre iours, qui se faisoit deuant quelque idole.
 Ils contractoient leurs mariages à leur mode,
 dont le licencié Pollo a escrit vn traitté tout
 entier, & en diray cy-apres quelque chose. En au-

tres choses, mesmes leurs ceremonies & coustumes auoient quelque apparence de raison. Les Mexiquains se marioient par la main de leurs prestres en ceste façon. L'espoux & espouse se mettoient ensemble deuant le prestre, lequel les prenoit par les mains, & leur demandoit s'ils se vouloient marier, puis ayant entendu la volonté de tous deux, il prenoit vn coing du voile, dont la femme auoit la teste couuerte, & vn autre coing de la robe de l'homme, lesquels il attachoit ensemble, faisant vn nœud, & les menoit ainsi attachez à la maison de l'espouse, où il y auoit vn foyer allumé, & lors il faisoit faire à la femme sept tours à l'entour de ce foyer, puis les mariez se seioient ensemble, & par ce moyen estoit contracté leur mariage. Les Mexiquains estoient tres jaloux de l'integrité de leurs femmes & espouses, tellement que s'ils s'apperceuoient qu'elles ne fussent telles qu'elles deuoient estre (ce qu'ils reconnoissoient par signes ou par paroles eshontees) ils le faisoient incontinent entendre aux peres & parens de ces femmes, à leur grand honte & deshonneur: parce qu'ils n'auoient pas bien pris garde sur elles. Mais ils honoroient & estimoient beaucoup celles qui conseruoient leur honnesteté, leur faisans de grandes festes, & donnoient plusieurs presens à elle & à ses parens. Ils faisoient pour ceste occasion de grandes offrandes à leur dieux, & vn banquet solempnel en la maison de la femme, & vn autre en la maison de l'homme. Quand on les menoit en leur maison, ils mettoient par memoire tout ce que l'homme & la femme apportoient ensemble de prouisions d

maison, de terre, de ioyaux & d'ornemens, lequel
nemoire chaque pere d'iceux gardoit par deuers
uy, pource que si dauanture ils venoient à faire
iurce (comme il estoit ordinaire entr'eux) ne
e trouuans bien l'vn avec l'autre, ils partoient
eurs biens, selon que chacun d'eux en auoit ap-
orté, ayant chacun liberté, en tels cas, de se re-
marier avec qui bon luy sembleroit, & bailloient
es filles à la femme, & à l'homme les fils. Ils leur
efendoient expressement sur peine de mort de
e remarier ensemble, ce qu'ils obseruoient fort
igoureusement. Et iacoit qu'il semble que plu-
eurs de leurs ceremonies s'accordent avec les
ostres: neantmoins elles sont fort differentes
our le grand meslange d'abomination qui y est
ousiours. C'est vne chose commune & genera-
e en icelle, qu'il y a ordinairement vne de ces
ois choses, ou de la cruauté, ou de l'ordure, ou
e la paresse: car toutes leurs ceremonies estoient
ruelles & dommageables, comme de tuer les
ommes, & de resprendre le sang: ou elles estoient
rdes & sales, comme de boire & de manger au
om de leurs idoles, & d'vriner mesme en leur
onneur, les portans sur leurs espaulles, de soin-
re & barbouïller si laidement, & de faire mille
autres sortes de vilainies qui estoient pour le
moins vaines ou ridicules & oiseuses, & qui res-
embloient plus œuures d'enfans que d'hommes.
La cause de cela est la propre conditiō del'esprit
malin, duquel l'intention est tousiours dressée à
aire mal, prouoquant les hommes à des homici-
es & ordures, ou pour le moins à des vanitez &
ccupations inutiles. Ce qu'vn chacun peut assez

bien cognoistre, en considerant attentiuement
 les actions & comportemēs du diable à l'endroit
 de ceux qu'il va deceuant. Car en toutes ses illu-
 sions l'on y trouue tousiours meslees toutes, ou
 quelqu'vne de ces trois choses. Les Indiens mes-
 me depuis qu'ils ont la lumiere de nostre foy se-
 rient & se moquent des folies & inepties esquel-
 les leurs dieux les tenoient occupez, & ausquels
 ils seruoient avec beaucoup plus de crainte qu'ils
 auoient d'eux qu'ils ne leur fissent du mal, en ne
 leur obeyssant point en toutes choses, que non
 pas pour l'amour qu'ils leur portoient: combien
 que quelques-vns, voire en grand nombre, ves-
 quissent trompez & deceus de vaines esperances
 de biens temporels: car d'eternels ils n'en auoient
 point cognoissance. Et certainemēt là où la puis-
 sance temporelle s'est plus agrandie, là s'est plus
 accreüe & augmentee la superstition. Comme
 l'on void aux royaumes de Mexique & de Cusco
 où c'est vne chose incroyable que le nombre des
 adoratoires qu'il y auoit: veu que dans l'enclos
 de la cité de Mexique il y en auoit plus de trois
 cents. Mango-Ingua Yupangui, entre les rois de
 Cusco, a esté celuy qui a le plus augmenté le ser-
 uice de leurs idoles, inuentant mille diuersitez de
 sacrifices, festes & ceremonies. Autant en fit en
 Mexique le roy Isoalt, qui fut le quatriesme
 roy. Il y auoit aussi grand nombre de superstitiō
 & sacrifices en ces autres nations d'Indiens, com-
 me en la prouince de Guatimalla, aux isles, au
 nouveau royaume, en la prouince de Chillé, &
 aux autres qui estoient comme republicques &
 communautez. Mais ce n'estoit rien au respect

de Mexique & de Cusco, où Satan estoit comme
 en la Romé, & en la Hierusalē, iusques à ce qu'il
 ait esté jetté dehors contre sa volonté, & ait esté
 posée & colloquée en son lieu la sainte croix, &
 que le royaume de Christ nostre Dieu ait occupé
 luy que le tyran auoit vsuré.

*de quelques festes celebrees par ceux de Cusco, & comme
 le diable a voulu mesme imiter le mystere
 de la tres-saincte Trinité.*

CHAP. XXVIII.

QUOR conclure ce qui touche la religion, il
 reste de dire quelque chose des festes & so-
 mnitez que celebrent les Indiens, lesquelles
 source qu'elles sont diuerses, & en grand nom-
 bre, ne pourroient pas estre toutes racontées. Les
 Incas seigneurs du Peru auoient deux sortes de
 festes, les vnes qui estoient ordinaires, & qui es-
 toient en certains mois de l'annee, & d'autres
 extraordinaires, qui se faisoient pour causes oc-
 currentes & d'importance, comme quand l'on
 couronnoit quelque nouveau roy, quand l'on
 commençoit quelque guerre d'importance, quand
 y auoit quelque grande necessité d'eauë, ou de
 chereffe, ou d'autres choses semblables. Pour
 les festes ordinaires, l'on doit entendre que cha-
 que mois de l'an ils faisoient des festes & sacrifi-
 ces differents, & encor que tous eussent cela de
 semblable quel'on y offroit cent moutons, tou-
 iours en la couleur & en la forme les mou-
 tons deuoient estre fort differents. Au premier
 mois qu'ils appellent Rayme, qui est le mois de

HISTOIRE NATURELLE

Decembre, ils faisoient la premiere feste qui estoit la principale de toutes, & pour ceste occasion ils l'appelloient Capacrayme, qui est à dire, feste riche, ou principale. En ceste feste l'on offroit vn grand nombre de moutons & d'aigueaux en sacrifice, & les brusloit-on avec du bois taillé & odoriferant, puis ils faisoient apporter de l'or & de l'argent dessus certains moutons, & mettoient les trois statuës du Soleil, & les trois du tonnerre, le pere, le fils, & le frere. En ces festes l'on dedoit les enfans Inguas, en leur mettant les guacas ou enseignes, & leur perçoient les oreilles, puis quelque vieillard les fouettoit avec des foudes, & leur oignoit le visage avec du sang, le tout en signe qu'ils deuoient estre cheualiers loyaux de l'Ingua. Nul estrange ne pouuoit estre en Cusco durant ce mois & ceste feste, mais sur la fin il y entroient, & leur donnoit-on alors de cesorceaux de mays, avec du sang du sacrifice, qu'ils mangeoient en signe de confederation avec l'Ingua, comme il a esté dit cy-dessus. C'est vne chose estrange que le diable selon sa mode ait mesme introduit en l'idolatrie vne trinité, car les trois statuës du Soleil estoient appellees Apomti, Churiinti, & Intiquaoqui, qui signifie le pere & seigneur Soleil, le fils Soleil, & le frere Soleil, de la mesme façon ils nommoient les trois statuës de Chuquilla, qui est le dieu qui preside en la region de l'air, où il tonne, pleut & neige. Il me souuient qu'estant en Chuquisaca, vn Prestre honorable me monstra vne information, que i'euz assez longtemps entre mes mains, où il estoit prouué qu'il auoit vn certain guaca, ou oratoire, où les Indiens adoroient

dorioient vne idole, nommé Tangatanga, laquelle
 ils disoient estre vne en trois, & trois en vne. Et
 comme ce prestre estoit esmerueillé de cela, ie luy
 ay que le diable par son infernal & obstiné or-
 ueil, par lequel il pretéd tousiours se faire Dieu,
 estroboit tout ce qu'il pouuoit de la verité, pour
 employer à ses mensonges, & tromperies. Reue-
 nans donc aux festes du second mois, qu'ils appel-
 lent Camey, outre les sacrifices qu'ils faisoient, ils
 portoyent les cendres aual vn ruisseau allans cinq,
 ou six lieües apres, avec des bourdons, ou ba-
 tons, le priant qu'il les portast iusques à la mer,
 pour-autant que le Viracocha y deuoit recevoir
 le present. Au troisiésme, quatriésme, & cin-
 quiésme mois, ils offroient cent moutons noirs
 & gris, avec beaucoup d'autres choses que
 l'on ne laisse, de peur d'estre ennuyeux. Le sixiésme
 mois s'appelle Hatuncuzqui Aymorey, qui res-
 pond à May, auquel l'on sacrifioit cent autres
 moutons de toutes couleurs, en ceste Lune, &
 au mois, qui est quand l'on apporte le May des châps
 à la maison, l'on faisoit la feste qui est encor au-
 ourd'huy fort en vsage entre les Indiens, & l'ap-
 pellent Aymorey. Ceste feste se fait en venant de-
 uis la Chacra, ou metairie iusques à la maison,
 sans certaines chansons, où ils prient que le
 Mays puisse durer long temps, & l'appellent Ma-
 acora. Ils prennent certaine portion du plus fe-
 cond Mays, du creu de leurs metairies, lequel ils
 mettent en vn petit grenier qu'ils appellent Pir-
 y, avec certaines ceremonies, veillants trois
 nuits, & mettent ce Mays dans les plus riches
 bits qu'ils ayent, & dès qu'il est ainsi enuveloppé.

& accommodé, ils adorent ceste Pirua, & l'ont en grande veneration, disans que c'est la mere du Mays de leurs heritages, & que par ce moyen le Mays augmente, & se conserue. En ce mois ils font vn sacrifice particulier, & les sorciers demandent à la Pirua si elle a de la force assez pour durer iusques à l'an à venir, & si elle respond que non, ils portent le mais brusler à la metairie, d'où ils l'ont apporté, selon la puissance d'un chacū, apres ils font vne autre Pirua, avec les mesmes ceremonies, disans qu'ils la renouellent, afin que la semence du Mays ne perisse, & si elle respond qu'elle a de la force assez pour durer d'auantage, ils la laissent iusques à l'autre annee. Ceste sottise dure iusques auioird'huy, & est fort commune entre les Indiens, d'auoir ces Piruas, & faire la feste d'Amorey. Le septiesme mois respond à Iuin, & s'appelle Aucaycuzqui Intiraymi, en iceluy ils faisoient la feste, appellee Intiraymi, où l'on sacrifioit cent moutons, guanacos, & disoient que c'estoit la feste du Soleil: en ce mois ils faisoient vn grand nombre de statues de bois de quinze taille, toutes vestues de precieux habits, & se faisoit le bal qu'ils appelloient Cayo. En ceste feste l'on espandoit beaucoup de fleurs par le chemin & y venoient les Indiens fort barbouillez, & les seigneurs y estoient ornez avec de petites plattes d'or à la barbe, & y chantoient tous, & doit on scauoir que ceste feste tombe quasi au mesme temps que nous autres Chrestiens faisons la solemnité au sainct Sacrement, qui luy ressemble en quelque chose, comme aux dances, chants & representations. Et pour ceste raison il y a eu, &

encor entre les Indiens (lesquels celebrent
 ne feste aucunement semblable à celle que nous
 celebrons du saint Sacrement) beaucoup de
 superstitions à celebrer ceste feste ancienne de
 Intiraymi. Le huitiesme mois est appellé Cha-
 qua, Huarqui, auquel ils brusloient cent au-
 tres moutons, tous gris, de couleur de Vizca-
 cha, selon l'ordre susdits, lequel mois respond à
 nostre Juillet. Le neufiesme mois s'appelloit Ya-
 aguis, auquel l'on brusloit cent autres mou-
 tons, de couleur de chasteigne, & couppoit-on
 la gorge, & brusloit-on aussi mil Cuyes, afin
 que la gellee, ny l'eauë, ny l'air, ny le Soleil ne
 fissent aucun mal aux metairies, & respond ce
 mois à l'Aoust. Le dixiesme mois, s'appelloit
 Coyaraymi, auquel l'on brusloit cent autres mou-
 tons blancs, qui estoient velus. En ce mois qui
 respond à Septembre l'on faisoit la feste appellee
 Intua, en ceste forme. Ils s'assembloient le pre-
 mier iour de la Lune, atant qu'elle leuast. Et en
 la voyant ils s'escrioient hautement, portans en
 leurs mains des flambeaux de feu, & disans, que
 le mal s'en aille dehors, en s'entre-frappans les
 uns les autres, avec ces flambeaux. Ceux qui fai-
 soient cela s'appelloient Panconcos. Et apres
 auoir acheué, s'en alloient en baing general, aux
 ruisseaux & aux fontaines, chacun en son propre
 estang, & se mettoient à boire quatre iours du-
 rans. En ce mois les Mamacomas du Soleil fai-
 soient grande quantité de petits pains faits avec
 le sang des sacrifices, & en donnoient vn morceau
 à chacun des estrangers & forains, mesme ils en
 enuoyoient aux Guacas estrangers de tout le roy-

aume, & à plusieurs Curacas, en signe de cōfederation, & loyauté au Soleil & à l'Ingua, comme i a esté ja dit. Les baings, yurongneries, & quelques restes de ceste feste Situa, demeurēt encor au iour d'huy en quelques endroits, avec des ceremonies quelque peu differentes, ce qui est secretement toutesfois, parce que ces festes principales, & publiques ont cessé. L'vnziesme mois, Homarayn Punchaikis, auquel ils sacrifioient cent autres moutons. Et s'ils auoient faute d'eauë pour vn remede, & afin de faire pleuuoir, ils mettoient vn mouton tout noir, attaché au milieu d'une plaine espendant beaucoup de Chica tout autout d'luy, & ne luy donnoient point à manger, iusqu'à ce qu'il pleust, ce qui est encor practiqué au iour d'huy en plusieurs endroits, en ce mesme temps qui est Octobre. Le douziesme, & dernier mois s'appelloit Aymara, auquel l'on sacrifioit cent autres moutons, & faisoient la feste appelée Raymicantara Rayquis. En ce mois qui respond Nouembre, l'on appareilloit ce qui estoit necessaire pour les enfans qui se deuoient faire nouice le mois ensuiuant, & les enfans avec les vieillards faisoient vne certaine monstre avec quelques tours, & ceste feste estoit appelée Ituraymi, laquelle se fait ordinairement quand il pleut trop ou trop peu, ou qu'il y a de la pestilence. Entre les festes extraordinaires, qui y estoient aussi en grand nombre, la plus fameuse estoit celle qu'ils appelloient Ytu. Ceste feste Ytu n'auoit point de tempny de saison arrestee autrement, qu'en temps de necessité. Pour se preparer à icelle, tout le peuple ieusnoit deux iours durant, ausquels ils ne tou

hoient point à leurs femmes, ny ne mangeoient point de viande avec le sel, ny ail, & ne beuvoient point de Chica. Tous s'assembloient en vne place, où il n'y auoit aucun estranger, ny aucun animal, & auoient de certains habits & ornemens, qui seulement seruoient pour ceste feste. Ils marchoient en procession fort doucement, les testes ouuertes de leurs voiles, battans des tambours sans parler l'vn à l'autre. Cela duroit vn iour & ne nuit, puis le iour ensuyuant, ils dançoient, & faisoient bonne chere, par deux iours & deux nuicts continuellement, disans que leur oraison estoit esté acceptee. Et encor que ceste feste ne se face auiourd'huy avec toute ceste ceremonie ancienne, si est-ce que communément ils en font une autre, qui est fort semblable, laquelle ils appellent Ayma, avec des vestemens, qui seruent seulement à cet effect, & font ceste maniere de procession avec leurs tambours, ayans auparavant ieusné, puis apres se mettent à faire bonne chere: ce qu'ils ont de coustume de faire en leurs grandes necessitez. Et combien que les Indiens ont delaisé en public de sacrifier des bestes, & autres choses qui ne se peuuent cacher des Espagnols, neantmoins ils se seruent tousiours de plusieurs ceremonies qui ont leur origine de ces festes & superstitions anciennes. Car ils font encor auiourd'huy couuertement ceste feste de l'Ytux dances de la feste du Sacrement, en faisans des dances de Lyamallama, & de Guacon, & d'autres selon leur ceremonie ancienne: à quoy l'on doit bien regarder de pres. L'on a fait des Traitez plus amples de ce qui concerne ceste matiere,

pour les dieux, où il est nécessaire remarquer le abus & superstitions qu'auoient les Indiens lors de leur gentilité, afin que les Prestres & Curez prennent garde. Suffisè donc à present d'auoir traitté de l'exercice, auquel le diable occupoit les deuots, afin que contre sa volonté l'on voye la difference qu'il y a de la lumiere aux tenebres, & de la verité Chrestienne au mensonge Gentil, quoique l'ennemy de Dieu & des hommes ait tasché avec tous ses artifices de contrefaire les choses de Dieu.

De la feste du Iubilè que celebroident les Mexiquains.

CHAP. XXI X.

E Les Mexiquains n'ont esté moins curieux de leurs festes & solemnitez, lesquelles estoient de peu de despence de biens, mais d'un grand coust de sang humain. Nous auons cy dessus parlé de la feste principale de Vitzilipuztli, apres laquelle estoit la feste de Tezcalipuca, estoit la plus solemnisee. Ceste feste tomboit en May, & en leur Kalendrier ils l'appelloient Toxcolt, elle escheoit de quatre ans en quatre ans, avec la feste de penitence, où il auoit planiere indulgence & pardon des pechez. En ce iour ils sacrifioient vn captif, qui auoit la sainte bledce de l'idole Tezcalipuca, qui estoit le dix-neufiesme de May. En la veille de ceste feste, les Seigneurs venoient au Temple, & apportoiēt vn vestement neuf semblable à celuy de l'idole, lequel les prestres luy vestoient, luy ayans premierement osté les autres habits, lesquels ils gardoient au

tant ou plus de reuerence, que nous faisons les
 ornemens. Il y auoit aux coffres de l'idole plu-
 sieurs ornemens, ioyaux, affiquets, & autres richesses,
 de bracelets, de plumes precieuses, qui ne ser-
 uoient d'autre chose que d'estre là, & adoroient
 tout cela comme le mesme Dieu. Outre le veste-
 ment avec lequel ils adoroient l'idole ce iour-là,
 ils luy mettoient de certaines enseignes de plume,
 des garde-soleils, des ombrages, & autres choses:
 ayans ainsi reuestu & orné, ils ostoyent la courti-
 se ou voile de la porte, afin qu'il fust veu de tous,
 & alors sortoit vne des dignitez du Temple, vestu
 de la mesme façon que l'idole, portant des fleurs
 en la main, & vne petite fleute de terre, ayant vn
 son fort aigu, & se tournant du costé de l'Orient il
 la touchoit, puis retourné vers l'Occident, le
 Nord & le Sud, il faisoit le semblable. Et apres
 auoir ainsi sonné vers les quatre parties du monde
 (denotant que les presens & absens l'oyoyent)
 il mettoit le doigt en l'aire, & cueillant de la terre
 d'icelle, la mettoit en sa bouche, & la mangeoit
 en signe d'adoration. Autant en faisoient tous
 ceux qui y estoient presens, & en pleurans se pro-
 ternoyent inuoquans l'obscurité de la nuit &
 des vents, les prians qu'ils ne les delaiassent ny
 oubliassent point, ou bien qu'ils leur ostassent
 la vie, pour donner fin à tant de trauaux qu'ils
 enduroient en icelle. Les larrons, les fornica-
 teurs, les homicides, & tous les autres delinquans
 auoyent grande crainte & tristesse en eux pendant
 que ceste fleute sonnoit: tellement que quel-
 ques vns ne pouoyent dissimuler ny cacher leurs
 delicts. Par ce moyen tous ceux-là ne deman-

doient autre chose à leur Dieu, sinon que leurs delicts ne fussent point manifestez, es pandans beaucoup de larmes, & avec vne grande repentance & regret offroient quantité d'encens pour apaiser leurs dieux. Les hommes courageux & vail-lans, & tous les vieux soldats qui suiuoient l'art militaire, en oyant ceste fleute demandoient avec vne grande deuotion à Dieu le Createur, au Seigneur pour lequel nous viuons, au Soleil, & à d'autres leurs Dieux, qu'ils leur donnassent victoire contre leurs ennemis, & des forces pour prendre beaucoup de captifs, afin d'honorer leurs sacrifices. La ceremonie susdite se faisoit dix iours au parauant la feste, pendant lesquels dix iours le prestre sonnoit ceste fleute, afin que tous fissent ceste adoration de manger de la terre, & de demander à leur idole ce qu'ils voudroient, & faisoient chaque iour oraison les yeux haussees au Ciel avec des souspirs & gemissemens, comme personnes qui se contristoient de leurs fautes & pechez. Iacoit que ceste contrition ne fust que par crainte de la peine corporelle que l'on leur donnoit & non pas pour crainte de l'eternelle, parce qu'ils croyoient pour certain qu'il n'y auoit point de peine si estroite en l'autre vie. C'est pourquoy ils s'offroient à la mort volontairement, ayans opinion que c'estoit à tous vn repos assure. Le premier iour de la feste de cet idole Tezcalipuca estant venu, tous ceux de la Cité s'assembloient en vne cour pour celebrer aussi la feste du Kalendrier, dont nous auons parlé, qui s'appelloit Toxcoalth, qui signifie chose seiche: laquellé feste ne se faisoit à autre

fin, que pour demander de l'eauë en la façon que nous autres solemnisons les Rogations: & ainsi ceste feste estoit tousiours en May, qui est le tēps que l'on a plus faute d'eauës en ce pays là. L'on commençoit à la celebrer le neufiesme de May, finissant le dix-neufiesme. Le dernier iour de la feste au matin les prestres tiroient vn branquart ou litiere fort bien ornee de courtines, & de sandos de diuerses façons. Ce branquart auoit autāt de bras & tenons qu'il y auoit de ministres qui le deuoient porter: tous lesquels sortoiēt barbouillez de noir, les cheueux longs tressez par la moitié avec des lizets blancs, & vestus de la liuree de l'idole. Dessus ce branquart ils mettoient le personnage de l'idole, deputed pour ceste feste, qu'ils appelloient semblance du Dieu Tezcalipuca, & le prenans sur leurs espauls le tiroient en public au pied des degrez, & incontinent sortoient les ieunes hommes, & les filles recluses de ce temple, portās vne grosse corde torse de chaisnes de mays rosty, avec laquelle ils enuironnoient le brāquart & mettoient au col de l'idole vne chaisne de mesme, & en la teste vne guirlande. Ils appellent la corde toxcall, denotant la sechereffe & sterilité du temps. Les ieunes hommes sortoient entourrez avec des courtines de red, des guirlandes, & des chaisnes de mays rosty. Les filles estoient vestuës d'habits & ornements tous neufs, portans au col des chaisnes de mays rosty, & en leurs testes des tyares faites de vergettes toutes couuertes de ce mays. Ils auoient les pieds couuerts de plumes, & les bras & iouës colorees de fard. Ils appportoient aussi beaucoup de ce mays rosty, &

les principaux se les mettoient à la teste & au col, prenans des fleurs en leurs mains. Apres que l'idole estoit mis en son branquart & litiere, ils sermoient par tout autour grande quantité de rameaux de manguey, les feuilles duquel sont larges & espineuses. Ce branquart mis sur les espaulles des dessusdits religieux, ils le portoient en procession par dedans le circuit de la court, & deux prestres marchoient deuant avec des brasiers ou encensoirs, encensans fort souuent l'idole, & chaque fois qu'ils mettoient l'encens ils haussioient le bras le plus haut qu'ils pouuoient vers l'idole, & vers le Soleil, leur disans qu'ils esleuassent leurs oraisons au ciel, comme ceste fumee s'esleuoit en haut. Alors tout le peuple qui estoit en la court alloit & se tournoit en rond vers le lieu où alloit l'idole, portans tous en leurs mains des cordes neufues de fil de manguey, d'une brasse de long, ayans vn nœud au bout, & avec icelles se disciplinoient, s'en donnans de grands coups sur les espaulles, de la façon que l'on se discipline icy le Ieudy saint. Toute la muraille de la court & les creneaux estoient pleins de rameaux & de fleurs, si bien ornez, & avec telle fraischeur, qu'ils donnoient vn grand contentement. Ceste procession estant acheuee, ils rapportoient l'idole au lieu où il auoit accoustumé d'estre: puis apres venoit vne grande multitude de peuple avec des fleurs accommodees de diuerses façons, dont ils remplissoient le temple & toute la court, de sorte qu'il sembloit ornement d'oratoire. Tout cela estoit accommodé & mis en ordre par les mains des prestres, les ieunes hommes du temple leur bail-

lant, & seruant ces choses de dehors. La chapel-
 le ou chambre de l'idole demouroit ce iour là
 descouuerte sans y mettre le voile. Cela fait cha-
 cun venoit offrir des courtines, des sandaux, des
 pierres precieuses, des ioyaux, de l'encens, du
 bois gommeux, des grapes, ou espics de mays,
 des cailles, & finablement tout ce qu'ils auoient
 accoustumé d'offrir en telles solemnitez. Quand
 ils offroient ces cailles, (qui estoit l'offrande des
 pauvres) ils faisoient ceste ceremonie, qu'ils les
 bailloient aux prestres, lesquels les prenans, leur
 arrachotent la teste, & aussi tost les iettoient aux
 pieds de l'autel, où ils perdoient leur sang, & au-
 tant en faisoient ils des autres qu'ils offroient.
 Chacun offroit selon son pouuoir, d'autres vian-
 des & fruits, lesquels estoient aux pieds de l'au-
 tel des ministres du Temple, & estoient ceux qui
 les recueilloient, & les portoient en leurs cham-
 bres. Ceste solempnelle offrande faite, le peuple
 s'en alloit disner chacun en son bourg & en sa
 maison, laissant ainsi la feste suspenduë iusques
 apres disner. Pendant ce temps les ieunes hom-
 mes & filles du Temple, avec les ornemens sus-
 dits s'occupotent à seruir l'idole, de tout ce qui
 luy estoit dedié pour son manger. Laquelle vian-
 de estoit apprestee par d'autres fêmes qui auoient
 fait vœu de s'occuper ce iour là à faire le man-
 ger de l'idole, & d'y seruir tout le iour. C'est
 pourquoy toutes celles qui auoient fait le vœu
 venoient au point du iour, s'offrans aux depu-
 tez du temple, afin qu'ils leur commandassent ce
 qu'elles deuoient faire, & l'accomplissoient fort
 diligemment. Elles faisoient & apprestoient
 tant de diuersitez & inuentions de viandes que

c'estoit vne chose admirable. Ceste viande estant accommodée, & l'heure du disner venuë, toutes ces filles sortoient du temple en procession chacune vn petit panier de pain en la main, & en l'autre vn plat de ces viandes, & marchoit deuant elles vn vieillard, qui seruoit de maistre d'hostel, avec vn habit assez plaissant. Il estoit vestu d'vn surplis blanc qui luy venoit iusques au mollet des jambes, sur vn pourpoint sans manches de cuir rouge, à la façon d'vne tunique. Il portoit des aisles au lieu de manches, d'où sortoient des lifets larges, ausquels pendoit sur le milieu des espaulles vne moyëne callabasse, ou citrouille, qui estoit toute remplie & couuerte de fleurs, par des petits trous qui y estoient, & au dedans y auoit plusieurs choses de superstition. Ce vieillard marchoit ainsi accommodé deuant l'appareil, fort humble, & triste, ayant la teste baissée, & en approchant du lieu, qui estoit au pied des degrez, il faisoit vne grande humiliation & reuerence, puis se retirant d'vn costé, les filles s'approchoient avec la viande, & l'alloient presenter de rang & par ordre les vnes apres les autres avec beaucoup de reuerence. Puis ayans présenté toutes ces viandes, le vieillard s'en retournoit comme deuant, & remenoit les filles en leur conuent. Cela fait, les ieunes hommes & ministres de ce temple sortoient, & recueilloient ceste viande, laquelle ils portoiēt aux chambres des dignitez & prestres du temple, lesquels auoient ieusné par l'espace de cinq iours, mangeans seulement vne fois le iour, & s'estoient abstenus de leurs femmes, sans sortir du temple durant ces cinq iours, pendât lesquels ils se fouiet-

toient rigoureusement avec des cordes, & mangeoient de ceste viande diuine (ainsi l'appelloiēt-ils) tout ce qu'ils pouuoient, & n'estoit licite à aucun d'en manger, sinon à eux. Tout le peuple ayāt acheué de dīner, se rassembloit à la cour pour ce-lebrer & voir la fin de la feste, où ils faisoient venir vn captif qui par l'espace d'vn an auoit representé l'idole, estant vestu, orné & honoré comme le mesme idole, & luy faisans tous reuerence, le mettoient entre les mains des sacrificateurs, lesquels se presentoient au mesme temps, & l'alloiēt saisir par les pieds & mains. Le Papa luy fendoit & ouuroit l'estomach, luy arrachant le cœur, puis haussoit la main tant qu'il pouuoit, le montrant au Soleil & à l'idole, comme il a esté dit cy-deuāt. Ayans ainsi sacrifié celuy qui representoit l'idole, ils s'en alloient en vn lieu consacré & deputé pour cet effect, où arriuoient les ieunes hommes & filles du temple, avec les ornemens susdits, lesquels estans mis en ordre, dançoient & chantoient à l'entour des tambours & autres instrumēt, dont les dignitez du temple ioüoient & sonnoient. Puis venoient tous les seigneurs, ayans les mesmes enseignes & ornemens que les ieunes hommes, lesquels dançoient en rond autour d'iceux. L'on ne tuoit point ordinairement en ce iour d'autres hommes que le sacrifié, toutesfois de quatre ans en quatre ans seulement l'on en auoit d'autres avec luy, qui estoit en l'an du Iubilé & indulgence planiere. Apres le Soleil couché, chacun estant content de sonner, de manger & de boire, les filles s'en alloient toutes à leur conuent, & prenoient de grands plats de terre, pleins de pain paistry de

HISTOIRE NATURELLE

miel, qui estoient couuerts de petits panniens ouurez & façonnez de testes & os de mort, & portoient la collation à l'idole, montans iusques à la cour qui estoit deuant la porte de l'Oratoire, & l'ayants posée en ce lieu, elles descendoient avec le mesme ordre qu'elles y auoient monté, le maistre d'hostel allant tousiours deuant. Incontinent sortoient tous les ieunes hommes en ordre avec des cannes ou roseaux es mains, qui commençoient à courir au hault les degrez du Temple, à l'enuie l'un de l'autre, pour arriuer les premiers aux plats de la collation. Cependant les dignitez remarquoient celuy qui arriuoit le premier, second, troisieme, & quatrieme, sans faire estat du reste. Ceste collation estoit aussi tost enleuee par ces ieunes hommes, laquelle ils emportoient comme grandes reliques. Cela fait les quatre premiers estoient arriuez estoient mis au milieu des dignitez & anciens du temple, & avec beaucoup d'honneur les mettoient en leurs chambres les louans & leur donnans de bons ornemens, & de là en auant estoient reuerz & honorez comme hommes signalez. La prise de ceste collation estant acheuee, & la feste celebree avec beaucoup de resiouissance & de crierie, ils donnoient congé à tous ces ieunes hommes & filles qui auoient seruy l'idole, au moyen dequoy il s'en alloient les uns apres les autres, au temps qu'elles sortoient. Tous les petits enfans des colleges & escholes estoient à la porte de la cour, avec des pellottes de ionc & d'herbes aux mains, lesquelles ils leur iettoient se mocquans & rians d'elles, comme de personnes qui se retiroient du seruice de l'idole.

ils sortoient avec liberté de disposer de soy à leur
volonté, & avec cela prenoit fin la feste.

*De la feste des Marchands que celebrent ceux
de Cholulucas.*

CHAP. XXX.

OMBIEN que j'aye assez cy-dessus parlé du
service que les Mexiquains faisoient à leurs
dieux, si est-ce que ie diray encor quelque chose
de la feste de celuy qu'ils appelloient Quetzal-
coatl, qui estoit le dieu des riches, laquelle se so-
lemnifioit en ceste forme. Quarante iours aupa-
ruant les marchands achetoient vn esclau, bien
net, sans aucun vice ny tache, tant de maladie,
ou de blessure, lequel ils vestoient des orne-
ments de l'idole, afin qu'il le representast quaran-
te iours. Auant que de le vestir ils le purifioient
lavanant deux fois en vn lac, qu'ils appelloient
lac des Dieux, & apres qu'il estoit purifié, ils le
vestoient de mesme que l'idole estoit vestu. Il
estoit fort reueré durant quarante iours, à cause
de ce qu'il representoit. Ils l'emprisonnoient de
loin (comme il a esté dit cy dessus,) de peur
qu'il ne s'enfuisst & le matin le tiroient de la pri-
son, le mettans en vn lieu eminent, où ils le ser-
uoient, en luy donnant à manger des viandes ex-
cellentes. Apres qu'il auoit mangé ils luy met-
toient des chaines de fleurs au col, & beaucoup
de bouquets aux mains. Il auoit sa garde fort
bien accomplie, avec beaucoup de peuple qui l'ac-
compagnoit, & alloit avec luy par la Cité. Il
estoit chantant & dançant par toutes les ruës,

afin d'estre cogneu pour la semblâce de leur dieu & lors qu'il commençoit à chanter, les femme & petits enfans sortoient de leurs maisons pour le salüer, & luy faire leurs offrandes comme à leur dieu. Deux vieillards d'entre les dignitez du temple venoient par deuers luy neuf iours auparauant la feste, lesquels s'humilians deuant luy, luy disoient d'une voix fort humble, & basse; Seigneur tu dois sçauoir que d'icy à neuf iours s'acheue le travail de dancier, & de chanter, car alors tu dois mourir: & il deuoit respondre que ce fust à la bonne heure. Ils appelloient ceste ceremonie Neyolo Maxiltetzli, qui veut dire l'aduertissement, & quand ils l'aduertissoient, ils prenoient garde fort attentiuement s'il se contristoit point, & s'il dançoit aussi ioyeusement que de coustume, que s'il ne le faisoit avec vne telle gayeté qu'ils desiroient ils faisoient vne sottise superstitiõ en ceste maniere. Ils s'en alloient incontinent prendre les restes des sacrifices, lesquels ils lauoient, & mettoient du sang humain qui y restoit des sacrifices passez: & de ces laueures luy faisoient vn breuuage meslé avec vne autre liqueur faite de cacao, & luy donnoient à boire, & disoient que ce breuuage auoit telle operatiõ en luy, qu'il luy feroit perdre la memoire de tout ce que l'on luy auoit dit, & que cela le rendroit presque insensible, & retourneroit à son chant & gayeté ordinaire. Ils disoient dauantage qu'il s'offroit allegrement à mourir, estant enchaté de ce breuuage. La cause pour quoy ils taschoient de luy oster ceste tristesse estoit pour autant qu'ils tenoient cela pour vn mauuais augure, & pour vn pronosticq de que

que grãd mal. Le iour de la feste estant venu, apres
 ay auoir fait beaucoup d'honneur, chanté la mu-
 que, & luy auoir presenté l'encens, les sacrifica-
 eurs sur la minuiët le prenoient & le sacrifioient
 la façon susdite, faisans offrande de son cœur à la
 une, lequel ils iettoyent apres contre l'idole, lais-
 sant tomber le corps au bas des degrez du Tem-
 ple, où ceux qui l'auoyent offert le releuoient, qui
 toyoient les marchands, desquels estoit la feste.
 Mais l'ayant porté en la maison du plus notable
 entr'eux, le faisoient apprester en diuerses saul-
 es, pour celebrer à l'aube du iour le banquet &
 finé de la feste, ayans premierement donné le
 on-iour à l'idole, avec vn petit bal qu'ils faisoieët
 pendant que l'aube sortoit, & que l'on accommo-
 oit le sacrifié. En apres tous les marchands s'as-
 mbloient à ce banquet, specialement ceux qui
 ifoient le commerce de vendre, & acheter des
 esclaves, qui auoiët en charge d'offrir par chacun
 vn esclau pour la semblâce de leur Dieu. Ceste
 idole estoit vn des plus honorez de ceste terre, cõ-
 me j'ay dit, c'est pourquoy le Temple où il estoit,
 toit de beaucoup d'autorité. Il y auoit soixan-
 degrez pour y monter, & au dessus d'iceux y
 uoit vne court de moyenne largeur, fort propre-
 ent accõmodée & plastree, au milieu de laquel-
 il y auoit vne grande piece ronde, en la façon de
 ur, ayant son entree basse, & estroite, tellement
 e pour y entrer il falloit se baïsser bien fort. Ce
 emple auoit ses chambres, ou chappelles, com-
 e les autres, où il y auoit des conuëts de prestres,
 ieunes hommes, de filles, & d'enfans, comme il
 esté dit, & toutesfois il n'y auoit qu'vn seul pre-

stre qui residoit continuellément là, & estoit cōme semainier. Car combien qu'il y eust en chacun de ces Téples trois ou quatre Curez & dignitez chacun y seruoit sa semaine, sans en sortir. L'office du semainier du Temple (après auoir endoctriné les enfans) estoit de battre vn grand tambour tous les iours à l'heure que se couchoit le Soleil pour la mesme fin que nous auōs accoustumé de sonner l'oraison. Ce tambour estoit tel, que l'ōe entendoit le son enrouié de toutes les parts de la Cité, alors vn chacun serroit sa marchandise, & retireroit en sa maison, & y auoit vn si grand silence, qu'il sembloit qu'il n'y eust homme viuant dans la ville. Au matin, lors que l'aube du iour commença à sortir, il recommença à battre ce tambour qui estoit le signe que le iour commençoit, a moyen dequoy les voyagers & forains s'arrestoient à ce signal pour commencer leurs voyages, pour ce qu'il n'estoit point permis iusques à ce temps de sortir de la cité. Il y auoit en ce Temple vn court de moyenne grandeur, en laquelle l'on faisoit de grandes dances, & resiouissances, avec des farces, ou entre-mets, le iour de la feste de l'Indole. Pour lequel effect il y auoit au milieu de ceste court vn petit theatre de trēte pieds en quarre, fort proprement agencé, lequel ils accommodoient de fueillages pour ce iour, avec tout l'artifice & gentillesse qu'il estoit possible, estant tout environné d'arcades de diuerses fleurs, & plumages, & y tenoient attachés en quelques endroits beaucoup de petits oiseaux, conils, & autres animaux paisibles. Après disner tout le peuple l'assembloit en ce lieu, & les bastelleurs se preser-

oient, & iouïoient des farces, les vns contrefaisoient
 es sourds, & les enrheumez, les autres les boiteux,
 es aueugles, & les manchots, lesquels venoient
 demander guarison à l'idole. Les sourds respon-
 oient du coq à l'asne, les enrheumez touffoient,
 les boiteux clochoient, racontans leurs miseres &
 ennuis, dequoy ils faisoient beaucoup rire le peu-
 ple, les autres sortoient en forme de bestiolles, les
 vns estâs vestus comme escargots, les autres com-
 me crapaux, & d'autres comme lezards, puis s'en-
 tre-rencontrans racontent leurs offices, &
 se retirans chacun de son costé, ils touchoient
 de petites fleutes, qui estoit chose plaisante à ouyr.
 Ils contrefaisoient mesme des papillons, & des
 petits oiseaux de diuerses couleurs, & estoient les
 enfans du Temple qui representoient ces formes,
 puis ils montoient en vne petite forest, qui estoit
 plantee expres, où les prestres du Temple les ti-
 oient avec des sarbacanes. Et cependant ils se di-
 oient plusieurs plaisans propos, les vns en atta-
 quant, & les autres en defendant, dequoy les affi-
 ans estoient ioyeusement entretenus. Cela ache-
 vé, ils faisoient vn bal ou mommerie, avec tous
 les personnages, & par ce moyen s'acheuoit la fe-
 ste. Ce qu'ils auoient accoustumé de faire aux plus
 principales festes.

*Quel profit l'on peut tirer du traitté des su-
 persitions des Indes.*

CHAP. XXXI.

Equi a esté dit suffise pour entédre le soin & la
 peine que les Indiens emploioient à seruir &

honorer leurs idoles, & pour mieux dire le diable car ce seroit vne chose infinie, & de peu de profit de vouloir raconter entierement ce qui s'y passe veu mesme qu'il pourra sembler à quelques-uns qu'il n'estoit point de besoing d'en dire tant comme i'ay fait; & que c'est perdre le temps, comme l'on fait en lisant les contes que feignent les Romains de Cheualerie. Mais si ceux qui ont ceste opinion y veulent regarder de pres, ils trouueront qu'il y a grande difference entre l'un & l'autre, & recognoistront que ce peut estre vne chose utile pour plusieurs considerations d'auoir la cognoissance des coustumes & ceremonies dont vsioient les Indiens. Premieremēt ceste cognoissance n'est pas seulement utile, mais aussi necessaire aux terres où ils ont vsé de ces superstitions, afin que les Chrestiens, & maistres de la loy de Christ, sçachent les erreurs & superstitions des anciens, pour veoir si les Indiens en vsent point encor auiourd'huy ouuertement, ou couuertement. Pour ceste occasion plusieurs doctes & signalez personages ont escrit des discours assez amples de ce qui s'en est trouué. Les Conciles prouinciaux ont commandé que l'on les escriue, & imprime, comme on a fait en Lima, où vn discours a esté fait plus ample que ce qui en est icy traitté. C'est pour quoy c'est chose si importante pour le bien des Indiens, que les Espagnols estans en ces parties des Indes, ayent la cognoissance de toutes ces choses. Ceste narration mesme peut seruir aux Espagnols de delà, & à tous autres en quelque endroit qu'ils soient pour remercier Dieu nostre Seigneur, & luy rendre graces infinies d'un si grand bien que celuy que nous

eparty, & va donnant sa sainte Loy, laquelle est
 toute nette, & toute profitable. Ce que l'on peut
 cognoistre en la comparant avec les loix de Satan,
 où tant de malheureux ont vescu si miserables. Elle
 peut mesme servir pour descourir l'orgueil, l'en-
 vie, les trôperies, & les embusches du diable, qu'il
 exerce contre ceux qu'il tient captifs, veu que d'un
 costé il veut imiter Dieu, & faire cōparaison avec
 luy, & sa sainte Loy, & d'autre costé il entremesse
 ses actes tant de vanitez, & d'ordures, & de cru-
 autez, comme celuy qui n'a point d'autre exerci-
 ce que de sophistiquer, & corrompre tout ce qui
 est bon. Finablement qui verra les tenebres & l'a-
 ugement auquel tant de grandes prouinces, &
 royaumes ont vescu si long temps & que beau-
 coup de peuples, voire vne grande partie du mon-
 de viuet encor deceus de semblables tromperies,
 pourra, (s'il a le cœur Chrestien) qu'il ne rende
 gloire au tres-haut Dieu, pour ceux qu'il appelle
 de si grandes tenebres à l'admirable lumiere de son
 Evangelie, suppliant l'immense charité du Crea-
 teur qu'il les conserue, & augmente en sa cognois-
 sance, & en son obeissance, & que de mesme aussi
 il se contriste, pour ceux qui tousiours suyent le
 chemin de perdition. Et qu'en fin il supplie le Pe-
 re de sa misericorde, qu'il leur descouure les thre-
 sors, & richesses de Iesus Christ, lequel avec le Pe-
 re & le S. Esprit, regne par tous les siecles. Amen.



LIVRE SIXIESME
DE L'HISTOIRE NATURELLE ET MORALE
des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'opinion de ceux là est faulſe, qui tiennent que les Indiens ont faute d'entendement.



YANT traité cy deuant de la religion dont vſoient les Indiens, prétéds eſcrire en ce liure de leurs couſtumes, police, & gouuernement, pour deux fins: L'vne, afin d'oſter la faulſe opinion que l'on communément d'eux qu'ils ſont hommes groſſiers & brutaux, ou qu'ils ont ſi peu d'entendement qu'à peine meritent ils qu'on die qu'ils en ayent. D'où vient que l'on leur fait pluſieurs excez & outrages en ſe ſeruans d'eux preſque en la meſme façon, que ſi c'eſtoient beſtes brutes, & les reputa indignes d'aucun reſpect, qui eſt vn ſi vulgaire & ſi pernicioeux erreur (ainſi que le ſçauent fort bien ceux qui avec quelque zele, & conſideration y ont cheminé parmy eux, & qui ont veu & cogno

secrets, & conseils) & d'autre part le peu de
as que font de ces Indiens plusieurs qui pensent
çavoir beaucoup, & neantmoins qui sont ordi-
nairement les plus ignorans, & plus presom-
ptueux, que ie ne voy point de plus beau moyen
pour confondre ceste pernicieuse opinion, qu'en
leur deduisant l'ordre & façon de viure qu'ils au-
oient au temps qu'ils viuoient encor sous leur
oy, en laquelle, combien qu'ils eussent beaucoup
de choses barbares, & sans fondement, neant-
moins ils en auoient beaucoup d'autres dignes
de grande admiration, par lesquelles l'on peut en-
endre qu'ils ont le naturel capable de receuoir
oute bonne instruction, & de fait ils surpassent
en quelques choses plusieurs de nos Republi-
ques. Et n'est point chose de merueille qu'il y ait
entre eux de si grandes & si lourdes fautes, veu
qu'il y en a eu aussi entre les plus fameux Legisla-
teurs & Philosophes (voire sans excepter Lyeur-
ny Platō.) Et entre les plus sages republicues,
comme ont esté la Romaine & l'Athenienne, où
l'on peut recognoistre des choses si pleines d'i-
gnorance, & si dignes de rusee, qu'à la verité si les
Republicues des Mexiquains & Inguas eussent
esté cogneuës en ce temps des Romains, & des
Grecs, leurs loix & gouuernemens eussent esté be-
aucoup estimez d'eux. Mais nous autres à present
ne considerans rien de cela, y entrons par l'espee,
sans les ouyr, ny entendre, nous persuadans que
les choses des Indiens ne meritent point qu'on
en face estime autre, que comme l'on fait d'une
maison prinse en la forest, qui ait esté amenee
pour nostre seruice & passe-temps. Les hom-

mes plus profonds, & plus diligents, qui ont pénétré & atteint iusques à la cognoissance de leurs secrets, coustumes & gouuernement ancien, en ont bien autre opinion, & s'esmerueillent de l'ordre, & du discours qui a esté entre eux. Du nombre desquels est Polo Ondeguardo, lequel ie suis communément au discours des choses du Peru, & pour celles de Mexique Jean de Toïar, qui auoit eu vne prebende en l'Eglise de Mexique, & au iourd'huy est religieux de nostre compagnie de Iesus, lequel par le commandement du Viceroy Dom Martin Enriques, a fait vn diligent & ample recueil des histoires de ceste nation, & plusieurs autres graues & notables personages, lesquels tant par parole, que par escrit, m'ont suffisamment informé de toutes ces choses, que ie raconte icy. L'autre fin & intention, & le bien qui se peut ensuiure par la cognoissance de ces loix coustumes, & police des Indiens, est afin de leur aider, & les regir par les mesmes loix & coustumes, attendu qu'ils doiuent estre gouuernez selon leurs coustumes & priuileges, entant qu'ils ne contreuient à la loy de Christ, & de la sainte Eglise, qu'on leur doit conseruer & entretenir, comme leurs loix principales. Car l'ignorance des loix & coustumes a esté cause que l'on y a commis plusieurs fautes de grande importance: parce que les iuges, & Gouverneurs ne scauent pas bien comment ils doiuent donner iugement, & y regir leurs subiects. Et que outre ce que c'est leur faire vn grand tort, & aller contre raison, ce nous est chose preiudiciable & dommageable, par ce que de là ils prennent occasion d

nous abhorrer, comme gens qui en tout soit au bien ou au mal, leur auons esté & sommes toujours contraires.

De la supputation des temps, & du Kalendrier duquel vsoient les Mexiquains.

CHAP. II.

Pour commencer donques par la diuision & supputation des temps que les Indiens faisoient (enquoy certes l'on peut recognoistre vn des plus grands signes de leur viuacité & bon entendement) ie diray premierement de quelle maniere les Mexiquains contoient & diuisoient leur annee, de leurs mois, de leur Kalendrier, de leurs contes, des siecles & des aages. Ils diuisoient l'an en dix-huict mois, à chacun desquels ils attribuoient vingt iours, enquoy les trois cens soixante iours sont accomplis, sans comprendre en aucun de ces mois les cinq iours, qui restent du surplus, faisant l'accomplissement de l'an entier. Mais ils les contoient à part, & les appelloient les iours de rien, durant lesquels le peuple ne faisoit aucune chose, & n'alloient pas mesmes en leurs temples, mais ils s'occupoient seulement à se visiter les vns les autres, perdans ainsi le temps, & les sacrificateurs du temple cessoient aussi de sacrifier. Apres ces cinq iours passez, ils recommençoient leur conte de l'an, duquel le premier mois, & le commencement estoit en Mars, quand les feuilles commençoient à reuerdir, encor qu'ils prinssent trois iours du mois de Feurier: car leur premier iour de l'an estoit

HISTOIRE NATURELLE

comme le vingt-sixiesme de Février, ainsi qu'il appert par leur calendrier, dedans lequel mesme le nostre est compris, & employé d'un fort ingénieux artifice, & fut fait par les anciens Indiens, qui cogneurent les premiers Espagnols. J'ay veu ce Calendrier, & l'ay encor en ma puissance, qui merite bien d'estre veu, pour entendre le discours & l'industrie qu'auoient les Indiens Mexiquains. Chacun de ces dix-huict mois auoit son propre nom, & sa propre peinture, qu'il prenoit communément de la principale feste qui se faisoit en ce mois, ou de la diuersité du temps que l'an cause en iceux. Ils auoient en ce Calendrier certains iours marquez & destinez pour leurs festes, & contoient les sepmaines de treze iours, en y remarquât les iours par vn zero, qu'ils multiplioiē iusques à treze, & incontinent recommençoient à conter vn, deux, &c. Ils remarquoient aussi les annees de ces rouës par quatre signes ou figures attribuans à chacun an vn signe, dont l'un estoit d'une maison, l'autre d'un conuin, le troisieme d'un roseau, & le quatriesme d'un caillou. Ils se peignoient de ceste façon, denotans par icelle figures l'an qui couroit, disans à tant de maisons ou à tant de caillous, de telle rouë succeda telle chose: car l'on doit sçauoir que leur rouë, qui estoit comme vn siecle, contenoit quatre sepmaines d'annees, estant chacune sepmaine de treze ans, qui accomplissoient en tout cinquante deux ans. Ils peignoient au milieu de ceste rouë vn Soleil, d'où sortoient en croix quatre bras ou lignes iusques à la circonference de la rouë, & faisoient leur tour en telle façon, que la circonference estoit

diuisee en quatre parties egales, chacune desquel-
les avec son bras ou ligne, auoit vne couleur par-
ticuliere, & differente des autres, & estoient les
quatre couleurs vert, azuré, rouge & jaulne. Cha-
que portion de ces quatre auoit treze separations
qui auoient toutes leurs signes ou figures particu-
lieres, de maison, ou de connin, ou de roseau, ou
de caillous, signifiant par chaque signe vne an-
nee, & en teste de ce signe, ils peignoient ce qui
estoit arriué cet an là. C'est pourquoy ie veids au
Calendrier que i'ay dit, l'annee en laquelle les Es-
pagnols entrerent en Mexique, marquee par vne
peinture d'un homme vestu de rouge, à nostre
mode, car tel estoit l'habit du premier Espagnol
qu'enuoya Fernand Cortés, au bout de cinquante
deux ans que se fermoit & accomplissoit la
rouë. Ils vsoient d'une plaisante ceremonie, qui
estoit que la derniere nuict ils rompoient tous
les vases & vtenfiles qu'ils auoient, & esteignoient
tout le feu, & toutes les lumieres, disans que le
monde deuoit prendre fin à l'accomplissement
d'une de ces rouës, & que d'auanture ce pourroit
estre celle où ils se trouuoient. Car (disoient-ils)
puis que le monde doit alors finir, qu'est-il plus
de besoin d'apprester de viande, ny de manger?
C'est pourquoy ils n'auoient plus que faire de va-
ses, ny de feu. Sur ceste opinion ils passoient toute
la nuict en grande crainte, disans que peut estre
il ne viendrait plus de iour, & veilloient tous
fort attentiuement pour voir quand le iour vien-
droit: mais voyãs que l'aube commençoit à poin-
dre, incontinent ils battoient plusieurs tambours,

HISTOIRE NATURELLE

& sonnoient des buccines, des fleutes, & autres instrumens de resiouyſſance & allegresse, disans que desia Dieu leur allongeoit le temps d'un autre siecle, qui estoient cinquante deux ans. Et alors ils recommençoient vne autre rouë. Ils prenoient en ce premier iour, & commencement du siecle, du feu nouveau, & achetoient des vases & vtensiles neufs pour aprestre la viande & alloient tous querir ce feu nouveau chez le grand Prestre, ayans fait auparauant vne solemnelle procession d'action de graces pour la venuë du iour, & prolongation d'un autre siecle. Telle estoit leur façon & maniere de conter les annees, les mois, les semaines, & les siecles.

*Comment les Rois Inguas contoient les ans,
& les mois.*

CHAP. III.

Ombien que ceste supputation des temps, pratiquee entre les Mexiquains soit assez ingenieuse & certaine pour des hommes qui n'auoient aucunes lettres, toutesfois il me semble qu'ils ont eu faute de discours, & de consideration, n'ayans point fondé leur conte sur le cours de la Lune, ny distribué leurs mois selon icelle, enquoy certainement ceux du Peru les ont surpassé, pource qu'ils partoient leur an en autant de iours parfaitement accomplis, comme nous faisons icy, & le diuisoient en douze mois ou Lunes, esquels ils employoient & consommoient les vnze iours qui restent de la Lune, ainsi que l'écrit Polo. Pour faire leur conte de l'an seur &

certain, ils vsoient de ceste industrie, qu'aux mô-
ragnes qui estoient autour de la Cité de Cusco
(où se tenoit la cour des Rois Inguas, & le plus
grand sanctuaire des Royaumes, comme si nous
disions vne autre Rome) il y auoit douze colom-
nes assises par ordre, en telle distance l'vne de
l'autre que chaque mois vne de ces colomnes re-
marquoit le leuer & coucher du Soleil. Ils les ap-
pelloient Succanga, & par le moyen d'icelles ils
enseignoient & annonçoient les festes, & les sai-
sons propres à semer, à recueillir & à faire autres
choses. Ils faisoient de certains sacrifices à ces
pilliers du Soleil, suiuant leur superstition. Cha-
que mois auoit son nom propre & ses festes par-
ticulieres. Ils commençoient l'an par Ianuier,
comme nous autres, mais depuis vn Roy Ingua
appellé Pachacuto, qui signifie reformateur du
Temple, fit commencer leur an par Decembre,
à cause (comme ie coniecture) qu'alors le Soleil
commence à retourner du dernier poinct de Ca-
pricorne, qui est le Tropique plus proche d'eux.
Je ne sçay poinct que les vns ny les autres ayant
remarqué aucun Bisexte, combien que quelques
vns dient le contraire. Les sepmaines que con-
toient les Mexiquains n'estoient pas proprement
sepmaines, puis qu'elles n'estoient pas de sept
iours, aussi les Inguas n'en firent aucune men-
tion, ce qui n'est pas de merueille, attendu que le
conte de la sepmaine n'est pas fondé sur le cours
du Soleil, comme celuy de l'an, ny sur le cours
de la Lune, comme celuy des mois, mais bien
entre les Hebrieux est fondé sur la creation du
monde, que rapporte Moyse, & entre les Grecs,

& les Latins, sur le nombre des sept Planettes du nom desquelles mesme les iours de la sepmaine ont prins leur nom. Neantmoins c'estoit beaucoup à ces Indiens, estans hommes sans liures, & sans lettres comme ils sont, qu'ils eussent vn an, des saisons & des festes si bien ordonnees, comme il est dit cy dessus.

Que l'on n'a point trouuè aucune nation d'Indiens qui vsast de lettres. I

CHAP. III.

LES lettres furent inuentees pour représenter & signifier proprement les paroles que nous prononçons, ainsi que les paroles mesmes. (selon le Philosophe) sont les signes & marques propres des conceptions & pensees des hommes. Et l'vn & l'autre (ie dy les lettres & les mots) ont esté ordonnez pour faire entendre les choses. La voix pour ceux qui sont presents, & les lettres pour les absens, & pour ceux qui sont à venir. Les signes & marques qui ne sont pas propres pour signifier les paroles, mais les choses ne peuvent estre appelez, ny ne sont point à la verité des lettres, encor qu'ils soient escrits. Car l'on ne peut dire qu'une image du Soleil peint, soit vne escriture du Soleil, mais seulement vne peinture: autant en est il des autres signes & caracteres qui n'ont aucune ressemblance à la chose, mais qui seruent tant seulement de memoire: car celui qui les inuenta ne les ordonna point pour signifier des paroles: mais seulement pour denoter vne chose. On n'appelle point aussi ces caracteres lettres ny escritures, comme de fai

Ils ne le sont pas: mais plustost des chiffres ou me-
 moires, ainsi que sont ceux dont vsent les Sphé-
 ristes & Astrologues, pour signifier diuers signes
 ou planettes de Mars, de Venus, de Iupiter, &c.
 Tels caracteres sont chiffres & non pas lettres,
 pour-autant que quelque nom que Mars puisse
 auoir en Italien, en François, en Espagnol, tous-
 iours ce caractere le signifie: ce qui ne se trouue
 point és lettres: car iaçoit qu'elles denotent les
 choses, c'est par le moyen des paroles: D'où
 vient que ceux qui n'en sçauent la langue ne les
 entendent pas, comme pour exemple le Grec
 ny l'Hebrieu ne pourra pas comprendre ce que
 signifie ce mot *Sol*, iaçoit qu'ils le voyent escrit,
 ou de qu'ils ignorent le mot Latin. Tellement
 que l'escriture & les lettres sont seulement pra-
 tiquees par ceux qui avec icelles signifient des
 mots: car si immediatement elles signifient les
 choses, elles ne sont plus lettres ny escritures,
 mais des chiffres & des peintures, dequoy l'on
 a deux choses bien notables. L'une est que la
 memoire des histoires & antiquitez peut demeurer
 aux hommes par l'une de ces trois manieres,
 ou par les lettres & escritures, comme il a esté
 pratiqué entre les Latins, les Grecs, les Hebreux,
 & beaucoup d'autres nations, ou par peinture,
 comme l'on a vû presque en tout le monde: car
 il est dit au Concile de Nice second: *La peinture
 est vn liure pour les idiots qui ne sçauent lire*, ou par
 chiffres & caracteres, comme le chiffre signifie
 le nombre de cent, de mil & autres sans si-
 gnifier ceste parole de cent, ou de mil. L'au-
 tre chose notable que l'on en peut tirer est celle

qui s'est proposée en ce chapitre, à sçavoir que nulle nation des Indes descouvertes de nostre temps, n'a usé de lettres ny descripture, mais de deux autres manieres, qui en sont images & figures. Ce que j'entens dire non seulement des Indes, du Peru, & de la neufue Espagne, mais aussi du Jappon & de la Chine. Et bien que ce que jadis par aventure pourra sembler à quelques-uns estre faux, veu qu'il est rapporté par les discourses qui en sont escrits, qu'il y a de si grandes Librairies & vniuersitez en la Chine & au Jappon, & qu'il est fait mention de leurs Chapas, lettres & expeditions, toutesfois ce que ie dy est chose veritable, ainsi qu'on pourra entendre par le discours suiuant.

*De la façon des lettres & des liures dont
vsoient les Chinois.*

CHAP. V.

IL y en a plusieurs qui pensent, & est bien la plus commune opinion que les escritures dont vsent les Chinois sont lettres comme celle dont nous vsons en Europe, & que par icelle l'on puisse escrire les paroles & discours, & que seulement ils different de nos lettres & escritures en la diuersité des caracteres, comme les Grecs different des Latins, & les Hebrieux des Chaldeans. Mais il n'en est pas ainsi, pource qu'ils n'ont point d'Alphabet, ny n'escriuent point de lettres, mais toute leur escriture n'est autre chose que peindre & chiffrer, & leurs lettres ne signifient point des parties de dictions, comme
fo

sont les nostres, mais sont des figures & representations des choses, comme du Soleil, du feu, d'un homme, de la mer, & des autres choses. Ce qui appert euidentement, parce que leurs escritures & Chapas sont entendus d'eux tous, combien que les langues dont parlent les Chinois, soient en grand nombre, & fort differentes entr'elles, en la mesme façon que nos nombres de chiffre sont entendus également en François, en Espagnol, & en Arabe. Car ceste figure 8. où que se soit signifie huit, encor que le François appelle ce nombre d'une façon, & l'Espagnol d'une autre. D'où vient que les choses estans de foy innumerables, les lettres aussi ou figures dont vsent les Chinois, pour les denoter sont presque infinies: tellement que celui qui doit lire ou escrire en la Chine (comme sont les Mandarins) doit sçavoir & retenir pour le moins quatre vingts cinq mille caracteres ou lettres, & ceux qui sont parfaits en ceste lecture en sçauent plus de six vingts mille. Chose prodigieuse & estrange, voire qui seroit incroyable, si elle n'estoit attestee par des personnes dignes de foy, comme les Peres de nostre Compagnie, qui sont là continuellement, apprenans leur langue & escriture, & y a plus de dix ans, que de nuit & de iour ils s'estudient à cecy, avec vn perpetuel trauail. Car la charité de Christ & le desir de la saluation des ames, surmonte en eux tout ce trauail & difficulté, qui est la raison pour laquelle les hommes lettrez sont tant estimez en la Chine, à cause de la difficulté qu'il y a à les comprendre, & ceux là seulement ont les offices de Mandarins, Gouverneurs, Iuges &

Capitaines. Pour ceste occasion les Peres prennent beaucoup de peine de faire apprendre à leurs enfans à lire & escrire. Il y a grand nombre de ces escolliers où les enfans sont instruits, & où les maistres les font estudier de iour, & le pere de nuict en la maison. Tellement qu'ils leur endomagent beaucoup les yeux, & les foïettent fort souuent avec des roseaux, bien que ce ne soit pas de ces rigoureux, desquels ils foïettent les mal-faicteurs. Ils appellent cela la langue Mandarine, qui a besoin de l'aage d'un homme pour estre cōprinse: & doit-on sçauoir qu'encor que la langue de laquelle parlent les Mandarins soit particuliere & differente des vulgaires, lesquelles sont en grand nombre, & qu'on y estudie comme l'on fait par deçà en Latin & en Grec, & que les lettres qui sont par toute la Chine la sçauent & entendent tant seulement: si est-ce toutesfois que tout ce qui est escrit en icelle est entendu en toutes les langues; & iagoit que les prouinces ne s'entr'entendent point de parole les vnes les autres, toutesfois par escrit ils s'entr'entendent l'un l'autre car il n'y a qu'une sorte de figures ou caracteres pour toutes, qui signifie vne mesme chose, mais non pas un mesme mot ny prolation, veu que comme i'ay dit, ils sont seulement pour denoter les choses, & non pas les paroles, comme l'on peut facilement entendre par l'exemple des nombres de chiffre. C'est pourquoy ceux du lappon & les Chinois lisent & entendent fort bien les escritures les vns des autres: combien que ce soient des nations, & des langues fort differentes. Quant ils parloient ce qu'ils lisent ou escriuent, ils n'

ne pourroient pas entendre. Telles sont donc les lettres, & les livres dont vsent les Chinois si renommés au monde. Pour faire leurs impressions ils grauent vne planche des figures qu'ils veulent imprimer : Puis en estampent autant de feuilles de papier qu'ils veulent, de la mesme façon que l'on fait icy les peintures qui sont grauees en du cuir ou du bois. Mais quelque homme d'entendement pourra demander comment ils peuvent signifier leurs conceptions par des figures qui approchent ou ressemblent à la chose qu'ils veulent représenter, comme de dire que le Soleil eschauffe, ou qu'il a regardé le Soleil, ou que le jour est du Soleil. Finalement, comment il leur est possible de denoter par de mesmes figures les cas, les conionctions, & les articles qui sont en plusieurs langues & escritures. Je responds à cela qu'ils distinguent & signifient ceste variété par certains points rayez & dispositions de la figure. Mais il est difficile d'entendre comment ils peuvent escrire en leur lāgue des noms propres, spécialement d'estrangers, veu que ce sont choses que iamais ils n'ont veüs, & qu'ils ne peuvent inuenter des figures qui leur soient propres. J'en ay voulu faire l'experience me trouuant en Mexique avec des Chinois, & leur dy qu'ils escriuissent en leur langue ceste proposition. Ioseph d'Acosta est venu du Peru, & autres semblables, surquoy le Chinois fut vn long temps pensif, mais en fin il l'escriit. Ce que d'autres Chinois leurēt apres, biē qu'ils variaissent vn peu en la pronōciation du nō propre: car ils vsent de cest artifice pour escrire le nō propre qu'ils cherchēt quelque chose en leur

langue qui aye ressemblance à ce nom, & mettent la figure de ceste chose. Et comme il est difficile entre tant de noms propres, de leur trouuer des choses qui leur portent ressemblance en la prolation: aussi leur est-ce chose fort difficile & fort laborieuse d'escrire tels noms. Sur ce propos le pere Allonse Sanchez nous contoit que lors qu'il estoit en la Chine, & que l'on le menoit en diuers Tribunaux, de Mandarin en Mandarin, ils estoient fort long temps à mettre son nom par escrit en leurs Chapas, toutesfois ils l'escriuoient en fin, le nommans en leur façon, & tellement ridicule, qu'à peine approchoient-ils le nom, qui est la façon des lettres & escritures dont vsoient les Chinois. Celle des Iapponnois en approchoit beaucoup, encor qu'ils afferment que les seigneurs Iapponnois qui vindrent en Europe escriuoient facilement toutes choses en leur langue, quoy que ce fussent des noms propres d'icy, mesme l'on m'a monstré quelques escritures d'eux: parquoy il semble qu'ils doiuent auoir quelque sorte de lettres, encor que la plus part de leurs escritures soient par caracteres & figures, comme il a esté dit des Chinois.

Des escolles & vniuersitez de la Chine.

CHAP. VI.

LES Peres de la Compagnie disent qu'ils n'ont point veu en la Chine de grandes escolles & Vniuersitez de Philosophie & autres sciences naturelles, & croyét qu'il n'y en a point: mais que toute leur estude est en la langue Man-

marine, qui est tres-ample & tres-difficile, comme j'ay dit, & que ce qu'ils estudiant sont choses qui sont escrites en ceste langne, qui sont des histoires des sectes & opinions des loix ciuiles, des proueres moraux, des fables, & plusieurs autres telles compositions, & ce qui en despand. Des sciences iuines ils n'en ont aucune cognoissance, ny ont autre chose des naturelles que quelques petits restes qu'ils ont en des propositions esgarees, sans art & sans methode, selon l'entendement & l'estude d'vn chacun. Pour les Mathematiques ils ont l'experience des mouuemens celestes & des estoiles, & pour la Medecine ils ont cognoissance des herbes, par le moyen desquelles ils garissent plusieurs maladies, & en vsent beaucoup. Ils escriuent avec des pinceaux, & ont plusieurs liures escrits à la main, & d'autres imprimez qui sont tous assez mauuais ordre. Ils sont grands ioüeurs de comedies: ce qu'ils font avec vn grand appareil de theatres, vestemens, cloches, tambours, & de voix, selon qu'il est cõuenable. Quelques peres content y auoir veu des Comedies qui duroient six & douze iours avec leurs nuitts, sans qu'il y eust faute de ioüeurs sur le theatre, ny de spectateurs pour les regarder. Ils font plusieurs Scenes differentes, & pendant que les vns representent, les autres dorment ou repaissent. Ils traittent ordinairement en ces comedies des choses morales de bon exemple, qui sont neantmoins entremeslees de choses gayer & plaisantes. Voila en somme ce que les nostres racontent des lettres & exercices de ceux de la Chine, où l'on ne peut sçauoir qu'il n'y ait beaucoup d'entendement, & d'in-

duſtrie. Mais tout cela eſt de peu de ſubſtance, pource qu'en eſſect toute la ſcience des Chinois tend ſeulement à ſçauoir eſcrire & lire, & non point d'auantage: car ils ne paruiennent point eſ ſciences plus hautes, & leur eſcrire & lire n'eſt point proprement eſcrire & lire, puis que leurs lettres ne ſont point lettres, qui puiſſe repreſenter les paroles, mais ſont figures de choſes innombrables, leſquelles ne ſe peuuent apprendre que par vn bien long temps, & avec vn travail infiny. Mais en fin avec toute leur ſcience, vn Indien du Peru ou Mexique qui a appris à lire & eſcrire, ſçait plus que le plus ſage Mandarin d'entr'eux, veu que l'Indien avec vingt quatre lettres qu'il ſçait, eſcrira & lira tous les mots & paroles qui ſont au monde, & le Mandarin avec ſes cent mil lettres aura beaucoup de peine pour eſcrire quelque nom propre de Martin, ou Allonſe, & à plus forte raiſon ne pourra-il pas eſcrire les noms des choſes qu'il ne cognoiſt point. Car en fin l'eſcriture de la Chine n'eſt autre choſe qu'une façon de peindre ou chiffrer.

*De la façon des lettres & eſcritures dont ont vſé
les Mexiquains.*

CHAP. VII.

ON trouue qu'il y a entre les nations de la neuſue Eſpagne vne grand' cognoiſſance & memoire de l'antiquité. C'eſt pourquoy recherchant de quelle façon les Indiens auoient conſerué leurs hiſtoires, & tant de particularitez, j'ay pris qu'encor qu'ils ne fuſſent point ſi ſubtils ny ſi curieux comme ſont les Chinois & Japponnois.

Il est ce qu'ils auoient entr'eux quelque sorte de lettres & de liures par lesquels ils conseruoient à leur mode les choses de leurs predecesseurs. En la Prouince de Yu-latan, où est l'Euesché qu'ils appellent de Honduras, il y auoit des liures de feuilles d'arbres à leur mode ployez & esquarris, esquels les sages Indiens tenoient comprises & lesduittes la distribution de leurs temps, la connoissance des planettes, des animaux & des autres choses naturelles, avec leurs antiquitez: chose pleine de grande curiosité & diligence. Il sembla à quelque Pedant que tout cela estoit vn enchantement & art de Magie, & soustint obstinément que l'on les deuoit brusler, de sorte qu'ils furent mis au feu. Ce que du depuis non seulement les Indiens recogneurēt auoir esté mal fair, mais aussi les Espagnols curieux qui desiroient cognoistre les secrets du pays. Il en est arriué auantés autres choses, car les nostres pensans que ce tout fust superstition, ont perdu plusieurs memoires des choses anciennes & sacrees qui pouuoient beaucoup profiter. Cela procede d'vn zele fol & ignorant, qui sans sçauoir ny vouloir entendre les choses des Indiens, disent (comme à charge close) que ce sont toutes sorcelleries, & que tous les Indiens ne sont que des yurongnes, qui sont incapables de sçauoir ny d'apprendre aucune chose. Car ceux qui se sont voulu diligemment informer d'eux, y ont trouué beaucoup de choses dignes de consideration. Vn de nostre compagnie de Iesus, homme fort accort & experimēté, assambla en la Prouince de Mexique les anciens de Tescuco, de Tulla, & de Mexique, &

confera fort amplement avec eux, lesquels luy monstrent leurs liures, histoires, & calendriers qui estoient choses fort dignes de voir, pource qu'ils auoient leurs figures & Hieroglifiques, par lesquelles ils representoient les choses en ceste maniere. Celles qui auoient forme ou figure estoient representees par leurs propres images, & celles qui n'en auoient point estoient representees par des caracteres qui les signifioient, & par ce moyen ils figuroient, & escriuoient ce qu'ils vouloient. Et pour remarquer le temps auquel quelque chose arriuoit, ils auoient ces rouës peintes, car chacune d'icelles contenoit vn siecle, qui estoit cinquãte deux ans, comme a esté dit cy-dessus, & au costé de ces rouës, ils peignoiët avec ces figures & caracteres, à l'endroit de l'annee, les choses memorables qui auenoient en icelle. Comme ils remarquerent l'annee que les Espagnols entrerent en leur pays, en peignant vn homme avec vn chapeau & vne iuppe rouge, au signe du roseau qui couroit alors. Et ainsi des autres accidens. Mais pource que leurs escritures & caracteres n'estoient pas si suffisans comme nos lettres & escritures, ils ne pouuoient exprimer de si près les paroles, ains seulement la substance des conceptions. Et d'autant qu'ils auoient accoustumé de raconter par cœur des discours, & dialogues composez par leurs Orateurs, & Rhetoriciens anciens, & beaucoup de Chapas dressez par leurs Poëtes (ce qui estoit impossible d'apprendre par les Hieroglyphiques, & caracteres) les Mexiquains estoient fort curieux que leurs enfans apprinsent par memoire ces dialogues

& compositions. A raison dequoy ils auoient des escolles & comme des colleges, ou seminaires, où les anciens enseignoient aux enfans ces oraisons, & beaucoup d'autres choses, qui se conseruoient entr'eux, par la tradition des vns aux autres, aussi entierement comme si elles eussent esté couchees par escrit. Specialement les nations plus renommées auoient soing que leurs enfans (qui auoient inclination pour estre rhetoriciens & exercer l'office d'orateurs) apprinssent de mot à mot ces harangues. Tellement que quand les Espagnols vindrent en leur pays, & qu'ils leur eurent enseigné à lire & escrire nostre lettre, plusieurs de ces Indies escriuirent alors ces harangues, ainsi que le tesmoignent quelques hōmes graues qui les leurent. Ce qui est dit pource que ceux qui liront en l'histoire Mexiquaine de tels discours longs & elegans, croiront facilement qu'ils sont inuentez des Espagnols, & non pas reallement prins, & rapportez des Indiens. Mais en ayant cogneu la verité certaine, ils ne laisseront pas d'adiouster foy, comme c'est la raison, à leurs histoires. Ils escriuoient aussi ces mesmes discours, à leur mode, par des images, & caracteres, & ay veu pour me satisfaire en cet endroit, les oraisons du *Pater noster*, & *Aue Maria*, Symbole, & cōfession generale, esrites en ceste façon d'Indiens. Et à la verité quiconque les verra s'en esmerueillera : car pour signifier ces paroles, *Moy pecheur me confesse*, ils peignoient vn Indien à genoux aux pieds d'vn Religieux, cōme qui se confesse, & puis pour celle cy, *à Dieu tout vniuersel*, ils peignoient trois visages, avec leurs couronnes, en façon de la Trinité, & *à la glorieuse*

vierge Marie , ils peignoient vn visage de nostre Dame, & vn demy corps de petit enfât, & à *saint Pierre & saint Paul* , des testes , avec des couronnes, & vne clef, & vne espee , & où les images leur deffailloient, ils mettoient des caracteres, cōme *enquoy i'ay peché* , &c. D'où l'on peut cognoistre la viuacité de l'entendement de ces Indiens, puisqu'iceste façon d'escrire nos oraisons , & choses de la foy, ne leur a pas esté enseignée par les Espagnols ny ne l'eussent peu faire, s'ils n'eussent eu particuliere conception , de ce qu'on leur enseignoit. I'ay veu au Peru la confessiō de tous les pechez qu'un Indien apportoit pour se confesser , escrete de la mesme sorte de peintures , & de caracteres , en peignant chacun des dix commandements d'une certaine façon , où il y auoit certaines marques comme chiffres, qui estoient les pechez qu'il auoit faits contre ce commandement. I'ose doute point que si beaucoup des plus habilles Espagnols estoient employez à faire des memoires de choses semblables par leurs images & marques, qu'en vn an ils n'y pourroient paruenir , non pas en dix.

Des registres, & façon de conter dont vsoient les Indiens du Peru.

CHAP. VIII.

AVparauant que les Espagnols vinssent es Indes, ceux du Peru n'auoient aucune sorte d'écriture, fust par lettres, par caracteres, chiffres, ou figures, comme ceux de la Chine & de Mexique; toutesfois ils ne laisserent pas de conseruer la me

noire de leurs antiquitez, ny de retenir l'ordre de toutes leurs affaires de paix, de guerre, & de police, pource qu'ils ont esté fort diligens en la tradition des vns aux autres, & les ieunes gens apprennent & gardoient comme chose sacree ce que leurs superieurs leur racontoient, & l'enseignoient avec le mesme soing à leurs successeurs. Outre cette diligence, ils suppleoient la faute d'escritures & de lettres, en partie par la peinture, comme ceux de Mexique (combien que ceux du Peru y valent fort grossiers & lourds) & en parties, & plus communément par des quippos. Ces quippos sont des Memoriaux, ou registres, qui sont faits de rameaux, esquels il y a diuers nœuds & diuerses couleurs, qui signifient diuerses choses: & est vne chose estrange, que ce qu'ils ont exprimé & représenté par ce moyen. Car les quippos leur valent autant, que des liures d'histoires, de loix, de ceremonies & des contes de leurs affaires. Ily auoit des officiers deputez pour garder ces Quippos (qu'aujourd'huy ils appellent Quipocamayos) lesquels estoient obligez de tenir & rendre conte de chaque chose comme les Tablettes par deçà, C'est pourquoy en tout l'on leur adioustoit entiere foy, & creance, car selon diuerses sortes d'affaires, comme de guerre, de police, de tributs, de ceremonies, & de terres, il y auoit diuers Quippos, ou rameaux, en chacun desquels il y auoit tant de nœuds petits & grands & de fillets attachez, les vns rouges, les autres verts, les autres azurez, les autres blancs. Et finalement, tant de diuersitez, que tout ainsi que nous autres, tirons vne infinité de mots de vingt

quatre lettres , en les accommodans en diuerses
 façons , ainsi ils tiroient des significations innu-
 merables, de leurs nœuds & diuerses couleurs. Ce
 qu'ils font d'une telle façon , qu'il arriue aujour-
 d'huy au Peru que quãd au bout de deux ou trois
 ans, vn commissaire va informer la vie de quelque
 officier , que les Indiens viennent avec leurs me-
 nus contes & approuuez , disans qu'en tel bourg
 ils luy ont baillé tant d'œufs lesquels il n'a point
 payez , en vne telle maison vne poule, en vne au-
 tre deux fais d'herbes pour ses cheuaux , & qu'il
 n'a payé que tant d'argent , & demeure en reste de
 tant. La preuue estant faite sur le champ, avec ceste
 quantité de nœuds & de poignées de cordes , cela
 demeure, pour tesmoignage, & escriture certaine.
 Ie vy vne poignée de ces fillets ausquels vne In-
 dienne portoit escrete la confession generale de
 toute sa vie, & par iceux se confessoit cõme i'eusse
 peu faire en du papier escret , & luy demanday ce
 que c'estoit, que quelques filez qui me semblerent
 quelque peu differens, elle me dist que c'estoient
 certaines circonstances , que le peché requeroit
 pour estre entierement confessé. Outre ces quip-
 pos de fil, ils ont vne autre comme maniere d'es-
 creire avec de petites pierres, par le moyẽ desquel-
 les ils apprennent punctuellement les paroles
 qu'ils veulent sçauoir par cœur. Et est vn chose
 plaisante de voir les vieillards & caducs , avec vne
 roüe de petites pierres , apprendre le *Pater noster*,
 avec vne autre l'*Aue Maria* , & avec vne autre le
Credo , & de retenir quelle pierre est qui fut conceu
 du S. Esprit , & laquelle , souffrit sous Ponce Pilate.
 C'est aussi vne chose plaisante, de les voir corriger

and ils faillent, car toute la correction ne gist,
 à cōtempler leurs petites pierres, & seroit vne
 ces roües suffisantes pour me faire oublier tout
 que ie sçay par cœur. Il y a vn grand nombre
 ces roües aux cimeties des Eglises, pour cet
 sect. Mais c'est choses qui semble enchantemēt,
 voir vne autre sorte de Quipos, qu'ils font de
 rains de may. Car pour faire vn conte difficile,
 quel vn bon Arithmeticien seroit bien empes-
 é avec la plume, & pour faire vne partion, afin
 voir combien vn chacun doit contribuer, ils
 rent tant de grains d'vn costé, & en adioustent
 tant de l'autre, avec mil autres inuentions. Ces
 diens prendront leurs grains, & en mettront
 q d'vn costé, trois d'vn autre, & huit en vn au-
 re, & changeront vn grain d'vn costé, & trois d'vn
 tre tellement qu'ils sortent avec leur conte cer-
 in, sans faillir d'vn poinct. Et se mettent plustost
 la raison par ces Quippos, sur ce qu'vn chacun
 doit payer, que nous ne pourrions faire nous au-
 es avec la plume. Par cela l'on peut iuger s'ils
 nt de l'entendement, & si ces hommes sont be-
 es. De ma part ie tiens pour certain qu'ils nous
 rpassent és choses où ils s'appliquent.

De l'ordre que les Indiens tenoient en leurs escritures.

CHAP. IX.

L sera bon d'adiouster icy ce que nous auons
 remarqué touchant les escritures des Indiēs:
 leur façon n'estoit pas d'escire avec vne ligne
 iuie, mais du haut en bas, ou en rond. Les Latins
 Grecs escriuoient du costé gauche au droit, qui

est la commune, & vulgaire façon d'ot nous vsou
 Les Hebtieux au contraire commençoient de
 droite à la gauche, c'est pourquoy leurs liures co
 mencent où les nostres finissent. Les Chinois n'e
 criuent pas ny comme les Grecc, ny comme
 Hebtieux, mais de haut en bas, car comme ce
 sont pas des lettres, mais des dictions entieres,
 que chaque figure, ou caractere signifie vne cho
 se, ils n'ont point de besoing d'assembler les pa
 ties des vnes avec les autres, & ainsi peuuent
 bien escrire du haut en bas. Ceux de Mexique
 pour la mesme raison n'escriuoient pas en ligne
 d'un costé à l'autre, mais au rebours des Chinois
 commençans en bas montoient tousiours en haut.
 Ils se seruoient de ceste façon d'escrire, au cours
 des iours, & du reste des choses qu'ils remem
 broient. Combien que quand ils escriuoient
 leurs roües, ou signes, ils commençoient du
 lieu où ils peignoient le Soleil, & de là alloient
 montans par leurs annees, iusques au tour, & en
 conference de la roüe. Finablement il se trou
 uoit quatre differentes sortes d'escrire, les vns escriuoient
 de la droite à la gauche, les autres de la gauche
 à la droite, les vns de haut en bas, & les autres de
 bas en haut, enquoy l'on voit la diuersité des en
 tendemens humains.

Comment les Indiens enuoioient leurs messagers.

CHAP. X.

POUR acheuer la façon qu'ils auoient d'escrire, quelqu'un pourra douter avec raison, comment les Rois de Mexique, & du Peru, auoient

noissance de tous leurs Royaumes qui estoient
 grands, ou de quelle façon ils pouuoient despes-
 cher les affaires qui se presentoient en leur cour,
 eu qu'ils n'auoient l'usage d'aucunes lettres, ny
 d'escrire missiues. Surquoy l'on peut estre satisfait
 de ce doute, quand on sçaura que par paroles, par
 peintures, ou par ces memoriaux, ils estoient fort
 aduertis de tout ce qui se passoit. Pour
 cet effect il y auoit des hommes fort vistes, & dis-
 tincts, qui seruoient de courriers, pour aller & venir,
 desquels ils nourrissoient en cet exercice de courir
 dès leur enfance, & prenoient peine qu'ils fussent
 de longue haleine, afin qu'ils peussent monter en
 courrant vne montaigne fort haute, sans se lasser.
 C'est pourquoy en Mexique ils donnoient le prix
 aux trois & quatriesmés premiers, qui montoient
 les grands degrez du Temple, comme il a esté dit
 au liure precedent. Et en Cusco, lors que se faisoit
 leur solemelle feste de Capacrayme, les nouices
 montoient à qui mieux mieux le roc de Yanacau-
 i, & generally l'exercice de la course a esté &
 est encor fort en usage, entre les Indiens. Quand
 se presentoit vne affaire d'importance, ils enuo-
 ient depeinte aux seigneurs de Mexique la chose
 dont ils les vouloient informer, ainsi qu'ils firent,
 lors que les premiers nauires Espagnols parurēt
 leur veuë, & lors qu'ils prindrent Toponchan.
 Ils estoient au Puru fort curieux des courriers, &
 Ingua en auoit par tout son Royaume, comme
 les postes ordinaires, appelez Chasquis, desquels
 sera traité en son lieu.

*De la façon de gouvernement, & des Rois
qu'ont eu les Indiens.*

CHAP. XI.

L est assez experimenté que la chose en que les Barbares montrent plus leur barbarisme est en leur gouvernements, & façon de commander, pour ce que tant plus les hommes approché de la raison, tant plus leur gouvernement est humain, & moins insolent, & les Rois & seigneurs sont plus traittables, & s'accomodét mieux avec leurs vassaux, en recognoissants qu'ils leur sont esgaux en nature, & toutesfois inferieurs, en l'obligation d'avoir soing de la Republique. Mais entre les Barbares, tout y est contraire, d'autant que leur gouvernement est tyrannique, & traittant leurs subiects comme bestes, & de leur part veulent estre traittez comme Dieux. Pour ceste occasion plusieurs peuples & nations des Indes n'ont point souffert de Rois, ny de seigneurs absolus, & souverains, mais vivent en communautés & creent & ordonnent des Capitaines, & Princes pour certaines occasions seulement, auxquels ils obeissent durant le temps de leur charge, & après ils retournent à leurs premiers offices. La plus grande partie de ce nouveau monde, où il n'y a point de Royaumes fondez, ny de Republiques establies, ny Princes, ou Rois perpetuels, se gouvernent de ceste façon; iacoit qu'il y ait quelques seigneurs & principaux hommes, qui sont eslevez entre le vulgaire. Ainsi est gouvernee toute la terre de Chillé, en laquelle les Auracans

ceux de Teucapel, & autres, ont par tant d'annees
 resisté cõtre les Espagnols. Et de mesme aussi tout
 le nouveau Royaume de Grenade, celuy de Gua-
 cimalla, les Isles, toute la Floride, le Bresil, Luffon,
 & d'autre terres de grande estendüe, excepté
 qu'en plusieurs de ces lieux ils y sont encore plus
 barbares, veu qu'à peine y recognoissent-ils de
 chef, mais tous commandent & gouvernent en
 commun, n'y ayant autre chose que de la volonté,
 de la violence, de l'industrie, & du desordre, telle-
 ment que celuy qui peut d'avantage, commande
 & y a le dessus. Il y a en l'Inde Orientale de grands
 Royaumes, bien fondez, & bien ordonnez, cõme
 est celuy de Sian, celuy de Bisnaga, & autres, qui
 peuvent assembler & mettre en campagne quand
 ils veulent, iusques à cent & deux cens mil hom-
 mes. Comme aussi le Royaume de la Chine, lequel
 en grandeur & puissance surpasse tous les autres,
 dont les Roys, selon qu'ils racontēt, ont duré plus
 de deux mil ans, pour le bel ordre & gouvernemēt
 qu'ils ont. Mais en l'Inde Occidētale, l'on y a seu-
 lement trouuē deux Royaumes, ou Empires fon-
 dez, qui estoiet celuy des Mexiquains en la neufue
 Espagne, & celuy des Inguas au Peru. Et ne pour-
 rois pas dire facilement lequel des deux a esté le
 plus puissant Royaume, d'autant que Mōtecuma
 surpasseoit ceux du Peru en edifices, & en la gran-
 deur de sa cour. Mais les Inguas aussi surpasseoient
 les Mexiquains en thresors, richesses, & en gran-
 deur de prouinces. Pour le regard de l'antiquité, le
 Royaume des Inguas l'est d'avantage, bien que ce
 ne soit pas de beaucoup, & me semble qu'ils ont
 esté esgaux en faiets d'armes, & en victoires. C'est

vnne chose certaine que ces deux Royaumes ont de beaucoup excédé tout le reste des seigneuries des Indiens, descouuertes en ce nouveau monde tant en bon ordre & police, qu'en pouuoir & richesse, & beaucoup d'auantage en superstition & seruice de leurs idoles, ayans plusieurs choses semblables les vnnes aux autres. Mais en vnne chose estoient bien differens, car entre les Mexiquains la succession du Royaume estoit par election, comme l'Empire Romain, & entre ceux du Peru estoit hereditaire, & suiuoit l'ordre du sang, comme les Royaumes de France, & d'Espagne. Je traiteray donc cy apres de ces deux gouvernements, (comme de la chose principale, & plus cogneuë d'entre les Indiens,) entât qu'il me semblera estre propre à ce subiect, laissant plusieurs choses menuës & prolixes, qui ne sont pas d'importance.

Du gouvernement des Rois, & Ingvas du Peru.

CHAP. XII.

L'INGVA qui regnoit au Peru, estât mort, son fils legitime luy succedoit, & tenoient pour tel, celuy qui estoit né de la principale femme de l'Ingua, laquelle ils appelloient Coya. Ce qui ont oustours obserué, depuis le temps d'un Ingua appellé Yupangui, qui espousa sa sœur. Car ces Rois reputoient pour honneur, d'espouser leurs sœurs. Et bien qu'ils eussent d'autres femmes, ou concubines, toutesfois la succession du Royaume appartenoit au fils de la Coya. Il est vray que quand le Roy auoit vn frere legitime, il succedoit au deuant du fils, & pres luy son nepueu, & fils d

premier. Les Curacas & Seigneurs gardoient le mesme ordre de succession en leurs biens & offices. Et faisoient à leur mode des ceremonies, & obseques excessiues au defunct. Ils obseruoient vne custume veritablement grande, & magnifique, qu'un Roy qui entroit au Royaume de nouveau, n'heritoit point d'aucune chose des meubles, vteiles, & thresors de son predecesseur, mais il deuoit establi sa maison de nouveau, & assembler de l'or, de l'argent, & les autres choses qui luy estoient necessaires, sans toucher à celuy du defunct, qui estoit totalement dedie pour son adoroire, ou Guaca, & pour l'entretien de la famille qu'il laissoit, laquelle avec sa succession, s'occupoit continuellement aux sacrifices, ceremonies, & seruice du Roy mort. Car aussi tost qu'il estoit mort, ils le tenoient pour Dieu, & auoit ses sacrifices, statuës, & autres choses semblables. Pour ceste occasion il y auoit au Peru vn thresor infiny, car vn chacun des Inguas s'estoit efforcé de faire que son oratoire & thresor surpassast celuy de ses predecesseurs. La marque, ou enseigne par laquelle il prenoit la possession du Royaume, estoit vn bourrelet rouge, de laine plus fine que boye, lequel luy pendoit au milieu du front, n'ayant que l'Ingua seul qui le pouuoit porter, pour-autant que c'estoit comme la couronne, & diademe Royal. Toutesfois l'on pouuoit bien porter vn bourrelet pendu au costé, proche de l'oreille, comme quelques seigneurs en portoyent, mais l'Ingua seul le pouuoit porter au milieu du front. Au temps qu'ils prenoient ce bourrelet, ils faisoient des festes fort solempnelles, &

plusieurs sacrifices, avec grande quantité de vase
d'or, & d'argent, grand nombre de petites forme
ou images de brebis, faites d'or & d'argent, gran
abondances d'estoffes de Cumby, bien elabor
rees, de fine & de moyenne, plusieurs conchi
de mer de toutes sortes, beaucoup de plumes r
ches, & mil moutons, qui deuoient estre de diue
ses couleurs. Puis le grand prestre prenoit vn en
fant entre ses mains, de l'aage de six à huit ans,
prononçoit ces paroles, avec les autres ministre
parlant à la statue du Viracocha, *Seigneur nous t
frons cela, afin que tu nous tiennes en repos, & no
aides en nos guerres, conserue nostre seigneur l'In
en sa grandeur, & estat, qu'il aille tousiours augme
tant, & luy donne beaucoup de sçauoir afin qu'il no
gouverne.* Il se trouuoit des hommes de tout
Royaume, & de tous les Guacas, & sanctuaire
cette ceremonie, & serment. Et sans doute l'aff
ctiō & reuerence que ce peuple portoit aux Ro
Inguas, estoit fort grande, car il ne se trouue poi
que iamais aucun des siens luy aye fait trahiso
pour-autant qu'ils procedoient en leur gouu
nement, non seulement avec vne puissance ab
lue, mais aussi avec vn bon ordre & iustice, ne p
mettant pas qu'aucun y fust foulé. L'Ingua poss
ses gouverneurs en diuerses prouinces, entre l
quels les vns estoient superieurs, & qui ne rec
gnoissoient autre que luy, d'autres qui estoie
moindres, & d'autres plus particuliers, avec vn
bel ordre, & vne telle grauité, qu'ils ne s'enhard
soient pas de s'en-yurer, ny de prendre vn espy
mays de leur voisin. Ces Inguas tenoiēt pour n
xime qu'il conuenoit tousiours entretenir les

iens en occupation, de là vient que nous voyons
 encor au iourd'huy des chaufsees des chemins, &
 ces œuures d'vn fort grand traual, lesquels ils di-
 ent auoir esté faites pour exercer les Indiens, de
 leur qu'ils ne demeurassent oisifs. Quand il con-
 uestoit vne prouince de nouueau, il auoit accou-
 tumé d'enuoyer incontinent la plus grande part,
 des principaux des naturels de ce pays, en d'au-
 tres prouinces, ou bien en sa cour, & les appellent
 au iourd'huy au Peru, Mitimas. Puis au lieu d'i-
 eux, il enuoyoit d'autres de la nation de Cusco,
 spécialement les Oreiones, qui estoient comme
 cheualiers d'ancienne maison. Ils chastioient ri-
 goureusement les crimes, & delictz, c'est pourquoy
 ceux qui ont cogneu quelque chose de cela sont
 en d'opinion qu'il n'y peut auoir de meilleur
 gouuernement pour les Indiens, ny plus assuré
 que celui des Inguas.

*De la distribution que les Inguas faisoient de
 leurs vassaux.*

CHAP. XIII.

POUR particulariser d'auantage ce que i'ay dit
 cy dessus, l'on doit sçauoir que la distributiõ
 que faisoient les Inguas de leurs vassaux, estoit si
 exacte & particuliere, qu'il les pouuoit tous gou-
 uerner fort facilement, combien que son Royau-
 me fust de mil lieües d'estenduë, car ayant cõque-
 rü vne prouince, il reduisoit incontinent les Indiens
 en villes & communautez, lesquels il diuisoit en
 dixaines. Sur chacune dixaine d'Indiens il en com-
 mandoit vn pour en auoir la charge, sur chaque cẽ-

taine vn autre, sur chaque millier vn autre, & sur
 dix mil hommes vn autre, lequel ils appelloient
 Humo, qui estoit vne des grandes charges, & par
 dessus tous ceux-là, encor en chaque prouince il
 auoit vn Gouverneur de la maison des Inguas, au
 quel tous les autres obeissoient, & luy rendoient
 cōte tous les ans par le menu de tout ce qui estoit
 arriué, à sçauoir de ceux qui estoient nez, de ceux
 qui estoient morts, des troupeaux & des semences.
 Les Gouverneurs sortoient par chacun an de Cusco,
 où estoit la cour, & y retournoient pour la
 grande feste du Rayme, en laquelle ils apportoiēt
 tout le tribut du Royaume à la cour, & n'y pou-
 uoient r'entrer qu'à ceste condition. Tout le Roy-
 aume estoit diuisé en quatre parties, qu'ils appel-
 loiēt Tahuantinsuyo, sçauoir Chinchasuyo, Col-
 lasuyo, Andesuyo & Condesuyo, suiuant les qua-
 tre chemins qui sortoient de Cusco où residoit
 la cour, & se faisoient les assemblees generales du
 Royaume. Ces chemins & prouinces correspon-
 dantes à iceux estoient vers les quatre coings du
 monde, Collasuyo au Sud, Chinchasuyo au Nord,
 Condesuyo au Ponant, & Andesuyo au Leuāt. En
 toutes les villes & bourgades il y auoit deux sortes
 de peuple qui estoient de Hananfaya & Vrinfaya,
 qui est comme dire, ceux d'en haut & ceux d'en
 bas. Quand l'on commandoit de faire quelque
 œuvre, ou de fournir quelque chose à l'Ingua, les
 officiers sçauoient aussi tost de combien chaque
 prouince, ville & partialité y deuoit contribuer,
 dōt le departemēt ne se faisoit point par parts é-
 gales, mais par cottisation, selō la qualité & moind-
 du pays. Tellement que s'il falloit cueillir, par ma-
 niere de dite, cent mil fanegues de mays, l'on sçau-

deuoit aussi tost combien il falloit que chaque province en baillast, fust la dixiesme partie, la septiesme ou la cinquiesme. Autant en estoit des villes & bourgades, & Aillos ou lignages. Les Quipocamayos, qui estoient les officiers & intendans, tenoient le contede tout avec leurs filez & nœuds, sans y faillir aucunement, rapportans ce que l'on auoit payé, iusques à vne poulle & vne charge de bois, & en vn moment voyoit-on par leurs registres ce que chacun deuoit payer.

Des edifices, & façon de bastir des Inguas.

CHAP. XIII.

Les edifices & bastimens que les Inguas ont faits, en temples & forteresses, chemins, maisons des champs & autres semblables, qui ont esté en grand nombre & d'un excessif travail, comme on peut voir encor auiourd'huy par les ruines & vestiges qui en restent, tant en Cusco qu'en Tyananaco, Tābo & en autres endroits, où il y a des terres d'une grādeur demesuree: de sorte que l'ō peut penser comme elles furent coupees, amenees & assises au lieu où elles estoient. Il venoit en grand nombre de peuple de toutes les provinces pour trauailler à ces edifices & forteresses que l'Ingua faisoit faire en Cusco, ou en d'autres parties de son Royaume: d'autant que les ouvrages estoient estranges, & pour espouuenter ceux qui s'contemploient, ils n'vsoient point de mortier ou cyment, & n'auoient point de fer ny d'acier pour couper & mettre en œuvre les pierres. Ils n'auoient non plus de machines, n'y d'autres instruments pour les apporter: & toutesfois el-

les estoient si proprement mises en œuvre, qu'en beaucoup d'endroits à peine voyoit-on la jointure des vnes avec les autres: & y a plusieurs de ces pierres si grandes, comme il est dit, que ce seroit vne chose incroyable si on ne les voyoit. Je mesuray à Tyaguaniaco vne pierre de trête huit pied de long, de dix huit de large, & six d'espais. Et en la muraille de la forteresse de Cusco, qui est de Moalló, il y a beaucoup de pierres qui sont encore d'vne plus estrange grandeur, & ce qui est plus esmerueillable est que ces pierres n'estas point taillées ny esquarries pour les accommoder, mais au contraire fort inegalles les vnes aux autres, en la forme & grandeur, neantmoins ils les ioignoient & enchassoient les vnes avec les autres, sans ciment d'vne façon incroyable. Tout cela se faisoit à force de peuple, & avec vne grande patience à y trauailler. Car pour enchasser vne pierre avec l'autre, selon qu'elles estoient adiuustees, il estoit besoin de les essayer, & manier plusieurs fois, la plus-part d'icelles n'estans pas esgales ny vnies. L'Inqua ordonnoit par chacun le nombre du peuple qui deuoit venir pour trauailler aux pierres & edifices, & en faisoient les Indiens le departement entre eux comme des autres choses sans qu'aucun fust foulé. Neantmoins enco que ces edifices fussent grands, ils estoient communément mal ordonnez & incommodes, & presque comme les Mosquittes ou edifices des barbares. Ils n'ont sceu faire d'arcades en leurs edifices ny de ciment pour les bastir. Quand ils veirent dresser des arcs de bois en la riuier de Xaura, & apres que le pont fut acheué qu'il

virent rompre le bois, tous commencerent à fuir, pensans que le pont qui estoit de pierre de taille deust tomber à l'instant: & comme ils eurent veü qu'il demeueroit ferme, & que les Espagnols marchoiert dessus, le Cacique dit à ses compagnons: *Il est bien raison que nous seruions à ceux cy, qui semblent bien estre à la verité fils du Soleil.* Les ponts qu'ils faisoient estoient de ioncs tissus, qu'ils attachoient au riuage avec de fort pieux, d'autant qu'ils ne pouuoient faire aucuns ponts de pierre ny de bois. Le pont qui est auiourd'huy au cours de l'eauë du grand lac de Chiquitto en Collao est admirable: car ce bras d'eauë est si profond que l'on n'y peut asseoir aucun fondement, & si large qu'il n'est pas possible d'y faire vne arche qui le trauese: tellement qu'il estoit du tout impossible d'y faire aucun pont, fust de pierre ou de bois. Mais l'entendement & industrie des Indiens inuenta le moyen d'y faire vn pont assez ferme & asseuré, étant fait seulement de paille & chose qui semble fabuleuse, & toutesfois qui est veritable. Car comme nous auons dit cy dessus, ils amassent & attachent ensemble certaines bottes de ionces & d'herbiers qui s'engendrent au lac qu'ils appellent Totorá: & comme c'est vne matiere fort legere, & qui ne s'enfonce point en l'eauë, ils iettent dessus vne grande quantité de ioncs, puis ayans arresté & attaché ces bottes d'herbiers d'vn costé & d'autre de la riuere, les hommes & les bestes chargez passent par dessus fort à l'aise. Je me suis quelquesfois esmeruillé en passant ce pont de l'artifice des Indiens, veu que d'vne chose si facile & si commune ils font

vn pont meilleur & plus assureé que n'est pas le pont de batteaux de Seuille à Triane. l'ay mesuré la longueur de ce pont, & si bien m'en souuient, il estoit de plus de trois cens pieds, & disent que la profondeur de ce courant est tres-grande, & semble par dessus que l'eauë n'a aucun mouuement: toutesfois ils disent qu'au fonds il a vn cours furieux & violent. Cecy suffise pour les edifices.

*De reuenue de l'Ingua, & de l'ordre des tributs
qu'il imposoit aux Indiens.*

CHAP. XV.

LA richesse des Inguas estoit incomparable, car bien qu'aucun Roy n'heritast point des moyens & thresors de son predecesseur, neantmoins ils auoiët à leur volonté toutes les richesses qui estoient en leurs Royaumes, tant d'argent & d'or, comme d'estoffe, de Cumbi & bestiaux, enquoy ils estoient tres-abondans, & la plus grande richesse de toutes estoit l'innumerable multitude de vassaux qui estoient tous occupez & attentifs à ce qui plaisoit au Roy. Ils apportoïët de chaque Prouince ce qu'il auoit choisi pour son tribut. Les Chicas luy enuoyoit du bois odoriferant & riche; les Lucanas des brancars pour porter sa litiere; les Chumbilbicas des danseurs, & ainsi tout le reste des Prouinces luy enuoyoit de ce qu'ils auoient en abondance, & ce outre le tribut general auquel tous contribuoiët. Les Indiens qui estoient nommez pour cet effect, traualloient aux mines d'argët & d'or, qui estoïët au Peru en grande abõdance, lesquels l'Ingua en-

tretenoit de ce qu'ils auoient de besoing pour leurs despens, & tout ce qu'ils tiroient d'or & d'argent estoit pour luy. Par ce moyen il y a eu en ce Royaume de si grands thresors, que c'est l'opinion de plusieurs que ce qui tōba entre les mains des Espagnols, combien que ç'ait esté vn grand nombre, comme nous sçauons, n'estoit pas la dixiesme partie de ce que les Indiens enfoüyrent, & cachèrent, sans que l'on l'aye peu descouuir, neantmoins toutes les diligences que l'auarice y a enseignees pour ce faire. Mais la plus grande richesse de ces barbares, estoit que leurs vassaux estoient tous leurs esclaves, du trauail desquels ils iouysoient à leur contentement: & ce qui est admirable, ils se seruoient d'eux d'une telle façon, que cela ne leur estoit pas seruitude, mais plustost vne vie fort delicieuse. Or pour entendre l'ordre des tributs que les Indiens payoient à leurs Seigneurs, l'on doit sçauoir que lors que l'Ingua cōquestoit quelques villes, il en diuisoit toutes les terres en trois parties, la premiere d'icelles estoit pour la religion & ceremonies, de telle sorte que le Pachayachaqui, qui est le Createur, & le Soleil, le Chuquilla, qui est le tonnerre, le Pachamama, & les morts, & autres Guacas & sanctuaires eussent chacun leurs propres terres, & le fruit desquelles se gastoit & consommoit en sacrifices, & en la nourriture des ministres & prestres. Car il y auoit des Indiens deputez pour chaque Guaca, & sanctuaire, & la plus grande partie de ce reuenue se despensoit en Cusco, où estoit l'vniuersel & general sanctuaire, & l'autre en la mesme ville, où il se cueilloit: pource qu'à l'imitation de Cusco,

il y auoit en chaque ville des Guacas & oratoires du mesme ordre & avec les mesmes fonctions, qui estoient seruis de la mesme façon & ceremonies que celuy de Cusco, qui est vne chose admirable & dont l'on est bië informé, commel'on l'a trouué en plus de cent villes, & quelques vnes distantes deux cëts lieuës de Cusco. Ce que l'on semoit & recueilloit en ces terres, estoit mis en des maisons comme depositaires, basties pour cet effect, & estoit cela vne grande partie du tribut que les Indiens payoient. Je ne peux dire combien se montoit ceste partie, pource qu'elle estoit plus grande en des endroits qu'en autres, & en quelques lieux estoit presque le tout, & ceste partie estoit la premiere que l'on mettoit à profit. La seconde partie des terres & heritages estoit pour l'Ingua, de laquelle luy & sa maison estoient substantez, mesmes ses parens, les Seigneurs, les garnisons, & soldats. C'est pourquoy c'estoit la plus grande portion de ces tributs, ainsi qu'il appert par la quantité de l'or, de l'argent, & autres tributs qui estoient és maisons à ce deputees, lesquelles sont plus longues & plus larges que celles où l'on garde les reuenus des Guacas. L'on portoit ce tribut fort soigneusement en Cusco, ou bien és lieux où il en estoit de besoing pour les soldats, & quand il y en auoit quantité, l'on le gardoit dix & douze ans, iusques au temps de necessité. Les Indiens cultiuoient & approprioient ces terres de l'Ingua, apres celles des Guacas, pendant lequel temps ils viuoient & estoient nourris aux despens de l'Ingua, du Soleil, ou des Guacas, selon les terres qu'ils labouroient. Mais les vieil-

ards, les femmes & les malades estoient reseruez & exemptis de ce tribut, & combien que ce que l'on recueilloit en ces terres fust pour l'Ingua, ou pour le Soleil, ou Guacas, neantmoins la propriété en appartenoit aux Indiens, & leurs precesseurs. La troisieme partie des terres estoit donnee par l'Ingua, pour la communauté, & n'auoit point descouvert si ceste portion estoit plus grande ou moindre que celle de l'Ingua ou Guacas : toutesfois il est certain quel'on auoit esgard sur ce qu'elle fust suffisante pour la sustentation & nourriture du peuple. Aucun particulier ne possedoit chose propre de ceste troisieme portion, ny jamais les Indiens n'en possederent, si ce n'estoit par grace speciale de l'Ingua, & toutesfois cela ne pouuoit estre engagé ny diuisé entre les heritiers. L'on departoit par chacun an ces terres de la communauté en baillant à vn chacun ce qui luy estoit de besoing pour la nourriture de sa personne, & famille. Par ainsi selon qu'augmentoit ou dimiuoit la famille, l'on haussioit ou retranchoit la part : car il y auoit des mesures determinees pour chaque personne. Les Indiens ne payoient point de tribut de ce qui leur estoit de party. Car tout leur tribut estoit de cultiuer & maintenir en bon estat les terres de l'Ingua, & des Guacas, & de mettre les fruiets d'icelles aux depositaires. Quand l'annee estoit sterile, l'on donnoit de ces mesmes fruiets ainsi reseruez aux necessiteux, d'autant qu'il y en auoit tousiours de superabondant. L'Ingua faisoit la distribution du bled ainsi que des terres, qui estoit de le conter & diuiser, puis ordonner les pasturages & limites.

tes pour le bestial des Guacas, del'Ingua, & de chaque ville. C'est pourquoy vne partie du reuenu estoit pour la religion, vne autre pour le Roy, & l'autre pour les mesmes Indiens. Le mesme ordre estoit gardé entre les chasseurs, n'estant permis d'enleuer ny de tuer des femelles. Les troupeaux des Ingua & Guacas, estoient en grand nombre, & fort feconds, pour ceste cause ils les appelloient Capaëllama, mais ceux du commun & public estoient en petit nombre & de peu de valeur, parquoy ils les appelloient Bacchallama. L'Ingua prenoit vn grand soing pour la conseruation du bestial, d'autant que c'estoit, & est encor toute la richesse de ce Royaume, & comme il a esté dit, ils ne sacrifioient point de femelles, ne les tuoient point, ny ne les prenoient à la chasse. Si la clauellee ou rongne, qu'ils appellent carache, venoit à quelque beste, elle deuoit estre à l'instant enterree toute vifue, de peur qu'elle ne baillast le mal à d'autres. Ils tondoient le bestial en leur saison, & en distribuient à vn chacun pour filler, & tistre de la matiere & estoppe pour le seruice de sa famille, y ayant des visiteurs pour s'enquerir s'ils l'accomplissoient, lesquels chastioient les negligens. L'on tissoit & faisoit des estoffes de la laine du bestial del'Ingua, pour luy & pour les siens, l'vne fort fine, & à deux faces, qu'ils appelloient Cumbi, & l'autre grossiere & moyenne, qu'ils appelloient Abasca. Il n'y auoit aucun nombre de ces estoffes ou habits arresté, sinon ce que l'on departoit à vn chacun. La laine qui restoit estoit mise aux magasins, dequoy les Espagnols les trouuerent encor tout pleins, & de

outes les autres choses nécessaires à la vie humaine. Il y aura peu d'hommes d'entendement qui ne soient esmerueillez d'un si notable & bien ordonné gouvernement, puis que les Indiens, (sans estre religieux ny Chrestiens) gardoient en leur façon ceste perfection, de ne tenir aucune chose en propre, & de pouruoir à toutes leurs necessitez, entretenans si abondamment les choses de la religion, & celles de leur roy & seigneur.

Des arts & offices qu'exerçoient les Indiens.

CHAP. XVI.

Les Indiens du Peru auoient vne perfection qui estoit d'enseigner à vn chacun des petits enfans, tous les arts & mestiers qui estoient nécessaires pour la vie humaine, pource qu'il n'y auoit point entr'eux d'artisans particuliers, comme le sont entre nous autres les cousturiers, corbonniers, tisserans & autres, mais tous apprennent tout ce qu'ils auoiēt de besoing pour leurs personnes & maisons, & se pouruoyent à eux-mesmes. Tous sçauoiēt tistre & faire leurs habits, cest pourquoy l'Ingua les fournisât de laine, leur faisoit des habits. Tous sçauoient labourer la terre, & l'aprofiter, sans loier d'autres ouuriers. Tous bastissoient leurs maisons, & les femmes estoient celles qui en sçauoient le plus, lesquelles estoient point nourries en delices, mais seruoient leurs maris fort soigneusement. Les autres arts & mestiers qui n'estoient point pour les choses cōmunes & ordinaires de la vie humaine, estoient leurs propres cōpagnons & manufacteurs,

comme estoient les orfeures, les peintres, les
potiers, les barquetiers, les conteurs, & les
ioüeurs d'instruments. Il y auoit aussi des mes-
mes tisserans & architectes pour les œuures ex-
quises, desquels se seruoient les Seigneurs: ma-
le commun peuple, comme il a esté dit, auoit
chez luy tout ce qui luy estoit de besoing pour sa
maison, sans qu'il luy conuint rien acheter. Ce
qui dure encor aniourd'huy, de sorte que nul n'a
besoing d'autruy pour les choses nécessaires pour
sa personne & pour sa maison, comme est de
chauffeure, vestement, & de maison, de semer
de recueillir, & de faire les ferremens & instru-
mens à ce nécessaires. Les Indiens imitent pres-
que en cela les institutions des moines anciens
desquels il est traité en la vie des Peres. A la ve-
rité c'est vn peuple peu auare & peu delicieux,
raison dequoy ils se contentent de passer le temps
assez doucement, & certes s'ils choisissent ce-
tte façon de viure par eslection, & non pas par
coustume ny par nature, nous dirons que ce se-
roit vne vie de grand' perfection, veu qu'elle est
assez idoine pour receuoir la doctrine du saint
Euangile, si contraire & si ennemie de l'orgueil
de l'auarice, de la volupté. Mais les predicateurs
ne donnent pas tousiours bon exemple selon
la doctrine qu'ils preschent aux Indiens. C'est vn
chose remarquable, que combien que les Indiens
soient si simples en leur mode & habits, toutes-
fois l'on y voit vne grande diuersité entre les Pro-
uinces, spécialement en leur habit de teste: car
en quelques endroits ils portent vn long tissu, du
quel ils font plusieurs tours, en d'autres vn autre
tissu

tissu large, qui ne fait qu'un tour, en d'autres comme de petits mortiers ou chapeaux: en quelques endroits comme des bonnets hauts & ronds, & en d'autres comme des fonds de sacs, avec mille autres différences. Ils auoient vne loy estroite & inuiolable, qu'aucun ne peust changer la mode & façon d'habits de sa Prouince, encor qu'il s'en allast viure en vne autre, ce que l'Ingua estimoit estre de grande importance pour l'ordre & bon gouvernement de son Royaume, & l'obseruent encor auiourd'huy, bien que ce ne soit pas avec vn tel soin qu'ils auoient accoustumé.

Des postes & Chasquis dont les Inguas se seruoient.

CHAP. XVII.

Il y auoit vn grand nombre de postes & courriers dont l'Ingua se seruoit en tout son Royaume, lesquels ils appelloient Chasquis, & estoient ceux qui portoit les mandemens aux Gouverneurs, & rapportoit leurs aduis & aduertissemens à la Cour. Ces Chasquis estoient mis & posez à chacune course qui estoit à lieuë & demie l'vne de l'autre en deux petites maisons, où ils estoient quatre Indiens, lesquels on y commettoit de chaque contree, & estoient eschangez de mois en mois. Ayans receu le paquet ou message, ils couroient de toute leur force iusques à ce qu'ils l'eussent baillé à l'autre Chasqui, estans tousiours appareillez & au guet ceux qui deuoient courir. Ils couroient en vn iour & vne nuit cinquante lieuës, combien que la plus-part de ce

180. HISTOIRE NATURELLE
pays-là soit fort aspre. Ils seruoient aussi pour ap-
porter les choses que l'Ingua vouloit auoir pro-
prement. C'est pourquoy il y auoit tousiours en
Cusco du poisson de mer, frais de deux iours ou
peu d'auantage, bien qu'il en fust esloigné de plus
de cent lieuës. Depuis que les Espagnols y sont
entrez, l'on a encor vsé de ces Chalquis aux tēps
des seditions, & en estoit grand besoing. Le Vi-
ceroy Dom Martin les mit ordinaires à quatre
lieuës l'un de l'autre, pour porter & rapporter
les depeschés, qui est vne chose fort necessaire en
ce Royaume, encor qu'ils ne courent pas avec la
legereté que faisoient les anciens, & qu'ils ne
soient pas en si grand nombre, neantmoins ils
sont bien payez, & seruent comme les ordina-
ires d'Espagne, où l'on donne les lettres qu'ils por-
tent à quatre ou cinq lieuës.

*De la iustice, Loix & peines que les Ingua ont or-
donnez, & de leurs mariages.*

CHAP. XVIII.

UOVT ainsi comme ceux qui faisoient quel-
que bon seruice en guerre ou à l'administra-
tion de la Republique, estoient honnorez & re-
compensez de charges publiques, de terres qui
leur estoient donnees en propre, d'armes & mar-
ques d'honneur, de mariages avec femmes du li-
gnage de l'Ingua: Ainsi donnoient-ils de seueres
chastimens à ceux qui estoient desobeysans &
coupables. Ils punissoient de mort les homici-
des, les larcins, les adulteres, & ceux qui com-
mettoient incestes avec les ascendans ou descen-
dans en droite ligne, estoient aussi punis de mort.

Mais ils ne tenoient point pour adultere d'auoir plusieurs femmes ou concubines, & elles n'en couroient point la peine de mort pour estre trouuees avec d'autres, ains seulement celle qui estoit la vraye & legitime espouse, avec laquelle proprement ils contractoient mariage. Car ils n'en auoient point plus d'une, laquelle ils espousoiēt & receuoient avec vne particuliere solemnité & ceremonie, qui estoit que l'espoux se transportoit à la maison d'elle, & de là la menoit avec luy, luy ayant premierement mis au pied vne ottoya. Ils appellent ottoya la chausseure dont ils vsent au delà, qui est vn chaufson ou soulier ouuert comme ceux des freres de S. François. Si l'espouse estoit pucelle, son ottoya estoit de laine, mais si elle ne l'estoit point, il estoit fait de ionc. Toutes ces autres femmes ou concubines du mary honorent & seruoient celle là comme femme legitime, qui seule aussi apres le decez du mary portoit le deuil de noir, l'espace d'un an, & ne se marioit point qu'apres ce tēps passé, & estoit cōmunément plus ieune que le mary. L'Inqua donnoit de sa main ceste fēme à ses gouverneurs & capitaines, les gouverneurs & Caciques asēbloiēt en leurs villes tous les ieunes hommes & ieunes filles en place, & leur donnoiēt à chacun sa fēme avec la ceremonie susdite, de luy chauffer cet ottoya, & par ceste façō contractoiēt leurs mariages. Si ceste femme estoit trouuee avec vn autre que le mary, elle estoit punie de mort, & l'adultere aussi, & bien que le mary leur pardonnast, elles ne laissoiēt pas estre punies, mais elles estoient dispensees de la mort. Ils donnoiēt vne sēblable peine à celuy qui

commettoit inceste avec sa mere, ayeulle, fille, ou
 petite fille. Car il n'estoit point defendu entr'eux
 de se marier, ny de concubiner avec les autres
 parentes, mais le premier degré seulement estoit
 deffendu. Ils ne permettoient point aussi que le
 frere eust cognoissance avec sa sœur, en quoy ceux
 du Peru se trompoient fort, croyans que les In-
 guas & seigneurs pouuoient legitiment con-
 tracter mariage avec leurs sœurs, voire de pere &
 de mere : car à la verité il a tousiours esté tenu
 pour illicite entre les Indiens, & defendu de con-
 tracter au premier degré : ce qui dura iusques au
 temps de Topa Inguá Yupangui, pere de Guay-
 nacapa & ayeul d'Atahualpa, au temps duquel
 les Espagnols entrerent au Peru, pource que ce
 Topa Inguá Yupangui fut le premier qui rompit
 ceste coustume, & se maria avec Mamaoello sa
 sœur du costé paternel, & ordonna que les Sei-
 gneurs Inguas se peussent marier avec leurs sœurs
 de pere & non point d'autres. Ce qu'il fit de sa
 part : & de ce mariage eut pour fils Guaynacapa
 & vne fille appelée Coya Cuffillinay, se sentant
 proche de la mort il commanda que ses enfans de
 pere & de mere se mariaissent ensemble, & don-
 na permission au reste des principaux de son
 Royaume de se pouuoit marier avec leurs sœurs
 de pere. Et d'autant que ce mariage fut illicite &
 contre la loy naturelle, Dieu voulut mettre fin
 au Royaume des Inguas, pendant le regne de
 Guascar Inguá, & Atahualpa Inguá, qui estoit le
 fruit & procréé de ce mariage. Qui voudra plus
 exactement entendre la façon des mariages, entre
 les Indiens du Peru, qu'il lise le Traitté que Polo

en a escrit à l'instāce de Dom Hierosme de Loaisa Archeuesque des Rois, lequel Polo en fit vne fort curieuse recherche, comme il a fait de plusieurs autres choses des Indiens. Ce qui importe bien d'estre cogneu pour euiter l'erreur & inconuenient où plusieurs tombent, qui ne sçachans quelle femme entre les Indiens, est l'espouse legitime ou la concubine, font marier l'Indien baptizé avec sa concubine, en laissant là la legitime espouse. Par là voit-on aussi le peu de raison qu'ont eu quelques vns qui ont pretendu dire que l'on deuoit ratifier le mariage de ceux qui se baptisoient, encor qu'ils fussent frere & sœur. Le contraire a esté determiné par le Synode prouincial de Lyma, avec beaucoup de raison: puis qu'il est ainsi qu'entre les Indiens mesme ce mariage n'estoit pas legitime.

*Conci. Lim.
act. 2.*

De l'origine des Inguas seigneurs du Peru, & de leurs conquestes & victoires.

CHAP. XIX.

PAR le commandement de la majesté Catholique du Roy Dom Philippe, l'on a fait la plus diligente & exacte recherche qu'il a esté possible de l'origine, coustume, & priuileges des Inguas, ce que l'on n'a peu faire si bien comme l'on eust desiré, à cause que ces Indiens n'auoient point d'escritures: toutesfois l'on en a recouré ce que i'en diray icy par leurs quipos & registres, lesquels comme i'ay dit, leur seruent de liures. En premier lieu, il n'y auoit point anciennement au Peruaucun Royaume ny seigneur à qui tous

obeyssent, mais estoient communautez, comme il y a encor aujourdhuy au Royaume de Chillé, & presque en toutes les Prouinces que les Espagnols ont conquises en ces Indes Occidentales, excepté le Royaume de Mexique. Parquoy l'on doit scauoir qu'il fest trouué aux Indes trois genres de gouvernement & facon de viure. Le premier, & meilleur a esté de Royaume ou Monarchie, comme fut celuy des Inguas, & celuy de Motecúma, combien qu'ils fussent en la plus part tyranniques. Le second estoit de communautez, où ils se gouernoient par l'aduis & autorité de plusieurs, qui sont comme conseillers. Ceux là en temps de guerre eslisoiét vn capitaine, à qui toute vne nation ou Prouince obeyssoit, & en temps de paix chaque ville où congregation se regissoit, & se gouernoit soy-mesme, y ayant quelques hommes principaux que le vulgaire respecte, & quelquesfois, mais peu souuent, aucuns d'eux s'assemblent pour les affaires qui sont d'importāce, afin d'auser ce qui leur est conuenable. Le troisieme genre de gouvernement est du tout barbare, qui est composé d'Indiens sans Loy, sans Roy, & sans lieu arresté, qui vont par troupes comme bestes sauuages. A ce que i'ay peu comprendre, les premiers habitans des Indes estoient de ce genre, come le sont encor aujourdhuy vne grande partie des Bresilliens, Chyraguans, Chunchos, Yscaycingas, Pilcoçones, & la plus grande partie des Floridiens, & tous les Chichimaquas en la neuue Espagne. De ce genre se forma l'autre sorte de gouvernement en communautez, par l'industrie & scauoir de quelques principaux d'entr'eux, es-

quels il y a quelque peu plus d'ordre, & qui tiennent vn lieu plus arresté, comme le sont aujour d'huy ceux d'Auracano, & de Teucapel en Chillé, & c'estoient au nouveau Royaume de Grenade, les Moscas & les Ottomittes, en la neufue Espagne: & en tous ceux-cy il y a moins de fierté & beaucoup plus de raison qu'és autres. De ce genre par la vaillantise & sçauoir de quelques excellens hommes sortit l'autre gouvernement plus puissant, qui institua le Royaume & la monarchie, que nous trouuâmes en Mexique & au Peru, pource que les Inguas mirent toute ceste terre en leur subiection, & y establirent leurs loix & gouvernements. Il se trouue par leurs memoires que leur regne a duré plus de trois cents ans, mais n'a pas atteint iusques à quatre cents, combien que leur seigneurie ait esté vn long temps sans s'estendre plus auant que cinq ou six lieuës autour de Cusco. Leur commencement & origine a esté en la vallee de Cusco, d'où peu à peu ils conquererent la terre que nous appellons Peru, & passerent plus outre que Quitto, iusques à la riuiere de Pasto, vers le Nort, & parvindrent iusques à Chillé vers le Sud, qui seroient presque mil lieuës de long. Il s'estendoit en largeur iusques à la mer du Sud qui leur est au Ponant, & iusques aux grandes îapagnes qui sont de l'autre part de la chaine des Andes, où l'on voit encor aujour d'huy le chasteau qui se nôme le Pucara de l'Ingua, qui est vne forteresse qu'il fit bastir pour defence & frontiere vers l'Orient. Les Inguas ne s'aduancerent point plus outre de ceste part, pour l'abondance des eaux, marescages, lacs, & riuieres qui courent

en ces lieuës, de sorte que la largeur de ce Royaume ne seroit pas droictement de cent lieuës. Ces Inguas surpasserent toutes les autres nations de l'Amérique, en police & gouvernement, & beaucoup d'auantage en valeur, & en armes, combien que les Canaris, qui estoient leurs mortels ennemis, & qui fauoriserent les Espagnols, n'ayēt iamais voulu recognoistre ny confesser cet auantage sur eux, de telle façon que si encor auourd'huy ils viennent à tōber sur ce discours, & comparaisons, & qu'ils soient vn peu instiguez, & animez, ils s'entretueront à milliers sur ceste dispute, qui sont les plus vaillans, ainsi qu'il est arriué en Cusco. L'artifice & couleur de laquelle les Inguas se seruoient pour conquerer & se faire Seigneurs de toute ceste terre, fut en faignāt que depuis le Deluge vniuersel, duquel tous les Indiens ont cognoissance, le monde auoit esté restauré & repeuplé par ces Inguas, & que sept d'iceux sortirent de la cauerne de Pacaricambo, à raison dequoy tout le reste des hommes leur deuoient tribut & vassellage, comme à leurs progeniteurs: outre cela ils d'soient & affermoient qu'eux seuls tenoiēt la vraye religion, & sçauoiēt comment Dieu deuoit estre seruy & honoré, & que pour ceste occasion ils y deuoient instruire tous les hommes. C'est vne chose infinie que le fondement qu'ils donnent à leurs coustumes & ceremonies, & y auoit en Cusco plus de quatre cents oratoires, comme en vne terre sainte, & tous les lieux y estoient rēplis de leurs mysteres. Comme ils alloient conquestans les Provinces, aussi alloiēt-ils introduisans les mesmes Guacas,

& coustumes. En tout ce Royaume le principal idole qu'ils adoroient, estoient le Viracocha, Pachayachac, qui signifie Createur du monde, & apres luy le Soleil. C'est pourquoy ils disoient que le Soleil receuoit sa vertu & son estre du Createur, ainsi que les autres Guacas, & qu'ils estoient intercesseurs enuers luy.

Du premier Inqua, & de ses successeurs.

CHAP. XX.

LE premier homme que les Indiens racontēt estre le commencement, & le premier des Inguas, fut Mangocapa, duquel ils feignent qu'apres le deluge il sortoit de la cauerne, ou fenestre de Tabo, qui est esloignee de Cusco, enuiron de cinquante six lieuës. Ils disent que cestuy là donna commencement à deux principaux lignages, & familles d'Inguas, les vns desquels furent appelez Hancusco, & les autres Vrincusco. Du premier lignage vindrent les Seigneurs, qui conquesterent & gouvernerēt ceste prouince, & le premier qu'ils ont chef, & souche du lignage de ces Seigneurs que ie dis, s'appelloit Ingaroca, lequel fonda vne famille, ou Aillo, qu'ils appellent, nommee Viçaquiraõ. Cestuy là encor qu'il ne fust pas grand seigneur, se seruoit neantmoins auec de la vaisselle d'or, & d'argent, & ordonna en mourant, que tout son tresor fust destinè pour le seruice de s'õ corps, & pour la nourriture de sa famille: son successeur fit de mesme, & se tourna ceste façon de faire, en cõcoustume generale, comme i'ay dit, que nul Inqua ne peut heriter des b'ës & maison de son pre-

deceffeur, mais qu'il fondaft vne nouvelle maifon
 Au temps de cet Inguaroça, les Indiens auoient
 des idoles d'or, & luy fucceda Yaguarguaque, hō
 me defia vieil, & difent qu'il eftoit appellé de ce
 nom là, qui fignifie larme de fang, pour ce qu'il
 ayant esté vne fois vaincu, & prins par fes enne-
 mis, de ducil & ennuy il en pleura du fang. Il fut
 enterré en vn bourg appellé Paullo, qui eft au
 chemin d'Omafuyo, & fonda la famille appelle
 Aocailipanaca. A cestuy fucceda vn sien fils Vira-
 cocha, Ingua, qui fut fort riche, & fit faire beau-
 coup de vaiffelle d'or, & d'argent: il fonda le ligna-
 ge, ou famille de Coccopanaca. Gansalles Pizar-
 rero chercha le corps de cestuy cy, pour la renommee
 du grand threfor qui eftoit enterré avec luy, &
 apres auoir donné de cruels tourments à plusieurs
 Indiens, en fin il le trouua en Xaquixaquana, où le
 mefme Pizarro fut apres vaincu en bataille, prins
 & fait executer par le president Guafca. Gansalles
 Pizarro fit bruffer le corps de ce Viracocha Ingua
 & les Indiens prindrent depuis fes cendres, les-
 quelles ils mirent en vn petit vase, & les confec-
 uerent, y faifans de grands sacrifices, iufqu'à ce que
 Polo y remedia, & aux autres idolatries qu'ils fai-
 foient fur les corps des autres Ingua, lesquel-
 les avec vne admirable addresse & diligence, il tira
 des mains des Indiens, les trouuans fort entiers, &
 fort embaufmez, enquoy il esteignit vn grand nō-
 bre d'idolatries, qu'ils y faisoient. Les Indiens
 trouuerent mauuais, que cet Ingua finititulaft Vi-
 racocha, qui est le nom de leur dieu, & luy pour-
 uenir en excufer, il leur fit entendre, que le mefme Vi-
 racocha luy eftoit apparu en fonge, qui luy auo-

commandé de prendre son nom. A cestuy succeda Pachacuti Ingua Yupangui, qui fut fort valeu-
eux conquerant, & grand politique, inuenteur
de la plus grande partie des coustumes, & super-
stitutions de leur idolatrie, comme ie diray inconti-
nant.

*De Pachacuti Ingua Yupangui, & de ce qui aduint
depuis son temps iusques à Guaynacapa.*

CHAP. XXI.

Pachacuti Ingua Yupangui regna soixante &
dix ans, & conquesta beaucoup de pays. Le
commencement de ses cōquestes fut par le moyē
vn sien frere aîné, qui ayant du viuant de son
pere tenu la seigneurie, & de son consentement
fit la guerre, fut desconfit en vne bataille qu'il
fit contre les Changuas, qui est la nation qui
possedoit la vallee d'Andaguayllas, distante de
dix ou quarante lieues de Cusco, sur le che-
min de Lima. Cest aîné ayant ainsi esté descon-
fit, se retira auēc peu d'hommes, ce que voyant
vn frere puîné, Ingua Yugangui, pour se faire
seigneur, inuenta & mit en auant, qu vn iour luy
parlant seul & ennuyé, le Viracocha createur, auoit
parlé à luy, se plaignant que combien qu'il fust
seigneur vniuersel, & createur de toutes cho-
ses, & qu'il eust fait le Ciel, le Soleil, le monde
des hommes, & que tout fust sous sa puissance,
néanmoins ils ne luy rendoient l'obeissance qu'ils
deuoient, au contraire ils honoroient & ado-
rent esgalement le Soleil, le Tonnerre, la Ter-
& les autres choses qui n'auoient aucune autre

vertu, que celle qu'il leur départoit & qu'il luy fa-
 soit sçauoir, qu'au Ciel où il estoit, l'on l'appelloit
 Viracocha Pachayachachic, qui signifie Createur
 vniuersel, & afin que les Indiens creussent que
 c'estoit chose vraye, qu'il ne doutast, bien qu'il fut
 tout seul, de leuer des hommes sous ce tiltre, qu'il
 luy donneroit la victoire contre les Changuas
 quoy qu'ils fussent pour lors victorieux, & en
 grand nombre, & le feroit Seigneur de ces Roy-
 aumes, pource qu'il luy enuoyeroit des hommes
 qui luy aideroient sans estre veus, & fit tant que si
 ceste couleur & fantaisie, il commença d'assen-
 bler vn grand nombre de peuple, dont il dressa vn
 puissante armee, avec laquelle il obtint la victo-
 ire, se faisant seigneur du Royaume, ostant à son
 pere, & à son frere la seigneurie. Puis apres il con-
 quista, & desconfit les Changuas, & dès lors il or-
 donna que le Viracocha seroit tenu pour seigneur
 vniuersel, & que les statues du Soleil & du Ton-
 nerre, luy feroit reuerence, & honneur. Dès
 temps aussi l'on commença de mettre la statue
 du Viracocha plus haut que celle du Soleil,
 du Tonnerre, & du reste des Guacas. Et iagoit que
 Ingua Yupangui eust donné des metairies, terres
 & bestiaux au Soleil, au Tonnerre, & autres Gu-
 cas, il ne dedia toutes fois aucune chose aux Vir-
 cocha, donnant pour raison, qu'il n'en auoit point
 de besoing, par ce qu'il estoit seigneur vniuersel,
 createur de toutes choses. Il declara à ses soldats
 apres l'etièrre victoire des Chaguas, que ce n'auoit
 point esté eux qui auoient vaincu, mais certains
 hommes barbus, que le Viracocha luy auoit en-
 uoyez, & que personne ne les auoit peu voir qu'il

ay, lesquels du depuis s'estoient conuertis en
pierres, parquoy il couenoit les chercher, & qu'il
les reconnoistroit bien, & par ce moyen assembla
ramassa aux montagnes vne grande multitude
de pierres, qu'il choisit, & les mit pour Guacas, les-
quels ils adoroient, & leur sacrifioient, ils les ap-
pellerent les Pururaucas, & les portoient en la
guerre avec grande deuotion, tenans pour certain
qu'ils auoient obtenu la victoire par leur aide.
L'imagination & fiction de cet Inguas, eust tant de
puissance, que par ce moyen il obtint de fort bel-
les victoires. Cestuy fonda la famille appellée Yna-
panaca, & fit vne grãde statuë d'or, qu'il appella
Idüllapa, laquelle il mit en vn brancard d'or, fort
beau, & de grand prix, duquel or les Indies prin-
rent beaucoup pour porter à Xaxamalca, pour la
liberté & raçõ d'Atahulpa, quand le Marquis Frã-
ncis Pizarre le tint prisonnier. Le Licentié Polo
trouua en Cusco dans sa maison, ses seruiteurs &
Amacomas, qui seruoiët à sa memoire, & trouua
que le corps auoit esté transporté de Patallacta, à
Cotacache, où depuis les Espagnols ont fondee la
ville S. Blas. Ce corps estoit si entier, & bien
conservé, avec certain betum, qu'il sembloit
estre tout viu. Il auoit les yeux faits d'vne petite
balle d'or, si proprement agëcée, qu'ils sembloiët
ses propres yeux naturels. Il auoit en la teste vn
casselet de pierre qu'il eust en vne guerre, & estoit
cheuë, & chenu, sans auoir perdu vn seul cheueu, nõ
plus que sil ne fust mort que de ce iour là mesme,
ambien qu'il y eust plus de soixante & dixhuiët
ans qu'il estoit decedé. Le susdict Polo enuoya ce
corps avec ceux de quelques autres Inguas, en la

HISTOIRE NATURELLE

citée de Lima, par le commandement du Viceroy le Marquis de Canette, qui estoit chose fort necessaire, pour destraciner l'idolatrie de Cusco, & plusieurs Espagnols ont veu ce corps, avec les autres en l'hospital saint André, que fonda ce Marquis, combien qu'ils fussent desia bien gastez. Don Philippe Caritopa, qui fut arriere-fils, ou bisarriere fils de cet Ingua, affermoit que les richesses que celuy laissa à sa famille, estoient grandes, & qu'elle devoit estre en la puissance des Yanacunas, Amaro & Toto, & autres. A cet Ingua succeda Topangua Yupangui, auquel vn sien fils appellé de mesme nom succeda, qui fonda la famille appellee Capac Aillo.

Du plus grand & plus illustre Ingua, appellé Guaynacapa.

CHAP. XXII.

CE dernier Ingua, succeda Guaynacapa, qui vaut autant à dire que ieune homme, riche & valeureux, & fut tel à la verité plus que nul de ses predecesseurs, ny de ses successeurs. Il fut fort prudent, & mit vn fort bon ordre, par tous les endroits de son Royaume, fut homme hardy & determiné, vaillant & fort heureux en guerres. Parquoy il obtint de grandes victoires, il estendit son Royaume beaucoup plus que tous ses predecesseurs ensemble n'auoient fait, & mourut au Royaume de Quitto, qu'il auoit conuesté, estant esloigné de sa Cour de quatre cens lieues. Les Indiens l'ouurirent apres son decez, & en laisserent le cœur & les entrailles en Quitto, & le corps fu

apporté en Cusco, lequel fut mis au renommé
 temple du Soleil. L'on voit encor auiourd'huy
 plusieurs edifices, chaussees, forteresses, & œuures
 notables de ce Roy, & fonda la famille de Teme
 Amba. Ce Guaynacapa fut adoré des siens pour
 Dieu, estant encor en vie, chose que les vieillards
 ferment, & qui ne s'estoit point faicte à l'endroit
 d'aucun de ses predecesseurs. Quand il mourut, ils
 menerent mil personnes de sa maison, pour l'aller
 servir en l'autre vie, lesquels mouroient ainsi fort
 volontiers, pour aller à son seruice. Tellement
 que plusieurs s'offroient à la mort, pour le mesme
 effect, oure ceux qui y estoient destinez. Et estoit
 une chose admirable, que sa richesse & son thre-
 ne. Et d'autant que peu de temps apres sa mort,
 les Espagnols y entrerent, les Indiens prirent
 beaucoup de peine pour faire disparoistre le tout,
 combien qu'il y en eust vne grande partie qui fut
 portee à Xamalca, pour la rançon de Atahulpa
 son fils. Quelques hommes dignes de foy, affer-
 ment qu'il auoit en Cusco plus de trois cens fils,
 & plusieurs arriere fils. Sa mere appellee Mamaoello
 est entr'eux fort estimee. Polo enuoya en Ly-
 ma les corps d'icelle, & de Guaynacapa, fort
 en embausmez, & desracina vne infinité d'i-
 diomatrye, que l'on faisoit en cet endroit. A Guay-
 nacapa succeda en Cusco vn sien fils nommé Ti-
 tucacuy Inca, qui depuis s'appella Guaspar In-
 ca, son corps fut brulé par les Capitaines de
 Atahulpa, qui fut aussi fils de Guaynacapa, &
 qui se rebella en Quitto contre son frere, &
 fut vaincu par le Roy de Quitto avec vne puissante armee.
 Le Roy de Quitto se rebella contre luy avec vne
 armee de Quisquits & Chilicuchi, Capi-

taines de Atahulpa prindrent Guaspar Ingua, & la cité de Cusco, apres qu'il eut esté receu pour seigneur & Roy (car il estoit le legitime successeur de ce qui causa en tout son Royaume vn grand dueil, & spécialement en sa Cour. Et comme tousiours leurs necessitez ils auoient recours aux sacrifices, ne se trouuans alors assez puissans pour mettre leur seigneur en liberté, tant pour les forces de Capitaines qui le prindrēt, comme pour la grosse armee qui venoit avec Atahulpa, ils delibererent (voire quelques vns disent que ce fut par le commandement de cet Ingua) de faire vn grand & solemnel sacrifice au Viracocha, Pachayachachi qui signifie createur vniuersel, luy demandant qu'il leur puz faire sçauoir par quel moyen ils puz puis qu'ils ne pouuoient deliurer leur seigneur, enuoyast du Ciel des hommes qui le deliurassent de prison. Et comme ils estoient en grande esperance sur ce sacrifice, il leur vint nouuelle, comme vn certain peuple qui estoit venu par mer, auant mis pied à terre, & prins prisonnier Atahulpa pour ceste occasion ils appellerent les Espagnols Viracochas, croyans qu'ils estoient hommes enuoyez de Dieu, tant pour le petit nombre qu'ils estoient à prendre Atahulpa en Xaxamalca, comme pour ce que cela aduint incontinent apres leur sacrifice susdit fait au Viracocha. Et de lors vint qu'ils commencerent d'appeller les Espagnols Viracochas, comme ils le font aujourdhuy. Et à la verité, si nous leur eussions donné vn bon exemple, & tel que nous deuions, ces Indiens auoient bien rencontré, disans que c'estoient hommes enuoyez de Dieu. Et est vne chose considerable, que la grandeur & prouidence diuine, con-

il dispo

il disposa l'entree des nostres au Peru, laquelle eust esté impossible, n'eust esté la dissension des deux freres, & de leurs partisans, & l'opinion si grande qu'ils eurent des Chrestiens, comme d'hommes du Ciel, obligez certes en gaignant la terre des Indes à prendre peine de faire gagner beaucoup d'ames au Ciel.

Des derniers successeurs des Inguas.

CHAP. XXIII.

Le reste de ce sujet est assez amplemēt traité par les auteurs Espagnols aux histoires des Indes, & d'autant que cela est outre la presente intention, ie diray seulement de la succession qu'il y eut des Inguas. Atahulpa estant mort en Xaxamalca, & Guascar en Cusco, & François Pizarre avec les siens, s'estant emparé du Royaume, Manuacapa, fils de Guaynacapa, les assiegea en Cusco, & les tint fort presséz, mais en fin il quitta tout le pays, & se retira en Vilca-bamba, aux môtagnes auxquelles il se maintint, à cause de l'aspreté, & difficile accez d'icelles, & là demurerent les successeurs Inguas, iusquès à Amaro, qui fut prins & executé en la place de Cusco, avec vne incroyable douleur, & regret des Indiens, voyans publiquement faire iustice de celuy, qu'ils tenoient pour seigneur. Apres cela l'on en emprisonna d'autres du lignage de ces Inguas; i'ay cogneu Dom Charles, petit fils de Guaynacapa, & fils de Polo, qui se fit captifer, & favorisa tousiours les Espagnols contre Mangocapa son frere. Lors que le Marquis de Anette gouvernoit en ce pays, Sartitopangua

fortit de Vilcabamba, & vint feubs assuree à la cité des Roys, où luy fut dōnee la vallee Yucay, & d'autres choses, à quoy succeda vne sienne fille. Voila la succession qui est aujourdhuy cogneue de ceste si grande & riche famille des Inguas, desquels le regne dura plus de trois cens ans, où l'on conte onze successeurs en ce Royaume, iusques à ce qu'il cessa du tout, en l'autre partialité & Virincusco, qui comme a esté dit cy dessus, eut son origine mesme du premier Mangocapa, l'on conte huit successeurs en ceste maniere. A Mangocapa succeda Cinthoroca, à cestuy Capac Yupangui, cestuy Lluqui Yupangui, à cestuy Maytacapa est Tarcogumam, auquel succeda vn sien fils, qu'ils nomment point, à ce fils succeda Dom Jean Tambo Maytapanaca. Cela suffise pour l'origine & succession des Inguas, qui gouvernerent la terre de Peru, avec ce qui a esté dit de leurs loix, gouvernement, & maniere de viure.

De la maniere de Republique qu'auoient

les Mexiquains.

CHAP. XXIIII.

QOMBIEN que l'on pourra voir par l'histoire qui sera escrite du Royaume, succession, origine des Mexiquains, leur maniere de Republique & gouvernement, si est-ce toutesfois que ie diray icy sommairement ce qui me semble plus remarquable en general, dont il sera cy après plus amplemēt discours en l'histoire. La premiere chose par laquelle on peut iuger que le gouvernement des Mexiquains a esté fort politic, est l'

dre qu'ils auoient , & gardoient inuiolablement d'essire vn Roy. Pour ce que depuis le premier qu'ils eurent, appellé Acamapach, iusques au dernier qui fut Moçuma , second de ce nom, il n'y en eut aucun qui vint au Royaume par droit de succession , ains seulement y venoient par vne legitime nomination, & eslection. Ceste eslection au commencement estoit aux voix du commun, combien que les principaux fussent ceux qui conduisoient l'affaire. Du depuis au temps d'Yscoal quatreisme Roy , par le conseil & ordre d'un sage & valeureux homme , qu'ils auoient appellé Tlaacael, il y eut quatre electeurs certains & arrestez, lesquels avec deux seigneurs , ou Roys , sujets au Mexiquain , qui estoient celuy de Tescaco , & celuy de Tacuba , auoient droit de faire ceste eslection. Ils eslisoient ordinairement pour Roys, des ieunes hommes, pource que les Roys alloient rousiours à la guerre , & estoit presque la principale occasion pourquoy ils les vouloient. C'est pourquoy ils prenoient garde qu'ils fussent propres & idoines à la guerre , & qu'ils prissent plaisir , & se glorifiasent en icelle. Apres l'eslection ils faisoient deux manieres de festes, l'vne en prenant possession de l'estat Royal , pour laquelle ils alloient au Temple , & faisoient de grandes ceremonies, & sacrifices sur le brasier appellé diuin, où il y auoit tousiours du feu deuant l'autel de l'idole , & apres quelques rhetoriciens qui sestudioient en cela , faisoient plusieurs oraisons & harangues. L'autre feste & la plus solemnelle , estoit de son couronnement, pour laquelle il deuoit premierement vaincre en

bataille, & amener vn certain nombre de captifs, que l'on deuoit sacrifier à leurs dieux, & entroit en triomphe auéc vne grande pompe, luy faisans vne solempnelle reception, tant ceux du Temple, lesquels alloient tous en procession, touchans & iouans de plusieurs sortes d'instrumens, & encensans & chantans comme les seculiers, & les Courtisans, qui fortoient avec leurs inuentions à recevoir le Roy victorieux. La couronne & enseigne Royale estoit en façon de mitre pardeuant, & estoit par derriere couppee, de sorte qu'elle n'estoit pas toute ronde, car le deuât estoit plus haut, & alloit s'esleuant comme en pointe. Le Roy de Tescuco auoit le priuilege de couronner de sa main le Roy de Mexique. Les Mexiquains ont esté fort loyaux & obeissans à leurs Roys, & ne se trouue point qu'ils leur ayent fait de trahison. Les histoires racontent seulement, qu'ils tascherent de faire mourir par poison, leur Roy appellé Ticocic, pour auoir esté couïard & de peu d'effect. Mais il ne se trouue point qu'il y ait eu entr'eux de dissension, & partialitez par ambition, combien que ce soit chose assez ordinaire es communautez: au contraire elles racontent, comme l'on verra en son lieu, qu'vn homme le meilleur de Mexiquains, refusa le Royaume, luy semblant qu'il estoit expedient à la Republique d'auoir vn autre Roy. Au commencement que les Mexiquains estoient encor pauures, & assez petits compagnons, les Roys estoient fort moderez à leur entretien, & en leur cour, mais comme ils augmentent en pouuoir, ils augmentent aussi en appareils & en magnificence, iusques à paruenir à la gra

deur de Moteçuma, lequel quand il n'eust eu autre chose que la maison des animaux, c'estoit vne chose assez superbe, & telle qu'on n'en a iamais veue d'autre semblable. Car il y auoit en ceste sienne maison de toutes sortes de poissons, d'oiseaux de Kacamamas, & de bestes, comme en vne autre arche de Noé. Pour les poissos de mer il y auoit des estangs d'eauë salée, & pour ceux des riuieres, des estangs d'eauë douce. Les oiseaux de proye y auoient leurs viandes, & les bestes fieres aussi en fort grande abondance, & grand nombre d'Indiens estoient occupez à entretenir ces animaux. Quand il voyoit qu'il n'estoit pas possible d'entretenir ou nourrir quelque sorte de poissos, d'oiseaux, ou de beste sauvage, il en faisoit faire l'image & la semblance richement taillee en des pierres precieuses, en argent, en or, en marbres ou en pierre: & pour toutes sortes d'entretiens, il auoit des maisons & palais diuers, les vns de plaisir, les autres de deuil & trieste, & les autres pour y traiter les affaires du royaume. Il y auoit en ces palais plusieurs chambres, selon la qualite des seigneurs qui le seruoient avec vne estrange ordre & distinction.

Des titres & dignitez qui estoient entre les Mexiquains.

CHAP. XXV.

LES Mexiquains ont esté fort curieux de départir les grades & dignitez entre les nobles seigneurs, afin que l'on recogneust ceux d'excellence, auxquels l'on deuoit faire plus d'honneur. La dignité des quatre eslecteurs, estoit celle qui

estoit la plus grande & la plus honorable, apres le Roy, & les esliſoit-on incontinent apres l'electiō du Roy. Ils estoient ordinairement frere ou fort proches parens du Roy, & les appelloient Tlacohecalcalt, qui signifie Prince de laces que l'on iette ou darde, qui est vne sorte d'armes, dont ils vſoient ſouuent. La dignité d'apres estoit celle de ceux qu'ils appelloient Tlacatecati, qui est à dire, circōciseurs ou coupeurs d'hommes. La troisieme dignité estoit de ceux qu'ils appelloient Ezuahualcalt, qui signifie espanseur de sang par esgraignement. Tous lesquels tiltres & dignitez estoient exercez des hommes de guerre. Il y auoit vn autre quatrieme intitulé Tlilancalqui, qui vaut autant à dire, que seigneur de la maison noire, ou de la noirceur, à cause d'vn certain encre, duquel les prestres ſoignoient, & qui seruoit en leurs idolatries. Toutes ces quatre dignitez estoient du grad conseil, sans l'aduis desquels le Roy ne faisoit ny pouuoit faire aucune chose d'importāce, & le Roy estant mort l'on en deuoit eslire en sa place vn qui fust en quelqu'vne de ces quatre dignitez. Il y auoit aussi outre ceux là d'autres conseils, & audience, & disent quelques vns qu'il y en auoit autant comme en Espagne, & qu'il y auoit diuers ſieges & iurisdiccions avec leurs conseillets & alcaides de cour, & d'autres qui leur estoient ſouzmis comme corrigidors, alcaides maieurs, Lieutenans & Alguasits maieurs, & d'autres, qui estoient en cor inferieurs & ſouzmis à ceux-cy avec vn fort bel ordre. Tous lesquels despendoient des quatre premiers Princes qui assistoient au Roy. Ces quatre tant seulement auoient la iurisdiccion & puis

à condamner à la mort, & les autres leur
 enuoient des memoires des sentences qu'ils do-
 noient : Au moyen dequoy en certain temps l'on
 faisoit entendre au Roy tout ce qui se passoit en
 son Royaume. Il y auoit mesme vn bon ordre &
 police establie sur le reuenu du Royaume: car il y
 auoit des officiers departis par toutes les prouin-
 ces, comme des Receueurs, & Tresoriers, qui re-
 cueilloient les tributs & rentes Royales. L'õ por-
 toit le tribut en la cour pour le moins de mois en
 mois, lequel tribut estoit de tout ce qui croist &
 engendre en la terre, & en la mer tant de ioyaux
 & d'habits, que de viandes. Ils estoient fort soi-
 gneux de mettre vn bon ordre en ce qui touche
 leur religion, superstition & idolatries : & pour
 ceste occasion y auoit vn grand nombre de mini-
 stres qui auoient la charge d'enseigner au peuple les
 coutumes & ceremonies de leur Loy. C'est pour-
 quoy sur ce qu'un prestre Chrestie vn iour se plai-
 noit que les Indiens n'estoient pas bons Chre-
 tiens, & ne profitoient point à la loy de Dieu: Vn
 vieillard Indien luy respondit fort à propos en ces
 termes: *Que les prestres (dit-il) emploient autant de soin
 & de diligence à faire les Indiens Chrestiens, que les mi-
 nistres des idoles emploient à enseigner leurs ceremonies:
 car avec la moitié du soin qu'ils y prendront, ils nous ren-
 dront les meilleurs Chrestiens du monde, pource que la loy
 de Iesus-Christ est beaucoup meilleure: mais les Indiens
 ne l'apprennent point à faute de gens qui la leur ensei-
 gnent.* Enquoy certainement il dist verité, à nostre
 grand'honte & confusion.

Comment les Mexiquains faisoient la guerre, & de leurs ordres de Cheualerie.

CHAP. XXVI.

LES Mexiquains donnoient le premier lieu d'honneur à l'art & profession militaire: c'est pourquoy les nobles estoient les principaux soldats, & les autres qui n'estoient point nobles par la valeur & reputatiō qu'ils acqueroiēt en guerre, paruenoient en des dignitez & honneurs: de sorte qu'ils estoient tenus pour nobles. Ils donnoient de belles recompenses à ceux qui auoient fait valeureusement, lesquels iouissoient de priuileges que nul autre ne pouuoit auoir: ce qui les encourageoit beaucoup. Leurs armes estoient des rasoirs de caillous aigus & trenchans, qu'ils mettoient des deux costez d'un baston, qui estoit vne arme si furieuse, qu'ils affermēt que d'un seul coup ils en coupoient le col à vn cheual. Ils auoient de fortes & pesantes massues, des lances en façon de piques, & d'autres façons de dards à ietter, à quoy ils estoient fort adroits, & faisoient la plus part de leur combat avec des pierres. Ils auoient pour armes deffensives de petites rondelles ou escus, & quelque façon de sallades & morions enuironnez de plumes. Ils se vestoient de peaux de tygres ou lyons, & d'autres animaux sauages. Ils venoient incontinent aux mains avec l'ennemy, & estoient fort exercez à courir & à luter. Car leur principale façon de vaincre n'estoit pas tant en tuant comme en prenant des captifs, desquels ils se seruoient en leurs sacrifices, comme il a esté dit.

Moteçuma mit la cheuallerie à son plus haut point, en instituant certains ordres militaires, comme de commandeurs, avec certaines marques & enseignes. Les plus honorables d'entre les Cheualiers estoient ceux qui portoiēt la couronne de leurs cheueux attachee avec vn petit lizet rouge, & avec vn riche plumache, d'où pendoient sur leurs espaulles des rameaux de plumes, & des bourrelets de mesme. Ils portoient autant de ces bourrelets cōme ils auoient fait d'actes signalez en guerre. Le Roy mesme estoit de cest ordre de Cheuallerie, comme l'on peut voir en Chapultepec, où estoient Moteçuma & son fils accoustrez de ces façons de plumaches, taillez en vne roche, qui est chose digne de voir. Il y auoit vn autre ordre de Cheuallerie, qu'ils appelloient les Lyons & les tygres, lesquels estoient communément les plus valureux, & qu'on remarquoit le plus en guerre, où ils alloient portās tousiours leurs marques & armoiries. Il y auoit d'autres Cheualiers, comme les Cheualiers Gris, qui n'estoient en telle estime comme ceux-cy, lesquels coupoient les cheueux coupez en rond par dessus l'oreille. Ils alloient à la guerre portans de mesmes marques que les autres Cheualiers, toutesfois ils n'estoient point armez que iusques à la ceinture, mais les plus honorables s'armoient entièrement. Tous les Cheualiers pouuoient porter de l'or & de l'argent, & se vestir de riche cotton, se seruir de vases peints & dorez, & porter des souliers à leur mode; mais le commun peuple ne pouuoit se seruir que de vases de tette, ne leur estant pas permis de porter des souliers, & ne

pouuoient se vestir que de Nequen ; qui est vne matiere grossiere. Chacun ordre de ces Cheualiers auoit son logis au Palais , marqué de leurs marques , le premier estoit appellé le logis des Princes , le second des Aigles , le troisieme des Lyons & tygres , & le quatriesme des gris. Les autres officiers communs , estoient en bas , logez en de moindres logis : & si quelqu'un se logeoit hors de son lieu , il encourroit peine de mort.

Du grand ordre & diligence que les Mexiquains employoient à nourrir la ieunesse.

CHAP. XXVIII.

Ln'y a chose qui m'aye donné plus d'occasion d'admirer , ny que i'aye trouuee plus digne de louange & de memoire que l'ordre & le soing que les Mexiquains auoient à nourrir leurs enfans. Car ils reconnoissoient bien que toute la bonne esperance d'une Republique , consiste en la nourriture & institution de la ieunesse , ce que Platon traite assez amplement en ses liures, *De legibus*. Et pour ceste occasion ils s'estudierent & prindrent peine d'esloigner leurs enfans des delices , & de la liberte , qui sont les deux pestes de cet age , en les occupans en des exercices honnestes & profitables . Pour cet effect , il y auoit aux Temples vne maison particuliere d'enfans , comme des escholles , ou colleges , qui estoit separee de celles des ieunes hommes , & des filles du Temple , dont nous auons amplement traité cy-deuant. Il y auoit en ces escholles vn grand nombre d'enfans , que leurs peres y menoiert vo-

lontainement, lesquels auoient des pedagogues & maîtres qui les enseignoient en tous louables exercices, à estre bien nourris, porter respect aux superieurs, à seruir & à obeyr, leur donnans à ceste fin certains preceptes & enseignements. Et afin qu'ils fussent agreables aux Seigneurs, ils leur apprennoient à chanter & à dancier, & les dresseoient aux exercices de la guerre, qui à tirer vne fleche, vn dard, ou baston bruslé par le bout, & à bien manier vne rondelle & vne espee. Ils ne les laissoient gueres dormir, afin qu'ils s'accoustumassent au travail dés l'enfance, & qu'ils ne fussent point hommes de delices. Outre le nombre commun de ces enfans, il y auoit aux mesmes colleges d'autres enfans des Seigneurs, & nobles, lesquels estoient plus particulierement traictez. On leur portoit leur manger & ordinaire de leurs maisons, & estoient recommandez à des vieillards & anciens, pour auoir esgard sur eux, lesquels continuellement les admonestoient d'estre vertueux, de viure chastement, d'estre sobres au manger, de ieusner, & de marcher posément, & avec mesure. Ils auoient accoustumé de les exercer au travail, & en des exercices laborieux: & quand ils les voyoient instruits en tous ces exercices, ils consideroient attentiuement leur inclination, & s'ils en voyoient quelques vns auoir l'inclination à la guerre, apres qu'ils auoient atteint l'age suffisant, ils recherchoient l'occasion de les esprouer, en les enuoyant à la guerre, sous couleur de porter des viures & des munitiois aux soldats, afin qu'ils veüssent là ce qui sy passoit, & le travail quel'on y enduroit. Et afin qu'ils perdüssent

la crainte, ils les chargeoient aussi de pesants fardeaux, afin que montrans leur courage en cela, ils fussent plus facilement receus en la compagnie des soldats. Par ce moyen il auenoit à plusieurs d'aller chargez à l'armee, & retourner Capitaines avec marques d'honneur. Quelques vns d'iceux se vouloient tellement faire paroistre qu'ils demeueroient prins ou morts, & tenoient pour moins honorable de demeurer prisonniers. C'est pourquoy ils se faisoient plustost mettre par pieces que de tomber captifs entre les mains de leurs ennemis. Voila comment les enfans des Nobles qui auoient l'inclination à la guerre y estoient employez. Les autres qui auoient leur inclination aux choses du Temple, & pour le dire, à nostre mode, à estre Ecclesiastiques, apres qu'ils auoient atteint l'aage suffisant, estoient tirez du college, & les mettoit-on au logis du Temple, qui estoit pour les Religieux, & leur donoit-on alors leurs ordres & marques d'Ecclesiastiques. Là ils auoient leurs prelatz & maistres, qui leur enseignoient ce qui estoit de la profession, où ils deuoient demeurer, y ayans esté dediez. Ces Mexiquains prenoient vn grand soing à nourrir les enfans, que si aujour'd'huy ils suiuoient encor cet ordre, en fondant des maisons & colleges, pour l'instruction de la ieunesse, sans doute que la Chrestienté floriroit beaucoup entre les Indiens. Quelques personnes pieuses l'ont commencé, & le Roy & son Conseil l'ont fauorisé, mais d'autant que c'est vne chose où il n'y a point de profit, il s'auance bien peu, & y va-l'on assez froidement. Dieu nous vueille esclaircir les yeux, afin que nous voyons

que cela est à nostre confusion, veu que nous autres Chrestiens ne faisons point ce que les enfans des tenebres faisoient à leur perdition, enquoy nous nous oublions de nostre deuoir.

Des festes, & dances des Indiens.

CHAP. XXVIII.

D'AVTANT que c'est vne chose qui despend en partie du bon gouuernement, d'auoir en la Republique quelques ieux & recreations, quand il en est temps; il ne sera mal à propos que nous racontions sur ceste matiere, ce que faisoient les Indiens, principalement les Mexiquains. L'on n'a point descouuert es Indes aucune nation qui viue en communautez, qui n'ait son entretien & sa recreation, en ieux, dances, & exercices de plaisir. J'ay veu au Peru des ieux qu'ils faisoient en façon de combat, auxquels les hommes des deux costez s'enflamboient quelquesfois d'une telle façon que bien souuēt leur Paella (qui estoit le nom de cet exercice) venoit à estre dangereuse. J'ay veu aussi plusieurs sortes de dances, esquelles ils contre-faisoient, & representoient certains mestiers & offices, comme de bergers, laboureurs, pescieurs, & chasseurs, & faisoient ordinairement toutes ces dances avec vn son & vn pas fort peuant & fort graue. Il y auoit d'autres dances & mascarades, qu'ils appelloient guacones, dont les masques & les gestes estoient pures representations du diable. Il y auoit mesme des hommes qui dançoient sur les espaulles les vns des autres en la façon qu'ils portent en Portugal, ce qu'ils

appellent les Paëllas. La plus grande partie de ces
 dances estoient superstitions & especes d'idola-
 trie, pource qu'ils honoroient leurs idoles &
 Guacas en ceste façon. Pour ceste occasion les
 Prelats se sont efforcez de leur oster le plus qu'ils
 ont peu de ces dances, combien qu'ils les laissent
 à cause qu'une partie ne sont que jeux de recrea-
 tion, car toujours ils dancent, & ballent à leur
 mode. Ils vident en ces dances de plusieurs sortes
 d'instrumens, dont les vns sont comme fleutes ou
 petits canons, les autres comme cornets entor-
 tillez: mais communément ils y chantent tous à
 la voix, & y en a vn ou deux qui chantent premie-
 rement la chanson, puis tous les autres luy res-
 pondent. Quelques vnes de ces chansons estoient
 fort ingénieusement composees, & contenant
 des hystoires: d'autres estoient pleines de super-
 stitions, & les autres n'estoient que pures folies.
 Les nostres qui conuersent entr'eux, ont essayé
 de mettre les choses de nostre sainte Foy en leur
 façon de chant. Ce qui a assez bien profité, d'au-
 tant qu'ils emploient les iours entiers à les chan-
 ter & reciter, pour le grand plaisir & contente-
 ment qu'ils prennent à ce chant. Ils ont mis mes-
 mes à leur langue de nos compositions de musi-
 que, comme de huitains, chansons, & rondeaux,
 lesquels ils ont fort proprement tournezz, qui est
 à la verité vn beau & fort necessaire moyen pour
 instruire le peuple. Ils appelloient communé-
 ment au Peru des dances Tagui, es autres Pro-
 uinces Areittos, & en Mexique Mirtotes. En
 n'y a point eu en aucun autre lieu vne telle cu-
 riosité de ces ieux & dances, comme en la neuue

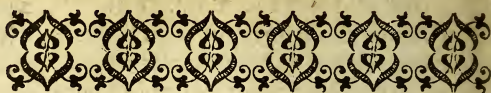
Espagne, où l'on voit encore auourd'huy des Indiens si braues sauteurs, que c'est vne chose admirable. Les vns dancent sur vne corde, les autres sur vn pieu haut & droict en mille façons. Les autres avec la plante des pieds & des iarets, saillent, iettent en haut & reçoient vn tronc fort pesant: ce qui semble incroyable, si ce n'est en le voyant. Ils font plusieurs autres demonstrations de leur grande agilité, en sautant, voltigeant; faisant des souples-sauts, tantost portans vn grand & pesant faix, tantost endurans des coups qui seroient suffisants pour rompre du fer. Mais l'exercice de recreation le plus vsté entre les Mexiquains, est le solempnel Mitotté, qui est vn exercice de bal qu'ils estimoient si braue & si honorable, que le Roy mesme y dançoit quelquesfois; non pas toutesfois par force, comme le Roy Dom Pedro d'Arragon, avec le Barbet de Valence. Ce bal ou Mitotté se faisoit ordinairement es cours du Temple, & en celles des Maisons Royales, qui estoient les plus spacieuses. Ils pōsoient au milieu de la court deux divers instruments, vn qui estoit en façon de tambour, & l'autre en façon d'vn baril fait tout d'vne piece; & creusé par dedans, lesquels ils mettoient sur vne figure d'homme, ou d'animal, ou dessus vne coloinne. Ces deux instrumens estoient si bien accordez ensemble, qu'ils rendoient en leur son vne assez bōne harmonie, & faisoient avec ces instrumens plusieurs & diuerses sortes de airs & de chansons. Ils chantoient & balloient tous au son & à la cadence de ces instrumens, d'vn bel ordre & d'vn si bel accort, tant aux voix

qu'au mouuement des pieds, que c'estoit vne chose plaisante à voir. Ils faisoient en ces dances deux cercles ou rouës, l'vn desquels estoit au milieu, proche des instrumens, auquel les anciens & seigneurs chantoient & dançoient, presque se mouuoir: l'autre estoit du reste du peuple à l'entour, assez esloigné du premier, auquel ils dançoient deux à deux plus legerement & faisoient diuerses façons de pas, avec certains sauts à la cadence. Tous lesquels ensemble faisoient vn fort grand cercle. Ils se vestoient pour ces dâces de leurs plus precieux habits & ioyaux selon le moyen & pouuoir d'vn chacun, estimant cela vne chose fort honorable: & pour cesté occasion ils apprennoient ces dances dès leur enfance. Et combien que la plus grande part d'icelle se faisoient à l'honneur de leurs idoles, neant moins cela n'estoit pas d'institution, mais comme il a esté dit, c'estoit vne recreation & passe-temps pour le peuple. C'est pourquoy il n'est pas propre de les oster du tout aux Indiens, mais on doit bien prendre garde qu'ils n'y messent parmi quelques superstitions. J'ay veu faire ce bal ou Mitotté en la court de l'Eglise de Topetzotlan qui est vn bourg à sept lieuës de Mexique, & me sembla dès lors que c'estoit chose bonne d'y occuper & entretenir les Indiens és iours de festes puis qu'ils ont besoin de quelque recreation: & d'autant plus que celle-là est publique, & sans le preiudice d'autrui, il y a moins d'inconuenient qu'en d'autres qu'ils pourroient faire eux seuls, si l'on leur ostoit celles-là. C'est pourquoy il faut conclure, suiuant le Conseil du Pape Gregoire,

que

que c'est vne chose fort propre de laisser aux Indiens ce qu'ils ont de coustume & vsages, pourueu qu'ils ne soient point meslez de leurs erreurs anciens, & de faire en sorte que leurs festes & passe-temps s'acheminent à l'honneur de Dieu & des Saints, desquels ils celebrent les festes. Cecy pourra suffire en general des mœurs & coustumes politiques des Mexiquains. Et quant à leur origine, accroissement & Empire, d'autant que c'est vne matiere plus ample, & qui sera belle & plaisante d'entendre dès son commencement, nous en traiterons au liure suiuant.

p



LIVRE SEPTIEME
DE L'HISTOIRE NATURELLE ET MORALE
des Indes.

*Que c'est vne chose vtile d'entendre les actes & gestes
des Indes, principalement ceux des
Mexiquains.*

CHAPITRE PREMIER.



OUTE histoire veritable bien
escrite est tousiours profitable au
Lecteur. Car comme dit le Sage
*Ce qui a esté est, & ce qui sera, est ce
qui a esté.* Les choses humaine
ont entr'elles beaucoup de ressemblance, &
les vns se font sages, par ce qui arriue aux au-
tres. Il n'y a peuple si barbare qui n'ait en soy
quelque chose de bon & digne de louïange, ny
Republique si bien ordonnee, où il n'y ait quel-
que chose à reprendre. C'est pourquoy quand il
n'y auroit au re ruiet en l'histoire & narration
des faits des Indiens, que ceste commune utilité
d'estre vne histoire & relation des choses, les-
quelles en effect de verité sont aduenües, elle me-
rite assez d'estre receüé comme chose vtile, & na-
la doit-on pas reietter, pourtant si ce sont chose

des Indiens. Comme nous voyons que les auteurs qui traitent des choses naturelles, escriuent non seulement des animaux genereux, des plantes signallees ; & des pierres precieuses, mais aussi des animaux vils, des herbes communes, des pierres & choses vulgaires, d'autant qu'il y a toujours en icelles quelques proprietes dignes d'estre remarquees. Ainsi quand il n'y auroit autre chose en cecy que ie traite, que d'estre vne histoire & non point des fables & fictions, c'est toujours vn sujet qui n'est pas indigne d'estre escrit ny d'estre leu. Il y a encor vne autre raison plus particuliere: c'est que l'on doit d'auantage estimer en cecy ce qui est digne de memoire, d'autant que c'est vne nation peu estimee, & d'autant mesme que c'est vne matiere differente de celle de nostre Europe, comme aussi le sont ces nations: enquoy nous deuous prendre plus de plaisir & de contentement d'entendre le fond de leur origine, leur facon de viure, leurs heureuses & malheureuses aduentures. Et n'est pas ceste matiere seulement plaisante & agreable, mais aussi est vtile & profitable, principalement à ceux qui ont la charge de les regir & gouverner: car la cognoissance de leurs actes inuite à dōner credit aux nostres, & enseigne en partie comment ils doiuent estre traittez, voire elle oste beaucoup du commun & fol mespris, auquel ceux de l'Europe les ont, ne iugeans pas que ces peuples ayent aucune chose de raison. Car certainement on ne peut mieux trouuer l'esclarcissement de ceste opinion, que par la vraye narration des faits & gestes de ce peuple. Ie traicteray dōc avec l'ayde du Seigneur,

le plus brièvement que ie pourray, de l'origine, progresz, & faits notables des Mexiquains, par où l'on pourra cognoistre le temps & la disposition que le haut Dieu voulut choisir pour enuoyer à ces nations la lumiere de l'Euangile de Iesus Christ son fils vniue nous Seigneur, lequel ie supplie acheminer nostre petit traual, de sorte qu'il puisse reüssir à la gloire de sa diuine grandeur, & à quelque vtilité de ces peuples, auxquels il a communiqué sa sainte loy Euangelique.

Des anciens habitans de la neuue Espagne, & comment les Nauatlacas y vindrent.

CHAP. II.

DES anciens & premiers habitans des Provinces, que nous appellons neuue Espagne, furent des hommes fort barbares & sauages, qui viuoient & s'entretenoient seulement de la chasse. A ceste occasion estoient appelez Chichimequas. Ils ne semoient ny ne cultiuoient point la terre, & ne viuoient point ensemble, d'autant que tout leur exercice estoit de chasser, enquoy ils estoient fort adroits. Ils habitoient aux plus aspres lieux des montagnes viuants bestiallement sans nulle police, & alloient tous nuds. Ils faisoient la chasse aux bestes rousses, aux lieures, connins, bellettes, taupes, chats sauages, & aux oyseaux, voire aux bestes immondes, comme aux couleures, lezards, locustes, & vers, dont ils se nourrissoient avec quelques herbes & racines. Ils dormoient aux montagnes, en des cauer-

nes, & en des buissons: & les femmes mesmes alloient à la chasse avec leurs maris, laissant leurs petits enfans attachez aux rameaux d'un arbre, dans quelque petit panier de ionc, qui se passoient d'estre allaittez iusques à ce qu'elles retourmassent de la chasse. Ils n'auoient aucuns superieurs, & ne recognoissoient, ny n'adoroient aucuns dieux, & n'auoient point de coustumes ny de religiō. Il y a encor auiourd'huy en la neufue Espagne de ceste sorte de gens qui viuent de leur arc & flesches, lesquels sont fort dommageables: pourautant qu'ils s'assemblent par compagnies, pour faire quelque mal ou vollerie, & n'ont peu les Espagnols par force ny finesse, les reduire à quelque police & obeyssance. Car comme ils n'ont point villes, ny de residences, combattre avec eux, est proprement chasser aux bestes sauuages, qui s'escartent, & se cachent aux lieux les plus aspres & couuerts de la Syerre. Telle est la façō de viure encor auiourd'huy en beaucoup de Prouinces des Indes, & est traitté principalement de ceste sorte d'Indiens, aux liures *De procuranda Indiorum salute*. Au lieu où il est dit, qu'ils ont de besoing d'estre contrainsts & assujettis par quelque force honneste, & qu'il est necessaire de les enseigner premierement à estre hommes, puis apres à estre Chrestiens. L'on veut dire que ceux qu'ils appellent en la neufue Espagne, Ottomies, estoient de ceste sorte, lesquels communement sont de pauures Indiens habitans en vne terre aspre & rude, & neantmoins sont en assez grand nombre, & viuent ensemble, ayants entr'eux quelque police, & ceux qui les cognois-

sent, ne les trouuent pas moins idoines & capables des choses de la Chrestienté que les autres, qui sont plus opulens, & que l'on tient pour mieux policez. Venans donc à nostre sujet, les Chichimecas, & Ottomies, qui estoient les premiers habitans de la neufue Espagne, d'autant qu'ils ne semoient ny labouroient la terre, laisserent le meilleur & le plus fertile de ceste cõtree sans le peupler, ce que les nations qui vindrent de dehors occuperent, lesquels ils appelloient Nauatalcas, d'autant que c'estoit vne nation plus ciuile & plus politique, & signifie ce mot, peuple qui parle bien, au respect des autres nations barbares & sans raison. Ces seconds peupleurs Nauatalcas, vindrent des autres terres esloignees qui gisent vers le Nort, où l'on a maintenant decouuert vn Royaume, qu'ils appellent le nouveau Mexique. Il y a en ceste contree deux Prouinces, l'vne appellee Aztlan, qui veut dire lieu de herons, l'autre Tukulhuacan, qui signifie terre de ceux qui ont les ayeuls diuins. Les habitans de ces Prouinces ont leurs maisons, leurs terres labourables, dieux, coustumes, & ceremonies, avec le mesme ordre, & police que les Nauatalcas, & sont diuisez en sept lignages ou nations, & pource qu'il y a vn vsage en ceste Prouince, que chacun de ces lignages a son lieu, & son territoire separé, les Nauatlacas peignent leur origine, & premier territoire en figure de cauerne, & disent qu'ils sortirent de sept cauernes pour venir peupler la terre de Mexique, dequoy ils font mention en leur histoire, où ils peignent sept cauernes, & les hommes qui en sortent. Par la suppu-

ration de leurs liures, il y a plus de huit cens ans que ces Nauatlacas sortirent de leur pays, qui seroit le reduisant à nostre conte, l'annee de nostre Seigneur, huit cens vingt. Quand ils partirent de leur pays pour venir en Mexique, ils tarderent quatre vingts ans en chemin, & la cause qu'ils demurerent si long temps en leur voyage, fut que leurs dieux, (lesquels sans doute estoient diables, qui parloient visiblement à eux) leur auoient persuadé qu'ils allassent recherchant de nouvelles terres, qui eussent de certains signes. C'est pourquoy ils venoient recognoissans toute la terre, pour rechercher les signes que leurs idoles leur auoient donné, & és lieux qu'ils trouuoient de bonne habitation, ils peuploient & labouroient la terre, & comme ils descouuroient tousiours de meilleures contrees, ils delaissoient celles qu'ils auoient ainsi premierement peulees, y laissans neantmoins tousiours quelques vns, principalement les vieillards malades, & fatiguez, mesmes y plantoient & bastissoient, dont l'on voit encor auiourd'huy des restes par le chemin qu'ils tindrent, & employerent quatre vingts ans en ceste façon de cheminer si à loisir, ce qu'ils eussent peu faire en vn mois, par ce moyen ils entrerent en la terre de Mexique, en l'annee de neuf cens deux, selon nostre conte.

*Comment les six lignages de Nauatlacas peuplerent
la terre de Mexique.*

CHAP. III.

Es sept lignages que i'ay dit, ne sortirent pas tous ensemble, les premiers furent les Suchi-

milcos, qui signifie gent de semences de fleurs. Ceux-là peuplerent le riuage du grand lac de Mexique, vers le Midy, & fonderent vne cité de leur nom & plusieurs bourgades. Long temps apres arriuerent ceux du second lignage, appellez Chalcas, qui signifie gent des bouches, lesquels fonderent aussi vne autre cité de leur nom, departans leurs limites & territoire, avec les Suchimilcos. Les troisiemes furent les Tepanecas, qui signifie gent du pont, lesquels peuplerent le riuage du lac, vers l'Occident, & s'accreeurent tellement qu'ils appellerent le chef & metropolitaine de leur Prouince Azcapuzalco, qui vaut autant à dire que fourmilier, & furent vn long temps fort puissants. Apres ceux-là vindrent, ceux qui peuplerent Tezcuco, qui sont ceux de Culhua, qui veut dire gent courbee, pource qu'en leur pays il y auoit vne môtagne fort recourbee. Et de ceste façon fut ce lac enuironné de ces quatre nations, peuplans ceux-cy de l'Orient, & les Tepanecas le Nort. Ceux de Tezcuco furent estimez fort courtisans. Car leur langue & prononciation est fort douce & mignarde. Apres arriuerent les Tlalluicas, qui signifie gent de la Syerre. Ceux-là estoient les plus rudes & grossiers de tous, & comme ils trouuerent toutes les plaines occupees autour du lac, iusques aux Syerres, ils passerent de l'autre costé de la Syerre, où ils trouuerēt vne terre fort fertile, spacieuse, & chaude, en laquelle ils fonderent & peuplerent plusieurs grands bourgs, appellans la Metropolitaine de leur Prouince Quahunachua, qui vaut autant à dire que lieu où sonne la voix de l'aigle, que nostre vulgaire

appelle, & par corruptiō, Quernauaca, & est ceste prouince celle que l'ō appelle auourd'huy le Marquizat. Ceux de la sixiesme generation, qui sont les Tlascaltecas, qui vaut autant à dire que gent de pain, passerent la Syerre vers l'Orient trauersans toute la Syerre Menade, où est le fameux Vulcā, entre Mexique & la cité des Anges, où il trouuerent de bon pays, & s'y estendirent bien auant plusieurs edifices. Ils y fonderent plusieurs villes, & citez: dont la Metropolitaine s'appella de leur nom Tlascala. Ceste-cy est la nation qui fauorisa les Espagnols à leur entree, & par l'ayde desquels ils gagnerēt ce pays, parquoy iusques auourd'huy ils ne payent point de tribut, & iouissent d'vne exemption generale. Lors que toutes ces nations peuplerent ces pays, les Chinchimecas, anciens habitans ne leur firent aucune resistance, mais ils s'enfuoient, & comme tous espouuentez ils se cachoyent au plus couuert des rochers. Mais ceux qui habitoient de l'autre costé de la Sierre, où les Tlascaltecas s'habituerent, ne permirent point ce que le reste des Chichimecas auoient permis: au contraire ils se mirent en deffence, pour conseruer leur pays, & comme ils estoient geans, selon que raconte leur histoire, ils voulurent ietter par force les derniers venus, mais ils furent vaincus par la ruse & finesse des Tlascaltecas, lesquels feignirēt de faire paix avec eux, puis les conuierēt en vn grand banquet, & lors qu'ils estoient occupez à leurs iurongneries, il y eut des hommes qui auoient esté mis en embusche à ceste fin, qui leur desroberent inement leurs armes, qui estoient de grādes massues, des rondelles, des espees de bois, & autres

telles fortes d'armes. Cela fait ils se ietterent à l'impourueu sur eux, & les Chichimecas se voulās mettre en deffense, & ne trouuans point leurs armes, s'enfuirēt aux montagnes & forests prochaines, où mettans la main aux arbres, les rompoient & arrachoiēt, comme si c'eussent esté feuilles de laictues. Mais en fin comme les Tlascaltecas alloient armez, & en ordre ils deffirent tous les geās, sans en laisser vn seul en vie. Ce qu'ō ne doit trouuer estrange, ny pour fable de ces geans, car on y trouue encor aujourd'huy des os d'hōmes morts, d'vne incroyable grandeur. Lors que l'estois en Mexique, en l'annee de quatre vingts & six, l'on trouua vn de ces geans enterrē en vne de nos metairies, que nous appellons Iesus du Mont, duquel l'on nous apporta vne dent à voir, laquelle sans y adiouster, estoit aussi grande que le poignet d'vn homme & selon ceste proportion tout le reste, lequel ie vey, & m'esmeruillay de ceste difforme grādeur. Les Tlascaltecas donc par ceste victoire, demurerent paisibles, & tous les autres lignages aussi. Ces six lignages que i'ay dit, conseruerent tousiours amitiē entr'eux, mariās leurs enfans les vns avec les autres, & departans leurs limites paisiblement, puis s'estudioient par vne hōneste emulation d'accroistre & d'illustrer leur republique. Les barbares Chichimecas voyans ce qui passoit, cōmēcerent de prendre quelque police, & à se vestir, ayans honte de ce qu'auparauant, & iusques alors ils n'auoient esté hōteux, & ayans perdu la crainte par la communication de ces autres peuples, commencerēt d'apprendre d'eux plusieurs choses, & faisoient desia leurs maisonnettes, ayans quelque

lice & gouuernemēt. Ils esleurent aussi des seigneurs, qu'ils recognoissoient pour chefs, & seigneurs: au moyen de quoy ils sortirent presque entièrement de ceste vie bestialle, toutesfois ils restent tousiours aux mōtagnes, & en la Sierre fereze des autres. Neantmoins ie tiēs pour certain que ceste crainte est proueuē des autres nations, & des provinces des Indes, dont les premiers furent des hommes sauuages, lesquels ne viuās que de chasse & de brauerie, penetrans les terres & pays fort aspres, & escourans vn nouveau monde, & habitans en luy presque cōme bestes sauuages, sans toits, sans maisons, sans terres labourables, sans bestes, sans Roy, loy, ny Dieu, ny raison. Du depuis quelques autres cherchans de meilleures & nouvelles terres, peuplerent le pays fertile, introduisirent vn ordre politic, & quelque façon de Republique, encor qu'elle fust fort barbare. Par apres ces mesme hōmes, ou d'autres nations, qui eurent plus d'entendement & d'industrie que les autres, employerent à assubiectir & opprimer les moins civils, iusques à fonder des Royaumes, & des grands Empires. Ainsi en aduint en Mexique, au Peru, & en quelque endroit où se trouuent des cités, & des Republiques fōdees parmy ces Barbares. Ce qui me confirme en mon opinion, laquelle i'ay amplement desuite au premier liure, que les premiers habitans des Indes Occidentales vindrent par terre, & que par consequent, toute la terre des Indes se continuē, avec celle d'Asie, d'Europe, & d'Afrique, & le nouveau monde avec le vieil, (cōbien que l'on n'ait encor descouvert à present aucun pays qui touche & se ioigne

avec les autres mondes) ou que s'il y a mer en
deux, elle est estroite, que les bestes fieres & sau-
ges la peuuent facilement passer à nage, & les ho-
mes en de meschans bateaux. Mais laissant ce
philosophie retournons à nostre histoire.

*De la sortie des Mexiquains, de leur chemin, & du
peuplement de ceux de Mechouacan.*

CHAP. IIII.

TROIS cens deux ans apres que les six lig-
ges susdits furent sortis de leur pays pour pe-
pler la neufue Espagne, le pays estant desia fi-
peuplé & reduit à quelque forme de police, ce-
de la septiesme cauerne, ou lignee, y arriuerent
qui est la nation Mexiquaine, laquelle comme
autres, sortit de la prouince de Aztlan & Teuc-
huacan, nation politique, courtisane, & fort b-
liqueuse. Ils adoroient l'idole Virziliputzli, de
quel a esté fait ample mention cy deuant, & le dieu
blé qui estoit en cet idole parloit & regissoit as-
facilement ceste nation. Ceste idole donc leur com-
manda de sortir de leur pays, leur promettant que
les feroit Princes & seigneurs de toutes les prou-
inces qu'auoient peuplé les autres six nation
qu'il leur donneroit vne terre fort abondante
beaucoup d'or, d'argent, de pierres precieuses,
plumes, & de riches mantes, suiuant quoy ils se
tirent portans avec eux leur idole dans vn coffre
de ionc, qui estoit porté par quatre des principa-
prestres, ausquels il se communicoit, & leur re-
ueloit en secret le succez de leur chemin & voy-
ge, les aduisant de ce qui leur deuoit aduenir.

donnoit mesmes des loix, & leur enseignoit
coustumes, ceremonies, & sacrifices qu'ils de-
vent obseruer. Ils n'aduançoient ny ne se mou-
uoient aucunement, sans l'aduis & commande-
ment de cet idole. Il leur disoit quand ils deuoient
miner, & quand en quelque lieu ils deuoient
rester, enquoy ils luy obeissoient du tout. La
 premiere chose qu'ils faisoient, où que ce fust qu'ils
trouuaissent, estoit d'edifier vne maison, ou taber-
nacle, pour leur faux Dieu, qu'ils dressoient tous-
iours au milieu du camp, & y mettoient l'arche
du Seigneur, de la mesme façon qu'on en vse en la
 sainte Eglise Chrestienne. Cela fait ils faisoient
planter des semences de pain, & des legumes dont ils
se nourrissoient & estoient si addonnez à l'obeissance de
leurs dieux, que s'il leur commandoit de recueillir
des semences, ils recueilloient, mais s'il leur commandoit de le-
uer le camp, tout demouroit là, pour semence &
nourriture des vieillards, malades & fatiguez,
 & ils alloient laissant à tout propos de lieu en au-
ant, afin qu'ils peuplassent. Pretendant par ce moyē
de peupler toute la terre demeureroit peulee de leur na-
tion. Ceste sortie & peregrinatiō des Mexiquains,
 & de la sortie de Moyses, sera parauanture semblable à la sortie d'Egy-
pte, & au chemin que firent les enfans d'Israël, veu
 que ceux-là comme ceux cy, furent admonestez
 de sortir, & chercher la terre de promesse, & les
 uns & les autres portoient pour guide leur Dieu,
 & luy faisoient tabernacle, & luy faisoient
 & luy aduisoit, leurs donnant des loix & des cere-
 monies: & les vns, & les autres consommerent
 un grand nombre d'annees sur ce voyage de leur
 Dieu, où l'on recognoist de la ressemblan-

ce de plusieurs autres choses, en ce que les histoires des Mexiquains racontent, & ce que la diuine escriture rapporte des Israëlités. Et sans doute c'est vne chose veritable, que le diable prince de l'orgueil, s'est efforcé par les superstitions de ceste nation, de contrefaire & ensuiure ce que le tres-haut & vray Dieu fit avec son peuple. Car comme est traité cy dessus, Satan a vne estrange envie de se comparer & s'égaler à Dieu, d'où cet ennemy mortel a prétendu faulsemment vsurper la communication, & familiarité qu'il luy a pleu auoir avec les hommes. S'est il iamais veu diable, qui conuulsa ainsi avec les hommes, cōme ce diable Vlipuztli? L'on peut bien voir quel il estoit, par ce que l'on n'a iamais veu, ny ouy parler, de coutumes plus superstitieuses, ny de sacrifices plus cruels & inhumains, que ceux que cestuy enseigna aux siens. En fin elles furent inuentées par l'ennemy du genre humain. Le chef & capitaine de ceux cy suiuoient, auoit nom Mexi, d'où vint apres le nom de Mexique, & celuy de sa nation Mexiquaine. Ce peuple donc cheminant ainsi à loir comme auoient fait les six autres nations, peuples & cultiuās la terre en diuers endroits, dont y a encore auioird'huy des apparées, & ruines, & auoir enduré beaucoup de trauaux & de dangers vindrēt en fin arriuer en la prouince de Mechican, qui vaut autant à dire que terre de poisson pour ce qu'il y en a grand'abondance en de beaux & grands lacs, où se contentans de la situation fraischeur de la terre, ils s'y voulurent reposer & arrester. Toutesfois ayans consulté leur idole en ce point, & voyans qu'il n'en estoit pas cōtent

uy demanderēt qu'il leur permist à tout le moins
 l'y laisser de leurs hommes, qui peuplassent vne si
 bonne terre, ce qu'il leur accorda, leur enseignant
 le moyen commēt ils le feroient. Qui fut comme
 ces hommes & les femmes seroient entrez pour se
 baigner en vn lac fort beau, qui s'appelloit Pas-
 quaro, ceux qui resteroient en terre leur desroba-
 rent tous leurs habits, & incontinent leuassent le
 tap, & s'en allassent sans faire aucun bruit. Ce qui
 fut ainsi fait, & les autres qui ne pensoient en la
 tromperie, pour le contentement qu'ils prenoiēt
 de se baigner, quand ils sortirent & se trouuerent
 despoillez de leurs habits, & ainsi moquez & de-
 daignez de leurs compagnons, ils demurerent fort
 mal contēs, & indignez de cela, de sorte que pour
 faire demonstration de la haine qu'ils conçurent
 contr'eux, ils dirent qu'ils changerent de façon de
 viure, voire de langage. A tout le moins c'est vne
 chose certaine, que tousiours les mechoacanes ont
 esté ennemis des Mexiquains, c'est pourquoy ils
 vindrent congratuler le Marquis de Vallé, apres la
 victoire obtenuë, quand il gagna Mexique.

*De ce qui arriva en Malinalco, en Tula,
 & en Chapultepec.*

CHAP. V.

Il y a de Mexouacuan en Mexique, plus de
 cinquante lieües, & sur le chemin est Malinal-
 co, où il leur aduint, que ses plaignans à leur idole
 vne fême tres-grāde forcieri, qui venoit en leur
 compagnie, portant le nom de sœur de leur Dieu,
 source que avec ses mauuais arts, elle leur faisoit
 de grands dômages, pretendāt par certains moyēs

HISTOIRE NATURELLE

se faire adorer d'eux, cōme leur deesse: l'idole parla en songe à l'vn de ces vieillards qui portoient l'arche, & luy commanda que de sa part il consolast le peuple, leur faisant de nouveau de grandes promesses, & qu'ils laissassēt ceste sienne sœur, avec sa famille, comme cruelle & mauuaise, en leuant le camp de nuict en grande silence, sans laisser aucune apparence par où ils alloient. Ils le firent ainsi, & la forcieriē se trouuāt seule avec sa famille, delaissee de la façon, peupla là vne ville qui fut appelée Malinalco, & les habitans de laquelle sont tenus pour de grands forciers, estans issus d'vne telle mere. Les Mexiquains, d'autāt qu'ils s'estoient beaucoup diminuez par ces diuisions, & pour le nombre des malades, & gens fatiguez qu'ils alloient laissans, se voulurent refaire, s'arrestans en vn lieu appelé Tula, qui signifie lieu de ioncies. Là leur idole leur cōmanda qu'ils arrestassent vne grande riuierē, afin qu'elle se respendist dedās vne grande plaine, & avec le moyē qu'il leur enseigna ils enuironnerēt d'eauē vne colline appelée Coatpec, & en firent vn grand lac, lequel ils planterēt tout à l'entour de faux, d'ormes, sapins, & autres arbres. Il commença à s'y engendrer beaucoup de poisson, & y venir plusieurs oiseaux, de sorte qu'il s'y fit vn lieu delicieux. C'est pourquoy l'assiete de ce lieu, leur semblant assez agreable, & estans lassez de tant cheminer, plusieurs parlerent de peupler là, & ne passer plus outre, dequoy le diable se fascha fort, & menaçant les prestres de mort, leur commanda qu'ils remissent la riuierē à son cours. Et leur dit qu'il donneroit ceste nuict le chastimēt à ceux qui auoient esté desobeissans, tel qu'ils le meritoient.

meritoient. Or comme le mal faire est si propre au diable, & que la iustice diuine permet bien souuēt que ceux là soient mis entre les mains d'un tel bourreau, qui le choisisset pour leur dieu: il arriua que sur la minuit ils ouïrent en certain endroit du camp, vn grand bruit, & au matin allans celle part, ils trouuerent morts ceux qui auoient parlé de demeurer là. La façon comme ils auoient esté occis, fut qu'õ leur auoit ouuert l'estomach, & en auoit on tiré le cœur. Et de là ce bõ Dieu enseigna à ces pauures malheureux, les façons des sacrifices qui luy plaisoient, qui estoit en ouurant l'estomach, & leur tirer le cœur, ainsi qu'ils l'ont depuis pratiqué en leurs horribles sacrifices. Ayans veu ce chastiment ainsi fait, & que la campagne s'estoit desechée, à cause que le lac s'estoit vuidé, ils consulterent leur dieu de sa volonté, lequel leur commanda de passer outre, ce qu'ils firent, & peu à peu auancerent, iusques à arriuer à Chapultepec, à vne lieuë de Mexique, lieu celebre pour sa recreation, & fraischeur. Ils se fortifierent en ces montagnes, pour crainte des nations qui habitoient ceste contree, lesquelles leur estoient toutes contraires, principalement d'autant qu'un nommé Copil, fils de ceste sorciere laissée en Malinalco, auoit blasmé, & mal parlé des Mexiquains. Car ce Copil, par le commandement de sa mere, quelque temps apres vint à la suite des Mexiquains, & s'efforça d'inciter contre eux les Tapanecas, & les autres circonuisins, iusques aux Chalchas, de sorte qu'ils vindrent en main armee pour destruire les Mexiquains. Le Copil cependant se mit en vne colline qui est au milieu du lac, appelée

Acopilco, attendant la destruction de ses ennemis, & eux par l'aduis de leur idole allerent contre luy, & le prenans au despourueu le tuerent, & en apporterent le cœur à leur dieu, lequel com manda qu'on le iettast au lac. Et feignent que de là fest engendree vne plante, appelée Tunal, où du depuis fut fondee Mexique. Ils vindrent aux mains, avec les Chalcas, & autres nations, & auoient les Mexiquains esleu pour leur capitaine, vn vaillant homme, appelé Vitziloniliti, qui en vne charge fut prins & tué par les ennemis, mais pour cela les Mexiquains ne perdirent pas courage, ains combatans valeureusement, malgré leurs ennemis rompirent leurs escadrons, & menans au milieu & corps de la bataille les vieillards, femmes & petits enfans, passerent outre iusques à Atlacuyauaya, ville des Culhuas, lesquels ils trouuerent solemnifans vne feste, auquel lieu ils se fortifierent. Les Chalcas ny les autres nations, ne les suiurent plus, mais estans despitez de se voir deffaits par vn si petit nombre de gens, ceux qui estoient en si grande multitude, se retirerent en leurs villes.

De la guerre que les Mexiquains eurent contre ceux de Culhuacan.

CHAP. VI.

Es Mexiquains, par le conseil de l'idole enuoierent leurs messagers, au seigneur de Culhuacan, luy demandans vn lieu pour habiter, lequel apres en auoir communiqué avec les siens leur accorda le lieu de Ticaapan, qui signifie eauë

blanches, en intention qu'ils se perdissent, & y mourussent tous, pour autant qu'il y auoit en ce lieu vn grand nombre de viperes, de couleures, & d'autres animaux venimeux, qui s'en gendroiēt en vne colline proche de là. Mais eux persuadez, & enseignez de leur diable, receurent de bonne volonté, ce qui leur fut offert, & adoucirent par art diabolique, tous ces animaux, sans qu'ils leur fissent aucun dommage, voire les conuertirent en viande, & en mangeoient à leur contentement & appetit. Ce que voyant le Seigneur de Culhuacan, & qu'ils auoient semé & cultiué la terre, il se resolut de les receuoir en sa cité, & de contracter amitié avec eux. Mais le dieu que les Mexiquains adoroient, (comme il a accoustumé de ne faire aucun bien sinon pour en tirer du mal) dist à ses prestres, que ce n'estoit là le lieu où il vouloit qu'ils demeurassent, & qu'ils en deuoient sortir en faisant la guerre. C'est pourquoy ils deuoient chercher vne femme, qu'ils nommeroiēt la deesse de discorde, & pourtant ils aduiferent d'enuoier demander au Roy de Culhuacan sa fille, pour Roynne des Mexiquains, & mere de leur dieu, lequel receut volontiers ceste ambassade, & incontinent leur enuoya sa fille bien ornee & bien accompagnée. La mesme nuit qu'elle arriua, par l'ordonnance de l'homicide qu'ils adoroient, ils la tuerent cruellement. Et apres l'auoir escorchée fort proprement comme ils sçauent faire, ils en vestirent de la peau, vn ieune homme, qu'ils courirent par dessus des habillemens d'elle, & de ceste façon le poserent aupres de l'idole, le dedians pour deesse & mere de leur Dieu, & tous

iours depuis l'adorerét, en faisans vne idole, qu'ils
 appelloient Tocy, qui veut dire nostre ayeule.
 Non contens de ceste cruauté ils inuiterent mali-
 cieusement le Roy de Culhuacan, pere de la ieune
 fille, de venir adorer sa fille, qui estoit desia consa-
 cree deesse lequel venant, avec de grands presens
 & bien accompagné des siens, fut mené en vne
 chappelle fort obscure, où estoit leur idole, afin
 qu'il offrit sacrifice à sa fille, qui estoit en ce lieu.
 Mais il arriua que l'encés, qui estoit en vn brasier,
 & foüyer, selon leur coustume, s'alluma de sorte
 que par ceste clarté, il recogneut le poil de sa fille,
 & ayant par ce moyen descouuert la cruauté, & la
 tromperie, sortit de là s'escriant hautement, puis
 avec tous les gens frapa furieusement sur les Me-
 xiquains, iusques à les faire retirer au lac, tellemé-
 que peu s'en fallut qu'ils ne s'y noyassent. Les Me-
 xiquains se deffendoient, iettans certaines dardil-
 les, dont ils se seruoient à la guerre, desquels ils of-
 fençoient beaucoup leurs ennemis. Mais en fin ils
 gaagnerent terre, & delaisans ce lieu là sen allerē
 costoyans le lac, fort harassés & mouillez, les fem-
 mes & petits enfans pleurans & iettans de grands
 cris contr'eux & contre leur dieu, qui les auoi-
 mis en telles destresses. Ils furent contrains de
 passer vne riuere, qui ne se pouuoit gueyer, c'est
 pourquoy ils s'aduiserent de faire de leurs rondel-
 les, & de ioncs certains petits bateaux, esquels ils
 passerent. Puis apres en tournoyant, estans partis
 de Culhuacan, arriuerent à Iztacalco, & finalement
 au lieu, où est auiourd'huy l'Hermite sainct An-
 thoine à l'entree de Mexique, & au quartier qu'il
 appellent auiourd'huy sainct Paul, pendant leque

temps leur idole les consoloit en leurs traux, & les animoit, leur faisant promesses de grandes choses.

De la fondation de Mexique.

CHAP. VII.

Et temps estant desia venu, que le pere de mē-
 songe deuoit accōplir la promesse qu'il auoit
 faite à son peuple, lequel ne pouuoit plus suppor-
 ter tant de tournoyement, de traux, & de dan-
 gers, aduint que quelques vieillards prestres, ou
 forciers, estās entrez dans vn lieu plein de glaieuls
 espais rencontrerent vn cours d'eauë fort claire &
 belle, qui sembloit argentee, & regardans à l'en-
 tour, veirent que les arbres, le pré, les poissons, &
 tout ce qu'ils regardoient estoit fort blanc. Estans
 etmerueillez de cela, il leur souuint d'vne prophe-
 tie de leur dieu, par laquelle il leur auoit donné
 cela pour signal, du lieu où ils se deuoient repo-
 ser, & se faire Seigneurs des autres nations. Alors
 pleurans de ioye, retournerent vers le peuple avec
 ces bonnes nouvelles. La nuit ensuyuante Vitzi-
 lipuztli s'apparut en songe à vn grestre ancien, &
 luy dist, qu'ils cherchassent en ce lac vn Tunal, qui
 naissoit d'vne pierre (qui estoit à ce qu'il luy dist,
 le lieu mesme, où par son commandement, ils
 auoient itté le cœur de Copil fils de la forciere,
 leur ennemy.) Et que sur ce Tunal, ils verroient
 vn aigle fort beau, qui se paissoit là, de certains
 beaux petits oiseaux, & que quād ils verroiēt cela,
 qu'ils creussent que c'estoit le lieu où leur cité de-
 uoit estre bastie, laquelle deuoit surmenter les

autres, & estre remarquable au monde. Le matin venu le vieillard assembla tout le peuple, depuis le plus grand, iusques au plus petit, & leur fit vne longue harangue, sur le sujet de la grande obligation qu'ils auoient à leur dieu, & de la reuelation, que luy indigne en auoit eüe ceste nuit, concluant que tous deuoient se mettre à rechercher ce bien heureux qui leur estoit promis. Ce qui causa telle deuotion, & allegresse à tous, que sans dilaier ils se mirent incontinent à l'entreprise, & se diuisans en bandes commencerent à rechercher, suiuant les signes de la reuelation, le lieu désiré. Parmy l'espaisseur des iöcs & glaieuls de ce lac, ils rencontrerent ce iour là le cours d'eauë du iour de deuant, fort different toutesfois, d'autant qu'il n'estoit pas blanc, mais vermeil comme sang, lequel se separoit en deux ruisseaux, döt il y en auoit vn qui estoit de couleur azuree fort obscure, ce qui les fit beaucoup esmerveiller, & denota vn grand mystere à ce qu'ils disoient. En fin apres auoir beaucoup cherché çà & là, apparut le Tunal, naissant d'vne pierre, sur lequel il y auoit vn Aigle Royal, ayant les ailles ouuertes & estenduës, tourné deuers le Soleil, en receuant sa chaleur. Alentour de cet aigle, il y auoit beaucoup de plumes riches blâches, rouges, jaulnes, bleües & vertes, de la mesme sorte de celles dont ils font des images, lequel aigle tenoit en ses griffes vn fort bel oyseau. Lesquels le veirent, & recogneurent que c'estoit le lieu, qui leur auoit esté predi par l'oracle: ils s'agenouïllerent tous faisans grande veneratiö à l'aigle, laquelle leur inclina la teste en regardant de tous costez. Il y eut alors de grãd

cris & demonſtrations, & actions de graces au createur, & à leur grand Dieu Vitzilipuztli, qui en tout leur eſtoit pere, & leur auoit touſiours dit verité. Ils appellerent pour ceſte occaſion la cité qu'ils fonderent là Tenoxtiltan, qui ſignifie Tunal en pierre, & iuſques auourd'huy ils portent en leurs armes vn aigle ſur vn Tunal, avec vn oiſeau en vne griffe, & aſſis de l'autre ſur vn Tunal. Le iour ſuiuant par la commune opinion ils firent vn hermitage ioignant le Tunal del'aigle, afin que l'arche de leur dieu y reſoſaſt, iuſques à ce qu'ils euſſent le moyen de luy faire vn ſomptueux temple, & ainſi firent cet hermitage de guazons & de mottes qu'ils couurirent de paille, puis apres ayans conſulté leur dieu, ils delibererent d'acheter de leurs voiſins de la pierre, du bois & de la chaux, en troc de poiſſons, de grenouilles & de cheurettes, meſme auſſi de canards, poules d'eauë, courlieux & autres diuers genres d'oiſeaux marins. Toutes leſquelles choſes ils peſchoient & chaſſoient avec grande diligence en ce lac, auquel il y en a en grande abondance. Ils alloient avec ces choſes és marchez des villes & citez des Tapanequas, & de ceux de Tezcuco leur circonuoſins, & avec beaucoup d'artifice aſſemblerent peu à peu ce qu'ils auoient de beſoing pour l'edifice de leur cité: de ſorte qu'ils baſtirent de pierre & de chaux vne meilleure chappelle pour leur idole, & s'employerēt à remplir avec des plâches & du bloc, vne grande partie de ce lac. Cela fait l'idole parla vne nuit à vn de ſes preſtres en ces termes: *Dy aux Mexiquains que les ſeigneurs ſe diuiſent chacun avec ſes parens & amis, & qu'ils ſe-*

separent en quatre quartiers principaux à l'entour de la maison que m'auez faite pour mon repos, & que chaque quartier edifie en son quartier selon sa volonté. Ce qui fut mis en execution, & ceux là sont les quatre quartiers principaux de Mexique, que l'on appelle auiourd'huy Saint Iean, Sainte Marie la Ronde, Saint Paul, & Saint Sebastien. Apres cela les Mexiquains estās ainsi diuisez en ces quatre quartiers, leur Dieu commanda qu'ils repartissent entr'eux les dieux qu'il leur declareroit, & qu'ils nommassent à chaque quartier principal des quatre d'autres quartiers particuliers où leurs dieux fussent adorez. Par ainsi sous chacun de ces quatre quartiers principaux il y en auoit plusieurs petits qui estoient comprins selon le nombre des idoles, que leur dieu leur commanda d'adorer, lesquels ils appellerent Calpultetco, qui vaut autant à dire que dieu des quartiers. En ceste maniere la cité de Mexique Tenoxtiltan fut fondee, & vint à grande augmentation.

De la sedition de ceux de Tlatelulco, & du premier Roi que les Mexiquains esleurent.

CHAP. VIII.

EST E diuision des quartiers estant faicte en l'ordre dessusdit, quelques vieillards & anciens eurent opinion qu'au departemēt des lieux, l'on ne leur auoit pas porté le respect qu'ils meritoient, pour ceste occasion eux & leurs parens se mutinerēt & allerent rechercher vne nouvelle residence: & comme ils alloient par le lac ils trouuerent vne petite terre ou terrasse qu'ils appellent

Tlateloli, où ils peuplerent, luy donnans le nom de Tlatellulco, qui est à dire lieu de terrasse. Cela fut la troisieme diuision des Mexiquains, depuis qu'ils partirent de leur pays : celle de Mechouacan ayant esté la premiere, & celle Malmalco la seconde. Ceux-là qui se separerent & s'en allerent en Tlatellulco estoient des hommes renommés & d'un mauuais naturel : par ainsi ils exerçoient enuers les Mexiquains leurs voisins, le pire voisinage qu'ils pouuoient. Ils ont eu tousiours des debats contr'eux, & iusques aujourdhuy durent encor leurs inimitiez & ligues anciennes. Voyans donc ceux de Tenoxtiltan, que ceux de Tlatellulco leur estoient fort contraires, & qu'ils alloient multiplians, eurent crainte qu'auec le temps ils ne vinsent à les surmonter, & sur cest affaire s'assemblerent en conseil, où ils adviserent qu'il estoit bon d'essire vn Roy, auquel ils obeyssent, & qui fust craint de leurs ennemis, d'autant que par ce moyen ils seroient plus vnis & plus forts entr'eux, & les ennemis ne se hazarderoient tant en leur endroit. Estans ja deliberez d'essire vn Roy, ils prindrent vn autre aduis fort vtile & assuré, de ne l'essire point d'entr'eux, pour euites les dissentions, & pour gagner avec vn nouveau Roy quelqu'une des autres nations voisines, desquelles ils se voyoient circuits, & eux destituez de tout secours. Tout consideré, tant pour appaiser le Roy de Culhuacan, qu'ils auoient grandement offensé, ayans tué & escorché la fille de son predecesseur, & luy ayans fait vne si grande moquerie, comme mesme pour auoir vn Roy qui fust de leur sang Mexiquain, de la gene-

ration desquels il y en auoit beaucoup en Culhuacan, qui y restoient encor du temps qu'ils vescurent en paix avec eux, ils arresterent d'eslire pour Roy vn ieune homme appellé Acamapixtli, fils d'un grand Prince Mexiquain, & d'une Dame fille du Roy de Culhuacan. Incontinent ils luy enuoyerent Ambassadeurs avec vn grand present pour demander cest homme, lesquels firent leur ambassade en ces termes: *Grand Seigneur, Nous autres vos vassaux & seruiteurs, les Mexiquains mis & vessez dedans les herbiers & roseaux du lac, seuls & delaissez de toutes les nations du monde; mais seulement conduicts & acheminez par nostre Dieu au lieu où sommes, qui tombe en la iurisdiction de vos limites d'Ascapusaleo & de Tescuco: ores que vous nous avez permis d'estre & de demeurer en iceluy, nous ne voulons point n'y n'est pas raisonnable de viure sans chef & sans Seigneur qui nous commande, nous corrige & gouerne, nous instruisant en nostre façon de viure, & nous deffende de nos ennemis. Partant nous venans à vous, scachans qu'en vostre Cour & maison il y a des enfans de nostre generation, apparentez & alliez avec la vostre, qui sont sortis de nos entrailles & des vostres, de nostre sang & du vostre, entre lesquels nous auons cognoissance d'un petit fils vostre & nostre, appellé Acamapixtli. Nous vous supplions donques vous nous le donnez pour Seigneur, lequel nous estimerons comme il merite, puis qu'il est de la lignee des Seigneurs Mexiquains & des Rois de Culhuacan. Le Roy ayant mis l'affaire en deliberation, & trouuant que ce ne luy estoit point chose mal à propos de s'allier avec les Mexiquains qui estoient vaillās, leur respondit qu'ils menassent son petit fils à la bonne*

heure, combien qu'il adiousta que si c'eust esté vne femme qu'il ne leur eust pas baillee, signifiant l'acte si enorme raconté cy dessus, & acheua son discours en disant: *S'en aille mon petit fils, qu'il serue vostre Dieu, & soit son Lieutenant, qu'il regisse & gouverne les creatures de celuy pour qui nous viuôs, seigneur de la nuit, du iour, & des vents, qu'il aille & soit seigneur de l'eauë & de la terre, & qu'il possede la nation Mexiquaine, emmenez-le à la bonne heure, & ayez le soing de le traiter comme fils & petit fils mien.* Les Mexiquains luy rendirent graces, & tout ensemble luy demanderent qu'il le mariait de sa main, à raison dequoy il luy donna pour femme vne Dame des plus nobles d'entr'eux. Ils menerent le nouveau Roy & la Royne avec tout l'honneur qui leur estoit possible, & leur firent vne solennelle reception, sortans tous iusques aux plus petits, à voir le Roy, lequel ils menerent en des Palais, qui pour lors estoient assez pauures. Et les ayans assis en leurs throsnes Royaux, incontinent le leua vn de ses vieillards & Rhetoriciens qu'ils adimoient beaucoup, qui leur parla en ceste maniere: *Mon fils, seigneur & Roy nostre, tu sois le bien venu à ceste pauure maison & Cité, entre ces herbiers & fanges où tes pauures peres, ayeuls & parens endurent ce que scait le Seigneur des choses créées. Regarde seigneur, que tu viens icy pour estre la deffence, l'ombre & l'abry de ceste nation Mexiquaine, & pour estre la ressemblance de nostre Dieu *Virzilipuztli*, à l'occasion dequoy le commandement & iurisdiction t'est donné. Tu scais que nous ne sommes point en nostre pays, puis que la terre que nous possedons aujour'd'huy est d'autruy, & ne scauôs ce qui sera de nous demain ou vn autre iour:*

HISTOIRE NATURELLE

par ainsi considere que tu ne viens point pour te reposer ny recreer, mais plusost pour endurer vn nouueau tra-
 uail en vne charge si pesante, qui te doit tousiours faire
 travailler, estant esclau de toute ceste multitude qui t'eh-
 tombee en sort, & de tout ce peuple circonuoisin, leques
 tu doibs mettre peine de le gratifier, & les redre contents
 puis que tu sçais que nous vivons en leurs terres, & de-
 dans leurs limites. Et athena repetant ces mots: Tu
 fois le bien venu, toy & la Royne nostre maistresse à ce-
 stuy vostre Royaume. Telle fut la harangue du vieil-
 lard, laquelle & les autres harangues que cele-
 brent les Mexiquaines, les enfans auoient accou-
 stumé d'apprendre par cœur, & ainsi se conserue-
 rent par tradition, & y en a quelques vnes d'i-
 celles qui meritet bien d'estre rapportees en leurs
 propres termes. Le Roy leur respondit en les re-
 merciant, & leur offrant sa diligence, & soucy à
 les defendre, & son ayde en tout ce qu'il pour-
 roit. En apres ils luy firent le serment, & luy mi-
 rent selon leur mode la couronne Royale sur la
 teste, qui est semblable à la couronne de la sei-
 gneurie de Venise. Le nom d'Acamixtli premier
 Roy, signifie poignee de roseaux: c'est pourquoy
 ils portent en leurs armes vne main tenant plu-
 sieurs sagettes de roseau.

*De l'estrange tribut que les Mexiquains payoient à
 ceux d'Azcapuzalco.*

CHAP. IX.

Les Mexiquains rencontrerent si bien en
 l'election de leur nouueau Roy, qu'en peu
 de temps ils commencerent à prendre forme de

Republique, & à se faire renommer parmy les
 estrangers, à cause dequoy leurs voisins meuz
 l'enuie & de crainte traitterent de les subiuguer,
 spécialement les Tapanecas, qui auoient pour
 Cité Metropolitaine Azcapuzalco, ausquels les
 Mexiquains payoient tribut comme hommes
 venus de dehors, & demeurans en leur terre: car
 le Roy d'Azcapuzalco craignant leur puissance
 qui alloit croissant, voulut opprimer les Mexi-
 quains, & en ayant deliberé avec les siens enuoya
 au Roy Acamixtli que c'estoit trop peu de
 chose que le tribut ordinaire qu'ils luy payoient,
 & que de là en auant ils luy deuoient aussi appor-
 ter des sapins & des faux pour les edifices de sa
 Cité, & outre cela qu'ils luy deuoient faire vn jar-
 din en l'eauë, semé de diuerses herbes & de legu-
 mes, & luy deuoient amener par eauë, ainsi ac-
 commodé par chacun an, sans y manquer: que
 s'ils y failloient, il les declareroit ses ennemis, &
 les raseroit du tout. Les Mexiquains receurent
 beaucoup d'ennuy & de fascherie de ce comman-
 dement, tenant pour chose impossible ce qu'il
 leur demandoit, & que ce n'estoit autre chose
 que de chercher vne occasion pour les ruyner:
 mais leur Dieu Vitzilipuztli les consola, s'appa-
 roissant ceste nuit à vn vieillard, auquel il com-
 manda qu'il dist de sa part au Roy son fils qu'il ne
 fut point de difficulté d'accepter le tribut, & qu'il
 leur ayderoit & rendroit le tout facile: ce qui ad-
 uint depuis. Car estant venu le temps du tribut,
 les Mexiquains porterent les arbres que l'on leur
 auoit commandé, & qui plus est, le jardin fait en
 eauë, & porté en icelle, auquel y auoit beau-

HISTOIRE NATURELLE

coup de mays, qui est leur bled desia grené avec les espics. Il y auoit aussi du chilli ou axi, des blettes, tomates, frisolles, chias, courges, & beaucoup d'autres choses toutes parcreuës & en leur saison. Ceux qui n'ont point veu les iardins qui se font au lac en Mexique au milieu de l'eauë, ne croiront, & tiendront pour contes ce que i'escris, ou fils le croient, ils diront que c'est vn enchantement du diable qu'ils adoroient. Mais realement & de fait cest chose fort faisable, & a l'on veu plusieurs fois faire de ces iardins mouuans en l'eauë. Car ils iettent de la terre dessus du ionc & du glayoul, d'vne telle façon qu'elle ne se defait point en l'eauë, & sement & cultiuent ceste terre: de sorte que le grain y croist & meurit fort bien. Puis apres ils l'enleuent d vn lieu en autre. Mais il est bien vray que de faire facilement ce iardin grand, & que les fruiets y croissent bien est chose qui fait iuger qu'il y auoit du fait de Vitzilipuztli, lequel ils appellent autrement Patillas, principalement n'en ayant iamais fait ny veu de semblables. Le Roy d'Azcapuzalco s'esmerueillla beaucoup quand il veit accomplir ce qu'il auoit tenu pour impossible, & dist aux siens que ce peuple auoit vn grand Dieu qui leur rendoit tout facile, disant aux Mexiquains que puis que leur Dieu leur donnoit toutes choses parfaites qu'il vouloit que l'annee ensuiuant au temps du tribut, ils luy apportassent dans le iardin vne canne & vn heron avec leurs œufs coutez, qui deuoient estre de telle sorte qu'elles esclouissent leurs petits en arriuant, sans y faillir aucunement, sur peine d'encourir son indignation. Le

Mexiquains furent fort troublez & tristes d'un si superbe & difficile commandement qu'il leur faisoit : mais leur Dieu, comme il auoit accoustumé, les conforta de nuit par un des siens, & leur dist qu'il prenoit tout cela en sa charge, qu'ils ne perdissent point courage, mais qu'ils creussent pour certain qu'il viendroît un temps que les Azcapuzalcos payeroient de leurs vies ces desirs de nouveaux tributs. Le temps du tribut estant venu, comme les Mexiquains portoient tout ce que l'on leur auoit demandé de leurs iardinages, l'on trouua parmy les ioncs & glayuls du iardin, sans sçauoir comme ils y estoient demeurez, vne cane & vn heron couuans leurs œufs, & chemins, arriuerent à Azcapuzalco, où incontinent leurs œufs furent esclôs. Dequoy le Roy d'Azcapuzalco estant esmerueillé outre mesure, dist derechef, aux siens que ces choses estoient plus qu'humaines, & que les Mexiquains commençaient comme pour se faire Seigneurs de toutes ces Prouinces. Neantmoins il diminua aucunement l'ordre de ce tribut, & les Mexiquains, pour ne se trouuer assez puissans, endurerent & demeurèrent en ceste subiection & seruitude l'espace de cinquante ans. En ce temps le Roy Acamapixtli mourut, ayant augmenté sa Cité de Mexique de plusieurs edifices, ruës, conduicts d'eauës, & de grande abondance de munitions. Il regna en paix & repos quarante ans, ayant tousiours esté zelateur du bien & augmentation de sa Republique. Comme il estoit proche de sa fin, il fit vne chose memorable, qui fut qu'ayant des enfans legitimes,

HISTOIRE NATURELLE
aufquels il eust peu laisser la succession du Royaume, meantmoins ne le voulut pas faire, mais au contraire, il dit librement à la Republique, que comme ils l'auoient librement esleu, ainsi qu'ils esleussent celuy qui leur sembleroit estre le plus propre pour leur bon gouuernement, les admonestant qu'en ce faisant ils eussent esgard au bien de la Republique, & se monstrant fasché de ne les laisser libres du tribut & subiection, trespassa, leur ayant recommandé sa femme & ses enfans, & laissa tout son peuple desconforté pour sa mort.

*Du second Roy, & de ce qui aduint en
son regne.*

CHAP. X.

QU'ES obseques du Roy defunct acheuees, les Anciens, les principaux du Royaume, & quelque partie du peuple s'assemblerent pour eslire vn Roy, où le plus ancien proposa la necessité en laquelle ils estoient, & qu'il conuenoit eslire pour chef de leur Cité vne personne qui eust pitie des vieillards, des femmes veufues, & des orphelins, & qui fust pere de la Republique, pource qu'ils deuoient estre les plumes de ses aisselles, les sourcils de ses yeux, & la barbe de son visage: qu'il estoit necessaire qu'il fust valeureux, pource qu'ils auoient besoing de bien-toist se preualoir de leurs bras, selon que leur auoit prophesifié leur Dieu. Leur resolution en fin fut d'eslire pour Roy vn fils du predecesseur, vsans enuers luy d'vn aussi bon office, en luy donnant son fils pour

pour successeur, comme il fit enuers la Republique, se confiant en icelle. Ce ieune homme s'appelloit Vitzilouitli, qui signifie plume riche, ils luy mirent la couronné Royale & l'oignirent comme ils ont accoustumé de faire à tous leurs Rois, avec vne onction qu'ils appelloient diuine, d'autant que c'estoit la mesme onction, de laquelle ils oignoient leur idole. Incontinent vn Rhetoricien fit vne elegante harangue, l'exhortant d'auoir bon courage pour les tirer des travaux, seruitude & misere, esquelles ils viuoient, estās opprimez des Azcapuzalcos, & icelle acheuee tous luy firent l'hommage & la recognoissance. Ce Roy n'estoit point marié, & son Conseil fut d'opinion qu'il seroit bon de le marier avec la fille du Roy d'Azcapuzalco, afin de l'auoir pour amy, & d'obtenir par ceste alliance quelque diminution de la pesante charge des tributs qu'il leur imposoit, combien qu'ils eurent quelque craincte qu'il ne desdaignast de leur donner sa fille, à cause qu'ils estoient ses vassaux: toutesfois le Roy d'Azcapuzalco sy accorda, apres qu'ils luy eurent demandé fort humblement, & avec des paroles honnestes, lequel leur donna vne sienne fille appelée Ayanchigual, laquelle ils menerent avec grande feste & resiouyssance en Mexique, & firent la ceremonie & solemnité du mariage, qui estoit d'attacher & nouier vn coing du manteau de l'homme, avec vn autre du voile de la femme en signe de lien de mariage. Ceste Royne engendra vn fils, le nom duquel ils furent demāder à son ayeul, le Roy d'Azcapuzalco, & jettans les sorts comme ils auoient accoustumé, (pource qu'ils

obseruoient fort les Augures , principalement sur le nom de leurs enfans.) il voulut que son petit fils s'appellast Chimalpopoca, qui signifie roudelle qui iette fumee. La Royne sa fille voyant le contentement que le Roy d'Azcapuzalcø monstra de ce petit fils, print de là occasion de luy demander qu'il luy pleust de soulager les Mexiquains de la charge si pesante des tributs, puis qu'il auoit desia vn petit fils Mexiquain, ce que le Roy fit de bonne volonté, par le Conseil des siens, leur laissant au lieu du tribut qu'ils payoient vne subiection de luy porter chacun an vne couple de canards & des poissons, en recognoissance qu'ils estoient ses subjects, & qu'ils habitoient en sa terre. Par ce moyen les Mexiquains demeurerēt fort soulagez & contents, mais le contentement leur dura bien peu, pource que la Royne leur protectrice mourut peu de temps apres, & l'annee ensuiuante mourut aussi le Roy de Mexique, Vitzilouitli, laissant son fils Chimalpopoca, aagé de dix ans. Il regna treize ans, & mourut aagé de trente ans, ou peu plus. Il fut tenu pour vn bon Roy & diligent au seruice de ses dieux, desquels ils auoient opinion que les rois estoient les ressemblances, & que l'honneur que l'on faisoit à leur dieu, se faisoit au roy, qui estoit sa semblace. C'est pourquoy les rois ont esté si affectionnez au seruice de leurs dieux. Ce roy fut curieux de gagner les volontez de ses voisins, & de trafiquer avec eux, enquoy il augmenta sa cité, faisant que les siens s'exercassent en choses de guerre, parmy le lac, preparants & disposans les hōmes, pource qu'ils pretendoient obtenir, comme bien-tost l'on verra.

*Du troisiſme Roy Chimalpopoca, de ſacruelle mort,
& de l'occafion de la guerre que firent les
Mexiquains.*

C H A P. X I.

QEs Mexiquains pour ſucceſſeur du Roy mort, eſleurent ſon fils Chimalpopoca, par vn meur aduis & deliberation commune, encor qu'il ne fut qu'un enfant de dix ans, ayans opiniõ qu'il eſtoit toujours neceſſaire de conſeruer la grace du roy d'Azcapuzalco, en faiſant ſon petit fils roy. Par ainſi ils le mirent en ſon throſne, luy donnant des enſeignes de guerre avec vn arc, & des fleſches en vne main, & vne eſpee de rasoirs (dont ils ont accouſtumé d'uſer) en la droicte, ſignifiãns par cela, comme ils diſent, que par les armes ils pretendoient ſe mettre en liberré. Ceux de Mexique auoient grande diſette d'eauë, pour ce que celle du lac eſtoit bourbeuſe & fangeuſe, & par conſequent mauuaiſe à boire, pour à quoy remedier, ils firent que le roy enfant enuoyãt demander à ſon ayeul, le roy d'Azcapuzalco, l'eauë de la mōtagne de Chapultepec, qui eſt à vne lieuë de Mexique, comma il a eſté dit cy deſſus, ce qu'ils obtindrent facilement, & par leur diligence firent vn aqueduc, de faſcines, glayeul, & gaſon, par lequel ils firent venir l'eauë en leur cité. Mais d'autant que la cité eſtoit fondee ſur le lac, & que l'aqueduc le trauerſoit, il ſe rōpoit en beaucoup d'ẽdroits, & ne pouuoieût ſ'eſiouir de l'eauë, cōme ils deſiroieût & auoient de beſoing. Sur ceſte occaſiõ

soit qu'ils la recherchassent tout exprès, pour quereller les Tapanecas, ou fust qu'ils s'esmeussent sur peu d'occasion; en fin ils enuoyerent vne embassade au Roy d'Azcapuzalco, fort resoluë, disans qu'ils ne pouuoient s'accōmoder de l'eauë, dont il leur auoit fait grace, à cause que le canal s'estoit rompu en beaucoup d'endroits, partant luy demandoient qu'il les pourueust de bois, de chaux & de pierre, & qu'il leur enuoyast ses ouuriers, afin que par leur moyen ils fissent vn canal de pierre & de chaux qui ne se peust rompre. Ce message ne pleut gueres au Roy, & encor moins aux siens, leur semblant que c'estoit vn message outreuidé, & des propos fort insolens, pour des vassaux à l'endroit de leur Seigneur. Les principaux du Conseil doncques estans indignez de cela, disoient que c'estoit desia beaucoup de hardiesse, puis que ne se contentans de ce que l'on leur auoit permis de demeurer en terre d'autrui, & qu'on leur auoit donné de l'eauë, ils vouloient d'auantage que l'on les allast seruir. Quelle chose estoit cela, & dequoy presumoit vne nation fugitiue & enserree entre les bourbiers, qu'ils leur feroient bien entendre s'ils estoient propres pour estre ouuriers, & que leur orgueil s'abbaisseroit, en leur ostant la terre & la vie. Sur ces termes & colere ils sortirent, laissant le Roy, lequel ils auoient vn peu pour suspect, à cause du petit fils. Et eux separement consulterent de nouveau ce qu'ils deuoient faire, où ils delibererent de faire crier publiquement que nul Tapanecqua eust à traicter, ny faire commerce avec aucun Mexiquain, qu'ils n'allassent en leur Cité, & ne les

receuffent en la leur, sur peine de la vie. Par où l'on peut entendre que le Roy ne commandoit pas absolument sur ce peuple, & qu'il gouvernoit plus en façon de Consul ou de Duc, que de Roy, combien que depuis avec la puissance s'augmenta aussi le commandement des Rois, iusques à devenir Tyrans parfaicts, comme l'on verra aux derniers Rois. Car ç'a esté tousiours vne chose ordinaire entre les barbares, que telle qu'a esté la puissance, tel a esté le commandement, voire en nos histoires d'Espagne se trouue en quelques Rois anciens la façon de regner, dont ces Tapaneças vferent. Et les premiers Rois des Romains furent de mesme, sauf que Rome, des Rois déclina aux consuls & vn senat, iusques à ce que du depuis elle vint à la puissance des Empereurs. Mais ces barbares de Rois moderez declinerent à Tyrans. Et estant l'vn & l'autre gouvernement, le meilleur & plus seur, est le regne moderé. Or retournans à nostre histoire, le Roy d'Azcapuzalco voyant la deliberation des siens, qui estoit de tuer les Mexiquains, les pria que premiere-ment ils desrobassent son petit fils le ieune Roy, & apres qu'ils fissent aux Mexiquains ce qu'ils voudroient. Presque tous s'accorderent en cela pour donner du contentement au Roy, & pour la pitié qu'ils auoient de l'enfant, mais deux principaux y contredirent bien fort, affermans que c'estoit vn mauuais conseil, pource que Chimalpopoca, bien qu'il fust de son sang, estoit du costé de la mere, & que le costé du pere deuoit estre preferé. Parquoy ils conclurent que le premier qu'il conuenoit tuer, estoit Chimalpopoca.

Roy de Mexique, & protesterent d'ainſi le faire. Le Roy d'Azcapuzalco fut ſi faſché de ceſte reſiſtance qu'ils luy firent, & du conſeil & reſolution qu'ils prindrent, que de là à peu de temps, de douleur & de deſpit il tomba malade, dont il mourut. Par la mort duquel les Tapanecas ſacheuans de reſoudre, commirent vne grande trahiſon. Car vne nuit le ieune Roy de Mexique dormant ſans garde & ſans ſe douter de rien, ceux d'Azcapuzalco entrerent en ſon Palais, & le tuerent ſoudainement, ſ'en retournans ſans eſtre aperceus. Le matin venu que les nobles de Mexique furent ſaluer le Roy comme ils auoient accouſtumé, ils le trouuerent mort avec de cruelles bleſſeures, & lors ils ſ'eſcrierent, eſleuans vn pleur qui remplit toute la cité, & tous auenglez de colere ſe mirent incontinent en armes, pour venger la mort de leur Roy. Comme ils marchoyent deſia pleins de fureur & ſans ordre, leur fortit au deuant vn des principaux Cheualiers de leurs, taſchant de les appaiſer par vne ſage remonſtrance. *Où allez vous (dit-il) ô Mexiquains, reposez vos cœurs, regardez que les choſes qui ſont faites ſans conſideration, ne ſont pas bien conduittes, n'y n'ont point de bon ſucez. Reprimez voſtre douleur, conſiderans qu'encor que voſtre Roy ſoit mort, l'illuſtre ſang des Mexiquains n'eſt pas ſiny en luy. Nous auons des enfans des Rois deſſuncts, par la conduite deſquels ſuccedans au Royaume, vous ferez mieux ce que pretendez, ayans vn chef qui vous guide à voſtre entrepriſe. N'allez pas ainſi auenglez, deportez-vous, & eſliſez premiere-ment vn Roy, & ſeigneur qui vous guide, & encourage contre vos ennemis. Cependant diſſimulez diſcrette-*

ment, faisans les obseques de vostre Roy mort, dont vous voyez le corps present. Car par cy apres il se trouuera vne meilleure occasion d'en faire la vengeance. Par ce moyē les Mexiquains ne passerent point plus outre, & farresterent pour faire les obseques de leur Roy. Aquoy ils conuierent les seigneurs de Tescuco, & ceux de Culhuacan, & leur racontèrent l'acte si enorme & si cruel que les Tapanecas auoient cōmis, les inuitans à auoir pitié d'eux, & à s'indigner contre leurs ennemis: à quoy ils adioustèrent que c'estoit leur intention de mourir ou de venger vne si grande meschanceté, leur demandans qu'ils ne fauorisassent le party si iniuste de leurs contraires, & que de leur part ils ne les requeroient point qu'ils leur aydassent de leurs armes, & hommes, mais seulement qu'ils fussent attentifs à regarder ce qui se passeroit, & qu'ils desireroient pour leur entretien qu'ils ne leur bouchassent ny empeschassent le commerce, cōme auoient fait les Tapanecas. A ces raisons ceux de Tescuco, & Culhuacan, leur demonstrent beaucoup de bonne volonté, & qu'ils en estoient fort satisfaits, leur offrant leurs citez: & tout le commerce qu'ils en desireroient, afin qu'à leur volonté ils se pourueussent de prouisions & de munitions par terre, & par eauë. Apres cela ceux de Mexique les prierent qu'ils demeurassent avec eux, & assistassent à l'eslection du Roy qu'ils vouloient faire ce qu'ils accorderent aussi pour leur donner contentement.

Du quatriesme Roy nommé Ixcoalt, & de la guerre
contre les Tapanecas.

CHAP. XII.

Eux qui se deuoient trouuer en l'eslection, estans tous assemblez, se leua vn vieillard, tenu pour vn grand orateur, lequel selon que racontent les hiltiores, parla en ceste maniere : La lumiere de vos yeux vous manque ô Mexiquains, mais non pas celle du cœur, car posé le cas que vous auez perdu celuy qui estoit la lumiere & le guide de ceste Republique Mexiquaine, celle du cœur neantmoins vous est demeuree, pour considerer que s'ils ont tué vn homme, d'autres sont demeurez apres luy qui pourront suppleer fort aduantageusement la faulte que nous auons de luy. La noblesse de Mexique n'est pas finie pour cela, ny le sang Royal esteint. Tournez les yeux & regardez autour de vous, & vous verrez la Noblesse Mexiquaine mise en ordre, non point vn, deux, mais plusieurs & excellens princes, fils du Roy Acamapaxtli, nostre vray & legitime seigneur. Icy vous pourrez choisir à vostre volonté, disant ie veux cestuy-cy, & non cet autre. Que si vous auez perdu vn pere, icy vous trouuerez pere & mere. Faites estat, ô Mexiquains, que le Soleil s'est eclipcé & obscurcy sur la terre pour vn peu de temps, & qu'incontinent retournera la lumiere sur icelle. Si Mexique a esté obscurcie par la mort de vostre Roy, sorte bien tost le Soleil, eslisez vn autre Roy. Regardez biē à qui, & sur qui vous ietterez les yeux & enuers qui s'incline vostre cœur, car cestuy-là est celuy que vostre dieu Vitzilipuzli a élu. Et dilatant encor ce discours, cet orateur acheua au contentement d'vn chacun. En fin par la resolutiō

de ce cōseil, fut esleu Roy Iscoalt, qui signifie couleur de rasoirs, lequel estoit fils du premier roy Acamapixtli, qu'il auoit eu d'une sienne esclauue: & bien qu'il ne fut pas legitime, ils le choisirēt, pour ce qu'il estoit plus auantageux que les autres, en mœurs, valeur & magnanimité de courage. Tous montrèrent qu'ils en estoient fort contens, & sur tous ceux de Tescuco: pour autant que leur Roy estoit marié avec vne sœur d'Iscoalt. Apres que ce Roy fut couronné & mis en son siege Royal, se leua vn autre orateur qui traitta de l'obligatiō que le Roy auoit à sa Republique, & du courage qu'il deuoit montrer aux trauaux, disant en autre choses: *Regarde qu'aujour d'huynous sommes dependans de toy, par auanture laisseras-tu tomber la charge qui est sur tes espaulles, laisseras-tu perir le vicillard & la vieille, l'orphelin & la veufue? Ayes pitié des enfans qui vont crapinant parmi l'aire, lesquels periront, si nos ennemis nous surmontent. Or sus donc seigneur commence à desployer & estendre ton manteau, pour prendre sur tes espaulles tes enfans qui sont les pauures & commun populaire, lesquels font assurez de l'ombrage de ton manteau, & en la fraischeur de ta benignité.* Continuant sur ce sujet beaucoup d'autres paroles, lesquelles (comme en son lieu a este dit) ils apprenoient par cœur, pour l'exercice de leurs enfans, & apres les enseignoient comme vne leçon, à ceux qui commençoient d'apprendre ceste faculté d'orateurs: Cependant les Tapanecas estoient resolu de destruire la nation Mexiquaine, & pour cet effect, ils auoient dressé beaucoup d'appareils. Parquoy le nouveau Roy traitta de declarer la guerre, & venir aux mains, avec ceux qui les auoient tellemēt

offensez. Mais le commun peuple voyant que leurs contraires les surpassoient beaucoup en nombre d'hommes, & en machines de guerre, estans espouventez vindrent vers le Roy, & luy demanderent par importunité, qu'il n'entreprinst point vne guerre si dangereuse, qui feroit destruire leur pauvre cité & nation. Surquoy estans interrogez quel aduis il conuenoit prendre, respondirēt que le Roy d'Azcapuzalco estoit fort pitoyable, que ils luy demandassent paix, & s'offrissent le seruir en les tirant hors de ces glaieuls, & qu'il leur donnaſt des maisons & des terres parmy les siennes, afin que par ce moyen ils despendissent tous d'un seigneur. Et pour obtenir cecy ils portassent leur dieu en sa litiere, pour intercesseur. La clameur du peuple eut tel pouuoir, principalemēt y ayans quelques nobles, qui approuuoient leur opinion, que l'on fit incontinent appeller les prestres & ap- prester la litiere, & leur dieu, pour faire ce voyage. Comme cela s'apprestoit, & que tous consentoient à cet accord de paix, & de s'assujettir aux Tapanecas, vn ieune homme gaillard, & de bonne façon, s'esleua parmy le peuple, lequel avec vne fort bonne grace, parla ainsi: *Qu'est-ce cy, ô Mexiquains, estes vous fols, comment telle coüardise est-elle entree parmy nous? nous deuons nous aller rendre ainsi aux Azcapuzalcos?* Puis se tournant vers le Roy luy dit: *Comment seigneur, permetez vous telle chose parlez à ce peuple, & luy dites qu'il laisse rechercher vn moyen, pour nostre honneur, & pour nostre deffense & que nous ne nous mettions point si follement & honteusement entre les mains de nos ennemis.* Ce ieune hōme s'appelloit Tlacaellec, nep ueu du mef.

me Roy, & fut le plus valeureux capitaine, & du plus grand conseil que iamais les Mexiquains ont eu, comme cy apres l'on verra. Animé donc Iſcoalt, par ce que son nepueu luy auoit dict si prudemment, retint le peuple, en disant qu'ils luy laissassent premierement esprouuer vn autre meilleur moyen. Et puis se tournant vers la nobleſſe des siens, leur dit: *Vous estes icy tous qui estes mes parens, & le meilleur de Mexique, celuy qui aura le courage de porter vn message aux Tapanecas, qu'il se leue.* Eux se regardans les vns les autres, ne se remuoient point, & n'y eut aucun qui voulust s'offrir au cousteau. Alors ce ieune homme Tlacaellec se leuant s'offrit à y aller, disant que puis qu'il deuoit mourir, qu'il importoit peu, que ce fust au iourd'huy ou demain. Car pour quelle occasion se deuoit il tant conseruer? qu'il estoit tout prest, & qu'il luy commandast ce qu'il luy plairoit. Et iageoit que tous iugeassent cet acte pour vne temerité, neantmoins le Roy se resolut de l'enuoyer, afin qu'il cogneust la volonté & disposition du Roy d'Azcapuzalco, & de ses hommes, estimant qu'il estoit meilleur d'aduanturer la vie de son nepueu, que l'honneur de sa Republique. Tlacaellec estât appresté, print son chemin, & parueniu aux gardes qui auoient commandement de tuer quelconque Mexiquain qui vint vers eux, par artifice ou autrement, leur persuada qu'il le laissassent entrer vers le Roy, lequel s'esmerilla de le voir, & ouyt son ambassade, qui estoit de luy demander paix souz honnestes conditions, lequel respondit qu'il le communiqueroit avec les siens, & qu'il retournaſt l'autre iour pour la response: lors

Tlacaellec demanda seureté, mais il n'en peut ob-
 tenir d'autre, sinon qu'il vst de sa bonne deligē-
 ce. Auec cela il retourna en Mexique, donnant pa-
 role aux gardes de retourner. Le Roy de Mexique
 le remerciāt de son bon courage, le renuoya, pou-
 auoir la respōse, & luy commāda, que si elle estoit
 de guerre, qu'il donast au Roy d'Azcapuzalco cer-
 taines armes pour se deffendre, & luy oignist &
 amplumast la teste, comme ils faisoient aux hom-
 mes morts, luy disant que puis qu'il ne vouloit
 point la paix, qu'ils luy osteroyent la vie & au-
 siens. Et encor que le Roy d'Azcapuzalco eut de-
 siré la paix, pour estre de bōne condition, les sien-
 neantmoins l'esguillonnerent de sorte, que la res-
 pōse fut de guerre declaree. Ce qu'estant ouy par
 le messager, il fist tout ce que son Roy luy auoit
 commandé, declarant par ceste ceremonie, de don-
 ner armes, & oindre le Roy avec l'onction de
 morts, que de la part de son Roy il le deffoit. Par
 quoy ayant tout acheué, celuy de d'Azcapuzalco
 se laissant oindre, & emplumer, donna au messa-
 ger en payement de bonnes armes, & ce pendant
 l'aduifa de ne retourner point par la porte du pa-
 lais, pource que plusieurs l'attendoient là pour le
 mettre par pieces, mais qu'il sortist en secret par
 vne petite faulx-porte qui estoit ouuerte, en vne
 des cours de son palais. Ce ieune hōme le fit ain-
 si & tournoyant par des chemins cachez, vint à
 se mettre en sauueté, à la veuë des gardes, & de là le
 deffia, disant: *Tapanecas, & Azcapuzalcos, vous faites
 mal vostre office de garder, sçachez donc que vous deue-
 to mourir, & qu'il ne demeurera vn Tapaneca en vie.* C
 pendant les gardes se ietterent sur luy, & se porta

aleureusement en leur endroit, qu'il en tua quelques vns, & voyant qu'il y accouroit beaucoup de peuple, se retira gaillardement à sa cité, où il porta nouvelles que la guerre estoit declaree avec les Tapanecas, & qu'il auoit desfié leur Roy.

De la bataille que les Mexiquains donnerent aux Tapanecas, & de la grande victoire qu'ils obtindrent.

CHAP. XIII.

Le desfi entendu par le vulgaire de Mexique, ils vindrent vers le Roy, avec leur couïardise accoustumee, luy demander congé de sortir de sa cité, tenans pour certain leur perdition. Le Roy les consola & anima, leur promettant qu'il leur donneroit liberté, en surmontant leur ennemis, & qu'ils ne doutassent point d'estre vaincus. Le peuple repliqua: *Et si nous sommes vaincus, que serons nous? Si nous sommes vaincus* (respondit le Roy) *dés maintenant nous nous obligeons de nous mettre en vos mains, afin que vous nous mettiez à mort, & mangiez nos chairs en des plats, & que vous vous vangiez de nous autres. Il sera donc ainsi* (dirent ils) *si vous perdez la victoire, que si vous l'obtenez, dés maintenant nous nous offrons à estre vos tributaires, traouiller en vos maisons, faire vos semences, & porter vos armes & bagage quand vous irez à la guerre, pour tousiours, & à iamais nous & nos descendans.* Ces accords faicts entre le peuple & les nobles (lesquels ils accomplirent depuis de gré ou par force entierement, comme ils le promirent) le Roy nomma pour son capitaine general Tlacaellec, & tout le camp estant mis en or-

dre, & par escadrons, donna les charges de capitaines aux plus valeureux de ses parens & amis : puis leur fit vne belle harangue, par laquelle il les anima & leur accreut de beaucoup le courage, qu'ils auoient desia biẽ preparé, & ordõna qu'ils obeyissent tous au commandement du general, qu'il auoit estably. Lequel separa ses gens en deux, & commanda aux plus valeureux & hardis, qu'en sa compagnie ils assaillissent les premiers, & que toute le reste demeurast arresté avec le Roy Iscoalt, iusques à ce qu'ils veissent les premiers donner sur leur ennemis. Marchans donc en ordre, ils furent descouverts de ceux d'Azcapuzalco, lesquels incontinent sortirent furieusement de leur cité portans de grandes richesses d'or, d'argent, & d'autres mes de beaucoup de valeur, comme ceux qui auoient l'Empire de toute ceste contree. Iscoalt donna le signal de la bataille, avec vn petit tambour qu'il portoit sur ses espaules, & incontinent esleuerent vn grand cry, s'escrians, Mexique, Mexique, donnerent sur les Tapanecas: & bien que les Tapanecas fussent en bien plus grand nombre qu'eux sans comparaison, toutesfois il ne laisserent de les rompre, & les firent retirer en leur cité. Puis venans ceux qui estoient demeurez derriere, crièrent Tlacaellec, victoire, victoire, tout d'vn coup entrerent en la cité, où par le commandement du Roy, ne pardonnerent à homme, ny vieillards, femme, ny enfans. Car ils les mirent tous au tranchant de l'espee, pillerent & saccagerent la cité qui estoit tres riche. Et non contens de cela, ils sortirent à la poursuite de ceux qui s'en estoient fuyz & retirez en l'aspreté des Sierres ou monts.

gnes qui estoient proches de là, frapans sur iceux, dont ils firent vne cruelle boucherie. Les Tapaneas d'une montagne où ils s'estoient retirez, jetterent les armes, & demanderent les vies, s'offrans à servir les Mexiquains, leur dōner des terres & des jardins, de la pierre, de la chaux & du mefrain, & de les tenir tousiours pour leur seigneurs. A ceste occasion Tlacaellec fit retirer ses gens, & cesser la bataille, leur donnant les vies souz les conditions dessusdites, lesquelles ils iurerent solemnellemēt. Puis apres ils retournerent à Azcapuzalco, & avec leurs despoüilles fort riches & victorieuses à la cité de Mexique. Le iour ensuyuant, le Roy fit assembler les principaux, & le peuple, ausquels il remit en auant l'accord qu'auoit fait le commun, leur demanda s'ils estoient contens d'y persister, le commun dit qu'ils l'auoiēt promis, & que les nobles l'auoient bien meritē, parquoy ils estoient contents de les servir perpetuellement: dequoy ils firent vn serment qu'ils ont depuis gardē sans contreuenir. Cela faict, Iscoalt retourna à Azcapuzalco, & par le conseil des siens departit tous les terres des vaincus, & leurs biens entre les vainqueurs: la principale partie tomba au Roy, puis à Tlacaellec, & apres au reste des nobles, selō qu'ils s'estoient signalez en la guerre. Ils donnerēt mesme des terres à quelques plebeiens, pour s'en porter vaillamment, aux autres distribuerent au pillage, & en firent peu d'estat, comme de gens vuides. Ils destinerent mesme des terres en commun pour les quartiers de Mexique, & à chacun ses maisons, afin qu'avec icelles ils aidassēt au service & sacrifices de leurs dieux. Ce fut l'ordre qu'ils

garderent tousiours de là en auant, au departement des terres & despoüilles de ceux qu'ils auoient vaincus & assujectis. Par ce moyen ceux d'Azcapuzalco demeurèrent si pauvres, qu'il ne leur restoit aucunes terres pour labourer, & le pire fut que l'on leur osta leur Roy, & le pouuoir d'en eslire d'autres que celuy de Mexique.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre la cité de Cuyoacan.

CHAP. XIII.

QOMBIEN que la principale cité de Tapanelcoas fust celle de Azcapuzalco, toutefois ils en auoient d'autres qui auoient leurs seigneurs particuliers, comme Tacuba, & Cuyoacan. Ceux là ayans veu l'eschec passé, eussent bien voulu que ceux d'Azcapuzalco eussent renouuéllé la guerre contre les Mexiquains, & voyans qu'ils ne s'y prepaioient point, comme vne nation du tout rompuë & defaite, ceux de Cuyoacan delibererent de faire à part soy la guerre, pour laquelle ils s'efforcèrent d'inciter les autres nations circonuoisines lesquelles ne voulurét point se mouuoir, ny que reller les Mexiquains. Ce pendant croissant l'ayne & enuie de leur prospérité, ceux de Cuyoacan commencerent à mal traicter les femmes, qui alloient à leurs marchez, se moquans d'elles, & en faisant autant aux hommes sur lesquels ils auoient la domination. Pour laquelle occasion le Roy de Mexique defendit qu'aucun des siens n'allast en Cuyoacan, & qu'ils ne receussent en Mexique aucuns d'eux. Ce qui donna occasion à ceux de Cuyoacan.

yoacon de se résoudre du tout à la guerre. Mais
premierement ils les voulurent prouquer par
quelque honteuse moquerie, qui fut de les con-
uier en vne de leurs festes solempnelles, où apres
leur auoir fait vn beau banquet, & les auoir fe-
stoyez avec vne grande dance à leur mode, ils leur
enuoyerent pour le dessert des habits de femmes,
& les contraignirēt de les vestir, & retourner ainsi
vestus en femmes en leur cité, leur reprochans
qu'ils n'estoiēt que des cotiards, & des effeminez,
de n'auoir osé prendre les armes, y ayans esté assez
prouquez. Ceux de Mexique disent, qu'en recō-
pense ils leur firent vne autre lourde moquerie, en
leur mettant aux portes de leur cité de Cuyoacan,
certaines choses qui fumoient, par le nom des-
quelles plusieurs femmes auorterent, & plusieurs
tomberent malades. En fin le tout vint iusques au
point de guerre declaree, de sorte qu'ils se don-
nerent vne bataille, où ils employerent toute leur
ouïsâce de part & d'autre, & en icelle Tlecaellec,
par sa magnanimité & ruse de guerre, obtint la vi-
ctoïre. Car ayant laissé le Roy Iscoalt combatant
avec ceux de Cuyoacan, s'alla mettre en embusca-
de avec quelque peu de vaillās soldats, & en tour-
noiant leur vint donner en quenē, où chargeant
sur eux, il les fit retirer en leur cité. Mais voyant
qu'ils pretendoient se retirer au temple, qui estoit
bien fort, se ietta sur eux accompagné de trois va-
illēux soldats, & leur gaigna le deuāt, se saisissant
du temple où il mit le feu, & les força de s'enfuir
parmy les champs, où faisant grand eschec sur les
vaincus, les suiuirent deux lieues dans le pays, ius-
ques à vne colline, où les vaincus iettās les armes,

& croisans les bras se rendirent aux Mexiquains, & avec beaucoup de larmes, leur demanderēt pardon de l'outréuidance qu'ils auoient eüe en les traictant comme femmes, & soffroiēt à estre leurs esclaves, si bien qu'en fin les Mexiquains leur donnerent. De ceste victoire les Mexiquains remporterent de tres-riches despoilles d'habits, d'armes, de l'or, de l'argent, des ioyaux & des plumaches riches, avec vn grand nombre de captifs. En ceste bataille il y eut trois des principaux de Culhuacan qui vindrent ayder aux Mexiquains, pour gagner hōneur, lesquels furent remarquables sur tous. Et du depuis estans recogneuz par Tlacaellec, & ayans fait preuue de leur fidelité, leur donna les deuises Mexiquaines, & les eut tousiours à son costé où ils combattirent en tous lieux valeureusement. L'on recogneut bien que toute la victoire debuoit estre attribuee au general & à ces trois. Car entre tant de captifs qu'il y auoit, il y en auoit les deux tiers qui futēt gaignez par ces quatre, ce qui se prouua facilement par la ruse dont ils vicerent: car en prenant vn captif, incontinent ils luy coupoient vn peu de cheueux, & les bailloient aux autres. Ainsi il se trouua que ceux qui auoient les cheueux coupez reuenoient à ce nombre, d'où ils aquirent vne grande reputation & renommee de valeureux. Ils furent honorez comme vainqueurs, en leur donnant de bonnes portions de despoilles, & des terres, ainsi que les Mexiquains ont de tout temps accoustumé de faire, qui donnoit occasion à ceux qui combattoient, de se faire renōmer, & gaigner de la reputation aux armes.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre les Suchimilcos.

CHAP. XV.

L
 A nation des Tapanecas estant subiuguee, les Mexiquains eurent occasion d'en faire autāt aux Suchimilcos, lesquels comme il a esté dit, furent les premiers de ces sept cauernes ou lignages qui peuplerent cette terre. Les Mexiquains toutes fois ne rechercherent pas l'occasion, combien qu'ils pouuoient presumer comme vainqueurs de passer plus outre, mais les Suchimilcos les esmeurent, pour leur malheur, comme il arriue aux hommes de peu de sçauoir, & qui regardent de trop pres, lesquels pour ne preuoir le dommage qu'ils imaginoient, tomberent en iceluy. Les Suchimilcos furent d'opiniō que pour les victoires passees, les Mexiquains entreprēdoient de les assujettir, & delibererēt entr'eux cest affaire. Il y en eut quelques-vns qui dirent qu'il eust esté bon dés lors de les recognoistre pour superieurs, & d'approuuer leur bon heur, neātmoins le cōtraire fut resolu, & s'aduancerent pour leur dōner bataille. Ce qu'entendu par Iscoalt Roy de Mexique, il enuoya cōtre eux son general Tlacaellec, avec son armee, & vindrent à donner bataille au mesme champ, qui separoient leurs limites, lesquelles deux armees estoient assez esgales en hommes & en armes, mais elles furent bien diuerses en l'ordre & maniere de combattre. Pource que les Suchimilcos chargerent tous ensemble en vn mōceau sans

ordre, & Tlacaellec diuifa les fiens par escadrons avec vn bel ordre: par ainfi ils rompirent incontinent leurs contraires, les faisans retirer en leur cité, en laquelle ils entrèrent alors, & les fuuirēt iufques à les enfermer au temple, où ils mirent le feu, & les firent fuir aux montagnes, & en fin les reduifirent à ce poinct, qu'ils se rendirent les bras croifez. Le capitaine Tlacaellec retournant en grand triomphe, les prestres allerent au deuant le receuoir avec leur musique de fleutes, en encensant deuant luy, les capitaines principaux faisans d'autres ceremonies, & mōstres d'allegresse, qu'ils auoient accoustumé de faire, & le Roy avec eux, s'en allerent tous au temple, rendre graces à leur faux dieu. Car le diable a tousiours esté fort desireux de cela, & de s'attribuer l'honneur de ce qu'il n'a point meritē, attendu que c'est le vray Dieu, qui donne la victoire, & qui fait regner ceux qu'il luy plaist, & non pas luy. Le iour enuiuant le Roy Iscoalt fut en la cité de Suchimilco, & là se fist iurer Roy des Suchimilcos, & pour les cōsoler, leur promit faire du bien, en signe de quoy il leur commanda qu'ils fissent vne grande chaussee, qui trauesast de Mexique à Suchimilco, qui sont quatre lieuës, afin qu'il y eut plus de commerce & communication entr'eux. Ce que firent les Suchimilcos, & en peu de temps le gouuernement des Mexiquains leur sembla si bon, qu'ils s'estimerent heureux d'auoir chāgé de Roy & de Republique, & quelques circonuoisins poussez d'enuie, ou de crainte à la perditiō, ne furent pas faitz sages du malheur de ces autres, comme ils deuoient. Cuitlauaca estoit vne cité dans le lac, laquelle (encor

que le nom & habitatiō soit changee) dure encor. Ils estoiet fort adroits à nauiger par le lac, & pourtant il leur sembla qu'ils pourroiet endommager beaucoup les Mexiquains par eauë. Ce que le Roy ayant entendu, il eust voulu y enuoyer incontinet son armee pour combatre contr'eux: mais Tlaca-
 ellec estimant peu ceste guerre, & reputant chose honteuse de mener vne armee contre ceux-là, il s'offrit de les vaincre avec les enfãs seuls, & le mit à effect. Il s'en alla au tēple, & tira du conuent ceux d'entre les enfãs, qu'il trouua propres à cet affaire, aagez depuis dix ans iusques à dix-huict, lesquels scauoient guider & mener des bateaux ou canoës, & leur enseigna certaines ruses. L'ordre qu'ils tindrent à ceste guerre fut qu'il s'en alla en Cuitlauaca avec ses enfãs, où par ses ruses il pressa ses ennemis en telle façon qu'il les fit fuyr, & cōme il les poursuiuoit, le seigneur de Cuitlauaca luy vint au deuant, & se rendit, luy, la cité, & son peuple: par ce moyē cessa la poursuite. Les enfãs retournerēt avec beaucoup de despoüilles & plusieurs captifs pour leurs sacrifices, qui furent receuz solennellement avec vne grande procession, musique & parfums, & allerent adorer leurs dieux en prenant de la terre qu'ils mangeoient, & se tirant du sang du deuant des iambes avec les lancettes des prestres, & faisans d'autres superstitions qu'ils auoient accoustumé de faire en telles solemnitez. Les enfãs furent fort honorez & encouragez, & le Roy les ambrassa & baisa, & ses parens & alliez les accompagnerēt. Le bruit de ceste victoire courut par tout le pays, comme Tlacaellec auoit sub-
 uugué la cité de Cuitaluaca, avec des enfãs, dōt la

nouvelle & consideratiō des choses passees ouurir les yeux à ceux de Tezcuco , nation principale & fort accorte , pour leur façon de viure. Tellement que le Roy de Tezcuco fut le premier qui fut d'opinion qu'ils se deuoient assujectir au Roy de Mexique, & l'y conuier avec sa cité. Parquoy de l'aduis de son conseil, ils enuoyerēt des ambassadeurs bons orateurs avec des presens honorables pour s'offrir aux Mexiquains comme sujets, leur demandans paix & amitié: cela fut accepté gratuitement, combien que par le conseil de Tlacaellec, pour effectuer cela, il fit vne ceremonie que ceux de Tezcuco sortiroiēt en armes avec ceux de Meque, & qu'ils se combatroient & rendroient incōtinēt, qui fut vn acte & ceremonie de guerre, sans qu'il y eust aucun sang respādu d'vne part ny d'autre. Parquoy le Roy de Mexique demeura souverain seigneur de Tezcuco, & ne leur osta point leur roy, mais le fit de son conseil priuē, tellemēt qu'ils se sont tousiours conseruez de ceste façon iusques au temps de Metecuma second, durant le regne duquelles Espagnols y entrerent. Ayans assujecty la terre & la cité de Tezcuco, Mexique demeura dame de toute la terre & des villes qui sont à l'entour du lac où elle est fondee. Iscoalt ayant donc iouy de ceste prosperité, & regné douze ans, mourut laissant le Royaume que l'on luy auoit donné, bien augmenté par la valeur & conseil de son nepueu Tlacaellec (comme a esté raconté) qui fut d'aduis & trouua meilleur que l'on esleut vn autre Roy que luy, comme nous dirons cy apres.

*Du cinquiesme Roy de Mexique appellé Mote-
çuma premier de ce nom.*

CHAP. XVI.

D'AVTANT que l'eslection du nouveau Roy appartenoit aux quatre eslelecteurs principaux (comme il a esté dit) & avec eux au Roy de Tetzucuo & au Roy de Tacuba, par special priuilege, Tlacaëllec assembla ces six personnages, comme celuy qui auoit la souueraine autorité, auxquels ayans proposé l'affaire, fut esleu Moteçuma premier de ce nom, nepueu du mesme Tlacaëllec. Son eslection fut fort agreable à tous, à l'occasion dequoy ils firent des festes tres-solemnelles & plus magnifiques que les precedentes. Incontinent qu'ils l'eurent esleu, ils le menerent avec grande compagnie au temple, ou deuant le foyer diuin qu'ils appelloient, (où il y auoit tousiours du feu iour & nuit) le mirent en vne thronne royal, le reuestant d'ornemens royaux. Et estant là, le Roy se tira du sang des oreilles & des jambes, avec des ongles ou griffes de tigres, qui estoit le sacrifice, auquel le diable se plaisoit d'estre honoré. Les prestres, les anciens & les capitaines luy firent leur harangue, le congratulans tous de son eslection. Ils auoient accoustumé en telles eslections de faire de grands banquets & des dances, où ils consommoient beaucoup de luminaires. Du temps de ce Roy fut introduite la coustume qu'ils auoient que le Roy deuoit aller en personne faire la guerre à quelque prouince, d'où il amenast des captifs pour solemniser

f iiii

la feste de son couronnement, & pour les solénels sacrifices de ce iour là. Pour ceste cause le Roy Môteçuma alla en la prouince de Chalco, les habitans de laquelle s'estoient déclarez ses ennemis, où ayant combatu valeureusement, il amena vn grand nombre de captifs, desquels il offrit & celebra vn notable sacrifice le iour de son couronnement, combien que pour lors il ne subiugua pas toute la prouince de Chalco, d'autant que c'estoit vne nation fort belliqueuse. Plusieurs venoient à ce couronnement de diuerses prouinces, tant proches qu'esloignées pour voir ceste feste, en laquelle tous ceux qui y venoient estoient abondamment & magnifiquement nourris & reuectus, principalement les pauures, ausquels l'on donnoit des habits neufs. Pour ceste cause l'on apportoit ce iour là en la cité les tributs du Roy avec vn bel ordre & appareil, qui consistoit en des estoffes à faire des habits de toutes sortes, du Cacao, de l'or, de l'argent, de riches plumaches, de grands fardeaux de cotton, de laci des concombres, de plusieurs sortes de legumes, de plusieurs sortes de poissons de mer, & de riuere, d'vne quantité de fruiçts, & de la venaison sans nombre, sans faire compte d'vn nombre infiny de presents, que les autres Rois & seigneurs enuoioiët au nouveau Roy. Tout ce tribut marchoit de rang selon les prouinces, & au deuant les maistres d'hostel, & les receueurs avec diuerses marques & enseignes d'vn fort bel ordre, tellement que c'estoit vne des plus belles choses de la feste, que de voir l'entree des tributs. Le Roy estant couronné, il s'employa à conquerir plusieurs prouinces, &

d'autant qu'il estoit vaillant & vertueux, il alla tousiours augmentant de plus en plus, & se seruoit en toutes ses affaires du conseil & de l'industrie de son general Tlacaellec, lequel il aima & estima tousiours beaucoup, comme il en auoit aussi bien occasion. La guerre où il s'occupa le plus, & qui luy fut plus difficile fut celle de la prouinee de Chalco, en laquelle luy aduint de grâdes choses, dont il y en a vne entre autres fort remarquable, qui fut que les Chalchas ayãs prins en guerre vn frere de Motecuma, ils s'aduiferent de le créer & eslire pour leur Roy, parquoy ils luy firent demander fort courtoisement s'il vouloit accepter ceste charge. Il leur respōdit apres qu'ils l'en eurent fort importuné, & qu'ils y persistoient tousiours, que si à bon escient ils le vouloient eslire pour Roy, qu'ils plantassent en la place vn arbre ou pieu fort haut, auquel ils fissent accommoder & dresser comme vn petit theatre au coupeau où l'on peust monter. Les Chalchas pensans que ce fust quelque ceremonie pour se faire dauantage valoir, le mirent incontinent à effect, & luy assemblant tous ses Mexiquains autour du pieu, monta au coupeau, avec vn chapeau de fleurs en sa main: & de là il parla aux siens en ceste façon. *O valeureux Mexiquains, ceux-cy me veulent eslire pour leur Roy, mais les Dieux ne veulent pas permettre que pour estre Roy ie commette aucune trahison contre mon pays, au contraire, ie veux que vous appreniez de moy, qu'il conuient plustost endurer la mort, que d'aider à ses ennemis.* Disant cela, se ietta du haut en bas, se brisant en mille pieces, duquel spectacle les Chalchas eurent telle horreur & despit, qu'in-

continent ils se ietterēt sur les Mexiquains, qu'ils mirent tous à mort à coups de lances, comme hommes qu'ils estimerent trop haurains, superbes & inexorables, disans qu'ils auoient les cœurs endiablez. Il aduint que la nuit ensuiuant ils ouyrent deux chathuants qui cryoient de tristes cris: ce qu'ils interpreterent pour signe malheureux, & pour vn presage de leur prochaine destruction, comme il aduint: car le Roy Moteçuma alla en personne contr'eux avec toute sa puissance, où il les vainquit, & ruina tout leur Royaume: & passant outre la Sierre Menade, il alla tousiours conquestant iusques à la mer du Nort. Puis retournant vers celles du Sud il gagna & assujecit plusieurs prouinces, tellement qu'il se fit tres-puissant Roy, le tout avec l'aide & conseil de Tlaca-ellec, qui a presque conquis tout l'Empire Mexiquain. Toutesfois il fut d'opinion (ce qui fut accompli) que l'on ne conquestast point la prouince de Tlascalla, afin que les Mexiquains eussent vne frontiere d'ennemis où ils exerçassent & tinsent tousiours en allarme la ieunesse Mexiquaine, & afin mesme qu'ils eussent quantité de captifs pour faire les sacrifices à leurs idoles, lesquels comme il a esté dit, ils consommoient vn grand nombre d'hommes qui deuoient estre prins en guerre, & par force. L'honneur se doit attribuer à ce Moteçuma, ou pour mieux dire à ce Tlaca-ellec son general, du bel ordre & police qui estoit en ce Royaume Mexiquain, comme aussi des conseils & belles entreprises qui sy sont executees, mesmes du grand nombre des Iuges & magistrats qui y estoient autant bien ordonnez qu'en aucune

Republique, voire qui fust des plus florissantes de l'Europe. Ce mesme Roy augmenta beaucoup la maison Royale, & luy donna beaucoup d'autorité, ordonnant plusieurs & diuers officiers, desquels il se seruoit avec vn grand appareil & ceremonie. Il ne fut pas moins remarquable, touchant la deuotion & seruite de ses idoles, d'autant qu'il accreut le nombre des ministres, leur instituant de nouvelles ceremonies, ausquelles il portoit vn grand respect Il edifia ce grand temple dedié à leur dieu Vitzilipuztli, duquel il a esté fait mention en l'autre liure. Il sacrifia en la dedication de ce temple vn grand nombre d'hommes qu'il auoit prins en diuerses victoires. Finalement iouyssant de son Empire en grande prosperité il tomba malade & mourut, ayant regné vingt huit ans, bien autre que ne fut son successeur Ticoçic, qui ne luy ressembla ny en valeur ny en bon-heur.

*Comme Tlacaellec refusa d'estre Roy, & de l'election
& gestes de Ticoçic.*

CHAP. XVII.

Es quatre deputez s'assemblerent en conseil avec les seigneurs de Tezcuco & de Tacuba, où presidoit Tlaellec, & procederēt à l'electio d'vn Roy, en laquelle Tlacaellec fut esleu par toutes les voix, cōme meritāt mieux ceste charge que nul autre. Il la refusa pourtāt, leur persuadāt par raisons pertinentes, qu'ils en deuoiet eslire vn

autre, pource qu'il disoit qu'il estoit meilleur & plus expedient qu'un autre fust Roy, & que luy fust son executeur & coadiuteur, comme il auoit esté iusques alors, que non pas de le charger de tout, puisque sans estre Roy, il ne se tenoit pas moins obligé de trauailler pour sa Republique, que sil l'estoit. C'est vne chose fort rare de refuser la principauté & le commandement, & de vouloir bien porter la peine & le soucy, sans en auoir l'honneur & la puissance. Et y en a bien peu qui veulent quitter à un autre la puissance & l'autorité qu'ils peuvent seulement retenir en leur main, encor que ce fust chose profitable à la Republique. Ce barbare surpassa en cela les plus sages d'entre les Grecs & les Romains, & est vne leçon qu'on peut faire à Alexandre & à Iules Cesar, desquels l'un estoit peu de chose de commander à tout un monde, & fit cruellement perdre la vie à ses plus chers & plus fideles seruiteurs, pour quelques legers soupçons, qu'ils vouloient regner: & l'autre se declara ennemy de sa patrie, disant, que sil estoit permis à l'homme de faire quelque chose contre le droit & la raison, ce deuoit estre pour regner: telle est la soif & le desir que les hommes ont de commander. Bien que cest acte de Tlacaellec pouuoit aussi proceder d'une trop grande confiance de soy, luy semblant que sans estre Roy il l'estoit assez, veu qu'il commandoit presque aux Rois, & eux luy permettoient porter certaines enseignes, come un tiare, qu'il leur appartenoit de porter seulement. Neantmoins cet acte merite beaucoup de loüange, & d'estre bien consideré en ce qu'il auoit opinion

de pouuoir dauantage aider à sa Republique, estant subiect qu'estant souuerain Seigneur. Et tout ainsi qu'en vne comedie, celuy-là merite plus de gloire, qui represente le personnage qui importe le plus, encor qu'il soit d'un pasteur ou d'un payfan, & laisse celuy du Roy & du Capitaine à celuy qui le sçait faire. Ainsi en bonne Philosophie, les hommes doiuent auoir esgard sur tout au bien public, & s'appliquer en l'office & estat qu'ils entendent le mieux. Mais ceste philosophie est la plus esloignee de ce qui se pratique auourd'huy. Cependant venons à nostre discours, & disons qu'en recompense de sa modestie, & pour le respect que luy portoient les eslecteurs Mexiquains, ils demanderent à Tlacaellec, que puis qu'il ne vouloit regner, qu'il dist celuy qui luy sembloit propre, & il donna sa voix à un fils du Roy defunct, qui pour lors estoit encor fort ieune, appellé Ticoçic, surquoy ils repliquerent que ses espaules estoient bien foibles pour vn si grand fardeau. Tlacaellec respondit que les siennes estoient-là pour luy aider à porter la charge, comme il auoit fait aux defuncts. Au moyen dequoy ils prindrent leur resolution, & fut esleu Ticoçic, auquel furent faites toutes les ceremonies accoustumees. Ils luy percerent la narine, & pour ornement ils y mirent vne esmerande, qui est la cause pourquoy aux liures Mexiquains ce Roy est denoté par la narine percee. Il fut fort different de son pere & predecesseur, ayāt esté remarqué pour homme couiard & peu belliqueux. Il alla faire la guerre pour son Couronnement en vne prouince qui se estoit rebellee, où il

perdit beaucoup plus des siens, qu'il ne print de captifs. Neantmoins il retourna, disant qu'il amenoit le nombre des captifs qu'il estoit requis pour les sacrifices de leur couronnement, & ainsi il fut couronné avec vne grande solemnité. Mais les Mexiquains, mal contents d'auoir vn Roy si peu guerrier, traitterent de luy auancer la mort par poison. Pour ceste occasion il ne dura point au Royaume plus de quatre ans, d'où l'on voit bien que les enfans ne suiuent pas tousiours le sang & la valeur de leurs peres, & que tant plus grande a esté la gloire des predecesseurs, plus abominable est la lascheté & pusillanimité de ceux qui leur succedent au commandement, & non pas au merite. Mais ceste perte fut bien restauree, par vn frere du defunct, qui estoit aussi fils du grãd Moteçuma, appellé Axayaca, & lequel fut esleu par l'opinion de Tlacaellec, où il rencōtra mieux qu'au precedent.

*De la mort de Tlacaellec, & des actes d'Axayaca,
7. Roy des Mexiquains.*

CHAP. XVIII.

EN ce temps Tlacaellec estoit desia fort vieil, & à cause de sa vieillesse, l'on le portoit en vne chaire, sur les espauls, pour se trouuer au conseil & aux affaires qui se presentoient. En fin il tomba malade, où le nouveau Roy, qui n'estoit pas encor couronné, le visitoit souuent, & res-pandoit beaucoup de larmes, d'autant qu'il luy sembloit qu'il perdoit en luy son pere, & le pere de la patrie. Tlacaellec luy recommanda affe-

Etueusement ses enfans, principalement l'aisné, qui s'estoit montré valeureux aux guerres passées, le Roy luy promit de l'auoir pour recommandé, & pour consoler dauantage le vieillard, il luy donna en sa presence la charge & les enseignes de son Capitaine general, avec toutes les preeminences de son pere, dequoy le vieillard demeura tellement content, que sur ce contentement il acheua ses iours. Que fils ne fussent passez de ceste vie en l'autre, ils eussent peu se tenir bienheureux, attendu que d'une si petite, & si pauvre Cité, en laquelle il nasquit, il fit & establit par sa valeur & magnanimité vn si grand, si riche, & si puissant Royaume. Les Mexiquains luy firent des obseques, comme au fondateur de cet Empire, plus somptueuses, & plus magnifiques qu'ils n'auoient fait à aucun des Roys predecesseurs, & incontinent apres Axayaca, pour appaiser le dueil, que tout le peuple Mexiquain portoit de la mort de son capitaine, delibera de faire le voyage, comme il estoit de besoin pour son couronnement. C'est pourquoy il mena son armee avec grande diligence en la prouince de Tequantepec distante de Mexique de deux cents lieuës, & là il donna la bataille à vn puissant exercice & nombre infiny d'hommes, qui estoient assemblez, tant de ceste prouince comme des circonuoisines, pour s'opposer aux Mexiquains. Le premier de son camp qui s'aduança, pour se mesler au cōbat, fut le mesme Roy desfiât ses ennemis, desquels il faignit fuyr, lors qu'ils le chargerent, iusques à les attirer en vne embusche, où il y auoit plusieurs soldats cachez souz de la

paille, lesquels sortirent à l'impourueu, & ceux qui alloient fuyants tournerent teste, tellement qu'ils arresterent au milieu d'eux ceux de Tequantepoc, & les chargerent fort viuement, en faisant d'eux vne cruelle boucherie. Et poursuyuans leur victoire, ils raserent leur Cité & leur Temple, chastierent rigoureusement tous les circonuoi-
 fins, puis ils tirerent outre, & sans s'arrester aucunement, allerent conquestans iusques à Guatulco, qui est vn port auourd'huy fort cogneu en la mer du Sud. Axayaca retourna de ce voyage à Mexique avec de grandes despoüilles & richesses, où il fut honorablement couronné avec de somptueux & magnifiques appareils de sacrifices, de tributs, & autres choses, où plusieurs vindrent voir son couronnement. Les Roys de Mexique receuoient la couronne de la main des Roys de Tezcuco, qui auoient ceste preeminence. Il fit beaucoup d'autres entreprin-
 ses, où il obtint de grandes victoires, estant tousiours le premier, qui conduisoit son armee, & assailloit ses ennemis, d'où il acquit le nom de tres-valeureux Capitaine: & non content de subiuguer les estrangers, il reprima & mit le frein aux siens, qui festoient rebellez, ce que iamais aucun de ses predecesseurs n'auoit peu, ny osé faire. Nous auons desia dit cy deuant comme quelques seditieux festoient separez de la Republique Mexiquaine, qui fonderent vne Cité proche de Mexique, laquelle ils appellerent Tlatelulco, & fut à l'endroit où est auourd'huy S. Iacques. Ceux-là festans reuoltz tindrent vn party à part, & s'accrurent & multiplierent beaucoup, ne voulans iamais recognoi-
 stre les

estre les Seigneurs de Mexique, ny leur prestter obeysance. Le Roy Axayaca les enuoya donc requerir qu'ils ne fussent diuisez, mais que puis qu'ils estoiet d'un mesme sang & vn peuple, qu'ils se ioignissent & reconneussent le Roy de Mexique. Surquoy le Seigneur de Tlatelulco fit vne responce pleine de grand mespris & orgueil, defiant le Roy de Mexique à combattre en duel, & incontinent assembla ses hommes, commandant à vne partie d'iceux qu'ils allassent se cacher dans les herbiers du lac, afin d'estre mieux couuerts. Oū pour se moquer d'auantage des Mexiquains, il leur cōmanda prendre des figures de corbeaux, d'oyes, & d'autres animaux, cōme des grenouilles, & autres semblables, pensans par ce moyen surprendre les Mexiquains, lors qu'ils passeroiet par les chemins & chaussees du lac. Ayant entendu le defi & la ruze de son contraire, il partit son armee, donnant vne partie à son general fils de Tlacaellec, & luy cōmanda de rompre & de charger sur ceste embuscade du lac, luy d'autre costé, avec le reste de ses gens par vn chemin qui n'estoit point hanté, s'alla camper deuant Tlatelulco. Incontinent il fit appeller celuy qui l'auoit desfié, afin qu'il accomplist sa parole, & comme les deux Seigneurs de Mexique & de Tlatelulco, s'aduancerent, ils commanderent chacun aux siens, qu'ils ne se remuassent iusques apres auoir veu lequel des deux seroit le vainqueur, ce qui fut fait, & tout aussi-tost ces deux Seigneurs vindrent l'un contre l'autre valeureusement, où ayās longuement combattu, en fin celuy de Tlatelulco fut contraint tourner les espauls, d'autant

que celuy de Mexique le chargeoit plus furieusement qu'il ne pouuoit supporter. Ceux de Tlatelulco voyans fuir leur Capitaine, perdirent courage, & tournerent aussi le dos : mais les Mexiquains les suyuant de près les chargerent furieusement. Neantmoins le Seigneur de Tlatelulco n'eschappa pas des mains d'Axayaca. Car se pensant sauuer, il se retira au haut du temple où Axayaca le suiuit de près, qui l'atteinrit & le faist d'une grande force, puis le jeta du haut du Temple en bas, & fit mettre le feu puis apres au temple, & à la cité. Cependant que cela se passoit à Tlatelulco, le general Mexiquain estoit fort eschauffé à la vengeance de ceux qui l'auoient pretendu defaire par ruzé, & par tromperie, & apres les auoir forcez par armes de se rendre, & de luy demander misericorde, le general leur dist qu'il ne leur pardonneroit point, que premierement ils n'eussent fait les offices des figures qu'ils representoient, parquoy il vouloit qu'ils criaient comme les grenouilles, & les corbeaux, & chacun selon les figures qu'ils auoient prinse, d'autant qu'ils n'auoient point de composition qu'en ce faisant. Ce qu'il fist pour les affronter & moquer de leur ruzé. La crainte & necessité enseigne toutes choses, tellement qu'ils chanterent & crièrent avec toutes les differences de voix que l'on leur commanda, pour auoir leurs vies sauues, combien qu'ils fussent fort despitez du passetemps que leurs ennemis prenoient d'eux. Ils disent que iufques au iourd'huy durent encor les brocards des Mexiquains enuers les Tlatelulcos, qui le portèrent impatiemment, lors que l'on leur ramentoit ces

chants & cris d'animaux. Le Roy Axayaca prit plaisir à ceste rísee, & incontinent apres s'en retournerent en Mexique en grande resiouissance. Ce Roy fut estimé pour vn des meilleurs qui ayēt commandé en Mexique. Il regna vnze ans, & luy succeda vn qui fut beaucoup moindre que luy en valeur & vertus.

Des faits & actes d'Autzol, 8. Roy de Mexique.

CHAP. XIX.

ENtre les quatre eslecteurs de Mexique, qui comme il a esté dit, auoient le droict d'eslire au royaume celuy qu'ils vouloient, il y en auoit vn doié de plusieurs perfections, nommé Autzol. Ce luy fut esleu des autres, & fut ceste eslection fort aggreable à tout le peuple, car outre ce qu'il estoit fort vaillant, tous l'estimoient courtois & officieux enuers vn chacun, qui est vne des principales conditions requises à ceux qui gouernent, pour se faire aimer & obeir. Or pour celebrer la feste de son couronnement, il s'aduisa de faire le voyage, & aller chastier l'outrecuidance de ceux de Quaxulatlan, prouince fort riche & abondante, qui est auiourd'huy la principale de la neufue Espagne. Ceux-là auoient vollé les officiers & maistres d'hostel qui apportoient le tribut à Mexique, & avec cela s'estoient rebellez. Il eut de grandes difficultez à reduire ceste nation, pource qu'ils s'estoient mis en vn lieu où vn grand bras de mer empeschoit le passage aux Mexiquains. Pour lequel trauerfer Autzol fit avec vn estrange trauail & industrie fonder en l'eauë, comme vne islette de fascines, de terre, &

autres materiaux, par le moyen duquel ceuvre il peut luy & ses gens passer vers ses ennemis, & leur donner bataille, où il les vainquit, & chastia à sa volonté, puis sen retourna à Mexique en triomphe, & avec grandes richesses, pour estre couronné Roy, selon leur coustume. Autzol estendit son Royaume, par plusieurs conquestes qu'il fit, iusques à paruenir à Guatimalla, qui est à trois cens lieuës de Mexique. Il ne fut pas moins liberal que vaillant: car lors que les tributs arriuoient, (lesquels comme il a esté dit, venoient avec vn grand appareil & abondance) il sortoit de son palais, & faisoit assembler en quelque lieu tout le peuple, puis commandoit que l'on apportast là tous les tributs, lesquels il departoit à ceux qui auoient necessité. Il donnoit aux pauvres des estoffes à faire des habits, des viandes, & de tout ce qu'ils auoient de besoing en grande quantité, & les choses de prix, comme l'or, l'argent, les ioyaux, & les plumaches estoient departis entre les Capitaines, soldats & seruiteurs de la maison, selon le merite d'vn chacun. Cet Autzol fut mesme grand politic, & fit abbattre les edifices mal ordonnez, & en reedifier de nouveau d'autres fort somptueux. Il luy sembla que la cité de Mexique auoit trop peu d'eauë, & que le lac estoit fort bourbeux, parquoy il se delibera d'y faire venir vn gros cours d'eauë, dont se seruiet ceux de Guyoacan. A ceste fin il fit venir vers luy le principal de ceste cité, qui estoit vn fameux sorcier, & luy ayant proposé son intention, le sorcier luy dist qu'il regardast bien ce qu'il faisoit, pource que ceste affaire estoit de grande difficulté

& qu'il entendist, que s'il tiroit ce russeau de son cours ordinaire, & le faisoit aller en Mexique, il noyeroit la cité. Il sembla au Roy que ces excuses n'estoient que pour euitier l'effect de son dessein, parquoy en estant irrité le renuoya, & quelques iours apres enuoya à Cuyoacan vn preuost pour prendre le forcier, lequel ayant entendu pour quelle occasion venoient les ministres du Roy, les fit entrer en sa maison, puis se transforma & se presenta à eux en forme d'un aigle terrible, dequoy le preuost & ses gens espouventez, s'en retournerent sans le prendre. Autzol irrité en renuoya d'autres, auxquels il se presenta en figure d'un tigre tres-furieux, & ne luy osèrent non plus toucher. Les troisiemes y furent, & le trouverent en forme d'un serpent horrible, dont ils eurent grande frayeur. Le Roy esmeu d'auantage de ces façons de faire, enuoya dire à ceux de Cuyoacan, que s'ils ne luy amenoient le forcier lié, il seroit raser leur cité: pour craincte dequoy, ou soit que luy de sa volonté, ou soit qu'il y eust esté forcé des siens, en fin se laissa emmener au Roy, qui le fit incontinent estrangler, puis apres il accomplit son dessein, faisant cauer vn canal, par où ceste eauë peut couler à Mexique, par le moyë duquel il fit venir vn gros cours d'eauë au lac, lequel ils conduirent avec de grandes ceremonies & superstitions, où il y auoit des prestres qui alloient ençensans le long du riuage, les autres sacrifians des cailles du sang desquelles ils oignoïent les bords du canal, & les autres sonnans des cornets accompagnoient l'eauë de leur musique. Vn des principaux alloit vestu d'un habit de la

façon qu'ils attribuoient à la deesse de l'eauë, & tous la saluoient, luy disant qu'elle fust la bien venue. Toutes lesquelles choses sont peintes & figurees és annales de Mexique, le liure desquelles est auiourd'huy à Rome, qui a esté mis en la sacree Bibliothéque, ou librairie Vaticane, où vn pere de nostre cōpagnie qui estoit venu demexique le vid, & les autres histoires lesquelles il expliquoit, & faisoit entendre au Bibliothécaire de sa Saincteté, qui se plairoit infiniment d'entendre ce liure, lequel il n'auoit iamais peu comprendre. Finalement l'eauë fut amenee en Mexique, mais elle yfourdit en telle abondance, que peu s'en fallust qu'elle ne noyast la cité comme l'autre auoit predict, & en effect elle ruina vne grande partie d'icelle, à quoy incontinent ils remedierent, par l'industrie d'Autzol. D'autant qu'il fit faire vn canal & issuë, pour en faire couler les eaux, au moyen dequoy il repara les bastimens qui estoient tombez d'vn ouurage exquis, estans au parauant de meschâs edifices. Par ainsi il laissa sa cité enuironnee d'eauë, comme vne autre Venise, & fort bien bastie. Son regne dura onze ans, qui s'acheua au dernier & plus grand successeur de tous les Mexiquains.

De l'eslection du grand Motecuma dernier Roy de Mexique.

CHAP. XX.

QUAND V temps que les Espagnols entrerent en la neufue Espagne, qui fut en l'an du Seigneur mil cinq cens dixhuiet, Motecuma second de ce nom, & dernier Roy des Mexiquains, ie dy dernier, car iagoit que ceux de Mexique, apres sa mort

en esseurent vn autre, voire du viuant mesme de Moteçuma, qu'ils declarerēt ennemy de la patrie, comme l'õ verra cy apres. Mais celuy qui luy succeda, & celuy qui vint captif entre les mains du Marquis de Vallé, n'eurent que le nom & tiltre de rois, d'autant que le Royaume estoit ja presque tout rendu aux Espagnols. Tellement qu'aucc raison nous cõtons Moteçuma, pour le dernier Roy, & comme tel il vint au periode de la puissance & grãdeur des Mexiquains, ce qui est admirable pour estre arriué entre barbares. A ceste cause, & que celle là estoit la saison, que Dieu auoit choisie, pour enuoyer la cognoissance de son Euãgile, & regne de Iesus-Christ, en ceste contree ie racõteray plus distinctement les actes de Moteçuma, que des autres. Auparauant qu'il fust Roy, il estoit de son naturel fort graue, & fort posé, & parloit peu, tellement que quand il opinoit au priné conseil, où il assistoit, ses propos & discours faisoient admirer vn chacun, si bien que deslors il estoit craint, & respecté. Il se retiroit ordinairement en vne chapelle, qui luy estoit destinee au Temple de Vitzipuztli, où ils disoient que leur idole parloit avec luy, & à ceste occasion estoit estimé fort religieux & deuot. Pour ses perfections donc, & pour estre tres-noble, & de grand courage, son election fut briefue & facile, comme d'vne personne sur laquelle tous auoient les yeux fichez, pour estre digne d'vne telle charge. Ayant entendu son election, il se cacha au temple en ceste chapelle, iust qu'il le fist par discours, & qu'il apprehendast vne charge si arduë & difficile, comme estoit de regir vn tel peuple: ou fust, comme ie croy,

par hypocrisie, & pour monstrier qu'il ne desiroit en rien l'Empire. En fin ils le trouuerent là, & le prindrent & menerent à son consistoire, l'accompagnant avec toute la resiouissance qui leur fut possible. Il marchoit avec vne telle grauité, qu'ils disoient tous que le nom de Moteçuma luy conuenoit fort bien, qui vaut autant à dire que seigneur courroucé. Les Eslecteurs luy firent vne grande reuerence, luy faisans entendre qu'il auoit esté esleu. De là il fut mené deuant le foyer des Dieux, pour encenser, où il leur offrit sacrifices en se tirant du sang des oreilles, & des mollets des jambes, selon leur coustume. Ils le reuestirent de ses ornemens Royaux, & luy ayans percé les narines par le cartilage, ils y pendirent vne esmeraude tres-riche, costume certes barbare & fascheuse, mais le desir de commander empesche de sentir telles choses. Apres qu'il fut assis en son throsne, il ouyt les oraisons & harangues que l'on luy fit, lesquelles aussi, selon qu'ils auoient accoustumé, estoient elegantes, & artificieuses. La premiere fut prononcee par le Roy de Tescuco, laquelle ayant esté conferuee pour la fraische memoire, & estant bien digne d'estre ouye: ie la refereray icy de mot à mot, & dit ainsi: *La concordance & vnité des voix sur ton eslection, donne assez à entendre (tres-noble adolescent) le grand heur que tout le Royaume en doit receuoir, tant pour auoir merité, & esté digne que tu luy commandasses que pour la resiouissance si generale que tous demonstrent, à cause d'icelle. Enquoy à la verité ils ont bien de la raison: car desia l'Empire de Mexique se va tellement dilatant, que pour gouuerner vn monde, comme il est, &*

porter vne charge si pesaute, il n'est pas de besoing d'une moindre dextérité, & magnanimité, que de celle qui reside en ton ferme & valeureux cœur, ny d'un entendement moins reposé & de moindre prudence que de la tienne. Je voy & recognoy clairement, que le Dieu tout-puissant aime ceste cité, puis qu'il luy a donné la clarté, de choisir ce qui luy estoit conuenable. Car qui est celuy qui ne croira qu'un Prince, qui auant que de regner, auoit pectré les neuf routes du Ciel, ne doine aussi bien obtenir au iour d'huyl les choses qui sont terriennes, pour secourir son peuple, en s'aidant à ceste fin de son entendement si bon & si subtil, veu qu'il y est obligé, par le deuoir & la charge de Roy? Qui ne croira aussi que le grand courage, que tu as tousiours valeureusement monstré en affaires d'importance, ne te manquera point au iour d'huyl es choses où tu en as tant de besoing? Qui pensera qu'en vne telle valeur puisse defallir l'aide & le secours à la veufue, & à l'orphelin? Qui ne se persuadera que l'Empire Mexiquain ne soit parueniu au sommet de son authorité, puis que le Seigneur des choses creées, t'a departy vne telle & si grande grace, que par ton seul regard, tu fais esmeruiller ceux qui te contemplent: Resouy toy donc, ô terre heureuse, à qui le createur a donné vn Prince, qui te sera vne colonne ferme, sur laquelle tu seras appuyée, qui sera ton pere, & ta deffence, duquel tu seras secourue au besoing, qui sera plus que frere enuers les siens, par pieté & sa clemence. Tu as vn Roy, qui à cause de son estat ne se donnera point aux delices, & qui ne demeurera point estendu en vn liēt occupé en vices, & en passetemps: au contraire, au milieu de son plus doux & plus profond somme, son cœur tressaillira, & se resueillera, pour le soucy qu'il doit auoir de toy, & ne sentira point le goust du plus sauoureux mets de son disner, ayant l'esprit suspendu en l'ima-

gination de ton bien. Dy moy donc Royaume bien heureux, si ie n'ay pas raison de dire que tu te resiouisses, & te recreee à present, d'auoir trouué vn tel Roy: Et toy genereux adolescent, & tres-puissant seigneur nostre, ayes confiance & bon courage, que puisque le seigneur des choses creées t'a donné ceste charge, il te donera aussi la promesse, la magnanimité requise pour l'exercer, & peux bien esperer, que celuy qui au temps passé a usé de si grandes liberalitez enuers toy, ne te deniera point ses plus grands dons, puis qu'il t'a mis en vne charge si grande, de laquelle puisse tu iouir plusieurs années. Le Roy Moteçuma fut fort ententif à ce discours, lequel estant acheué, ils disent qu'il se troubla d'vne telle sorte, que voulant par trois fois respondre il ne peut parler, estant vaincu des larmes que l'aïse & le contentement a bien souuent accoustumé de causer, en demonstration de grande humilité. En fin, estant reuenu à soy, il dist breuement: Je serois trop auégulé, bon Roy de Texcuco, si ie ne cognoissois, & entendois, que les choses que vous m'auex dites, sont vne pure faueur qu'il vous plaist me prester, puis qu'entre tant d'hommes si nobles, & si genereux, qu'il y a en ce Royaume, vous auex esleu le moins suffisant, qui est moy, & à la verité, ie me sens tellement incapable d'vne charge de si grande importance, que ie ne scay que faire, autre chose que de supplier le Createur des choses creées, qu'il me fauorise, & demande à tous qu'ils le supplient pour moy. Ces paroles dites il recommença derechef à pleurer.

*Comment Moteçuma ordonna le service de sa maison,
& de la guerre qu'il fit pour son
couronnement.*

CHAP. XXI.

EL V Y là qui en son esleçtiõ fit vne telle démonstration d'humilité, & douceur, se voyãt Roy commença incontinent à descourir ses hautes pensées. La premiere fut qu'il commãda qu'il n'y eust aucun Plebeian qui seruiſt en sa maison, ny eust office Royale, ainsi que ses predecesseurs en auoient vſé iusques alors, lesquels il blasma de s'estre seruis de gens de basse condition, & voulut que tous les seigneurs & plus illustres personages de son Royaume, demeurassent en son palais, & exerçassent les offices de sa cour & de sa maison. A quoy s'opposa vn vieillard de grãde autorité, qui auoit esté son precepteur, luy disant qu'il regardast bien à ce qu'il faisoit, & qu'il se mettoit en danger d'vn grand inconuenient, d'autant que c'estoit separer de soy & esloigner tout le vulgaire, & gent populaire, tellement qu'ils ne l'oseroiẽt regarder en la face, se voyãs ainsi reietez de luy. Il repliqua que c'estoit ce qu'il entendoit faire, & qu'il ne permettroit pas que les Plebeiẽs allassent ainsi meslez parmy les nobles, cõme ils auoient fait iusques alors, disãt que le seruice qu'ils faisoient estoit selon leur condition, qui cauſoit que les Rois ne gagnoiẽt aucune reputation, & ainsi demeura ferme en sa resolution. Aussi tost il fit commander à ceux de son conseil, qu'ils ostassent tous les Plebeiens des offices & charges, qu'ils exerçoient, tant

en sa maison qu'en sa cour, & qu'ils en pourueuf-
sent des Cheualiers, ce qui fut fait. Apres il illa en
personne à l'entreprise necessaire pour son cou-
ronnement. En ce temps se estoit reuolté contre la
couronne vne prouince fort esloignee, vers la mer
Oceane du Nort, où il mena avec luy la fleur de
ses hommes, fort lestes & bien accommodez. Il y
fit la guerre, avec vne telle valeur & dexterité, qu'é
fin il subiuga toute la prouince, & chastia rigou-
reusement les rebelles, retournant avec vn grand
nombre de captifs pour les sacrifices, & beaucoup
d'autres despoüilles. Toutes les citez luy firent de
solénelles receptions à son retour, & les seigneurs
d'icelles luy donnerent l'eauë à lauer, luy faisans
offices de seruiteurs, chose non encor vsitee par
aucun de ses predecesseurs. Telle estoit la crain-
te & le respect qu'ils luy portoiert. L'on fit en
Mexique les festes de son couronnement avec vn
tel appareil de dances, comedies, entremets, lu-
minaires, & inuentions par plusieurs & diuers
iours: Et y arriua vne si grande richesse de tributs
apportez de tous ses Royaumes, qu'il y vint des
estrangers incogneus à Mexique, & leurs ennemis
mesme y vindrent en grand nombre, en habit dis-
simulé, pour voir ces festes, comme ceux de Tlas-
calla, & ceux de Mechouacan. Ce qu'ayant esté
descouuert par Moteçuma, il commanda qu'on
les logeast & traictast benignement, & honora-
blement, comme sa propre personne. Il leur fit
mesme faire de belles galleries pareilles aux sien-
nes, desquelles ils peussent voir & contempler les
festes. Par ainsi ils entroient de nuit en ces festes,
comme le Roy, faisans leur ieux & mascarades. Et

pource que i'ay fait mention de ces prouinces, il ne sera mal à propos d'entendre, que iamais ceux de Mechouacan, de Tlascalla, & de Tapeaca, ne se voulurent rendre aux Mexiquains, mais au contraire combattirent tousiours valeureusement cōtr'eux, voire quelquesfois les Mechouacans vainquirent ceux de Mexique, comme firét aussi ceux de Tapeaca. Auquellieule Marquis Dom Fernand Cortes, apres que luy & les Espagnols eurent esté chassez de Mexique, pretendit fonder la premiere cité d'Espagnols, qu'il appella si bien m'en souuient, Segura de la Frontiere, mais ceste peuplade dura peu de temps, par ce que ayant depuis reconquēstē Mexique, tous les Espagnols y allerent habiter. En fin ceux de Tapeaca, de Tlascalla, & de Mechouacan ont tousiours esté ennemis des Mexiquains, encor que Meteçuma dist à Cortes, qu'il ne les auoit pas subiuguez tout à propos, afin d'auoir en eux vn exercice de guerre, & nombre de captifs.

Des mœurs & grandeur de Moteçuma.

CHAP. XXII.

LE Roy s'adonna à se faire respecter, voire quasi adorer comme Dieu. Nul Plebein ne le pouoit regarder en face, que s'il le faisoit, il estoit puny de mort. Il ne mettoit iamais ses pieds en terre, mais estoit tousiours porté sur les espaulles de quelques seigneurs, & s'il descēdoit, ils luy mettoient de riches tapis, sur lesquels il marchoit. Quand il faisoit quelque voyage, luy & les seigneurs de sa compagnie alloient comme dans vn

parc ou circuit qui estoit fait tout à propos , & le reste du peuple alloit hors du parc , l'environnant d'un costé & d'autre. Iamais il ne vestoit vn habit deux fois, ny mangeoit, ny beuvoit en vn vase ou plat plus d'une fois, tout y deuoit estre tousiours neuf , & donnoit à ses seruiteurs ce qui luy auoit seruy vne fois, de façon qu'ils estoient ordinairement riches & magnifiques. Il estoit extremement diligent à faire obseruer les loix, & quád il retournoit victorieux de quelque guerre, il faignoit aucunesfois de s'aller esbatre, puis se deguisoit pour voir si les siens, pensans qu'il ne fust present, laissoient & obmettoient à faire quelque chose de la feste ou reception : que sil y auoit quelque excez ou quelque defaut, il en faisoit la punition rigoureusement. Et afin de cognoistre mesme commét ses ministres faisoient leurs offices, il se deguisoit bien souuent, & enuoyoit offrir des dons & presents aux Iuges, les prouoquât à faire quelque chose de mal. Que s'ils tomboient en faute, ils estoient incontinent punis de mort sans remission, & les faisoit mourir, sans auoir esgard qu'ils fussent seigneurs ou ses parens, voire de ses propres freres. Il conuersoit & se familiarisoit peu avec les siens, & peu souuent se laissoit voir, estant ordinairement retiré pour penser au gouuernement de son Royaume. Outre ce qu'il estoit grand iusticier & fort braue, il fut fort belliqueux & bien fortuné, au moyen dequoy il obtint de grandes victoires, & paruint à ceste grandeur, qui est descrite aux histoires d'Espagne. De laquelle il me semble que ce seroit chose inutile d'escrire d'auantage: seulement j'auray soin de reciter cy apres ce que les liures &

histoires des Indîes racontent, & dequoy nos es-criuains Espagnols ne font aucune mentiõ, pour n'auoir suffisamment enten du les secrets de ceste contree, qui sont choses fort dignes d'estre cogneuës, comme l'on verra cy apres.

Des presages & prodiges estranges qui aduindrent en Mexique auant que leur Empire print fin.

CHAP. XXIII.

QOMBIEN que l'escriture sainte nous def- fende d'adiouster foy aux augures & prognostications vaines, & que S. Hierolme nous aduertisse de ne craindre point les signes du Ciel cõme font les Gentils: Neantmoins la mesme escriture enseigne, que les signes mõstrueux & prodigieux, ne sont pas du tout à mespriser, & que bien souuët ils ont accoustumé de preceder quelques changemens vniuersels, & les chastiments que Dieu veut faire, ainsi que le remarque fort bien Eusebe de Cesaree, d'autant que le mesme seigneur du ciel, & de la terre enuoye de els prodiges & nouveautez au ciel, aux elemens, aux animaux, & en ses autres creatures, afin qu'en partie cela serue d'aduertissement aux hommes, & en partie qu'ils soient vn commencement de la peine & du chastiment, par la peur & l'espouuement qu'ils apportent. Il est escrit au second liure des Machabees, qu'aupara- uant ce grand changement & persecutiõ du peuple d'Israël, qui fut causee par la tyrannie d'Antiochus, surnõmé Epiphanes, lequel les saintes lettres appellēt racine de peché, il arriua que par quarante iours entiers l'on vid par tout Hierusalem

Deut. 18.

Hieros. 10

Lib. 9. de
demonst.
Euang. de-
monst. 1.

I. Mach. 5

I. Mac. 5

de grands escadrons de cheualiers en l'air, lesquels avec des armes dorees, leurs lances & escus, & sur des cheuaux furieux, ayants leurs espees rirees se frappoient & offensoient, escarmouchans les vns contre les autres, & disent que ceux de Hierusalem voyans cela, supplioient Dieu qu'il appaisast son ire, & que ces prodiges tournassent en bien. Il est escrit mesme au liure de Sapience, que quand Dieu voulut tirer son peuple d'Egypte & chastier les Egyptiens, quelques visions terribles & espouuantables s'apparurent à eux, comme des feux, qui furent veuz hors heure en formes horribles. Iosephe au liure de la guerre des Iuifs, raconte plusieurs & grands prodiges qui precederent la destruction de Hierusalem, & la derniere captiuité de son malheureux peuple, que Dieu eut en horreur pour iuste occasion, duquel Eusebe de Cesaree & les autres racontent les memes passages, authorisans les prognostics. Les Historiens sont pleins de semblables obseruations aux grâds changemens d'Estats ou Republicques, cōme Paul Orose qui en raconte plusieurs, & sans doute ceste obseruation n'est pas vaine ny inutile: car iaçoit que ce soit vanité, voire superstition deffendue par la loy nostre Dieu, de croire legerement à ces prognostics & signes, toutesfois es choses fort grandes, comme es changemens de nations, Royumes & loix fort notables: ce n'est pas chose vaine, mais biē plustost certaine & bien assuree de croire que la sagesse du Tres-haut ordonne & vueille permettre ces choses, qui donnent quelque nouvelle & presage de ce qui doit arriuer, pour seruir, comme i'ay dit, d'aduertissement aux vns, & de chastiment

Sap. 17.

Euseb. lib. I
de Eccl. hist.

chastiment aux autres, & à tous de tesmoignage que le Roy des Cieux a soucy des affaires des hommes, lequel tout ainsi qu'il a ordonné de tres-grands & espouventables presages pour le plus grand changement du monde, qui sera le iour du iugement, ainsi luy plaist-il de donner de merueilleux presages pour denoter d'autres changemens moindres en diuers endroits du monde, qui sont toutesfois remarquables, lesquels il dispose selon la loy de son eternelle sagesse. L'on doit aussi entendre, que combien que le diable soit pere de mensonge, neantmoins le Roy de gloire luy fait bien souuent confesser la verité contre sa volonté, *Matth. 1.* laquelle il a declaree plusieurs fois de pure crainte, *Luc. 4.* comme il fit au desert par la bouche des demoniaques, criant que IESVS estoit le SAVVEUR, qui estoit venu pour le destruire: Comme il fit par la Pythonisse, qui disoit que Paul preschoit le vray Dieu. Comme quand il l'apparut & tourmenta la *Act. 16.* femme de Pilate, laquelle il fit interceder pour IESVS, homme iuste. Et comme plusieurs autres histoires, outre les sacrees, rapportēt diuers tesmoignages des idoles, en approbation de la Religion Chrestienne, dequoy Lactance, Prosper, & autres font mention. Que l'on lise Eusebe aux liures de la preparation Euangelique, & ceux de sa Demonstration; où il est traicté amplement de ceste matiere. J'ay dit cecy tout à propos, afin qu'aucun ne mesprise ce que racontent les Histoires & Annales des Indiens touchant les presages & prodiges estranges qu'ils eurent de la prochaine fin & ruyne de leur Royaume, & du Royaume du diable qu'ils adoroient tout ensemble. Lesquels me

semblent dignes d'estre creus, & que l'on y adiouste foy, tant pour estre aduenus y a peu de temps, & que la memoire en est encor toute fraische, que pource que c'est vne chose fort vraye semblable, que le diable se lamentast d'un si grand changement, & que Dieu par vn mesme moyen commença à chastier les idolatres si cruels & abominables. C'est pourquoy ie les raconteray icy comme choses vrayes. Il aduint donc que Moteçuma ayant regné plusieurs annees en grande prosperité, & tellement esleué en ses fantasies, qu'il se faisoit seruir & craindre, voire adorer comme s'il eust esté Dieu: le seigneur tout-puissant commença de le chastier & de l'aduertir aussi, permettant que les mesmes diables qu'il adoroit luy annonçassent les tristes nouvelles de la perte de son Royaume, & le tourmentassent par des prognostics qui n'auoient iamais esté veuz, dequoy il demeura si triste & si troublé, qu'il en deuint tout hors de son sens. L'idole de ceux de Chollola, qu'ils appelloient Quetzacoalt, annonça qu'il venoit vne gent estrange pour posseder ses Royaumes. Le Roy de Tezcucó, qui estoit grand magicien & auoit accordé avec le diable, vint vn iour visiter Moteçuma à heure extraordinaire, & l'assura que ses dieux luy auoient dit, qu'il y auoit de grandes pertes qui s'apprestoient pour luy & pour tout son Royaume. Plusieurs sorciers & enchanteurs luy en alloient dire autant, entre lesquels il y en eut vn qui luy annonça fort particulierement ce qui luy aduint du depuis. Et comme il estoit avec luy, l'aduertit que les poulces des pieds & des mains luy deffailloient. Moteçuma ennuyé de tel-

les nouvelles faisoit prèdre tous ces forciers: mais incontinent ils disparoissoient en la prison, dequoy il prenoit telle rage, que ne les pouuât tuer, il faisoit mourir leurs femmes & leurs enfans, & destruire leurs maisons & leurs moyens. Or se voyant importuné & agité de ces aduertissemèts, il voulut appaiser l'ire de ses dieux, & pour ceste cause il s'efforça de faire apporter vne grãde pierre, pour sur icelle faire de grands sacrifices. Pour en venir à bout il enuoya grand nombre de peuple pour l'amener avec des engins & instrumens, lesquels ne la peurent aucunement mouuoir, bien que sy estans obstinez ils y eussent rôpu plusieurs engins. Mais comme ils perseueroient tousiours de la vouloir enleuer, ils ouyrent vne voix ioignant la pierre, qui disoit qu'ils ne trouuassent point en vain, & qu'ils ne la pourroient point enleuer, pource que le Seigneur des choses créées ne vouloit plus que l'on fist ces choses là. Moteçuma ayant entendu cela, commanda que l'on fist les sacrifices en ce lieu, & dirent que la voix parla derechef disant. *Ne vous ay ie pas dit, que ce n'est point la volôté du seigneur des choses créées, que cela se fasse, & afin que vous croyez qu'il est ainsi, ie me laisseray porter quelque peu, puis apres vous ne me pourrez mouuoir.* Ce qui aduint ainsi, car incontinent ils la menerent quelque peu d'espace, assez facilement, puis apres ils n'y peurent que faire iusques à ce que par beaucoup de prieres, elle se laissa porter iusques à l'entree de la cité de Mexique, où subitement elle tomba dans le lac, & la recherchant, ne la peurent retrouver, mais fut trouuee depuis au mesme lieu d'où ils l'auoient tiree, dequoy ils demeurèrent

tous confus, & espouventez. En ce mesme temps apparut au ciel vne flambe de feu tres-grande, & fort luisante en façon de pyramide, laquelle commençoit à apparostre à la minuit, & alloit tousiours montant, iusques au matin leuer du Soleil, qu'elle demouroit au Midy, où elle dispaioissoit. Elle se monstra de ceste façon chasque nuit par l'espace d'un an entier, & toutes les fois qu'elle apparostroit, le peuple iettoit de grands cris, comme ils auoient accoustumé, croyãs que c'estoit vn presage de grand malheur. Il aduint mesme que le feu se print au temple, sans qu'il y eust aucun au dedans, ny hors proche d'iceluy, ny qu'il y fust tombé aucun esclair ny tonnerre. Surquoy les gardes festans esclaires, il y accourut grand nombre de peuple avec de l'eauë, mais rien ny peut remedier, tellement qu'il fut du tout consommé, & dirent qu'il sembloit que le feu sortist des mesmes pieces de bois, & qu'il s'enflamboit d'auantage par l'eauë que l'on y iettoit. L'õ vid sortir vne Comette en plein iour, qui couroit du Ponant vers l'Orient, iettant grande quantité d'estincelles, & dirent que sa figure estoit comme d'une queue fort longue, ayant au commencement trois testes. Le grand lac qui estoit entre Mexique, & Tezcuco, sans qu'il y eust aucun vent, & sans tremblement de terre ou aucune autre cause apparante, commença soudainement à bouillir, & creurent tellement ces bouillons, que tous les edifices, qui estoient proches d'icelle, tomberent par terre. Ils dirent que l'on ouit en ce temps plusieurs voix comme d'une femme angoissée, qui disoit quelques fois, *ô mes enfans ja est venu le temps de vostre destruction, & d'autres fois*

disoit: ô mes enfans, où vous porteray-ie, afin que vous ne vous acheniez de perdre du tout? Il apparut mesme diuers monstres avec deux testes, qui estans portez deuant le Roy disparoissoient aussi tost. Tous ces monstres furēt surpassez par deux autres fort estrāges, dont l'vn fut, que les pescheurs du lac prindrēt vn oiseau grand comme vne grue, & de la couleur mesme, mais d'vne estrange façon, & non iamais veüe. Ils le porterent à Moteçuma, qui pour lors estoit au palais qu'ils appelloient de pleur, & de dueil, lequel estoit tout tendu de noir: d'autant que cōme il auoit plusieurs palais, pour la recreation, il en auoit aussi plusieurs pour le temps d'affliction, dont il estoit alors assez changé & tourmenté, à cause des menaces que ses dieux luy faisoient, par de si tristes aduertissemens. Les pescheurs arriuerent sur le point de midy, & mirent deuant luy cet oiseau, qui auoit au faiz de la teste vne chose comme luisante, & transparente, en façon de miroir, où Moteçuma veid les cieux, & les estoilles, dequoy il demoura tout estonné, puis tournant les yeux au ciel, & ne voyant point d'estoilles, recommença à regarder en ce miroir, où il veid qu'il venoit vn peuple en guerre deuers l'Orient, & qu'il venoit armé combatant, & tuant. Il fit appeller ses deuins, & pronostiqueurs, dont il en auoit vn grād nombre, lesquels ayans veu toutes choses, & ne sçachans donner raison de ce qui leur estoit demandé, incontinent l'oiseau disparut, tellement qu'ils ne le veirent onques depuis, dont Moteçuma demeura fort triste & desconforté. L'autre prodige qui luy aduint, fut qu'vn laboureur qui auoit le renom d'homme de biē, le vint

trouuer, & luy raconta qu'estant le iour de deuant à faire labourage, vn grand Aigle vint volant vers luy, qui le print en ses griffes, & sans le blesser, le porta vne certaine cauerne, où il le laissa, prononçant cet aigle ces paroles. *Tres-puissant seigneur, j'ay apporté celuy que tu m'as commandé.* Et l'Indien labourateur regarda de tous costez à qui il parloit, mais il ne veid personne. Alors il ouit vne voix qui luy dit, *cognois-tu cet homme, que tu vois là estendu en terre, & regardant en icelle veid vn homme endormy & fort vaincu du sommeil avec les enseignes royales, des fleurs en la main, & vn baston de senteurs & parfum ardent comme ils ont accoustumé d'vser en ce pays, lequel le labourateur regardant recogneut que c'estoit le grãd Roy Motecuma: parquoy il respondit incontinent, apres l'auoir regardé, *grand seigneur cestuy-cy ressemble à nostre Roy Motecuma.* La voix recommença à dire, *tu dis vray, regarde quel il est, & comme tu le vois endormy, & assoupy sans auoir song des grands maux & des trauaux qui luy sont preparez. Il est maintenant temps qu'il paye le grand nōbre des offenses qu'il a faites à dieu, & qu'il recoiue la peine de ses tyrannies, & de son grand orgueil, & neantmoins tu vois comme il a si peu de soucy de cela, & qu'il est si auenglé en ses misereres, qu'il n'a desia plus de sentiment. Mais afin que tu le puisses mieux voir, pren ce baston de senteurs qu'il tient ardent en sa main, & luy mets contre le visage, & lors tu verras qu'il ne le sentira pas.* Le pauvre labourateur n'osa approcher, ny faire ce que l'ō luy disoit, pour la grand' crainte qu'ils auoient tous de ce Roy, mais la voix recommença à dire, *N'ayes point de crainte, car ie suis sans comparaiſon plus que ce Roy, ie le puis destruire, &**

le deffendre: parquoy fais ce que ie te cōmande. Sur ce cōmandement le paisan prend ce baston d'odeurs, de la main du Roy, & luy mit ardent contre le nez, mais il ne se mouua, ny monstra aucun sentiment. Cela fait la voix luy dist que puis qu'il voyoit, cōbien ce Roy estoit endormy, qu'il l'allast refueiller, & luy racontast ce qu'il auoit veu. Alors l'aigle par le mesme commandement reprint l'homme en ses griffes, le remettant au propre lieu, où il l'auoit prins, & pour accomplissement de ce qui luy auoit esté dit, venoit-là pour l'en aduertir. Ils disent qu'alors Moteçuma se regarda au visage, & trouua qu'il l'auoit brussé, ce qu'il n'auoit iusques alors senty, dequoy il demeura extremement triste & ennuyé. Il peut estre que ce que le rustique raconta luy estoit arriué, en imaginaire vision, & n'est pas incroyable, que Dieu ordonna par le moyen d'un bon Ange, ou permist par le moyen du mauuais, qu'on donnast cest aduertissement au rustique, pour le chastiment du Roy, quoy qu'infidelle: veu que nous lisons en la diuine Escriture, que des hommes infidelles, & pecheurs, ont eu de semblables apparitions, & reuelations, comme Nabuchodonosor, Balaam & la Pythonisse de Saul. Et quand quelque chose de ces apparitions ne seroit arriué si expressement, à tout le moins il est certain que Moteçuma eut beaucoup de grandes tristesses & fâcheries, pour plusieurs & diuerses reuelations qu'il eut, que son Royaume & sa loy se deuoient bien tost acheuer.

Daniel .2.
Num. 22.
3. Reg. 22.

De la nouvelle que Moteçuma reccut de l'arriuee des Espagnols en sa terre, & de l'Ambassade qu'il leur enuoya.

CHAP. XXIIII.

AV quatorziesme an du regne de Moteçuma, qui fut l'an de nostre Sauueur mil cinq cens dix-sept, apparurent en la mer du Nott des nauires, & des hommes descendans, dequoy les sujets de Moteçuma furent beaucoup esmerueillez, & voulans s'enquerir, & se satisfaire d'auantage qui ils estoient, ils furent aux nauires dans des canoës, portans plusieurs rafraischissements de viâdes, & d'estoffes à faire des habits, faignans de les leur aller vendre. Les Espagnols les recueillirent en leurs nauires, & en payemens de leurs viandes, & estoffes qui leur furent aggreables, ils leur donnerent des chaines de pierres fausses, rouges, azures, vertes, & iaulnes, que les Indiens croyoient estre pierres precieuses. Et les Espagnols s'informans qui estoit leur Roy, & de sa grande puissance, leur donnerët congé, en leur disant qu'ils portassent ces pierres à leur seigneur, & luy dissent que pour le present ils ne pouuoient l'aller voir, mais qu'incontinent ils retourneroient & le visiteroient. Ceux de la coste allerent incontinent à Mexique avec ce message, portans la representation de tout ce qu'ils auoient veu depeinte en des draps qu'ils auoient, tant des nauires, des hommes, que des pierres qu'ils leur auoient donnees. Le Roy Moteçuma demeura par ce message fort peffif, & leur commanda qu'ils ne le diuulgassent, &

ne le dissent à personne. Le iour ensuiuant il assembla son conseil, & leur ayant mōstré les draps, & les chaines, mit en deliberation ce qu'il deuoit faire, où il fut resolu de donner ordre à toutes les costes de la mer, que les habitās y fussent au guet, & que quelque chose qu'ils veissent, ils en aduissassent incontinent le Roy. L'annee ensuiuante, qui fut au commencement de l'an mil cinq cens dix-huict, ils veirent paroistre en la mer la flotte où estoit le Marquis del Vallé, Dō Fernande Cortes, avec ses compagnons, nouvelle qui troubla beaucoup Moteçuma, & consultant avec les siēs, ils dirent tous que sans faute leur ancien & grand seigneur Quetzalcoalt estoit venu, lequel leur auoit dit qu'il retourneroit du costé d'Orient, où il sen estoit allé. Il y auoit entre les Indiens vne opinion, qu'vn grand Prince les auoit au temps passé laissez, & promis qu'il retourneroit, de l'origine & fondement de laquelle opinion sera dit en vn autre lieu. C'est pourquoy ils enuoyerent cinq principaux Ambassadeurs, avec des presēs riches, pour le congratuler de sa venuë, leur disans qu'ils sçauoient bien que leur grand seigneur Quetzalcoalt venoit là, & que son seruiteur Moteçuma l'enuoioit visiter, se tenant pour son seruiteur. Les Espagnols entendirēt ce message par le moyē de Marina Indienne qu'ils menoient avec eux, & sçauoit la langue Mexiquaine, & Fernande Cortes, trouuant que c'estoit vne bonne occasiō pour leur entree, commanda que l'on luy ornaist fort bien sa chambre, & estant assis avec grāde autorité, & ornement, fit entrer les ambassadeurs, lesquels n'obmirent rien de s'humilier, sinon de l'a-

dorer pour leur Dieu. Ils luy firent leur ambassade, disans que son seruiteur Moteçuma l'enuoioit visiter, & qu'il tenoit le pays en son nom, comme son lieutenant, qu'il sçauoit bien que c'estoit le Topilçin, qui leur auoit esté promis, il y auoit plusieurs ans, lequel les deuoit venir reuoir. Par ainsi qu'ils luy apportoiert les habits qu'il auoit accoustumé de porter, quand il conuersoit avec eux, le supplians qu'il les receut pour agreables, en luy offrans plusieurs presents de grande valeur. Cortes respondit receuant les presents, & donnant à entendre, qu'il estoit celuy qu'ils disoient, dequoy ils demeurèrent fort contens, & se voyans recens & traictez de luy amiablement, (car en cela, aussi bien qu'es autres choses, ce vaoureux capitaine a esté digne de loüange,) que si l'entreprinse eust passé outre, qui estoit de gagner par amitié ce peuple, il semble qu'il festoit offert la meilleure occasiõ, que l'on pourroit imaginer, pour absubjectir ceste terre à l'Euangile par paix, & par amitié: mais les pechez de ces cruels homicides & esclaves de Satan, vouloient estre chastiez du ciel, comme aussi ceux de plusieurs Espagnols, qui n'estoient pas en petit nombre. Ainsi les hauts iugemens de Dieu disposerent le salut de ces peuples, ayans premierement retranché les racines endommagees, & comme dit l'Apostre, la mauuaisië & auëuglement des vns, fut la saluatiõ des autres. En fin le iour d'apres l'Ambassade susdite, tous les capitaines & principaux de la flote vindrent dans l'Admiralle, & entendans l'affaire, & combien ce Royaume de Moteçuma estoit puissant, & riche, il leur sembla que c'estoit cho-

se conuenable d'obtenir reputation d'hommes braues & vaillans entiers ce peuple, & que par ce moyen encor qu'ils fussent peu, ils seroiēt crains, & receus en Mexique. A ceste fin ils deschargent toute l'artillerie des nauires, & comme c'estoit chose qui iamais n'auoit esté ouye par les Indiens, ils demurerent aussi espouuantez que si le ciel fust tombé sur eux. Apres les Espagnols se mirent à les deffier, afin qu'ils combattissent avec eux, & les Indiens ne s'y osans hazarder, il les battirent, & mal traitterent, leur monstrans leurs espees, lances, pertuisanes, & autres armes, dont ils les espouuanterent beaucoup. Les pauues Indiens furent pour cet effect si craintifs & espouuantez qu'ils changerent d'opinion, disans que leur seigneur Topilcin ne venoit point en ceste troupe. Mais que c'estoient quelques dieux leurs ennemis qui venoient là pour les destruire. Quãd les Ambassadeurs retournerent en Mexique, Motecuma estoit en la maison de l'audience, & auant qu'ils luy donnassent l'ambassade, le malheureux commanda de sacrifier en sa presence vn nombre d'hommes, puis avec le sang des sacrifiez arrouser les ambassadeurs, pensant par ceste ceremonie (qu'il auoient accoustumé de faire en de solempnelles ambassades) auoir bonne responce. Mais ayant entendu le rapport & informatiõ de la forme des nauires, hommes, & armes, il demeura tout confus & perplex: puis ayant eu conseil là dessus, ne trouua autre meilleur moyen, que procurer d'empescher l'entrée à ces estrangers, par les arts magiques, & coniurations. Ils auoient accoustumé souuent de se seruir de ces moyens, d'au-

tant qu'ils auoient grande communication avec le diable, par l'ayde duquel ils obtenoient quelquesfois des effects estranges. Ils assemblerent donc tous les forciers, magiciens, & enchâteurs, & persuadez de Moteçuma prindrent en leur charge de faire retourner ces gens là à leurs pays. Pour cet effect ils furent en certain lieu, qui leur sembla estre propre, pour inuoquer le diables, & exercer leurs arts, chose digne de consideration. Ils firent tout ce qu'ils peurent, & sceurent, mais voyans que nulle chose ne pouuoit empescher les Chrestiens, ils furent vers le Roy, luy disans que ceux-là estoient plus qu'hommes, pource que rien ne les endommageoit, pour toutes leurs coniurations & enchâtements. Alors Moteçuma s'aduisa d'une autre ruse, qui fut que feignant d'estre fort contêt de leur venuë, il enuoya commander à tous ses Royanmes qu'ils seruissent ces dieux celestes qui estoient venus en leur terre. Tout le peuple estoit en grand tristesse & surfaut, & venoient souuent nouvelles que les Espagnols s'enqueroient souuent où estoit le Roy, de la façon de viure, de la maison & de ses moyens. Il estoit extremement fasché de cela, & luy conseilloyent les siës, & d'autres Negromanciens qu'il se cachast, luy offrans à ceste fin de le mettre en lieu, où creature ne le pourroit iamais trouuer. Cela luy sembla chose vile, parquoy il se determina à les attendre, encor que ce fust en mourant. En fin il sortit de ses maisons & palais Royaux pour loger en d'autres, les laissant pour loger ces dieux, comme ils disoient.

De l'entree des Espagnols en Mexique.

CHAP. XXV.

NE ne pretens point traitter les faiçts & gestes des Espagnols qui conqueſterent la neufue Espagne, ny les aduentures eſtranges qui leur arriuerent, ny le courage & valeur inuincible de leur capitaine Dom Fernande Cortez, d'autant que de cela il y a beaucoup d'hiſtoires & relatiõs, comme celles que le meſme Fernande Cortez eſcriuit à l'Empereur Charles V. bien qu'elles ſoiẽt d'vn ſtile rond & aſſez eſloigné d'arrogance, leſquels donnent ſuffiſante cognoiſſance de ce qui paſſa, en quoy il fut digne de perpetuelle memoire: mais ſeulement pour accomplir mon intention, il reſte de dire ce que les Indiens racontent de cet affaire, ce qui n'a eſté iuſques au iourd'huy redigé par eſcrit en noſtre vulgaire. Moteçuma donc ayant entendu les victoires du capitaine, & qu'il venoit ſ'aduançant pour ſa conqueſte, qu'il feſtoit confederé & ioint avec ceux de Tlaſcalla ſes capitaux ennemis, & auoit chaſtié rudement ceux de Chollola ſes amis, ſ'imagina de le tromper ou eſprouuer, en luy enuoyant vn hõme principal, veſtu & accommodé des meſmes ornemens & enſignes Royales, qui feignift eſtre Moteçuma, laquelle fictiõ ayant eſté deſcouuerte au Marquis par ceux de Tlaſcalla qui l'accompagnoient, le renuoya, apres l'auoir doucement & prudemment reprins de l'auoir ainſi voulu tromper, de quoy Moteçuma demeura tellement confus, que pour la crainte de cela il retourna à ſes premieres

imaginations de vouloir faire retirer les Chrestiens, par le moyen & inuocation des enchanteurs & forciers. Parquoy il assëmbra vn plus grãd nombre d'iceux qu'il n'auoit fait la premiere fois, en les menaçant que s'ils retournoiẽ: vers luy sans accomplir son commandement, il n'en relchapperoit vn seul, à quoy ils promirent d'obtemperer. Et pour cest effect tous les officiers du diable s'en allerēt au chemin de Chalco, qui estoit par où deuoient passer les Espagnols, où montans au faiste d'vne coste, leur apparut Tezcalipuca, vn de leurs principaux dieux, comme venant deuers le camp des Espagnols, en l'habit de Chalcas, qui auoit les tetins ceints avec huit tours d'vne corde de ionc, il venoit comme hors de foy & comme vn homme insensé & enuyuré de rage & de furie, Arriué qu'il fut à l'escadron des negro manciés & forciers, il l'arresta & leur dist en grand colere. *Pourquoy vous autres reuenez-vous icy, qu'est-ce que Moteçuma pretënd faire par vostre moyen? Il est s'est trop tard aduisé: car desia il est determiné, que l'on luy oste son Royaume & son honneur, avec tout ce qu'il possède, pour punition des grandes tyrannies qu'il a commises contre ses vassaux, n'ayant pas gouuerné comme seigneur, mais comme traistre & tyran.* Les enchanteurs alors oyãs ces paroles, cogneurent que c'estoit leur idole, & s'humilians deuant luy, luy bastirent à l'instant au mesme lieu vn autel de pierre, qu'ils couvrirēt de fleurs qu'ils cueillirent à l'entour, luy au contraire ne faisant point d'estat de ces choses cōmença de rechef à lës tancer, disant: *Qu'estes-vous venus faire icy traistres, retournez, retournez incontinent & regardez Mexique, afin que vous entendiez ce qui doit aduenir*

d'elle. Et dirent qu'ils se retournerent deuers Mexique pour la regarder, & qu'ils la virent bruslante & toute enflâbee de viues flames. Alors le diable disparut, & eux n'osans passer plus outre, firent sçauoir cela à Moteçuma. Ce qu'ayant entendu, il fut vn long temps sans parler, regardant pensif en terre, puis dist, que ferons nous donc, si les dieux & nos amis nous delaiissent, & qu'au contraire ils aident & fauorisent nos ennemis? Je suis desia resolu, & nous deuõs tous resoudre à ce poinct, que arriue ce qui pourra arriuer, nous ne deuõs point fuir ny nous cacher, ny monstrier aucun signe de coiardise. I'ay seulement pitié des vieillards & des petits enfans qui n'ont ny pieds ny mains pour se deffendre, & disant cela se tent, pource qu'il commençoit à se transporter en extase. En fin le, Marquis s'approchât de Mexique, Moteçuma s'aduisa de faire de necessité vertu, & sortit pour le recevoir comme à trois ou quatre lieues de la cité, allant d'vne graue majesté, porté sur les espaulles de quatre seigneurs, & estât couuert d'vn riche poelle d'or & de plumeries. Lors qu'ils s'entrerentrenterent Moteçuma descendit, & tous deux se saluerent l'vn l'autre fort courtoisement: Dó Fernande Cortez luy dist qu'il ne se souciaist de riẽ, & qu'il n'estoit là venu pour luy oster son Royaume, ny diminuer sõ autorité. Moteçuma logea Cortez & ses compagnons en son palais Royal, qui estoit fort magnifique, & luy s'ë alla loger end'autres maisons priuées qu'il auoit. Les soldatds deschargerent ceste nuit-là l'artillerie par resiouissance, dequoy les Indiens s'espouuancerent beaucoup, n'estans pas accoustumez d'ouyr vne tel-

le musique. Le iour ensuiuant Cortez fit assembler Moteçuma & les seigneurs de sa cour en vne grande sale, où luy estant assis en vne haute chaire, leur dist qu'il estoit seruiteur d'un grand Prince qui les auoit enuoyez en ces pays pour faire de bonnes œuures, & qu'ayant trouué en iceluy ceux de Tlascalla qui estoient ses amis, lesquels se plaignoient fort des torts & griefs que ceux de Mexique leur faisoient continuellement, à ceste occasion il vouloit entendre lequel d'entr'eux auoit le tort, afin de les appointer ensemble, pour de là en auant ne se traouiller & guerroyer les vns les autres, & que cependant luy & ses freres (qui estoient les Espagnols) demeureroient tousiours là sans les endômager, au contraire les aideroient en ce qu'ils pourroient. Il mit peine de faire bien entendre ce discours à tous, se seruant de ces interpretes & truchemens. Ce qu'entendu par le Roy & les autres seigneurs Mexiquains, ils furent extremement contents, & monstrent grand signes d'amitié à Cortez & aux siens. Plusieurs sont d'opinion que s'ils eussent suiuy l'affaire comme ils l'auoient commencé ce iour là, ils eussent peu facilement ordōner du Roy & du Royaume pour leur donner la loy de Christ sans grande effusion de sang. Mais les iugements de Dieu sont grands, & les pechez des deux parties estoient en grand nombre, par ainsi n'ayans suiui leur pointe, l'affaire fut differé, combien qu'en fin Dieu fit misericorde à ceste nation, luy communiquant la lumiere de son saint Euangile, apres auoir fait iugement & punition de ceux qui le meritoient, & qui auoient trop enormement offensé la diuine reue-

rence. Tant y a que quelques occasions s'esmeurent, dont plusieurs plaintes, griefs & soupçons naquirent d'un costé & d'autre. Ce que voyant Cortés, & que les volontez des Indiens commençoient à se distraire d'eux, il luy sembla nécessaire de s'asseurer, en mettant la main sur le roy Moteçuma, lequel fut saisi, & mis les fers aux pieds, acte certes espouventable au monde, & qui est esgal à l'autre sien, d'auoir bruslé ses nauires, & s'estre enclos au milieu de ses ennemis, pour vaincre ou pour mourir. Le pire fut que à cause de la venuë inopinée d'un Pamphilo Naruaes en la *vera Cruz*, pour alterer & mutiner le pays fut de besoin que Cortés s'absentast de Mexique, & qu'il laissast le pauvre Moteçuma entre les mains de ses compagnons, qui n'auoient pas la discretion ny la moderation telle que luy; par ainsi l'affaire vint à telle dissension, qu'il n'y eut plus aucun moyen de faire paix.

*De la mort de Moteçuma, & sortie des
Espagnols de Mexique.*

CHAP. XXV.

ORS que Cortés estoit absent de Mexique, celui qui estoit demeuré son lieutenant fut d'opinion de donner vn rude chastiment aux Mexiquains, & fit tuer vn grand nombre de la noblesse en vn bal qu'ils firent au palais, qui fut si excessif, que tout le peuple se mutina, & d'une furieuse rage prindrent les armes pour se venger & tuer les Espagnols. Par ainsi ils les assiegerent au palais, les pressans de si près, que le dommage que

les Espagnols leur faisoient de leur artillerie & de leurs arbalestes, ne les pouuoit distraire, ny faire retirer de leur entreprinse, à quoy ils persisterent par plusieurs iours, leur empeschâs les viures, sans permettre qu'il y entrast ou sortist aucune creature. Ils se battoient avec des pierres, des dards à ietter, à leur façon, des especes de lances qui sont comme des fleches, où il y a quatre ou six rasoirs tres-aigus, qui sont telles, que les histoires racontēt, qu'en ces guerres vn Indien d'un coup de ces rasoirs emporta presque tout le col d'un cheual, & comme ils combattoient vn iour en ceste resolution & furie, les Espagnols pour les faire cesser, firent monter Moteçuma avec vn autre des principaux seigneurs Mexiquains, au haut d'une platte forme de la maison, couuerts des rondelles de deux soldats qui estoient avec eux. Les Mexiquains voyans leur Seigneur Moteçuma, s'arrestèrent & firent grand silence. Alors Moteçuma leur fit dire par ce Seigneur principal, qu'ils s'appaisassent, & qu'ils ne fissent la guerre aux Espagnols, puis qu'ils voyoient, que luy estant prisonnier cela ne leur pouuoit profiter. Ce qu'estant entendu par vn ieune homme appellé Quicuxtemoc, lequel ils parloient desia d'essire pour leur Roy, dit à haute voix à Moteçuma, qu'il se retirast comme vn villain, que puis qu'il auoit esté si couïard, que de se laisser prendre, ils ne luy deuoient plus obeyr, mais plustost luy donner le chastiment qu'il meritoit, l'appellant femme pour plus grande ignominie, & commença alors à enfoncer son arc, & à tirer contre luy, & le peuple recommença à ietter des pierres, & poursuiure leur

combat. Plusieurs disent qu'alors Moteçuma fut frappé d'un coup de pierre, dont il mourut, les Indiens de Mexique afferment le contraire, mais qu'il mourut depuis de la façon que ie diray incōtinent. Alvaro & le reste des Espagnols se voyans si pressez, enuoyerent donner aduis au Capitaine Cortez, du grand danger où ils estoient, lequel ayant avec vne merueilleuse dexterité & valeur, donné ordre en l'affaire de Naruacs, & recueilly pour luy la plus grāde partie de ses hommes, vint à grandes iournees secourir les siens en Mexique, où attendant le temps que les Indiens se reposoient (car c'estoit leur vsage en la guerre, de se reposer de quatre iours en quatre iours) il saduança vn iour par grande ruze & magnanimité, tellement que luy & ses gens entrerent au Palais, où les Espagnols s'estoient fortifiez, parquoy ils monstrerent plusieurs signes de resiouissance, en deschargeant l'artillerie : mais comme la rage des Mexiquains s'augmentoit, & qu'il n'y auoit nul moyen de les appaiser, mesmes que les viures leur deffailloient du tout, sans qu'ils eussent esperance de pouoir plus se deffendre, le capitaine Cortez delibera de sortir vne nuit sans bruit. Parquoy ayant fait des pôts de bois, pour passer deux grāds courants d'eauë fort dangereux, il sortit sur la minuit avec tout le plus grand silence qu'il peut, & ayant jà la plus part de ses gens passé le premier pont, ils furent apperceus d'une Indienne auant que de passer le second, qui s'en alla criant que leurs ennemis s'enfuoient, à laquelle voix s'assembla, & accourut tout le peuple d'une terrible furie, tellement que passant le second pont, ils

furent tellement chargez & pressez, qu'il demeurera plus, de trois cents hommes morts & blesez en vn lieu, où est auiourd'huy vn petit hermitage, que fort mal à propos l'on appelle auiourd'hui des martyrs. Plusieurs des Espagnols pour conseruer l'or & les ioyaux qu'ils auoient ne peurent eschaper, & d'autres retardans pour le recueillir, & apporter, furent prins par les Mexiquains, & cruellement sacrifiez devant leurs idoles. Les Mexiquains trouuerent le roy Motecuma mort, & blessé comme ils disent de coups de poignards, qui est leur opinion, que ceste nuit les Espagnols le tuerent avec d'autres seigneurs. Le marquis en la relation qu'il enuoya à l'Empereur dit au contraire, & que les Mexiquains luy tuerent celle nuit vn fils de Motecuma, qu'il emmenoit avec d'autres seigneurs, disant que toute la richesse d'or, pierres & d'argent qu'ils emportoient tomba au lac, où iamais du depuis ne parut. Quoy qu'il en soit, Motecuma finit miserablement, & paya au iuste iugement du Seigneur des cieus ce qu'il meritoit, pour son grand orgueil & tyrannie: Car son corps estant venu en la puissance des Indiens, ils ne voulurent luy faire les obseques de roy, non pas d'homme commun, ains le jetterent par grand mespris & colere. Vn sien seruiteur ayant pitié du mal-heur de ce roy, qui auoit esté auparauant craint & adoré comme Dieu, luy fit là vn feu, & mit ses cendres où il peut, en vn lieu assez mesprisé. Retournant donc aux Espagnols qui eschaperent, ils furent grandement fatiguez & trauaillez, pource que les Indiens les suiuirent obstinément deux ou trois iours, sans

les laisser reposer vn moment , & alloient si fatigues à cause du peu de viures , que bien peu de grains de mays estoient departis entr'eux pour leur manger. Les relations des Espagnols & des Indiens s'accordent, que nostre Seigneur les deliura en cet endroit miraculeusement la mere de misericorde, & royne des cieux, Marie les defendant en vne montagnette , où à trois lieues de Mexique est aujourd'huy fondee vne Eglise en memoire de cela , avec tiltre de nostre Dame de secours. Ils se retirerent vers leurs anciens amis de Tlascalla, où ils se retirerent par leur aide, & par la valeur & ruse de Fernande Cortés, puis retournerent faire la guerre en Mexique par eauë, & par terre , avec l'inuention des brigantins qu'ils mirēt dans le lac, & apres plusieurs combats, & plus de soixante dangereuses batailles, ils gagnerent du tout la cité de Mexique le iour de saint Hippolyte trezieime du mois d'Aoust, mil cinq cents vingt & vn. Le dernier Roy des Mexiquains ayant obstinément soustenu la guerre, en fin fut prins en vne grande canoe, où il s'enfuyoit, lequel estāt amené avec quelques autres des principaux seigneurs deuant Fernande Cortés, le roitelet d'vne estrange magnanimité saccant vne dague s'approcha de Cortés, & luy dit : *Iusques auourd'huy i ay fait ce que i ay peu pour la defense des miens, maintenant ie ne suis plus obligé à faire d'auant age que de te donner ceste dague pour me tuer d'icelle.* Cortés luy respondit qu'il ne le vouloit pas tuer, & que ce n'auoit point esté son intention de les endommager, mais que leur obstination si folle estoit coupable de tant de mal, & de la persecutiō qu'ils

auoient soufferte: qu'ils sçauoient bien combien de fois il les auoit requis de paix, & d'amitié, puis commanda qu'on les gardast, & qu'on le traictast fort bien luy & les autres, qui estoient eschapez. Plusieurs choses aduindrent en ceste conqueste de Mexique estranges & admirables, car ie ne tiens point pour mensonge, ny pour addition ce que disent plusieurs, qui escriuent que Dieu fauorisa l'affaire des Espagnols par plusieurs miracles, d'autant qu'il leur estoit impossible de vaincte tant de difficultez, sans la faueur du ciel, & de s'assujettir au commencement ceste terre, avec si peu d'hommes. Car combien que nous autres fussions pecheurs, & indignes de telle faueur, toutesfois la cause de nostre Dieu, la gloire de nostre foy, le bié de tant de milliers d'ames, comme estoient ces nations, que le seigneur auoit predestinees, requeroient que pour paruenir à ce changement que nous voyons à present arriué, il y suruint des moyens supernaturels, & propres à celuy qui appelle à la cognoissance de luy les auengles, & les prisonniers, & leur donne la lumiere & liberte par son S. Euangile, & afin que l'on puisse mieux entendre cecy, & y adiouster foy, ie raconteray quelques exemples qui me semblent à propos de ceste histoire.

*De quelques miracles que Dieu a monstrez és Indes
en faueur de la foy, sans le merite de
ceux qui les firent.*

CHAP. XXVII.

SAINTE Croix de la Syerre est vne prouin-
ce fort grande, & fort eslongnee, au Royau-
me du Peru, qui s'auoyfine avec diuerses nations
de infideles, lesquels n'ont point encor la lumiere
de l'Euangile, si depuis le temps que i'en suis par-
ty, les peres de nostre compagnie, qui sont là pour
cet effet ne leur ont enseigné. Toutesfois ceste
prouince de sainte Croix est Chrestienne, & y a
plusieurs Espagnols & Indiens baptisez en grand
nombre. La façon comment le Christianisme y
entra fut telle. Vn soldat de mauuaise vie, resident
en la prouince de Charchas craignant la iustice,
qui pour ses delicts le recherchoit, entra bien auât
dans le pays, & fut recueilly gratieusement des bar-
bares de ceste contree, & voyant l'Espagnol qu'ils
enduroient alors vne grande necessité par faute
d'eauë, & que pour faire pleuuoir ils faisoient
beaucoup de ceremonies superstieuses, comme
ils ont accoustumé, il leur dist que s'ils vouloient
faire ce qu'il leur diroit, qu'incontinent ils au-
roient de l'eauë, ce qu'ils s'offrirent de faire fort
volontairement. Alors le soldat fit vne grande
Croix, qu'il planta en vn lieu eminent, leur di-
sant qu'ils fissent là leur adoration, & qu'ils de-
mandassent de l'auë, ce qu'ils firent. Chose mer-
ueilleuse ! incontinent tomba de l'eauë si abon-
damment, que les Indiens prindrent telle deuot-
ion à la sainte Croix, qu'ils auoient recours à
icelle, pour toutes leurs necessitez, & obte-
noient tout ce qu'ils demandoient, tellement

qu'ils rompirent leurs idoles, & commencerent à porter les croix pour enseignes, & à demander des predicateurs qui les enseignassent & baptifassent. Pour ceste occasiō la prouince a esté iusques auourd'huy appelée Saincte Croix de la Sierre. Mais afin que l'on voye par qui Dieu faisoit ces merueilles, il ne sera mal à propos de dire comment ce soldat, apres auoir quelques annees fait ces miracles d'Apostre, n'ayant point toutesfois amendé sa vie, sortit de la prouince des Charcas, & continuant ses mauuaises façons de faire, fut mis publiquement au giber en Pottosi. Polo qui le cognoissoit, escrit tout cecy comme chose notoire, & qui arriua de son temps. Cabeca de Vaca, qui fut depuis gouuerneur au Paraguey, escrit en la peregrination estrange qui luy aduint en la Floride, avec deux ou trois autres compagnons, qui resterent seuls d'vne armee, où ils passerent dix ans avec les barbares cheminās, & penetrans iusques à la mer du Sud, & est autheur digne de foy, que les barbares les forçans de guarir certaines maladies, les menaçans que s'ils ne le faisoient, qu'ils leur osteroyent la vie: d'autre-part ne sçachans aucune partie de medecine; & n'ayans aucuns appareils pour l'exercer, forcez de la necessité, se firent medecins euangeliques, disans les oraisons de l'Eglise, & faisans le signe de la croix, au moyen dequoy ils guarirent ces malades. Pour le bruit & renommee dequoy, ils furent contraints d'exercer ceste office par toutes les villes où ils passoient, qui furent innombrables, en quoy le Seigneur les aida miraculeusement;

de sorte qu'ils estoient eux-mesmes esmerueillez pour estre de vie commune, voire l'un d'eux un negre. Lancero estoit un soldat au Peru, duquel l'on ne sçait d'autres merites, que d'estre soldat: il disoit sur les playes certaines bonnes paroles, & faisant le signe de la croix les guarissoit incontinent, d'où l'on disoit comme par proverbe le psalme de Lancero. Estant examiné par ceux qui tiennent rang & ont autorité en l'Eglise, son office & ses œuvres furent approuvées. Quelques personnes dignes de foy racontent, & l'ay ouy dire mesmes, qu'en la cité de Cusco, lors que les Espagnols y estoient assiegez & pressez de si près, que sans l'aide du ciel il leur estoit impossible d'en pouvoir eschapper, les Indiens jettoient du feu sur les toits des maisons où s'estoient retirez les Espagnols, qui est l'endroit où est aujourdhuy bastie la grand' Eglise: & bien que le toit fut de certaine paille, qu'ils appellent là chicho, & que les flambeaux qu'ils y jettoient dessus estoient de bois de pin fort rameux & fort gros, toutesfois iamaïs aucune chose ne print en feu, ny ne fut bruslée, à cause qu'il y avoit une Dame en haut qui esteignoit le feu incontinent, & cela fut visiblement apperceu des Indiens, qui le refererent du depuis, en estans fort esmerueillez. L'on sçait de certain par les relations de plusieurs, & par les histoires qui en sont escrites, qu'en diverses batailles que les Espagnols eurent, tant en la neufve Espagne qu'au Peru, les Indiens contraires veirent en l'air un cheualier, monté sur un cheual blanc, une espee en la main, combatant pour les Espagnols, d'où est venue la

grande veneration qu'ils portēt aux Indes au glorieux Apōstre sainct Iaques. D'autresfois ils veirēt en quelques batailles l'image de nostre Dame, de laquelle les Chrestiens ont receu en ces parties d'incomparables faueurs, & benefices : que si l'on racontoit par le menu toutes les œuures du ciel comme elles sont aduenues, ce seroit vn discours fort long. Il suffit d'auoir dit cecy à l'occasion de la grace que la Roynes de gloire fit aux nostres, lors qu'ils estoient pressez & poursuiuis des Mexiquains, ce que i'ay mis en auant afin de faire entendre, que nostre seigneur a eu soucy de fauoriser la foy, & religion Chrestienne, defendant ceux qui la tenoient, encore que par aduanture ils ne meritaissent pas par leurs œuures, de telles faueurs & benefices du ciel. C'est pourquoy l'on ne doit pas condamner si absolument toutes ces choses, des premiers cōquerans des Indes, ainsi que quelques religieux, & hommes doctes ont faict, par vn bon zele sans doute, mais par trop affecté; car cōbien qu'en la plus part ils furent hommes auares, aspres, & fort ignorans de la façon de proceder que l'on deuoit obseruer entre les infideles, qui iamais n'auoient offencé les Chrestiens, toutesfois l'on ne peut pas nier, que de la part des infideles, il n'y ait eu beaucoup de mauuaitié contre Dieu, & contre les nostres, ce qui les contraignit vzer de rigueur, & de chastiment. Et ce qui est d'auantage, le Seigneur de tous, encor que les infideles fussent pecheurs, voulant fauoriser leur cause & party, pour le bien des infideles mesmes, qui depuis se debuient conuertir au sainct Euangile

par ceste occasion : car les chemins de Dieu sont hauts, & leurs traces merueilleuses.

De la façon que la diuine prouidence disposa les Indes, pour y donner entree à la Religion Chrestienne.

CHAP. XXV III.

E mettray fin à ceste histoire des Indes declarant le moyen admirable par lequel Dieu disposa, & prepara l'entree de l'Euangile, en icelles, ce que l'on doit bien considerer, afin de louer & recognoistre la prouidence & bonté du Createur. Chacun pourra entendre par la relation, & discours que i'ay escrit en ces liures, tant au Peru, comme en la neufue Espagne, lors que les Chrestiens y mirent premierement le pied, ces Royaumes & Monarchies estoiet paruenues au sommet, & periode de leur puissance ; veu que les Inguas possedoient au Peru depuis le Royaume de Chilélé iusques plus outre que quitto, qui sôt mil lieues de pays suiui. Estans si abondans en or & argent, s'optueux seruices, & autres choses que rien plus, comme en Mexique Moteçuma commandoit depuis la mer Oceane, du Nort, iusques à la mer du Sud, estant craint, & adoré nō pas comme homme, mais plustost cōme Dieu: Ce fut alors que le tres-haut Seigneur iugea, que ceste pierre de Daniel qui rompit les Royaumes, & Monarchies du monde rompist aussi ceux de cet autre nouveau monde. Et tout ainsi comme la loy de Christ

vint quand la Monarchie Romaine estoit parue-
 nue à son sommet, ainsi en aduint il és Indes Oc-
 cidentales, & vrayemēt apperçoit-on en cela vne
 vraye prouidence du Seigneur. Car n'y ayant au
 monde, c'est à dire en Europe, qu'un chef & sei-
 gneur temporel, ainsi que les sacrez Docteurs le
 remarquent, cela fut cause que l'Euangile se peut
 facilement communiquer à tant de peuples &
 natiōs, ce qui est aussi arriué és Indes où ayans dō-
 né la cognoissance de Christ aux chefs & monar-
 ques de tant de Royaumes, cela fut cause que par
 apres plus facilement l'on communiqua l'Euan-
 gile à tout le peuple, voire y a icy vne chose parti-
 culiere à noter, que comme les seigneurs de Mexi-
 que & de Cusco, alloient conquestans de nouuel-
 les terres ils y alloient aussi introduisans leur lan-
 gue, car iagoit qu'il y eust comme il y a encor de
 present vne grande diuersité de langues particu-
 lieres & propres, neantmoins la langue courtesane
 de Cusco courut & court encor aujourd'huy plus
 de mil lieuës, & celle de Mexique, ne s'estendoit
 gueres moins, ce qui n'a pas esté de petite impor-
 tance, mais a beaucoup profité pour faciliter la
 predication en ce temps que les predicateurs n'ōt
 pas le don de plusieurs langues, comme ils auoiet
 anciennement. Qui voudra sçauoir quelle ayde
 ç'a esté pour la predication & conuersion de ces
 peuples, que la grandeur de ces deux Empires que
 i'ay dit, pour la grande difficulté que l'on a expe-
 rimentee, à reduire en Christ les Indiens, qui ne
 recognoissoient point vn seigneur, s'en aille en la
 Floride, au Bresil, aux Andes, & en plusieurs autres
 endroits, où par la predication l'on n'a pas fait vn

tel effect en cinquante ans, cōme on a fait au Peru, & en la neufue Espagne en moins de cinq. S'ils veulent dire que la richesse de ceste terre en a esté cause, ie ne le nie pas du tout, toutesfois il estoit impossible qu'il y eust tant de richesse, & qu'ils l'eussent peu conseruer, s'il n'y eust eu Monarchie.

Cela mesme est vn acheminement de Dieu, pour ce temps cy, auquel les predicateurs del'Euangile sont si froids & si peu zelez, qu'il y aye des marchands lesquels avec la chaleur de l'auarice, & le desir du commandement, cherchent & descourent de nouueaux peuples, où nous passions avec nostre marchandise.

Car comme dit S. Augustin, *Aug. li. 2. de con. Euā.* la prophetie d'Esaye est accomplie, en ce que l'E-

glise de Christ s'est dilatée, non seulement en la *C. 36.* dextre, mais aussi en la fenestre, qui est comme il

declare s'accroistre par des moyens humains, & terriens, que l'on cherche plus ordinairement que Iesus Christ. C'a esté aussi grande prouidence du Seigneur, que quand les premiers Espagnols y arriuerent, ils trouuerent de l'aide entre les mesmes Indiens, à cause de leurs partialitez & grandes diuisions.

Cela est tout cogneu au Peru, que la diuision d'entre les deux freres Atahulpa, & Guasca, estât nouuellemēt decedé le grand Roy Guanaca-

pa leur pere, fust cause de donner l'entree au Marquis Dom François Pizarre & aux Espagnols, d'autant qu'vn chacun d'eux desiroit son alliance, &

qu'ils estoient occupez à se faire la guerre l'vn à l'autre. L'on n'a pas moins experimenté en la neufue Espagne, que l'aide de ceux de la prouince

de Tlascalla, à cause de la perpetuelle inimitié qu'ils auoient contre les Mexiquains, causa au

Marquis Fernand Cortez, & aux siens la victoire, & seigneurie de Mexique, & sans eux il leur eust esté impossible de la gagner, voire seulement de se maintenir au pays. Ceux là se trompent beaucoup qui estiment peu les Indiens, & qui iugent que par l'avantage, que les Espagnols ont sur eux, de leurs personnes, chevaux & armes offensives, & defensives, ils pourront conquieser quelconque terre, & nation d'Indiens. Chillé est encor là, ou pour mieux dire Aranco, & Teucapel, qui sont deux villes, sur lesquelles nos Espagnols n'ont pas sçeu gagner vn pied de terre, combien qu'il y aye plus de vingt cinq ans, qu'ils y font la guerre sans s'y espargner. Car ces barbares ayans vne fois perdu la crainte des chevaux & des arquebuses, & sçachans que l'Espagnol tombe aussi bien qu'un autre, d'un coup de pierre où avec vne fleche, ils se hasardent & entrent dans les piques, faisans leurs entreprinses. Combien d'annees y a il que l'on leue des hommes en la neufue Espagne, que l'on mene contre les Chychimequos, qui sont vn petit nombre d'Indiens tous nuds, armez seulement de leurs arcs, & fleches, toutesfois iusques au iourd'huy ils n'ont peu estre vaincus, au cōtraire de iour en iour ils deuiennent plus hazardeux & determinez. Mais que dirons nous des Chucos, des Chyraguanas, & des Pilcocones, & de tous les autres peuples des Andes? toute la fleur du Peru n'y a elle pas esté, menant avec soy si grand appareil d'armes & hommes comme nous auons veu? que firēt ils? avec quel profit retournerēt-ils? Ils en reuindrēt certainemēt bien heureux de n'y

auoir laissé la vie , y ayans perdu leur bagage & presque tous leurs cheuaux. Qu'aucun n'estime pas , qu'en parlant des Indiens , l'on doïue entendre des hommes de rien , mais s'il le pense, qu'il vienne , & en face l'espreuue. Il en faut donc attribuer la gloire à qui elle appartient, qui est principalement à Dieu , & à son admirable disposition, car si Moteçuma en Mexique, & l'Ingua au Peru se fussent employez à resister aux Espagnols, & leur empescher l'entree , Cortez , & Pyzarrey eussent peu profité , encor qu'ils fussent excellents Capitaines, d'auoir mis seulement pied en terre. C'a esté mesme vn grand ayde pour faire receuoir aux Indiens la loy de Christ , que la grãd sujection qu'ils auoient à leurs Rois, & seigneurs, & mesme la sujection, & seruitude qu'ils auoient au diable, à ses tyrannies , & à son ioug si pezent. Ce fut vne excellente disposition de la sapience diuine , laquelle tire du profit du mal pour vne bonne fin; & reçoit son bié du mal d'autruy qu'elle n'a pas semé. Il est certain qu'il n'y a aucun peuple des Indes Occidentales, qui ait esté plus idoine à l'Euangile, que ceux qui ont esté chargez de plus grandes charges, tant de tributs & seruices, côme de coustumes, & vsages sanguinolés. Tout ce que possederent les Roys Mexiquains, & ceux du Peru, est aujourd'huy le plus cultiué de la Christianité, & où il y a moins de difficulté au gouuernement, & police Ecclesiastique. Les Indiens estoient desia si lassez d'endurer le ioug tres-peasant, & insupportable des loix de Satan, des sacrifices & ceremonies, dont nous auõs parlé cy-dessus,

qu'ils consultoiēt entr'eux de chercher vne autre loy, & vn autre dieu, à qui ils seruiſſēt. C'est pourquoy la loy de Christ leur sembla, & leur semble encor auourd'huy iuste, douce, nette, bonne, & toute pleine de biens. Et ce qui est difficile en nostre loy, qui est de croire des myſteres si hauts & ſouuerains, a esté bien facile entre eux, d'autāt que le diable leur auoit fait comprendre d'autres choses plus difficiles. Et ces mesmes choses qu'il auoit desrobes de nostre loy euangelique, comme leur façon de communion, & confession, leur adoratiō de trois en vn, & telles autres choses semblables, lesquels contre la volonté de l'ennemy ont aydé à faire plus facilement receuoir la verité à ceux qui les auoient receus en la menterie. Dieu en toutes ses œuures est sage, & admirable, lequel surmonte l'aduersaire avec ses propres armes, l'arreste avec son lacs, & l'esgorge avec sa propre espee. Finablement nostre Dieu, (qui auoit créé ces peuples, & qui sembloit si long temps les auoir mis en oubly) quand leur heure a esté venuë a voulu faire que les mesmes diables ennemis des hōmes qu'ils tenoient faulſement pour dieux, donnassent tesmoignage contre leur volonté de sa vraye loy, du pouuoir de Christ & du triomphe de sa Croix, ainsi qu'il appert clairement par les presages, propheties, signes, & prodiges cy dessus racōtez, avec plusieurs autres qui sont aduenus en diuers endroits, & que les mesmes ministres de satan, forciers, magiciens, & autres Indiens l'ont confessé. Et ne peut-on nier (car c'est chose tres-euidente, & notoire par tout le monde) que le diable n'ose siffler, & que les pratiques, oracles, responses, & apparitions

apparitions visibles , qui estoient si ordinaires en toute ceste infidelité, ont cessé és lieux où le signe de la Croix a esté planté, où il y a des Eglises, & où l'on a confessé le nom de Christ. Que si y a encor aujour d'huy quelque sien ministre maudit, qui participe encor de quelque chose de cela, ce n'est que dedans les cauernes, sommets des montagnes, & aux lieux cachez & du tout esloignez du nom & communion des Chrestiens. Le Seigneur souuerain soit benit, pour ses grandes misericordes, & pour la gloire de son saint nom : & à la verité, si l'on gouueroit & regissoit ce peuple, tant temporellement que spirituellement, de la façon que porte la loy de Iesus Christ, avec vn ioug si doux, & vne charge si legere, & qu'on ne leur donnaist point plus de poix & de charge que ce qu'ils peuuent porter, ainsi qu'il est porté & commandé par les patentes du bon Empereur de bonne memoire, & qu'avec cela ils prinssent la moitié du soucy qu'ils employent à faire profit de leurs pauvres sueurs & traux, pour leur aider à leur salut, ce seroit la Chrestienté la plus paisible & heureuse de tout le monde. Mais nos pechez bien souuent sont occasion que Dieu ne depart pas ses graces si abondamment qu'il seroit. Toutesfois ie dy vne chose qui est vraye, & le tiens pour certain, que façoit que la premiere entrée de l'Euangile en beaucoup d'endroits n'a pas esté accompagnée de sincerité, & de moyens Chrestiens desquels on se deuroit seruir, si est-ce que la bonté de Dieu a tiré du bien de ce mal, & a fait que la subiection

des Indiens, leur aye esté vn parfait remede, & saluation. Que l'on considere vn peu ce que de nostre temps l'on a de nouveau conuertie en la Chrestienté, tant en Orient qu'au Ponant, & combien il ya eu entr'eux peu de seureté, & de perseuerance en la foy & religion Chrestienne, és lieux où les nouveaux conuertis ont eu entiere liberte de disposer de foy, selon leur liberal arbitre. La Chrestienté sans doute va croissant & augmentant, & rapporte chaque iour plus de fruct entre les Indiens assubiectis, & au contraire va se diminuant, & menaçant ruine és autres qui ont eu des commencemens plus heureux: & encor que les commencemens ayent esté laborieux és Indes Occidentales, toutesfois le Seigneur n'a laissé d'enuoyer incontinent de bons ouuriers & fideles ministres siés, hommes saincts & apostoliques, comme furent frere Martin de Valence, del'ordre de saint François; frere Dominique de Getanços, de l'ordre de saint Dominique, frere Iean de Roa, de l'ordre de saint Augustin, avec d'autres seruiteurs du Seigneur, qui ont vescu saintement, & y ont ouuré des choses plus qu'humaines. Des Prelats mesmes sages, & des Prestres fort saincts, & dignes de memoire, desquels nous oyons des miracles remarquables, & propres actes d'Apostres, voire en nostre temps en auons cogneu & communiqué de ceste qualité. Mais pource que mon intention n'a esté plus outre que de traiter ce qui touche l'histoire propre des mesmes Indiens, & de venir iusques au temps que le Pere de nostre Seigneur Iesus Christ

voulut leur communiquer la lumiere de sa parole, ie ne passeray plus outre, laissant pour vn autre temps, ou pour vn meilleur entendement, le discours de l'Euangile aux Indes Occidentales, suppliant le souuerain Seigneur de tous, & priant ses seruiteurs qu'ils supplient humblement sa diuine majesté qu'il plaise à sa bonté visiter souuent & augmenter par ses dons du ciel, la nouuelle Chrestienté, que les derniers siecles ont plantee aux bornes de la terre. Soit au Roy des siecles gloire, honneur, & empire pour tousiours & à iamais. Amen.

F I N.

y ñ



T A B L E D E S C H O S E S

PLVS REMARQVABLES CON-
tenuës en ceste Histoire naturelle
& morale des Indes.

A

- A** Bondance d'eaux
sous la Zone
Torrïde. fol. 54. b
- Absurditez de l'Isle At-
lantique de Platon.
44. a
- Abus des Espagnols au
Peru, prenans l'Esté
pour l'Hyuer. 53. a
- Acamapach premier
Roy de Mexique.
290. a
- Accord fait entre le
Roy de Mexique &
son peuple deuant
qu'entreprendre vne
guerre, 319. a
- Aclaguagi espece de
monastere de fem-
mes. 222. a
- Actes genereux de Fer-
nande Cortés. 317. a
- Action de grace solem-
nelles apres vne vi-
ctoire. 322. b
- Adoration des morts
commencee & au-
gmentee. 301
- Adulteres punis de
mort. 282. a
- Agilité des guenons, &
de leurs traits pres-
que incroyables.
190. b
- l'Aigle sur vn Tunal,
armoiries de Mexi-
que, & pourquoy.
307. b. 308. a
- l'Ail fort estimé des In-
diens. 157. b
- l'Air combien necessai-
re à la vie de l'hom-
me. 68. a. b
- l'Air esmeu de mouue-
ment celeste, suffit
sous la ligne Equino-
ctiale pour condui-

T A B L E.

- re vn nauire. 83. a. 84. b
 Alco petits chiens d'ot
 les Indiens ont vn
 soin incroyable. 182. a
 Ambassadeurs arrosez
 de sãg humain. 340. a
 Amaro Ingua executé
 par les Espagnols
 dans Cusco. 289. a
 Ambre espece de gom-
 me medicinale, &
 odoriferante. 173. b.
 174. a
 Amandes croissans dãs
 les Cocos. 169. b.
 170. a
 Amandes de Chaca-
 poyas tenuës pour le
 plus rare fruit qui
 soit au monde. 170. a
 les Anciens n'ont peu
 faire vn voyage de
 propos deliberé, fau-
 te d'esguille. 35. b
 les Anciens ne nau-
 geoient qu'avec ra-
 mes. 36. a
 Anciens docteurs plus
 studieux des sainctes
 lettres que des demõ
 strations de Philoso-
 phie. 2. b
 Animaux venimeux cõ-
 uertis par art du dia-
 ble, en bonne nour-
 riture. 306. a
 Animaux parfaits ne
 peuuent estre engen-
 drez comme les im-
 parfaits selon l'ordre
 de nature. 39. a
 plusieurs especes d'A-
 nimaux se trouuent
 ez Indes, dont il n'y
 en a point en l'Euro-
 pe. 185. b
 Annona fruit appellé
 par les Espagnols
 blanc manger à cau-
 se de quelque ressem-
 blance 168. a. b
 l'An des Indiens diuisé
 en dixhuit mois.
 261. a
 l'An des Perusiens plus
 parfait & plus appro-
 chant du nostre que
 celuy des Mexi-
 quains. 262. a
 Apopanaca c'estoit le
 superintendant des
 monasteres des fem-
 mes. 222. a
 Apachitas sommets de
 montagnes adorez.
 206. a

T A B L E.

- Arbre d'enorme grandeur. 176.b.177.a
- l'Arc du ciel avec deux couleurs estoient les armes de l'Inguaroy du Peru. 203.b
- Arcades aux bastimens incognuës aux Indiens. 276. a. b
- l'Argët pourquoy apres l'or est prisé sur tous les autres metaux. 130.a
- l'Argent plus prisé en certains endroits que non pas l'or. 130.a
- l'Argent plus commun ordinairement que l'or. ibid.
- commët on affine l'Argent par le feu. 130.b.
- & comment avec le vif argent. ibid.
- & 147.a. & b.
- diuerles sortes d'Argët. 139.b.140.a
- essay de l'Argent comment se fait. 149.a
- Aristote non refuté par Lactance touchât le lieu de la terre. 14.b
- Armes des Mexiquains. 292.b
- Armee en l'air presages d'une grande ruine. 334. a. b.
- art militaire fort honoré des Mexiquains. 292.b
- Art de recognoistre les estoilles inuenté par les Pheniciens. 32.b
- chasque Indien scauoit tous les Arts necessaires à la vie humaine, sans qu'il luy fust besoin de se seruir d'autruy. 280.a.b
- les Astres selõ quelques Docteurs de l'Eglise se meuuët deux-mesmes. 1.b
- Auantage que les Chrestiens eurent aux Indes pour y planter la foy. 234.b
- S. Augustin doute si le ciel circuit la terre de toutes parts. 2
- S. Augustin beaucoup plus subtil que Lactance. 14.b
- Austeritez exercées par les Mexiquains pour conseruer leur pudicité. 226. a. b

T A B L E.

- cupide Auarice d'vn certain Prestre pensant tirer de l'or d'vn Volcan. 117. a
- Axi espicerie d'Indé. 159. b. 160. a
- l'Aymant trace comme vn chemin en l'eau. 33. b. 34. a
- l'Aymât communique vne vertu au fer de regarder tousiours vers le Nort. 33. a. b
- l'v sage de la pierre d'Ayman à nauiger n'est ancien. 35. a
- B
- B**Al solemnel en Mexique, où le Roy mesme d'acoit. 296. a
- Balance terrible où le diable faisoit confesser les Iapponnois. 333. a
- Balaine comment prise par les Indiens, & avec quelle industrie 99. b. 100. a. comme ils la mangent. ibid.
- Barques des Indies, appellees Canoes. 41. a
- Bataille sans esprendre sang, faite seulement pour ceremonie à la reddition de Tescuco. 323. b
- Baufme de Palestine & celuy des Indes fort differés. 172. b. il sert de chresme es Indes aux Sacremēs de Baptesme, Confirmatiō & autres. ibid. le blāc meilleur que le rouge. 173. b
- Belle occasion aux Espagnols d'assuier les Indiens par douceur si leurs pechez l'eussent permis. 155. a
- Besaar pierre qui setrouue en l'estomac de quelques animaux, tressouueraine contre le poison. 195. b. d'où elle naist. 206. b. comme elles s'appliquent & quelles sont les plus excellentes. 197. a. surquoy elles se forment. ibid.
- Bestial soigneusement conserué par les Inguas. 279. b

T A B L E.

- Bestes sauuages adorees
par les Indiens, &
pourquoy. 206.b
- Betum dit Coppey en
Indien. 103.a
- Bissexte incognu aux In-
diens. 263.a
- Bochas & Suches pois-
sons signallez du lac
de Titicaca. 101. a.b
- Bonchos religieux du
diable és Indes. 242.a
- Bourrelet marque du
roy Inqua cōme sont
icy le sceptre & la cou-
ronne. 229. b. 274. b
- Bois rares & odoriferās
qui naissent és Indes.
176. b
- Bancars d'or massif.
127. b
- les Brises & vents d'a-
bas sont deux noms
generaux qui com-
prennent les vents
d'vn costé & d'au-
tre. 80. b
- Bruine fort profitable
aux Lanos du Peru.
112. a
- C
- C**acao fruiēt fort e-
stimé és Indes,
& qui sert de mon-
noye. 163. a. b
- Cacai, pain fait d'vne
racine. 155. a
- Calabassēs ou citrouil-
les d'Inde, & de leur
grandeur. 159. b
- Calcul des Indiens fort
ingenieux & fort
prompt. 271. a
- Camey secōd mois des
Indiens. 249. a
- Canards en grāde abō-
dāce au lac de Titica-
ca, & comme on les
chasse. 101. a. b
- Cānes de sucre de grād
reuenū. 180. a
- Canopus estoille qui se
void au ciel du nou-
ueau monde. 9. b
- Cap de Comorni au-
tresfois appellé le
Promontoire de Co-
ri. 22. b
- les Carthaginois def-
fendirent de navi-
ger aux terres inco-
gneuēs, & pourquoy.
22. a
- Causēs des inondatiōs
du Nil. 52. a. b
- Cause assuree de l'Hy-

T A B L E.

- uer & de l'Esté. 53.b.
54.a
- Cause des tremblemēs
de terre. 118.b.119.
- Caymās ou lesards, res-
semblans aux Croco-
diles dont Pline par-
le. 98.b
- Cendre ietee en abon-
dance par les Volcās.
116.b
- Ceremonie Mexiquai-
ne de se tirer du sang
en diuers endroits.
323, & 330.b
- Ceremonie des Indiēs
en la sepulture des
morts. 210.b.211.a
- Ceremonies qui se fai-
soient aux sacrifices
des hommes. 230.b.
231.
- Chachalmua premiers
& suprefmes Pre-
stres, & des habits
dont ils vsoient aux
sacrifices. 231.b.232.a
- Charge des moutons
d'Inde combien grā-
de, & quelles iour-
nees ils font ainsi
chargez. 194.b
- Chafquis postes des In-
diens qui portoient
les nouvelles par
tout. 287. b. de leur
establissement. 281
- Chasse des lyons vstee
entre les Indiens.
183. a
- Chemin des Espagnols
pour aller aux Indes,
& leur retour. 76.b
- Cheuaux beaux & forts
se trouuent és Indes.
182.
- Cheueux des prestres
horriblement longs
& oincts de resine.
243. a
- Chica boisson fort bō-
ne pour le mal de
reis. 154. a
- Chichimequas anciens
habitās de la neufue
Espagne, & de leur
vie barbare. 298.b
- Chicocapote fruit res-
semblāt au cotignac.
168.a
- Chiens dangereux &
aussi pernicieux que
les loups. 182. a
- Chiens dangereux en
l'Isle de Cuba Espa-
gnolle & autres. 42.a

T A B L E.

- Chillé Royaume de
mesme temperature
que celuyd'Espagne.
52.a
- Chinchilles petits ani-
maux dōt la peau est
exquise. 189.b
- Chocholate boissō des
Indiens dont ils font
grand estat. 163.b
- le Ciel est rōd & se tour-
ne sur les deux poles.
3. a. prouuē plus par
experience que par
demonstration. ibid.
- le Ciel entoure la terre
selon les escritures.
5.b.6.a
- le Ciel de tous costés est
en haut. 14.a.b
- le Ciel n'essoigne pas
pl^s la terre d'vn costé
que d'autre. 10.b
- Cinabre ou vermeillon
appellé par les Indies
Lyrapi. 143.b
- Coca fruiēt qui seruoit
de mōnoye aux Me-
xiquains. 126.a
- Coca certaine fueille
dont les Perusiens se
seruoient pour mon-
noye. ibid.
- Coca petite fueille dōt
les Indiens font grād
traffic. 172. a. il en-
courage & renforce.
164. a
- Cocas Palmes des Indes
& de leurs rares pro-
prietez. 169.b
- Cochenille graine qui
croist en l'arbre de
Tunal. 166.a
- Cœur arraché aux hō-
mes sacrifiez, & d'oū
vient la ceremonie.
305.a
- Colleges de Mexique
ordonnez pour ap-
prendre des haran-
gues bien dittes aux
ieunes enfans. 269.a
- Colomnes d'Hercules
limites de l'Empire
Romain & du mon-
de ancien. 16.a
- Combat du Caymant
& d'vn Tigre. 98.b
- Combat d'vn Indien
contre vn Caymant.
99. a
- Combien de contente-
ment apporte la con-
templation des œu-
res de Dieu, au pris

T A B L E.

de celles du monde. 66.a.b

7.8

Combien chaque sa-
medy sen-registroit
d'argent à Pottozi,
du temps du gouver-
neur Pollo. 135.a.
Pollo. ibid.

Comedies fort frequē-
tes à la Chine. 241. a

267. a

les Cometes en l'air se
meuent de l'O-
rient en Occident. 269.a.b

81. b

Communiō imitee par
les esclaves de Satan.
236.b.239 b

Comparaison familiere
pour prouuer l'effect
naturel des pluyes
en la Zone Torride.
58. b

Comparaison du Roy-
aume de Mexique
avec celuy du Peru.
273.a

273.a

Concile de Lyma rōpt
le mariage fait entre
le frere & la sœur, &
pourquoy. 283.a

Concombre d'Inde.

Confession des Indiens.
240. a. b. l'Ingua ne
se confessoit point.

240. a

pechez dont se Confes-
soient les Indiens.
240. b. bain apres la

Confessiō de l'Ingua

241. a

Confiteor, comment se
peut escrire en escri-
ture de Mexique.

269.a.b

le Conte des Indiens
dont ils se seruent
pour lettres ne peut
aller plus outre que
quatre cens ans.

48.a.b

le Cotton croist és ar-
bres. 166.b. il sert
pour faire de la toille
ibid.

Corps mort extreme-
ment bien conserué.

287.a

Couronne de Mexique
semblable à celle de
la Seigneurie de Ve-
nise. 310. a

Courōnement des Rois

T A B L E.

- de Mexique fait en grande solemnité, & avec effusion d'une infinité de sang humain. 324. a. b
- Courriers des Indes fort vistes, bié que ce fussent pietons. 272. a. & 281.
- Coya, principale femme del'Ingua, de laquelle le fils succedoit au Royaume, mais apres l'oncle seulement. 273. b. 274. a.
- avant la Creation il n'y auoit ny temps ny lieu, chose difficile à l'imagination. 14. b
- il n'y a point eu de Creation depuis la premiere. 39. a
- Crimes punis de mort par les Indiens. 281. b. 282. a.
- Croisee estoille notable du nouveau ciel. 9. b.
- Cruauté des Indiens en leurs sacrifices. 215. a
- Cruautéz execrables en la turie des hommes. 231. 232. 233.
- Cruelle ceremonie d'arrosfer les ambassadeurs de sang, pensant pour cela auoir meilleure responce. 232.
- Cu, grand tēple de Mexique, & de ses singularitez. 218.
- Cugno certain pain de quelques Indies fait de racines. 110. b
- Cuschargui est vne chair sechee dont vsent les Indiens. 194. a.
- Cusco ancienne habitation des Rois de ce payslà. 110. b
- D
- DAnses & recreations publiques necessaires en toutes republicues. 203. b
- Dantes animaux sauuages, presque semblables à des mulers, & de leurs cuirs. 189. a. b
- Deluge allegué par les Indiens, dont il se void quelque apparence. 47. b

T A B L E.

- Dent de Geant d'une
enorme grandeur.
301.b
- Departement des ter-
res d'Azcapuzalco
apres la victoire ob-
tenuë par Iscoalt.
320.b. 321.a
- Descouuerte des Indes
Occidentales pro-
phetisee par Seneque
22.b
- Descouertes de nou-
uelles terres, faiçtes
plus par tempeste
qu'autrement. 36.b.
37.a
- Dessein de l'auteur.
70.b
- Destroit de Magellan
descouvert par vn
gentilhomme Por-
tugais, qui portoit le
mesme nom. 91.a
- Destroit du Pole Arcti-
que, qu'on s' imagine
en la Floride, nō en-
core recognu. 94. a
- Destroit de Gibraltar ap-
pellé anciennement
Colomnes d'Hercu-
les. 90.a
- habitās d'autour le De-
stroit de Magellan,
quels & comment
vestus. 94.b. 95.a
- le Diable ialoux contre
Dieu, hait les hōmes
à mort. 200.b. Idola-
trie diuisee en plu-
sieurs chefs. 201.a.b
- le Diable parloit és Gua-
cas des Indiens. 212, b
217. b
- Difference de lettres
peintures & chara-
cteres. 263.b. 264.a
- Difficulté de sçauoir
d'où sont venus les
Indiēs, à cause qu'ils
n'ōt point vsé de let-
tres. 46.b. 47.a
- Discours de la descou-
uerte du Magellā par
Sarmiento. 92. 93
- Diuision du Peru és La-
nos, Sierras, & An-
des. 109. b
- Diuision du peuple 275.
276.
- Diuision de la ville de
Mexique en 4. quar-
tiers, faiçt par le cō-
mandement de leur
dieu. 308.b
- Commēt se diuisoient

T A B L E.

les terres cōquestees par les Inguas. 278.a.b	deur du ciel. 4.a Effects naturels proce- dez de causes toutes contraires. 56.b. 57.a
Diuinations exercees par les Indiens, & cōmmēt. 243. b. 244	les Elemens participent mesmes du mouue- mēt du premier mo- bile. 81.a
Diurces pratiquez entre les Mexiquains & cōmmēt. 243. b	Enfans sacrifiez au So- leil. 232. 236. b. 293.
Diurces pratiquez entre les Mexiquains & cōmmēt. 247.a	Enfans de l'Ingua de- diez pour estre che- ualiers. 248.b
les S. Docteurs non à reprendre pour estre différens en opiniōs Philosophiques. 2.b	Entree des Espagnols en la neufue Espagne fut l'an 1518. 329.b
Dorado grâde terre in- cognuë. 114.b	Entree de Cortez en Mexique. 342.b
le Drach Anglois de no- stre tēps a passé le de- stroit de Magellan, & d'autres depuis luy. 91.b. 92.a	Erreur des Antropo- morphites. 92
E	Erreurs de l'imagina- tion. 13
E Auë de mer refraif- chit, bien qu'elle soit fallée. 64.a	passage d'Esaye expli- qué pour l'amplifi- cation de l'Euangile. 124.b
Eaues de guayaguil tres souueraines pour le mal Napolitain. 104.a	Eschelles de cuir de va- che pour mōter hors des mines. 138.b
Eclipse de la Lune preu- ue certaine de la rōn-	histoire d'Esdras apo- cryphe. 46.b
	les Electeurs du Roy de Mexique estoient

- ordinairement ses pa-
rens. 291.b
- Eslection des Roys de
Mexique, & des fe-
stes qui se faisoient à
leur establissement.
290.b.291.a
- Eslection du premier
Roy de Mexique.
310.a
- l'Escriture des Chinois
estoit du haut en bas,
& celle des Mexi-
quains du bas en
haut. 271.b
- es Escritures saintes
faut suivre l'esprit
qui viuifie, nō la let-
tre que tue. 9.b
- l'Esmeraude ancienne-
mēt plus prisē qu'au-
iourd'huy. 149.a.b
- rare ioyau d'un plat d'Es-
meraude qu'ils ont à
Genes. 150.b
- les Mexiquains se per-
çoient les narines,
pour y pendre des
Esmeraudes. 150.a
- l'Espagnol chasque an
l'un portant l'autre
tire vn million d'ar-
gēt de Pottozi. 136.a
- Espagnols naiz aux In-
des appelez Crol-
los. 168.a
- Espagnols tenus pour
dieux. 44.b.340.a
- Espagnols appelez des
Indiēs Viracocas en-
fās de dieu, & à quel-
le occasion. 288.b
- l'Esguille seul guide du
nauire. 32.a
- trois sortes d'Estoffes
faites de laine. 279.b
280.a
- Estoilles adorees des In-
diens pour diuerses
raisons. 203.b.204.a
- Estrange difference de
deux regiōs proches,
dont l'un fait le Di-
manche quād l'autre
fait le Samedy. 115.a.
ibid.b
- l'Euangile enseignē aux
Indiēs lors qu'ils ont
estē plus puissans, cō-
me il fut aux Ro-
mains, leur Empire
estant à son plus haut
periode. 348.b
- Euangile accru à dex-
tre & à fenestre, que
signifie. 349.a

T A B L E.

Exercices ausquels on apprenoit la ieunes- se. 294. a	ueilleusement gran- de. 162. a
Explication d'vn passa- ge de S. Paul allegué contre la rotondité du ciel. 8. b	Feuille de plane propre à escrire. 263. a
Explication du Psalme 105. sur le mesme su- ject. 9. a	Feu tiré de deux bastôs frottez l'vn contre l'autre par les Indîes. 71. a
F	Feu d'enfer fort differēt du nôtre. 118. b
F Amiliere raisō pour prouuer à vn In- diē que le Soleil n'est point Dieu. 207. a. b	feu du ciel qui consōma quelques Geās pour leurs pechez. 37. b
Fertilité infertiles des Isles de la neufue Es- pagne. 113. a	Fontaine merueilleuse, iecttant l'eau chaude qui se cōuertit en rocher. 103. a
Fers de cheval d'argent à faulté de fer. 127. b	Figuer admirable dont la moitié porte fruit en vne saison, & l'au- tre partie en l'autre. 179. b
Feste de marchands ac- compagnee de diuer- ses sortes de ieux. 256. 257. 258.	Fille du Roy de Chul- huacā, massacree par les Indîens, qui fut occasion de guerre. 306. b
Feste de l'idole Tlascal- la. 215	Fleuue de la Magdelai- ne, appellé grande ruiuière, entre fort auant dans la mer sans mester son eau. 55. a
Feste pour demander de l'eau. 251. b	
Festes ordinaires & ex- traordinaires des In- diens. 262. a. Festes de chasque mois. 250. a	
Feuille du plane mer-	embou-

emboucheure du Fleu-
ue des Amazones, lar-
ge de soixante & dix
lieuës. 105.a

grāds Fleuues, le moin-
dre surpassāt les plus
grands de l'Europe.
ibid. & b.

les Fleurs de l'Europe
viennent mieux aux
Indes qu'icy mesme.
170.b

les Floridiens ont esté
sans cognoissance de
l'or. 124.a

le Flux & reflux n'est pas
mouuement local,
mais vne alteration
& ferueur des eaux.
97.a

diuersité de Flux & re-
flux des mers. 96.a

Fontaine de berū. 103.a

Fontaine de sel en Cuf-
co. 103.b

Forest horriblement es-
paissés Indes. 175.b

Forest d'orangers és In-
des. 177.b. 178.a. les
cerises ont peu pro-
fité aux Indes, &
pourquoy. 178.a

Forme de ce qui est des-

couert en la terre
du Peru. 121. b

Frāçois Hernandes au-
cteur d'vn rare liure,
où toutes les plantes
racines, & liqueurs
medicinalles des In-
des sōt pourtraictes.
175

Froidure de la Zone
Torride qui rend di-
gne de moquerie l'o-
pinion d'Aristote.
60.b

Fruicts d'Europe qui
ont tresbien multi-
pliés Indes. 177.b

G

GEans arriuez an-
ciennement au
Peru. 37. b

Gommes & huilles me-
dicinalles & odorife-
rantes avec leurs nōs
173.b. 174.

Gonzallés Pizarre vain-
cu & deffaiēt, où son
auarice luy auoit fait
commettre tant de
cruautez sur les In-
diens. 285.b

Gouverneurs des provinces commēt établis par les Inguas. 274. b
 Guacas ou sanctuaires fort bien entretenus. 278. b
 Guaca adoratoire des Indiens. 203. a
 Guaneos & Occunas cheures sauuages. 42. b
 Guayac appellé *lignum sanctum*. 112. b
 Guayaquil, chesne d'Inde de fort odoriferant. 176. b
 Guayaos fruit d'Inde assez bon. 167. a
 Guaynacapa grād & valeureux Ingua, & de sa vie. 287. b. 288. a. il fut adoré comme Dieu estant encore en vie. ibid.
 Guayras, fourneaux pour affiner. 140. b
 Guerres des Mexiquais le plus souuent n'estoient qu'affin de prendre des captifs pour sacrifier. 230. b. 231. a. 234. a.

H

Habit de teste fort diuers en diuerses provinces des Indes. 280. b. 281. a. vn Indien ne pouuoit changer l'habit de sa prouince, encore qu'il s'en allast viure en vne autre. ibid.
 Harangue des Mexiquains au roy de Culhuacan, demandans son petit fils pour roy. 319. b
 Harāgue d'vn vieillard faite à Acamapixtli, premier roy de Mexique. 310. a. b
 Harangue d'vn Cheualier Mexiquain, pour retenir le peuple irrité du cruel massacre de leur roy. 315. b. 316. a
 Harāgue d'vn vieillard Mexiquain pour l'election d'vn roy nouveau. 316. b
 Harangue du Roy de Tescuma faite à Motecuma sur son election. 330. b. 331. a

Hardieſſe merueilleuſe
des hommes au paſ-
ſage de Pongo. 104. b

Hatuncuſqui Aymorey
ſixieſme mois des In-
diens reſpondant à
May. 249. a

Histoire Indienne non
à meſpriſer, & pour-
quoy. 297. b. 298. a

Histoire de Mexique
miſe pour ſingulari-
té en la Bibliotheque
du Vatican. 329. b

Histoire de Mexique
commēt compoſee.
269.

Hommes & femmes ſa-
crifiez à la mort des
Inguas pour les aller
ſeruir en l'autre vie.
209. 210.

Hommes ſaiçts dieux,
puis ſacrifiez. 214. a. b

Hommes ſacrifiez mā-
gez par les Preſtres.
232. b

Humeur des Iuiſ con-
traire à celle des In-
diens. 45. b. 46. a

Hypocriſie de Mote-
çuma dernier roy de
mexique. 330. a

I

IAlouſie des Indiens
les vns contre les
autres pour le renom
de vaillantife. 284. b

Jardins portez ſur l'eau
au milieu d'vn lac.
102. b

Jardins ſaiçts ſur l'eau
d'vn merueilleux ar-
tifice, & qui ſe peu-
uent mouuoir & me-
ner où on veut.
311. b

Idole porté par quatre
preſtres, pour con-
duite, lors que les me-
xiquains cerchoient
vne meilleure terre,
comme d'autres en-
fans d'Israel. 303. b.
303. a

Idoles des Roys Inguas
reuerrees comme eux
meſmes. 216

Ieuneſſe fort ſoigneuſe-
mēt inſtruite en Me-
xique. 294. a. b

Ieuſnes des Indiens de-
uant la feſte d'Yta.
226. b

T A B L E.

- Jeufnes des Indiens se
 faisoïent sans toucher
 à leurs femmes. 250. b
 251. a
- Ignorante doctrine des
 Philosophes anciens.
 2. 3
- Imagination vieille fol-
 le. 13. b. 14. a
- Immortalité de l'ame
 creüe par les Indiens.
 209. b
- Indes, que signifie, & ce
 qu'entendons par vn
 tel mot. 26. b. 27. a
- l'Inde Occidentale a
 esté pour la pluspart
 gouvernee par le peu-
 ple, & n'y a eu en
 tout que deux Roy-
 aumes. 273. a. b
- Indes comment se sont
 peu peuler. 47. a.
 comment a esté pos-
 sible de passer es In-
 des. 30. b
- les Indes sont terres lai-
 des richemēt dotees
 de Dieu, pour estre
 mariees à l'Euangile.
 125. a
- Indiës fort peu desireux
 de l'argent. 124. 126. a
- les Indiens ont vescu en
 troupes sans Repu-
 blique, comme font
 ceux de la Floride,
 du Bresil & autres.
 48. b
- Indiens braues nageurs.
 100. b
- les Indiens en toutes fe-
 stes portent des bou-
 quets. 171. a
- les Indiens n'ont point
 eu de mot propre
 pour dire Dieu. 202. a
- les Indiens sont de plus
 grand entendement
 qu'on ne les estime.
 260. a
- comment les Indiens
 peuuent designer les
 noms propres avec
 leurs caracteres.
 266. a
- Inguas Roys du Peru
 adorez apres leur
 mort. 209. a
- les Inguas estoient mer-
 ueilleusement respec-
 tuez du peuple, &
 pourquoy. 281. b.
 282. a
- le regne des Inguas a
 duré plus de trois

T A B L E.

- ccns ans. 284.a
 les Inguas espousoient
 leurs sœurs. 273.b
 ils n'heritoiét point
 des meubles de leurs
 predecesseurs, mais
 faisoient vn mesna-
 ge nouveau. 274.a. &
 285.a.b
 Inondatiō du Nil, cho-
 se naturelle, quoy
 qu'elle semble con-
 tre nature. 52.b
 Integrité des femmes
 fort honoree des Me-
 xiquains. 246.a
 Inuentiōs superstitieu-
 ses de Yupangui In-
 gua, pour auoir occa-
 sion d'oster le Roy-
 aume à son pere & à
 son frere. 286.b
 Ioncs appelez Totora
 par les Indiens. 82.a
 Iouier le Soleil autant
 qu'il naisse, Prouer-
 be, & d'où il est venu.
 218.a.b
 Iours & nuits esgaux
 toute l'annee sous
 l'Equinoxe. 49.a.b
 Iours d'Esté fort courts
 au Peru. 62.b
- cinq Iours de l'annee
 superflus, ausquels
 les Indiens ne fai-
 soient rien. 261.a
 Isle de Sumatre, cele-
 bree sous le nom de
 Tabrobane. 22.a
 Isle Atlantique de Pla-
 ton, où elle se peut
 prendre. 24.a
 l'Isle Atlantique de Pla-
 ton n'est qu'une pu-
 re fable, quoy qu'il
 semble l'auoir descri-
 te comme veritable.
 44.a
 Isle de fascines faite
 avec vn trauail exces-
 sif pour passer vne ar-
 mee sur mer. 328.a.b
 Isles fortunees pour
 quoy appellees Ca-
 naries. 22.b
 Iustice par qui exercee
 en Mexique. 291.b
 292.a
 Iustice fort exacte de
 Moteçuma dernier
 Roy de Mexique.
 333.b

L

L Ac treschaud au
 milieu d'une ter-
 z iij

- re froide. 102.a
- Lac de Mexique ayant
de deux fortes d'eau.
ibid.
- revenu du lac de Mexi-
que. ibid.b
- grāds Lacs au haut des
montagnes, & d'où
ils naissent. 101.b.
102.a
- Lactance serit de l'opi-
nion des Peripateti-
ciens touchāt le ciel.
2.a
- Lactāce refuté touchāt
les Antipodes. 14.a.b
- Langue Mandarine est
l'escriture des Indiēs
qui n'est que par cha-
racteres. 265.b
- les Legislatours les plus
fameux ont erré. 260.a
- Liberalitez d'Autzol, 8.
roy de Mexique. 34
- Liures des Indiēs com-
ment peuent estre
faits sans lettres. 265.
b. 266.a
- Lyons du Peru fort dis-
semblables à ceux
d'Affrique 42.a
- Lyons gris & sans crins
183.a
- M
- Agie vaine contre
les Chrestiens.
340.a. b. 341.
- Maison admirable, rē-
plie de toutes sortes
d'animaux, comme
vne seconde arche de
Noé. 291. a
- Malaca autresfois ap-
pellé le doré Cher-
sonese. 22.a. b
- Mamacomas estoient
les anciēnes & com-
me meres des filles
renfermees. 221.b
222. a
- Mameyes fruit ressem-
blant aux pesches.
167.a. à quoy il sert.
ibid.
- Manati mōstrueux pois-
son qui paist aux
champs. 98. a. il res-
sēble fort estre chair
lors qu'on en man-
ge. 98.a
- Mandarins officiers In-
diens, avec combien
de difficulté se peu-
uent rendre capables
de tels estats. 265.a
- Mango Capa premier

T A B L E.

- Ingua , & ce qu'ils
 feignent de luy. 48.a
 285.a
 Manguey arbre de mer-
 ueilles. 165.a. combië
 de choses il fournit.
 127.a
 Mariage illicite des In-
 guas avec leur sœur.
 282. b
 Mariages des Indiens,
 & comment ils se ce-
 lebrent. 246. b
 Mariages entre les In-
 diens defendus seu-
 lement au premier
 degré. 282. b
 Marque certaine pour
 discerner ce qui a e-
 sté porté aux Indes
 depuis qu'elles sont
 descouertes, & dõt
 il n'y en auoit point
 auparauant. 183. a
 Marques de quelques
 nauigations des an-
 ciens. 36. b. 37
 le Matin plus agreable
 en Europe, & le plus
 ennuyeux au Peru.
 67. b.
 matines de minuit pra-
 ctiquees par les mini-
 stres du diable. 221. a
 b.
 mays bled d'Inde. 152. b.
 comme ils le man-
 gent. 153. a. comme
 ils s'en seruent à faire
 leur boisson. 153. b.
 154. a
 le mays & le bestail ser-
 uent de mille choses
 aux Indes. ibid.
 mechoacanes ennemis
 des Mexiquains, &
 pourquoy. 303. b.
 304. a.
 medecins fort experts
 autresfois es Indes.
 174. b
 la mer aux anciens te-
 nuë pour non nau-
 geable outre le de-
 stroit de Gibraltar.
 16. a
 le mal qu'on endure sur
 mer, d'où causé. 86. a. b
 mer Oceane Princeße
 des eaux. 90. a
 mers chaudes, & d'au-
 tres froides. 66. b
 deux grandes mers pro-
 ches de sept lieüs.
 90. b. presomptu-
 eux dessein de les

T A B L E.

- faire ioindre. *ibid.*
 diuersité des Mers. 11. b
 iamais la Mer ne s'esloigne de la terre de plus de mille lieues. *ibid.*
 Mesnage des Indiens pour la draperie. 194. a
 Metal pauvre, & metal riche quels. 150. b. 131. a
 le Metal plus il est proche de la superficie de la terre, plus il est riche: & plus profond il est, au contraire. 138. a
 les Metaux pourquoy creez. 123. b
 les Metaux ne se trouvent qu'en terres steriles, & pourquoy. 125. b
 l'eau empesche fort la traicte des Metaux. 135. b. 136. a
 euriets plâtez par les Espagnols en la neuue Espagne ont merueilleusement profité pour les vers de soye. 179. b
 Mexi chef des peuples qui vindrent peupler la Mexique, duquel ils ont tiré leur nom. 303. b
 Mexique ville fondee sur vn lac. 102. b
 Miel d'Inde fort aspre, & comme il naist. 135. b
 les Mineraux imitent les plantes en leur façon de croistre. 122. a. b
 Mines esgarees: d'autres fixes. 130. b
 richesse de quelques Mines anciennes qui n'approche pourtant à celle de Potozi. 135. a
 traual trop excessif des Mines. 138. b
 Mines de vif argent en Espagne. 143. a
 Moquerie plaisante des Mexiquains contre les Tlatelulcos apres les auoir vaincus. 327. b
 Moines de Mexique, de leur vestement, office, & discipline. 224. a. b

T A B L E.

- Moys des Indiens de
vingts iouts. 261.a
- Moulins à moudre les
metaux. 148.a
- Monde nouueau selon
les anciens inhabita-
ble. 1.a. imaginé d'eux
comme vne maison
couuerte du ciel.
ibidem.
- grande partie du Mon-
de encore à descou-
urir. 12.b
- Mônoye mesure de tou-
tes choses. 124.a
- la Mort estoit la puni-
tion des filles reser-
rees qui failloient.
223.a
- Mort volōtaire de plu-
sieurs Indiens pour
aller seruir leurs rois
en l'autre monde.
315.
- Mort de Chimalpopo-
ca ieune Roy de Me-
xique tué traittreuse-
ment par les Tapa-
necas. 315. a. b
- Mort de Moteçuma
dernier Roy de Me-
xique. 344. a. b
- Moutons au Peru ser-
uans d'asnes à por-
ter des charges 42. b
- Moutons d'Indes pro-
fitables sur tous au-
tres animaux. 193. b
- troupes de Moutons
chargez de diuerses
marchandises, ainsi
que des mulets. 194. a
- Moyenne regiō de l'air
plus froide, & pour-
quoy. 65. a

N

- N**arine percee à vn
Mexiquain, pour
y pendre vne esme-
raude. 327. a. 330. b
- la Nature inferieure sert
toufiours d'entretien
à la supérieure. 122. b
- Nauatalcas peuples qui
policerent la neufue
Espagne. 299. b
- Nauire appelée Victoi-
re fit tout le tour de
la terre. 3. b
- Nauigatiō aujourd'huy
fort facile. 33. b
- Nauigation de Salomō
quelle peut estre.
36. a

T A B L E.

- Nauires Espagnols tenus des Indiens pour rochers à la premiere veüe. 41.b
- Neufue Espagne quelle 112.
- le Nitre refroidit l'eau. 64.a
- Noblesse Mexiquaine massacrée en vn bal par les Espagnols. 343
- Noix des Indes fort mal plaisantes, sont appellees par les Indiens empoisonnees. 168.b
- Nort vent sec & froid. 75.a
- Nostre Dame secourt les Espagnols pourfuiuis des Indiens. 345.a
- Nordester que signifie, & Nortoeſter. 35.a
- Nouveau monde presque tout situé sous la Zone Torride. 49. a
- au Nouveau monde ne fest point descouvert de mer Mediterranee. 90.a
- Nuiets d'Esté fort fraiches au Peru au respect de celles de l'Europe. 67.b
- Nuiet de six mois en la region Polaque. 17.a
- la Nuiet comment causee. 4.a
- O
- O** Biectioſn contre Aristote sans solution. 65.b
- Occasion de guerre entre les Tapanecas & Mexiquains. 314.b
- l'Ocean aux Indes est diuisé en la mer du Nort & la mer du Sud. 90.a
- Oignement dont vſoiēt les Indiens pour se rendre capables de parler au diable. 243. b. 244. a. ee mesme oignement armoit de cruauté les Prestres, & leur faisoit perdre toute crainte. ibid.
- Onctio de Virzilouitli second Roy de Me-

T A B L E.

- xique. 313.a
 Onguent fait de petites bestes dont les Prestres Indiens estoient oings. 243.b
 Ophir est en l'Inde Orientale. 26.a
 Opinion d'aucuns que le Paradis terrestre est sous l'Equinoxe, non sans raison. 66.a. 68.a
 l'Or se trouue en trois façons, en paille, en pepins, & en pierre. 128.a
 l'Or de Carauana le plus celebre du Peru. ibid.b
 l'Or & l'argent estimé par tout le monde. 124.
 l'Or & l'argent ne seruoit aux Indiens que d'ornement. 126.a
 les Indiens n'vsent point d'autre monnoye que d'Or & d'argent 126.b
 l'Or pourquoy prisé sur tous les metaux. 127.a
 l'Or & l'argent en nature, combien de degrez au dessous de l'homme. 22.b. 123.a
 comme on rafine l'Or en poudre. 128.b. 129.a
 d'Orient au Ponant sur mer on a tousiours le vent en poupe, du Ponant à l'Orient au contraire, & pourquoy. 82.b
 Ordres differens des Prestres de Mexique, & de leur office ordinaire. 126.a
 Ordres de la Cheualerie Mexiquaine, & des marques qu'ils auoient. 293
 les Oyseaux endurent facilement de demeurer dās l'eau, & pourquoy. 184.a
 Oyseaux merueilleusement petits & d'autres merueilleusement grands. 186.b. 187.a
 Oyseaux extremement bien varieez en couleurs. 187.a
 images de plumes d'Oyseaux faits d'un artifi-

T A B L E.

ce admirable. 187. a. b
 Oyseaux laids à mer-
 ueille, mais fort pro-
 fitables pour leur
 siente. 188. a. b
 Oysuete chassée cōme
 fort dangereuse par
 les Inguas, pour con-
 tenir plus facilement
 le peuple. 274. b

P

P Achacamac grand
 Sanctuaire des In-
 diens. 202. b
 Paios animaux opinia-
 stres, & comme on
 les gouerne. 195. a
 Pain de Mays que les
 Prestres donnoient
 solemnellement aux
 estrangers, image de
 la Communion.
 236. a. b
 Palais diuers de recrea-
 tion & d'affliction.
 337. a
 Pallissade horrible tou-
 te de teste de morts.
 219. b
 Papas racines dōt quel-
 ques Indiens font de

certain pain qu'ils
 appellent Cugno.
 110. b
 Papas espece de pain.
 156. a
 Papas en Mexique
 estoient les souuerains
 Prestres des idoles.
 219. a. 220. a
 Paraguey fleuue de l'A-
 merique inonde cō-
 me le Nil. 52. b
 Paraguey fleuue grand
 à merueille. 54. b
 Passage de Pariacaca
 fort dangereux pour
 le mal que le vent y
 fait endurer. 87. a
 Pariacaca vn des plus
 hauts endroits de la
 terre. 88. a
 Parole d'un homme qui
 auoit desia le cœur
 arraché. 235. b
 Paste de Mays appellee
 par les Indiens chair
 de leur dieu Vitzili-
 puzli. 238. b. ceste pa-
 ste deuoit estre man-
 gee au point du iour,
 & estoit defendu de
 ne manger rien autre
 chose iusques apre

- midy. 239.a
 Pasturages communs
 es Indes qui rendent
 routes chairs à bon
 marché. 180.b
 Paltas fruit délicat &
 bõ à l'estomac. 167.b
 Peinture liure des idiots
 264.a
 Penitences enioinctes
 par les cõfesseurs In-
 diens. 241.a
 les Perdrix ne se voyent
 point au Peru. 42.b
 vn Pere perdant ses en-
 fans estoit tenu pour
 grãd pecheur. 240.b.
 241. il tuoit ses enfãs
 pour se sauuer la vie.
 ibid.
 Pericoligero , animal
 fort pesant. 190.a
 la Perle anciennement
 plus prisee qu'aujour
 d'huy. 151.b. combien
 l'abondance rend les
 choses viles. 149. b
 les Perles s'engendrent
 dans les huïstres.
 151. a.b
 Perles de diuerses for-
 tes. ibid.
 Perroquets qui võt par
 bande. 42.b
 Perroquets volants par
 bandes comme pi-
 geons. 184.a
 Peru abondant en vin.
 112.a.b
 Peru abondant en mi-
 nes d'or & d'argent
 plus que toute autre
 terres des Indes. 125.a
 Peru quelle partie du
 monde c'est. 109.a
 le Peru, nõ deriué d'vn
 fleue du pays, non
 pas d'Ophir comme
 quelques vns estimēt
 25.
 Perusiens fort soigneux
 d'entretenir & con-
 seruer leur histoire
 par traditiõ, sans let-
 tres, ny caracteres.
 269. b. 270. a
 le trauail excessif qu'il
 ya à Pescher les per-
 les. 152.a
 plaisante façon de Pes-
 cher des Indiës. 99.b
 100.a
 Pierres supestitiue se-
 mēt offertes aux pas-
 sages pour auoir beau
 chemin. 206. b

- Pierre qui se taille & coupe cōme bois. 103.
- Pierres my-or & my-pierres. 128.a
- Pierres significatiues avec lesquelles les Indiens apprennent quelque chose par cœur. 270.b.271.a
- Pierres d'vne merueilleuse grandeur, & de l'artifice des Indiens à les ioindre en leurs bastimens sans ciment. 276.a.b
- Pilotes pourquoy au iourdhuy sont assis sur la poupe, & non pas sur la prouë comme anciennemēt. 33.a
- Pines ou pommes de pain d'Inde. 158.a
- Pinchao idole du Soleil, & de l'artifice dōt il estoit posé. 218
- la Plane produit fruit toute l'annee. 162.b
- resemblance & dissemblance des Planes des Indes aux Planes anciens. 161.a.b
- Planetes ne se meuent d'eux mesmes en vn corps corruptible. 4,5
- nos Plantes pourquoy profitent mieux aux Indes, que celles de de là en Europe. 157. a. b
- Plebeiens exclus du ser- uice du Roy, & de tout office public, par Moteçuma 332.a. ils n'osoient regarder le Roy en face sur peine de mort. 333.
- Pline meurt en vne trop curieuse recherche. 118.a
- Pluyes causees par la chaleur en la Torride. 53
- il ne Pleut, neige, tōne, ny ne gresle iamais au Peru. 109.b
- Plusieurs choses rares en nature cognües plus par hazard que par industrie. 38.a
- Poissons vollans. 98.b
- le Pole du Sud n'est marqué d'aucune estoille fixe. 10.a
- Poles Arctique & Antarctique 3.a. cestuy-

- cy reuouqué en doute
par S. Augustin. *ibid.*
aux deux poles il y a terre & mer. 13.a
pongo passage des plus
dangereux du monde sur le fleuve des
Amazones. 104. b
pôt de paille fort assuré pour passer vn courant d'eau rapide. 55. b
plaisant traict d'vn portugais, par lequel il s'exempta d'estre sacrificé. 210. a
portugais fort experts en l'art de nauiger. 10. a
rottozi montagne celebre pour ses riches mines. 131. b. commēt ses mines furent descouuertes & enregistrees. 134. a
poules trouuees aux Indes à la descouuerte, lesquelles ils appelloiēt Gualpa, & leurs œufs ponto. 184. 185
presages menaçans la ruine des estats ne sōt point à mespriser comme choses vaines. 334. b. 335. a
prestres comme aumoniens pres de chaque seigneur Indien. 211
prestres des idoles commēt cōsultoiēt leurs dieux. 217. b. 218. a
Pretexte des Inguas pour agrādir leur seigneurie, fut leur religion qu'ils disoient la meilleure. 284. b
principes des vents in finiment cachez aux hommes. 73
processions des Indiens 237. b. 238. a
procession penitentielle faicte pour obtenir pardon des pechez. 235
prodiges horribles & en grand nombre arriuez deuant la ruine de Mexique. 337.
profits qui se peuuent tirer de la lecture de ces execrables superstitions Indiennes. 259
propriété plus rare de l'aimant ignoree des anciens. 32. a
prouince proche de Mexique laissée sans cōquester, pour exercer tousiours la ieunesse à la guerre, & pour

- auoir aussi où prendre des captifs pour sacrifier. 325. b. 326. a
- Ptolomee & Auicenne ont tenu la Torride fort habitable. 61. a
- Punas desert du Peru, où l'air tue les hommes & les animaux mesme. 89. b
- Pyramide de feu apparüe au ciel l'espace d'un an deuant la ruine de l'Empire Mexiquain. 336.
- Q
- Qualitez, symboles & dissymboles impreuees. 68. b
- Quantité d'or qui vient tous les ans des Indes en Espagne. 129
- Quatre principales veines à Potozi, & leur profondeur. 137. a
- Quetzalcoalt dieu des marchands, & où il estoit adoré. 214. b
- Quipos, rameaux seruans comme de registres pour memoire de ce qui se passoit au Peru. 270. a
- R
- Racines qui s'ot fort profitables és Indes. 156. b. 157
- Racines adorees par les Indiens. 206. a
- nostre Raison ignorante mesme és choses naturelles. 35. b
- Raymé premier mois des Indiës, & se rapporte au mois de Decembre. 248
- Regiões fort delicieuses des Indes. 68
- Regions souz l'Equinoxe fort temperees. 60. b
- la Religion seruoit aux Indiens de pretexte pour faire la guerre. 48.
- Remede contre le chāgement que cause le vent en Pariacaca. 87. b
- Rencontre de deux riuieres des Indiens par vn particulier respect.

T A B L E.

- Spect. 229.a
 Richesse de quelques
 isles de la neufue Es-
 pagne. 112.b
 richesse incroyable des
 Perusiens lors qu'ils
 furent prins par les
 Espagnols. 278.a
 Risfort commun és In-
 des. 156.a
 Riuere des Amazones
 nômee diuersemēt.
 55.a. dicte monarque
 des fleues. ibid.
 Riuieres admirables en
 la Torride. 54.b
 Riuere des Amazones,
 dite Maragnon. 101.b
 Rosés commēt venuës
 és Indes. 170.b. 171.a
 Rotondité du Ciel in-
 cogneuë à quelques
 Docteurs del'Eglise.
 1. & 2. de mesme le
 mouuement. ibid.
 Rouë des Indiens où
 estoiet marquées les
 annees. 261. b. leur
 opiniõ que le môde
 deuoit finir à la fin
 de ceste Rouë. 262.a
 Royauté refusée par vn
 Mexiquain, qui aima
 mieux se précipiter
 cruellemēt à la mort.
 325.
 Rois des Indiens tenus
 pour semblances des
 Dieux. 313.b
 Ruine esmerueillable
 d'vn gros bourg plein
 d'enchanteurs. 120.b
 S
 Sacrifices des hom-
 mes comment se
 faisoient. 220.a. 231
 Sacrifices diuers que fai-
 soiet les Indiēs pour
 diuerses occasions.
 228.b
 Sacrifices fort coustu-
 miers aux Indiens en
 leurs necessitez. 288
 Sageste de ce siecle foi-
 ble és choses diuines
 & mesme és humai-
 nes. 19
 Sainos estranges ani-
 maux de chasse, &
 comme on les peut
 tuer. 188.b. 189.a
 Salcepareille, herbe sa-
 litaire pour le mal
 de Naples. 104.a
 Sciences cogneuës des
 Chinois. 267.

T A B L E.

- la Seichereffe ne fuit pas la proximité du Soleil. 51. a
- Saincte Croix de la Sierre, prouince de Charcas, comment conuertie à la foy. 346.
- Singeries du diable à l'imitation de Iesus-Christ. 217. a
- Soccobones dextremēt inuentees pour tirer le metal plus facilement. 138
- Soing incroyable des Mexiquains à faire apprendre à leurs enfans leurs idolatres ceremonies. 292. a
- Solanus vent de Leuāt. 75. b
- le Soleil plus il est proche de nous, plus il eschauffe & brusle. 49. b
- cōtraires effects du Soleil en la Zone Torride, & aux terres hors les Tropiques. 52. a
- la grande force du Soleil cause l'humidité sous l'Equinoxe. 56. b
- Soleil adoré fort communémēt par les Indiens. 203.
- Sorcierie sœur de l'idole qui fonda la ville de Malinalco, où n'y a rien que des forciers. 204. a
- effects admirables d'un Sorcier. 329. a
- Sorciers en grand nombre, & de l'empeschement qu'ils ont donné à l'amplification de l'Euangile. 245. b
- Source du Nil recherchée par Cesar. 18
- Source comme bleüe, autre rouge comme sang 104
- Sources chaude & froide l'une contre l'autre aux bains de l'Ingua. 103. b. 104. a
- Sujet du quatriesme liure. 123. a
- Succhiles bouquets des Indiens, 170. b. 171. a ils en font fort amateurs, & en offrent par hōneur aux grāds & à leurs hostes. ibid.
- Superstitions faites à la

T A B L E.

conduite d'une eue
au trauers de Mexi-
que. 329.a

T

TAbaco, arbrisseau
qui porte vn con-
trepoison. 174. b

Taches noires en la
voye Lactee du costé
du Sud. 10.a. b

Tharsis en quelques en-
droits signifie la pier-
re Chrysolite ou Ia-
cinthe, autresfois la
mer qui est de ceste
couleur à la reuerbe-
ratiō du Soleil. 27. b

Tharsis en l'Escriture
n'est pas Tharsis ville
de Cilicie. 27. a

Tharsis & Ophir, mots
generaux en la sain-
te Escriture. 26. b

Tharsis & Ophir entē-
dus pour vne mesme
prouince en l'Escri-
ture. 26. a

Tlascaltecas sixième ge-
neration des Naua-
talcas, & fut celle qui
donna entrée aux Es-
pagnols. 301. a. com-
ment ils vainquirent

les geans de la Sierre.
ibid.

Tlacaellec le plus vail-
lant Capitaine que
ayent eu les Mexi-
quains, & de sa belle
resolution. 318. b. sa
valeur & sa ruse guer-
riere cōtre les Cuyo-
cans. 320. b. 321. a

deffi de Tlacaellec fait
au roy d'Ascapuzal-
co. 318. a & b. sa sub-
tilité pour remar-
quer le nombre des
prisonniers qu'il a-
uoit pris. 321. b. sa
conqueste d'une vil-
le avec des enfans
seulement. 322. b.
comment il refusa la
couronne. 326. b

Tempos selon l'opiniō
des Indiēs, race plus
ancienne des hom-
mes. 48. a

Traffic des Indiens n'e-
stoit qu'eschāge sans
argent. 126

Tauaco herbe qui en-
dort la chair. 243. b

Temperature toute cō-
traire en moins de

T A B L E.

- cinquante lieues. 109.b. 110.a
- Temple de Cusco semblable au Pantheon de Rome. 218.a
- lieux maritimes plus subiects aux Tremblemens, & pourquoy. 215.a
- tremblemens de Terre fort estranges. 214
- la Terre comment soutenue. 6.b
- la Terre du Pole Antartique n'est pas toute couuerte d'eaux. 11.b
- la Terre en la longitude est tousiours de semblable temperature, mais en sa latitude non. 17.a
- Terre d'excellente temperature, encores à descouvrir. 19.b
- la Terre avec l'eau fait vn globe. 60.b
- le continent des Terres se ioint en quelque endroit, ou pour le moins s'auoisine de fort pres. 40.a
- Terres encores à descouvrir. ibid. b
- isles fort esloignees de la Terre ferme, ne sont point habitees. 41.a
- Terres du Prestre-Ian fort chaudes. 63.b
- Terres encores incogneues. 113.b. 114.a
- Tezcallipuca, Dieu des jubilez de Mexique, & de ses ornemens. 213. b.
- Tiburon poisson merueilleusement gourmand. 98. a
- Titicaca, lac d'esmerueilleable grandeur. 84. b
- Trinité imitee par le diable, & adoree par les Indiens en trois statues du Soleil. 248 249.
- la Torride peulee & d'agreable demeure, contre l'opinion des Philosophes. 50. b
- la Torride pourquoy tēperee. 61. 63. & 66. a
- en la Torride l'on nauige facilement de l'Orient en Occident, non au contraire, &

T A B L E.

- pourquoy. 78. b
 qu'en la Torride mesme
 la proximité du So-
 leil ne cause pas touf-
 iours tant d'humidi-
 tez. 59. b
 la Torride fort habitee.
 19.
 quelques endroits de la
 Torride extrememēt
 secs, bien que le reste
 soit fort humide. 58
 qui a meu les anciēs de
 croire la Torride in-
 habitable. 20
 la Torride est pluuiuse
 lors que le Soleil en
 est plus proche. 58
 Trois sortes d'animaux
 qui se trouuent és
 Indes. 20
 Trois sortes de terres
 és Indes. 106. b. leurs
 qualitez. 107. a
 Tozi, principale deesse
 des Mexiquains. 215.
 Trois choses ordinaire.
 mēt meslees en tou-
 tes les ceremonies
 des Indiens. 247. a
 Trois gères de gouver-
 nemens recognus és
 Indes. 283. b
- Tunal, arbre d'estrange
 forme. 165. b, 166. a.
 de combien de sortes
 il y en a. ibid.
 Tygres au Peru plus
 cruels enuers les In-
 diens que les Espa-
 gnols. 42. a
 Tygres peuuent passer
 sept & huit lieues
 de mer à nage. 43. a
 Tygres furieux contre
 les Indiens, non con-
 tre les Espagnols. 183

V

Aches recherchees
 seulement pour le
 cuir. 42. a

Vaches domestiques &
 sauuages, 181. a. de
 ces Vaches sauuages
 se tire vn grand reue-
 nu en cuirs. ibid. b

troupeaux de Vaches
 sans maistre és isles
 de Cuba, Iamaïque,
 & autres. 42. a

Valeurs des Indiēs. 349.

Vallees plus chaudes
 que les montagnes,
 & pourquoy. 64. b

Vallees, meilleures ha-
 bitations du Peru.

T A B L E.

110. a. b.	coste du Peru habitable.	109
Varieté de temperature des terres Equinoctiales.	vñ mesme Vent s'acquiert diuerses proprietéz selon le lieu où il court.	72. a
63. b	diuers Vents en la terre de la Torride.	84
Vents d'abas contraires aux vers à soye.	trenté deux Vêts posez par les pilotes.	79. a
85. b	trois principales causes de la difference & diuerses proprietéz des Vents.	74
Vent d'agereux qui tue & conserue les corps sans corruptiõ.	estranges diuersitez de temperature causees par les Vents.	67
89. a. b	Victoire des Mexiquais sur les Tapanecas.	320. a
le Vent du Ponant ne souffle point en la Torride.	Vicignes, espede de moutons sauages.	191. a. & b.
75. b	192. a. leur chair est fort souueraine pour le mal des yeux.	ibid.
Vents appelez brises en la Torride viennent d'Orient.	le Vif-argent fuit les autres metaux, hormis l'or & l'argent.	
76. a	le Vif-argent se tourne en fumee, se tourne en vif-argent.	142
quatre Vents principaux.		
79. a		
huict Vents en huict points notables du ciel, & leurs noms.		
79. b		
les Vents de terre en la Torride soufflent plusieurs de nuict que de iour, & ceux de mer au contraire, & pourquoy.		
84. b		
le Vent corrompt mesme le fer.		
86. a		
propriété d'un Vent qui soufflant fait pleuuoir des pulces.		
71. b		
le Vent du Sud rend la		

T A B L E.

- le Vif-argent & le Vermeillon naiffent en vne mefme pierre. *ibid.b*
- le Vif-argent vray metal, & plus pefant que tous autres. 143.a
- propriété merueilleufe du Vif argēt à fe ioin dre autour de l'or. 141. a. combien l'Espagnol tire des mines du Vif-argent. 144. b. 145.a
- Vignes fans fruit en la neufue Espagne. 112
- Vignes du Peru & de Chillé portent de tres-bon vin. 178. b
- Vignes de la vallee d'Yca qui viennent fans efre iamais arrofées d'aucune pluye, & comment il fe peut faire. 179.a
- Vignes qui portēt fruit tous les mois de l'annee. *ibid.b*
- pourquoy l'on ne fait point de Vin du rai fin qui croift en la neufue Espagne. 178.a
- Viracocha, nom que les Indiens donnoient au dieu fupreme, avec d'autres excellents & fignificatifs d'vn grand pouuoir. 201. b. 202.a
- Vitziliputzli principale idole de Mexique, & de tous fes ornemens. 213. b
- Viures pofez au tombeau des morts pour les nourrir apres leur mort. 210
- Voix entendue prefageāt la ruine de Moteguma. 336.a
- Voracitē des Tiburons. 98.a
- Volcan de Guatinda plus admirable que tout autre. 116
- matiere qui entretient les Volcans. 118. b
- Voyage d'Haimō Carthaginois admirable en fon temps. 21. b.
- Voye Lactee, appellee chemin S. Iaques. 5.a
- Vros peuples brutaux qui ne feftiment pas hommes. 56.a

Utilité de toute histoire
renaturelle. 70

X

X Amabrois pelerins
cōtraints de con-
fesser leurs pechez
sur vne roche. 241. b

Y

Y Ca & Arica, & leur
façon de nauiger
en des cuirs. 37. b

Ytu grande feste des In-
diens qu'ils faisoient
en necessité, & des
preparatifs à icelle.
250. b

Yupangui Ingua a esté

en mexique comme
vn autre Numa à
Rome, pour l'esta-
blissement des loix.
237. a. & 247. b.

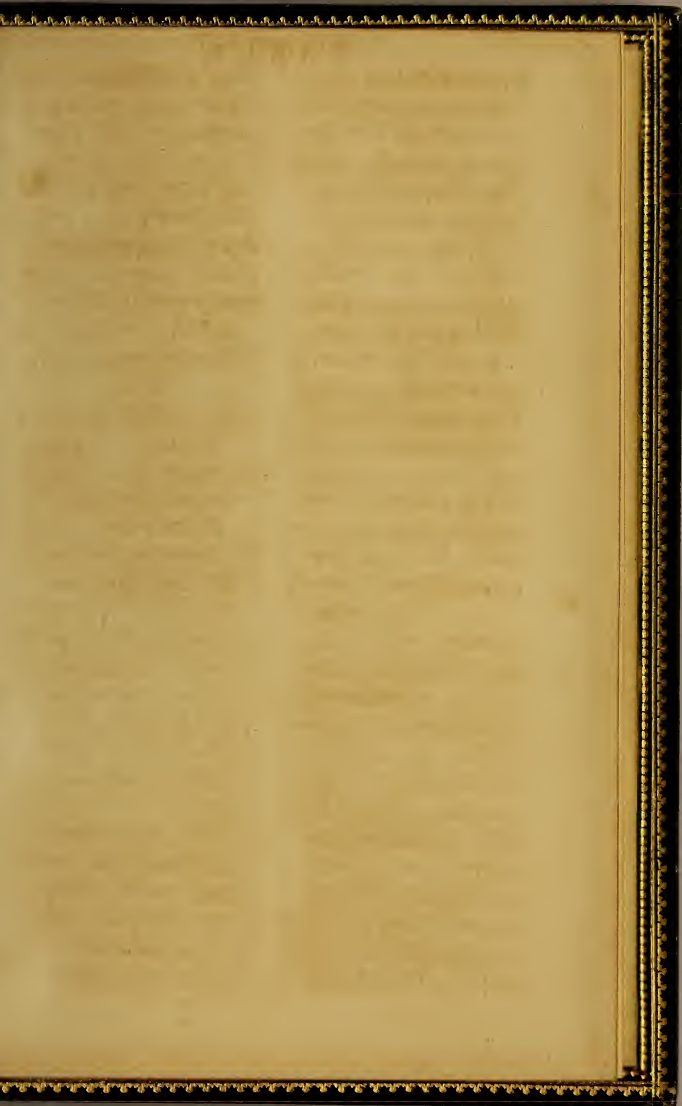
Z

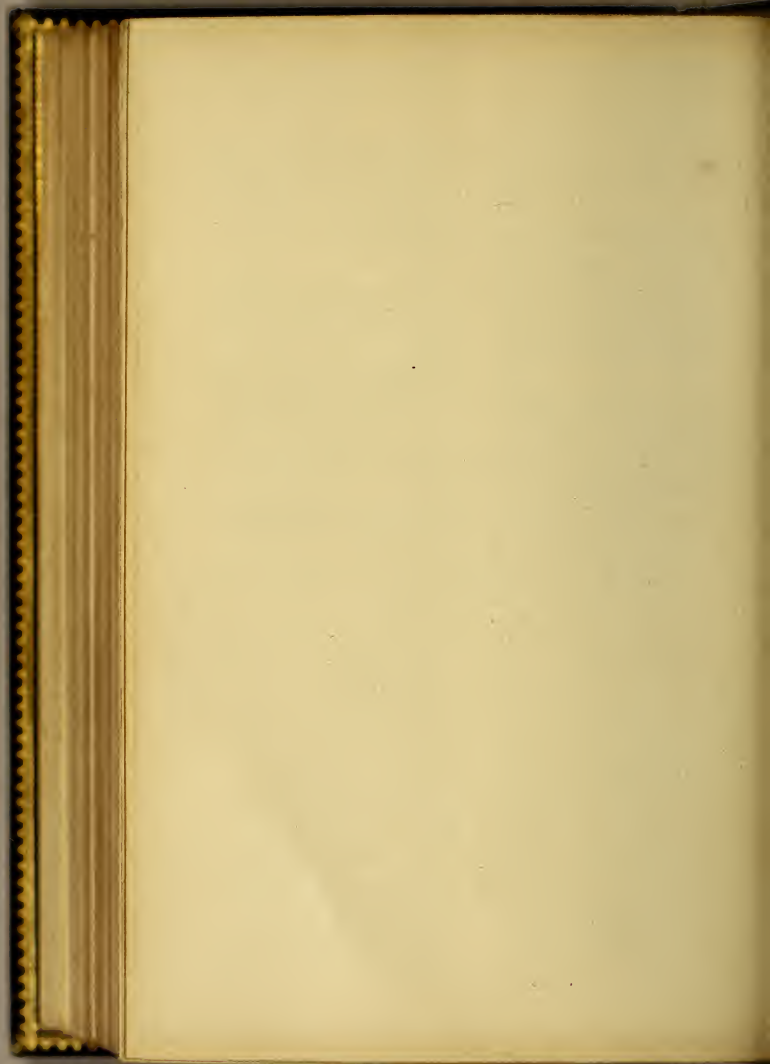
Z Ephyre vent doux
& fain. 75. b

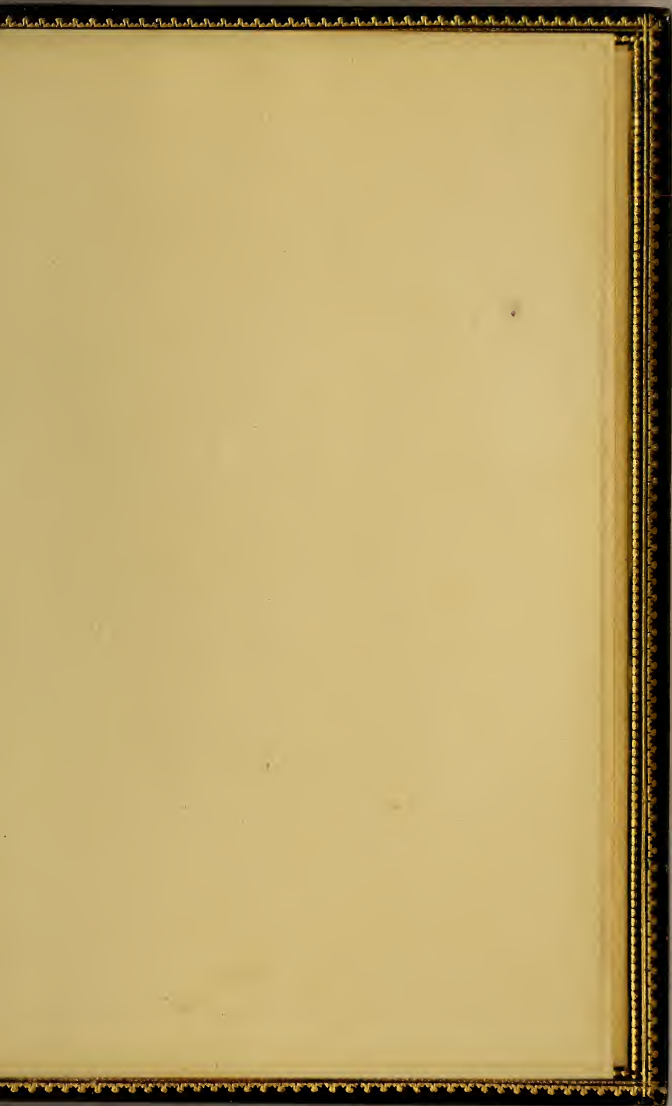
Zone Torride aux an-
ciens inhabitable, &
les raisons pourquoy.
17. a

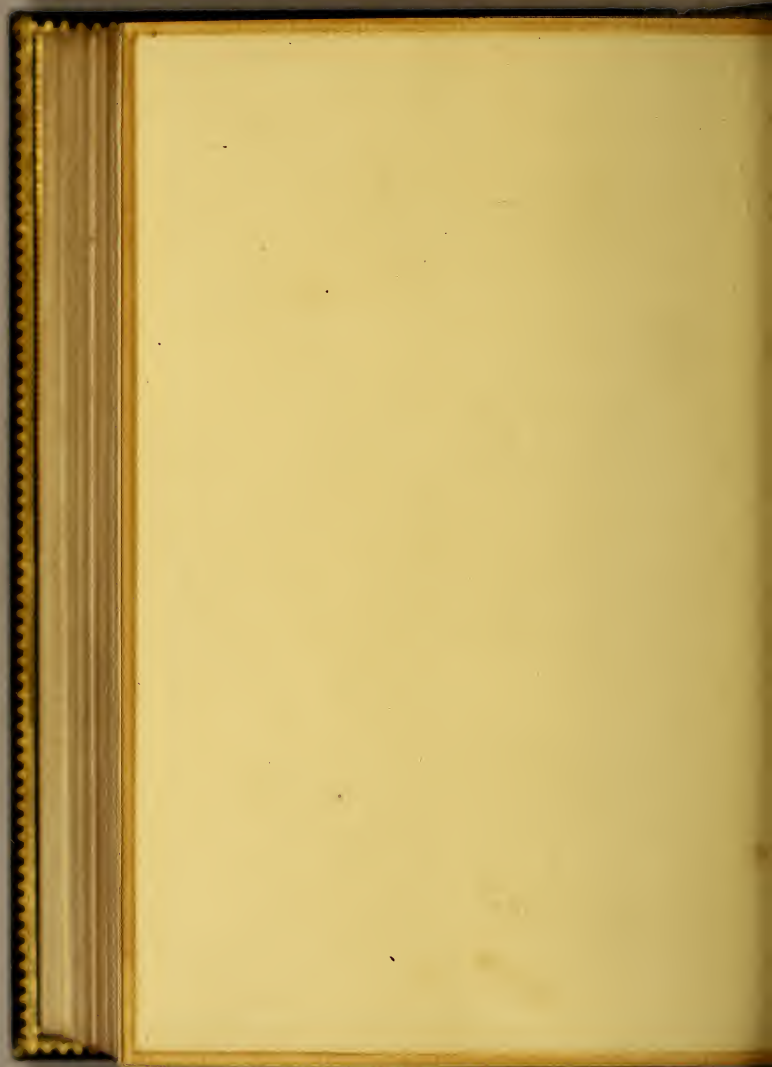
la **Z**one Torride en des
endroits temperee,
en d'autres froide, en
d'autres chaude. 60. b
61. a.

F I N.









B606^e
A185h

